



3 1761 05646108 0







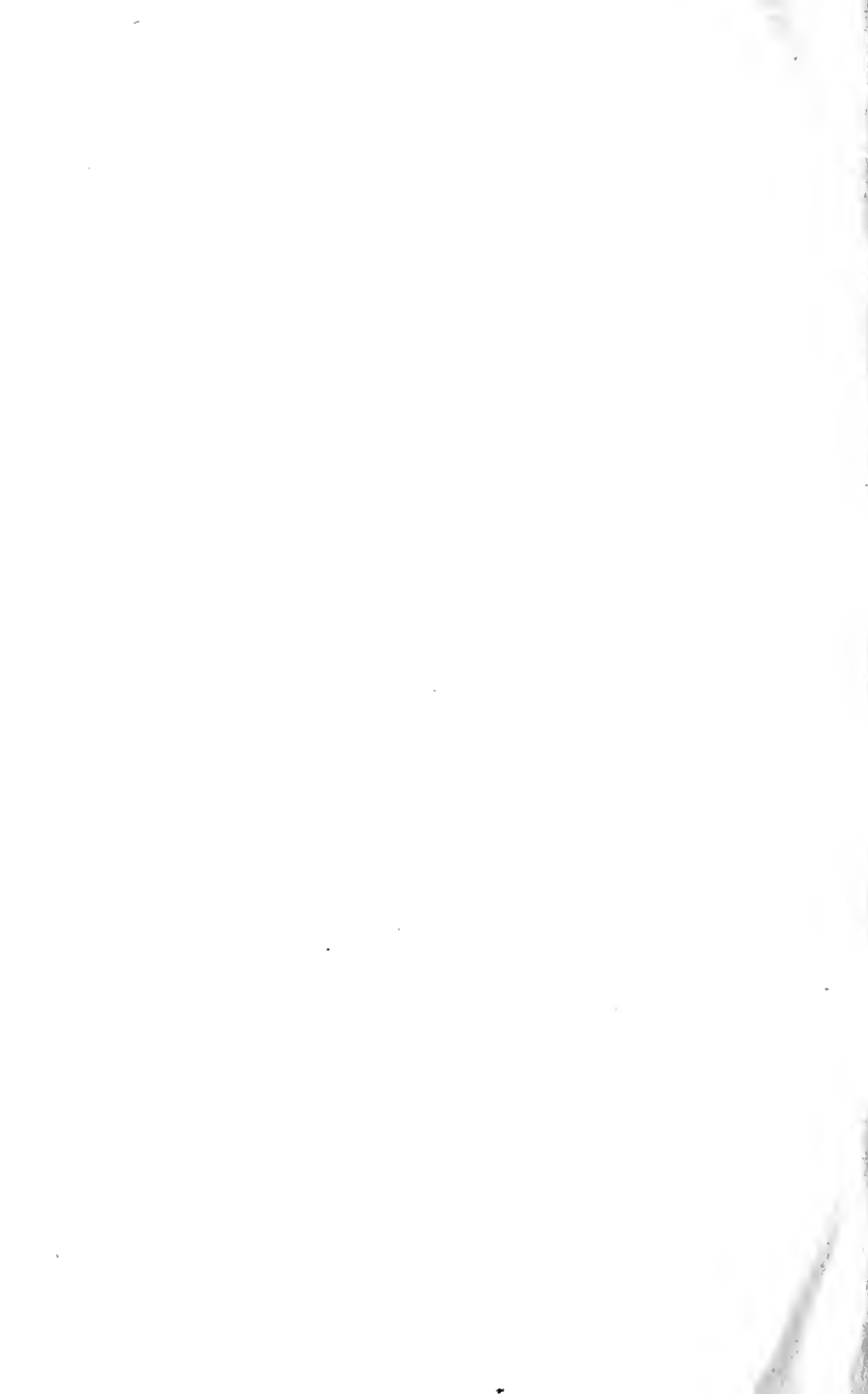


BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TOME QUATRIÈME

TEXTES ARABES
DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE



(BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES)

TEXTES ARABES DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE

PAR

William
W. MARÇAIS



389877
12.3.41

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCXI

À ISIDORE LÉVY

MAI 1911



AVANT-PROPOS.

Des textes en dialecte de Tanger ont été recueillis par plusieurs arabisants, notamment par MM. Lüderitz, Meissner, Blanc, Marchand et Kampffmeyer⁽¹⁾. Mis à même d'en recueillir à mon tour, j'ai cru utile, pour apporter quelque chose d'un peu nouveau, de choisir des spécimens du dialecte différents de ceux de mes devanciers. Leurs textes étaient des proverbes, des histoires humoristiques, des

(1) H. LÜDERITZ, *Sprüchwörter aus Marokko mit Erläuterungen* ap. *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, II₂, Berlin, 1899 (p. 1 et... Ich habe im Allgemeinen den in Tanger gebräuchlicheren Ausdrücken den Vorzug gegeben. Auch bei der Transcription ist in erster Linie die Tangerer Aussprache berücksichtigt worden.) — B. MEISSNER, *Neuarabische Geschichten aus Tanger* ap. *ibid.*, VIII₂, Berlin, 1905. — R. BLANC, *El-Mâdûni, conte en dialecte marocain de Tanger* ap. *Archives marocaines*, VI, 1-11, Paris, 1905; — *Deux contes marocains en dialecte de Tanger* ap. *ibid.*, VII, Paris, 1906. — G. MARCHAND, *Conte en arabe marocain*, publié, traduit et annoté ap. *Journal asiatique*, série X, t. VI, novembre-décembre 1905, Paris, 1905 («le conte que je me permets de présenter est d'un dialecte courant à Tanger, Larache et Rabat», p. 411). G. KAMPFFMEYER, *Texte aus Fes. Mit einem Text aus Tanger* ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1909. — D'importantes observations de détail sur le dialecte de Tanger sont contenues dans les études marocaines de A. FISCHER (*Marokkanische Sprichwörter* ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1898; *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko* et *Zum Wortton im Marokkanischen* ap. *ibid.*, 1899; aussi *eine interessante algerisch-marokkanische Genetivumschreibung* ap. *Z. D. M. G.*, LXI, 1907; et *magnûn «epileptik»* ap. *ibid.*, LXII, 1908) et de G. KAMPFFMEYER (surtout *Untersuchungen über den Ton in Arabischen I* ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1908).

contes merveilleux⁽¹⁾; j'ai tenté de fournir, dans les cadres de récits composés exprès, la description de quelques faits de la vie sociale tangéroise : renseignements sur les rapports de famille, les réjouissances populaires, l'alimentation, les petites industries locales, les jeux et les chansons des enfants, les habitudes des milieux spéciaux. Les éléments de ces récits ont été recueillis par moi pendant deux séjours d'un mois chacun à Tanger, l'un en août 1900, l'autre en août 1907. J'ai eu pour informateurs : 1° des mitrons (*torrah*); ce sont eux qui m'ont renseigné sur le travail du four, qui est la matière propre du récit n° I; ils m'ont aussi instruit, en y jouant devant moi, des particularités de la toupie marocaine (n° III); enfin ils m'ont chanté les chansons satiriques des enfants sur les Juifs, les teigneux, les nègres, les Drâwa, etc. (n° V). — 2° Des femmes, notamment S'ouûdîya, domestique au service de MM. Gilles et Biarnay; avec sa sœur Khadija qui lui donnait la réplique, elle m'a montré l'allure des disputes de femme qui figurent au récit n° II; je regrette de ne pouvoir joindre aux textes, des photographies de sa mimique, qui était expressive. S'ouûdîya m'a renseigné aussi sur la visite au tombeau de Sîdi 'l-Maşmoûdi, qui figure au même récit. — 3° Des *tolbas*, notamment le *talib* Moħammed ben el-Ĥâdj Aħmed el-Ouâdrâsi, auxiliaire de M. Gilles à son cabinet d'interprète; la matière du récit n° IV provient presque entièrement de lui. — 4° Le m'allem el-'Arbi ould Aħmed el-Mouaffaq, joueur de clarinette

(1) Le texte donné par KAMPPFMEYER fait exception; c'est une description des cérémonies funéraires à Tanger.

très renommé à Tanger; la description des parties de campagne, à l'occasion de la 'Anşra (n° II), est de son cru. — 5° Le moqaddem des chorfa d'Ouazzân 'Abd es-Slâm el-Ĥamâm; il m'a fourni nombre de renseignements utiles sur la fabrication du pain et des pâtisseries et sur la construction du four (n° I) que j'ai pu vérifier au four du m'allem Boû-Guetţâya (récit n° I).

Enfin et surtout, j'ai eu pour collaborateurs assidus à Alger, cinq jeunes étudiants tangérois, à savoir: 'Abd el-Qâder ben 'Abbâs, Aĥmed ben 'Omar et Maĥboûb ben Maĥmoûd, de novembre 1906 à juillet 1907; Aĥmed ben 'Omar, Maĥboûb ben Maĥmoûd et Moĥammed el-Ya'qoûbi, d'octobre 1907 à juillet 1908 et de janvier à juillet 1910; Moĥammed el-Ya'qoûbi, d'octobre 1908 à juillet 1909; 'Abd el-Qâder ben 'Abbâs et Mokhtâr ben 'Abd es-Slâm, d'octobre 1910 à mai 1911. Anciens élèves de la Médersa franco-arabe de Tanger, ces jeunes gens ont été envoyés à Alger sous les auspices de la Légation de France au Maroc, du Gouvernement général de l'Algérie et du Comité de patronage des étudiants étrangers, pour y suivre les cours de l'auxiliarat médical indigène; ils ont été placés sous ma surveillance directe et confiés à mes soins. Je me suis acquitté de mon mieux de la tâche qui m'incombait, et en même temps j'ai profité de l'occasion qui m'était offerte d'examiner de près un dialecte marocain. C'est une partie de mes études tangéroises que je publie aujourd'hui dans ce recueil de textes. La combinaison des éléments variés, dont j'ai parlé plus haut, en récits de quelque tenue, est entièrement l'œuvre de mes cinq

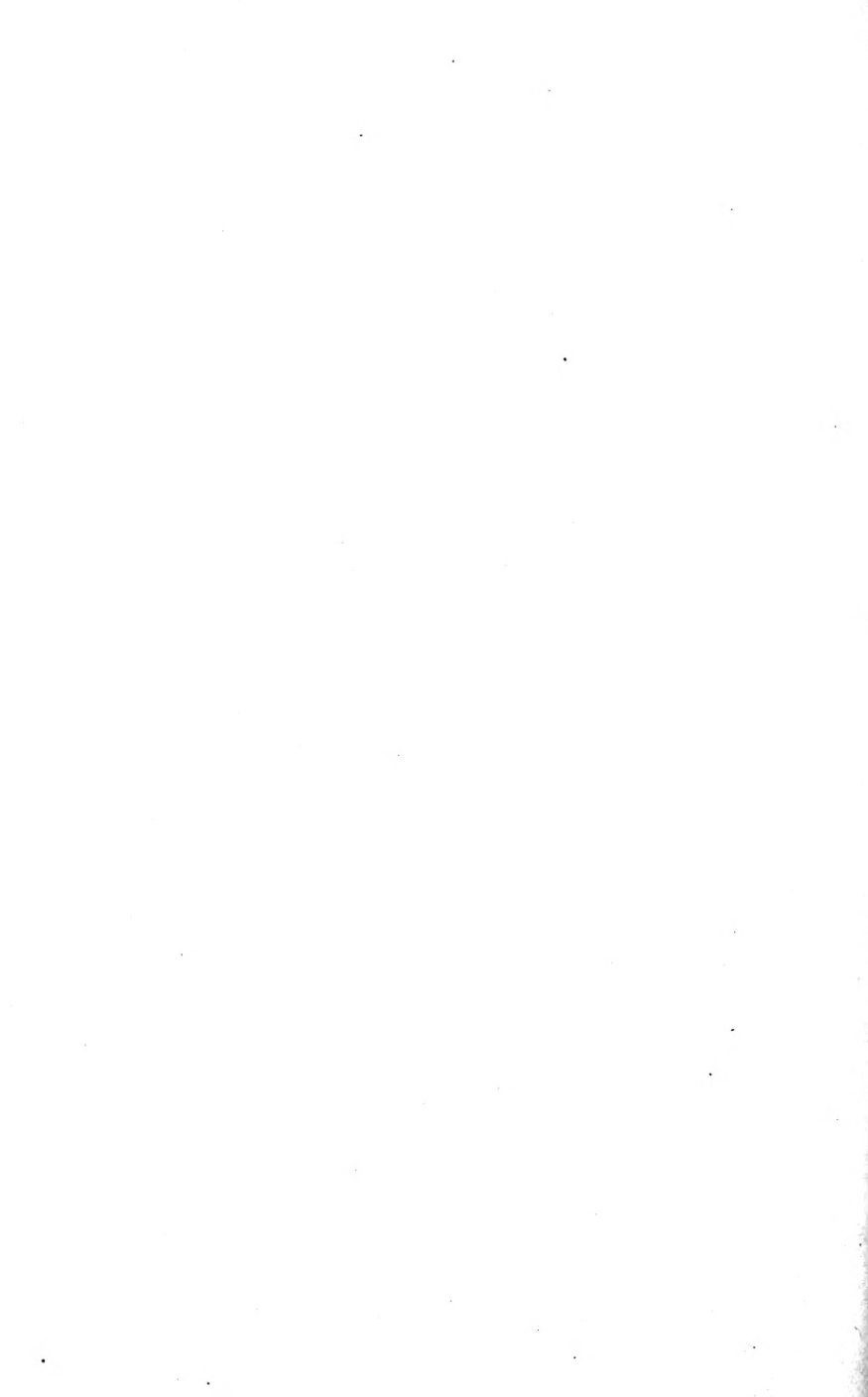
pupilles; je me suis borné à guider discrètement leurs qualités naturelles de composition. Entrant dans mes vues avec beaucoup de bonne grâce et de finesse, ils se sont patiemment prêtés à mes recherches et ont bien voulu me consacrer pendant quatre ans leurs instants de loisir. J'ai pu avoir avec eux, durant tout leur séjour à Alger, deux ou trois heures d'entretien presque chaque jour. Je ne saurais leur exprimer assez vivement ma reconnaissance.

J'ai souvent fait assister à nos séances de conversation et d'information des *tolbas tlemceniens*, algérois, constantinois, biskris, laghouâtis, etc. J'étais curieux d'observer l'effet produit sur eux par le dialecte de Tanger. Je dois dire qu'il a paru sonner étrangement à leurs oreilles; plus d'une fois j'ai vu mon entourage algérien ne pas comprendre du tout la langue usée et profondément altérée des Tangérois. Pour ma part, j'avoue qu'il m'a fallu quatre mois d'exercice quotidien pour entendre parfaitement mes informateurs lorsqu'ils conversaient entre eux. C'est au reste en écoutant ces entretiens que j'ai fait le plus d'observations utiles. Je suis convaincu depuis longtemps que les musulmans un peu cultivés de l'Afrique du Nord s'efforcent plus ou moins consciemment, quand ils parlent à un étranger (européen, ou musulman de langue arabe d'une autre région) d'adapter leur dialecte à une sorte de *κοινή*, et que leur véritable langue ne peut être entendue que dans les conversations qu'ils ont entre eux. Parmi mes collaborateurs algériens je dois remercier tout spécialement Ahmed ben Rahhâl de Nédroma, Moḥammed 'Aboûra de Tlemcen, 'Abd el-Ḥaqq ben Ouattâf de Con-

stantine et 'Alî ben 'Abd el-Qâder de Laghouat; après deux mois d'exercices, ils sont parvenus à saisir avec beaucoup de précision les particularités qui distinguent le tangérois de leurs parlars respectifs, surtout au point de vue de l'accentuation ⁽¹⁾ et de la longueur des sons. Ils m'ont souvent aidé aussi à comprendre des expressions obscures.

Je regrette vivement de n'avoir pu m'aider dans la fixation de ces textes, du secours des appareils de phonétique expérimentale; eux seuls permettent d'établir avec quelque certitude deux faits d'une importance capitale, particulièrement difficiles à saisir avec l'oreille en tangérois: la présence ou l'absence d'éléments vocaliques, si légers qu'ils soient, et la longueur des sons. On peut prévoir que toutes nos enquêtes sur les parlars maghribins seront à reprendre le jour où l'Université d'Alger possédera un laboratoire de phonétique expérimentale. J'espère toutefois que le présent travail conservera alors un intérêt particulier et une valeur, pour ainsi dire, subjective; il demeurera le tangérois «entendu par des oreilles algériennes».

(1) Après avoir compris ce qu'était l'accent d'intensité, Ahmed ben Rahhâl le désigne de la manière suivante: *lhârf -'ll-kîn-^hlil üksóut-'l'ali* «la lettre sur laquelle la voix s'élève» (c'est-à-dire devient plus forte).



SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

- ' attaque vocalique forte, explosive du larynx, ء.
- h souffle sonore, ه.
- ħ spirante sourde émise par le larynx dans la position de la voix chuchotée, ح.
- ' spirante sonore émise par le larynx comprimé, ع.
- q occlusive arrière-vélaire sourde (k^2) avec occlusion simultanée du larynx, ق.
- ħ spirante vélaire sourde (x^2), خ.
- ɣ spirante vélaire sonore ($ɣ^2$), غ.
- k occlusive palatale sourde, ك.
- g occlusive palatale sonore, ق; il représente :
 - ق (q), dans des mots arabes vraisemblablement empruntés à d'autres dialectes;
 - g roman ou berbère, dans des mots empruntés;
 - ج (ǧ), par dissimilation au cas de séquence d'une des spirantes cacuminales et dentales š, s, š, z, ẓ (comp. FISCHER, *Marokk. Sprichwörter*, p. 5 et 6; MEILLET ap. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 51, cx).
- š spirante cacuminale sourde, ش.
- č affriquée cacuminale sourde, چ; dans des mots étrangers ou d'origine douteuse; چ gémigné sonne tč (cf. SIEVERS, *Phonetik*⁵, § 556), t initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le t ordinaire du dialecte.
- ž spirante cacuminale sonore, ج.
- ǧ affriquée cacuminale sonore, ج; l'affrication primitive de ج n'est conservée qu'en cas de gémination, et ج gémigné sonne dǧ (cf. SIEVERS, *l. c.*), d initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le d ordinaire du dialecte :

quḍḡa « masse de cheveux », pluriel *q̣ḡḡ*; *ḍḡḡel* « la montagne » (الجبل), *ẓḡel* « montagne » (جبل).

s spirante dentale sourde, س.

ṣ spirante dentale sourde emphatique, ص.

z spirante dentale sonore, ز.

ẓ spirante dentale sonore emphatique, ڤ.

ṭ affriquée dentale sourde, ت-ث; *ṭ* géminé sonne *ṭṭ* (cf. SIEVERS, *l. c.*), *ṭ* initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le *ṭ* ordinaire du dialecte.

t occlusive dentale sourde : 1° dans des mots étrangers ou d'origine douteuse; 2° pour *ḏ* (*ṭ*) dans quelques mots, au contact ou au voisinage de *i* ou de *r* non emphatique : ainsi, par exemple, *m̄īrq̄a* « marteau » مغيرة, *t̄āḡīja* « calotte de laine blanche » هافية (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 4), *tr̄ēq* « chemin » تربوق, *ter̄toq* « faire éclater » ترفوق; 3° pour *ṭ*, par dissimilation, immédiatement devant une spirante dentale ou cacuminale (comp. FISCHER, *op. laud.*, p. 5); 4° pour *ṭ*, souvent devant les liquides *l*, *r*, et la nasale *n* (comp. *id.*, p. 5).

ṭ occlusive dentale sourde emphatique, ḏ; fréquemment pour *ḍ* représentant *ḏ* - ḏ; dans certains cas, la prononciation avec *ṭ* est seule usitée; le sujet parlant a complètement perdu la notion d'un *ḍ* primitif : ainsi *ḡāṣṭ* « en face de » بغرض, *ḡāṣ* « sorte de grand plat » غصار, *q̣ṭḡ* « baguette » قضيب, etc.; dans d'autres cas, la prononciation avec *ṭ* apparaît, à côté de la prononciation avec *ḍ*, demeurée possible : ainsi *ḡl̄ḡṭ* « gros » à côté de *ḡl̄ḡḍ* غليظ, *ḡh̄āk* « rire » à côté de *ḍh̄āk* دحك, *m̄r̄ḡṭ* « malade » à côté de *m̄r̄ḡḍ* مريض, etc.

d occlusive dentale sonore, د - د.

ḍ occlusive dentale sonore emphatique, د - د.

p occlusive bilabiale sourde, پ; dans des mots étrangers ou d'origine douteuse.

b spirante bilabiale sonore, ب.

b occlusive bilabiale sonore, ب; l'occlusion primitive de ب a été conservée seulement : 1° au cas de gémination : *bb* et non *ḅḅ*; 2° immédiatement après *m* : *mb* et non *ṃḅ*; 3° après le *l* de l'article : *ˀlḅḅ* « la porte » en regard de *ḅḅ* « porte »; 4° sporadiquement dans quelques vocables, ainsi : *ārḅba* « quatre » أربعة, *qōlb* « cœur » قلب, *kēlb* « chien » كلب.

f spirante labiodentale sourde, ف.

m nasale labiale, م.

n nasale dentale, ن.

ɲ nasale vélaire, ڨ.

r vibrante linguale médiane, ر.

ṛ vibrante linguale médiane emphatique, ر̣.

l vibrante linguale latérale, ل.

ḷ vibrante linguale latérale emphatique, ل̣.

u u consonne, و.

i i consonne, ي.

Les signes *g_k*, *ẓ_s*, *z_s*, *d_t*, etc., notent des sons hétérogènes à initiale ou implosion sonore et à finale ou explosion sourde.

Une consonne écrite en petits caractères au-dessus de la ligne (*-^t*, *-^b*, *-^s*, etc.) est réduite.

Le signe ˀ placé, à la médiane entre deux consonnes (*f^d*), à l'initiale devant une consonne (*ˀhlā*), indique l'existence d'une syllabe sans élément vocalique et non accentuée; le signe ˆ, placé dans les mêmes conditions, indique l'existence d'une semblable syllabe, mais accentuée; et dans les groupes *ˀhlā*, *f^d*, le signe ˆ indique que la consonne sous laquelle il est placé est le sommet de la syllabe sans élément vocalique (*f^ˆd*, *ˀhlā*).

VOYELLES.

i i moyen.

e entre *i* et *é* fermé français.

- ɛ* é fermé français.
ɛ̃ è ouvert français.
e è ouvert labialisé (*e* muet français).
o entre é fermé labialisé (*ou* français de *peu*) et *u* français.
õ entre *e* muet français et *o* ouvert.
u entre *ou* français et *u* français.
a *a* moyen.
â entre *a* et *o* ouvert.
ɑ plus près de *a* que de è ouvert.
ɑ̃ plus près de è que de *a*.
u *ou* français.
ũ plus près de *ou* français que de *o* fermé.
õ plus près de *o* fermé français que de *ou*.
o *o* ouvert français.
ō *o* très ouvert (voisin de *õ*).
ī, ē, ā, ō, ū, etc. voyelle longue non accentuée.
ι, ě, ǎ, ǒ, ů, etc. voyelle de quantité variable : ou longue, ou de longueur moyenne.
î, ê, á, ó, ú, etc. voyelle longue accentuée.
ĩ, ẽ, ă, ỏ, ư, etc. voyelle de longueur moyenne non accentuée.
í, é, á, ó, ú, etc. voyelle de longueur moyenne accentuée.
ï, ě, ǎ, ỏ, ư, etc. voyelle brève non accentuée.
î, ê, á, ó, ú, etc. voyelle brève accentuée.
-i, -e, -a, -o, -u, etc. voyelle ultra-brève (réduction de voyelles étymologiques, phonèmes de transition, éléments brefs de diphthongaisons secondaires, etc.).

Le signe $\tilde{\cdot}$, placé sur une voyelle, indique qu'elle est fortement nasalisée.

Le signe — , réunissant par-dessous deux voyelles (\underline{au} , $\underline{ũu}$, $\underline{a''}$, $\underline{''u}$, etc.), indique qu'elles forment diphthongue.

Le signe -, réunissant plusieurs mots, indique qu'ils ont été prononcés sans arrêt et comme un ensemble par le sujet parlant.

En dehors des textes, on trouvera, notant des sons étrangers au tangérois, les signes de transcription suivants :

δ spirante interdentale sonore, ذ.

δ̣ spirante interdentale sonore emphatique, ضاض.

θ spirante interdentale sourde, ث.



TEXTES ARABES

ET

TRANSCRIPTION

TEXTES ARABES

DE TANGER.

الحكاية القبران

الخبز هي النعمة سيدي ربي بها احنا عايشين وعندنا واحد
القاعدة العيال الصغار من اين كانعصيمهم سماح الخبز كانحتاج
بيوسوها ويفولوا بسج الله عاه باش ياكلوها والراجل اذا جاء
ياكلها اذا ضاحت له فتبوتة في الارض كايرودها ويوسوها 5
وياكلها واذا كان ماشى في الزنفة وشاى شى ضريري مصيح
فداهه كايروده ويوسه وبقيه في واحد النصيفة والا شق
خياره صحيدة من الضريف باش ما يصح عليها ولا تخلى عليها
احد بانقو ديد الضريفات والخبز اللع كايكونوا في النصيفات
ضائلين كانجوا الحمو في حال شاولجة واحد ضران من اين 10
كايدخل عليهم الجوع كاهشوا يفتنقوا في الصوائف على ديد
الضريفات والخبز يابسين ومنجربين يعلم الله من في اي وقت
وهما حج

وهذه الخبز ناس البلاد كاملين اللع باهلهم كايحجنوا الخبز
في دياره واللع ما عندهج احد وبرانيين اللع كاياكلوا غيم 15
ضاجين الشهائن كايشوها مساكين غير من عنده الخبز زين

TEXTES ARABES

DE TANGER.

I. *Ḥikāiā-d'Isrā'ān.*

*Ḥūḥz ḥēiā-nnāzma-d-sīdē-ḥ^bbi, bēhā-hna-zāišin; uzānd^e-
na-uāh^a-lqāsēda: ḥ^ziāḥ-ḥssyār, mnēn-katastēhum immā-
hum Ḥūḥz, keḥ^zhāz-ihūsūha uwiqūlo-ḥ^psm^llāh; zād-
ḥāš-ḥāklāha. urrāz^l ilā-zā-ḥāklāha, ilā-tāh^alo-ftūḥa- 5
f^lārd, keḥ^zfdā uwiḥūsha uḥāklā. uwidā-kam-māšī-f^zz^uqā
usāf-ḥē-trēif-mtēiāh-qōddāmo, keḥ^zfdō wiḥūso uwiqēh-
fuāh^a-ttuēqā ulla-ḥōqq^e-ḥēāra mhāḥda-m^u-ttreḥ, ḥāš-
ma-iz^zōm-s^alēha ulē-ḥāllēf-s^alēhū-hādd. ḥ^lḥāqq dik^o-ttre-
fād-d Ḥūḥz, ḥ^li-keḥ^zhāno-ftūḥqāt-tāilū, keḥ^zhū-lhōmōq 10
ḥhāl-sāfānza uhmōt-tozzān, mnēn-keḥ^zd^hūl-s^alēhum-dōr^z,
keḥ^zmsū-igēngfo-ftūḥi^oq s^alā-dik^l-ttreḥfād-d Ḥūḥz, ḥābsūn-
umzēn^zrin, ḥāzlm-āllāh m^um-fūiāh-uhūma-tēmma.
uhād-Ḥūḥz, nās-ḥblād-kāmlil-li-ḥāhlum, keḥ^zhāzno-Ḥūḥz-
f^zdātrūm; ulli-mā-zāndūm-hādd ub^zḥrānūn ḥ^li-keḥ^zāklō 15
yē-tāzīn-ḥsmāi, keḥ^zsrōha msākēn yē-m^u-zānd-ḥhāb-*

وعندنا عيب الراجل اللّك يكون بدارج ومهشى يشمى الخبز من
 السوق على خاضر الخبّازات ما كاياكل الخبز ببالهع غير اللّك
 ما عنده نفس من جانب العبن والوسخ والمسايخ وما كايشموا
 غير بيلك اللّكحيز النّأح مولى البليون للرّصل بيلك الغامل اللّك
 كايغنى مرمى فى الخزان من عام سكتوا والخبّازات المحتسب 5
 هو اللّك كايستغرمهم الخبز وعمل لهم واحد الراجل اللّك
 كايوزنها لهم كل خبزة بتمنها والموضع اللّك كايجلسوا فيها
 الخبّازين هى فى السوق بترّا من وراء البلاصة ومقابلين
 الملاحين واخرين فى السوق بداخل فجام البنكة برنصي
 بغرض السّفاية مصقّبين فى حال العسكر غير كسّح على نكسّح 10
 عليه وتجبرج فى الليل كل واحدة بالبنير ببالها فجامها
 ارى لنا بابة خبز الحيار اللّك كايغجنوها موانبها خخك والسهيخ
 خخك واللّكحيز خخك والهرع وكائن ثابن المساكن اللّك كايغفوا
 الخبز والدرعوش والاشاوش كلها وعلى فجمه وكل نهار
 كايغجنوا باش ما تخضاه شى الخبز من الحار وكل دار واش حال 15
 كائجن المرأة من اين كانفاضى بالعبين وكايشيك لها شى
 ضرّيبى كاتعمل به انقول باش تخّر به ابنا او بنتها وكائن من
 الحيار نهار الخميس ونهار الاحد ما كايغجنوا شى كايغفوا سكسو
 وكائن من الحيار عاود اللّك كل صباح كايغجنوا الرغائب باش
 كايغفوا والعبين ببالهع فى حال العبين بالخبز بالحق هى بلا 20
 خيرة وجارية باش كاتصلح للخليق واما الفراشل والعبافى

*bázin. ūzánd^ena záib ṛṛáʒʹl-lī-kūm-b^edārḥum, ʷuimšī-
 šri-lḥúḃz-m-ʷssóq; ʷalā-hátār-ḥābbāzāt, mā-kāīʹākūl-
 ḥúḃz-diālum γél-li-mū-áando-něfs, mēn-žāncḥ ḥʷfén-
 ūlūsáh-ulmsásáh. ūmá-keīšriḥ γér-dīk-^ottḥēn-ḥūiāḥ,
 mūl-ḥʷliūn-nṛṛtál, dīk-ḥyámēl ḥi-keīḃqā-mṛmi- 5
 fḥzāin mḥ-žām-sḥkto. ulḥābbāzat, ḥmḥḥḥēḥ ḥōuá-llī-keī-
 šazárḥum-ḥúḃz; ʷʷmḥḥum uāḥ^a-ṛṛáʒʹl ḥi-keīūznālum,
 kull-ḥúḃza-ḥtamāna. ūlmōdāz-^allī-keīgēlsō-fēḥa-ḥāb-
 bázin, ḥē^a-fḥssóq-dḥárṛa, mūy-ḥplāša ḥmḡābilī-lmēllā-
 ḥēn; uāḥrēn-fḥssóq-^oddāḥōl, qōddām-ḥbānka-fṛānsēs, 10
 ubyárt-ḥssḥqqāia, mšāffīn-ḥḥūl-ḥzāskōr, γér kḥssḥd-
 ʷalīa-nkḥssēd ʷalik; udžbārḥūm fḥlīl, kull-uāḥda ḥḥfneīār
 diāla qōddāma.*

*ār-ḥna-dāḥa-nḥúḃz-ḥdīār ḥi-keīzāžnuḥa mūdēḥa, ḥú-
 dēk-dḥssmīd, ḥúdek-dōttḥēn, ḥúdek-dḥzḥrās; ukāin-ḥāni- 15
 ḥmsákēn, ḥi-keīqēo-ḥúḃz-ḥdḥrduš-uddḥšāuš, kullā-
 uā^ezā-qōdd-žūḥdo. ukun-nḥār-keīzāžno ḥāš-mā-ḥḥtāḥīm-
 šī-ḥúḃz-mḥ-ḥdār; ukull-dār-uāḥāl-kātāzžēn. ulm^orā
 mnēin-katqāde-ḥḥzžin, ukēīšēllā-šē-ḥrēīēf, katzāddēl-ḥēḥ-
 āngūl ḥāš-kathāzžār-ḥēḥ ḥuá-āu-ḥḥḥta; ukāin-mḥ- 20
 dḥār, nḥār-ḥḥmīs-ḥnḥār-ḥḥādd, mā-keīzāžnūšī; keīqqēo-
 ḥkso. ukāin mḥ-ḥdēār-žāud ḥi-kull-^ošḥāḥ keīzāžno-
 ṛṛyāif ḥāš-keīštro; ʷulšžin-diālum ḥḥāl-lq^ozžin-d ḥúḃz;
 ḥḥāqq, ḥēiā-ḥla-ḥmīra užāriā, ḥāš-katšlāḥ-ḥḥtḥq.*

- كايعلوج غير افا كان عندهج شى فم ح والآن فى الاعياء والعجين
 ءيالهم كايذبحوا فيه السكار وحبّة حلاوة وجلجلان والمسكة
 والسمن والخميرة بزائج وكايكّبوا فيهم ماء زهر والعجين كايغوه
 فاسح وكايعضوه الحليط حتى كايصلفون ومن اين كاييجنوا البفافى
 ءالعيب الصغير البنات اللّ كايكونوا كايذكوا العجين مع النساء 5
 من اين كايفاضوا بالحليط وكايذبحوا يفضّعوا البفافى وبفرّصوع
 ءيط البنات اللّ كانوا كايذكوا معهم كل واحدة منهم كاناى
 لهى من الحلكة باش نعدّل عائشة ولاءة من اين كايفاضوا النساء
 بالتفريصى وكايكونوا ماشى يرفدوا الصياجر كايذوروا فيهم
 البنات كايقولوا لهم افا روجدتوا الصياجر خلّوا لنا واحد الصيعور 10
 كبير باش نعدّلوا عائشات ولاءات كايحوا النساء كايقولوا لهم
 فدّكم فحّ العرار وانج كاتفتشوا لى عاد على عائشات ولاءات
 كايحوا البنات كايقولوا لهم اه يا ولى من الصباح واحنا
 كانفضّعوا اكنافنا معكم وءابة حتى الصيعور ما بغيتوا شى تخلّوه
 لنا بسج الله الفداء واشى هذا العجب كاتجى مولاة الحار كاتسمعهم 15
 كاتفول لهم اه يا لّلا كايحوا للحيار ءالناس كاتبعوا تفّوا الرأى
 افا بغوا الصيعور خلّوه لهم ما شى من الصباح وهما كايفضّعوا
 معنا اكنافنا وءابة ما نخليهم شى يقّوا خاضهم كايحوا ءيط البنات
 كايذوروا فيها كايقولوا لها ها انت كاتشوى ءابة موالين الحار
 صموا والعزّابين كمهوا كاتمشوا بها بها لخيد الصيعور اللّ هو 20
 كبير كل واحدة فى يدها الضهى ءالعجين ءيالها باش يعدّلوا

u^mma-lqrašēl-ulfqāqōs, keizamlōhum γέλλα-kān-zāndum-
 šī-fār^h u^lllā-f^lz^ēiād; ul^zēzin-diālum keizīdo-fēh-āssūkkar,
 u^hābbēt-h^alāua, u^zēnzlan, ulm^šška, ussmēn, u^llmīra-
 ḥzāid; ukeikúbbo-fēhum-mā-zhar. ul^zēzin keiqēuah-qāšāh,
 ūkei^az^tēuāh-āddlik, h^lta-kēintlōq. umnēi-keizāzno- 5
 lfqāqōs-d^lz^ēid^t-ssyēr, l^lbnāt-l^lī-kēikūno-kēid^llko-l^az^ēin-
 m^zā-nnsā, mnēin kēiqādey^o-ḥedd^elik, ukeiḥdōy^ū-iqāttzo-
 lfqāqōs, u^uiqār^rsohum, dik-l^lbnāt-l^lī-kāno-kēidēlko-
 m^zāhum, kull-ušhda-m^šnum kūddi-tārf mu^š-ddēlka ḥāš-
 t^zāddēl-zāišā-ullāda. mnēi-keiqādeu-nnsā-l^lu^qqrēs, ukēi- 10
 kūno-māšī-rfdo-ttēāfār, kēidōro-fēhum-bbnāt. kēiqūlū-
 lum : « idā-rf^tto-ttēāfār, ḥāllūnna-uāh^a-ttēifor-kḥīr,
 ḥāš-n^zāddlo-zāišāt-ullādat. » kēizū-nnsā-kēiqūlūlum :
 « qōddkum-qōdd-l^zarāred, un^tim katf^tšūli-zād z^alū-zāi-
 šūt-ullādat! » kēizū-l^lbnāt kēiqūlūlum : « ahīā-wīl! u^š- 15
 sšbāh ušhnā-kanqāttzo-ktāfua-m^zādkum, udāba h^lta-ttēifor
 mā-byēīūšī-tḥāllūuāh^huma! ḥ^šsm^lllāh-ālgdā! uš-hād-
 l^zāzōḥ! » kadzī mulād^ddar katsmāzom; katqūllum : « ahīā-
 lūlla! kadzīu-n^šddār-d^uunās, ukatbyēū-t^qqēo-r^rāi! ūlū-
 byāo-ttēifor, ḥāllūuāhlum! māšī-m^šu^šsšbāh u^hōma keiqāt- 20
 tzo-māna-ktāfūm! udāba ma-nḥāllēhūmsē-q^qēo-hātrōm! »
 kēizū-dik-l^lbnāt kēidōro-fēha, kēiqūlūla : « hānti-kāt-
 šuf-dāba! muālin-ddār-šōḥrō ulazzāin-k^šrfō. » kēimšū-
 ḥēha-ḥēha ndik-^ottēifor l^lī-h^ouā-kḥīr, kull-ušhda fēidda

عائشات ولذات ارى لنا ذابة حتى البنينات الستينون كل واحدة
كانغوت على يهاها تعطيهما العجين باش يعدلوا عائشات
ولذات ذبالهم وكايبدو يعركوا فى العجين حتى كانعدل
كانخربلوا وكايعلوا بها واحد العوارة فى حال الحق والقولة
الكبيرة وكانجيوا الموس كايبدو تجرحوا من الاجناب ذبالها من
5 على بزا وكايعدلوا السنينات وكانجيوا واحد الهوج والخرايل
كانخلفوع جوف منها وكانجيوا واحد اخر وكايعرضوه من جوف
وفى كل فنت والخربول كايقوا الزهر وذيذ الصرقي اللع شائذ
كايعلوا له فى حال الحق والخيسة وهذا الزهر كانجيوا واحد
الصرقي والعجين وكانخربلوه حتى كايولتى فى حال الحق والقارو
10 وكايستصوه وكانجيوا الخدمى وكايبدو يفصعوا فيه من واحد
الجهه فى حال الحق والترييش وكايلاوه على بعضينه وكايركوه
فى الفنون والخرايل وكايعلوا واحدة كبيرة فى الوسط ومن
اين كاتجى من القران كايعلفوها فى الصدر والبين وكانبفى حج
معلفة كايض بها الملح باش ما تغهل شى حتى العيب الكبير
15 وكايهرسوها جوف القهون والحولى وياكلوها
كائن فى ضاجة واحد العشرين القران وفى كل حومة كائن
زوج ثلاثة القران فى الحومة والقصة كائن القمان وحسيون
تحت باب مرشان وقمان الحاج الطاهر اللع جوف منه واحد البنى
فى حال الحق والصومعة فى الحومة والقرنة وفى الحومة
20 ذجان فبضان كائن القمان الجديد والقمان اللاغميش والقمان

ttārf-d' l̥ʒin-diāla bās̥-izāddlo-zāisāt-^aullādat. ár̥nna
 dába h̥ʷta - lbn̥tāt - ʷsstūw̥n; kull - uðhda - kat̥yóuʔ
 ʰā-lā-immāha taztēha-lq̥ʒin, bās̥-izāddlo-zāisāt-ūlildad-
 diālum. ukēib̥dou-iz̥árko-f' l̥ʒin h̥ʷta-kēindlek, kēih̥ar-
 blóha ukēizámlo-béha-uah^a-ddóuāra-shāl-ddóqq-d' lq̥ʃf- 5
 fūla-lk̥bira; ukēiz̥ib̥o-lm̥s, kēib̥dou-iz̥órh̥o-m̥ŋ-d̥ŋnāb-
 diāla m̥ŋ-ʰā-bār̥ra; ukēizāddlo-sn̥inat. ukēiz̥ib̥o uah^a-
 z̥z̥ā-llh̥rāb̥el; kēih̥állfohum-fōq-mēnna, ukēiz̥ib̥o-uah̥d-
 āh̥ór, ukēiz̥arr̥d̥oh-m̥ŋ-fōq; ufkull-qānd-d' l̥h̥ar̥b̥ul, kēiq-
 q̥eŋ-z̥zhár. ud̥ik-ttr̥éif-^lli-sāet, kēizaml̥lo-shāl-dl̥óqq- 10
 d' l̥mh̥ámmsa; uh̥ād-z̥zhár kēiz̥ib̥o-uah^a-ttr̥éif d' l̥ʒin,
 ukēih̥ar̥blóh-h̥ʷta-kēiulli shāl-ddóqq-d' l̥gār̥ro ukēib̥sstóh.
 ukēiz̥ib̥o - lh̥údmi, ukēib̥dou - iq̥átt̥o - fēh m̥ŋ - uah^a-
 d̥ŋēha shāl-ddóqq-dētt̥r̥r̥is̥; ukēil̥ouūáh-ʰā-baz̥t̥to;
 ukēirkz̥oh fl̥qn̥d-d' l̥h̥rāb̥el. ukēizámlo-uðhda-k̥bira- 15
 f' l̥uost. um̥n̥m̥-kadz̥i-m̥l̥-lf̥ar̥r̥an kēizallq̥oha f' ssd̥ēr-
 d' l̥bit, uk̥átt̥q̥ā-t̥emma-mz̥állq̥ā, kēid̥r̥áb̥ha-r̥r̥ēh bās̥-ma-
 t̥ŋym̥l̥s̥i, h̥ʷta-l̥ʷid-l̥k̥b̥ir; ukēih̥ar̥rsuha fōq-l̥qr̥on-
 d' l̥háuli ūiākl̥h̥ā
 k̥áin-f̥t̥m̥z̥a-uah̥d-l̥z̥sr̥in-d' l̥f̥r̥ar̥ŋ. ufkull-h̥áuma k̥áin- 20
 z̥áz-tl̥at̥á-l̥f̥r̥ar̥ŋ. f' l̥háuma-ll̥q̥ʃba k̥áil-l̥f̥r̥ar̥n-th̥si^an
 t̥h̥t̥-b̥ām-m̥r̥s̥an, uf̥r̥r̥at̥-l̥h̥āt-t̥áh̥ar̥ l̥li-fōq-m̥ŋ-^o uah-
^al̥b̥ni shāl-ddóqq-d' s̥sóm̥za f' l̥háuma-ll̥g̥úr̥na. uf̥ l̥háuma
 dz̥r̥á-q̥ábt̥án, k̥áil-l̥f̥ar̥r̥an-d̥ŋdid, ul̥f̥ar̥r̥an-d' l̥l̥áym̥is̥,

دارزيح والهمان وشاشون وفي ذي الحومة هي التي ساكنين
 فيها الخبازات والبلاء وفي الحومة كزناية كائن الهمان بوقطاية
 والهمان ميمون والهمان ابن الجبل التي حواء سيدي علي بن
 جدوش والهمان النوينو في السفاية الجديدة التي قريب لسيدي
 احمد بن ناصر وهو في حاله على الزنفة المصعبى الدكالى
 5 تخرج في واد احرضان يلفا بغرض الهمان ابو عرافية فقامه
 الحمام والفرناجى والناع في حاله على الزنيفة دار ابن شمول
 تخرج في القيسارية تجبر الهمان الجامع مقابل دار المحتسب
 القديمة والحانوت القرصالى التي كنا كانشروا من عنده
 الصناعات الستيتوين والحلافى والبارى والخيضة ومن ثم هو
 10 في حاله على القوس ببيسنتى واخذ على دار السيد كايلاف
 على يد الشهاب الهمان بولد الحاج شعيب من وراء الزاوية اهل
 تفيت التي فيها اليوم الكتائبين التي جابوا عليها التنبية من
 عن السلطان ومن ثم اخذ على القوس بسيدي علي بن داود
 15 كاصق وفي وسط الفارة دار البارود كاتيب الهمان ابن
 راج فجام الجامع السيد عبد السلام النوزانى وزه في حاله من
 ثم على الحومة المرح كابتلاف الهمان فاسم وأبو علي الزنيفة
 والمويضة مولدى عبد السلام ومن ثم زه حصى الهمان
 الزيتونة في أفر كانهو في حاله هكنا حتى تتوصل للهمان
 20 جلول وزه على مولدى عبد القادر وأبو علي الزنيفة دار
 احرضان تجبر الهمان مرغيش من ثم اهد في حاله على

ulf̣ṛṛān-dāẓēriah, ulf̣ṛṛān-tsāṣun; ufḍik-lḥáuma ḥēia-
 lli-ṣākn̄n-f̣ēha-lḥābbāẓad-ḍḷblād. uf̣lḥáuma ḍēg̣ẓ un̄āia
 kāil-lf̣ṛṛān-ḍbu-g̣ṭāia, ulf̣ārṛan-dm̄ēm̄ūn, ulf̣ṛṛān
 dh̄en-d̄ḡil̄āli l̄li-h̄dā-s̄ide-s̄li-h̄ēn-h̄āmdus̄, ulf̣ārṛān
 d̄n̄uūnō f̄s̄s̄ qq̄āia-d̄ḡida l̄li-q̄erib- n̄s̄īdi-h̄m̄ēd-h̄y- 5
 nās̄ār, uh̄ōud fh̄ālēk s̄al-z̄z̄ānqa-d̄lm̄ustfa-ddukk̄āli,
 f̄hr̄úž-fuād-ah̄ārd̄ān; īlq̄āk-ōbȳār̄t̄ōk l̄f̣ṛṛān-d̄b̄ū-zar-
 r̄āq̄eia q̄ōddāmō-lh̄ām̄mam-ulfurnāci. utl̄āz-fh̄ālēk-s̄al-
 z̄zn̄ēqa-ddār-h̄y-s̄ēm̄mul, f̄ēhr̄úž-f̄lq̄eis̄āriia; d̄z̄b̄ār-
 l̄f̣ṛṛān-dd̄ḡāmaz, mḡāb̄ēl-dār-lm̄h̄t̄ēb-lq̄d̄ima ulh̄āuūd- 10
 d̄lḡor̄s̄āli, lli-k̄ūnna-kāns̄riū-n̄y-zāndō ssn̄īd,q̄āt-s̄stituen
 ulh̄lāq̄e ulib̄āre-d̄lh̄ēātā. um̄ēn-t̄ēmma h̄ōud fh̄ālēk z̄āl-
 lq̄āus̄ d̄b̄is̄in̄ti ulh̄ūl s̄alā-dār-s̄s̄iūēd; k̄ēilq̄ok-s̄alā-idd̄ēk-
 t̄s̄sm̄āl l̄f̣ṛṛān-duūld-lh̄āt-s̄z̄āiēb, m̄ūy-z̄z̄āuia-dh̄āl-
 f̄q̄q̄ēt, l̄li-f̄ēha-liūma-l̄l̄t̄ān̄iēn, l̄li-z̄ābō-s̄alēha-t̄ēn̄fi- 15
 dam̄y-zānd-s̄s̄ōlt̄ān. um̄y-t̄ēmma, d̄h̄ūl-z̄āl-lq̄āus̄-d̄s̄ide-
 z̄li-h̄y-dāuūd; k̄adz̄dōq-f̄ōst-lḡāra-ddār-lb̄ār̄od; k̄ats̄ēb-
 l̄f̣ṛṛān d̄b̄r̄-r̄āb̄āh q̄ōddām-d̄ḡāmaz-d̄s̄ī-z̄āb̄p-s̄slām-
 t̄uz̄āni. uz̄īd-fh̄ālēk-m̄ēn-t̄ēmma z̄āl-lh̄áuma-d̄lb̄ār̄z̄;
 k̄ēil̄lāq̄āk-l̄f̣ārṛān-dq̄ās̄ōm. ulūi-s̄al-z̄zn̄ēqa-d̄r̄ȳēda- 20
 dm̄ūlēi-z̄āb̄p-s̄slām; um̄y-t̄ēmm z̄īd-d̄oyri h̄t̄ā-l̄f̣ṛṛān-
 d̄z̄z̄ēiūma f̄āgm̄ēr. kath̄ōud-fh̄ālēk-h̄akd̄āk h̄āttā-t̄t̄us̄ōn-
 n̄l̄f̣ṛṛān-dz̄ēllul. uz̄īd s̄alā-m̄ūlēi-z̄āb̄-q̄ād̄r̄, ulūi s̄al-
 ēz̄zn̄ēqa-ddār-āh̄ārd̄ān, d̄z̄b̄ār-l̄f̣ṛṛān dm̄r̄ȳis̄. m̄y-

الخانوت والحقاق وجز على الفوس دار السعيدى وزد على سیدی
 الشيخ واهب على دار المصورى وجز فى قلب السفاية الجديدة
 واخرج فى حاله فى الفوس دار الرأس بالقة وصبى فى حاله
 على الخرازين تخرج بغرض الدار الصربىس من ثج الصلح على
 الصباغين وافلب فى حاله على الزنفة والملاح كايبلغا الفهمان
 والرعيوى هو الاولى والصلح حتى الزنفة دار اميرىكان فى
 جنبها تصيب الفهمان والفعمورى من ثج هو حتى تتلافى الفهمان
 والمعلم صحه العهرنى

والخنضة متاع ناورانت الكبير ديلها هو الامين اللع كايحكم
 عليهم فى الامور والصنعة فى حال دابة المعلم ما يصبب شى
 الخبز مليحة لواحد الدار والآن خلاها لهم تهمض كايمشوا بعوه
 عند المحتسب كايحى المحتسب كايقول لهم هذى الدعوة ما شى
 ديل الامين سبوا عند الامين المعلم صحه بوقضاية اللع
 عنده الفهمان فى الخومة كزناية هو كايحكم عليهم كان
 بالمصاحه هاه ماشى يباحهم والآن كان شى واحد عنده الحق
 كايتم على اخر يعضيه حقه والصناع اذا تهابوا مع المعلم
 كايبعوه عند الامين عاود التيت والامين متاع ناورانت مسهى
 على يد المحتسب هو اللع مكلب بالخبز والخباسة وفيها عنده
 المبح وكايتم عاود ثاب شى حاجة من عند المعلمين الفهمان فى
 حال الخعيرات اللع يحكم عليهم بهم

والفهمان هو مبنى من برا فى حال واحد الخزين وفيه لداخل كائن

temma h^abót-fhálèk zál-lhānū^d-dēggāg, ugūz-zāl-lqāus-
 ddār-ssēdi, uzīd zālā-sīdī-ssēh, uh^abót zālā-dār-lmsāu-
 re, ugūz fqōlb-ssqqāia-dōdida, uhrūz-fhálèk flqāus-
 ddār-rūis bālgā, usōffi fhálèk zāl-lhārrāzin; f^hruš-
 byār^d-ddār-tōrres. m^uu-temma, tlāz-zāl-ssēiayen, uqlēf- 5
 fhálèk zāl-zānqa-d^lmēllah; kēlqāk-lf^hrrān d^hryūi,
 h^uuā-llōūli. utlāz h^uta-zānqa-ddār-lmērīkān; fzūmba
 tsēb-lf^hrrān-d^lgāzmōre. m^uu-temma, hōu^u h^uta-tlāqā-
 lf^hrrān-d^lmzāllēm-mohāmmēd-l^zmārti.

ulhēnta-mtāz-tāfārrānt, l^hkūr-diāla hōuā-lāmin lli- 10
 kēl^hkēm-zālēhum fl^homōr-l^hss^uza. fhāl-dāba, l^hmzāllēm
 mā-itā^hbsī-lh^ubz-mlīha nuāh^a-ddār, ullā-hāllahālum-
 f^hmōt; kēmsīu idzēuāz-zānd-ēlm^hhēb. kēizi-lm^hhēb
 kēiqūllum: « hād^ddāzua māsi-diāli, d^llāmin; sīro-zānd-
 lāmin l^hmzāllēm-mhāmmēd-hū-g^httāia l^hle-zāndo-lf^hrrān 15
 fl^hāuma-dēgz^huāia. » hōua-kē^hhkēm zālēkum; kām-
 b^lmsātha, hāu-māsi-sālāh^hom; u^hlla-kānsī-uāhed-zān-
 do-lhāqq, kēhāttēm zālā-iāhōr iāzēh-hāqqa. ussūnnaz,
 ida-ddābzō-mzā-lm^azāllēm, kēidzēuāz-zānd-lāmin-zāun-
 nī. ulāmin-mlāz-tāfārrānt, msēmī-zālā-īdd-lm^hhēb. 20
 h^uuā-lli-mk^hllēb-b^lh^ubz-d^lhābbāsa, ufēha-zāndo-rrbāh.
 ukēirbas-zauttāni-sī-hāza m^uu-zānd-lm^azāllēm d^ll^hrrān,
 fhāl-ddzērat lli^hhkēm-zālēhum-bēhum.

ulfārrān hōuā-m^ubnī-m^uu-bārā fhāl-uāh^a-lh^uzin; ufēh-

بيت النار وهذه بيت النار مبنية من داخل ومن براء ومدورة والفاع
 ديالها مبرش بالاجور هويل اللك كاتجى من الحرارث ومن آخمة
 وتحت الاجور مبنى فرشة بعرشة بالملح والحمى والملح كايغوها
 باش كانشتر السخانة والحمى باش كايغضى الاجور وفداه مع
 بيت النار الموضع فى اين كايكون وافى الملع كاتسمى الحبة 5
 وفيها كاتكون المبخنة من اين كاتخرج البخار وعلى اليمين
 وعلى اليسار كائن زوج كاكز اللع على اليمين معلفة فوق
 منها القبة واللع على اليسار كائن تحت منها اچنچار اللع
 كاتملوا به فى حال اذا كانت شى موضع صيفة كايقولوا ها
 اچنچارها بيت النار ومن فوق بيت النار كائن القبة اللع كاتخزنوا 10
 فيها الاعواء والقلبات اللع كاتجيبوع من الغابة بافين خضى
 وفى اين كائن واحد الناسعة كاتخلوها خاوية فى الشتوة
 كاتنعسوا فيها الضراح اللع ديورج بعاء وفى اجنب العلمان
 كائن الازوى فى اين كاتيربصوا الحمير والموضع كاتحير فيها
 المربط ديالهم والمخود فى اين كاتعلبوا وفوق الازوى كائن 15
 واحد السدة فى اين كاتعملوا التبن والتخل
 والماعون ومولى العلمان هما الخواول هما اعواء كالحلض وال
 ومسلوبين ومن الراس ديالهم رفاق فى حال الحق والفصبة
 كالحوانة باش كايقلب بهم الخبز والمضارح هما فى حال الخواول
 ولكن عندهم فى الفاع ديالهم واحد الپالة واللوح مبسصة 20
 ورصبة ومن جهة العود غليضة شويش من حج وهى هواءة

āndāhōl, kēim-bīt-unnār. uhād-bīt-unnār, mqābba m'ng-
 dāhōl-um-bārra, undō'ra, ulqās-diāla m'fār'ōš-b'llāz'or-
 tuil 'lli-kēizī-m'l-lh'arār's um'ng-ānz'ra; uf'ht-'llāz'or
 mēbni-fār'sa-ffār'sa b'lm'lah ulhāmri. *ulm'lah kēiqq'ōha
 bās-katš bbār-s'hāna, ulhāmri bās-kēiqbōt-'llāz'or. uqōd- 5
 dām-fūnm-bīt-unnār, 'lmōtās-fei-kē'kun-uāqōf-'lmzāllem,
 katsemma-lhōfra; ufēha kākūl-l'ndēhna mnēiⁿ-kēihru-
 ddūhhan; uzāl-līmīn uzāl-lēšār kēin-zud-dkākēn; 'llī-
 zāl-līmīn mzālqā fōq-m'ngna-lqūssa, uōllī-zāl-lēšār kām-
 t'ht-m'ngna tēnčar, 'lli-kēimⁿ tlo-bēh : shāl ila-kānt-sī- 10
 mōdās-dēqa, kēiqūlo « hā-tēnčār, hā-bīt-unnār ». um'ng-
 fōq-bīt-unnār, kēil-lqūbba-llī-kēihⁿzno fēha 'l'z'ād, ul-
 qāldāi 'lli-kēizibōhum mēl-lyāba, bāqien-hōdār, ufēin
 kām uah^a-ūtāseza, kēihāllioha-hāuā; f'šš'ṭua kēinōsso-
 fēha-ttārāh 'llī-diōrhūm-bzād. uf'džumb d'lf'rrān, kām- 15
 'rruā fei-kēiⁿbto-lhmīr; ulmōtās d'lhīmīr, fēha-bm'rbōd-
 diūtum, ulmēdu'ed fēiⁿ-kēizālfō; ufōq-'rruā, kām-uah^a-
 ssūdda fēi-kēizāmlō-tbēn-unnūhhal.

ulmāsⁿun-dmūl-lf'rrān, hūma-lhūuūl; hūma s'z'ād^ad-
 lēm-tō'dl ūn' slūhīn um-'rrās-diālum rqaq, shāl-ddōqq- 20
 d'lg'šba-d'lhauuāta, bās-kēiqlēb-bēhūm-'llūbz. ulmtārāh,
 hūma-shāl-'lhāuūal; ulākēn-zāndum f' lqās-diālum, uah^a-
 lpāla-d'lh'ah, mb'šstā, ūⁿ'tba, um'ng-zēh^at-'l'z'ād, γlētā-
 sūiēs; m'ng-tēmma uhēia-hāuūāda kātēr'hāf h'ṭa-rrās-

- كانرهاى حتى الراس ذبالها وعملت فى حال الحق ذالمضاوة
 باش من اين كالجى بحبب الخبز من العمان ذغيا كايزهو تحت
 الخبزة والكاس حتى هو عود ذالج فى حاله فى حال الخوال
 وفى الراس ذباله مربوطة واح ذقذارة فذ ما ميلها وكلها
 5 شرافى فى حال الهندارة ذهذوة باش كايسيسها المعلق
 وكايشذب بها بين النار وهذا الكاس كاهتلوا به الناس اذا
 كان شى واح موبذ بزاي كايقولوا فى حاله فى حال الكاس
 واليالة باش كايحبب العافية حذاه غير هبى ذالعذاز وفى الراس
 ذباله كانكون واح اليالة ذالحبب او ذالفصير باش كايحبب بها
 10 العافية والغنجو هو ذالج عاوذ نازع وفى راسه كائن واح
 الذخاى ذالحبب مركزوبه كايحبب الاعواء اللع بائتين فى
 العمان كايبسوا والمعلق عنده فذامه الاعواء مستعين ويابسين
 وغير كايبغى يحخل واح العود فى بيت النار كايفسره
 بالبلنجة هى واح الضى ذالحبب مفتن من ثلاثة ذالجوايه
 15 وكانكون ثقيلة والقاع ذبالها مبسذ اللع كانت يا حسراه فى
 الهينون ذبالها بالبح ذبالها وكانت بالشان وكايحذوا بها الخواج
 فى الديار حتى وثى يدها مهرس لصاحت من الزمان وما بفى
 احد كايحسرها ولا كايبال بها ورجعت فى يد الضارح كايفشها
 بها الاعواء فى العمان وعند المعلق زوج او ثلاثة ذالمغارس
 20 مزققين فى واح الخرصه ذالسلط باش كايينصر الخبز قبل ما
 يضرحها باش من اين تكون فى بين النار وتسخن ما تضرهفو

diála; wámlet fhāl-ddóqq-d'lmáua, bās-mneī-kéizī-
žbēd-^olhūbz-m'lf^or^orān, dōyā-keizhāq-f^oht-^olhūbz. ul-
kēnnās h' ttā-h^ouā zād-d^elēm, fhālo-fhāl-^olhāuual; uf^or-
rās-diālo m'rbōta-uāh-^alō^oduāra, qōdd-ma-mēila, ukullā-
šrādōq, fhāl-lhandāza-d^ehaddāua, bās-keisisa-lmāllēm, 5
ukeiš^ottōb-bēha-bīt-^ounār. uhād-^olkēnnās, kēmttlo-bēh-
ānnās; ıla-kān-šī-uāhed mōssāh-b'zzāf, keiqūlo : « fhālo
fhāl-^olkēnnās. » ulpāla bās-kéiz^obēd-^olāfia, h' t^oā-hē γēr
tārf-d' l^oōkkaz; uf^or^orās-diālo, kāt^okūm-uāh^a-lpāla-d'lh^odid,
āu-d' lqāzdir bās-kéiz^ob' d-^obēha-lāfia. u^oyanzō, hōuā- 10
d^elēm zāutan; uf^orāso kāin - uāhd-^olmōhtāf - d'lh^a-
dīd-mrékkēz; ubēh kéiz^obēd-^ol^ouād 'llī-baitin-f^ol^ofārān
kāi'ibso. ulmāllēm zāndō-qōddamō lazūād-mš^oufin ūiāb-
sīn; u^oyēr-kéib^oyē-dāhhāl-uāhd-^ol^oūd - ebbīt - ^ounār,
keiqōššrō-b' lplānča; hēia uāh-^autārf-d'lh^odid m^oqānu' t m^ou- 15
lātā-ddō^ouāh, kāt^okūm-tqēla, ulqāz-diāla-mb^oššōt, 'llī-
kānt, id-hasīd, f^olhēinūn-diāla, b' l^oidd-diāla, ukānēt-
b^oššān, ukeihāddō-bēha-lh^auāiž f^oddiār; h' ttā-^oullāt
idda-mhārrēs, tāh' t-m-^ozzmāmāt, umā-bqā-hādd keig^ok^oš-
šārha uālā-keibāli-bēha; urz^oāt-fūē^o-tt^orāvāh, keiqōššrō- 20
bēha-l^ouād-f^ol^ofārān. uzand-^olmāllēm zūzā-utlātā-llm-
γār^oš mze^ollgīn fuāh^a-lhōrša-d^oššēlk, bās-keipānšār-
'lhūbz qb'lmā-itrahha; bās mnēi-^otkūm-bīt-^ounār. ū-

شى وكنت ماشى ننسى مولاي العرف ةالتور ميبس واحم التيبسه
 حتى كايوفى بوحه هخا هو اللع كايرو الصراح للصرىف غيم
 كايشفوه وكايسمعوا ارفه حبل كانشوى الصمبح مسيكن غيم
 كايتممع مع الحيوط وكايقول انا متناى لله آلعل عمى ما نعاوه
 5 هخا هو اللع كايكون معلق عند راس المعلق جوف القوس ةالحمة باش
 كايشفوه كاملين وجوف منه المبيع اللع كايكون جوف منه
 القنديل

واما الحيوط ةالهمان كايكونوا معهمين بالغناجو والمسامر مدفوفين
 فى اين كايعلقوا الصراح افهمان ةيالهم والكمزازات والكمزازة
 10 فى حال الحق ةالقرشولة وهى ملوية بالشراوط والهموز ةالملى
 من جوف ومن ةاخل معهم بالدرور وفيها واحم الصمبى ةالفتب
 باش كايصلها الصمبح فى راسه وهى الكزازة كايعلها من
 اين كايهم الوصال التفال والصواجن ةالمسلمين والفدور
 ةالسخينة ةاليهود باش ما كايتمبر شى راسه وبعد ةا الشى
 الصمبح فى اين ما أصبته ةأما عنده الصابع فى راسه ةيد
 15 الصابع كايكون له من الحبير ةالوصله اليوم وعدا حتى كايرجع
 راسه مدفوف فى حال الضهر ةالتمار ةالموفى والآ فى حال راس
 الحوضى واذا شى صمبح ربه الزمان ودرج شى حاجة شى
 نهار افا تخابز مع شى واحم كايقول له اخر اسكن سحاب لح احنا
 20 ما كانع جوط شى نسين افراب والحبة ةالوصالى اللع بافية فى

t̄shón, mā-tterlōqsi. ukúnt- māšī-nnsá mūlāi- l̄s̄árq-^{ot}-
t̄our, miēbbēs- uāh^a-ttībisa h̄^utá-keiōqōb- buđhdo; hádak
h̄oua-llī-keiō^t-ttīrārah-ñ^o ttréq; z̄er-keišūf^uōh ukēisēmzō :
« r̄f̄d-hāmmēl^ñ, katsūf^o- ttrērāh-āmsikēn, γ̄er-keiddēm-
mēm-mzā-lh̄iōt, ukeiqūl : « *ānā-ñ^o ttāib-lēllāh ā-lmzāl- 5*
lēm! zom^mrē-mā-nzādud! » *hūdak-hōua l̄li-keikūm-mzāl-*
lōq zand-rās-lmzāllem, f̄oq-lqāus-d^lh̄ofra, hās-keišū-
f^uōh kāmīn; uf̄oq-m^oñ^o l̄m^orēfaz l̄li-keikūu-f̄oq-
m^oñ^o-lqāndīl.

ñnā-lh̄iōd-d^llf̄r̄rān, keikūno-mzammūēn h̄ēly^onūzō, 10
ulmšāmār-ñ^o dqōqēn f̄ein-keizāllqo- ttrārāh āqōr̄būn-
diālum ulkōr̄zāzāt; ulkōr̄zāza fhāl-ddōqq-d^lqār̄sūta
uhēia-mlō^{ia}- h̄p̄ššr̄ā^ot ulfrūz-d^llmēlf̄ m^oñ^o-f̄oq;
umēn-dāh̄ōl mzāmm^ora h̄^oddrūt; ufēha uah-^attrēyf̄-d^l-
qōnnēb hās keihāssla-ttōrrāh-frāso; uhād-lkōr̄zāza kēiz- 15
mēlhā mnēin-kērf̄d-lōsāle-ttqāl, uttuāzēn dēlms^llmin,
ulqdār-ēsshīna d^llēhud hās-mā-kei^ottōdbār̄si rāsō; uhasd-
dāk̄si, ttōrrāh f̄ēmma-seb̄tēh, dāiman zāndo-ttābāz-frāso.
dāk-^ottābāz keikūtlo m^oñ^o-d̄dbēr-d^lōslā, liēm uyōdda,
h̄^utā-kei^ozāz-rāsō m^oñ^o d̄bōr fhāl-tthār-d^lhmūy d^llmōqōf, 20
ullā-fhūr-rās-dd^oγōγe. ūila-šī-ē^or̄rāh rād^o-hēh-āzzmān,
udrēk-šī-hāza, šī-nhār ūla-ddābēz-mzā-šī-nāhēd, kei-
qūllo-īāhōr : « skūt! shāb̄lēk h̄nā-ma-kanzarf̄ūksī! nsitī-
āq̄rāb uddōbrā-dlōsāle l̄li-hāqā-frās^ok! unti-zād-katāz-

راسد وانت عام كاعهل النبعكة كاجى هو كاتخشع وبسكت بحال
اللح فال له الهزاضة والخز في الصباضة

خابة ذيب الحهير اللع كايكونوا م بوضين في الاروى كاجى من
وراع الحطاب في الاربعة والصباح كايبردعهم كايعهل لهم
خا الشناعات وكايندهم مع حير ذيب العراز والحومة وكاتخرج 5
بهم للسوف وحطابة اخمين ثانع كايصلعوا لثج العراز
والخهامات وكاينلأفوا في السوف كايصلعوا على جبل الكبير
وكامشوا للغابة كايغفلوا يعضوا في الاولى كايوردوا الحهير من
اين كاتفهم الروع الثلاثة كايعدوا على الحهير خا الاعوام
وكايندهوم وكايبعدوا هوذين حتى كايوصلوا للسوف الحطابة 10
كامشوا في حالهم والحهير كايقبضوا الضيف كل حير كامشوا
للمان ذيبالهم ما كاينتلجوا ما كامشوا على ضيف اخرى وعجوبة
يا سيدى لهده الحهير اللع كايعدوا له الضيف من السوف ذبرا
يا حتى المان والسكائى اذا مشى حتى تشعشع ما يعمرى له
شى من هنا لرا في اين 15

ومن اين كاتجوا الحهير كايصيبوا الضرارح موجودين كايئاتوجع
غيرها كايرقبوا كايعدوا تنغيزة واحدة كايلفوج الوجه في
السنضجة حتى تفول علموا عليهم ماجين كل زوج كايضموا
على واحد واحد كاتجر من الاعدنين واحد كايضع من الشوال
وقلبه نائضة والناس محصورة في الضيفو في حال ما تفول 20
نعنى الا ذيب الزنائف صيفين اذا وفي حار بالهل ما يصيب احد

mēⁿ-nnēšha! 7 kēizi-huá-kē^vhšēm, "uiskut; bhál-li-
 qállō : "lh^azâta ulhrá-f^ššbbâtâ! 7
 dába dik-lhmír 7lli-kēikúnō-m^rḡbōtēn f^rruá, kēizí-
 mūrāhum-lhāttāb, f^llar^bbzá-t^ššbāh; kēib^rrdázzom;
 kēi^amēllum dāk-ššnādāt; ukeindāhhum mzá-hmír-dik- 5
 7lfrārēn-d^lháuma ukeih^rúž-bēhúm-n^ššóq; uhāttāba-
 hrēn tāni, kēitólō-nēmma, d^llfrār^vō-ud^llhā^mmāmat;
 ukeitlāqáu-f^ššóq. kēitólō-^alā-žbēl-t^lklhír, ukeimštu-
 t^lbyāba. kēiqá^vli-hāttāb. f^llō^ali, keiuúrrdō-lhmír.
 mnēin-katqār^rōb-žžúž-^ettlāta, kēirfdō-^al-lhmír dāk- 10
 7^luád, ukeindhōhum, ukeib^dōu-hāuⁿādīn h^lta-kēi^všlō-
 n^ššóq. lhāttāba-kēimšiu-fhālum, ulhmír kēiq^vbtō-ttréq,
 kull-hmír kēimšiu-t^llfrārān-diālum; ma-kēint^lšfo, mā-
 kēimšiu-^alā-ttréq-āhrá. u^ažūba iā-sūdi! nhād-lhmír
 7lli-kēizārfulek-ttréq m^vō-ssóq-dbārrá iā-h^lta-lf^rārān, 15
 usskēiri ila-mšd h^lta-tšāžsaz, mā^vizārf^lkšī m^vōn-āhnā-
 rrāfāin.

umnēi-kēiziu-lhmír, kēisēbō-ttrārāh mūžūdīn kēit^vuⁿāu-
 hum; γēr-hūma-kēir^vggbō, kēirfdō-tēngēza-ušhda, kēil-
 qāuhum lūžáh-f^ššntēha, h^lta-tqúl ^almo-^alēhum-mā- 20
 žin; kull-žúž-kēitēro-^alō-uāhed, uāhed-kēizōrr m^l-
 lūdnīn, uāhed-kēid^všis-m^vššūuāl; uqālaḡa-nāidā un-
 nās-m^hšōru-f^lttréq; fhāl-ma-tqúl iā^emi illā-dāk-
 7znā^vq-dē^vqēn; ilā-uqóf-hmār-b^llhmēl, mā-iseb-hādd

من ابن بجوز وعساح بالجل والخصب والناس كانت عذر بخا
 اللصيح وخال الصروي والجل فد السخه كايقولوا لهم انج ماشي
 تصدّموا الويدان ععباء الله هبنا والمعلم كاي في العرف كايضرب
 تستفضيعة وكأجى في وسطهم اش هذا العجانيق عاملينه
 اولاد عائشة كايسير كايستخه فيهم ثلاثة اربعة والشخصات
 5 لهما حد ما تسمع غير الزقى والصرارح وكايبدو يهوجوا في الاعواء
 ويسينوا في وسط العمان عز الله العرف اللق نيسى فيهم واشعاش
 والصانع في الصباح بكى قبل ما تشرف القائله كايجى لليمان
 كايخبى الاعواء اللق بائتين في بيت النار وكايغيّ نواحد الصراح
 10 كايحبى له فب الاماء كايغفق الكناس وكايكنس بيت النار كايجمع
 في الربل كامل والاعواء اللق كانوا بائتين حج كايكتجج للجهة
 واليسار وكايشر واحد العود كايعمل الفشيرات ذباله فوق
 المصاح وكايحبى واحد الحريرة مصلية بالبيت وكايقيها تحت
 القشيرات كايبيع واحد السبييتية وكايخلها في موضع
 15 العافية وكايبدا يعمل فوق منها العويدات الرفاق باش كانت شبة
 العافية فيهم ومن ابن كانت شعل العافية عاد كايبدا ينزل الاعواء
 فوق منهم كايطلع فوق الحكانة والحجرة وكايبدا يتيقي مع راسه
 وكايصيفه الصراح بحبى له كاس خاتى والا كاس الفهوه من
 عند القهواجى وواحد الشباجة مضيّة ومن ابن كايبعضر مع
 20 راسه ويفاضى كايبدو العيال بجوا من وراء العافية كايقول لهم
 نافية ما ضاحت كايئاتوها حتى تصيح وعلى سح ما ان تصيح

mnēin-igūz, uassāk b^h mēl-d^lhtāb. unūas-kat sšázdār
 bdāk-lltēh udāk-[~]ttróf-d^dlēm qódd-[~]ssáht. keiqūlūlum :
 « nūtm-māšī-[~]thádd^emō-luīdān-d^zibād-[~]llāh! » hūida
 ulmzállēm kēirf^d-[~]l^zárq, kēidrāb-tt^sg^ltēza, ukēizi-f^os-
 tom : « š-hād-[~]lmužānēq zāmlnāh-ulād-záisa! » keisīr- 5
 keišāhhāt-fēhum tlātā-r^bb^zá-[~]tššāhtāt-[~]l^uahed; ma-tsmāz
 γēr-[~]zzgi-[~]d^ltrārāh; ukeībdou-irfó-f^luād, « uisēba-
 f^os^t-l^fārān. z^ázz-[~]llāh-[~]ā^lz^áárq [~]lli-nāi^od-fēhum-fāsfaš!
 ussānaz, f^zšbāh-b^lkri, qbēlmā-t^šróq-lqāila, keizi-l^fār-
 rān; kēizbēd-lazuād [~]lli-[~]beitīm-bbit-[~]unār, ukeizáit- 10
 nuāh-[~]ttōrrāh kēiziblo-qūbb-d^lmā; keif^zzēg-[~]lkēnnās
 ukēik^enēs-bit-[~]unār; kēizmāz-dik-[~]zzbēl-kāmēl d^lz^áuād-
[~]lli-kāno-bāitn-tēmma; keikāhhazum [~]u^odōgha-dlēsar;
 keiqóššēr-uāh^a-l^zó^d; kēizmēl-lqširād-diālo-fóq-[~]l^utrāh,
 ukēizāb-uah^a-ddrira [~]u^otlēia-b^zzūt, ukeiqqēha-t^ht-lqšī- 15
 rāt; keigrāz uāh^a-sspīritūa ukēidāhhálha-fmōtāz-ā^lzāfia
 ukeībdā-[~]v^zmēl-fóq-m^ounā lazūidāt-[~]rrqāq bāš kātšbōt-
[~]l^zāfia-fēhum. umnēi-katszāl-l^zāfia, zād kēībda-[~]in^ozēl
 lazūad-fóq-m^ounum. kēūt^lāz fōq-ddūkkāna-d^lhófra ukēib-
 da-[~]ū^okēif m^zā-rāso ukeisēifō-ttōrrāh iziblo-kās-dātāi « ul- 20
 lá-kūs-d^lqāhūa m^ou-zānd-lqāhūāzi uūāhd-[~]ššfēnza-
[~]m^otfīa; mnēi-kēifār-m^zā-rāso « uiqādē kēībdou-l^zīā^l
 izū-mūr-l^zāfia; keiqūllum : « bāqā-mā-tāhāt. » kēit^ounóu-
 ha h^ota-[~]uēh u^zlā-bēid-m^ou-[~]uēh-ā^lzāfia kēībda-eibbēs-

العافية كايبدأ بييس الالواح والعاضرة ومن اين كانكون
العافية لهاحت كايبدأ يعرفها فى النوافر وكايبدأ يضح فى
الرعائى وفى البضائر ادا جابوا له شى والضم ارح كايشتبوا
ويرشوا وشى ما كايظهر فيه من كثرة العافية مهرفة والضم بين
والانعواء والعشور والتجارة ومن اين كايحى المعلن كايصيب ⁵
الهمان كيبى كايقولوا مشتب مرشوش بالهبل حتى الخنشوش
وكايهول عليه الجلاب وكايهبط للجرة وكايصيف الوصالى
للتبازين باش يجيبوا فيهم الخبز من اين كايجبوع كايبدأ المعلن
يضييهم كايبنزلوا له الوصالى فجام الجرة كايهون لهع الهدي
وكايبدأ بينصم وعاء كايبدأ يضحهم ومن اين كايفاضى ¹⁰
بالضبح والتبازات كايبدأ يحوا الوصالى والديار وتشوى كل
وصلة فوق منها البيوة المعلن وهه الوصلة ما كانتبه لهه
كل واحدة وخبزها فى لون والمعلن كيبى كايبنزلوا الوصلة الخبز
فحامه كياي عينه مع الصغيرة ادا اصاب الصغيرة مفرصة
بزاي كايقول ايه الله يرحمك آسى عبد الرحمن المحبوب ¹⁵
اللح فال

اعضته الكبي والحق

حتى رفته مثل الرعيعة

تقول فحينها مسلى

والا كانتسا للمعلن حسية

20

وكايبدأ غير كايشتق ويلعن وكايقول للضحاح هه الخبز دار

ḥluáh-d ḥmhádra umnēiⁿ-kaṭkúl-láfiá-táhāt kēibdá-īfēr-
 róqha f^ttuágēr ukēibdá-itráh f^rryádif uf ḥfáá^r ilá-žābū-
 lúsi; uttrārāh kēiš^tttbō uiróššo usí-mā-kēdhár-fēh mⁿḡ-
 kētrēt-láfiá mhárrqā uttō^rfin-d ḥ^auád ulqšúr-unnzára.
 umnēin-kēizi-lmzállēm kēišēb-lf^rrán kif-kēqūlō mš^tttōb- 5
 m^ršús ḥ^tzžbēl-ḥ^ata-llhánšūs; ukēizō^wl-s^alēh-ādǧǧēllāb
 ukēi^ahbōt-l^thófra ukēišēif^t-lōsále-llhābbāzīn ḥāš-izībō-
 fēhūm-l^thūbz; mnēin kēizībōhūm kēibdá-lmzállēm itá^tḥ-
 hūm. kēiⁿzžlúlo-lōsále qōddām-l^thófra. kēizō^wllūm-
 zžáf ukēibdá-īpansār^rhūm u^auád kēibde-itrā^bhūm; umnēi- 10
 kēiqáde-ḥ^ttrēh-d ḥhābbāzat, kēibdāu izīu lōsále-ddeár;
 utšáf kúll-ⁿōšlá fōq-mⁿḡnā-lp^tua-d ḥmzállēm. uhád-l^aōšlá
 mā-katsbāh-ānhādi: kull-ušhda uhūbza-fnóul. ulmzállēm,
 kif kēiⁿzžlō-luōšlá-d ḥhūbz-qōddāmō, kēiddi-aiⁿō m^a-
 sšyēra; ilá-šāb-sšyēra-mqār^rša-ḥ^tzžáf, kēiqūl : ḥēh! 15
 ḥlā-erh^mēk ā-sīde-áb^d-r^rā^māl-lmēzdūb ḥlī-qūl

s^atāta-lkēff uddēff

ḥ^atā-r^tddāta mēf-r^ryēfa

tqūl-t^thēnā-msēllēf

ullā katsā^t-l^tlmzállēm ḥsifaⁿ.

30

ukēibda γēr-kēiš^vēm-ⁿuimzál; ukēiqūn-ḡ^ttráh; ḥ^ahād-

فلان كايقول له ايه الملعن كايقول له من اين تايى لها الخبز فل
 لها والله عاود افتها له هكذا يا الخبز ديالها ما تعاود تدخل
 للهمان ديال وكايه فدي الصغيرة وكايشعضها فوق واحد
 الوصلة اللع كاتكون فجامه خاوية باش كايعمل فيها الصغاني
 الخضر وكايرط في ديك الخبز يينصر بالمدليل وكل شى حتى ⁵
 كابر ديك المنديل في حال كهبالو وكايبدا غابة يصرح في
 الخبز والديار كايضضب عليها اياه خامرة كايضرحها به فيه
 واذا كانت بافية كاتجى مولاتها كاتفول له الخبز ديالى من اين
 تخبر الضرحها له في اليمين ومن اين كاتخبر الخبز كايعمل الملعن
 بالوصاية ومولاتها والتنصيب واليمين كايكون منتمزما كاتصيب ¹⁰
 الفشرة حتى كاتصيب البضعة والصاب والشمال فجام في اين
 كاتكون العافية كاتجى الخبز مقلوبة اذا تشوفها تفول ضابدة
 وهي عجين من داخل والجاراة الملعن هي تكون عشرة في المائة
 في حال غابة الخبز والخبازات يايى عشرة في المائة والخبز
 والديار اللع كاتعجن عشرة والخبازات كايايى منهم واحدة وكخلط ¹⁵
 في البفافي والفراشل واما الرضابي في كل ضابلة كايايى
 واحدة واما عائشات ولان ما كايخلص شى عليهم وكخلط
 ومثال الصواجن واللع والنواقر والحنون سوى في العيد الكبير
 كاتخلصوا المعمار الاخرى بليون على الضاجين
 اري لنا غابة لاخياننا الضمارج اولاد قرصيصة كايكونوا غير من ²⁰
 خمسة عشر سنة لتحت باش كايغدروا يدخلوا للديار يتلقوا النساء

ḥūḥz ddār-f̄lān? » kēiqullo : « iḥ almzállēm » kēiqul-
 lo : « mnēin ḥddīla-ḥūḥz, qulla uöllāh zādud ḡqāḥli-
 hākda, iā-ḥūḥz diāla mā-ḥāud-ḥūḥl ḥḥrān-diāli. »
 ukērfēd-dīk-ḥsyēra, ukēšzātha fōq-uāh-āl'ōslā ḥli-ka-
 tkūn-qōddāmo-ḥāuā, ḥās-kēšmēl-fēha-ssyāār-ḥōdār; 5
 ukēibḥēk-fdīk-ḥūḥz ipānsār ḥlm'ndil ukūl'-šī, ḥ'ḥta-kei-
 rōdd dīk-ḥm'ndil ḥhāl-kērbūllo. ukēibda-dāba-ūḥrāh-
 f̄ḥūḥz-ḥddār; kēḥtāḥāb-ḥlēha. idāhi-ḥāmra, kēḥrāhḥa
 ḥēh-fēh; uilā-kānēt-ḥāqā, kādzi-mūlāta katqullo :
 « ḥūḥz-diāli, mnēi-ḥmēr, ḥrḥāli-flīmēn ». umnēi-kāḥ- 10
 mēr-ḥūḥz kēšmēl-lmzállēm ḥlōsāia-dmūlāta. utḥēb-
 dlīmīn kēikām-mū'zōz, mā-kattēb-ḥq'sra ḥ'ḥta-kattēb-
 ḥbōza; utḥēb-ḥšmāl, qōddām-fei-kātkūl-ḥāfia, kādzi-
 ḥūḥz ḥḡḥāfa; ila-tšūfa ḥqul-tāiba; uḥēia ḥzīn-mēn-
 dāḥōl. uli'āya-d'lmzállēm ḥēia-ḥkūn-zāšra-f'lmīa. ḥhāl- 15
 dāba ḥūḥz-d'ḥābbāzat, ḥiddi zāšra-f'lmīa; ulḥūḥz-
 d'ḥdār, ddār-ḥli katāzēn zāšra-ḥḥūḥzāt, kēiddi-mēn-
 nūm-uḥdā; ukādālik f'ḥqāq ḥulqrāšēl. uāmma-ḥrḥāf,
 ḥkull-tābla kēiddi-uḥdā. umā-zāšūat-ullādat, mā-kei-
 ḥāllōššī ḥlēḥum. ukādālik-uāmūtāl ḥuāzēn d'ḥḥām utḥud- 20
 ḡēr d'ḥōt, sūa-f'ḥ'ūd-ḥkūb, kēḥāllšo ḥm'qdār-ḥlāḥ'ri
 ḥḥūn-ḥā-ḥtāzēn.

āḥ'na-dāba ḥhēiatna-ḥrāh, ulād-ḡ'ḥtā. kēikūmo, ḡēr
 m'ḥm'šāšār-snā-n'ḥt, ḥās kēiqōdro-ḥdōḥlo-ḥddār,

ويتسخّوا لعم وما تصيب فيهم غير رواقى وجبالى واما اولاد
 البلاد لو كان يموت باجوع ما يجمع شى صراح والنفوارة عندهم
 ضاعت غير الوسخ والمسخ نتمى له ذيب اله جليز نغرس فيهم
 البصل والصباغ عندهم هو الغيص والعين كها فالوا الاوليين

5

متكّنى بالهاء

رجله مصبّحة

تعبّط له بالاسمه يقول له آ

وذيب الضم بوش دائما بالخباسة والضراح اللع جبره كايلبسه مرّة
 تصيبه بالكبوض ومحمّج عليه بالشريك ومرّة تصيبه بالفشّاب
 والصوى ومرّة تصيبه غير بالنشامية والسموال ومن جهة
 الصلابة والقباحة وفلة الحياء والسفاهة عندهم ضاعت وتشوبهم
 فى الحوم غير كايضهوا فى حال الجديان تعدّوا العبارات
 ذسيحنا سليمان واما شى كلام عندهم اللع ما يفر احد يفهمهم
 من فوة تحراميات والتعمينة والتجذيع اللع فيهم ولله خابة اشى
 ماشى تبصم فى هذا الكلام ذمن هذه الخبز ذاهوانى اللع
 عصها الخيب وجرها للسوف ذهوانى واما الخدمة ذبالهم كاجوا
 على الصباح بكى تقول كايبانوا تحلموا فى العمان غير كيبى
 كايخلصوا كايعلّفوا افبان ذبالهم واجلاب كل واحد كاييف
 شطّابة وكراصة وكايبعوا يح كايشتب وبه كايكره فى حال
 الجنون بسع الله الرحمن الرحيم من اين كايكلّوا بهذا الشى

20

iḷoqqáú-ṅnsá, ^uuitsóhḥrōlum. umá-tṣēf-fēhum zēr ruáfa
 uẓḥála. ú^mmá-ulád-ḷblád, lūkán-īmút-ḥḍǵáz, ma-irzá-
 šī-tōrrah. unnaqáua zándum-tázaṭ : γēr-lūsáh-ulmsáh.
 ṅṭmennálek dik-ṛṛṣlín, ṭṛṛōs-fēhum-bbšál; usṣṣbbát-
 zándum hōua-lyēs-uls^afēn, káma-qálo-llōulūien :

5

« ṅṭkēnni ḥēttá

ṛṣlō-mṣṣbbṭá

ṭaiiōtlo ḥlēsṃo iqúllék á. »

udik-ṭtárḥuš dáiman ḥḷḥḥáka. uttōrráh ḷli-ṣḥro-kēi-
 lēḥṣo; márra-tṣēḥo-ḥḷkēbbót umḥázzēm-ṣ^alēḥ ḥṫṣṣrēt, ¹⁰
 umárra-tṣēḥo-ḥḷqṣṣáb-ṭṣṣóf, umárra-tṣēḥo γēr-ḥṫcá-
 mīra usṣárṣuál. umēn-ṣḥḥṫ-ṣṣlábā, ulqḥáḥa, uqállēt-
 ḷḥiá, ussfúha, zándum-tázaṭ. utṣúfum-fḷḥuḥom γēr-kēi-
 tēro-fhá-dǵédian; ṭaddóu - l^afārēd - dṣidna - suliman.
 úmá-šī-ḥ^olám-zándum ḷli-má-iqdār-ḥádd ifhámhum, ¹⁵
 ṃṅ-qóuṫ-táḥrāmīat utṭafríta utṫḍiṣa ḷli-fēhum. ulēl-
 láḥ-dāḥa áš-māš-ṭfḥám fhād-ḷḷ^olám : « dēmmēn ḥād-
 ḷḥúḥz?—dahuáni ḷli zátta-dlīb ūzárṛa-ṅṣṣoq-dḥahuáni. »
 úma-lḥédma-diálum, kēizú ṣ^aṣḥáh-ḥḷkri, tqúḷ kēibáto
 ihšlmo-fḷṫṫrān. γēr kif-kēihōtlo, kēizállqo aqṫḥán-diá- ²⁰
 lum udǵlálēḥ; kull-uáhēd kērfēd-ṣṫtáḥa ukarṫtá,
 ukēibdāu, ḥidd-kēištōḥ, widd-kēikárrāt, fhāl-dǵnūn
 ḥṫṣṣḷláh ṫrāḥma-ṫrāḥēm. ṃnēn kēikēmmlō ḥḥād-šī,

كايكون المعلِّج جاء كايصيفضهم بالوصالى عند الخبزين كاجيبوا
 الخبز كايصيبوا العافية طاحت كايادوا لهم العافية غير كايعدوا
 من الشغل والخبازات كايحى المعلِّج كايغيث لهم وكايعمل لهم
 الصالحة والصلحة هي العدة والكسور اللب يلزم الصالح يجتمع
 وان حال ما كان باقى كايخذه فى العدة ذباله كايكملهم له ⁵
 المعلِّج بالثبوت والعرف كل واحد على فده جهده وكايخجوا من
 حج كل واحد كايتهب على زفة وتبدا نسمع غير الغوات فى
 الزناق عيوا وما تعيوا وكايعدوا يفولوا عى ربي ربي يرا عا
 ومن اين كايخلط لشي دار باش يستفصيها كان الخبز خامه
 كايشفق الباب اذا كانت بلا زكوم وكايفى فى حيو واذا كانت ¹⁰
 الباب مشدودة بالزكوم كايفى به فى العينينة المفتح وكايفى
 ومولين الديار اذا كانت عندهم الخبز خامه والصالح ما جاء
 شي كايعدوا يدقوا فى الخرصه الباب هده من وراء هده
 الصراح غير كايسمعوا ديد الحق تشوي غير الصراح ذبالهم
 كايضربوا فى فجاج واللك سبق فيهم الاولى للدار ولا كايكون ¹⁵
 كايستحلها هو اللب كايادى الخبز من اين كايوفى فى الباب
 كايقول لها عيوا لان اختى كايغصها له وكايعدا توصى فيه
 كايقول له افها فقام المعلِّج عندهم تخليها تحضى وجبها لى
 دغيا واذا عيت تحق وما كانوا شي الصراح فى ديد الحومه اذا
 كان جائز شي واحد من الجيران كايقول له اه يا سيدي الله ²⁰
 برحم واليد بلغ لى هده الخبز للهمان ما تخليها شي تحضى

kēikūl-bm^azállēm-zá. kēišēiftom-blōsáte zánd-ʔhābbāzin,
 kēizibō-lhūbz. kēišēbō-lāfia-tāhāt; kēiddiūlum ʔāfia.
 γēr kēifddēu n-ššyūl-dʔhābbāzat, kēizi-bm^azállēm;
 kēizáʔlōm ukēʔmēllum-ttrēha. uttrēha, hēia-lādād-
 dʔksūr ʔli-lzēm-tʔrāh iizmāzom. ušhāl-mākum-bāqe 5
 kēihššo fʔādād-diālo, kēikēmmliūmlō-bmzállēm bʔššūh-
 tād-dʔárq, kull-uāhed ʔlū-qodd-zūhdo. ukēihōrzo-
 m n-ʔemma kull-uāhed kēʔfērroq-ʔlā-zānqā. uʔbda-
 tsmāz γēr-lōyuāt fʔznāiōq zēu umā-ʔbēu ukēibdou-ēqūlo :
 « zērīrīrīrīrīrīrīzā^{~~~~} » n umnei-kēihlōt-ʔsi-dār, bāš-iš qseha 10
 kāl-lhūbz-hāmra, kēšōqqōq-ʔbāb, ila-kānʔt-ʔlā-ʔkrōm
 ukēʔge « hamrī^{~~~~} » u ʔila-kānt-ʔbāb-mʔšdūda-bʔzōkrōm,
 kēiqqe-fūmmo fʔzāinīnā-llmʔfāh, ukēʔgi. um^adlin-
 ddiār ila-kānʔt-zāndum ʔhūbz hāmra, utʔrāh-mā-ʔāsi,
 kēibdou-idūqō fʔhōrsa-dʔbāb, hādī-mūr-hādī. ʔtrāh 15
 γēr-kēšēmzo-dik-ēddōqq, tsūf γēl-lfrākāh-diūlum kēidōr-
 bō-fq fāhūm; uʔlli-sbōq-fēhūm-ʔlōuli-n^ddār, ullā-kēi-
 kūr-kēissōhhārta, h^uuā-lli-kēiddi-lhūbz. mnēin kēiōqōf-
 fʔbāb kēqūlla « zēuā-llā-hi! » kātastēhālo, ukātʔbda-
 tuōsse-fēh; katqūllo : « qēha qoddām-ʔm^azállēm; zāndēk- 20
 ihāllehá-ʔāhmōt! uziḥhāli-dōyā! » ʔila ʔiā-t-ēddūqq,
 umā-kānʔšē-ʔtrāh flik-lhāuma, idā-kān-gāiz sī-uāhed
 mⁿ-dōḡran, katqūllo : « ahīā-sidi! ʔllā-erhām-uāldik!
 ḥēllāyli-had-ʔhūbz-ʔʔrān; mā-ʔhāllēhāsi ʔāhmōt-hāk-

هَكَذَا فَحَامِعٌ كَانَجَى هُوَ كَانِفُولٌ لَهَا وَحَا بِنْتِي كَانَجْنَى عَلَى
 الْوَصْلَةِ كَانِفُولٌ بِهَا كَانِبَادِيهَا وَهَذِهِ فَاعِدَةٌ عِنْدَنَا إِذَا كَانَتْ شَيْ
 امْرَأَةً مَا جَبْرَتِ اللَّيْلُ يَنْتَحِرُّ لَهَا إِذَا كَانَ شَيْ رَاجِلٌ جَائِزٌ مِنَ الْحَوْمَةِ
 وَتَنْتَحِرُّ مَا يَفْعُرُ شَيْ يَقُولُ لَهَا لَنْ عَلَى فَبَالَ الرَّجَالُ كَانْتَحِثُوا مِنْ
 5 النِّسَاءِ

مَنْ أَيْنَ كَانَتْ صِيبُ الْخَبْزِ كَانَجَى الْمَعْلَمُ كَانِفُولٌ بِهَا الْوَصْلَةُ خَذِيحٌ الْخَبْزِ
 وَكَانِسِيْبِيهَا فِي وَسْطِ الْعَمَّانِ وَكَانِبَادِيهَا تَجْبَحُ الْخَبْزُ مِنْ بَيْتِ النَّارِ
 وَكَانِسِيْبِيهَا لِلضَّمَّاحِ كَانِبَادِيهَا الضَّمَّاحُ يَلْفَعُهَا مِنْهُ وَكَانِسْتَعْبَهَا فِي
 خَذِيحِ الْوَصْلَةِ مِنْ أَيْنَ كَانِبَكَيْلِ الْمَعْلَمِ كَانِفُولٌ لَهُ الضَّمَّاحُ صَافِي لَهَا
 10 كَانِفُولٌ لَهُ الْمَعْلَمُ صَافِي خَذِيحِ السَّاعَةِ كَانِفُولٌ بِهَا الْوَصْلَةُ
 وَكَانِبَادِيهَا مُوَالِيهَا مِنْ أَيْنَ كَانْتَخَلُّهُ لِبَابِ الدَّارِ كَانِبَزْفَى عِيَاوُ لَنْ
 اخْتَى كَانِفُولٌ لَهُ مَوْلَاةُ الدَّارِ اصْبِرْ كَانْتَخَجْ كَانْتَفِضْ مِنْهُ الْخَبْزِ
 كَانِعْمِيْبِيهَا مِنْ الْمُنْدِيلِ إِذَا هِيَ اصَابَتْهَا مَلِيحَةٌ وَهَائِبَةٌ مِنْ بِيَانَةٍ وَمَا
 تَعَضَّلَ لَهَا شَيْ بِهَا كَانْعَضِيهِ الْكَسْفَةُ كَبِيْةٌ وَكَانِفُولٌ لَهُ عِبَابُ
 15 أَوْلَادِي حَتَّى وَاحِدٌ مَا يَدَادِيهَا مِنْ غَيْرِ انْتَيْنِ وَإِذَا مَا اصَابَتْهَا شَيْ
 هَائِبَةٌ مَلِيحٌ وَالْآنَ حَامِضَةٌ وَالْآنَ فَضِيْةٌ وَالْآنَ غَيْرُ بَارِدَةٌ كَانْتَشَبَعَهُ
 الْعَمَنُ وَالصَّبَّارَةُ وَجَدَّهَ وَجَدَّ بَابَاهُ وَكَانْعَضِيهِ الْكَسْفَةُ صَغِيْرَةٌ
 وَكَانِفُولٌ لَهُ سِرٌّ عَلِيٌّ آ وَنَحْوِ الْحَرَاغِ وَاللَّهُ عَمْرُ بَابَا لَا شَافِيهَا بَعِيْنَهُ
 كَانِهَشِي خَذِيحِ الْمَلْعُوفِ خَذِيحِ الضَّمَّاحِ بِهَا لِلْعَمَّانِ كَانِبَلْحَجِّ خَذِيحِ
 20 الْكَسْفَةِ فِي أَفْرَابٍ وَكَانِبَادِيهَا غَيْرُ يَوْمِ الْوَصَالِ وَيَبْلَغُهُمْ مُوَالِيَهُمْ
 وَهَذِهِ الْكُسُورُ اللَّيْلُ كَانْتَجَمِعُوعِ الضَّمَّارِحِ إِلَى لَعْمٍ كَانِبَاكُلُوا هِيَ

dáq-qōddāmi. 7 kēize-h^ouá keiqulla : « uāh^há-b^hūtī. 7
 kēihni-³l-^lōslá, kēirfda, keiddēha, uhādi qāzēda zānd-
 na : ıla-kánt-si-mēra mā-zōbrōt lı-tsoh^hárla ıla-kın-
 si-rāzēl gāiz m^l-lháuma, utsóh^hro, ma-ıqdār^{si} iqulla-
 lá; ³lá-qēbār-rrzál kēihāsmo mu-ⁿnsá. 5
 mnēin kátteb-^húbz, kēizi-lmzállēm, kēirfēd-lōslá-
 ddik-^húbz, ukēisēⁱbha-f^ost-^lfār^{ra}n. ukēibdá-i^zbēd-
^húbz m^m-bıt-ⁿuár ukēisēⁱba-ıttórrah. kēibda-ı^trāh-
 ılgfa-mⁿno; ukēis^oıfa fdik-^lōslá. mnēi-kēikēmmēl-
 lmzállēm, keiqullo-ı^trāh « sāfıla? » kēıqullo-lmzállēm 10
 « sāfi. 7 dik-^{ss}áza kēirf^d-dik-^lōslá, ukēiddēha-mnⁿuá-
 tēha. mnēin kēih^ot-^mbāb-^{dd}ār kēizgi : « ³ı^uā-llá-
 hı! » katqullo-mūlá^d-^{dd}ār « şbār! » kaıhráz; katqböt-
 mēnno-^húbz; katzárrehá mⁿ-lmēndil; ıla-kēia-sābta-mli-
 ha utāıba-m^zıána umā-ızáttōllási-bēha, katızte^h-ālk^oşra- 15
 khıra; ukatqullo : « zaffak á-ulıdı! h^ıtá uāhēd-ma-ıddēha
 mⁿı-yēr-ⁿıın. 7 ıla mā-sābtási-tāıba-mlēh, ulla-hāmıta,
 ıulla-ıfēra, ıulla-yēr-bārda, katşēbbıo-lqārⁿ usşşfāra
 u^zddó-^zdd^e-bābāh, ukāıızte^h-ālk^oşrá s^oyēra, ukatqullo :
 « sır-³lıá, á-uıdd-^hırām! uolláh ³ómm^r-bābāk 20
 lá-şáfa-bıdıno! » kēımsı dik-lmēlıoq, dik-ı^trāh, bēha-
 bēha u^lfār^{ra}n; kēıltōh-dik-^lşra şāqrāb; ukēibda yēr-
 ırfēd-lōsále uıbēlláıom-mⁿuáıte^hum. uhā-^lksır-^lı-
 kēı^zmıó-ı^trāh, libum; kaı^ıklı hımā-ııuáıde^hum; há-

- ووالديهم هذا باش كايتملصوا والضمّاح دائما تجبه ملهوى على
الكسفة غير اعطه الكسفة وافنله ومن عخر الناس كايقولوا لهم
الضمّاح يا امّاح يا امين على كسيفة وكائنة عاود واحد الكلمة
اخري اللع كاتكهل هذا الشى سعيهه وما عنده احد ما يسمع فيها
5 حشونها نفلوها ولكن كانشوفوا عاود اذا نسكتوا عليها ما
يستعاجوا شى الناس منّا ولا يجى شى مغير المنكر يفرأها ما تجبرها
شى كاملة بيذا يقول غير ما عه شى يكتلها فال كاتحشج ولكن
نفلونها وكايقول امثال اللع حشج فى شى ضرة الشيطان غره
حاشا من اللع يفرأها كايهدوا له حويت حاد تحت الحصية
والضمّاح اذا عفش المعلم هو كاعشى يجيب له الماء من الحيار
10 باش يشرب من اين كاتخلط للدار اللع ماشى يجيب منها الماء
كايهقى عيوا لأن اختى واحد الشبيهة داها للمعلم
من اين كاتاذن المغرب كايهقى المعلم على الضمّاح كايصبع
زوج او ثلاثة يبعثوا على النخال للحمير واخمين كايهقق عليهم
15 الصغائر والفرائل والرسكيتات والبغافصى والرغائب اذا كانوا
عنده شى والتبافى كاتجعه فى واحد الوصلة كسيفة الخبارة
وكايهقى ثلاثة او اربعة الخبزات مضمين وكايصبعهم
للدار دايله وعاود كايعضى للناع شى صغيرات جهه ما ياكل
والبافى كايضلعه للسوف هو او الصانع باش يبيعه ارى لنا دابة
20 للضمّاح اللع مشوا يشموا النخال كل واحد كايدخل لزنفة وما

da-bāš-keiḥállso. utṭorrāh, dāiman-džōbro-mlhof zāl-
 lkšra; zēr zāteh-alkšra-uqló. um̄u-sādōr-ṽnās kēiqū-
 lulum : « á-ṭṭrāh, iá-lmērrāh, iá-lmēiēt-^alá-ksirā. »
 ukáina-záud uāh^a-lkēlma-hrá ṽlli-kaṭk^ḥnmēl-hāt-ši,
 sfēha, umá-sand-hādd-ma-ismáz-fēha; hš^ḥṽna-nqūlū- 5
 ha; ulākēn kánsūfo záud, ilá-nš^ḥktó-^alēha, ma-ⁱsfādusi-
 nnás-m^ḥná; ullá-i^ḥši sī-myēiōr-ṽlmūnkār eqrāha ma-i^ḥ-
 bār^ḥhási-kāmla iḥdā-iqul : « γέ-^amā s^arōfsi-kēmmla! qál
 kēi^ḥhšēm. » uālākēn nqūlūha; ukēiqūl-lmūtāl « ṽlli-hšēm-
 fsēin-dārro, ššētān-γárro. » hāša-mēlli-qrāha kēizādulo : 10
 « háuuūt-iēmmak-ṭḥt-ṽlhšera. »

utṭorrāh, ila-^atōš-ṽlmzállēm, hóua kēimsi-^ḥziblo-lmá-m^ḥu-
 ddēār, bāš-^ḥsrāb. mnēin kēihlōt n^ḥddār ṽlli-māši-^ḥzim-
 m^ḥna-lmá, kēizge : « zē^ḥuā-llá-ḥi! uāh-^ašš^ḥrēba-llmá
 ṭ^ḥlm^azállēm! »

15

mnēi^ḥ-káddēl-lmāyrēb, kēizgi-lmzállēm s^al-ṽṭṭrāh;
 kēišēf-ṭ-^ḥzāza-utlāta i^ḥššo-^al-ṽnnūhhal ! ṽlmār; uāhrēn,
 kēif^ḥrōq-^alēhum ssyāi^ḥr ulqrāšēl urruskūtāt ulfqāqš
 urryāif ila-kāno-zándū-ší. utṭābāqe, kēizēmzo fuāhd-
 ṽlōslā khīra d^ḥḥabbāza, ukēirfēt-^ḥtlātū-u-^ab^ḥzá-ṽllḥub- 20
 zāt mdāh^ḥmīn, ukēišēiftom-n^ḥddār-diālo. usdud kēi^ḥzte-
 n^ḥššdnaz sī-syēi^ḥrāt, zūhd-mā-iākul. ulbāqe kēi^ḥtóllo-
 n^ḥššōq, h^ḥuā-^ḥššdnaz, bāš-^ḥihšo. āṽnna-dāba n^ḥṭṭrāh
 ṽlli-mšāu-išri^ḥn-^ḥnnūhhal. kull-uāhed kēid^ḥḥun-nzānqā,

تسمع غير آمن عندها نخل كايعدا يشي من كل دار بالثمنى
 ونصو ثمنى وبالبيع حتى كايغور الهبعى والآن نصو مع على
 حساب البلوس اللع اعطاء المعلم وهذو اللع مشوا يبيعوا الصغائم
 ما تسمع غير الزقى دبالهم بين الفهاوى آشارى صغائر آشارى
 فيبشلات آشارى رغبعات وما كايصيفضهم المعلم يبيعوا هذو
 الشى حتى كايسعّر لهم كل حاجة بفهمتها وكايوصيهم وكايقول
 لهم افضي وأمضي وردة بلوسط معد والضحاح ما توصي ينيج على
 بكاه كايكون حرسى ولا مدرسى والا فمخ العزاز موصى
 ارى لنا خابة لنهاار الجمعة في العشية من وراء الساهل الضمراح
 كايمشوا للزناؤف كايغيصوا آلهييسة وكايجهعوا الفدور¹⁰
 كالتخينة ديب الساعة تشوى له السهير وافي له فى الباب
 كالفان بشى نجة وشى هامايوه تفول شى يهودى جاء من
 جبوفة وهو مسكين مفضع غير فراصيهو مكبس بسبعة
 كالفدور ديب الحنات مدلين على اخنه مفرص واحد الشاشيه
 كحلان موشة حتى كاتيف اذا صاحت على الحجر تنهرس من¹⁵
 كنه الخنز والظوه على ديب الضهيه كاهم يرو واحد الجوخة
 اللع لابس كاتعفل على جة النمل من كنه لائله حتى ما عنده
 باداها حتى شى لوز وواحد السم وال معب على كعابه كله
 ضباب حتى كشي لونه شى جنوب فى رحله مظمين حتى ما
 بغى ليهاها لانجد ولا وتى ولانال وخارق واحد الشكارة فى عنفه²⁰

umā-tsmás zér : « á-mēn -zánda-núhhal! á-mēn-zánda-núh-
 hal! » kéibda-ísri m̄n̄-kull-dár h̄ttimni, unuss-timni,
 ub̄r̄r̄b̄i^a, h̄tta-kēiqá^uuār-^rr̄ó^bze, ulla-nuss-múdd,
^slā-hs̄ib-^lflūs ^lli-^slāh-ālmzállēm. uhádo-li-mš̄ou
 ib̄zo-ssyáⁱr̄, má-t̄smás zér ^zgē-diālum h̄eil-lq^aháui : 5
 á^{~~~~}sāri-syáⁱār! á^{~~~~}sāre-qrišlat! á^{~~~~}sāre-^rγéfat! » umā-
 kēiseiftom-^lh̄nzállēm ib̄zo-hádⁱ-š̄i h̄^utá-kēⁱsazár^lum-kull-
 háza h̄qémtha ukēⁱuóssēlum kēiqúllum : « qdē-umde,
 úródd-^flúsēk-mák » utt̄or̄rah [mā-tuóssē-tim-^slā-bk̄ah]
 kēikun-hārse, ulla-mdārse ^uulla-fār^h-^dd̄r̄r̄áz-mú^ossē. 10
 á^una-dāba ⁿuhār-ēd̄ḡimza ^fl̄s̄š̄iā, m̄ar-^ussāhal. tt̄r̄-
 rah kēimš̄iu-^uz̄zná^oq d̄l̄ēhud kēizár^oto « ālārēsa! » ukēⁱ-
 z̄émzo-lqdár-t̄sshēna. d̄ik-^ussázā, ts̄úflēk-^uss̄immir, uáq ^f-
 lēk-^fl̄báb-d̄l̄f̄arrán, b̄p̄š̄i-nf̄ha, us̄i-hāmā^oot. tq̄l s̄i-
 h̄di zá m̄ⁿ-z̄h̄uga ūhuá-m̄šk̄im-mqáttáz, γér for̄āst̄ēro, 15
 mk̄ēffēs b̄p̄š̄ b̄zá-llqdūr : d̄ik-^lhn̄ā^t̄t̄-mde^ll̄it̄n ^slā-udno,
 mqárros uáhd^r-^ussāš̄iā-k̄h̄la, móssha h̄tá-kathr̄oq, ila-
 tāhāt-zāl-lh̄^az̄ár, th̄arrēs, m̄n̄-kétrēt-^lhn̄ēz-utt̄ot, ^slā-
 d̄ik-tám̄tma-d̄lmámzer; uuáhd^d-d̄ḡūha-^lli-lābēs, k̄āta-
 qál ^slā-^zdd-^ummēl, m̄n̄-kétrēt-tāila h̄^utá-mā-zánd- 20
 b̄abāha h̄tá-š̄i-nóul; uuáhd-^ussār^ual mhábbot-^slā-
 kzábo, kullō-tb̄āⁱb̄, h̄^utá-kš̄ēf-nóulo; s̄i-^čn̄ūk-^fš̄ēlo
 m̄t̄ar̄f̄in, h̄^utá-mā-bqá-niēm^aháha lā-z̄d̄er uālā-uāli uālā-
 tāli; uhārēg uah^a-š̄šk̄ara f̄ónqo, kulla-rqáⁱz. uhōua

كلها روائع وهو خدام غير الصراح يجيب شى فدره والسخينه
كايشبرها منه وينزلها فى الارض كاتكون جوف منها ثلاثة
صغار كايده هو حوس وجوه وكايرميها فى شكارته وعشى
وجوه كايكناها للمعلم وكاييفى هكدا حتى كايتماضوا الفدور
كاملين كايبدا هو يكتن والمعلم كايضرح ومن اين يكتل بالصراح⁵
والسخينه كاييد المعلم الاعواء من وراجه ويشد باب العرآن
ويعضى المفتاح للسهم ويأديه بيئته معه والأغدا فى الصباح
هكدا مع الثمانية او الثمانية ونص كيبى كايجى المعلم السهمى
كايفتح العرآن وكاييد المعلم بها بها للحمه وكايبدا تجب فى
الفدور والسهم كايقبض منه وكايينزل وكايحسب الفدور كاملين¹⁰
وكاييدوا الصراح تخموا اللج جاب شى فدره كايدها مولاتها
وكاتعضيه الكسه

ḥāddām γēr- ḥṛṛāh-ežib-še-qdrá-d, ṣṣḥēna, kēṣṣ^bbrá-
 mṛnó, uin^zzla fḥard. kaḥkīm-fōq-mēnna ulāta-syār;
 kēṣṣfed-hóu^a-ḥāms-užáh, ukēṣṣmēha-fṣkárto; uásṣr-
 užáh, kēim^zkkla-llm^azállēm; ukēṣṣbqā ḥakdāk ḥṣṣta-kēṣṣ-
 qādáu-lqdúr-kāmlīn. kēṣṣbdā-huá-im^zkkēl, ulmzállēm- 5
 kēṣṣtrāh; umnēin ikēmmeḥ-bṣṣtrēh-d, ṣṣḥēna kēṣṣzid-l-
 m^azállēm-l^auád-mūrāḥum, ṣṣuṣṣudd-bāb-fḥṛṛān, uáṣṣte-
 lmēṣṣtāh-nṣṣummir, uiddēh-iḥēṣṣto-mzāh. ulláyoḍdā-
 fṣṣbāh, ḥakdāk mzā-tīm^znū áu-tīmēnū-nūṣṣ, kīf-kēṣṣzi-
 lmzállēm, ṣṣummir-kēṣṣfāh-fḥṛṛān; ukēṣṣzid-lm^azállēm 10
 bēha-bēha ḥḥóṣra; ukēṣṣbdā-ižḥēd-fḥqdúr; ṣṣummir
 kēṣṣqōt-mēnno, ukēṣṣzēl, ukēṣṣḥsēb-lqdúr kāmīn.
 ukēṣṣbdáu-trārāh-iḥēdnō; ḥḥi-žāb-še-qdrá kēṣṣōddā-
 lmūlāta ukāṣṣtēh-āll^zṣṣrā.

انعصمة في جبل الكبير

في النهار، انعصمة كانت جوا النساء والبنينات والرجال والعماري
 والعواول وما كايغفي غير القليل في الناس في المدينة في حال
 اللع موفين وكذا وهذو اللع كانت جوا كاملين كاتجمعوا اماكلة
 وافولان والظهور والضبول والرجال والعماري اللع كايكونوا موانع 5
 كانت جوا معهم الكامانجات والعيخان واليابات والقنابر والافامة
 والنوتر اللع كاتخصي كاملة واما اليايات بعد ما كاياوج كايغفوا
 منزلين في القنت، الاماموني او كاتحشوه بين الفصبة واخرى
 الاماموني اللع محالين على فبال اليايية فلان واحه في الالي
 ما شى في حال العوايين والكامانجية والقنابرية والضارة زول 10
 غير رباني واما موانين هذه المنصات كاملين اللع فلنا في
 اليايى نصيب الي من هذو وفيس وفيس حتى جهدا من شى
 الناس اللع كايكونوا تاجين بزاي كاياوا عليلو بالغيضة هذو
 عليلو سماه المعلى لعل على اش هو فصير ورفيوق
 والعوينات، ياله فع العوينات، البليس ومن اين تشوفه من 15
 الورا ماشى تفول هذو غير واحه العويل، اربع سنين من المسح
 اللع مسخه ربي من اين كايبدا يغيد كياتشاهوا عينه
 وكاينة هذو احناكه مع واحه الية عنده كيه تفول الية، الشيخ
 يذنى مصور والجلابة والصبا، ياله من اين كايملوا وكايغى
 بيعهم وكايصلعهم للجوهية بين انبيهان ما كاتجبر حتى واحه 20

II. *Ḳānsra f'z̄bēl-l'kḥīr.*

fēnnḥār-d'Ḳānsra keihōrzo-nnsá "ulbnūṭat urrzāl uls^azāra
 "uls^auā'ūl ūmā-keihqā γēl-lq^llil-f'nās-f'ḥmdina fhāl-
 li-muāqqrēn ukdā; uhāduk-ḥli-keihōrzo kāmḥn kái-
 žemzo-lmākla uāgūlān "ottirōr uttbāl; urrzāl "uls^azāra-ḥli 5
 keikūno-m^adla; keihārrzo-māḥum ḥkāmānzāt uls'ēdan
 urrbābāt ulgnāḥēr ūlēqāma-dlūṭār ḥli-kāḥ'ḥḥs-kāmḥa;
 ūmā-rrbāḥat ḥās^ad-ma-keiddiḥum kāibqāu-mūzzlin
 f'lqānd-dēlmāmūni āu keih'ḥḥsūah ḥēil-lq^ḥḥa-uāḥrā-
 d'ḥnāmūni ḥli-mḥāḥḥn, s^alā-qēbāl ḥrbēihā qḥl, uāḥed- 10
 f'l'āḥēf, māsi fhāl-baḥuādīn ulkāmānzāia "ulgnāḥrīia
 utt'ḥrāra; zā'ūl γēr-rrbēihī ūmā-muāḥn-ḥal-ḥḥēntāt-
 kāmḥn ḥli-qūna f'ḥrbēihī tḥēḥ-'ūḥēf-mēn-ḥādō uqēs
 ūqēs. ḥ'ṭā-žnhdēn m^ḥn-sī-d'ūnās ḥli-keikūno-tāzrīm-
 b'zāf keiddiū-s^alilo ḥēlyāita. ḥād s^alilo smāḥ ḥmzāllēm- 15
 zāllal; lākēnni s^alās-ḥōūā-qḥs'āḥ urqēuōq, uls'ūnād-
 diāḥō qōdd-ēls'ūnād-d'lflilēs; umnāi ḥsūfo-m'l-lōura-
 māsi tqūl ḥāda γēr uāḥ^a-l^aū'ḥ'ḥl dā^bbzā-suīn mēl-
 ḥnēsh-ḥli-mshō-ḥbbī. mnēi-keihda-iyēiōt kāitšaddo-
 zainō ūkēitnēshō-ḥnāko mā-uāḥ^a-ḥrōzā-zāndo-kḥira 20
 tqū-ḥrōzā t'ḥḥēḥ-dēḥnī-mšāuūār adḡēllāḥa "uḥḥḥ bḥād-
 diāḥō mnēin-keihléu ukēihyē-ḥēzūm ukēitōllāzūm-
 n'ḡūṭēia ḥēil-lbīḥān mā-ke'zḥār ḥ'ṭā-uāḥed ḥli-ḥsrē-

اللع يشبههم منه من فوة الصغر اللع صغير حتى تقول شى
 فيهمج او جديودة بهميين واما نهار العيب الكبير فى الصباح
 غير كايحوا الناس تميتك تشوبه معور بالقعبى الهووس وهو
 فى وسطهم فى حال الجبوزة اللع الضبة ذيالها ضبة بضم ما
 تنبت شى الشعر مهول الجلاب مشهور على ذرعانه ولا بس واحد 5
 التباننة الجلم وما كايضهم وا فيه غير ذيب العوينات فى حال
 ابليس وذيب الهزة فى حال اشاشو ومصيحة على اكتافه ومن
 اصاب تشوبه فابنى باليدى ذياله واحد الشافور كايوزن رطل
 ونصب وهو ختام غير كايهرس فى القرون ويمكن لاخاه يشوؤ
 واليدى ذياله محبصين بالعمايات تقول كايبرس هذا الشى كله 10
 والنخعة من فوف غير اللع كايهخر معه كايلفويه غير بصيصه
 ذالكارة والآن اروح راسك ومن كنه النخعة ما كايبرى شى همشى
 للوعم ويعمل الحفة يشوؤ فيها فى حال الحجاجه اخمين بالحق
 فى الحق ذربى هو المعلم الخير بالبلاء واذا ما نفول له فى
 الغمب كامل فى الصنعة الغيصه ما كائن شى اللع يرف له 15
 رجله فيها واذا جئته لتاعواحت ما كائن شى اللع يجمع فيها
 واذا جئته للسحر ما كائن شى اللع يبطل له يده فيه ومن جهة
 الكهارة ما كائن شى اللع يلفاه لا معينى ولا جبلى ولا طاب ولا
 فبان ولا كائن من كان لا على وجه البر ولا على وجه البحر
 واذا جئته للعب الشطرنج ولعب الضامة والكرضا ما كائن شى اللع 20
 يغلبه فيهم شديد من الشحان لان فى اللعب الزمنى ولا اللعب

hám-měnnó mōn-qóu^ut-ššóγ^or^o lli-syér h^ota-tqúl šš-fréřōž
 áu ždiuda br̄riēn. ūmā nhár-l^oid-lk^obír f^oššbáh, γér-
 kēidáhheu-nnás tm^ounít^ok-tšúfo mđóuár b^olq^of^of-d^or^orēšs
 uhóua fōstom, fhál-ddēbbúza lli-ddárba-diála dárba-
 b^olōž mā-tnebbēšsi-ššár, mžóu^ul-dgēllab, mšōmmár s^olā- 5
 d^or^oánō ulábēs uah^o-t^obánta-d^odgēld ūmā-kēidóhro-fēh
 γér dik-l^ouinat fhál-iiblis, udik-r^orōžza fhál-āsāšo
 umtēha-s^olā-ktáfo. ūm^oš-sápek-tšúfo qábōt-blidūēd diálo
 uāhd^o-ššáqor kēiūžēr-rtál-ūnūšš ūh^ouá-hāddám γér-
 kēihárřēs-f^olqron ūimēkkén-^onháh išōuōt, uliddin-diálo 10
 mhābbten-bēdd^omāiat tqūl-kēifřēs; hād^o-šš-kúllo ^oun-
 ū fhá-m^ou-fóq; γér lli-kēihár-^omžáh kēlāqueh γér-
 b^oššēta-llkára ^oullá-rfed-rāsōk; umēn-kēřřēt-^ounēfhá mā-
 kēřřāšsi-mšī-llh^ouōm ūā^ozmel-lhōfira išōuōt fēha fhál-
 lhāddáda iáhřēn. b^olháqq f^olháqq^o-drūbbi hóua-bmžállēm 15
 l^omháñār dēlblād; ^ouilá-mā-nqúllēk-f^olyárh-kāmēl
 f^ošš^ouā-d^olyáita, mā-kānšī-llī-rfedlō-ržlo-fēha. ūida-
 žūēh ^outāzáuua^o mā-kānšī-llī-zúggzo-fēha. ūida-žūēh
 ū^oššáh mā-kānšī-llī-b^otóllo-iddo-fēh. um^ou-žēh^ot-lkēm-
 mára mā-kēřřsi-llī-^olqáh lā-mdīni-^ouālā-žēbli uāla-tálob 20
 uāla-qubbán uāla kām m^ou-kán, lā-s^olā-užáh-^ol^obērr uālā-
 slā-užáh-l^ob^ohár; ūida žūēh llās^oh^op-ššēntrož ūlās^oh-
^oddāma ^oulkárā mā-kānšī-llī-^ogóllo-fēhum; šdid-^ou^o-
 ššuddán; lā-f^ollās^oh-^ožēmnī ulā-llās^oh-d^oliūma; ūf^ottēbb

في اليوم وفي الضب وفي على العلق عميت من عبارات سيدنا
 سليمان والعلوم في الدنيا كاملين جمعهم في راسه يجتز الصالحين
 ليخبر وفي الخنثافية كحل ومثال كايحور الكاغية وبياعه
 وينغياً بصيضة وكايغى جميع من يعضم عليه وحا يكون اش
 كون ما كان كايبركة فحامة صكة وفي حال حزان ولا في حال⁵
 ماني صحح يا الكافرياً أكال الحجر الصم والهندي كاتعص هذه
 فلها لا حباب ولا ناسك وللبعجة في البعجة وحتى للبعجة في
 فاع الصاجين

ارى لنا للناس اللع ماشى يعنصوا كايحوضوا بكى في الحجر باقى
 انصو الزرق اذا ما نفول لآ النجوم باقين في السماء يعنى على¹⁰
 النبورى النبورى هو حاك الجوجو الصباح اللى كايكونوا الارزاق
 كايتمرفوا ايوا كايكونوا كاملين فافوا وتوصوا وصلوا وعملوا
 البفاج على الجامر واولادهم اللع مكعبين بالشغل اللع كايشوى
 الخبز كايشويها واللع كايستخ الرضاوى كايستخهم واذا عندهم شى
 فراشل كايحجوه واللع ما عندهم ولو من هذا الشى كايصردوا¹⁵
 ابنتهم بهج ريال او زوج في البليون يشوى لهم رطل او رطلين
 في السبع من عنده السبع من وراء خيط الشى كايترلوا السينية
 وكايكبوا الفهوه وكايحدوا بهيفوا وكايتردها اح ما يتمن على
 فبال المغاربة في اننا والله وما كانت كرشهم منبوخة ومعهم اح ما
 يتمن والله لان خلعوا خلبة ولو تعصمهم ضلون في الخلبة²⁰
 ولا تخلفوها عساق يخلعوا من البلاد حتى جبل الكبير وهما

ufzelm-lfäläk zafrit mēn-^afār[~]t-sīdna sūlīmān ^uul^olīm-
 dēddīniā-kāmlin žmāzum-fīdāso; izāggēz-^ottālōh-lmhāi-
 iār. ūflhāntāqēra, kādālīka-uāmītāl : kēidōuār-lkāyēt
 uibēlzo uīqāniā-hp[~]ššēta; ukēiqfi žmēz-mēn-iāsdōm-^alēh,
 uāhhā-ikun škū-mā-kān; kēirōddo-qōddāmo-tōhka, 5
 ufhāl tōz:ān ^uilla fhāl-māni-šāmsām [iā-lkāfēr, iā-uk-
 kāl-^hžār-^oššōmm ulhāndi kātāzšom]. hādi qūla-nhābēk
 unnāš^k ullfēha-llfēha, u^hta-llfēha-^tššhām fqās-^ottāžen.
 ar[~]na-ⁿnās llī-māšī-^ezānsro; kēinūdō-hkrī flfzēr
 bāqē-ddāu lēzrōq, īla ma-nqūllēk [~]n[~]žīm-bāqēn f[~]šsmā, 10
 iāni ^al-[~]n[~]ēbbūri ([~]n[~]ēbbūri hō^a dāk-tēuīčō d[~]ššhāh
^ellī-kēikūno-lērzāq kēif[~]rroq); ēua kēikūno kāmlin-fūqo,
 utuuddāo, ūšāllāo; ūzāmlō-lbqālēž-zal-l[~]mžāmār; uulā-
 dum llī-mkēllsim-hp[~]ššyūl, llī-kēišuē-lhūbz, kēišuēha,
^uullī-kēisāhhār-^rryāif kēisāhhēnum; ūila zāndum-^še-qrā- 15
 šēl, kēizēbdūhum; ūllī-mā-zāndum uālo m[~]n[~]-had[~]-šī,
 kēišārro-hēmām hēhās riāl āu-žū-llb liēm, isrilum ^rtāl
 āu-rtlām-^tššfēnž m[~]n[~]-zānd[~]-[~]šš[~]f[~]sinž. mūy-dik-šī,
 kēi[~]zzlo-ssīniā, ukēikubbo-lqāhua, ukēihdōu irēiqo
 ukēi[~]z[~]ndūha sāhh-mā-imēkkēn; ^alā-qēhāl lmyārba- 20
 diāna, uullāh umā-kāy^t kēšum menfōha umzāmmra
 sāhh mā-imēkkēn, ^uullāh lā-hāllfo hālfā; uālo taztēhum
 doblōn flhālfā uāla-ihāllfūha. zassāk-itōlzo mel-lblād

على رجلهم فى السوق خبّرا بعدا ينهفوا وما يبغى لهم الفوائى
 باش ينهفوا حتّى معرف الضروف وخابة النساء من اين علفوا
 التنافس كايتهافوا على الخياط وكايخفوا ويغنبشوا وكايغيبوا
 الغيب خصار وكايبدوا فابضين الضريف حتّى الموضع خواد
 اليهود النساء بالفعل والاحمال وما نصيب شى فى اين تركز الابهة⁵
 والضريف خاجبل كانفول انفسى منى يا واحد والغيبة والحجاج
 نأضى حتى جهدا واذا تلاقوا بشى حطابين هوادين من الغابة
 كاحتاج يردوا الحير خيالهم حتّى يسلكوا خاخ قوم الله العديجة
 كاملة وينفاضى خيط المجانيق ويكهل خيط فالابرصاى عاد
 كاجوز خاخ الحطاب مسكين وكانلفاه خيط الغبار على الوجه¹⁰
 حتّى تفول ضبابه هذخ ما شى انعمة من فوة اللع كانبغى الخار
 خربع ساعة حتى كايبدا يستعخر مسكين ويفول هذخ المحلة
 خمولى سليمان ما شى الميار كانتتلى مع الاخر فى فخر المثل شى
 مجوزة كانكون شارفة شارفونة وفى حال العقب وفى حال شى
 حبة اللع كايكون السج كايضر من مناخرها وكانخضى منه خاخ¹⁵
 الكلمات وكانحور فيه خابة الله يكون فى العوز خاخ الحطاب
 مسكين اشى ماشى يسمع من جدّه وجدّه باباه كايلاعب الكفة
 وكانبدا له عليه خابة كانعيتنا خسة والعهى على عينه يا اين
 المفضّع الاخر يا ابن المجلى الاخر وكايسمعوها اخمين خابة اشى
 عنده آ اما فلانة وكايجوروا كانفول لهم خاخ الحطاب اشى فال²⁰

h̄^uttá-n̄žbēl-lēkb̄r, ūh̄ma s̄lá-ržlum! f̄s̄s̄oq-db̄arrá
 b̄áda in̄ěžfo umā-ibq̄alum̄si-lguāim b̄aš in̄áqqzo h̄^uttá-
 m̄f̄róq-ōttrúq. udāba-nnsá, mn̄ēi-γōlqo-tt̄náfēs, k̄aṭmā-
 tāo zāl-lh̄ūiāk ukēilāh̄^hfo, ^uuīyám̄p̄šo, ukeizáit̄o ^lyár-b-
 h̄āddár; ukāib̄dou-qābt̄ēn-tr̄ēq h̄ta-lm̄ōt̄as d̄^euād-lēh̄ud, 5
 nnsá b̄^lqf̄ul ulhm̄ál. umā-tsēb̄ši f̄ēi-t̄ēr̄k̄ēz-^lībra; uttr̄ēq-
 d̄ḡb̄ēl k̄atq̄ul « nq̄ás-m̄^un̄i id-uāhed! » ^uulyābra ^uls̄z̄d̄z̄
 n̄āēd. h̄^uttá-žuh̄d̄én ūlá-tl̄oqq̄áo b̄^pšē-h̄ātt̄ābin houuādin-
 m̄^l-byāba, kei^ah̄t̄áz ir̄ōddo-lhm̄ir-diālum, h̄^uttá-is̄ēlko-
 dāq-qóm-^ollāh-^lz̄^adida k̄āmla, uīq̄ādā dik-^lmužān̄ēq, 10
 ū^likm̄ēl-dēq-qālabort̄ál. zād-k̄ēiḡūz-dāk-^lh̄ātt̄ām-m̄^usk̄in,
 ukā^lq̄áh dik-^lyb̄āb̄ar s̄lá-lūžáh h̄^uttá-tq̄ul : « d̄b̄āba h̄-
 dik! māšī-byābra! » m̄ēn-qāuūt-^lli-k̄at̄b̄qā ōddár d̄^rb̄az-
 s̄áza. h̄^uttá-k̄ēib̄da-iss̄ázd̄ar m̄^usk̄in ^uēq̄ul : « h̄ādi-
 lh̄ālla-dm̄ūlēi-s̄lām̄an, māšī-zz̄ūiār! » k̄at̄ēlla m̄z̄ā- 15
 l̄āh̄h̄ār, f̄q̄d̄ar-^lmt̄ēl, s̄ī-^zḡūza, k̄ātkun-s̄ārfa-s̄ārfa^{na}
 ušh̄āl-l̄áqr̄ōb, ušh̄āl-s̄ī-h̄āiia, lli-k̄ēik̄ūn-^uss̄ēmm k̄ēⁱqt̄ar
 m̄-^umn̄āhra; ukāth̄t̄ōm-m̄ēnn̄o-dāk-ēlk̄ēlm̄at, ukāddor-
 f̄ēh. d̄āba ^lllāh ik̄un-f̄^lz̄áun-ddāk-^lh̄ātt̄ām-m̄^usk̄in; á^{~~~~}s̄
 māšī-sm̄áz m̄^z-^zdd̄o^už̄^udd̄e-b̄āb̄āh k̄ēil̄ēb̄-^lk̄ōra! ukā^lēb̄dā- 20
 l̄ēk-s̄^alēh d̄āba : « k̄at̄z̄aij̄ēna! h̄āms̄á-^uls̄m̄á-s̄lá-s̄áin̄ek!
 iā-b̄^lmq̄ātt̄az-lāh̄or iā-b̄^lm̄ēž̄li-lāh̄or » ukēis̄ēm̄z̄ōha-iāh̄-
 r̄ēn-dāba : « s̄-s̄ándek á^{~~~~}-mma-fl̄āna? » ukēⁱd̄ōro; k̄at-
 q̄ulbum : « dāk-^lh̄ātt̄āb̄ āš-q̄al-ūq̄al » ukēⁱb̄d̄ōul̄ēk-s̄^alēh

وفال وكابيهوا له عليه بلسان واحد آ أنتينا الخرنه دباله بافيه
 ما بيست في البلاد وجئت كانشبع في سياده اولاد الفراع
 والباع والشهاعة من ذراع والله وكان سمع ابننا والآن راجلنا
 حتى يستعود افقوح شيئا لان نسمع ويوريط باباله وجحد اش ه
 هو ونجوا له بهط ويعملوا له فيه الصخرة ما كايعلت منهم خاله 5
 الخطاب مسكين الّ يشقّ الأنفس⁽¹⁾ غير انا كايجير الله شي
 زرب او شي لم يوف معّفة كايتلوى معها باش كايسلط وكايقول
 من اين كايبلغاه الواد وكايغصي في شي غياصة وهو كايخزي
 ملافيه مع الغصي وتارة ولا مع ذبط كهامر الويل جوزوا على ما
 جاز على كايح الخار انا خلّيت لهم الله وهذا الولي مولى 10
 الغابة

واما جامع المفتح جاءت غير فوق واد اليهود بواحد مائتين
 خلعة وبعيدة على سيدي المصودي فخ من المدينة لجامع المفتح
 وهي جاءت معقبة ومحدرة وجاء فيها بالعدد في الاشجار والهندي
 والصباح والحجر ذاتاخرة وجاءت عالية فوق البحر كانشوي البعي 15
 فخامه فلته والوظء ومرشان تحت منها في اين ما سيبت عينه
 تشوي الضروف والجنانان والبكائر والخيرات سيدي ربي وهذا
 جامع المفتح الخصة دبالها في حال الفرع مثال هي المشكورة
 وهي الحلوة واللذيخة اللع ما كائن شي الله منها والبلاد كاملة
 من اين كايحوا يشهوا الفرع في البلاصة او في السوق خيرا 20

(1) Goran, xvi, 7.

ḥ'lsán- uāḥéd : « á^{~~~~} nīna! ḥ'ḥāria diālek ḥāqā-mā-ibš'ṭ
 f'lblād! użīti-katsḥáz f'siādēk ulād-lqáz ulbáz uššmāza
 mēn-drás! ʔollāh ukā-sēmzók-ḥēnná ullá-ṛāz'nmá
 ḥ'ttá-isēmmzók āqāff'zók šēllá-tsmāz! uīurrik ḥāḥāk
 ūz'dēk š'nné-h'ua! uīcurrūlēk-fimmiēk ʔuizambūlēk-fēh- 5
 ʔḥārza! ʔmā-kēiflēt-mēnnum dāk-ḥattām-m'škin illá-
 ḥ'sáqqe-l'ánfus, yēlla-kēizīḥ-ḥlāh šī-zārḥ āu šī-trēq
 mḥārfa, kēit'ḥua-mzáha, ḥāš-kēislēk; ukēiqūl, mnēi-
 kēilqāh-āluād ukēiyē'š'š' fšī-yēiāsa uḥ'ua kēihádrēf :
 « mlāqia mzá-lyūis uṭāmāra uālā-mzá-dik-kmāmēr-ḥuēil! 10
 gūūzo ʔliā mā-gáz ʔlá-ṭamīm-ʔdār. āna ḥāllīlūm-ḥlāh
 uḥād-ḥuāli mūl-ḥāḥa.

ūmā-zāmas-ʔlm'qrás, zāt-yēr-foq-uād-lēḥud ḥuāḥ-miā-
 tēin-ḥālfā, uḥēda-šlā-sid-ḥm'šmūde qōdd m'l-lmdina
 nžāmas-ʔlmōqrás. uḥēia-zāt mzáqqḥā-ūmháddra; użá- 15
 fēha ḥ'lsá-t'ššár, ulḥāndi, ušš'ffāh, ulḥzār-ttāf'zā;
 użāt-šāliā fōq-lḥ'ḥār : katsūf-lḥ'ḥār qōddāmēg-gēlta,
 ūlūtā-dmēršān ḥ'ḥt-mēnná. ufāimma sēiḥḥi šāinēk, tsūf-
 urūq, ʔudgnānat, ulḥāir, ʔulḥērad-d'sidi-ṛūbbi. uḥād-
 žāmas-ʔlm'qrás, ḥ'ḥādra-diāla fhāl-lq'rás mūtāl, ḥēia- 20
 ḥm'škīra uḥēi'-ḥlūua ʔulldida, ḥli-mā-kāinšī lēdd-
 mēnna; ulblād-kāmla mnēi-kēizīu-īšriū-ūlqrás f'ḥlāsa

- كاستحاج يستنصوا اذا هي جامع المفتح او والآ ومن اين
 كما يقولوا لهم ايه كايشتبوا الفرعة والسلاوى او اخرى ويعضوا
 بههم ويفتسوها بضمي لسانهم كان حلوة والآ لان هذا تحييب
 الفرع وعندنا نائى الخريبي فى حال الانجاص والتباج وحتى
 الباكور والغدان والجرى وعندنا الهندى المخيطة هي هذه الموضع ⁵
 كانتون بارعة وحلوة على فبال منبنة غير فى الحجر والهندى
 والحجر هي المشكورة وما احسن من هذه الهندى اذا خلا شى
 الهندى عواد راس وارفع يحد
- واما المراتح جاوا فيها هيذا وهيذا على اليمين وعلى الشمال
 الغرس والنصارى مبنين بالاسوار والحجر والهروب فيهم اللع ¹⁰
 بالسلك واللع باللوح وفى كل باب كائن كيكنة والآ زوج وفى
 وسط الضيف كائن واحد العفة مانعة للصلوع حتى جهداً من
 المنوعة وبالها كايستوها من اين يكونوا هالعين اللع حقت لهم
 فلبهم العفة والصراط ايوا اللع كايعى كايجلس يرتاح فى
 واحد الحكانة من عاد الحكاكن من قوة الهور وعلى عيط الشى ¹⁵
 كايستوها المراتح وخلصنا من جامع المفتح وزد عليها حتى المراتح
 وارى لنا عابة آقل
- آقل جاءت تحت العنصر ووقوف سبى المصودى جاءت عفة
 وحدورة وهوتات وخذاف وحقارى وسلبيات ولتكن كان الجالى
 وكائن الهيبى والكراكر والحجر واذا تحرج ابى احم من عاد ²⁰
 السلبيات ما يوفى غيراها كان فى الجالى مكنور وبين عاد

áu-f^{ssôq}-d^{l'í}ra, k^{eih}tá^z i^s q^{sú}, idá-hia d^zámas-^{lm} q^{rás}
 áu-ulla. umnéin-k^aiq^lulum : « uáh », k^eš^šébb^{ro}-lq^áza-
 t^{ss}láui, áu-^aáhrá, ^uezát^{to}-ff^ummum, niq^ái^šoha b^tárf-
 l^sánum, ká-hl^uua ^uullá-la. háda-d^zrih-^lq^{rás}. uzándek
 t^ánⁱ-l^hrif f^há^l-l^lingás ut^f f^sáh u^h u^á-l^bakó^r u^{ly}üddáⁿ 5
 ulhámri. uzándek ^lhándi-l^mh^áv^{ra}, h^eia d^hál-l^mótás;
 k^ak^hn b^árdá-u^hl^uua, ^sá-l^a-q^ebál mⁿébb^uá ^γér-f^élh^zár;
 ulhándi-d^lh^zár h^eia-l^mškó^{ra}; umá-h^sen m^{en}-h^al-
 l^hándi, íla-h^tá^ši l^hándi-du^ád-ras urfd-íddék.

umá-l^mr^átáh, z^óu f^eha h^áida ul^áida, sál-lⁱmin u^zl- 10
^šsmál, ^lyrós-d^enn^sára, m^ehⁿi^en b^tš^uár-d^lh^zár u^z-
^zrób; f^ehum-^llⁱ-b^šš^elk ulli-b^elláh. u^fkul^l-b^áb k^án-d^kik-
 na ^uullá-ž^už. u^fš^os-t^réq k^ein u^áh^a-l^áq^{ba}, m^ánza-
^utló^z, h^át^á-ž^uhd^en m^l-l^múza diála, k^eš^emmⁱha,
 mⁿéi-k^ek^uno t^ážen, ^llⁱ-h^áš^fá^lhum-q^ólb^{um}, ^el^áq^{ba}-t^šš^e- 15
 rá^t. ^eua, ^llⁱ k^eé^zia, k^eš^gl^es-ⁱr^táh, f^uáh^a-d^dukk^ána m^u
 d^ák-^ed^kák^en, m^u-q^áu^ud-^zó^r; u^áz^la-dⁱk-šⁱ k^eš^u n^mi^ü
 h^a-l^mr^átáh. ul^állina m^u-ž^amás-^lm^u q^{rás}, uzid ^sá^leha
 h^uá-l^mr^átáh, u^áš^uua dá^{ba} á^gla.

á^gla ž^át t^ht-^lzónšár u^fóq-sid-^lm^šmúde. ž^át z^áq^{ba}, 20
 u^hdúra, u^houtat, u^hnádóq, u^hfáre, u^šellihát; u^ul^h
 k^án-t^eáli uk^áil-l^hié^f ul^kr^ák^ór-d^lh^zár. u^la-dd^erd^em-
 m^enád^em m^{en}-d^ák-^šš^ellihát, u^á-ⁱoq^óf, ^γella-k^án f^tá^ki

يخضع الله كامل وعهم، ما ياكل الخبز اكثر اشي ماشع نفول له
 هذا آفلا واحده تماره واحده العخاب الاليم⁽¹⁾ فيها وما مشكور
 فيها خلاص الانجاص المسكى وهذا النوار اللك كايبتج بالليل
 بالحق ام الحسن فيها بزاي والصور على كل شكل كاتصح في
 الصباح كاتسبح لله وتحيى القلب لله كان عنده ميته وعسا⁵
 اذا سمعوا نغم الوتر من عنده المعنصين كايديوروا في الناس
 اللك كايسمعوها كاتصرصر كايقولوا لها خساره عليه يا ام
 الحسن من اين كاتسبح من الماء بالبكور كاتسبح وما كاتبغى
 شي تنكح من اصاب لو كان كنت كاتبغى العام وما ضال هها
 آفلا

10

وافبض خابه خا العقبه اللك كايقولوا لها العقبه الخجانز وسي
 كاتتسبح على يده ورجله واما البهيمه ما تسلط له شي كاتحتاج
 تدور على واحد الضيف متهبه ما شي حجه في حال هه العقبه
 ما تسلط شي البهيمه فيها عام كاتبدا تهود واحد الشويش عام
 تتصل بهه لآن مولاني الوضاء غير الوضاء وما اعطى والمرباع¹⁵
 والشعير المازوزى بالنسبائل في راسه اين اين النسيح يعنى
 كيب ان هي واحل عليها ويذ الشى ما عندي ما نفول له
 والسلام احاح لو كان كنت شعت في الشى ما تسخى شي تهول
 نظرك وبصرها منها والله يتلى للعين ما رات والسلام وهذ
 الوضاء الغراسي المختمين آفلا هها اللك كايكونوا حج من اين نفضوا²⁰

(1) Coran, xv, 50.

mkás^auár, ubéin-dāk-s^ht-álláh kámél, uzóm^mro má-ia-
 ku^l-lhúbz-^ekítár. [∞]š-máši-nqúllék : hād-áglá, uáht-tāmá-
 ra, uah^a-l^adáb-é^lálim féha! umá-mškōr-féha, hēláf
[∞]ningás-^lm^ski, udik-[∞]nōuár éllí-ke[∞]stáh-b[∞]llil. hēlháqq
 muⁱ-l^hsēn-féhá-b[∞]zázf; [∞]otteór s^alā-kúll-[∞]škēl. katsbáh 5
[∞]šsbáh katsēbbáh-[∞]lláh, u^háii-lqólb nēllí-kan-zándō-
 méiēt; ūassák ila-sēmzo-náym-lū^lár m[∞]u-zánd-^lmzánš-
 ren. keⁱdōro dāk-[∞]más^s [∞]lli-kē[∞]sēmzoha katsár:sá; keⁱqū-
 lulá : [∞]hšára-zlik, ia-m^ai-l^hsēn, mnēi-kats[∞]ráb m[∞]l-lmá
 d[∞]lbákor kat^hbēibáh, umá-katēbqáši-tik[∞]llēm; m[∞]š-sáb 10
 lūkā-kūnti kátēbqá [∞]lām unā-tá! [∞]hād-áglá.

uqbōd-dába dāk-[∞]lázqba [∞]lli-keⁱqūbūla l^aqēba-d[∞]l^agáiz
 usír kat[∞]tšēbbot s^alā-[∞]ddēk-úr[∞]zlek; ūmā-lbhēma má-tslék-
 lēkši; ká[∞]h^az-d[∞]dōr s^alā-uáh-ttrēq m[∞]ár[∞]ba máší-mhád-
 g[∞]ra fhál hal-lázqba, ma-tslékši-lbhēma-féha; zíd-kat^hb- 15
 da-[∞]hōvūd uáhd[∞]-[∞]šsúnēš; zā-[∞]ttāšól bhād-lúlla-mūlāti-
 lōtá; [∞]yer lōtá umá-zā ulmūdab; [∞]uššēr-[∞]lmāzōze h[∞]šs-
 bāil frāso. uēn uē[∞]n [∞]unsim iázi kif u-hēia [∞]ullhál
^alēha; udik-si mā-zāndi-ma-nqúllék ussalām. d^hháh lūkā-
 kūnti-šúfti-dik-si, ma-tshāši dzū[∞]ul-nōd[∞]rēk-ú[∞]ps[∞]rēk-mēn- 20
 na. uálláh-ēhállí-lzāin mā-rát! ussalām. ūhādik-[∞]lōtá,
[∞]lyrāse-lm[∞]hái[∞]rēn-dúglá, hūmā-[∞]lli-ke[∞]ikūno-[∞]tēmva.

الضيف خابة دعوى عاد كأنفبضوا بواحد الضيفه ضيفه من
 فوة الزروب والعليف حتى كأنشبهه لواحد الضيف في السوانى
 كما يقولوا لها بو خشتاش ومن اين كأنخجوا على مع خاب الزنفة
 عاد كأنجبوا المطحّ الكبير اللع كأنخج للعنصر ما كأنخلجوا شى
 عشرين خلعة وكانخجوا في العنصر صافى بضله وصمانه 5
 كأنجبوا واحد القبو فم ما علان فم ما دار وفم ما ضلل على
 خيط العنصر كامل وهذا القبو هو غير الاشجار الخيتون والديبل
 امدران خيال السع والورق هما كما يعملوا الضلول والتمارة والبريشط
 والنسيج ولتحت جاءت واحد الحفة كيمة تقول انين غير الغنصة
 الخرع وشى ماء صافى فيه في حال الذهب وبارخ وخبيبي 10
 وابن احم يشوى الخيال خياله في فاعه من فوة خاب البيوضة
 والصاوة والماء كأنخج من واحد العنبيب من فاع الارض
 بوحه يته من اول الدنيا حتى واحد ما حبه ولا عدله من عنده
 ربى كان هيدال وما مشكور في هذا العنصر غير الورق
 السجلسى تشوفه مولاي احر وشى رواج فيه كاتعصص 15
 والسيسبان والبرقوق البنسى وزه عليه حتى البرصفهى يعنى
 خاب البرقوق اللع هو الخل والناس اللع هما حازفين على مالهم
 كما يضلعوا العبيد خيالهم على فم اخ البغال بالبرامل والبرارخ في
 الشواريات ويعموا من العنصر ومن الغرس خيالهم ويغلفوا
 البرارخ بالربح ويفضعوا المشامع الخنوار ويحوروج بعنيجلو 20
 ويهووا وكل صراح وعشبة عليهم هذا السفبان خالاهم مع ما

mnâi-nqôbto-ttréq dâba dôyri, zâd-kantqôbbto buâh-
 ttrêiqâ dêtqâ, m'ng-qô^{uo}d-zzrôb "ulzalléq, h'itá-katsbâh
 nuah^a-ttréq f'ssuâni, k'qulûlá-bûhâshqâš. umnâi-kan-
 hórzo "alâ-fúmm dâk-zzânqâ, zât-kanžebro-lmhádô-
 lk'âr "li-keihárrêž n'zónsâr. mâ-kanhállfusi zâsrin- 5
 hálfa, ukanhórzo f'zónsâr, sâfi bdolló-sêfâto. kânžebro
 uâhd-lqôbó, qódd-ma-zlá qódd-ma-dâr uqódd-ma-dállôl
 "alâ-dâk-lzónsâr-kâmêl; uhâd-êlqôbó, h'ua-gēr-d'ššzâr
 d'zzêitûn ud'lbêilêm. ámdrân-diâlum ulurôq, hūmá-kei-
 zámlo dđlôl uttbâ^ud ulfrísk^a unnsim. uui'ht zât uâhd-lhófra 10
 kbîra tqun-nân gēr-lyúnsâ d'zzrâz; usî-mâ-sâfi fêha
 fhâl-ddháh, ubârêd, uhfif; "umnâdêm isûf-lheâl diâlo
 fqâzo, m'ng-qâ^ud-dâk-lbiôta ussfâua. ulmâ-keihrûz-
 mên-uah^a-lzânîbêb, m'ng-qâz-â'ârd, buâhdito, mên-'âuuil-
 d' دنیا; hättâ-uâhêd-mâ-hâfiro uâlâ-záddlo; mên-zand- 15
 rôbbi kân-haidâk. uma-mškôr fhad-lzónsâr g'el-luârd-
 "ssg'lmâsi; tsûfo, mûlâia, hám^{~~~~}mar, usî-ruâiâh-fêh
 katzâtôs; ussêishân ulbêrqôq-lblinsi, uzâd-zâleh h'itá-
 lpôrtqêze, iâzni dâk-lbêrqôq "li-hô^a-khâl. unnâs-li-
 hūma ház,qen-zâlá-mâlum, k'êitôlzo-lz'bid-diâlum "alâ- 20
 frâh-lêbyâl hêlbrâmêl ulbrârd f'ssuârîat, uizammro
 n'l-zónsâr umêl-lyrôs-diâlum, "uig'ólq-lbrâr d'byrând,
 "uêqâttzo-lmsâmêm-d'ngouâr, uîdourûhum ffrîžlo, "uê-
 hó^udô uküll-šbâh uâššîia, zâlehūm hât-šsôqiân-dêlmâ;

كَانِخْصَوْهُ وَفَوْقَ الْعَنْصَرِ بَوَاحِجِ الْقَسْعِ وَنَصَبِي أَوْ فَسْمِينِ مَجْمُوعًا
 جَمَّارِ هَذَا جَمَّارِ جَاءَتْ فِيهَا كَهْمَةٌ يَكُونُ فِيهَا الْإِخْفِيَّةُ وَاحِدٌ
 الْمَائَةُ فَامَةٌ مَالِكِيَّةٌ وَجَاءَتْ فِي وَسْطِهَا وَاحِدٌ الثَّقَبَةُ وَاسِعَةٌ خَارِجٌ
 مِنْهَا الْمَاءُ صَبِي وَشْتَوَةٌ عَمَّهُ مَا كَايْفُضَعُ وَخَالَ الْمَاءُ صَافِي فِي حَالِ
 5 النَفْعَةِ وَشَرِبَةٌ مِنْهُ رَخِيصَةٌ بِالْحَنِيبَا وَمَا فِيهَا عَلَى أَنْشُرٍ غَيْرِ تَشْرِبِ
 شَرِبَةٌ وَخَا تَكُونُ كَلِمَتِي اللُّغَةِ كَلِمَتِي تَضْرِبُ لِصَاحِبِينَ وَتَقُولُ فِي
 أَيْنَ هُوَ

مِنْ أَيْنَ كَايْفُضَعُوا إِذَا النَّاسُ عِنْدَ اللُّغَةِ مِنْ جَامِعِ الْمَفْعَمِ
 كَايْفُضَعُوا الْغَرَسُ إِذَا لَمْ يَكُنْ بَعْدَ إِذَا كَانَ النَّهَارُ ضَوْيَلًا فَذَلِكَ الشَّيْخُ
 فِي إِذَا الْعَشِيَّةُ التَّيْنُ كَايْفُضَعُوا لِلسَّيْحِ إِذَا كَانَ النَّهَارُ فَصِيرًا مَا
 10 تَصِيبُ شَيْءٍ تَحْتَ فِي رَاسِهِ حَتَّى تَأْتِيَ الْمَغْرِبَ كَايْفُضَعُوا حَتَّى
 كَايْفُضَعُوا الصَّبَاحُ وَكَأَيْفُضَعُوا عَلَى النَّبُورِيِّ فَبَلَّ مَا يَصْرُخُوا
 الْحَجَاجُ خَلِّعُوا وَارِي لَنَا خَابَةَ الْمَوَالِينِ الْجَمِيلِ الْمَوَالِينِ أَقْلًا وَفَيْسَ
 وَفَيْسَ عِنْدَ هَذِهِ فَبَلَّ مَا يَدْخُلُوا الْغَرَسُ إِذَا لَمْ يَكُنْ وَخَا تَكُونُ
 15 الشَّهْسُ عَلَى أَيْنَ تَغْمِبُ غَيْرَ كَايْفُضَعُوا لِلسَّيْحِ كَايْفُضَعُوا الْمَفْعَمِ فِي
 الْبَابِ عَلَى سَلَامَةِ الْهَيْتَارِ كَايْفُضَعُوا لَهُ اللَّهُ يَسْلَمُ كَايْفُضَعُوا
 الصَّبَابُ فِي الْبَابِ وَكَأَيْفُضَعُوا كَايْفُضَعُوا لَهُ فَمَوْجٌ وَمَوْجٌ
 كَايْفُضَعُوا وَهِيَ وَافْقِينِ عَلَى فَبَلَّ إِذَا فَرَضَ الْعَمْرُجُ بَرْزِي
 كَايْفُضَعُوا الْعَمْرُجُ إِذَا لَمْ يَكُنْ ضَوْيَلًا وَمَا فَرَضَ شَيْءٌ كَايْفُضَعُوا الْعَمْرُجُ
 20 إِذَا لَمْ يَكُنْ فَصِيرًا وَكَأَيْفُضَعُوا فِي فَلْبَعْمِ هَيْتَارِ ثَانِي حَتَّى فِي الْجَمْدِيَانِ
 وَالْحَوَالِي إِذَا الْعَمْرُجُ الْكَبِيرُ وَالنِّسَاءُ كَايْفُضَعُوا فِي الْخَبِيثَةِ عَسَّاسِينَ

zóm^mrom ma-kēⁱhálléuah. ufóq-^lzónsâr buâhd-^lqsóm-
unúss, áu-q^smáin, nžébro-čúvâr. hát-čúvâr žát fěhá-
š^hrá, ikūm-fěha-lláh^hrîia uâhd-^llmiaq-qâma mālkiia;
užát-f^oostá uahâ-ttôqba uásza, hár-ž-^mna-lmá, séif-
uščúá; zóm^mro mā-kēiqtaš. udák-^llmá šâ^{fi} fhá-^lnoqrá; 5
ušórba-měnnó rhěša bēddüniá-ūmā-fěha, s^alâš γēr-
tsrâb_p-šórba, uâhha-^likūn-^lkliti^{li}-^lkliti, tēdrâb-tâžen utqûl
fāinôua.

mnâi kēitôlzo-dak-^lmas, zândēk-^lli-hân m^u-žâmâs-
^alm^qqrâš, kēidhlo-^lbyrôs-diâlum. bázda ila-kân-^lunhâr- 10
tuil qóddi-^lššrét, fdák-^lz^ašúâ-nmít kēitôlzo-^ln^ossēied. ida
kân-^lunhâr-^lqsēr, mā-tsēb_pšⁱ thúkk-f^rásök h^uta-ddēl-
lmâyrēb, kēihálliu h^uta-kēšbâh-^lšsbâh; ukēinôdo-^lz^al-
^lmebbûri, qbēlma-^lisērhô-dğdâd. hâllēhum, uâranna-
dâba n^omuâlin-dğbēl, muâlin-âgla ūqēs-ūqēs. zândēk- 15
hâduk qbēlma-^lidôhlo-^lbyrôs-diâlum, uâhha-^likūn-^lšššems^š
s^alâin-tóyrēb, γēr-kēiuósslo-^lu^ossēied, kēilqâhum-^llmqâd-
dēm-f^lbâb : « s^alâ-slâmd-^lz^aúûr! » kēiqûlulo : « llâh-
isēll^mmēk » kēizâulo-^lšsbâbôt-f^lbâb ukēioqfo; kēiqôb^hitôlo
fârruž-fârruž. kēidbâh^hum, ūhūma-uâqfin, s^alâ-qēhâl, 20
ida-fârtôt-^lfârruž-^lh^zzâf, kēiqûlo : « lâzmar-diân-
na tuil. » uida mā-fârtôtšⁱ, kēiqûlo : « lâzmar-diâna
qsēr. » ukēizâulo f^oqôlbum hâidâk tani, h^uta-f^odğēdün
ulh^auâla d^lž^ed-^llkbir; ^lnusâ-kēikūno-f^oddbēha zassâsin,

غير على النبرص كما ينشئوا بالحم في الجرح في
 صلعتهم والمفاصل فيهم وخرج لهم وكادخلوا للسيّد
 كايوسوا في الحيوط وكايفولوا احنا من اصابي الله واضيا في
 آ مولى الغابة حتى كادخلوا لداخل وكايوسوا الفبر فياله
 وكايوسوا وجههم في الكسوة في السيّد وكاتجيب لهم المفجّمة 5
 الجهر والمبيخة وكايبختوا بالعوى القهارى او الجاوى وحالان واذا
 عندهم ابنهم او راجلهم ضال كايقرأ لهم على السيّد واذا ما
 عندهم شى كايغيّضوا للمفجّ (بليون ما عمل عيب) وكايقرأ لهم
 من اين كايقرأ كايوم لهم فائحة والضيوف اللى كاتجيبه كاتعبيه
 اراي للنساء كاتجبخوا من صبيحة من ضمهم او الل من حزامهم 10
 زوج او ثلاثة في الفراض في الشمع كايبعثوا الفرضوس الاولى
 وكاتجبخوا منه زوج او ثلاثة في الشمامسة وكايركوع في
 الحسيكات في الفصير اللى هما فصيمين وفي وسطهم واحد
 امسهر ملسو في المرفع باش يغرسوا الشمامسة حتى لسبع اواق
 ونصب اري لنا في العوانق من اين كايصلعوا مع واليهم للسيّد 15
 واليهم كايثلهوا يشعلوا الشمع وها كايقوا بنعسهم كايوسوا في
 العربوز في السيّد وها كايقولوا متاع الله لله احنا من اوقين في يا
 سيدي المصودي ايا سيدي المصودي احنا في عار الله وعار
 يا الضير الاخضر يا فنديل الغابة يا الساكن الاجبال فلمى
 حزين ثم زفنا وتفتح علينا ايا ربى تجعلنى ناخى فلان وما ناخى 20
 شى الاولى جب لى الله فيه النفع وبعث على فليل العائدة راهو

yér-³á¹-t¹fá¹rétét. kēin^ušš¹ro-bēddēman-^ddīk-¹l¹f¹rū¹rōž šsollē-
³tum ulm¹fásōl-d¹iddum-udrēžlum, ukēidōhlo-^ušsēiēd.
kēibūso f¹lhiōt ukēiqūlo : « hná-mēn-dīáf-álláh ūdeáfek!
ā-mūl-lyāba! » ta-kaidōhlo-ndāhōl. ukēibūso-lqbāy-
diālo, ukēimsho-užhūm f¹lk¹suā-d¹šsēiēd. ukadgīblum 5
Imqádd¹ma Imēžmār āu-nnbēh¹ra, ukēibāh¹h¹ro l¹zād-
Imāri, āu-dgāui, u¹hsā-lubān. ūdā-zāndūm l¹nūm āu
rāžlum tālōb, kēiq¹rālum 3¹šsēiēd; ūta má-sandhūmš¹,
kēizā¹ro-llmqáddē [bēli¹ūn-mā¹mēl-3¹āib] ukēiq¹rālum.
mnēi-kēiq¹rā, kēirfēdlum-fā¹ha, uttrēq-¹lli-kadžībo kat- 10
zabbēh. ā¹rāk ū¹nnsā; kēižēbdo mēn-srē¹ra-mēn-tāhrum
ā¹lla m¹ū-h¹zāmum žāž-āu-tlātā-llqrāt š¹-t¹šsmāz; kēif¹-
ho-lqārtos-llū¹li ukēižēbdo-mēnno žāž āu tlāta-t¹šsmāzat;
ukēirkzūhum f¹l¹hsikad-d¹lqāzdir lli-hūma-qsēs¹rēn, u¹f¹ōs-
tum u¹h¹a-lmsēmar mlēssōq f¹lmār¹faz, bāš-kēi¹y ā¹r¹šo- 15
šsmāza h¹ū¹ā-nš¹h¹z-āuāq-ūnūss. ā¹r¹nna dāba-ll¹uā¹ōq
mnēi-kēi¹tōl¹bo mā-uāldēhum-ū¹šsēiēd; uāldēhum kēi¹tēl-
hāu išāzlo šsmāz; uhūma kēi¹qqēu-bnēssum kēibūso-f¹ddār-
huz d¹šsēiēd. uhūmā-kēi¹qūlo : « māz-álláh-llāh! hnā-
mzā¹ūgin-fīk! iā-sīd-lm¹šmodē! āu-sīd-lm¹šmodē! 20
hnā-f¹zā-llāh ūzārōk! iā-ttē¹-l¹hdār! iā-qāndil-lyāba!
iā-ssākēl-l¹žhā! qōlbe-h¹zān; tērzāqna u¹f¹tāz-3¹līna. āu-
rbbi! d¹žzānni-ū¹ddi-slān uma-n¹dišī-llū¹li; žībli-lli-fēh-
ūnafāz, nhāzzad 3¹līna qlil-l¹fāida. rā-hūa qōlbi myā¹ūi¹

فلمى مغبر بزاي الله يا ربى اش هذا السعد عندى يا ربى ارجع
على هذا الملعوف الله يسخض عليه وعلى محبته وعلى من
صره عندى

- وكل اهلية من النساء ومن الرجال كايخلوا للغرسة خيالهم
وكايتمرفوا منهم الرجال كاينزلوا على البهائم الرحيل والنساء من
5 اين كايعضوهم خا الخواج كايضلفوا خا الحصور فى واحد
المامونى كايكون كبير بزاي كايضلفوا عا التالاس وكايغرشوا
المضارب كايجلسوا عا به النساء كاينزلوا السينية كايلفوا ياتاي
كايضجوا على الكيسان اضب شمس من اين كايفاضوا باذاي
10 منهم النساء الكبار كايضجوا الضبول واقولان كايعدوا يعنصوا
ويعدوا اراج للبنينات والبنات كايعدوا يتهاودوا على التعليق
خاميشة فى اين يعلفوها وباش يعلفوها كاتفول البنات احنا
ما عندا شى لا شيط لا فنية لا حبل لا حتى ولو تفلون النجوة
كاتفول الاخرى من اين كاتسمع خيط الشى ما شى احنا ضلعنا
15 الرحيل على البهائم والحمل البهيمه لايح كايكون مصول
بالشناقات وفيس كاتجى واحد اخرى وكانهاود كاتفول يالله
تمشوا للشوارى الشناق باقى مبوط فيه ما تفلون الا كاتمشوا من
هنا لهذا حتى نجاء الرب وكايديروا بالشوارى دور الخايج شى
كايقلب من هنا وشى كايقلب من هنا حتى كايضجوا به
20 كايجهوه كايغرحوا كاتفول لهم اللع هاودتعم ما فلنهما كعم شى
وها ربى جاب لنا باش نعملوا مضيضة باش نمصشوا الصوى

ḥ̣ẓẓáf; ǎlláḥ ía-ṛbbí š-ḥáḍ-ṣ̌ṣạ́;^ad-ẓándi! íá-ṛbbí! ṛféd-
 :^aḷiá-ḥād-ḥ̣ṃḷẓóq; ǎlláḥ-ísḥát-:^aḷéḥ u^a:ḷā ṃḥṣ̌bḅp̣ṭo
 u^a:ḷā-ṃēn-ṣárṛḍo-ẓándi! »

uküll-^ahḷiá ṃⁿ-nnsá ḡmn-erṛẓál ḳéiḍoḥlo-^alỵóṛ̌sa-diá-
 lum uḳēif̣erṛq̣o. ṃēnⁿḥúm-ṛṛẓál, ḳēiṃⁿẓẓḷó-ẓál-lbḥēm- 5
 ḡrṛḥél; ⁿunnsá, mṇēi-ḳēi^aẓṭēūhum dāk-ḥ̣u^aiẓ, ḳēiṭólq̣o-
 dāk-ḥ̣ṣ̌óṛ̌ f̣uáḥ^a-lṃāṃūni ḳēiḳun-ḳḅír ḥ̣ẓẓáf. ḳēiṭólq̣o
 ẓát-tḷḷḷṣ uḳēif̣árṛṣ̌o-lṃṭáṛēḥ̣ ũḳēig̣ēḷso. dáḥ̣a-nnsá ḳēiṇⁿẓ-
 ẓḷo-sṣiṇiá; ḳēḷáqq̣ṃo-íāḥ̣i; ḳēiṭēḥ̣o ẓál-lḳiṣān ḍṛáḥ̣p̣- 10
 ṣ̌ⁿmṃēṣ̌. mṇēi ḳēiq̣ádeu ḅāṭāi, ṃⁿunum ḡunsā-lḳḅār ḳēi-
 ẓēḥ̣ḍo-tṭḅól, uāg̣úlan, ḳēiḥ̣ḍou-iẓānṣṛ̌o-ⁿíṃēdḥo. āṛ̌āk-
 ḥ̣lbṇiṭāḥ̣ⁿ ulbṇāt; ḳēiḥ̣ḍou-itḥāudo :^aḥ̣-ḥ̣aṣḷēq̣-ḍṃōṭēiṣ̌a,
 f̣ēiṃ-iẓallq̣ōḥ̣a ũḥ̣āiāṣ̌-iẓallq̣ōḥ̣a. ḳaṭq̣ūl-ḥ̣ḅēnṭ : « ḥ̣ná,
 mā-ẓanḍēn̄á-ṣ̌i l̄ā-ṣ̌ṛ̌ēt, l̄ā-q̣ónn̄ḥ̣a, l̄ā-ḥ̣ḥ̣él, l̄ā-ḥ̣ḥ̣a-uāḥ̣o,
 uṭq̣ūⁿ-nn̄ēdua. » ḳaṭq̣ūl-lāḥ̣ra, mṇēiⁿ-ḳaṭsm̄áz-diḳ-ṣ̌i : 15
 « māṣ̌ē-ḥ̣ná ḥ̣oll̄āzn̄a-rṛḥél ẓál-lbḥēm? ul̄hm̄ēl d̄l̄bḥēma
 lāḥ̣ēdd̄ ḳēiḳām-m̄t̄āuūḥ̣l ḥ̣p̣ⁿṣ̌ṣ̌uāq̣āt uq̣ēs. » k̄ādẓi-uah̄d-ūḥ̣ra
 uk̄ath̄āuūd̄ k̄at̄q̄ūl : « íālla-mm̄ṣ̌iḡ-nṣ̌ṣ̌uāri! ṣ̌ṣ̌uāq̄ ḥ̄āq̄e-
 m̄ṛḥ̣ōt̄-f̣ēḥ̣! » mā-t̄q̄ūl ill̄á k̄ēim̄ṣ̌iḡ m̄ⁿu-nāḥ̄nā-nn̄āḥ̄nā,
 ḥ̄ⁿḥ̄ā-nḥ̄dā-z̄z̄áṛḥ̣; uk̄ēid̄ōṛ̌o ḥ̣p̣ⁿṣ̌ṣ̌uāri d̄āur̄-ḥ̄ḥ̄āt̄ēm, ṣ̌i- 20
 k̄ēiq̄lēm-m̄ēnn-āḥ̄na uṣ̌i k̄ēiq̄lēm-m̄ēnn-āḥ̄na, ḥ̄ⁿḥ̄ā-k̄ēi-
 t̄ēḥ̣o-ḥ̣ēḥ̣ k̄ēiz̄ēḥ̣ōḥ̣; k̄ēif̄ōṛ̌o. k̄at̄q̄ūllum ḥ̄lī-ḥ̄āud̄āt̄um :
 « mā-q̄ult̄ālk̄ām̄ṣ̌i? ḥ̄ā-ṛbbí-z̄āḥ̣ⁿuā ḥ̄āṣ̌-n̄z̄ám̄l̄o-m̄o-
 t̄ēiṣ̌a, ḥ̄āṣ̌-ḡm̄m̄āt̄ṣ̌o-ṣ̌ṣ̌ēif̄-k̄ām̄la. » k̄ēiq̄ūl̄iḥ̄a : « uōll̄āḥ̄-

كاملة كايقولوا لها والله أَلَا المهادمة ذبال مبرائة ومستحقنا
 نعصوب نصييش انتينا الاولية غير نعلقوها كايبدو افسح ما
 نفسح اجب ما تجب بعد ما كايكون مشدود بزاي كايتمسح حتى
 جهدا شي ذالوليدات صغار اخوتهم كايستعجبوا فيهم كايقولوا
 لهم العبارات هذو العيادا⁽¹⁾ بالله ذغيا فسحوه كاتجاوبوع البنات 5
 كايقولوا لهم اش سعاب لكع الحية كاتغلب السبع كايقولوا
 باللهوا كاهمشوا حتى لواحد الشجة كايغوا يعلقوا فيها كاندور
 البنت في اخرى كاتفول لها عويشة ايوا هذو الشجة مسوسة
 وراشيه النصييشة الاولية تجي مكعورة على وجهه كاتجاوبها
 وكاتفول لها لان يا الحبيبة الله يتجيني فالح في عرفوبه كاتفول 10
 لها لان يا الحبيبة اللع يبغيها لانا غير فلت لانا وكان ما فلتت
 شي عليك كاتفول لها ايوا هذو الله نعتشوا على واحد الشجة
 تكون صيحة وخضراء ومنععة وكبي تحت فلينا وبهد هذو
 كايعلوا كاهمشوا ذوقا ذوقا حتى لغاع الجنان كايصبوا الارض
 والهبة والشجة نابنة في الوسط كبي نووا مع خاضع كايقولوا 15
 حين كايصبوا ذال الشجة ايوا الله اعطانا على فة فلينا لوكان
 فلينا على الله مع ذلوز كان يعصى لنا كايديروا بعضهم ذابة
 ايوا القنبة هاه والشجة موجودة ومطيشة كاتخصي اش كون
 يعلقها كاتفول لها انتينا كاتفول لها لان يا الحبيبة عمي ما
 ضلعن في الشجة ولا تشبخت فيها كاندوي نصيح كاتجاوبها 20

(1) Contamination des deux formules عيادا بالله et العياد بالله.

elli-lmhāuda-diūlĕk-m^ozīāna! um^osshāqq^ona nazīēuāk
 ttāiēš ntīna-llūūlīa, zēr-nzallqōha! n keībdōu, fsāh-ma-
 tfsāh, žbēd-mā-džbēd; bās^adma keīkūm-m^ošdūd-b^ozāf-
 kēit^ofsāh. h^ottā-žuhdēn šī-d^elūlidāt-syār, hōtūm, keīs-
 sās^ažbo-fēhūm; keīqūlūhūm : « l^afāj^ot-hādo! l^ozīūd m^o-b^o-l- 5
 lāh! dōyīā-f^oshōh! n keīuāžbūhūm-lbnāt; keīqūlūhūm :
 « s^o-shāb^olkūm; l^ohmīa kātēylēb^o-ssbās! n keīqūlo « ial-
 lāho! n keīmsīu h^ottā-nuāh^a-ššēžra keīby^ou-izāllqo-fēha.
 kaddōr-lbēnt fāh^ora katqūlla : « s^auīsa! ēua hat-ššēžra-
 msīūsa urāšīa; tt^ottīšū-llūūlīa džī mkās^aora s^alā-užhak. n 10
 katūāžba ukatqūlla : « lā^oia-lh^obība! « llāh-ēu^odōimī! fāt^ok
 fāzarqūbēk! n katqūlla : « lā-ia-lh^obība! llī-byēhālēk! ana-
 yār-qūt^olĕk-ūkān; mā-fēllēltsī s^alīk. n katqūlla : « ēuā
 hāk^odāk? iallā^h n^otsō s^alā-uāh^a-ššēžra, tkūn-shēha, u^ohā-
 dra, umnāsanzā, ukīf-ihēbb-qōlb^ena u^ouīrd. n haidāk 15
 keīsāmlo. keīmsīu-dūga-dūga h^ottā-nqāz^odōnūn; keīšēbo-
 lārd uātīa, ušš^ožra nābīa flūōst, kīf-ēnuōu mzā-hātrōm.
 keīqūlo hēn-keīšēbo-dāk-šš^ožra : « ēua āllās-s^atāna s^alā-
 qōdd-qōlb^ena! lūkān t^olōhna za-llāh mūd^od-dēluiz, kān-ias-
 tēh^anna. n keīdōro-bbāztūm. n dābā-ēua! l^oqōnnba hāhī! 20
 uššēžra mūžūda, umōtēisa-kātl^ošš; škū-izāllōgha? n
 katqūlla : « ntīna! n katqūlla : « lā-ia-lh^obība! zōm^ore
 mā-llāzt-f^ošš^ožra ualā-tšēbbōtt fēha : ka^ohūf-ēntēk! n

اخرى كانقول لها انت كالتاي نصيح وانا كالتاي نصيح مرضنا
 واحد والشافى الله اشى كون يعلفها كانقول لها عيى لاخلاد هاه
 كان وافى معنا فدام الشوارى كانقول لها عيى له اختيتى
 عبادا كانبدا تعيى له من فواع الغرسة آ اخلى ما كالتى تكهل
 5 زوج او ثلاثة والعيشات حتى كايكون وافى عنده راسهم اشى
 بغيتوا صديقتوا الدنيا بالعوانات والهجولات كاتسمع من وراء
 الهروب هذا الشى عيب عليكم آ البنات كايقولوا له خلاصنا من
 الصاع آسيى ايه خلاصكم والله عوركم لان ييرتوه ما تبفوا
 غير كانصهوا الشيب تج كايفضعوا الحس من اين كايشوفهم
 10 هياكل فهم كايجهوا عليه كايقول لهم انا غير نتملغ معكم انا
 عاد شهوتى ذرككم على ضهمى ونخلكم للعبارية ونشبي
 لكم فى اللجانات خيط الوقت كايبرحوا وكايبدو كايحكوا
 كايقولوا له غابة كالتجها الله يعيىنا ويذها ما شى بالجد عيى
 كايحكوا معه زعها من اين كاتندج لهم البعجة على اشى البنات
 15 اذكر لهم الهواج واقتلهم كايبدا يستفصيهم من اين كايشوفهم
 ارضاب خاضع عليه تسمع هذيل الوقت كل لصير يلغى بلغاه
 كايقول لهم ايوا على اشى عيىتوا لى كانقول له غابة اخته
 ايوا اخلى احنا بغينا تعلق لنا مضية على فبال احنا ما فدرنا
 شى نعلفوها ساعة من اين جئت بعيت نفيح علينا المفلان واحنا
 20 ما حاجتنا شى فى هذه الهخرة كاملة كايقول لهم ايوا بغيتوا

kaṭuāz̄bā-h̄rā kaṭqūlla : « *nī-katḥāf-ṭēh*, *uāna-kaḥāf-ṭēh*; *māṭna-uāḥed*, *uṣṣāfe-llāh!* *škū-izāllqā?* » *kaṭqūlla* : « *zāiēt-ḡhāk!* *hūu kān-uāqōm-mzāna qōddām-ṣṣuāri.* » *kaṭqūlla* : « *zāiētlo ā-hūti!* *saḥāk!* » *katḥdatzāṭlo mēn-qās-ālyōrsa* : « *āḥā!* » *mā-kādzi-ikēm- 5 mēl zūzā-ūllātā-llzaitāt*, *ḡtā-kēikūn-uāqōf zānd-rāṣum* : « *š-ēbyēto?* *ṣḡddāto-ddūnia-h̄lyuātāt!* *wr-zūlāt katsmāz-mūr-ēzrōh*; *ḥat-šī zāib-salikum ā-lbnāt!* » *kēiqūlūlo* : « *ḥlāšna m-ṣṣdās ā-sidi!* — *ēḥ ḥlāškum!* *uōllāh zōmmōy-kum lā-dēirṭh!* *mā-tēbqāu ḡēr-kaddōfro-ṣṣīb!* » *tēmma- 10 kēiqto-lḥess.* *mneī-kēšūfum ḥāidāq-qhāḥum.* *kēiz-āzro sālēh.* *kēiqūllum* : « *āna ḡē-kāntmēllāḡ-mzāikum!* *ānā-sāt-šāuṭī ḡrēkkēḥkum sālā-tāḥre*, *undāḥḥālkum-ḥḥam-māriā*, *uṣṣbbāṭikum fllzāmat.* » *dik-ḡuāḥt kēiforḥo ukeḥbdou-kēitāḥko*; *kēiqūlūlo* : « *dāba katḥāiēmna! 15 ḡlāh-ēzazzāna fik!* » *ḥūma-māšī-ḥedḡēdd*, *ḡēr-kēitāḥko-mzāh*, *zāzma*, *mnaī kāttēnsāḥlum-lbāra*; *sālāš-lbnāt dkūr-lum-ṣṣzūz̄ ūqtlum.* *kēibda-is̄qṣēlum*, *mneī-kēšūfum rṭāb-ḥātrūm-sālēh.* *t̄smāz-dik-ḡuāḥt*, *kull-tēir-ibyē-ḥēlyāh.* *kēiqūllum* : « *ēna sālāš-zāiṭūli?* » *kaṭqūllo- 20 dāba-ḥūto* : « *ēna-ḥā!* *ḥnā byēna ṭāllōḡūna mōtēssa*, *sālā-qēḥāt ḥnā-mā-qdār-nāšī uzallqōḥa.* *sāza*, *mneī-zīti ḥdīt-tqāvd-sālīna-lmqāl*, *uḥnā mā-ḥāz̄-nāšī ṣḥad-lḥādya kāmīa.* » *kēiqūllum* : « *ēna byēto ḡēr-nzallōḡlkum-*

غير نعلق لعم مُصيشة ايوا يا رايح كايئتب لعم من يدع داخ
 الضوال وكايستب الصباه من رجله وكايشعك الجلاب اللع
 عليه وكايتهر اكهامه وكاييدا يعضى الهزاضة فدّام النساء
 شوفونى انا ما فدّنى احد وهو مسيكن فى حال العشيبه تنعج
 عليه يصح بالحق فدّام السيالات ما تّج شى كاييدا دابة. اخينا 5
 طالع كايئتبك حتى فى اين كايئترفوا امدران كاييدا دابة
 كايئتر بعينه اش من امدر يقضى بهك فيه كايضلع فى واح
 باش ماشع بهك فيه ما نفول الا داخ امدر راشع العائل مسكين
 ما خوم شى ما ضلع حساب هبدا وهى كاييدا كايغوث عليه
 هديك اللع مع اخته ايه آسيعى فى اين ماشع تبهك كايئبغى 10
 تعيب شى واحده فينا من اين كايئسمع اخته كايئقلب فيها
 كايئقول لها ما يستاب لك شى عندك العبد وبعد ديك الشى اش
 حال شى لك بابا من كايينوضوا اليك فى الفجة وما تسمع من
 عندج غير آ عباد الله فكّوا الروح اللع حرم الله ايوا العائل ما
 تفول الا كايئبل ديك امدر وكايشوبى واحده الجديع وكايئب فيه 15
 من اين كايئبضه ايج ما يئمّن كايهوّم للمعوق دامدران وكايئنفى
 تنفيّة واحده للارض البنات غير كايشوفوا مُصيشة تعلقت ما
 كايكذبوا فى عيضة حتى كايحوروا بها كاييدا يعمّوا فيها
 ويعمّنوا فيها وبعد ما كانوا اليك فى الفجة وفل لع نفول لك
 والقول والقالة من اين شافوا مُصيشة ومشوا الى لها تفول عمى 20
 ديك الشى ما كان اخاع شاي ديك الشى فال لعم اه يا النساء يا

mōtēša? ēua iā-rābāh! 7 kēint f. līm-mn-iddim dak-
 tuāl, ukēišēib, 7 s̄s̄ bbāt-m̄r-rēžlo, ukēišād-dgēllāb 7 lli-
 3^alēh, ukēiš mmār-kmāmo ukēibda-iāzīlē-lāhzāta qōddām-
 7 n̄sā « s̄ūfūnī-āna ma-qōdd^ani-hādd! 7 ūhō^a msikēn,
 fhāl-lā^azšība, tēnfāh-3^alēh ētēh; b̄lhāqq qōddām-7 s̄s̄ūālat, 5
 mā-tēmmāši; kēibda-dāba-hēvna tālaz, kēišēbbōt h̄tā-fēi-
 kēitf r̄r̄qo āmdrān. kēibda dāba-ih̄zēr-b̄zāmo, 7 s̄-mn-am-
 dēr iēqbōt-ēr bōt-fēh; kēitlāz-fuāhēd bās-māši-ēr bōt-fēh.
 mā-tqūl illā-dāk-āmdēr-rāši. 7 zāil-m̄skīn mā-hām-
 m̄^mši, mā-tōllāh-h^asāb. hāida ūhēia kāt̄bda katyōuūt- 10
 3^alēh, hādik-7 lli m̄zū-h̄to : « ēh-ā-sīdi! fēi-māši-tōrbōt?
 kāt̄bye-tzāiēb-ši-ūhda-fina? 7 mnēi-kat̄smāz-āh̄to, kāt̄-
 qlēf-fēha, katqūlla : « mā-ishāblēksi zāndēk-7 zābd!
 ūbāzd-dik-ši, shāl srālēk-bābāk-mēnnō? 7 kēnūdo liēdd-
 f̄lqūdga umā-tsmāz mēn-zāndum zēr : « ā-3^aihād-āllāh! 15
 fūkkō-r̄r̄oh 7 lli-hārrōm-7 llāh! 7 ēua 7 zāil mā-tqūl illā-
 kēibēddēl-dik-āmdēr ukēišūf ūah^a-dgēdid ukēirbōt-fēh.
 mnēin-kēi^vh̄to sāhh-mā-ūmēkkēn, kēihōud-7 lli f̄rōq-
 dāmdrān, ukēināqqōz tēngēzā-ūhdā ūl'ārd. 7 bnāt γār
 kēišūfo-mōtēša-tzāllqōt, m̄-kēikēddbō-f̄zūitā, h̄tā- 20
 kēidōro-bēha; kēibdōu-zāiūro-fēha 7 ūezār̄bno-fēha; ūbāzd
 mā-kāno liēdd-f̄lqūdga, ūqūlli nqūllēk, ūlqōūl-ūlqāla,
 mnēi-sāfo-mōtēša umšōu-lilā, tqūl zōmm̄r-dik-ši-mā-
 kān. hāhūm šāf-dik-ši qāllūm : « āh-īa-nnsā! iā-ūhāi!

الحياى الله نساكع من رحننه وكثير من اين كايشوفها بها بها
 عيكت لها وفانت لها سير عينا لعوق راس الغرسة لها موني جب
 لنا واحد الخجة باش نرضبوا بها مبيشة وواحد الهريمية
 صغيرة باش يجلسوا عليها الله باع ما تحفتمع النوبة هيذا
 5 كان هلعت كاتجى الله لان يشفيها ما نفول له الا كان صلح
 حتى الامونى كايوروا فيها هذا الشارفات العفارب كايحوا
 يغوثوا عليها بلسان واحد يا يكون له يا يعزل له اش كلى
 الله علينا احنا الهجولات والنسوان الله معنصين كاملين
 كايسمعوا وانها كانقولوا كاتجى هذا العائلة مسكينة كاتحش
 10 حتى كاتحوب وما كاتصيب فى اين نعمل وجهها والجيران
 كايسمعوا هيذا وبهاها كاتكون فى النجينة كاتعمل الشغل
 كاتسمع هذا الشى كاتحرفها فليها كثير من اين كاتشوى بنتها
 وجهها اجر مزق هذا الوقت كاتقول لها هذا محتاج وكاتشهى
 على خربت وكاتقول لها ما كائن شى فواله فى حاله يا القواله
 15 هذاحق آالسلاله والقوالين آالسلاله والسليين يا سعيهه يا فليله
 الحياء يا الجنكة يا الخانقه يا المصوضة يا المبهدة خافرانك يا
 تحاسة الضواجن كاتشبع فى سياد اولاد الهجال المعصين
 الجلائل الله كايشهو الضميين خيالهم كايشبعوا وكاتقول لها
 اخرى سكيكو وحجر الواء ما خص وخص خص وسبعه
 20 الخمامل فى نصبه يا الشارفة يا العائمة يا الهواله يا بوسناون
 يا بوسناجر يا القوادة يا الحية الصهار يا عدوة الله يا الخشبه

ăllâh-^ansâkum-m^gŕ-râhmâto! » uk^tîr mn^ei-k^ešⁱšⁱfa b^eha-
 b^eha zâv^tîlâ uqâtla : « sîr-d^oŷiâ nfôq-râs-lyôrsâ llmâ-
 m^uni; zîbⁿna uâhd-^lmhâdda, b^âš-^rŷ^tttb^o-b^eha-mô^tîša,
 uâhd-^zzrêb^uia-syêra, b^âš-ig^elso-^slêha, ^lli-bâq^e ma-
 lhqâttum-ⁿmâba. » hâidâk-kân; tôl^sat-kâdzri; ^llâh-lâ- 5
 îšqêha! m^â-ⁿqûll^ek illa-kâttlâz h^utâ-llmâm^uni; kâidôro
 fêha dâk-^ššârfa^t lâzqârêb, uk^eîbdou-iyôût^o-^slêha
 b^ll^sm-uâhed : « iâ-îkûll^ek iâ-îfâll^ek! ^šš-kêll^ef-^llâh
^slîna hnâia! ^rr^zâlâ^t unⁿsuâl-li-mânsr^en kâmlin-
 k^eš^em^zo! un^tîma katg^oulo! » kâd^gi dâk-^lzâila m^škîna, 10
 kâ^th^šem hâttâ-kaddûb; umâ-katš^ef-f^ein-tâzm^el-^uûzha.
 ud^gîrân-k^eš^em^zo! hâida wimmâha katkân-f^ll^tîna kâ-
 tâzm^el-^ššyûl. katsmâz-dîk-šî; keihârqu qôlba k^tîr,
 mn^ein-katsûb-b^entâ, uûzha-hmâr mzônn^eg. dâk-^luâht
 katqûlla : « h^anâ-n^htâzêk! » ukatsômmâr ^slâ-hzâ^t ukat- 15
 qûlla : « m^â-kâinšî g^ouâla-fhâlêk, iâ-ig^ouâla d^hulhâqq!
 â-sslâla d^lg^ouâlin! â-sslâla t^ššâfâli^en! iâ-sfêha! â-qli-
 l^et-^lh^uâ! iâ-t^eînka! iâ-lhânza! iâ-lm^tôuta! iâ-lmbâhâ-
 d^la-dqrânêk! iâ-lâhhâst-^tôâz^en! katšbâz-f^siâdêk ulâd-
^rr^zâl ^lmâssr^en-d^glâil, ^lli-k^eîšⁱšⁱmmo-dd^frin-diâttum 20
 k^eîš^eb^zo! » ukatqûllâ-h^râ : « skiko uh^azâ^r-^luâd! m^â-
 h^šš^k uh^šš^k-h^šš^ok usêbâ-ddmâmel fuûssôk! iâ-ššârfa!
 iâ-lzâiba! iâ-lb^zuâla! iâ-hû-snâun! iâ-bu-snâdêr! iâ-
 lqâûâda! iâ-lhâia-t^ššmâ^r! iâ-^sâd^out-ôllâh! iâ-lhâšba-

وَجَهَّتْ بِالسَّلَالَةِ الْفَرشَالِينَ مَا كَابِغِي بِنَاتِهِمْ وَكَابِغُوا مَعَ
 بَعْضِيَتِهِمْ شَيْرَاعَضْنَ نَعْصِيحَ كَابِغِي خَلُّوا إِلَيْهَا لِيَأْتِيَهُمْ أَشْ
 هَذِهِ الْقَلْبَةُ تَقُولُ لِمُرْسْتَانِ بِلَا صَيْفَانِ كَاتِبَا أَمْرَانِهِ تَقُولُ
 لَوَاحِدِ أَشْ فَانْتِ لِلْعَائِلَةِ الصَّغِيمَةِ وَفَانْتِ وَمَنْ أَيْزِ هَخَرْتِ مَعَهَا
 فَتَحْتِ ذَاكَ الْحَفْمَ الْحَاظِرَ مَا بَغْتِ تَشْتَدُ فِي حَالِ الْجُرُوءِ الْمَسْعُورَةِ 5
 وَمَعَ الْآخِرِ فَانْتِ لِي الْفَرشَالَةَ وَكَابِغِي الرَّاجِلِ ذِيهَا يُضِيرُ فِي
 ذَاكَ السَّاعَةِ وَكَانَتْ خَرَجَ لِلْبَابِ الْغَرَسَةَ وَكَابِغِي أَرَاكَ لِآخِرِ عَاوِدِ
 بَرَكْتَ عَلَيْهِ الْمَرَاةُ ذِيهَا فَانْتِ لَهُ بَأْسٌ فَلَانَهُ فَانْتِ لِي يَا يَكُونُ
 لِي يَا يَفْعَلُ لِي وَجَرَّتْ فِيهَا فَيَّ عَاوِدِ الرَّاجِلِ ذِيهَا كَابِغِي
 يُضِيرُ وَيَنْزِلُ كَابِغِي الْبَابِ وَيَخْرُجُ وَكَانَتْ خَرَجْنَا آخِرَ فِي الْبَابِ 10
 مَا كَابِغِي شَيْءٌ حَتَّى يَبْدُو كَابِغِي لَهُ آخِرَ الْكَلِّ كَانِ فِي الْبَابِ
 وَافِي كَابِغِي لَهُ أَشْ عِنْدَكَ كَابِغِي لَهُ مَعَ النِّسَاءِ ذِيهَا لِي يَكُونُ
 عِنْدَكَ وَلَا يَأْكُلُوهُ كَابِغِي لَهُ يَا لَصِيْبِي اللَّهُ يَنْجِيهِمْ أَنْتِنَا أَشْ
 فَانْتِ الْمَرَاةُ ذِيهَا وَفَانْتِ حَتَّى جَهْدًا فَانْتِ لِلْمَرَاةِ الْفَرشَالَةَ فَالِ لَهُ
 هُوَ يَا لَصِيْبِي هِيَ فَانْتِنَا فَالِ لَهُ آيَهُ وَخَلُّوا بِهَوَجِ إِلَى لَهْمِ وَمَا 15
 خَرَجُوا حَتَّى ذَاكَ الْحَوْجِ وَبَاسُوا الْوَسْوَاسَ بَعْضِيَتِهِمْ وَتَقُولُ عَمْرُؤُكَ
 الشَّيْءَ مَا كَانَ

أَيَا أَرَى لَنَا ذَاكَةَ لِلْعَائِلَةِ رَفَعْتَ الْخُذَّةَ وَالْهَرَبِيَّةَ وَهَوَّجْتَ كَاتِبِي
 وَكَانَتْ خَرَجَ فِيهِمْ حَتَّى ذَاكَ وَصَلْنَا فَجَامُ مُصِيْشَةَ فَالُوا لَهَا أَشْ
 عِنْدَكَ تَعَصَّلْتَ تَقُولُ لِي مَشِيْتِ تَجِيْبِ الْمَوْتِ بِسْمِ اللَّهِ كَانْتَقُولُ لَهَا 20

dġāhānnēm! iā-sslāla-llqārsālin! n mā-keiḃqāsi-beinā-
tum; ukeiḃdōu mṣā-bāstētum γēr « ʔtēni nazītek n. keidōh-
lo-rrzāl-diālum : « āš hād-lqālabā? tqūllek ḥmōrstām-
blā-tēqān! n kātēḃda mrāto tqun-nuāhed : « āš-qālēt-
ḥbāila-ssyēra, uqālēt! umnēi-hādārt-ḥmāha, fēḥ^hd- 5
dāk-eddqōm-ḥhānēz, mā-byāt-tšūddo! fhāl-dġārua-
lm^hšōra! umṣā-lāḥḥar qāltli-lqārsāla! n ukeiḃye-rrāzēl-
diāla-itēr fdāk-ṣsāza; ukeiḃruž ḥlbāb-dēlyōrsā ukēiōqōf.
ārāk nāḥōr; ʔāuod ḃērket-ʔlēh-ḥmrā-diālo, qāltlo ḃēin
« flāna qālṭli iā-ikūllēk! iā-ifzāllēk! učērret-fūmma- 10
fūa! n ʔāud-rrāzēl-diāla keiḃyē-tēr-ḥumzēl; keiḥtāḥ-
ḥbāb ūiḥruž; ukēižbār ḃēvna-iāḥōr fḥbāb, mā-kešāfsi
ḥattā-fēh. keiʔāietlo-āḥōr, ḥli-kān-fḥbāb-uūqōf; kei-
qūllo : « š-ʔāndēk? n keiqūllo : « mṣā-nmsā-diālēk! ikūn-
ʔāndum uālā-ḃāklōh! n keiqūllo : « iā-lātēf! āllā^h-en^hġē- 15
ḥum! nṭina āš-qālēt-ḥmrā-diālēk uqālṭi ḥ^hṭā-ḥzūhdēn
qālēt-ḥmrā ḥqārsāla n qāllo ḥōua « iā-lātēf ḃēia-qāltā? n
qāllo « iāḥ n úthlo-ḃzūž-lilum, umā-ḥōrzo ḥṭa-t-ṣāllḥō-
ḥum; ubāso-rreōs-d^hbāstētum, utqūl ʔōmm^hr-dik-šī-mā-
kān.

20

ēua ārānna-dāḃa-llāila; r^hfdēt-ḥmhādda-uzzārḃīa
uhōu^hdēt-kādžri ukadžáržār-fēḥum ḥ^hṭā-d-uōsslōt qōd-
dām-mōtēiša; qālūla : « š-ʔāndēk-tʔattālti? tqūllek mšīti-
džāḥ-ḥmūt ḃ^hšm^hllāh! n katqūlla : « ḃṣēd ḥblā ʔāliā!

بعيد البلاء، على وكان شفت ما جاز على مسبتي كانفول لها
 على اش ا ويلي كانفول لها ايوا الشاروات كاتجيمع الغيمه من
 الصغاران كانفول لها ربي يعيننا فيهم اويلي امراة شاروة
 وشانبة واحناكها مكهشين في حال الاحناط خانرابوز وهي عاد
 كانضع ترجع لى للصر والحيضان ربي ما يعيئشهم ولا يهنيهم
 الله يعيننا فيهم كيبى انها مخوخين
 كايبدو لها خابة واحدة كاتصيش واخرى كاندفع بها مضيصة
 كايبدو لها خابة على الغناء ومن الغناء اللع كايغنوه هو

علفتها مضيصة

10

في عويجات النديشة
 نصيئت ونغتي
 انا وعويشة
 مضيصة عليتها

ومن اين جاء محبوبى

15

تبعته وخليتها

وبعد الغناء كايبدو لها على العموبى ومنه

يا الوافعة على السخ

يا المدرفتنى بالسنائر

هل تشوى اخا تجرح

20

مضوب بهوس الينادر

ūkā-ṣ̌ ṭcī mā-gáz-^alā-msēbb_pi! ʔ katqúlla : «^alāš-
 ā-ūli? ʔ katqúlla : «^eua! ššārfaḥ kadžēhum-lyēra-m-
 ṣṣyārāt! ʔ katqúlla : «^rbbi-^ezazzina fēhum! ā-ūli! ḥmrā
 šārfa usāiḥa uhnāka mkēmmsīn fhāl-lhnāk-d^rrāḥoz!
 uhēia zād-kattmāz ḥ^rzāzi n^sṣoy^r-uddidān! rōbbi-mā-i- 5
 zāšsum ulā-imēnnēhum! ʔllāh izazzina-fēhum! kif^uḥ-
 ma mḥāu^uḥen! ʔ

kēḥdou-dāḥa, uḥdā-kattāⁱš, uūḥra-kaddfūs-ḥēha-mō-
 tēiša. kēḥdoulēk-dāḥa-zāl-lynā.

um^l-ly^anā-lli-keiyōnnūah hōūa

10

zallōqtā mōtēišá

f^ezūidāḥ! ḥnīšá

ḥtāiēš unyōnni

anā ū-zāūšá

mōtēišá zallūá

15

umnēin-žá māḥbūḥi

ḥbasto-ū-ḥūllūá

ubāsd-lynā kēḥdoulēk zāl-l^arōḥi umēnnō

ū-luāqfa zāl-ēsstāḥ

ū-lmdērrpānī ḥ^sstāū^r

20

ḥoll-ōtsuf ḥāk-^ddžrāḥ

mōd^rūb-b^rīōs ḥmāū^r

بالجم تفول لي خليلي
 ما رايت من وراي منبعة
 بالسقّ تحط الي لي
 وفلبط فيه الخديعة

5

ح يا لآ وانا نصيح
 ونعمّوا برج خالي
 كلام النساء ريح في ريح
 كلام الرجال عميز وعالي

10

يا المالكتنع بنضرد
 يا الزائفة في عرابي
 تمّيت حدي لصرد
 وريفد هو شرابي

15

تمّيت راسع حّام
 مبني على صه ناره
 من فوق ما بان مخّان
 من تحت هابوا حجاره

20

خكّك نوّار تركي
 وريحتك عود الفهاري
 من اين نتبعكركي نبيكي
 من اين نشوبك تشعل ناري

ḥēlfūmm ṭqullī ḥlīlī
 ma-rēt mūrāk munfēza
 ḥṣṣēnn tēdhēk līlī
 ūqōlbēk fēh-ālhēza

ṣēḥ iā-lallā uānā-nṣēḥ
 ʔunzāmmṛo ḥūrṣē ḥālī
 klām-ēnnsā rēḥ firēḥ
 klām-ērrzāl ʔʔzīz uydli

5

iā-lmālkānī ḥnōdrōk
 iā-zzāida fē-ʔādāḥī
 ṭmēnnūt ʔdri-nṣēdrēk
 urēqōk ḥōua-ṣrāḥī

10

ṭmēnnūt rāṣē ḥāmmām
 mēḥnē-ʔla-ṣāḥāt-nūrō
 mēn-fōq mā-bān duḥḥān
 mṣṣ-ṭāḥt tāḥō-ḥzārō

15

ḥāddēk nōuār ṭurkī
 urēḥtēk ʔd-ēlqmāri
 mnēin nēṭf. kkrōk nēḥkī
 mnēin nšūfēk ṭʔʔān-nāre

20

وخصَّ بعدا من اين كايفاضوا من العمويى او الغنية
 كايضلفوا تزغيتة واحدة وكايبيعوا غير هذة كاتغنى واخرى
 كاترد عليها والزغارت ختامين وباركين لى على ديد
 مضية غير واحدة تهبط وواحدة تطلع وكايبقوا هكذا حتى
 كاتغيب الشمس فى بحرهما

ūh̄[̣] s̄s̄[̣]k-[̣]báda, mn̄[̣]ei-k̄[̣]ēiq̄[̣]ā[̣]ḍēu m̄[̣]l̄[̣]-l̄[̣]ʳ[̣]ó[̣]ḅi āu-ly[̣]ú[̣]nia, k̄[̣]ēi-
 t̄[̣]lq̄[̣]o dz̄[̣]ó[̣]yr̄[̣]ū[̣] w̄h̄da. uk̄[̣]ēi[̣]ḅ[̣]ḍou, γ̄[̣]ēr h̄[̣]adi kat̄[̣]y[̣]ónni u[̣]ā[̣]h̄-
 rá-kat̄[̣]r̄ó[̣]dd-[̣]ʳ[̣]l̄[̣]ē[̣]ha; uzzy[̣]ā[̣]ṽ[̣]t̄[̣]-h̄[̣]āddām̄n; ub̄[̣]ār[̣]k̄illēk [̣]ʳ[̣]l̄[̣]ā-
 d̄[̣]ūk-m̄[̣]ō[̣]tē[̣]isa, γ̄[̣]ēr u[̣]ḍ[̣]h̄da-t̄[̣]ā[̣]h̄ḅ[̣]ót ū[̣]w̄h̄da-t̄[̣]l̄[̣]áz. uk̄[̣]ēi[̣]ḅ[̣]q̄[̣]ā[̣]u-
 h̄[̣]ak[̣]d̄[̣]āk h̄[̣]ṽ[̣]t̄[̣]á-kat̄[̣]y[̣]ēḅ-[̣]š̄[̣]s̄ém̄š bb[̣]ā[̣]h̄ra

الضرمبة

انا واولاد الحومة بستة بنا كانت بافيه للعاشور يومين وانا كيبى
 شين واحد الضرمبة من الصياغين جديدة بافيه من اوف
 5 هم جتها التهمجة الاولبة على الترصي والشوكة ترعمت فلت
 مع نعبس هذه الشوكة الخديج وهى مردومة هيدا غير نمشى
 عند اولاد الحومة يعيبوا على كاملين والله ما نرضاها فبضت
 الضريف وجئت بالله يالله عوفا عوفا حتى وصلت للباب
 الخانوت ععليلو ووفعت نصيب عنده زوج الصعوى والشوكة
 هيدا هو فال لى حين شاف الضرمبة فى يى خصل شى شوكة 10
 فلت له ايه جاء هو اختار لى شوكة والهنج فلت له اش حال
 فال لى بليون جئت انا فلت له اسفها لى باش ما تترجم شى فال
 لى زى عشر وجوه ادا كاتبغيها مسفبة ما نعبس الا زوته عشمى
 وجوه باش شبر الضرمبة وركبها فى الهيار وفلج لها الشوكة
 الفعجة وخلقى غير النفبة والضرمبة خاوية شبر الشوكة والهنج 15
 الل مفنتة وسببها فى بيت النار وامتنع كايسوط بالكير من
 الورا حتى رجعت حراء كانولول فبضا باللفاظ وسببها فى
 النعب اطام بعد ما كانت بيضاء كانتشرف فى حال النفبة من ايز
 تسفت ولى كحلان حتى دخلت فيها العجب روجها شبر واحد
 اللويفة والصوى صغية وبغى يعملها لها فى ذيب النفبة باش 20
 يركز الشوكة فلت له انا بالعفل شبرن واحد الهوج واليشات

III. *ttrómba*.

ana uulád-lháuma b_ps^o ttá-bīná kán^ot-bāqá-t^ol^ošāšor iū-
 mēin uána-kif-šrit-uáh^a-ttrómba m^on^o-ssēiáyen ždida bā-
 qā-mzauōq. t^orrōžča e^ot^o t^orēžā-llōuliña s^al-ttērsēf usšúka- 5
 t^orēdmēt. qúlt-mzá-nfsi : « hād^r-ššúka dēlhēd, o^ohēiá-
 m^ordūma; háida yēn-nēmšī zánd-ūlād-lháuma, izá^oi^obo-
 s^al^oia-kāmlīn. uōllā^h-ma-r^ordāha! » q^obótt^o-t^orēq, uz^ott^o
 iā^olā^h-iāllāh, dūga-dūga, h^otā-usólt n^olbāb-l^ohānu^ot d^a;
 lilo, o^ouqóft. n^osēb-zando žú-d^oššóš-t^oššūōk. háida hō^a- 10
 qállī hēn-sāf-ttrómba fiddi : « h^oššók-šī-šúka? » qúttlo
 « iēh. » žá-ho h^otārli-šúka-d^olhénd; qúttlo : « šhāl? » qállī :
 « bēliān. » žūt-āna-qúttlo : « sqéhāli bāš ma-ttērdēmšī. »
 qállī : « zíd zāš^o-uzžh idā-kābyēha-m^osqēia. » ma-
 mfāzmi illa-zútt^o-zāš^o-ūžžh, bāš-š^obbār-ttrómbā, urēkkēb- 15
 ha-fēzžōiār, n^oqállazla-ššúka-lqđima, u^ohālla yēr-t^oōq-
 ba-ttrómba h^oduia. šēbbār-ššúka-d^olhénd e^olli-mqānnta,
 usēi^obha-bbīt-n^onār, ul^on^o t^ozāllem kēi^ošot-b^ol^okīr-mēllāura,
 h^ottá-rž^oat-hāmra-kātuūluól. q^obótha bēllāqqūt, usēi^obha
 f^olqúbb-d^olma. bāzma-kānēt-bēi^ota katiš^ooq šha-nnógra, 20
 mnēi-t^osqát, u^oullāt-k^ohlā, h^ota-d^ohānni-fēhā-l^ošōb. r^ofēd-
 ha, š^obbār uáh^a-llūēqa-t^oššóš syēra, u^obyā-i^ozmēlhāla
 fdak-t^oōqba, bāš-iērkēz-ššúka. qúttlo-ānā : « h^olāzqol! »

5 خجاج واعطينهم له باش يعلمهم فى التفة بالضربة قبل
 ما يركز الشوكة وزول خاخ الظهى والصوى على فىال اذا يعمل
 خيد الظهى والصوى تخرج درقيلة وثفيلة ومن اين نعمل لها
 اليشة كاتخرج فنون كاتسمر وخعيعة كاتسهي فناون وكاتجيبوا
 امتال خيالها فى اللعين من اين تخوفونى نخسر كاتفول لهم
 اللى عنده فته ما يخاف منه وفيحتها يا وليدى وضبتها مع
 الترصي حتى تفرعت النار فلت اخاى ان هى هده هى الضربة
 والآن تنترط خصها غير واحد الظهى والفيضان واما الفتب
 بالجرى كاتتشلخ شبرت الظهى ومشيت عنده البفال بغرضنا
 اعطينه خمس وجوه اعطانه ظهى والفيضان اجر الشهرزيان
 10 فيه ثلاث دروع جات فى ضويل فبسته وفصرت منه وحطت فيه
 واحد الطوبسة والضربى من اين نضج كاتصر لى
 الفيضان بين الاصابع خيدى ما يعلت لى شى ومشيت للدار
 خيالنا وانا ضائر بالفرحة وقبل ما ننعس خبعتنا فى الماريو
 عنده نمشى بها للجامع وباتبها لى البفيه وبعضينى صرحة على
 15 اش جبتها معى

والاذعفا فى الاولى كيبى تعوشرنا وانصلفنا من الجامع انا جاتى
 على امراح المعلوم ونصيب العواول عاملين الاخوار كايطلعوا
 الضرامبى فى العور الاولى ما تسمع غير السخون على السخون
 20 زعت للعور الثانى نصيب واحد نزل الضربة خياله وقال اش
 كون اللى يذهب ضفته صافية جاء واحد معنا فى الجامع

šebbārt uah^a-žžū-d rrišād-d ždād uāzētūmlō, ḥāš-ezām-
 lum f. uōqba-d ttrōmba qḥelmā-irkēš-sūka; ūzūnōl dāk-
 ttārf-t ššōf, ^alā-qēbāl idā-ē mēl dāk-ē ttārf-t ššōf, t ḥrūž-
 durgēila, utqēla; umnēi-nazmēlla-rriša, kathrūz-f nūn,
 kātsemēr, uḥfifa kātsemma fnāun; ukeižibō-lmitāl-diāla 5
 fellzēb mnēin-keḥiḥōfūnī-nḥšār, kanqūllum : « ḥle-zūn-
 do-f nūw, ma-ihāf-m nūw! » uq^oḥōtta iā-ulidi, udḥābta-
 māsū-ttēsef, ḥ^ota-tgōr^oat- nūw. qūlt : « aḥḥāi- n-ḥēia!
 ḥāde-ḥēia-ttrōmba ullā-tēntrek! ḥ^oššā γēr-uah^o-ttārf-
 ḥlqētān; ūma-lqōnnēb ḥ^odgrī-keižēllāh! » š^obbār^o-ttrēq 10
 umšit zānd-ḥbāqqūl ḥyār^ona ^atēto-ḥāms-ūžah; ^alāuē-
 ttārf-dēlqētān ḥmār d'lgūrziān fēh-tēlt-ēdrūz. žāne-
 tuēl; qḥōttō uqāššārt-m nūw, udāḥḥālt-fēh uah^a-ttoēsā-
 ttārr, ḥ^ohrā, mnēi-nārrōž, kathšārli-lqētān beḥ-ḥlšābas
 diēddi, mā-īflēlīši. umšit- n^oddār-diānna nāna-tāer 15
 ḥ^olšārḥa; uqḥelma-nnās, ḥōbbāzta-f ḥmārō : zāndek
 nēmši-bēḥā-ndgāmās "uāddihāli-lfqē, ūāzētēne-treḥa
^alāž-žibta-māia.
 ullāyōdda-f ḥlōuli, kīf-tāušērna, unilāqna m^o-dōūmas,
 āna-gāz ^alā-mrāḥ-ḥma^ozūm, unšēb-ḥ^ouā^oūl zāmlil- 20
 t duār, keḥilāzḥō-ttrāmbē. f. ddāur-ḥlōuli, ma-tsmās γēr
 « ḥšḥūn-zā^o-sshūn » zitt- n^oddāur-tāni, nšēb-uahēd,
 n^ozzēl-ttrōmba-diālo uqāt : « škūl-lī-drāḥ, dārḥō-sāfīa. »

وضرب خفا نزل ذياله بجوا اخمين كايضربوا عليها ضربة
 صافية واحده بواحد كاملين خضوا الاخرى نزل ذياله بجوا
 يلعبوا ولكتنى بلان قام جئت انا الضرمبة ذياله ما كانت شى
 معى رفعتها بالكعبة حتى للدار شرعت الباب ودخلت بالجوى
 وانا كانهنت دارنا تخلعوا فالوا لى اش عنده فلت لهع ولو جئت 5
 من وراء الضرمبة فى اين هى الضرمبة فالوا لى انتين عملتها
 البارح قبل ما تنعس فى المطايو مشيت كانفتش كانجبر غير واحد
 تحيلة الصهاج من عام الاول ومعها واحد الضمى القتب من اين
 كنت ما نعى لان نلعب ولا نضج ولا نلقى بديت كانغوت
 ناضوا كايفتشوا معى فى الدار عاد تجبر ولح خالنج كان كايلاعب 10
 بها ومن اين فاضى لوى عليها القيصان وعملها فى الحجى
 والكوموصة من اين كنا كانفتشوا صاححت بها حج اختى الصغيرة
 واعضتها لى وعادت لى اش كون عملها حج رفعت خال تحيلة
 الصهاج والقتب ذياله رميته وذيخ المطاوق هى والقيصان ذياله
 رفعتها وعملتها فى واحد الشكارة مراكشية باش من اين 15
 نمشى نلعب اذا جبرت العيال غير اللع اكثر منى كايلاعبوا وغير
 اللع كايعلوا دفة بلشفة نلعب معهم غير بذيخ تحيلة الصهاج
 واذا جبرت غير اللع اصغر منى نبدا نلعب معهم بالمطاوق ومن
 اين نخفا نزل تحيلة الصهاج ورفعتها لى بالجوى وسامحت حتى
 فى الغداء ما تغدبت وما كنت كانوفى حتى وفعت فى راس 20

ʒá-uáhéd mʒána-f^odǵamaʒ, udráb; htá; n̄zzél-diálo.
 b̄d̄ou-áhren keidárbo-s^aléha, dárba sáfia, uáhéd-buá-
 hed; kamlín-^hhtáu; ʔláh^hri-n̄zzél-diálo. b̄d̄au-keilá^eʒbo
 ulákt̄mi blá-gam. ʒít-āná ttrómba-diáli mā-kāntsi-
 mʒáia. rf^ota-bēlkáʒba htá-n̄ddár, šerráʒt-^llbáb, u- 5
 dh̄h̄ilt-bēdǵri uána kállhet. dárna thólʒo. qálūli : « s-ʒán-
 dēk? » qúlllum : « uálo; ʒít-mur-ttrómba. fáinⁱia-ttróm-
 ba? » qálūli : « n̄tē-s^amēlthə-lbárāh, qhēlmá-tēnzás,
 f^lmário. » mšít-kánf^tš; kánʒbār ɣēr uáh-kohh̄áilt-
 ʒsmáim m̄n̄-ʒám-n̄oʔoʔl, umʒáha uah^a-ttárf-d^lqōnnēb, 10
 mnāi-kunt ma-āʒrāf, lá-n̄l̄bēb, ulá-n̄tārʔóʒ, ulá-llqōf.
 b̄d̄it-kanyáut. nádo-keif^tšo-mʒáia-f^oddár. ʒát-tēʒbār
 uuld^r-h̄álti kán-keilzeb-bēha; umnāin-qādā, lōua-s^aléha-
 lqēitān, uʒámia-f^lmʒár-d^llkōmūda. mn̄ēin-kunna-kánf^t-
 šō, tál^ht-bēha tēmma h̄ti-ssyēra uá^estāh̄áli; uʒaudētli : 15
 « škū-s^amēlha-tēmma? » rf^od-dak-kohh̄áilēt-ʒsmáim
 ulqōnnēb-diála ʒm̄ito, udik-^lmʒáuoq h̄ēa-^uulqēitān-
 diála, rf^ota uʒámēlta fuáh^a-šškára-m̄r̄rākšⁱa, h̄āš
 mnāi-mšī-ll̄bēb, idu-ʒbār^t-l̄ʒiál, ɣēl-li-ktár-m̄uⁱ
 keiláʒbo, uyēr-^lli-keizámlo dōqqā-bt̄šqá, nēlzem-mʒáhūm 20
 ɣēr b̄dik-kohh̄áilt-ʒsmáim; uila-ʒbār^t ɣēr-^lli-syár-
 mēnni, nēhdá-nēlzem-mʒáhūm b̄^lmʒáuoq; umn̄ēin-
 n̄htá, n̄zzél-kohh̄áilēt-ʒsmáim; urf^ottálēk-bēdǵri; u-
 sāmáht ʔá-f^llydá, mā-tyōdditsi. umā-kunt-kaniqōf,

الحور وتخلّصت له معصم ونصيبهم ماشع يلعبوا بالقام وفلت
 مولى الضرمبة اللع منزلة تخلّصنا بالتمجير ما بغى شئ بفيت
 كانتخلّص عليه وكانوخ عليه وكانعمل له فى الصايبات حتّى
 ضيّبته فال لع ادخل تويبت الخيض على الضرمبة ذبال وبديت
 5 كانضرب معصم الضربة الاوليّة عملت له واحد النبال فيها فحّ
 انغور وبغى ماشى يتنرضو بالغدّة ذالك اخيرين اللع دائمين بنا
 بركووا كالمحوا فى بوج وكايعلوا شائعة ويحكوا عليه على
 الضرمبة بافيه مزوف وتبلتها له واحد اخر ضرب بهوج تحيرات
 سيبها له حجة عشر افحام ضرب اخر فربها للقام واحد الشوبش
 10 ضرب اخر وصلها لع القام جانع انا من الجنّة والناس⁽¹⁾ فى
 حال السهن مع العسل فى حال اللع ضرب الكلب بالسفنجة
 ضربت واحد الضريبة فى الارض ما بغيت شئ نضرب عليها
 عنده تخجها من تخّ لعبت الضرمبة ذبال وانا خوفان كانتعده
 عنده تخضا وبدوا يقولوا لع اروا المزاوف دحس اواق ضربتها
 15 بالتمجيرة الاوليّة ما اديت منها لان حقّ ولا باهل بركووا اللع
 دائمين بنا كايقولوا تخّوا اللع بعبّه وكانلعها له اللعبة الثانية
 وضربتها وهووفنها حتّى زروضتها واحد التزويضة فى وسط
 القام صافية وفضع اللع ما يقول شئ الله تخّ على آ العيم
 بزّ على بعشرة ذالماوز ذابة مولى الضرمبة عزّت عليه الضرمبة
 20 ذباله وخاى عنده نلشفوها له رعبها وفال ما كانلعب شئ

(1) Coran, cxiv, 6.

h^uta-uqoft frás-ddaur, u^háll^t t^ll^èk m^záhum; un^sé^bhum
 māsi-l^zbo-b^lgām. uq^ul^t l^mūl-t^rómba-lli-mⁿz^lá :
 « ddáhhanna b^t t^áhrér? » mā-byási. b^qét kan^hán^èl-s^al^èh,
 ukándūh-s^al^èh, ukána^méll^o f^tá^ppiat, h^uta-tá^vé^bto. qállⁱ :
 « dhú! » lóu^t-l^héit zál-t^rómba-diá^li, u^hdít-kand^rám- 5
 m^záhum. ddár^ba-llóul^va, s^améll^o uah^d-un^èbbál-f^èh^á,
 qodd-ányōr; u^hqá māsi-t^tértáq b^èlyúdda, d^èlli-iá^hr^èl-
 li-dáⁱrem-bina b^èr^ko k^éim^dh^o-fiddum, u^keizúml^o-sám-
 ha, ^uitá^hk^o-s^al^èh, zál-t^rómba báqá-mzáuōq, un^èbb^èl-
 tálo. uáh^èd-āhōr dráb-bzūt-t^hr^èrát; s^èib^hálo h^ud^gé^t- 10
 zász^oqdám. dráb-iāhōr; qárrō^bha-llgām uah^a-ššú^viēš.
 dráb-āhōr; ^uissla-m^fimm-ēlgām. zátⁿi-āna mēn-d^gén-
 nū^h-unⁿás, shál-šsmēn m^zá-l^as^èl, shál-li-dráb-t^ké^lb
 b^pšš^fēⁿza. dráb^t-uah^a-dd^réba f^tá^rd, umā-byé^tsi-nd^ráb-
 s^al^èha : zánd^èk-n^há^ri^oza-mⁿz^lémm. ^lqōf-t^rómba-diá^li, 15
 uána-hóufān, kant^tér^zad : zánd^èk-n^há^ta. u^hdáu iq^ul^uli :
 « áráu-l^mzáuōq-d^hāms-āuāq! » dráb^ta b^èt^tá^hr^èra-llō-
 lía; ma-ddít-mēnná lū-háqq uálá-bā^tál. b^rkó-lli-dáⁱ-
 rem-bina, k^èiq^ul^o : « nh^ukkó-lli-fú^kko! » ukálloq^fá^tl^èk
 èllóq^fa-tāⁿia, u^dráb^ta, utōⁿáq^ta h^uta-zár^uō^tta uah^a- 20
^dzár^ueta fōst-lgām, sáf^{ia}. uqtáz-ā^fimm lli-ma-iq^ul-
 šⁱ : « á^lláh-è^hēnn-s^al^èk a-larrim! há^zz s^al^èk b^zás^rá-
 llz^áuz! » dába mūl-t^rómba s^az^t-s^al^èh t^rómba-diá^lo;
 ūháf zánd^èk-ll^èš^vqōhālo. r^fédha uqál : « ma-kall^èb^pšⁱ-

معكم فلنا له ارى نعشموها حقّ اللّٰه تعجّبنا عليها ووصلناها
 حتّى للقام فال لنا هو لان ودرنا به وبعينا عليه أعجاز الضرمبة
 باع سجّاه وشهى الهبة وهو يبكى ويعهل يده فى وجهه
 وكايتلهى بواحد آليك فى العينينه ذباله وبرط يفتشه وبعنا
 يسيل الدم سهونا عيال اخيرين سمحوا فى اللعيب وجاوا 5
 يشوفوا اش كوز غشّ فالوا لنا اش عندكم جاء واحد المنادى فى
 بينا وقال لهم أمسكين آليك اللّٰه فى عينه تفتح عليها كايكى
 جاء واحد الصليب فال ما به شى آليك ولكن غشّاش خلّانا
 حتّى وصلنا الضرمبة للقام فال لنا ما كانعب شى معكم فالوا له
 10 هها حشومة عليك اعضهم يعشموها واذا ما بغيت شى تلعب
 الله لان يلعبك جاء هو حشع منهم نزلها لنا فى وسط القام فى
 ذيك الساعة لقضائها من وسط القام وضرنا بها فى علّاية
 السماء وتبعونى الحجابى بالجرى اللع ماشع يعشّر واللع غادى
 يتعجّج وصلنا لامراح فى واحد القارة كيمه مقرّشه غير بالتراب
 ما فيها شى الترصيبي فقيتها بالشوكه ذبالها فى الارض حتّى 15
 تغرّست الشوكه ذبالها حتّى لاصبع ونصبى شبرت التراب
 خلّصته بالحقاق وبعين كانعكّر فيها وبعين كاندهن لها
 وكالحتّى لها باش تمق وترباب باش حين نعشّر التعشيه
 الاوئيه تدخل فيها الشوكه والضرمبة ذبال عيّننا بسج الله
 وبعين التعشيه الاوئيه والثانيه والثالثه صيرت له منها لشفه 20
 فحّ الاصبع الكبير ذبال ما جت شى فكلّ العشه والضربات

mā́kum! 7 *qulnālo* : « *ār-~nāššrōha hāqq-~lli tāddeḥna-*
slēha, oussōnnāhā hā-llgām. 7 *qānna-h^ouá* : « *lá!* 7
uđorna-bēh, ubdina-~alēh : « *ā-~azáz-~trōmba! hās-*
~imnāh usrá-lbumbá! 7 *uhō^a-~ibki uázmēl-~iddo f^uáz-*
ho; ukéitēlha-buāhd-ālēt f^lzainina-diālo; ubrēk-~iqōš- 5
šro; ubdā-~isil-~ddemm. sēmzōna-~iāl-ahřen. sēmho
f^llēb, uzāu-~isúfo skūn-γōšš. qālūnna : « *š-~ánd^ekum?* 7
zā-uahād-~mnādfi-fīna, uqállum : « *ā^{~~~~}m^oškin! ālē!*
~li-fzaino iqāniāh; ~alēha-kēibki. 7 *zā-uah^a-~sslēb qāl* :
« lá! mā-bēhšī-ālēt! ulakín γōššāš! hāllāna h^o~tā-~ussōnna- 10
trōmba-llgām, qānna mā-kallēb_pšī-mā́kum. 7 *qālūlo-*
hūma : « *hšūma-~alik! ~alēhum zāššrōha, ~ulā-mā-*
byētīšī-tēlēb, ~lah-lā-iláz~bēk! 7 *zā-hua-hšēm-m^onuḥm.*
~zēlhānna f^oost-~lgām. fdik-~ssā^a, lqotnāha m-~ost-
~lgām, utērna-bēha f^oullēit-~ssmá. ut^ozōne-~shābi bēd- 15
grī, ~li-māšē-~zāššār, ~ulli-γādi-~tšār^ož. ussōnna-nam-
rāh, fuāhd-~lgāra-kbira, ~fār^oša γēr-~ttrāb, māšehāšī-
utērsef. dóqqēta b_p~ššúka-diāla fēl^oard, h^o~ta-~tγār^ož^t-
~ššúka-diāla h^o~tā-nšbáz-~unūss. ~bbārt-~ttrāb, hāllōttō
b^lzbāq, ubdūt kanzātkor-fēha, ubdūt kandhēlla ukan- 20
hānnūla, hās-~fzēg utērtāb, hās-hēn-nzāššār, tāsšēra-
llōulīa, t^odhūt-fēha ššúka-~trōmba-diāli. zāietna b_p~s-
mēllā^h, ubdūt, tāsšēra-llōulīa utānīa utāltā. tēiārtlo-
m^onā-t^ošqá, qodd-~ššbáz-~llk^obir-diāli. mā-~zītsi-nkēm-

ذِيَالٍ حَتَّى لَمْ يَفْتَنَهَا لَهُ كَامِلَةٌ جَاءَ صَاحِبِي الثَّانِي نَبَلَهَا لَهُ كَامِلَةٌ
 جَاءَ الثَّلَاثُ فَشَجَّرَ لَهَا السَّعْدُ جَاءَ الرَّابِعُ مَا جَبَرَفِي أَيْنَ يَضْمُ
 مَوْلَى الضَّرْمَةِ بَرٌّ فِيهِ الْحَمُّ وَبَقِيَ كَأَيْبَلُّهُ مَا يَفْشَعُ بَرَكُوا
 الْمُنَاجِيَةَ كَأَحْتَرَسُوا فِيهِ وَاحِدٌ كَأَيْفُولُ لَهُ اللَّهُ يَعْظَمُ الْإِجْرَ فِيهَا
 وَاحِدٌ كَأَيْفُولُ لَهُ رَبِّي يَخْلِي وَإِلَهُ كَأَيْجِي خَابَةُ اللَّحْيُ مِنْ جِهَتِهِ ٥
 كَأَيْفُولُ لَهَا هَذَا الْوَعْدُ كَتَبَهُ اللَّهُ لَا حَوْلَ وَلَا قُوَّةَ إِلَّا بِاللَّهِ
 اللَّهُ يَجْعَلُ آخِرَنَا أَحْسَنَ مِنْ أَوَّلِنَا زَعَمَانِي كَأَيْبَغِي يَجْلَلُ عَلَيَّ
 كَأَنفُولُ لَهُ أَنَا عَمْرٌ ذِي النَّهَارِ مَا تَشْوَهُهُ مَا كَأَيْبَعُ أَخِيْنَا غِيْمٌ
 يَجْبَعُ بَلِيُونَ وَمَشَى يَشْمَى لُحْمَةٌ أُخْرَى

mēl-lásra-dđarbad-diđli, h̄tta-tōmbáqtālo kām̄la. zā-
sáhbi-ttāni nēbbēlhālo-kām̄la. zā-ttālet ḡđērlā-ssá^od;
zā-r̄rābáz mā-zbār fāin-edrāb. m̄t̄-ttōmba br̄d-fēh-
āddém̄m; ubqá k̄ib̄llót-ma-egsáz. b̄rkó-lunād,fiā
k̄ihār̄šo-fēh. uāh̄ed-k̄iqúllō : « llāh-izáddom-el'ázar- 5
fēha! » uāh̄ed k̄iqúllō : « r̄bbí-ehlī-fālo! » k̄iži-dāba
lī-m̄ng-zēhtō k̄iqúllum : « hād-luás^ad k̄ttō-llāh! lā-
hāula ualā-qōuāta illā-bēllāh! llāh-ežzāl 'd̄h̄arna
hs̄n-mēn-'ōuūna! » zāsmāti, k̄ib̄yē-fēllēl-s^aliā. kan-
qúllō-āna : « zōmmōr-dik-ūnhār ma-tsúfo. uā-k̄im̄faz- 10
h̄iina, yēr-iz̄b̄ed-b̄eliūn, úim̄sī-srī-ttōmbá-h̄ra! »

الحكاية والصلباء

- نهار الأربعاء كابتغفوا الصلباء من وراء الظهر حين يتحسروا
يتجامعوا في العصر الأوّل وتكون الملافة في الوضاء ومرشان
كابتغفوا مولى الكه كاهشى لعارض كاتجيب الكه وكابنح
والصلباء اخمين كابتغفوا حتى مع ومن اين كاتشوبوا العصى 5
الأولى صلح كابتلعوا للوضاء ومرشان باش يتلافوا كاتجيبوا
مولى الكه سبغهم كابتأذاه كابتغفوا له آ السبع الصالب واثارنى
فيح عمّيح سبغتنا امن درى نجت كابتغفوا لهم ويلي عليح نجت
واحد النجحة متاع كعوب التماس حتى تبالجوا عينى وبعات
كانضهر ل الإسكندرية المية وهم فيها زعمان كابتغفوا له الله 10
يحقّ عليح آ السبع الصالب الرشوف الأولى صلح ما تمينا غي
شى غلفان سكسو بالوجه كابتغفوا اخر انا خلتن الوالدة كابتغفوا
كابتغفوا اخر خلتنها كاتجى كابتغفوا اخر كابتغفوا خلتنها كاتسقى
كابتغفوا يحكوا عليه كاملين كح كح كح هخه كخبة زرفاء
ميرة بافية الشمس كاتسقى اولادها وجاه كاتسقى خابة هخه 15
غير الخضراء قالت لح هذا الشى كابتغفوا له اخر هخه لعنة كاتن
جائت على الملاح ولقيتها آ السبع الصالب الله يكون لنا ولح
كاتجى هو كاتسقى فى وسطهم ومع النجحة يهودية الله يلعن
أخشيش وهو بخاخ الحشومة وكان أصاب الارض وكان دخل
فيها كابتغفوا له واحد الغافية كابتغفوا له الله يعظم الأجم 20

IV. *Ḥk̄āia-^auḥḥa*.

nhār-lārḥ^aáz, k̄ittafqo-uḥḥa mūr-d̄dh̄or : h̄en-ih̄ārro,
idžémzo f̄l̄ásār-ḥḥuḥ; uk̄ul-lm̄āqia f̄lotā-d̄m̄r̄s̄ān.
k̄iḥḥ r̄rq̄ó. m̄ul-lk̄ora k̄im̄si-nd̄arum k̄iḥḥ-lk̄ora; uk̄in- 5
f̄āh. uḥḥa-h̄r̄en, k̄in f̄ho-h̄t̄ā-hum. umn̄ēⁿ-k̄iḥḥ-fo-l-
ásār-ḥḥuḥ-l̄áz, k̄iḥḥ-ḥḥo-l̄otā-d̄m̄r̄s̄ān b̄ās-ill̄āq̄āu.
k̄iḥḥ-b̄ro-mul-lk̄ora-ž̄b̄qum, k̄iḥḥ-um̄āhum. k̄iqul̄ul̄o :
« á-ss-ḥḥaḥ uat̄āri-fik-zarrim! sb̄oqt̄ina! am̄nd̄ra-
m̄f̄āh̄i? » k̄iḥḥ-ullum : « uḥḥ-le-ž̄lik! ḥ̄f̄āh̄t̄ uāhd-um̄f̄h̄ā- 10
m̄t̄az-k̄óh-um̄h̄ās! ḥ̄t̄ā-ḥ̄ell̄ž̄o-ž̄āini, ub̄d̄āt-k̄ādd̄h̄ārli
sk̄end̄r̄iā-mr̄iā, ut̄r̄of̄ha-z̄ā^af̄ran. » k̄iḥḥ-ullul̄o : « all̄āh-
ēh̄enn-ž̄lik! á-ss-ḥḥaḥ! ḥ̄r̄s̄ūq-ḥḥuḥ-l̄áz; mā-ḥm̄en-
n̄ina ž̄er-s̄i-γ̄ulq̄āt-š̄kso-bl̄ūž̄āh. » k̄iḥḥ-ūh̄or : « āna-
h̄all̄it-ḥ̄āḥida k̄āḥḥ. » k̄iḥḥ-ūh̄or : « h̄all̄itā-k̄āḥḥāh̄ » 15
k̄iḥḥ-ūh̄or-k̄iḥḥ : « h̄all̄itā-k̄āḥḥāh̄. » k̄iḥḥ-ūh̄or-ūh̄or :
« h̄ādī-k̄ēḥḥa-ž̄erq̄ā-mb̄r̄rq̄ā!
ḥ̄āq̄ā-š̄šēm̄š k̄āḥḥ-ūh̄āda, « uimm̄āh-k̄āḥḥāh̄-d̄āḥa!
h̄ādī-γ̄er-ḥ̄āḥḥā q̄āḥḥ-ḥ̄ādī-s̄i! » k̄iḥḥ-ūh̄or : « h̄ā-
dī-n̄óla k̄āḥḥ-ḥ̄āḥā-ž̄ā^a-l̄m̄ell̄āh, ulq̄et̄ēha! á-ss-ḥḥaḥ! » 20
all̄āh-ēk̄ul-l̄āna-ūal̄āk! » k̄iḥḥ-ḥ̄āḥā ḥ̄āḥḥem̄ f̄ōst̄um;
um̄z̄ā-nūf̄h̄ā-ēḥḥā [ḥ̄āḥ-īn̄z̄āt-ḥ̄š̄is] ḥ̄ō^a ḥ̄d̄ak-
ḥ̄š̄ūma, ūka-š̄āb-ḥ̄ārd̄ uk̄ā-d̄h̄āl-f̄ēha! k̄iḥḥ-ūh̄or
uāḥḥ ḥ̄āḥḥā; k̄iḥḥ-ullul̄o : « all̄āh-ēž̄ādd̄om-ḥ̄āḥā! á-ss-ḥḥ-

السيح الضالبي في حاخ الثمانية اخراب اللع كرتت هذه الكعبة
 كايخصه تخجج عليها خمسين سالان باش تنجدي كايقول له
 اخر هذا الشى فليل في حفط واما جزايتك كانت هي فحصى
 للواحد وفليل عليك عام كايقول الملعوف على اش كايقول له
 اخر على فبال الكعبة كانت جائت حتى واصلت لباب الملاح 5
 وجئت كاتجر فيها حتى يجمع انصباء كايبركوا يقولوا بالواحد الله
 يخيد يا ابليس هو كايستاب له كايلعنوا الشيطان وهما
 كايحققوا له

كايحي الكبير ويصم كايقول لهم خلوه خابة ايواوا نلعبوا حتى
 نكونوا في الجامع يكون الرشوف الثاني ضلع وخيد الساعة عام 10
 نعدلوا له الشغل على هذه الكعبة اللع كخب علينا وكايوم
 الكه كايقول لهم بسع اللهم هنا شى منكم كايبدووا يبولوا
 الجلاب والصابك وكايخجوا للفارة كايخور واحد في واحد
 كايقول له ايوا را احنا بالمشاكل كانلعبوا الله يصبر اللع
 يتعجخوا له خناهم خجوا اذا علوكم شى خيد الساعة كاييد 15
 للوسك وكايعمل بالكه علوية السماء بالجنب البرانى خرجه
 وهخيد هي الضربة الضالبية واخا ضيها بالوجه خرجه او
 بالجنب الخلانى هذه هي الضربة القبانبة كايخجوا انصباء
 هخاخ اللع كايضرب بالضربة القبانبة كايبدووا يتسابفوا عليها
 اللع سبق الى لها كايلفعها كاييدا يلعب بها كايعلبها من وراء 20
 ضمهم كايلفعها كايحي اخر كايقول له فترآ السيح الضالبي

tálöb, fdāk-^umn-ähzäb-^{li}-kár^r rⁱ! häd-^{el}kēdbá,
 kēib^h s^ök thár^r z-^alēha hāmsīn-t^sslāki, bāš-^uf^{da}. »
 kēiqullo-āhōr : « hāt-sⁱ-qlil-f^ahāqqōk! umā-gzē^učēk,
 kánt-hēia qād^he-^{lu}áhēd; uqlil-^alik-zād! » kēiqul-
 lmēl^oq : « ^alās? » kēiqullo-āhōr : « ^alā-qēbāl-^ulkēdbā, 5
 kánt^e-gāiza h^uta-d-uōsslōt-^mbāb-^ulmēllāh, úžiti-kadžōr-
 fēha! » h^uta-mēžmāz-ātōlba kēib^h r^{ku}-iqūlo b^uluáhēd :
 « ^allāh-ehzik id-iblis! » hōua kēishāblo kēnāzlo-ššētūn;
 uhūmá-keid^uf^ošōlo
 kēizi-^{lk}bīr-fēhūm. kēiqullum : « hāllūah-dāba! ēuā^o 10
 llāzbo! h^uta-nkunō-f^dgāmas, ikūn-^rršūq-^uuāne-llāz,
 udik-^ssāza zād-ⁿzādullūlo-ššyūl, ^alā-had-^ulkēdbā-^{li}-
 kdēb-^alīna. » ukēirfēd-^{lk}ōra, kēiqullum : « b^u smēllāho!
 h^anāsi-m^u n^ekum? » kēib^h dāo idz^olo-dg^lālēb ussbābōt ukēi-
 hōrzo-llgāra. kēido^r-uāhēd-fuáhēd kēiqullo: « ē^uarā-hna 15
 b^ulmsākēl-kāllāzbo! llāh-ēs^hbbār llī-t^rčēhūlo-hnāf^o!
 hārrzo ila-zūllmūkūmsi! » dik-^ssāza kēzūd-^{ll}uōst, ukēz-
 mēl b^ulkōra zallēit-^ssmā bēdgūmb-^{lb}r^rāni d^rz^o; ūhā-
 dik-hēiá ddārba-^{tt}ālbīva. ^uuāda-d^rābha b^ulūžāh-d^rz^o,
 āu-b^udgūmb-^eddōhlāni, hādi-hēia-ddārba-lqubbānīa; 20
 kēihārrzo-^{tt}ōlba hādak-^{ll}ī-kēidrāb b^uddārba-lqubbānīa.
 kēib^h dōu idzābqo-^alēha. llī-sbōq-lilá, kēlqōšha, kēib-
 da-^{il}zēb-bēha. kēizāllēha-mūr-tāhro, kēilqfa-b^uiddo.
 kēizi-āhōr kēiqullo : « f^lkkāy-ā-ss-^{tt}ālōb! » kēize-h^auā

كَانِحِي هُو كَايَعْلِيهَا كَايَلْفَعْمَا كَانِحِي ذَيْبُ الْكَبِيرِ فِيهِمْ كَايْفُولُ
 لَهُ اَرْفَعُ كَايَعْلِيهَا فِي السَّهَاءِ حَتَّى تَصْفُقَ مَعْلِيَّةً حِجَّةً عَشْرِينَ
 فَاَمَّةً مَالِكِيَّةً كَايَغُوْتُوْا عَلَيْهَا غُوْتَةٌ وَاَحَدَةٌ كَاْمَشُوْا كَانِحِيَّوَا
 اِلَى لَهَا فِي الْمَوْضِعِ فِي اَنْشٍ مَاشِي تَصِيحُ كَانِحِيَّ وَاَحَدٌ كَايَنْفَقِي
 5 عَلَيْهَا وَاَحَدٌ التَّنْفِيحُ بِاَنْشٍ مَاشِي يَلْفَعْمَا حَتَّى ضَمُّوْا لَهُ اَوْلَادَهُ
 عَلَيَّ جَاءَ اٰخَرَ خَضَعَهُ بِوَاَحَدٍ الْمَشْكَلِ وَجَابَهُ عَلَيَّ فَنَّةً رَاسَهُ
 وَخَضَعْمَا هُوَ وَقَالَ لَهُ اَجْعُ ضَلُوْعًا وَزَادَ لِلْوَسْطِ وَبَعَا كَايَلْعَبُ
 بِهَا وَذَيْبُ الْطَالِبِ اَللَّهِ كَانَ كَذِبٌ عَلَيْهِمْ جَاءَتْهُ الْعِيْفَةُ نَاضٍ وَافِي
 وَزَادَ يَضْمَرُ شَهْرًا تَهْمًا عَلَّوْا الْكُفَّ وَهُوَ نَفَزَ عَلَيْهَا وَجَاءَ وَاَحَدٌ
 10 ضَمُّهُ بِوَاَحَدٍ النَّصِي وَجَابَهُ مَضُوْى فِي حَالِ الْمَوْسَى بُوْ نَفْسُهُ
 حَتَّى نَاضٍ كَانِحِيَّ فِي نَصَبِهِ كَانِحِيَّ الْكَبِيرِ فِيهِمْ كَايْفُولُ لَهُ
 ضُرَّانٌ فِيْهِ هَذَا حَقُّ الْكَذِبَةِ اَللَّهِ كَذَبَتْ مَا خَلَّتْ شَيْ حَتَّى تَمْشِي
 لِلْجَامِعِ كَايَبِدُوْا الضَّلِيَاءَ كَايَلْعَبُوْا وَالتَّكْبِيْعُ وَالتَّكْفِيَّاتُ وَالْاِنْصَاصُ
 وَالْمَخَاضِيُّ خَدَّامِيْنَ مَا تَسْمَعُ غَيْرَ رِيْحٍ وَتَصْرِيْحٍ اَلْكَوَارِعِ حَتَّى
 15 غَمِيْنُ الشَّمْسِ وَذَا الضَّلِيَاءَ كَامَلِيْنَ نَهَبُوْا وَعَمُّوْفَاتِهِمْ كَانِسْتَاكِي
 وَهِيَ كَايَلْعَبُوْا مَسْهُوْتِيْنَ وَكَايَلْعَبُ لَهُمُ الرِّشُوْفُ الثَّانِي اَلنَّجْحَةُ
 ذَيْبُ السَّاعَةِ كَايَبِدُوْا وَاتَّحَتُ وَكَايَلْبَسُوْا عَلَيْهِمُ الْجِلَابُ ذَيْبَالِهِمْ
 وَكَاْمَشُوْا مَجْمُوْعِيْنَ لِلْجَامِعِ كَايَتَوَضَّوْا وَكَايَصَلُّوْا الْمَغْرِبَ وَكَايَفُولُ
 لَهُمُ الْكَبِيرِ فِيهِمْ اَيُّوَا كَانْتَبَارَفُوْا مِنْ وَّرَاءِ الْحَبِيْبِ الْمَلَايْفِيَّةِ لِلْجَامِعِ
 20 ذَيْبُ السَّاعَةِ اَللَّهِ مِنْهُمْ مِنَ الْبِلَادِ كَاْمَشِي لِحَارِجِ بَاشٍ كَايَدِيْتِي
 وَجَبِيْبُ الْعِشَاءِ ذَيْبَالَهُ لِلضَّلِيَاءِ وَاِذَا اَصَابَ شَيْ حَاجَةً مَرْوَةً فَرِيْنَ

keizálléhálo. kéilqóshá. kéizi-dik-[~]lkbir-féhim kéiquillo :
 « r[~]fás! » keizálléha-f[~]ssmá, hta-dzdóq-m^azállia hédgét-
 zšrín-qámā-malkvā kéiyó[~]ta-zléha youtá-w^ahda. kéim-
 šiu-keizérriu-lila flmūtáz fās-mās-^ottéh. kéizi-uáhed
 kéināqqóz-z^aléha uáh-tténqéza, hās-māši-lqósha, h[~]ttá- 5
 dōhrólo ulād-z^alí. zá-iāhór h[~]ttó-buáh-[~]lmškél, uzábo-
 z^alā-gūnnēt-ráso, úhtfa-hóua, uqálló : « zmáz-^adložok! »
 uzád-lluóst, ubdá-keizébbéha. udik-ttá!ōb [~]lli-kan-
 kdēb-z^aléhum, záto-lyéra. nād-uáqóf uzád-idáhhār-
 štárto. hūma zallāu-[~]lkōra, uho^a-nāqqóz-z^aléha; uzā- 10
 uáhed dōrbo-buáh^a-nnúss, uzábo-m[~]tuú, fhā-lmús^a bú-
 noqšá; h[~]ttá-nād kéizórr-f^enússó. kéizi-lkbir-féhim ké-
 quillo : « trāt-fik? háda háqq-[~]lkēdha-lli-kdēbtí! mā-
 hāllú[~]kší ttá-tēmsi-[~]ndgāmaz. » kéizido-ttōlba kéila^ezbo. u[~]lk-
 rēz ussāhhāqéiat unnsūs ulmhāt^f hāddāmin; mā-tsmáz 15
 yēr-rdēh utšārtēh-d[~]lkudraz, h[~]ttá-y[~]rbēt-[~]ššémš. udik-
^ottōlba-kāmlín-n[~]zfó, o^ezrūqātum-kat[~]ssákēf, uhma-kēi-
 léhto, mēshōtín; ukeitlāzbum [~]ršūq-^ottāni-dēnnēshá. dik-
[~]ssāza kéirfdo-fāthá; ukéilēbso-z^aléhum-dgldēb-diālum;
 ukeimšiu-mēzmūseⁿ-ndgāmaz. kéitūōddāu; keizállé- 20
 lmāyrōb. kéiquillum-[~]lkbir-féhim : « éua-kanfšārqo!
 mār-[~]lhāzē, [~]lmáqia [~]ndgāmaz. » dik-[~]ssāza, [~]lli-mēn-
 nūm-mē-lblād, kéimšī-ndārūm hās kéidēbbār uāzib-
[~]l^ešá-diālo-nttōlba. [~]uulā-šāb-šī-hāza-mzērrfa, q[~]en-

سَكَارَ وَالْآنَ اِنَاى وَالْآنَ خَبَزَ كَايْمَ فَجَهَا وَبِفِيهَا تَحْتُ مِنْهُ بَاشِ يَادِيهَا
لِجَامِعٍ وَاَمَّا الْاٰخَرِيْنَ كَانَتْ مِنْهُمُ اللُّكُ كَايْمَشُوا يَشْرَوُ السَّكَارَ زَوْجَ
وَالْآنَ ثَلَاثَةُ اَعْوَابٍ وَاِنَاى اللُّكُ يَكْعَجُ وَالنَّعْنَاعُ وَكَانَ يَجِيْبُو السَّبِيْنَةَ
وَالْبَرَاءُ وَالْكَيْسَانَ وَفَبَلِ مَا كَايْمَشُوا يَلْعَبُو كَانُو اَتَّعَفُوْا عَلٰى
الضَّاجِيْنَ اَشَى مَا شَى يَفُوْهُ كَانَ اَللَّحْمُ وَالْآنَ اَلْحَوْتُ وَالْآنَ 5
اَلْبَضَاةُ اِذَا كَانُو عَنْجِجِ الْعُلُوْسِ بَرَّآى كَايْفُوْلُو كَايْمَخَصَّنَا
الضَّاجِيْنَ اَللَّحْمُ وَالْآنَ اَلْحَوْتُ يَكُوْنُ مَا اَمَّعُ مَعْدَّرُ بِالْهَيُوْتِ وَيَكُوْنُ
حَاثَرُ نَحْمَى يَفْهَرُ لَنَا النَّجْحَةُ وَاِذَا كَانَ عَنْجِجِ الْعُلُوْسِ فَاِلَالُ كَايْفُوْلُ
لَهُمُ الْكَبِيْرُ فِيهِمْ اَشْرُوْا غَيْرَ الْبَضَاةِ وَكَانَ نَفُوْهَا بِالْتَعْلِيَةِ
وَنَكْتَمُوْا لَهَا فِى الْهَيُوْتِ وَالْمَعَارَى نَجْعُوْجُ وَالْمَعْرُوْبِ اللُّكُ يَكُوْنُ 10
وِيهِ اللُّحْمُ نَكْتَبُوْهَا فِى الضَّاجِيْنَ كَايْمَجُوْا اٰخَرِيْنَ كَايْفُوْلُوْا لَهُ اللُّكُ
اَفِيْتِ اَللَّسِيْحُ مَعْدَّةُ جَاذِرَةَ وَالصَّالِبُ الصَّغِيْرُ كَانَ هَيَّبَ لَهُمُ
الضَّاجِيْنَ وَعَدَّرُ الْهَيْرُ بَاْمَاءُ وَالْبَرَاءَةُ الصَّغِيْرَةُ بَاشِ كَايْمَشْرَبُوْا وَاَقْنَى
الْكَبَاظِيْرَةُ فَوْقَ الدَّارِ وَمِنْ اَبْنِ فَمَيْتِ الْعَشَاءِ كَايْمَ فَجِ الْعَقَّةُ وَالْعَكَّازُ
وَمَشَى نَجْعُ الْمَعْرُوْبِ كَايْمَشَى لِلدَّيُوْرِ اَللُّكَ مَرْتَبِيْنَ عَنْجِجِ الصَّلْبِيَاءِ 15
الدَّارُ اَللُّكُ هِىَ بِالْحَقَّةِ اَللُّوْحُ كَايْمَقُ فِيهَا بِالْعَكَّازِ ثَلَاثَةُ اَلْحَقَّاتِ
وَالْحَوِيَّةُ اَللُّكُ مَا عَنْدَهَا شَى الْبَابِ وَتَكُوْنُ مَعْدُوْرَةً بِالْهَرَبِ وَالْآنَ
بَالْمَعْدَى عَامِلِيْنَ لَهُ وَاَحَدُ الْحِجَّةِ صَمَاءُ كَبِيْرَةٌ شَوْبِيْشُ مَعْلُوْمَةٌ اِلَى لَهُ
مَسُوْمِيْنَهَا الْحِجَّةُ اَلصَّالِبُ بَاشِ مِنْ اَبْنِ كَايْمَجَى مِنْ وِرَاءِ الْمَعْرُوْبِ
كَايْمَقُ فِيهَا وَغَيْرُ الْجَمْرِ كَايْمَسُوْعُ الْحَقَّةُ اَلصَّالِبُ وَهُوَ كَايْمَنُوْصُ 20

sūkkār-^uullā-tāi, ūllā-hūbz, kēirfdā-ue^qqēha-ī^hūt-m^uno,
 ḥāš-iddēha-ndōāmas. ūmā-lāhrēn, kāin-mēnⁿhūm ʾlī-
 kēimšū išrū-ssūkkār, žāž-^uulla-tlātā-llquālēb, uātāi
 ʾlī-kfāhūm, unnānas. ukēižībō-ssiniia ulberrād-ulkisan.
 uqbēlmā-kēimšū-īlā^zzōbō, kano-^uttāfgo-^sl-^uttāžen dāš 5
 māšē-qēuāh, kā-d^lllhām ^uullā-d^lhāt, ullā-d^lbtātā. ida-
 kano-zāndūm ʾlflūs-b^zzāf, kēiqūlo : « kēiḥ^zssena ttāžin-
 d^lllhām, ullā-dēlhōt, ikūm-mⁱiddēm, myāddēr-b^zzūt,
^uuikun-hār, ḥ^phrā-īēqhār^una-nnefha. uilā-kān-zān-
 dum ʾlflūs-qlāl, kēiqūllūm-^lkḥīr-fēhūm : « šrū γēr- 10
 ʾlb^ptātā-ukān! ū^qqēūha-b^utt^qqlā, u^ukt^ztt^uolhā-f^zzūt;
 ulm^azār^f, nžēmzōhūm; ulmā^ezōf-^llī-kūm-fēh-^ullhām,
 nkūbbūhā-f^uttāžen. kēižīu-īahrēn kēiqūlūlo : « ʾllē-qqēi,
 ā-^sī-mohāmmēd, gāiza. » uttālōb-^zssyēr, kān-tēvblūm-
 ttāžen; ūzāmmār-^zzīr-b^llmā, ulberrāda-^zssyēra ḥāš- 15
 kēišōrbō; ūqā-lkafātēra-foq-^unnār. umnēi-qār^rḥōt-lāzša,
 kēirfd-^llqūssa ulzōkkāz, ūīmšī-žmāz-^almzārōf. kēimšī-
 ūddiōr ʾlī-m^rttḥīm-zāndūm-ttōlba. ddār-^llī-^hēia
 b^zddēffa-dēllōh, kēidōqq-fēha b^zzōkkāz, tlātā-ddāqqāt;
 uddūera-^llī-mā-zāndašī-lbāb, ūtkūm-mdō^ura-b^zzār^b, 20
^uullā-bēlhāndi, zāmlil-lō uāh^a-lhāzra-šamma, kḥīra-
 šūⁱēš, mā^zlūma-lilo, msēm^miinha « thāzra-d^uttālōb »
 ḥāš mnci-kēižī-mār-^llmā^ezōf, kēidōqq-fēha. uyēr-^udyrō
 kēismāz-āddāqqā-d^uttālōb, uḥō^a kēinod-fēh-^assār. kēi-

فيه السعركايجوا موالين الحار اءا كان عندج ولدج صغى
 كايبعضوا يضرب الحجر على بيء ما ان يوجءوا المعروى
 للصاب ومن اين كايتججوا له المعروى كايفول لهم الله يجعل
 البركة وكايجيب للجامع الفقة معية بالخبز والجواز
 من اين كايتكلى العشاء كايتجامعوا الضلباء كايتنوصوا ويصلوا العشاء 5
 كايجى الفقيه والجامع كايعضيم المفتح كايدخلوا كايشءوا
 عليهم كايجلسوا كاينوص الضالبا الصغىر كايجب السبعية
 كاينزلها كايدوروا بها وهذ السبعية هى متاع العربى يابس فى
 حال الحرق والسجاة ولكن هى مخورة وخليضة واحب الشويش
 والكبر ديالها يكون واحب الفامة فى الحارة وعندها زوج 10
 والحصى كل واحدة من جهة باش كايتعلق منهم وكائن واحب
 الغنجو فى القاع والجامع اللع كايتعلق فيه وعندج واحب اخرى
 صغية باش فى الصباح كايعضوا عليها وفى الغداء والآن فى
 العشاء كاياكلوا على الكبية ومن اين كايفاضوا بالماكلة الخبي
 اللع كايشيب لهم فى السبعية كايتلوا حج وكايصوا السبعية بكل 15
 شى وكايعلقوها فى الغنجو باش اءا جاء شى واحب برانى بالجوع
 وكايتل على الضلباء كايطلب منهم الاذن باش كايمشى للسبعية
 ويهد ضرى والخبز واحب السعة كان واحب منهم كرشاوى كايمشى
 يسمق الخبز من السبعية كايدعوا فيه ما كاياءوا منه غير البرء
 على حاضر هو مبلس ما كاينبع فيه لان دعاوى ولا رنج اتجفوا 20

zíu muálin-ddár, idá-kan-ándum wuldum-syér, keizéifto
 idráb-dgró, alá-béidmen iwúdgdo-lmá:róf-ñ ttálöb. u-
 mnéi-kéihárrzülo-lmá:róf kéiqúllum : «^alláh-i:zál-lbá-
 rúkaⁿ ukéizib - ñ dgámas - alqúffa, mámura b^húbz
 ulguáz.

5

mnéiⁿ-kattkéllem-lá:ša, kéidzámzo-ttölba. kéitüöddáu
ⁿuesállēu-l^aša. kéizi-lfqē-ddgámas kéi:tehum-lmⁿ f. táh.
 kéidöhlö ké:súdda-zéhum; kéigēlso. kéino^t-ttálöb-ssyér;
 kéizbed_t-ssfira, kéinⁿ zzelha. kéidóro-béha. ūhad_t-ssfira
 héia mⁿáz-^al^azéf iáb^s, fhal-ddóqq-t^sss^sddáza, ulákēn 10
 héia-mdóura wyléta-uáh^a-ssúñēš; ulkúbrⁿ-diála ikün
 uáh_t-lqáma-fddára; wánda-zú-d^hhrós, kúll-ušhdá-
 mēn-zéh, bás-kattzállöq-mⁿñum; ukáin uáh^a-lyánzo,
 flqáz-^{ad}dgámas, lli-kattzállöq-féh; wándum-uáhd-áhra-
 syéra, bás f^ssbáb kéifiro-^aléha; uf^{ly}é dá ullá-f^lšá, 15
 kéiaklö-zál-lkúra; umnéin-kéiqádeö-b^hlmákla, lhúbz-
 lli-katséthum f^sssfira, kéihállühá-tēmm uké^ttuéu-
 ssfira bkúll-šü, ukéizállqohá f^{ly}ánzo; bás ilā-zá-
 ši-uáhēd-b^rrāni-b^hdgós, ukéih^t t-^al^t-ttölba, kéitlöm-
 mēñum-ēl^{id}ēn, bás-kéimši-nⁿssfira iērföt-tárf-d^húbz. 20
 uáh^a-ss^sfrá kán-uáhēd-mⁿñum-k^ršdai, kéimši-sróq-
 lhúbz-mⁿssfira. kéidēu-féh : má-keiddü-mⁿño yér-
 lbárt, ^alá-hátár-hⁿñá-mⁿflēs, mā-keinfás-féh lā-d^{ai}

زوج او ثلاثة والكبيرين والصلباء قال واحد لآخر آلسيع
 الصالب هذا اخينا اللع خرج لنا سلاضة على السبعية عينا
 ندعوا فيه ما نفع فيه حتى فيشان وكابة ارى نقوا له الحق
 الصالبي نجيبوا واحد الخشبة ونصبوها له في السبعية خلوا
 5 حتى المغرب وجابوا واحد الخشبة ونصبوها بلان خبر حتى واحد
 وتعطلوا بالعشاء وخرجوا من الجامع وجلسوا كايتمكوا على برا
 اخينا مولى الامنة خلّى الصلباء جالسين وناض دخل للجامع
 ساعة ساعة وهما كايستهوا الغوان اخينا مولى العهائل ناضوا
 في الصلباء كايتماروا خلصوا عليه ختام كايعد الخشبة من
 10 يده شعلوا الصوء باش يعفوه اش كوز هو فالوا له هكذا المريح
 ايوا جاب الله في يدينا وهو حشمان غارق في جلاله زولوا له
 في الخشبة من يده اصابوا له يده بالدم ومهرسين له زوج
 الاصابع كايقولوا له ههه جزيتك يا غزال الصلباء ايوالله النبيه
 حكمت فيك وهو لان هخرة لان كلام يرد عليهم الحانك وهو ما
 15 يرد شي عليهم وبفوا عليه بالانغارب والكهارة حتى تعشوا
 وفاضوا واخينا الشغار مسكين في واحد الركنة كايتم على يده
 خلّى الصلباء حتى نعسوا في الليل جمع الخوجات فياله افاه في
 الخنشة والكتوب واللوح فياله في خنشة واحد اخي ولا في
 الافوام والخناشع مع بعضينهم وافاه على اكتابه وغطاه
 20 بالحنانك وعهل العكاز في يده وعيّه من هنا جازوا بان ما اصبح

ūlā-rēh. ttáfgo-žuz-āu-tlātá-llkhibrēn-d ttólba, qál-
 uāhéd-nāhór : « á-s-ž-[~]ttálōb ! hád hēvna lli-hrēž[~]una-
 slāta-žl-[~]ssfira, s[~]vina-ndžeu-féh. mā-mfáz-féh-h[~]ta-
 qešān. udāba ara-n[~]qéulo-ddóqq-[~]ttálbi ; nžibo-uāh^a-
 lhášba, [~]innšbuhálo-f[~]ssfira. » hállou-h[~]ta-llmūyrōb, ⁵
 uzābo-uāh^a-lhášba, [~]unšbuhá, bla-hbār-h[~]ta-uahed ; u-
 tžáttlo-b[~]lžsá ; u[~]žž-m[~]ž-džāmas ugēlso kei[~]thakāu s^alā-
 bārā. hēvna mū-lāmana hállā-ttólba-gālsin, unād-
 d[~]hán-ž[~]džāmas. sáza-sáza, u[~]hima keisēmžo-lyuād-
 d[~]hēvna mūl-lāzmāil. nádo-dik-ttólba keidžārou ; h[~]ttó- ¹⁰
 s^alēh hāddām keifūkk-lhášba-mⁿ-iddo. s[~]žlo-ddān bāš-
 ezarfōh-^aškūmūa. qābulo : « hákda-lmribāh ! ēua žābk-
 l[~]hāh-fidd^ena ! » u[~]hō^a-hášman, žārōq-f[~]žléilo. žō[~]lulo-
 dik-lhášba-mⁿ-iddo ; s[~]ābulo-ⁱiddo-bēddém, umhār-
 rsillo-žū-llšāba. kežqūlulo : « hádi-gzē[~]tēk ! ia-žžā- ¹⁵
 ttólba ! ēuōllāh ! [~]unūā-hk[~]tt-fik ! » u[~]hō^a lū-hādra-
 la-klām : i[~]rodd-āžlēhum-lhāit, ūhō^a-mā-ⁱroddšē-
 s^alēhum. ubqāu-s^alēh b[~]ttqārež [~]ulkēmāra, h[~]ta-žāš-
 šou, uqādu. u[~]hēvna-šš[~]ffār-m[~]škūn, fuah^a-r[~]rōkna ; kei-
 hāmm[~]m-s^alā-iddo. hállā-ttólba-h[~]tā-n[~]žžso f[~]llil ; žmāž- ²⁰
^alhūžžād-diālo, [~]qāhum-f[~]lhānsa ; ulktūb-ullžh-diālo,
 fhānsa-uāhd-āhāra ; ulāqā-lfuām-d[~]llhānsi-mā-bāžtētum ;
 ūqāhum s^alā-ktāfo ; u[~]žātāhum-b[~]lhāik ; u[~]žžm^a-žžōkkaž-
 fiddo, u[~]žžēt « m[~]ž[~]ž-āhna-gāžo ! » bāt-ma-šbāh.

ارى النا غابة للصلباء من اين جلسوا يتعشّوا كاجى الصالبي
 الصغير كايتمّل الصاجين والخبز والمعاري وكاجلس البراةة خالما
 فجامه والشهاعة في يده الصالبي الكبير كايبدأ بخنار المعاري
 اللّ ويها اللع كايكبّها في الصاجين كاجوا هما كايقولوا له
 وهذه المعاري اللّ ما بيعم شى اللع على اش خلّينهم كايقول⁵
 لهم يا ودي حتى نكلّوا هذه اللع اللّ في الصاجين والبضاة
 ونجعوا الى لهم كايقولوا له يا في كرشنا ماشى يكون كلّ شى
 كايقول لهم ايه كايقولوا له خلّ كلّ شى ناكلوج مخلصين
 كاجى هو كايخلّ كلّ شى كايخلّ غير الضعام كايقبّوا هما
 كايكبّوا في الخبز كاملة كايقول هو بسج اللهوا آ الصلباء¹⁰
 كايبدأوا ياكلوا المرف والخبز من اين كايشوفهم في الصالبي
 بقوا ياكلوا اللع يقول لهم بسج اللهوا في اللع واذا شى صالبي
 مع يده قبل ما يقول بسج الله في اللع كايبدأوا عليه بالتغاريق
 والكفارة ويضربوا عليه المعان كايقول واحد لاخر آ السيد
 الصالبي ما عندك خبر راهى كائنة اليوم واحد الليلة عيساوة¹⁵
 اذا شهوتك تمشع تنعج في واحد اخينا فراس وكذا من مرة
 حتى كايحركوا ينوضوا يتصيضوا عليه
 ومن اين كايكلّوا باماكلة الصاجين كايبدأوا ينزلوا الضعام
 اش حال ما كانوا الخافى عندهم واحدة من وراء واحدة كايقول
 لهم الكبير بيعم بسج اللهوا في الضعام آ الصلباء كايبدأوا²⁰
 ياكلوا كلّ واحد منهم كايخلّ زوج الاصابع في وسطه

ár^o nna dába-ntólba. mnéi-gělsú-ítasšáú, keiz-^o ttálob-
 ssyér, kéinězz^o llum-tážen, ulhúbz, ulmáróf, ukéiglēs,
 lb^o rrada-d^o lmá-gōddámō, usšmáza-f^o ddo. ttálob-lk^o bír
 kéibda-ih^o tár-lmáróf lli-féha-llhám, kéikübbá-f^o ttážen.
 kéiziu-hōma kéiqúlúlo : « uhad-lmáróf-lli-má-féhúmsi- 5
 llhám, s^o lās-hállūéhūm? » kéiqúllum : « iá-uddi! h^o tá-
 nkémmlō-hād-llhám lli-f^o ttážin ulb^o táta, urr^o žó-lī-
 lum. » kéiqúlúlo : « iák! fkēřna-máši-ku^o -kúll-ši! »
 kéiqúllum : « eh! » kéiqúlúlo : « hállōt-kúll-ši! náklū-
 hūm mhálltēn. » kéizi-h^o uá kéihállōt-kúll-ši, kéihállī- 10
 yér-t^o zám. kéiqárřbō-hūma. kéik^o ssrō-dik-^o lhúbz-kámla.
 kéiqul-hōua : « b^o smělláho á-ttolba! » kéibdou-^o iáklo-
 lmráq-ulhúbz. mnēin-kéišūfum dik-^o ttálob byáō iák^o lo-
 llhám; iqúllum : « b^o smělláho-f^o llhám! » uúla-si-tálob
 médd-iddō qbēl-ma-^o iqúl « b^o smělláho-f^o llhám! » kéib- 15
 dáu-s^o lēh bēttgáreq ulkěmmára; uidōřbō-s^o lēh-ālm^o záni.
 kéiqul-uáhēd-nāhōř : « á-ss-^o ttálob! mā-zándēk-h^o bār?
 řá-hēia-káina-liūma uáh^o -llila-d^o z^o isáua! ida-sáutēk
 řěmsi-tfárrōž fuah-hēřna-féřrās » ukáda-m-mářya h^o tá-
 kéidērku-inúdo itšéitřo-s^o lēh. 20
 umnéi-kéikémmlō-bēlmákla-^o ttážin, kéibdou-in^o zze^o lo-
 ttám, šhál-mā-káno d^o lmháře-zándum, ušhdá-mūř-
 ušhda. kéiqúllum-lk^o bír-féhūm : « b^o smělláho-f^o ttám
 a-ttolba! » kéibdou-^o iáklo. kull-uáhēd-mēn^o hūm kéidáh^o hál-

الضعام وكابتبّع من ورايح الاصابع اخمين اللع يشوفهم يفول
 كاياكلوا بهوج في الاصابع وهما كايخلوا بالهوج ونخجوا بالخوسة
 وكلّ واحد كايصلّع واحد اللغمه فد ما مائلها وكايبدا يكوّر فيها
 حتّى كاترجع في حال اللجينة وكايصيفها لسلكان الخلاف ما
 نسمع غير سررضان بل مصغان واذا اعى الله شى واحد فيهم ⁵
 وزهق له الضعام في حناجه وكايبدا يسعل ما كاينبعه عيى
 ينوصى وافى بانس ما يسعل شى على الصلباء ومن اين كايغمّو
 الحمة اللع فدّامه كايبدا يهدم في الضعام من فوف وكايهرّ في
 وسط الحمة وكايبنوا هكدا حتّى كايحسوها وعادو ثانى
 كايحبوا الفاعى ياخمين هكده من وراء هكده حتّى كايصلطوح ¹⁰
 كاملين

والفاعة الصلباء اذا كانوا يجمعين في حال شى موسج والآن شى
 زرة الصلباء الصغار اللع ما زالين حتّى ما خضموا شى شواربهم
 ما كايهدروا ما كايبتكلوا صافين مكوّنين في حال بومفّاصى في
 الهين وما كايهدروا غير الصلباء الكبار موالين اللعى الشلانغية ¹⁵
 موالين الصرابش والصوى معنقّين واما خيط الصلباء الصغار
 مساكين غير القبوب مدّيين على وجههم ويدهم مدّلين تحت
 الجلاب ومكائين الركانى فاطعين الهى وحتّى اذا جاءع العضم
 ما يفدروا شى يشربوا حتّى جغه اذا فدّام الكبار الصالب
 الصعير فقه ناشى وفلبه كايبتفّع وهو صابر من اين كايجلسوا ²⁰
 على السعية كايجلسوا على ركة والنصى كلّ واحد بين فيه

žú-llsábas f^oos-tzám, ukéitēbbáz-mūrahūm llsábas-
 áhřen. 'lī-šúfum-iquł kēv'aklu bžú-d'llsábas; uħtma-
 kēithlo-bēžžúž "ūih'ōrzo-b'lhámsa. ukull-uáhēd kēitōllaz-
 uáhēd-llūqma, qōdd-mā-mēila, ukēibde-ikōuār-fēha,
 h'íta-katēržáz fhá-l'tēna, ukeisēiftā-nšoltál-lh^alāqōm. 5
 ma-tsmáz γēr š'rtām-bla-mdyān. "ūilá-zmā-lláh šī-
 uáhēd fēhūm, uzháqlo-tzám fhánážro, ukēibda-isžál,
 mā-kēin'fžo, žēr inōd-uáqf, bās-ma-isžálsi-ž^al-ttōlba.
 umnēim-kēiyárrōq 'lhófra-llī-qōddāmo, kēibda-ī'hdēm
 f'it^ažám m'ž-fōq, ukeizámmār f'ōst-'lhófra, ukēibqáu- 10
 hakdák h'íta-kēilšsuhá. uzauttān kēizībo-lgšsaze-ūhřen,
 hádi-mur-hádi, h'íta-kēišōltōhūm-kāmlin.
 ulqážeda-^dttōlba, ida-káno-m'žmūžēn, fhál-šī-m'ūšēm
 "ullá-šī-zērda, ttōlba-ssyār 'lī-mā-zālin h'íta-ma-hád-
 d'žōši-šūárbum, má-kēihádro, mā-kēihkēll^omō : šágrēm- 15
 mkō'nīn fhál-bū-māqqás-f'žžit; umá-kēihádro γēr
 'ttōlba-lkbar, muāl^d-llhē, ššlāymīa, muālīⁿ-ttūrb^pš-
 t'ššōf m'žángřen; ūmá-dik^o-ttōlba-ssyār, msákēn, γēr
 'lq^abūm-mdēllīn ž^alā-uzhūm, "ūiddīm mdáh^elin t'ht-
 ēdgēllab, umházi-rrkāni, qātžēn-žžēi. uħtā-ida-žā- 20
 hūm-lāžtōš, má-igōd'žōši-sōrbo h'íta-žūyma-d'lmá qōd-
 dām-llēbār : ttōlob^p-ssyēr dūqmo-nāšf, uqōlbo-kēit-
 qáttaz, ūh'ō'a-sábār. mnēi-kēig'lsō žā-ssfira kēig'lsō
 ž^ala-rkba-unnūss, kull^o-uáhēd bēin-fūmmo-"rkūbto

وركبته اربعة : الاصابع والبنان : رجله ما كايضهموا شى واذا
كانوا كايضهموا وشافه شى ضالب اخر كايضقى عليه آبلان
: يبط الناس راجع كايضهموا اذا كان اخر كايبعهم كايبعها ياخي
عينه مع رجله اللع كايصيب رجله عميانين كايغضّيهم واذا ما
كان شى كايبعهم وما غطّاهم شى كايحوروا فيه الضلباء كايقولوا 5
آ السبع الضالب الغشيج معنا كايحى اخر كايحى عينه كايقول
اش اخبارنى واخر كايقول له يا وى الغشيج معنا كايحى الكبير
: يالهم كايقول التبعاس بزاي كايقول الاخر اصابها واصابته عام
كايبعهم راسه : يبط اللع رجله عميانين كايبعها يبعّيهم
بالشويش كايحى : يبط الكبير : يالهم كايحور فى الضلباء كايقول 10
لهم : يبط اخينا عام ضينت فيه وسرحت

واحد النهار كانوا تجامعوا الضلباء على السبعية وكانت حسين
ضالب فى : يبط الجامع هو كيبى فالوا بسع الله فى : يبط الماكلة
واحد الضالب جزاوى فلتت له واحد الحزفة سمعوه الضلباء
وظلفوا صخرة واحدة كاملين : يبط الضالب مسكين حشج مع 15
الاخر : اروا ببعضهم وبعوا كايغجها عليه واحد كايقول له هاه
صيح النصب فى الجامع واحد كايقول له ارى نغلبوه عندك تكون
القرهاسه وغلنت له اخر كايقول عندك يكون الزناء تهرس له
والاخر كايقول عندك البارود الانغليز والمذبح صائن ضينت فى
الحائض : الجامع وخي جن وكلها واش كايقول جاء واحد الضالب 20

a^bb^azá-llsābas. ulbⁿnán-d ržlō mā-kéidōhrōši; "ūda-
 káno-kéidōhrō, ušáfo-šě-tálōb-ahōr, kéizge-³lēh : « ā-
 flān! dik-^unás ráum-kéidōhrō! " ida-kán-āhōr-kéifhām,
 kéibde-ⁱdde-zámo-mzá-ržlo. "lī-kéiṣēb-^ržlō-³ōriānīn,
 kéiyáttēhum. wⁱidá-mā-kánsi-kéifhām, umá-^yáttāhūmsī, 5
 kéidōro-fēh-^āttólba, kéiqulo : « á-ss-^uttálōb! "ly^sīm-m^azā-
 na!" kéizi-ⁱāhōr kéiddi-zámo; kéiqúl : « š-^hbāri? " ^uiāhōr-^kéiqullo : « iā-^uddi! "ly^sīm-m^azāna!" kéizi-
 lkḥír-diāhum kéiqúl : « ufālēs-^bžzáf! " kéiqul-lāhōr :
 « šābha-ušābto! " zād-kéifhām-rāso, dik-^ulī-^ržlō-³ō- 10
 riānīn. kéibda-^yáttēhum b^pššúv^eš. kéizi-dik-^lkḥír-diā-
 hum kéidōr-f^uttólba, kéiqullum : « dik-^hé'ina zād-dōrbēt-
 fēh ^usēr^ht. "

uahd-ⁿnhār, káno-džámzo-^uttólba ³l-^essfira. ukānēt-
 ḥāmsin-tálōb fdik-džāmas. h^mmā-kīf-qálo-^bp^sm^ullāh 15
 fdik-^lmaklá, uāḥ-^uttálōb-^hāmzāni fēlt^olo-uāhd-^lḥ^uz-
 qā. sēmzāh-^uttólba; utólqo-^tḥka-ušḥda-kāmlin. dik-
^uttálōb-m^skin ḥšēm. mzā-lāḥḥar dāro-bbāzom "ubdōu
 kéiqóžmo-³lēh. uāhed-kéiqullo : « hāu! ^tēiāḥ-^unūss-
 f^džāmas!" uāhd-kéiqullo : « ará nqállboh! zāndek 20
 tkul-lqórtāsa "uyléttlo!" iāhōr-kéiqúl : « zāndk-ⁱkān
^žznāt-^thārrēslo ulāhōr-kéiqúl : « zāndo-lbārūd-lingliz
 "ulm^dfá sāin; dōrbēt-f^lḥaid-džāmas ḥōržēt. " ukullhá-

خرج من الجماعة وجاب واحد القصة وعلق فيها واحد السنبلة
وبدا كايقول

الحزاق في الجماعة

رَبِّي تَحْيِيهِ

5

ضلعوه مولاي بو شناء

تَحْيِيْهُوا لَهُ تَرْمِيْهِ

ذيق الضال مسكين اللع افاها حشج وكان جبر الارض وكان
شققها ودخل فيها لكن ما عنده فجرة غلبت عليه نعبسه
والحشومة ما فطن حتى جبد اموس القلوم وجازم كرشه
جوزة واحدة حتى فضع مزارنه من اين ناضوا الضلباء من
السبعة بفي هو جالس الضلباء كايستجاب لهع بفي جالس بالعانع
وهو ميت فتل راسه بيده واحد الضال جاء يهتزه بحساب له
اياه النعاس وهو صاح كايصيح تحت منه قلته الخلع صاح
شريك فضع الشريك لان روح تطلع لان اخرى تهبط مات وايممه
فد صبت وان بفي في عوده ما يبنن كقنوه ودفنوه واحد النهار
الاربعاء كانوا رائشقين الضلباء وكايشربوا في اناي جاء واحد
فال لهع خسارة هذا الكاس اناي بلان السبع ولان الله يرحمه
مسكين كايحي واحد اخر كايقول له حجاره يفبضوه

"uš-keiqul. žá-uah-ttálöb h^erēž-m^o n^o-dǫmáza, užab-uah-
lq^sšba, uáállöq-féha-uáh-^ssš^hniä, uhdá-keiqul :

« á-lhāzzáq f^o dǫmáza

röbbé-^ehzéh

tollžáh ⁿmūlái-bu-š^á

5

ih^etöló t^rrméh. »

dik^o-^sttálöb-m^o skil-le-qqáha, hšém; ūká-žhār-^láyd,
ūkān-šóqqa udhál-féha; lákēn mā-žándö-qádāra. γóll^e-
bēt-ž^aléh-n^o fsó ^ullššūma. mā-ftōn h^o ^lá-žhēd-^lmús^s-
d^lqlīm, ugāz-mžá-k^o ršö gouzá-^uhda, h^o ^lá-qáttáz-āmsār- 10
no. mnāin nádo-ttólba n^o-^ssfira, bqá-hua-gát^s. ttólba
kēisháb^elum bqā-gálēs-^lžāni; ūhōua-mūēt : qtēr-rāso-
bⁱiddo. uáh-^sttálöb žē-iházso, iāhsāblo ddāh-ānn^ažās;
uhōua-táh. kēiseb-^lht^o-mēnnó gēltá-ddēm. táh šrēt
* q^otáz-āssrēt * lā-rōh-^ltláz * la-hrā-tāhbót * má! * 15
^uūāmo qōt-šfát * ulā-bqā-f^ož^odo mā-imbát * k^of^ofnšh
udēfnáh. uāhd-^onhār-^dlarb^až, kánö-rāšqen-ttólba,
ukēiš^o rbo-fātai. žā-uāhed qállum : « hšāra hal-lkās-dā-
tái blā-ssī-flān! ^lláh-ⁱerhmó-m^o skīn! » kēži uāhed-
iāhōr keiqullo : « hžāro-ⁱqōbtóh. »

20

الغناء : العيال

I العيال الصغار اذا تَلَّفُوا بشى واحداً الحبل مِعْنَض كايحوروا به
وكايعلوه فى الوسط وكايبدووا يَغْنُوا وكايقولوا

آ الْعَبْدُ الْجَبَّوزُ

5

بِخِمْ يَمَّاهُ وَشَمَى الْجَبَّوزُ

آ الْعَبْدُ الْفَرَّانُ

بَاعَ يَمَّاهُ وَشَمَى الْفَرَّانُ

آ الْعَبْدُ الْعَنْصِيزُ

بَاعَ يَمَّاهُ وَشَمَى الْعَنْصِيزُ

II واذا تَفَبَّضُوا فى الضَّمِيقِ بواحد اليهودى سَمِينِ كايوفِّعوا 10
وكايَقُوهُ فى الوسط وكايَغْنُوا عليه

لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ

مَاتَ الْحَوْلَى وَجَدْنَاهُ

عَلَى فِبرِ الشَّهَادَةِ

15

الْيَهُودَى بُو فَمِ جَاةِ

هَرَسْنَا عَلَى يَمَّاهُ

مَائَةً بِرَّاحَةِ

ومن ابن كايَتَجَامَعُوا العيال : الحومة كايقولوا ياالله نمشوا لليهود
كايمشوا للديار : اليهود اللع كايصيوها معة. وحة ومغقلة
كايخلوا كايشتروا عليهع الباب من داخل بانس اذا جاء شى 20

V. *ly^ená-dēl^eial.*

I. *ly^eial-ssyár ilá-tloqqáú bšī-úahed-k^ehál-mfāmlóž
keidóro-béh ukēizamlúh-f^luóšt ukēibdou-iyónniú ukēi-
qúlo*

á^{~~~~}l^{~~~~}á^{~~~~}b^{~~~~}d-ēlgēr^{~~~~}búž 5

dbáh i^emmáh ušrá-ddēbbúž

á^{~~~~}l^{~~~~}á^{~~~~}b^{~~~~}d-ēlqār^{~~~~}rān

báz i^emmáh ušrá-lfār^{~~~~}rān

á^{~~~~}l^{~~~~}á^{~~~~}b^{~~~~}d-ēlfāntéž

báz i^emmáh ušrá-l^{~~~~}antéž 10

II. *uila-tqóbbto-f^litréq buáhd-^lehudi-smán kēi^{~~~~}uqq^{~~~~}fól
ukēiqqéuáh-f^luóšt ukēiyónniú-^alēh*

lá iláha inn-álláh

mát^{~~~~} l^{~~~~}háuli úd^{~~~~}fēnnáh

^alá q^{~~~~}bár^{~~~~} ššúhadá 15

lēh^{~~~~}údí b^{~~~~}ū-qār^{~~~~}fadá

hár^{~~~~}rēs^{~~~~}ná ^alá i^emmáh

miá^{~~~~} l^{~~~~} b^{~~~~}ī^{~~~~}rādá

*um^{~~~~}ēi^{~~~~}n-kēidžám^{~~~~}o la^{~~~~}ziál-d^{~~~~}l^{~~~~}háuma kēi^{~~~~}qúlo: α iálláh-mmšiu-
llēhūd kēi^{~~~~}mšiu n^{~~~~} ddiár d^{~~~~}lēhūd l^{~~~~} n. ddiár l^{~~~~}li-kēisēb^{~~~~}uha- 20
mēštúha umyófla, kēi^{~~~~}l^{~~~~} h^{~~~~}lo, kēi^{~~~~}š^{~~~~}údd^{~~~~}s-lēh^{~~~~}um-^lbáb m^{~~~~}ū-*

واحد وسبع العوف وكايذوع الباب كايصيها مشحودة وذيد
اليهودية اللع ثج او يهودى كايذوا يغنوا عليه

مشى ينعو اكيته

ساق مازن في ففته

5

صاحت على رزته

ناضت الى لى عته

ناضت تبرط وى

يعضيها الي الخنقال

والخهى الثلثية

10

افت الخواج في الفجار

ومشت تحض بين التجار

فالوا لها زعيه

والضراة اليهود اللع في الفياض السوف ذبرا كايجمعوا

العيال على مع الفيضون ويذوا ينشدوا عليهم

15

يعفوب ما رضى بالغلبة

حتى تفلشوا عينيه

خلى خبيزته في الصافة

ومشى للاحمة بالجوع

خلى الضم بوش خلى الإشعى

20

خلى اولاده في الكشعة

كانخج اليهودى من الفيضون كايتمزل الإشعى والجرعية

dāhōl, bās, ıla-žā-ši-uāhed usmāz-ālyōut ukēidjaz-ālbāh,
 kēšēba-mšdūda. udik-lēhndiia-llī-tmmā āu-ēhndi
 keībdōu-iyōnniū-3alēh

mšā infāq ā-kēīto

sāq-~mšār n fi-qufstō

5

tāhūt- zālūd rōzto

nādōt-lilī zamto

nādōt-tēbrék fiā

īastēha 'ālf-dēttqāl

ulhūmma-tūltiā

10

qqāt-~lhūdiž fēlqōžār

ūmsat-tāhdūr bēin-~t'žār

qālūla zōyhiā

utōrrāfa-dlēhnd lī-f'liqāt n t'ssōq-d'bārra keīdzāmzō-
 lēiāl 3ala-fūmm-~lqēitūn ulēbdōu-insdā-3lēhūm

15

īāzqob mā-rdā bēlyōlbi

h'utā-tqollšō-3ēimēh⁽¹⁾

hālla-hbīžto⁽¹⁾-fōttāqā

ūmsā-llāhrā h'žžōz⁽¹⁾

hāllā-ttārbus hālla-liēsfa

20

hallā^{~~~~} ulādó f'lk'šfā

kēhruz-lēhndi mō-~lqēitūn kēn'zzēl-~liēsfa ulfērdiia-

(1) Prononciation juive.

خالصبَّاهُ والبنتلة خالفنَّب والإدْمَة كإبِجها باجى حتى كايصيح
له شفع الخاج والمخنة من شؤنه

III واذا تَلَّفُوا العيال بشى دراوى فَرَّاب وهو بافع عشيق
وكايخل فى شى حومة كايعدوا يتبعوه وكايقولوا له

5 آ الزعاوى ضاح من سحج
ها سكَسو فَوَّح
الله يهدى مَّها تَعوَّره
آ زعاوة يا العِور

IV والعيال فى اى وقت كايمشوا يشروا شى حاجة من عند
البقال سوسى وما كايعضيهم تحميشة وهى شويش خالولوى والآن 10
خالحميس كايوفعوا له فى باب الخانوت وكايعدوا يقولوا

زينانه يعلى الله
كان ضابت العلوسة
مالحة والآن مسوسة

V ومن اين كايكون جالس معهم شى افرع وكايبدا يعهل 15
فبضاجية عليهم ومن علامات الافرع كايكون مغانن باش
تحتوا له مناخه فى الارض ويرطوه يعنى ا سيعى واحد من ائها
الناس كايعدوا يغنوا عليه

آ الافرع العرصاص
20 باع سجاه وشهى الفرصاص

*dī_{ss} bbāt ulfī_{ta}-d lqónnēb^u uliēbrá; kēirfda b^u dgrī h_{ta}-
kēitēhlo-šmáz-ālham^m ulm^u lhá m^u ṅ-šūno*

III. *u^uilá-tloqqá^u-l^uial b^up^uše-dráui gērrāb ohua-bāqe-
hšim ukē^ud^uhul fšē-háuma kēib^udou-ī^u b^ušāh ukēiqūlūlo*

ā^u zzyáui tá^u h m^u ṅ-stáh

5

há^u š^uksó fūuáh

ālláh-e^a hdi-mēmmā^u tfōūró

ā^u zzyáua iá^u -l^uiyár

IV. *ul^uial, fūuáh kēimšiu isrú-še-házā m^u ṅ-zánd-lbāq-
qāl-súsi umá-kēi^ustēhum-tāhrēša uhēia šūies-d^ulhālua 10
ullá-d^u lhómnis, kēi^uoqfūlo-bbāb-lhánūt ukēib^udou iqūlo*

zēināná iāzlēm-ālláh

kán-tābēt^u l^ušellūsá

malhá^u ullá m^u šsúsa

V. *um^unei-kēiku^u-gālēs mādhum šē-qrās ukēib^udē-ī^uzmēl 15
fāntāzīa-z^alēhum, um^u ṅ-zálamat-lq^urās kēikum-myānuēn,
baš-ihūkkulo mādhrō f^ulārd^u u^uirōddo iāzni ā-sidi uáhēd
mēn-āi^uuha-nnās kēib^udou-iyōnni^u z^alēh*

ā^u -lq^urās ālfōrtās

bās iēm^umāh ušrā-lq^urtās

20

آ الافرع يا ولد الناس
 فيذ النفرة فيذ النحاس
 فيذ البلبولة حائلة
 عرّ راسك لفائلة
 تشوي ذسياد كيو ذائفة

5

في اى وقت كايسمع الافرع ذيد الشى كاتغلى له الفرعة في
 راسه كاتجى اخر كايبيح وكايتبعوه اخزين

ا الافرع بارو بارو
 وثغبية في مصرانه

10

الصلاة ما يطيها
 والفرعة عينه عليها

وكاينضف واحد في العيال باش يكمل له الحسبة كايقول الله
 يرحم الاوليين الله فالوا

لا تخالط الافرع

15

ولا تلبس لباسه
 وكان كان الخير في الافرع
 وكان را الزعب في راسه

VI وكانخص تشوي نهار الخميس على الصباح كايكونوا العيال

محررين كايصلعوا للسوق وكايشموا بيبة من عنده السوافين

كايبضوا للثومة وكايفصوه وكايبعدوا يلعبوا به ومن تحراميات

20

á^{~~~~}lqaráz iā-úúdd-[~]nnás

fík-[~]nnóqra fík-[~]nnhás

fík ělběbūlá hailá

zárri rásòk nělqailá

tšúf t[~]siádeh kif dairá

5

fuiáh kěsmás-álqaráz dik-si kátěylilo-lqaráza frášo kězi-
iáhór kězid ukeiěĕbžəh iáhren

á^{~~~~}lqaráz bāró bāró

ú[~]tqĕbá fimósrānó

ó^{~~~~}sslá ma-isállĕhá

10

ú[~]lqarázá zainó-zlĕhá

ukeintóq uáhed f[~]l[~]š[~]iál bās-ikĕmmĕllu-lhásəa kěiqul :

« lláh-ĕĕhām llóubĕén-lli-qálo

lá-t[~]halót ělqaráz

ulá-tĕlbĕs-ĕlhásə

15

úkā-kán-[~]lhĕir f[~]lqaráz

úkā-ra-zzyáś-fĕrášo

VI. ukeiĕ[~]ššòk tšúf[~]nhár-[~]lh[~]mís z[~]l[~]-[~]ššbáh kěikúmo-l[~]š[~]iál
mhárren kěitólzo-nssóq ukei[~]šr[~]ó-bĕbót m[~]ng-zánd-[~]ššúuā-
gen. kĕhábto-llháuma ukeiqázəbəh ukei[~]bdóū-ilá[~]zəbə-bĕh. 20

اللى فيه كايَنْزَلُوهُ عَلَى وَاحِدِ الصَّنُوفِ وَكَايَقُولُوا لَهُ مُتْ عَلَى
 دِينِ كَاتِنِ رَأْسِهِ وَدِيحِ الْفَتَجُوعَةِ مَعْلِيَّةً وَكَايَغْنُوا هَكَذَا

أَبِيْبُ

صَلِّ الْعَصْرَ وَاهْبِ

5

أَصَابِ الْفَطْمَةَ

كَايَضِبُ فِي الشَّبَابَةِ

يَا الْفَيْلَةَ

أَلْمُحْرَمَةَ بِالصَّهْمِ

آ الْبُرْعُونَ

10

آ الْمُحْتَمِّمِ بِأَمْسَلُونَ

تَحْتَ النَّوْتِ

كَايَفْضَعُ بِالْحَمَّارَةِ

VII والعيال الصغار في ابي وقتن كايشوفوا بالدرج في الوضوء
 مغموسة كايغنوا هكذا

15

أَلْبَادِرِجِ ضَاقَ ضَاقَ

خَلَّى أَوْلَادَهُ فِي الضُّبُو

مَشَى يَضَاهُ الْجَمَلِ

ضَمَّ بِهِ مَنَجَلًا لِلْجَمَلِ

فَالِ لَهَا يَا عَائِشَةَ اخْتِ

20

أَعْطَنِي صَبِيْعًا عَالِمْ

um^oŋ-táhrāmīāt-llī-fēh kēin^ozzláh ʔ^ala-uáh-ss^oudūq
 ukēiqūlulo : « mūt ʔ^alā-dinēk », kēi^ahmi-rāso udīk-lqān-
 žusa-mzállia ukēiyōnniu hákda

á-bībót

šá^ollé-bāsár uáh^obót

5

šá^ob lqótt

ká^oidrāb f^oššēbbābá

īá-lqamlá

īá^o-lmházzma b^oššām^orá

á^o-lbēryūt

10

īá^olmházzēm bēlm^oslūt

f^oht-tūt

ká^oiq^otá^o b^olhāmmārā

VII. ul^oīá^o-ssyār fūiáh-kēišufo-bellárēž f^olōtá-dēmyó-
 ya kēiyōnniu-hákda

15

á-bellárēž tá^oq táq

hállā-ūlādo fō^ottbāq

émša iēssād ē^olhžēl

dōrbō ménžēl nē^orržēl

qállā īá zaišá^o-h^otí

20

ʔ^atēni-šbīū^o dē^ol^os^osēl

باش نجاوى هذا الرجل

خيظ اجر

خيظ اصهر

خيظ مالى باجوهر

VIII كَانِحَصَّ نَشَوَى الْعِيَال لَهَا كَابِهَوَّوُوا لِّلْسَفَايَةِ الْجَمِيَّةِ 5
وكايشوا الحلوى كايبعدوا يحووروا بهم النحل وكايبعدوا يغبَّوْا
عليهم

آخَفِدَقُ النُّحْلَةَ

مَّادَ بِالنَّ تَحْتَهَا

10

باباد عمى الصاجين

باش ياكل ابازين

جبر النحلة فى الصاجين

IX والعِيَال كَبِي كَابِنُصَلَفُوا مِنَ الْجَامِعِ وَكَانَتُونَ الشِّتَاءِ خَيْظَ
من السماء كايمشوا يلعبوا فى الجحلة خالماء هما كاملين مَقْبُضِينَ
15 من العِزَّاقِ خالماء وكايبغَّوْا

ا شتاء تا تا تا تا

ا اولاء الحرائة

عِيَّضُوا لى على بابا

يشى لى الجلابة

20

باش نعيح هذا العيب

بالشوية والفديح

bāṣ ˘ ṅdāui h^ad-ē[˘] r[˘]zēl

hēṭ ˘ āhmār

hēṭ ˘ ōsfār

hāeṭ māli bēḍgūhār

VIII. *kēiḥ ˘ ṣṣōk-tšúf- ˘ ḷ[˘]uál lēmá-kēiḥ[˘]u[˘]d[˘]o ḷ[˘]ṣṣ[˘]qqáia- 5*
dōida ukeisriú-lhálua kēiḥ[˘]d[˘]ou idōro-bēhūm- ˘ ṅnhál
ukeiḥ[˘]d[˘]ou-iyónniu ˘ lēhum

ā-dégdeg ēnṇ ˘ hlá

iēm[˘]māk bālēṭ-ṭ h[˘]tá

bābāk ˘ zarrá-ttāzín

10

bāṣ- ˘ iákul ḍbāzín

˘ ẓbār- ˘ ṅṇ hlá-f̣ ttāzín

IX. *ula[˘]zúál kíf-keintólqo mēn-dg̣āmas ukaṭkūn- ˘ ṣṣ[˘]á*
hēṭ[˘]-mⁿ- ˘ ṣsmá kéimsiú- ˘ ilá[˘]zbo f̣ lhám[˘]la-ḍ ḷmá u[˘]hūma-
kámlin-mgēfften ṃ ḷ-lfzāg-ḍ ḷmá ukeiyónniu 15

ā[˘] ṣ[˘]á ta tá ta tá

ā-ulád-lhārrāú

˘ aiēṭōle- ˘ zlá-bābá

iē[˘] ṣ[˘]rili-dg̣ēllābá

bāṣ- ˘ ṅzáiēd-hád- ˘ ḷ[˘]id

20

bē[˘] ṣ[˘]u[˘]uúia u[˘]lqoddid

X والعيال نهار عمرة كاي رغبوا والديهع باش يشهوا لهع
الصوبجات والقميرات والفتشيعات باش يعهلوا عشاوة نهار
التاني عيه في اى وقت كايضيبوها وقبل ما ياكلوها كايقولوا

عشاوة عشاوة

5

عشاوة ضيابة

حتى يجوا فناوة

وفناوة ما يجوا شى

واحننا ما ناكلوا شى

XI والعيال في اى وقت كايكونوا محيرين كايجتمعوا في الحومة
وكايجلسوا على الناب والقرنابي والكخوب والصرايح كايجي
10 واحد كايغفج فيهم باشعاش كايقول لهع بالله نمشوا نتساروا
وفي لم يفهم كايبدوا يغنوا هذه الغنية

انا ماشع لوازن

ثج البارود ثج الرصاص

15

ثج حهو عساس

ثج البنات يشوبوا

ايا راعى الاحمال

رجه اجاله يباتوا

واذا غلبت الهينز

20

ضامو هي مولانه

X. *ul^eīāl nhār-zārafa kēirγbo uāldēhum ḥāš-īšrūlum
ttuēznaṭ ulqdiraṭ ulq^ešēzaṭ ḥāš-iz^eāmlo zaššāua nhār-
uāne-īīd. fūiāh-kēitēūbōhā uqbēlma-īākluha kēiqūlo*

zāššāuā zaššāua

zāššāuā tēiā^{~~~~}ḥā

5

ītā-izīu gnā^{~~~~}uā

ūgnāuā ma-izī^{~~~~}ūšī

uāhna mā-naklū^{~~~~}sī

XI. *ul^eīāl fūiāh-kēikūno-mhārṛēn kēidgāmzo-flḥāuma
ukēigēlso ^{al-ū}ngāḥ ulqārnāḥi ulkdāḥ ušṛātāḥ. kēizi- 10
uāhed kēiqēiēm-fēhūm-fašfāš. kēiqullum : « iallā-mmsīu-
n^šssāro! » ufrēqhum kēibdōu iyōnnū hād-lyūniā*

anā māšī nuazzā^{~~~~}n⁽¹⁾

tēmmā-lbārūd tēmmā-ṛṛsās

tēmmā-ḥammō zaššā^{~~~~}s

15

tēmmā lḥnāt īšūfo

aīd-ṛāzē lēzmā^{~~~~}l

ṛodd ēzmālēk īḥāto

uīlā γōlbēk ezzā^{~~~~}i

tāmō hēiā mūlāto

20

(1) Variante *nuād-rās* لواد راس.

صهرو عيها سكين

كبي شراها مولاها

وعهل لها عوج جديد

والنفقة باش كساها

5

يا للآ جامع الشرى

يا مولاة الخمربة

اللى دعا فى وبيح

يعضيه الله عفوبة

والشاشية مثفوبة

10

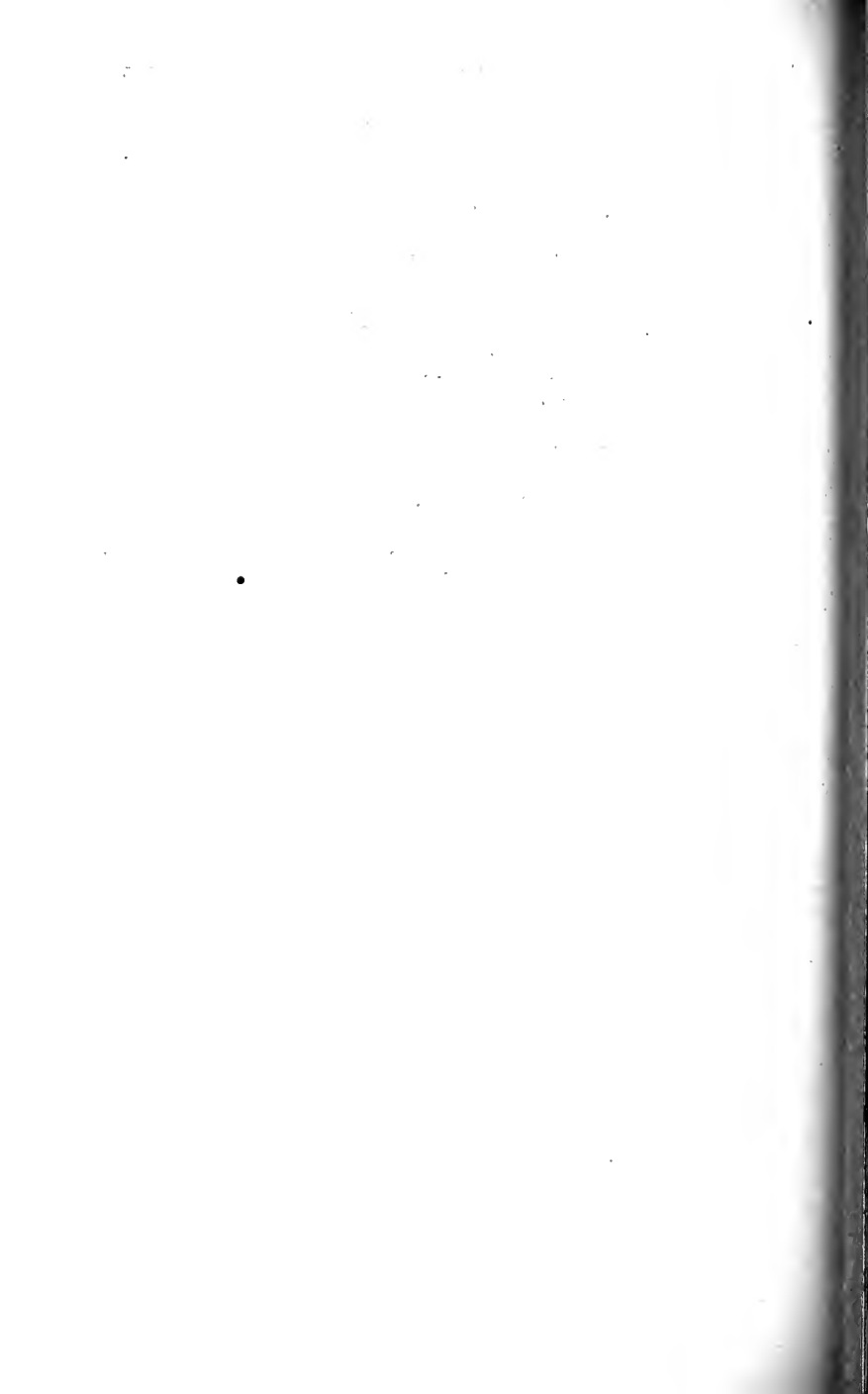
والسبنية مرفومة



tāmō dēbhá s̄kkī^{~~~~~}n
 kif ēsrāhá mūlāha
 uamélla yám ž̄dī^{~~~~~}d
 unnógra bāš ēksāha
 iā lallā žām-āššā^{~~~~~}ʔf
 iā mūlaṭ ēlhārrōḃa
 'li-dzā fīā ūfī^{~~~~~}k
 iastéh āllāh zaqūḃa
 uššāšīā mēṭqūḃa
 usséḃnīā mērqūma

5

10



TRADUCTION.

I. LE FOUR.

Le pain est le bienfait de notre Seigneur Dieu; c'est de lui que nous vivons. Aussi y a-t-il chez nous une habitude : c'est que les petits enfants doivent embrasser le pain donné par leur mère, et dire « Au nom de Dieu »; c'est seulement après qu'ils le mangent. Si un homme, mangeant du pain, en laisse tomber une petite miette par terre, il la relève, l'embrasse et la mange. Et si, marchant dans la rue, il aperçoit devant lui un bout de pain tombé à terre, il le relève. l'embrasse et le met dans l'embrasure d'une lucarne, ou d'une prise d'air, à l'écart du chemin, pour que personne ne le foule aux pieds, ou ne passe par-dessus⁽¹⁾. Or, ces bouts

⁽¹⁾ Comp. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 80 *in fine*. Ces marques de respect pour le pain existent dans beaucoup de civilisations. Elles doivent se trouver dans la plupart des pays musulmans. Personnellement je les ai constatées dans toute l'Afrique du Nord. Elles sont aussi connues de l'Égypte (LANE, *Modern Egyptians*⁵, II, p. 366, 367), de l'Arabie (MANZONI, *El-Yemen*, p. 82; comp. KREMER, *Vergleich. Culturgeschichte*, ap. *S. B. der Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien*, CXX, III, p. 4), et de la Palestine (BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 206). Ce sont bien entendu des pratiques extrêmement anciennes. L'habitude de ramasser le pain jeté à terre et de le manger est attribuée au prophète lui-même (IBN MĀĠĀ, *Sunan*, le Caire, 1313, p. 167); le respect du pain est recommandé par de nombreux ḥadīths (cf. glose de EL-ḤIFNĪ SUR EL-ḤAZĪZĪ SUR *el-ḡāmi es-ṣayr*, le Caire, 1304, I, 292, 293; *el-niqd el-farīd*, le Caire, 1321, III, p. 214; *Ḥiḡā sulām ed-dīn*, le Caire, 1316, II, p. 4). Sur le fait de l'embrasser, les auteurs canoniques sont en désaccord. IBN EL-ḤĀĠĠ le blâme comme constituant une *bid'a* (*Madḡal*, I, 219 *in princ.*, 335) mais SUḤŪTĪ y voit une *bid'a* belle et permise (extrait de *el-Ḥāyī* ap. IBN ḤĀBĪBĪN, *el-nuqūd ed-durriḡā*, le Caire, 1311, II, p. 369; comp. la discussion sur le fait d'embrasser le Coran, ap. *Ḥiqān*, éd. Calcutta, 872, 873). — Ramasser

de pain, vieillis dans les lucarnes, les fous comme Chafànja et Ahmed Tozzàn lorsqu'ils sentent l'aiguillon de la faim, se mettent à fureter à leur recherche; (ils les trouvent) tout secs, tout verts de moisissure, et restés là depuis Dieu sait quand⁽¹⁾.

Et quant au pain, tous les gens de la ville qui ont une famille, le font chez eux. Ceux qui n'ont personne, les étrangers qui connaissent seulement le ragout des croquants, pauvres diables, ne peuvent qu'acheter le pain des boulangères. Mais, chez nous, on trouve honteux qu'un homme, qui a un intérieur, s'en aille acheter le pain du marché⁽²⁾. Il faut

les miettes de pain qui s'éparpillent pendant le repas et les manger est aussi une action bénie. A Tlemcen on désigne cette pratique par le nom de *šelqâš šedd'nüb* «ramassage des péchés»; il faut rapprocher de cette dénomination, le texte du hadits *من أكل ما سقط من السفرة غفر له* «Celui qui mange ce qui tombe de la nappe obtient le pardon de ses péchés» (cf. EL-AZIZI sur *el-ğāmir es-şayr*, I, p. 293; et *şarh şirat el-'islām* de ALI ZADEH, éd. Constantinople 1299, p. 173 où il est dit encore que «les miettes de pains ramassées sont les dots des honnis»). — Il est également prescrit de ne pas fouler aux pieds les céréales et la farine; j'ai dit que dans la banlieue de Tlemcen, les cultivateurs ne devaient marcher que pieds nus sur l'aire à battre (*Dialecte de Tlemcen*, p. 284 note 1). On comparera aux recommandations de IBN EL-ĤAĠĠĜ ap. *Madhal*, III, p. 199 et 203.

⁽¹⁾ Chafànja et Ahmed Tozzàn sont deux de ces pauvres fous que, suivant la pratique commune à toutes les populations musulmanes de l'Afrique du Nord, on laisse librement dans les rues, entourés parfois d'un respect quasi-religieux. D'autre part, le fait de se nourrir des restes de pain ramassés par terre et mis dans les trous des murs par les passants est un trait de sainte humilité, qu'on rencontre parfois dans la biographie des saints maghribins; cf. *Bustān fi šikr el-'auliā bitilimsān*, éd. d'Alger, p. 88.

⁽²⁾ De même dans toute l'Algérie; chacun fait son pain chez soi (cf. pour Tlemcen, BEL, *Population musulmane de Tlemcen*, p. 29). Un proverbe populaire exprime bien le mépris où l'on tient le pain fait hors de la maison; dans toutes les villes, les vieilles familles du pays se plaignent d'être supplantées par des nouveaux venus: elles exhalent leur rancœur en disant: *tlēmsān kihūbz-ššūq mā-žākūlha yēl-lboṣṣāni* «Tlemcen

vraiment n'avoir pas d'amour-propre pour manger le pain des boulangères; il est fait sans soin, de la façon la plus malpropre. Ces boulangères n'achètent que de la camelote de farine, à cinq sous la livre, moisie, et oubliée dans les magasins depuis l'année « où l'on s'est tu ⁽¹⁾ ». C'est le mohtasib qui fixe le prix du pain aux boulangères ⁽²⁾; il a institué à leur intention un peseur, et ainsi chaque pain a son prix déterminé. L'endroit où s'installent les boulangères se trouve au grand Socco ⁽³⁾, derrière la Plaza ⁽⁴⁾, en face du coin des sauniers. D'autres vendent sur le petit Socco ⁽⁵⁾, devant la banque française, et en face de la fontaine; elles sont là rangées comme des soldats et « enlève-moi les clients que je te les enlève! » Et à la nuit, vous les trouvez, chacune avec sa petite lanterne devant elle.

Parlons maintenant du pain fabriqué par les particuliers dans leurs maisons; il y a pain de semoule, pain de farine fine et pain de farine de blé; et encore les pauvres font du pain de mouture grossière et de farine mêlée de son, chacun suivant ses moyens. On pétrit tous les jours pour que le pain ne manque pas à la maison, et chacun pétrit plus ou moins (suivant ses besoins). Quand la femme a fini ses pains, s'il lui reste un bout de pâte, elle en fait un paneton à son fils

(Alger) est comme le pain du marché; elle n'est mangée que par les étrangers». On comparera au *tašim el-mutasallim* de ZARNUĠI où l'interdiction motivée d'user de la nourriture du marché figure à فصل في الورع.

⁽¹⁾ C'est-à-dire depuis un temps immémorial; j'ignore l'origine de cette expression inconnue en Algérie.

⁽²⁾ Cf. sur cette fonction du mohtasib, *Arch. mar.*, II, 128; AUMON. *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 304: comp. *J. A.*, septembre 1866, p. 121.

⁽³⁾ Le grand marché situé au sud-est de la ville, en dehors de *bāb-el-fahs*; cf. sur l'emplacement occupé par les boulangères, *Arch. mar.*, I, 49.

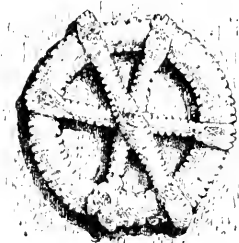
⁽⁴⁾ Cf. *infra*, p. 159, note 2.

⁽⁵⁾ La petite place où s'élargit la rue d'*es-sējāyēn*, entourée aujourd'hui de constructions européennes, et qui est par excellence le quartier européen de Tanger.

ou à sa fille pour obtenir qu'ils soient sages. Il y a aussi des maisons où l'on ne pétrit pas le jeudi et le dimanche; ces jours-là on fait du coussouss. Enfin, il y a des gens chez qui, tous les matins, on fait des feuilletés pour le premier déjeuner. Leur pâte est comme celle du pain, mais sans levain et plus légère, de façon qu'elle soit bien plastique. Quant aux *qarchoûla* et aux *faqqoûsa* ⁽¹⁾, on ne les fait que quand on a une fête de famille ou aux fêtes religieuses. On ajoute à leur pâte du sucre, de l'anis, du sésame, de la gomme mastic, du beurre et force levain; on y verse de l'eau de fleur d'oranger; on fait la pâte très ferme; après quoi on la brasse jusqu'à ce qu'elle devienne plastique. — On a pétri les *faqqoûsa* de la fête de la Rupture du jeûne; les femmes ont fini de brasser la pâte; elles se sont mises à y découper les *faqqoûsa*, et à les façonner en galettes; les fillettes ont aidé à brasser la pâte; alors chacune d'elles en attrape un bout pour faire une '*âïcha oullâda*' ⁽²⁾. Les femmes ont achevé de façonner les galettes; elles

(1) Espèces de gâteaux, cf. glossaire s. ففوصة, قرشولة.

(2) Cf. sur le gâteau appelé *sâïsa oullâda*, Doutré, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 474. Je crois intéressant de donner ici une représentation réduite de ce gâteau quasi-rituel. Peut-être faut-il rappor-



cher ce gâteau aux bords crénelés de la pâtisserie andalouse appelée مدينة, représentant un mur de ville, et qu'on fabriquait au *Nairûz*; cf. MAQQARÎ, éd. de Leyde, II, 463.

vont enlever les tables; mais voilà les filles qui les entourent en disant : « Si vous enlevez les tables, laissez-nous-en au moins une grande, pour que nous fassions nos *'äicha oullâda!* — Vous voilà à présent de la taille de vrais gaillards, répondent les femmes, et vous en êtes encore à vouloir des *'äicha oullâda!* — Ah là! Quel malheur! reprennent les filles; depuis ce matin nous sommes là à nous échine avec vous, et maintenant vous ne voulez pas nous laisser une table! Que Dieu nous épargne cet ennui! Quelle histoire! » La maîtresse de la maison vient à les entendre et elle dit aux femmes : « Alors quoi! Ma chère! Vous venez chez les gens et vous voulez jouer à la conseillère! Si elles désirent la table, laissez-la leur donc! Est-ce que depuis ce matin elles ne sont pas là à s'échine avec nous! Et maintenant je ne les laisserais pas un peu faire à leur guise! » Alors les filles d'entourer la femme et de lui dire : « Eh bien toi! Tu vois à présent! Les parents du mort prennent leur mal en patience et les visiteurs de condoléance geignent comme des païens ⁽¹⁾! » Tout de suite elles s'en vont à cette grande table qu'on leur abandonne, chacune ayant son bout de pâte à la main pour la pétrir et en faire son *'äicha oullâda*; sans compter que les bambines, elles aussi, se mettent à hurler aux oreilles de leurs mères pour qu'on leur donne de la pâte, et qu'elles confectionnent leurs *'äichettes!* Là dessus, les fillettes commencent à travailler la pâte, jusqu'à ce qu'elle soit bien brassée, et l'allongent en un rouleau qu'elles courbent ensuite en une couronne pareille à une grande *qaffôla*. Après quoi, armées d'un couteau, elles entaillent le bord extérieur et y découpent des dents. Puis elles prennent deux rouleaux de pâte qu'elles croisent sur la couronne et par-dessus encore, elles en mettent un troisième en travers. A l'extrémité de chaque

(1) Comp. sur ce proverbe LÜDERITZ, *Sprüchwörter aus Marokko*, n° LXXXIII; BEN CHENEB, *Prov.*, n° 136 et les références.

rouleau elles font une fleur d'oranger et modèlent le bout qui dépasse, en façon de main porte-bonheur. Quant à la fleur, elles la font avec un petit morceau de pâte, roulé de la grosseur d'une cigarette, puis aplati et découpé en frange, au couteau, tout le long de l'un de ses bords; après quoi, cette bandelette est enroulée sur elle-même et plantée aux extrémités des trois rouleaux de pâte; au milieu du tout, on plante une grande fleur. Quand 'āīcha oullāda revient du four on la suspend au mur du fond de la chambre et elle reste là, exposée au vent, qui l'empêche de moisir, jusqu'à la fête des Sacrifices. Alors on la casse sur les cornes du mouton (du sacrifice) et on la mange.

Il y a à Tanger une vingtaine de fours à raison de deux à trois dans chaque quartier⁽¹⁾. Dans le quartier de la Qaṣba⁽²⁾, il y a le four de Ḥasiwēn, en dessous de la porte de Marchān et dans le quartier d'el-Gourna le four d'el-Ḥād̄j et-Ṭāhar, au-dessus duquel s'élève une construction semblable à un minaret. Dans le quartier de Jerā Qabṭān⁽³⁾, il y a le four neuf, le four de Laghmīch, le four d'Azeriāḥ et le four de Chāchoūn. C'est dans ce quartier qu'habitent les boulangères de la ville. Dans le quartier de Gzennāya⁽⁴⁾, il y a le four de

(1) Pour toute la topographie de Tanger décrite dans ce qui suit, il faut consulter la liste et la description des rues de Tanger publiées par BUDGETT MEAKIN dans *The Times of Morocco*, 1888, n^{os} 169, 170, 171; aussi le plan de Tanger publié par l'État-Major de l'armée espagnole : *Tanger; levantamiento ejecutado por la comisión del cuerpo de E. M. del Ejército en Marueccos (escala 1,4000)*; *zincografía del depósito de la Guerra*, 1906.

(2) Cf. sur la qaṣba de Tanger, la porte de Marchān qui s'ouvre à l'ouest sur le plateau du même nom, et le quartier d'el-Gourna qui occupe l'angle sud-ouest de la qaṣba. *Arch. mar.*, I, p. 111 et suiv.

(3) On entend aussi : *znā-qārḫtān*, *znā-qāḫtān*, *znā-qārṭān*, *zrā-qārṭān*; ce nom reporte probablement à un originaire جنان القبطان où le concours de plusieurs sonantes a amené des dissimilations et des métathèses par lesquelles la stabilité du mot a été détruite.

(4) Du nom d'une tribu rifaine dont des individus ont primitivement peuplé ce quartier comme le village d'er-Rīfīn dans le sud du Faḥṣ

Bou-Guetṭāya, celui de Meïmoûn, celui de Ben ed-Jilâli qui est en face de (la zâouïa de) Sidi 'Alî ben Ḥamdouçh⁽¹⁾ et le four d'en-Nouïno rue Fuente-nueva près (de la zâouïa) de Sidi Aḥmed ben Nâşer⁽²⁾. Si maintenant vous descendez la rue de Moştafa ed-Doukkâli⁽³⁾, vous arrivez au quartier de Oued Aḥardân⁽⁴⁾; vous trouverez en face de vous le four de Bou-'Arrâqîya⁽⁵⁾ à côté du bain maure et de la chaufferie.

(cf. *Arch. mar.*, I, 169); la tribu de كوناية est mentionnée par les anciens géographes et historiens arabes; el-Bekrî lui assigne déjà le territoire qu'elle occupe aujourd'hui; cf. sur son état actuel MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, I, 118, 121.

(1) On trouvera une courte biographie de Sîdî 'alî ben Ḥamdūs ap. *Naşr el-Maḥānî*, II, cahier 26, p. 4. Ce personnage serait mort en 1135 de l'hégire. Sur la confrérie des Ḥāmādşa (sing. *ḥamdūši*) fondée par lui, cf. MONTET, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 12; BUDGET MEAKIN, *The Moors*, p. 33; *Arch. mar.*, II, p. 105-106, VIII, 122-123, 134-136; MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 128 (*ḥnādşa*). Cette confrérie n'a pas d'adeptes en Algérie; le nom même de *ḥamdūši* est inconnu sauf à Nedromah où on l'emploie dans le sens de «un grand gâillard».

(2) Cf. sur cette zâouïa *Arch. mar.*, II, p. 110. — Il s'agit ici de Abū'l-abbās Aḥmed ben Moḥammed ben Moḥammed ben Nâşer ed-Darî mort en 1128, auquel on rapporte ordinairement l'organisation de la confrérie des *Nâşrîya*; cf. *Naşr el-Maḥānî*, II, 2^e cahier, p. 116, وينسب اليه الآن الطوائف من الفقراء بالحجراء وغيرها; cf. sa biographie dans le *Naşr*, loc. cit., et en tête de sa *Riḥta*, publiée à Fez en 1320 (2 tomes en un volume); sur son père Moḥammed († 1085), cf. *Naşr*, II, p. 16-20; et sur son grand-père Moḥammed († 1052), *id.*, I, 183. Sur l'ordre des *Nâşrîya* (avec fausse attribution de l'organisation de l'ordre à Moḥammed ben Nâşer), cf. RINN, *Marabouts et Khouans*, p. 276; DEPONT et COPPOLANI, *Les confréries religieuses*, p. 479; MONTET, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 20, 21; *Arch., mar.*, II, p. 110; DE FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, p. 293.

(3) Du nom d'un particulier de Tanger.

(4) Cf. sur ce quartier autrefois égypt à ciel ouvert, et aujourd'hui recouvert, et dénommé d'après une ancienne famille de Tanger, *Arch. mar.*, II, 103, note 1.

(5) C'est-à-dire faisant partie des habous affectés au tombeau de Sîdî Moḥammed Bū-arrâqîya, le patron de la ville, la «couronne de Tanger»

Remontez par la ruelle de la maison de Ben Chimol⁽¹⁾, vous déboucherez dans la Qeïsàriya. Vous trouvez le four (habous) de la mosquée⁽²⁾, en face de l'ancienne maison du moħtasib et de la boutique de Gonzalès⁽³⁾ où nous achetions les petites boîtes, les dés et les aiguilles à coudre. De là, descendez tout droit par l'arcade de Vicente⁽⁴⁾, vous arriverez à la maison du chérif d'Ouazzàn⁽⁵⁾ et à main gauche vous aurez le four du fils d'el-Ĥàdj Ch'āyeb, derrière la zāouïa des gens d'el-Toqqit⁽⁶⁾ occupée aujourd'hui par les Kettāniyin⁽⁷⁾ — ils ont obtenu à ce sujet du sultan un acte de mise en possession. — Engagez-vous de là sous les arcades de Sidi 'Alī ben Dāwoud⁽⁸⁾, vous arriverez juste au milieu du placis de Dār el-bāroūd; vous trouverez le four de Ben Rābaħ devant l'école de Si 'Abd-es-Slām et-Toūzāni⁽⁹⁾. De là continuez par le quartier d'el-Borj; en chemin s'offre à vous le four de Qāsem. Tournez par la ruelle de l'édicule de Moulēy 'Abd-es-Slām⁽¹⁰⁾

(*tāz-tūnza*). Cf. sur ce personnage mort en 1226 de l'Hégire (1718 de J.-C.) *Arch. mar.*, I, p. 245, note 1; II, p. 117 et suiv.; XVII, p. 69 et suiv.

(1) Un particulier de Tanger.

(2) De la grande mosquée

(3) Un particulier de Tanger.

(4) Du nom d'un particulier de Tanger.

(5) Mot à mot du «seigneur».

(6) Cf. sur cette zāouïa *Arch. mar.*, II, 113.

(7) Sur cette confrérie de fondation récente et sur son fondateur, cf. *Arch. mar.*, II, p. 111, 112, et VIII, p. 143.

(8) Sous cette voûte se trouverait, d'après mes informations, un monument commémoratif consacré au saint jebalien de Mernīsa, Sīdī zaī Ben Dāwūd, sur lequel cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 367, 371; (mort en † 1026 d'après *Safyat man intašar*, éd. de Fez, p. 47). Mais d'après *Arch. mar.*, II, 124, le monument en question serait le tombeau d'un saint rifain de même nom, mort il y a une vingtaine d'années.

(9) Maître d'école coranique de Tanger.

(10) Il s'agit d'un monument commémoratif élevé au grand saint jebalien Moulēy 'abd-es-Slām ben Mšīs († 625) enterré au جبل العکم dans la tribu des Bēnī 'arūs (بنی عروس).

et continuez tout droit jusqu'au four de l'olivier dans le quartier d'Agmer; en descendant ensuite dans la même direction vous arriverez au four de Jelloùl. Continuez jusqu'à la zâouïa de Moulêy 'Abd-el-Qâder⁽¹⁾, tournez par la ruelle de Dâr Aḥardân, vous trouverez le four de Merghich. De là descendez devant la boutique de l'orfèvre, passez par l'arcade de la maison d'es-Sa'ïdi⁽²⁾ et continuez vers la zâouïa de Sîdi-ch-Chikh⁽³⁾. De là descendez par la maison de el-Meṣaouri⁽⁴⁾ et passez au milieu de la rue Fuente-nueva. Sortez par l'arcade de la maison de Bâlga, le capitaine du port⁽⁵⁾, et arrivez ainsi jusqu'au quartier des cordonniers; vous sortirez en face de la maison de Torrès⁽⁶⁾. Montez par la rue des orfèvres, tournez par la rue du Ghetto, vous trouverez tout d'abord le four d'er-Regḥîwi. Montez jusqu'à la rue de la légation des États-Unis; contigu à cette légation, vous avez le four d'el-Ga'môri, de là descendez jusqu'à ce que vous arriviez au four du patron Moḥammed el-'Amârîti.

(1) Cf. sur cette zâouïa *Arch. mar.*, II, p. 107-109; les adeptes de la confrérie du grand saint panislamique 'abd-el-Qâdir el-Gilânî († 561) sont appelés au Maroc *zâlala* (toujours sans l'article), sing. *zâlali*, et en Algérie *qâdrîya* (prend l'article), sing. *qâdrî*.

(2) Particulier de Tanger.

(3) Il s'agit du fondateur de la grande confrérie du Sud oranais 'abd-el-Qâder ben Moḥammed el-Bū-bekri († 1024) surnommé *سیدی الشیخ* (à Tanger, on prononce *sîdi-ššēḥ* et dans le Sud oranais *sîdi-ššēḥ*); cf. DEPONT et COPPOLANI, *Confréries religieuses*, p. 468 et suiv. — Sur la zâouïa tangeroise de *sîdi-ššēḥ*, cf. *Arch. mar.*, II, p. 113.

(4) Particulier de Tanger.

(5) Cf. sur les fonctions de *râis-ymârṣa*, *Arch. mar.*, I, 22, 23.

(6) L'ancien *nâib-essoltân*, représentant de sa Majesté chrétienne auprès des ministres étrangers à Tanger, el-Ḥādḡ Moḥammed el-Torrès *الحاج محمد الطريس*. Ce personnage aujourd'hui décédé étant resté longtemps en place, son nom est presque devenu pour le bas peuple de Tanger celui de la fonction même de *nâib*; non seulement l'hôtel de la *niāba* continue à s'appeler aujourd'hui « maison de Torrès » mais on entendra très bien dire : *lyēbbās rēān-ṭorrēs* « c'est el-Guebbas qui est devenu Torrès » c.-à-d. « représentant du Sultan »; comp. la destinée du nom d'er-Rūgi.

La corporation des fourniers a à sa tête l'amîn qui est leur juge relativement aux différends professionnels ⁽¹⁾. Ainsi lorsqu'un boulanger a mal cuit le pain d'une maison ou a laissé le levain aigrir la pâte, les particuliers lésés le citent devant le mohtasib. Mais celui-ci déclare que la chose regarde l'amîn et non lui, et dit aux plaignants d'aller trouver l'amîn, le patron Boû-Guettâya qui a son four dans le quartier de Gzennâya. C'est ce dernier qui juge. S'il y a lieu à conciliation, il concilie les parties; si l'une a pour elle le bon droit, il force l'autre à lui donner satisfaction. De même lorsque les ouvriers boulangers se sont disputés avec le patron, ils citent ce dernier chez l'amîn. Cet amîn est nommé par le mohtasib. Il est chargé de faire le pain des prisonniers, ce qui est pour lui une source de profit; il a encore le bénéfice de quelques menues choses, de la part des patrons boulangers, par exemple des amendes qu'il leur inflige.

Le four, du dehors, offre l'aspect d'un entrepôt. Mais en dedans il y a le foyer qui est construit en voûte intérieurement et extérieurement, de forme hémisphérique et pavé en briques longues provenant d'el-Harârech ⁽²⁾ ou d'Anjra ⁽³⁾. Sous le revêtement de briques, il y a des couches superposées de glaise rouge mêlée de sel. Le sel est destiné à garder la chaleur ⁽⁴⁾ et la glaise rouge à maintenir solidement les briques. Devant la bouche du foyer se trouve l'endroit où se tient le patron, la fosse comme on l'appelle, ayant au-dessus d'elle la

⁽¹⁾ Sur les pouvoirs de *lāmīn*, pl. *lāmīnāt*, «prévôt d'une corporation», cf. pour Tanger, *Arch. mar.*, I, 42, 43; pour el-Qṣar el-Kbir, *id.*, II, 134, 135. Sur le mot, cf. glossaire s. امين.

⁽²⁾ Village du Faḥṣ peuplé de Jbâla, cf. *Arch. mar.*, I, 192.

⁽³⁾ Cf. sur cette province du Nord marocain : MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 701 et suiv.; GENTIL, *Dans le Bled es-Siba*, p. 1 à 50. Je n'ai jamais entendu à Tanger, l'ethnique de *ā'zra* que sous la forme *lā'zra* avec pour pluriel *hāl-ā'zra* (اهل آجرة).

⁽⁴⁾ Pratique très ancienne dans le Maghreb pour la construction des fours; cf. *Masālim el-'imān*, III, p. 32.

cheminée par laquelle s'échappe la fumée. A droite et à gauche sont disposées deux banquettes. Au-dessus de celle de droite est suspendu un cabas; au-dessous de celle de gauche il y a le *tchouchâr* dont le nom est passé en proverbe : on dit en parlant d'un endroit très étroit : « Ici le tchouchâr et là le foyer! » Au-dessus du foyer il y a la rotonde où l'on met la provision de bois; c'est là qu'on range les souches apportées encore vertes de la forêt; on y ménage un espace vide où dorment l'hiver les mitrons qui demeurent loin du four. Contiguë au four est l'écurie des ânes, avec la corde où on les attache et la mangeoire où l'on met leur provende. Au-dessus de l'écurie, on trouve une soupente pour la paille et le son.

Le matériel du maître fournier se compose d'abord des fourgons, longues perches de chêne-liège, effilées et minces à l'extrémité comme des cannes à pêche, avec lesquelles on retourne le pain, et des pelles à enfourner, faites comme les fourgons mais ayant à l'extrémité une palette en bois large et lisse et qui, assez épaisse du côté du manche, va en s'amincissant vers le bord comme la lame d'un couteau; ainsi faite, la pelle glissera sans difficulté sous le pain dès que le fournier voudra le retirer du four. Il y a l'écouvillon; c'est aussi une perche en chêne-liège semblable au fourgon, avec un gros paquet de chiffons attaché au bout, des haillons pareils à la souquenille des Heddâwa⁽¹⁾; le patron le trempe dans l'eau et balaye, avec, le foyer. L'écouvillon est passé en proverbe : on dit d'un individu très sale : « Il est comme l'écouvillon du four. » Il y a encore

(1) Sur la confrérie mendicante des Haddāwa (toujours sans l'article à Tanger; cependant هادوا ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 461, l. 4), sing. *haddāyi*, cf. MOULÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 183 et suiv.; MONTET, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 19-21; MARCHAND, ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 458 et suiv.; RAYNAUD, *Étude sur l'hygiène au Maroc*, p. 108-109; *Arch. mar.*, II, p. 113; SOCIN et STUMME, *Houwāra*, p. 68, *hadāyi*, pl. *hadāya*, glossé par *derḡiḡ*.

la pelle à feu qui n'est qu'un bâton avec une pelle en fer, ou en fer-blanc, à son extrémité; c'est avec elle qu'on écarte le feu. Il y a aussi le crochet, bâton de chêne-liège terminé par un crochet en fer qui y est fixé; avec lui on attire les morceaux de bois qui ont passé la nuit, dans le foyer, à sécher. Le patron a devant lui les morceaux de bois bien rangés et secs. Lorsqu'il veut en introduire un dans le foyer, il l'écorce avec le coin. C'est un bout de fer, de forme triangulaire, très lourd et plat. Dans la fleur de sa prime jeunesse, il avait une poignée, il était en bon état, on repassait avec lui dans quelque maison. Mais un beau jour sa poignée s'est cassée; il a été mis au rancart; personne ne l'a plus entouré de soins et ne s'en est plus préoccupé et il est arrivé jusqu'aux mains des mitrons qui, avec lui, écorcent au four les morceaux de bois. Le patron a encore deux ou trois aiguilles enfilées dans un anneau de fil de fer, avec lesquelles il péce le pain avant de l'enfourner; c'est pour éviter qu'à la chaleur du four il n'éclate. J'allais oublier notre Seigneur le nerf de bœuf, si sec, archi-sec, qu'il se tiendrait debout tout seul. Ainsi fait il ramène les mitrons dans le chemin de la vertu. Vous les verriez, aussitôt qu'ils l'aperçoivent et qu'ils entendent : « Soulevez-le pour la correction! », se couler chétifs, les pauvrets, le long des murs. Vous les entendriez dire : « Je me repens envers Dieu, maître, jamais je ne le ferai plus! » Le nerf de bœuf est pendu au-dessus de la tête du maître, à l'arcade de la fosse, bien exposé à la vue de tous. Au-dessus de lui est la petite étagère qui supporte la lampe.

Les murs du four sont tout garnis de crochets, de clous, plantés là pour que les mitrons y accrochent leurs sacoches à pain et leurs coussinets. Le coussinet a la forme d'un gâteau en couronne; il est garni de bandes d'étoffe, de lisières de drap enroulées, et intérieurement bourré de chiffons; un bout de corde y est fixé qui permet au mitron de le maintenir sur sa tête. Celui-ci se sert du coussinet pour porter les lourdes

planches à pain, les poêlons des musulmans et les marmites de *sekhîna*⁽¹⁾ des juifs. Il protège ainsi sa tête des écorchures. Malgré cela, jamais vous ne rencontrerez de mitron qui n'ait une marque à la tête; elle provient de la blessure de la planche à pain. À la porter aujourd'hui comme demain, la tête se blesse, tel le dos des ânes de louage, ou le crâne du Deghouǧhi⁽²⁾. Si un mitron, arrivé à quelque chose par un heureux concours de circonstances, se dispute un jour avec un autre individu, cet autre lui dit : « Tais-toi donc ! T'imagines-tu que nous ne te connaissons pas ! Tu as oublié la sacoche et la blessure des planches à pain qui orne encore ta tête ! Et par-dessus le marché tu fais des embarras ! » Alors l'ancien mitron se tait : c'est comme si on lui avait dit : « L'air altier et la fiéute au soulier ! »⁽³⁾

Dès quatre heures du matin, le pourvoyeur de bois vient chercher les ânes attachés à l'écurie. Il les bâte, les garnit des cacolets et les pousse avec les ânes des autres fours du quartier. Il les emmène jusqu'au grand Socco où sont aussi montés d'autres pourvoyeurs des fours et des bains. Après s'être rencontrés au grand Socco, ils montent au Jebel elkebir⁽⁴⁾ et se rendent à la forêt. Là, ils passent la matinée à faire

(1) Sur la *shēna*, cf. *infra*, p. 149 note 3.

(2) Sur la confrérie des *Dγōγēja* (sing. *dγōγē*) issue de celle des *Hāmād-ša* et sur son fondateur *Sīdī Aḥmed ed-Dγōγī*, cf. MONTET, *loc. cit.*, p. 13; *Arch. mar.*, II, p. 106. Cette confrérie est inconnue en Algérie. Au cours de leur séance rituelle, les *Dγōγēja* lancent en l'air et reçoivent sur la tête des boulets de pierre; c'est à cette pratique que le présent texte fait allusion.

(3) Ce dicton est inconnu en Algérie; mais on dit dans le même sens dans la province d'Alger : *elfaūṭāzīya mulqmel fēššōšīya* « des embarras avec des poux dans la chéchia » (cf. MOHAMMED BEN CHENEZ, *Proverbes*, II, n° 1334).

(4) C'est le massif montagneux situé au nord-ouest de Tanger, le long de la côte jusqu'au cap Spartel, cf. *Arch. mar.*, I, 153 et suiv. — On trouvera ap. FUMEY, *Choix de correspondances marocaines*, n° XXIII, texte, p. 51, traduction, p. 21, un intéressant document diplomatique relatif au

du bois. Au moment de la prière de midi, ils mènent boire leurs ânes et vers deux ou trois heures ils chargent le bois sur leurs bêtes, les poussent devant eux et redescendent au grand Socco. Les pourvoyeurs s'en vont et les ânes prennent tous le chemin de leurs fours ou de leurs bains. Ils vont tout droit à leur but, jamais ne s'égarent ou prennent un autre chemin. Est-ce étonnant, mon cher monsieur, que ces ânes connaissent leur route du grand Socco jusqu'à leur four, tandis que le pochard s'il vient à avoir une pointe d'ivresse, ne se retrouve plus d'ici à là!

Les bêtes arrivent; elles trouvent les mitrons qui les attendent; à peine apparaissent-elles qu'ils ne font qu'un bond et les voilà face à face avec les bourriquets. Vous diriez qu'ils ont senti leur arrivée. Ils se précipitent à deux sur une même bête, l'un tire par les oreilles, l'autre pousse par la queue; et quel hourvari! Les gens ne peuvent plus passer. Il faut dire du reste que les rues sont tout à fait étroites; un âne chargé suffit déjà pour boucher le chemin; et qu'est-ce alors avec une charge de bois! Les gens évitent en grommelant le choc des souches, de ces énormes souches de chêne-liège: « Vous allez démolir les égouts des gens », disent-ils. Là-dessus le patron attrape le nerf de bœuf et d'une enjambée le voilà au milieu des mitrons: « Qu'est-ce que c'est que ce vacarme que font les fils d'Âïcha ⁽¹⁾? » Il distribue dans le tas, à chacun d'eux, trois ou quatre bons coups et alors on n'entend plus que les cris des mitrons. Ils se mettent à enlever les morceaux de bois et à les jeter au milieu du four. Que Dieu glorifie le nerf de bœuf qui leur a communiqué ce pétilllement d'activité!

droit de prendre du bois et de fabriquer du charbon dans la forêt qui couvre le versant nord du *z̤h̤ël-l̤k̤h̤îr* (toujours ainsi prononcé avec « annexion du qualificatif au qualifié »).

(1) C'est-à-dire « mauvais garnements ». Je ne sais quelle est l'origine de cette expression inconnue en Algérie.

L'ouvrier vient au four le matin, très tôt, avant que le soleil ne brille. Il tire les morceaux de bois du foyer où ils sont restés la nuit, appelle un mitron pour qu'il lui apporte un seau d'eau, mouille l'écouvillon, balaye le foyer, rassemble tous les détritrus des souches qui sont restées dedans pendant la nuit et les pousse sur le côté gauche. Il écorce un morceau de bois et en place les éclats sur la pelle à enfourner; puis il prend un lambeau d'étoffe imprégné d'huile, le fourre sous les éclats de bois, craque une allumette, introduit le tout dans le foyer et peu à peu ajoute du menu bois pour que la flamme y monte. Une fois le feu bien allumé, il met dessus des morceaux de bois. Puis il monte sur une des banquettes de la fosse et savoure tranquillement une pipe de kif. Il envoie le mitron lui chercher un verre de thé ou de café chez le cafetier avec un beignet grillé. Il déjeune à son aise et au moment où il termine, les enfants commencent à venir chercher du feu : «Le feu n'est pas encore tombé», leur dit-il; et alors ils attendent; lui, en attendant que le feu tombe, sèche les planchettes à Coran des enfants de l'école⁽¹⁾. Une fois le feu tombé, il en distribue dans les terrines; et si on a apporté à cuire des feuilletés ou des fouaces, il commence à les enfourner. Les mitrons balayent, arrosent, mais il n'y paraît guère, tant il y a de charbons du feu qu'on emporte répandus par terre, et de bouts de bois, d'écorces et de copeaux; si bien que lorsqu'arrive le patron, il trouve le four comme on dit «balayé, arrosé, avec de la saleté jusqu'au nez».

Lorsque le patron est venu, il enlève sa jellâba et descend à la fosse. Il envoie porter aux boulangères leurs planches, pour qu'on apporte leur pain au four; et lorsque le pain arrive, le patron se met à le cuire. Les mitrons

(1) Naturellement, ce service pieux rendu aux enfants de l'école est tout gratuit; aussi à Tlemcen, comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 251.

posent à terre les planches, à côté de la fosse. Le maître enlève le linge qui recouvre chacune d'elles, perce les pains et les enfourne. Quand il a fini d'enfourner le pain des boulangères, les planches des maisons particulières commencent à arriver. Sur le dessus de chacune, il y a le petit pain⁽¹⁾ du patron. Chaque planche est différente des autres, et le pain qu'elle contient a aussi son aspect propre. Le patron, aussitôt la planche posée auprès de lui, jette un coup d'œil sur le petit pain; s'il le voit fortement aplati, il dit : « Que Dieu te fasse miséricorde, ô Sîdi 'Abd-er-Rahmân el-Mej-douh⁽²⁾, qui a dit :

De la paume de la main elle l'a frappé.
 Au point de le rendre pareil à un feuilleté.
 On dirait qu'il est fait de farine d'emprunt,
 Ou que la ménagère garde rancune au patron.

Et le maître se met à proférer des injures et des malédictions : « C'est le pain de chez un tel, dit-il au mitron ? — Oui maître. — Eh bien ! Quand tu le lui rapporteras, dis à la femme que, par Dieu, s'il elle me fait encore un petit pain comme celui-là, son pain, n'entrera certes plus à mon four ! » Il enlève ce petit pain, le jette brutalement sur la planche à pain vide qu'il a auprès de lui, pour recevoir les petits pains non cuits, et il tape à coups d'aiguilles dans le pain de cette planche, perçant le mouchoir avec le reste, au point de le trouser contre un crible. Puis il commence à enfourner le pain des particuliers. Il tape sur chacun. Si la pâte est levée,

⁽¹⁾ Cf. *infra*, p. 143, note 1.

⁽²⁾ Il s'agit du fameux Santon Sîdî 'abd-er-Rahmân b. zaiiâd eš-Şanhâġġī, surnommé *elmezdûb* « l'illuminé », mort en 976 de l'hégire et enterré à Mequinez, sur lequel cf. DE CASTRIES, *Gnomes de Sîly Abder-Rahman el mejdouh*; *Arch. mar.*, II, p. 169-172, XVII, p. 376-377; et STUMME, *Dichtkunst und Gedichte der Schluh*, p. 9, sub I, et Remarque *ab.* — Le dicton qui lui est attribué ici figure avec des variantes notables, ap. DE CASTRIES, *op. laud.*, p. 15, n° 20, et est commenté p. 16, n° 21.

il enfourne immédiatement. Si elle ne l'est pas encore, la femme auquel appartient le pain vient lui dire : « Lorsque mon pain sera levé, enfourne-le moi à la droite du four »; et le maître, lorsque le moment est venu, tient compte de la recommandation de la ménagère. La cuisson de la droite du four donne un pain bien ferme; la croûte n'y est pas cuite, sans que ne le soit aussi la mie; et quant à la cuisson du côté gauche, dans le voisinage immédiat du brasier, elle donne un pain très défectueux : à le voir on le croirait cuit, et à l'intérieur c'est encore de la pâte. Le salaire du patron comporte dix pour cent du pain cuit par lui; ainsi sur cent pains des boulangères, il en prend dix pour sa part; sur dix pains confectionnés dans une maison particulière, il en prélève un. De même pour les *faqqoûsa* et les *qarchoûla*. Sur chaque éventaire de feuilletés, il perçoit un feuilleté. Il cuit, sans aucun salaire, les *'äicha oullâda*; de même, il n'est pas rémunéré pour la cuisson des poêlons de viande et des terrines de poisson; il faut faire exception pour les poêlons de la fête des Sacrifices; il reçoit, par poêlon, un salaire minimum d'un vellon ⁽¹⁾.

(1) Le salaire du fournier se paye donc essentiellement en nature, à Tanger; de même à Cherchel. Le fournier prend un pain sur dix, ou, quand le nombre des pains est inférieur à dix, le « petit pain » (*pūia*, *pūa* ou *ṣṭṣra*) fabriqué tout exprès à son intention. HOEST parle aussi pour son époque d'un salaire du fournier en nature; mais il indique un taux plus élevé (environ le quart de la fournée, cf. *Nachrichten von Marôkos*, p. 101). Il devait en être de même en Andalousie, où il est probable que le mot *pūia* (*pūa*), conservé à Tanger et à Cherchel, désignait le petit pain que le maître du four prenait pour son salaire; et ce n'est que dans la suite, par la substitution de la rétribution en argent à la rétribution en nature, que le mot a pu prendre le sens, attesté par le castillan *poya*, catalan *puja*, de « cierto derecho que se paga en el horno comun »; cf. SIMONET, *Glosario*, p. 463. — D'autre part à el-Qsar el-kbir, comme à Tlemcen, Alger, Constantine, Tunis et le Caire, le salaire pour la cuisson du pain se paye en argent (cf. *Arch. mar.*, II, 65; ABOU BEKR BEN CHOÛÛ, *Usages de droit coutumier*, p. 73 et suiv.; SPITTA, *Gramm.*, p. 449, note 5)

Parlons maintenant de nos frérots les mitrons, les court-vêtus; on ne les prend qu'au-dessous de quinze ans, pour qu'ils puissent entrer chez les particuliers, voir les femmes et leur faire leurs commissions⁽¹⁾. Ce sont tous des petits Rifains ou Jebaliens; un petit Tangérois, mourût-il de faim, ne se ferait pas mitron⁽²⁾. La propreté est vraiment leur fait! Dégoutants du haut en bas! Je voudrais que vous vissiez ces pieds faits pour y planter des oignons⁽³⁾, ne connaissant de chaussure qu'une couche de boue et d'ordure, et cette chéchia, avec son indélébile raie de crasse; c'est d'eux que les anciens ont dit :

Son nom commence par un *tâ*⁽⁴⁾,
Ses pieds sont naturellement chaussés,
Appelle-le par son nom, il te dit «*â*».

Le mitron s'habille de ce qu'il trouve; une fois, vous le trouvez vêtu d'un paletot, avec une corde en guise de ceinture, une autre fois, habillé d'une jellâba de laine, une autre encore, couvert d'une seule chemise avec un pantalon.

(1) Comp. les informations de LERCUNDI, *Vocabul.*, p. 80, sub *anacalo*, «no puede pasar de unos 11 o 12 años a causa de sus mujeres»; et les recommandations à ce sujet de BEN EL-HAGGÉ, ap. *Madhal*, III, 205, in *prin.* Il en est de même à Alger, où le *tjel-kûsa* (sic pour *كوشة طفل*) «mitron» apporte le pain au four et le rapporte après cuisson à ses propriétaires; aussi à Tlemcen, où ce sont les petites filles qui portent le pain au four (cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 73, l. 21), mais où parfois le mitron (*mêtâllellem elfoyrân*) le rapporte quand il est cuit (cf. ABOU BEKH BEN CHOÛÏB, *Usages de droit coutumier*, p. 75).

(2) En Algérie aussi le métier de mitron est méprisé; cf. le dicton cité par BEN CHENEB, ap. *Proverbes*, III, n° 2279.

(3) Des expressions analogues sont connues dans toute l'Algérie : à Tlemcen, *tézras-féhum êlkôbûia* «on y sèmerait des citronilles»; à Constantine, *tézras-féhum êlnêlh* «on y sèmerait du sel».

(4) Cf., sous la même forme, des chansons et devinettes, ap. STUMME, *T.M.G.*, p. 92, 106; MARCHAND, ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 449, in *fine*; DESPARET, *Arabe dialectal* (2^e période), p. 75, 138, 176, 202, etc.

Et pour la canaillerie, la méchanceté, l'effronterie, l'insolence, ils sont maîtres! Vous les voyez dans les quartiers de la ville bondir comme des chevreaux, dépassant en malignité les afrîts de notre Seigneur Salomon ⁽¹⁾. Ils usent entre eux d'expressions que personne ne peut comprendre, tant ils sont pleins de roublardise, de diablerie et de pétulance. Je vous prie de me dire ce que vous entendez à ceci par exemple : « A qui est-ce, ce pain ? — C'est le pain d'Ahwâni que le chacal a mordu et traîné jusqu'au marché de Zahwâni ⁽²⁾. » Parlons de leur travail : ils viennent au four très tôt le matin, si tôt qu'on dirait que le four a été l'objet des songes de leur nuit; à peine entrés, ils accrochent (au mur) sacoches et jellâbas, et chacun, armé d'un balai et d'une raclette, balaye d'une main, ratisse de l'autre; on dirait des djinns — au nom de Dieu le clément le miséricordieux ⁽³⁾. — Lorsqu'ils ont terminé, le patron est arrivé; il les envoie avec les planches chercher le pain des boulangères; lorsqu'ils reviennent, le feu est tombé; ils emportent du feu aux boulangères. Après quoi le patron les appelle et leur répartit la *tâche* : on entend par là le nombre des morceaux de pain que chaque mitron doit ramasser; ce qui est en moins (au bout de la journée), le patron le complète à chacun par un nombre égal de coups de nerf de bœuf; la *tâche* de chacun d'eux est proportionnée à ses forces. Ils sortent, se dispersent dans les rues, et

⁽¹⁾ Comparaison très courante en Algérie; cf. pour Tlemcen *J.* 1., juillet 1904, p. 52, l. 19. Bien entendu, elle a son origine dans les légendes coraniques sur Salomon largement développées par la littérature musulmane postérieure.

⁽²⁾ Propos allitérés sans aucun sens plausible.

⁽³⁾ On évite de prononcer le nom des *djins*, et lorsqu'on le prononce on le fait suivre d'une formule pieuse, destinée à rendre sans danger cette imprudence, généralement la *basmala*, ou l'*istisâda* (comp. *Bel. Population de Tlemcen*, p. 7). On prononce aussi ces formules quand on a mentionné dans la conversation quelque calamité redoutable, la mort, la peste, etc.; cf. *infra*, p. 169, l. 1; p. 174, l. 9.

alors on entend leurs cris «*‘èrîrîrîrà ‘â . . .*»⁽¹⁾. Quand le mitron arrive devant une maison et qu'il veut demander si le pain est levé, il entr'ouvre la porte, lorsqu'elle n'a pas de verrou, et crie : «*Levé . . . ?*» Si la porte est fermée par un verrou, il met la bouche au trou de la serrure et crie. Les maîtresses de maison qui ont leur pain levé, quand le mitron n'est pas encore venu, frappent plusieurs coups avec l'anneau de la porte. Vous verriez alors les mitrons, aussitôt qu'ils entendent le choc de l'anneau, prendre leur jambes à leur cou. Le premier arrivé ou celui qui d'habitude fait les commissions de la ménagère emporte le pain. Quand le mitron s'arrête à la porte il dit : «*Éou! Madame ma sœur!*» La maîtresse de maison lui donne le pain, et lui fait des recommandations : «*Mets-le tout auprès du patron; prends garde qu'il ne le laisse aigrir; et après rapporte-le-moi tout de suite.*» Si elle a inutilement frappé, qu'aucun mitron ne se trouve dans le quartier et qu'un voisin vienne à passer, elle appelle ce passant : «*Eh là! Monsieur! Que Dieu fasse miséricorde à tes parents! Porte-moi ce pain au four; ne le laisse pas aigrir ainsi, devant moi.*» L'homme lui répond : «*All'ons! C'est bon, ma fille.*» Il se baisse, soulève la planche et l'emporte. Telle est l'habitude chez nous; une femme, qui ne trouve personne pour faire ses commissions, en charge tout homme qui passe dans le quartier; et lui ne peut pas refuser, parce que les hommes sont honteux avec les femmes⁽²⁾.

(1) Comp. pour le cri des mitrons à Tunis, SocIN, *Mar.*, p. 28, n. 32.

(2) Comp. pour Tlemcen, J. A., juillet 1904, p. 73 : «*et sa mère mettait dans un cruel embarras les passants obligeants qu'elle suppliait de porter son pain au four*»; et, sur la honte qu'il y a pour un homme à repousser la demande d'une femme, les observations de BEL, ap. *Djâzya*, p. 156, 157; il serait intéressant de rapprocher ce fait, dans une étude spéciale, de divers autres, notamment du rôle politique des femmes comme messagères de paix (nombreux exemples pour le Maghreb, ap. I. HALDUN), et du droit de donner asile qui leur est reconnu, depuis l'époque antéislamique jusqu'à nos jours, dans presque tout le monde arabe.

Lorsque le pain est cuit, le patron prend la planche qui le contenait, la jette au milieu de la chambre du four, commence à retirer le pain du foyer, et le lance au mitron. Le mitron attrape au vol les pains et les range sur la planche. Quand le patron a terminé, le mitron lui dit : « C'est tout pour celle-là? — C'est tout », répond le patron. Alors le mitron enlève la planche et l'emporte à la maison d'où elle vient. Arrivé à la porte, il crie : « Éou! Madame ma sœur! — Attends un peu! », répond la ménagère. Elle sort, prend de ses mains la planche, découvre le pain, en soulevant le mouchoir. Si elle le trouve beau et bien cuit et que le mitron n'a pas tardé à le rapporter, elle lui en donne un bon gros morceau en disant : « Grâce te soient rendues, mon enfant; personne autre que toi ne m'emportera mon pain au four! » Si elle trouve le pain mal cuit, aigre, incomplètement levé, ou simplement froid, elle accable le mitron d'injures ⁽¹⁾, lui, son grand-père et son arrière-grand-père ⁽²⁾, et lui donne un tout petit morceau en disant : « Fiche-moi le camp, enfant du péché! Par Dieu, jamais de sa vie ton père ne verra plus de mon pain! » Le misérable mitron s'en retourne tout droit au four, rencogne son quignon dans la sacoche et se remet à enlever les planches et à les reporter à leurs propriétaires. Les morceaux de pain ramassés par les mitrons sont pour eux; eux et leurs parents les mangent; ces morceaux constituent leur salaire; vous les en verrez toujours très avides; donnez un morceau de pain à un mitron et après vous pouvez le tuer ⁽³⁾. A cause de cela, les gens ont bien raison de dire :

(1) Cf. glossaire sub قرن.

(2) L'habitude d'insulter et de maudire les ascendants d'un adversaire est demeurée, malgré l'interdiction formelle attribuée au Prophète, une pratique courante dans tous les pays arabes. On dit pittoresquement à Tlemcen, de celui qui s'est livré à un débordement d'injures contre le grand-père et l'arrière-grand-père de son adversaire : « Il ne lui a pas laissé un ascendant dormir tranquille dans la tombe » *mā-hallā-lu ḡēdd'-'rāqūd*

(3) C.-à-d. il est à votre merci.

« Mitron, petit fripon, qui te ferais tuer pour un quignon. » On ajoute encore au dicton quelque chose qui le complète; c'est très grossier et désagréable à entendre; j'ai honte de dire; mais nous considérons que, d'une part, si nous nous taisons, nous priverons les gens de l'utilité (de le connaître); que d'autre part, quelqu'un de malintentionné lisant ceci, et ne trouvant pas ledit complément, pourrait bien dire: « Il n'a pas su donner tout le dicton; c'est pour ça qu'il a prétexté la vergogne. . . . » Aussi bien nous allons le dire; car suivant le proverbe: « Sotte vergogne à vos dépens, est duperie de Satan ⁽¹⁾ »; donc, — sauf votre respect, lecteurs — on ajoute: « J'ai eu ta mère sous le paillason ! »

Lorsque le maître a soif, le mitron va lui chercher de l'eau dans les maisons particulières. Arrivé à la maison où il est venu demander de l'eau, il crie: « Êou ! Madame ma sœur ! Une petite gorgée d'eau pour le patron ! »

Lorsqu'on appelle à la prière du maghreb, le patron fait venir les mitrons, en envoie deux ou trois chercher du son pour les ânes, et répartit entre les autres les petits pains, les *qarchoûla*, les biscuits, les *faqqoûsa* et les feuilletés, s'il en a. Puis il rassemble tout le reste sur une grande planche comme celle des boulangères; il en prend deux ou trois pains choisis qu'il envoie chez lui et donne à l'ouvrier quelques petits pains, en nombre suffisant pour sa consommation; puis lui ou l'ouvrier monte le restant au marché pour le vendre. Revenons aux mitrons qui sont allés acheter du son; chacun d'eux enfle une rue, et l'on n'entend alors que: « Qui a du son à vendre, qui a du son à vendre ? » Le mitron achète le son de chaque maison au boisseau, au demi-boisseau, au quart de boisseau, jusqu'à ce qu'il ait rempli un quarteron ou un demi moudd, selon l'argent que lui a remis le patron.

⁽¹⁾ Ce proverbe est aussi connu en Algérie, cf. MOHAMMED BEN CHENEB, *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb*, I, n° 188; comp. *ibid.*, I, n° 689, et III, n° 1922.

Quant aux mitrons, qui sont allés vendre les petits pains, on n'entend que leurs appels, aux alentours des cafés : « Qui veut acheter des petits pains, qui veut acheter des qarchoûla, qui veut acheter des brioches ? » Le patron ne les envoie pas vendre, avant d'avoir fixé le prix de chaque article et de leur avoir fait ses recommandations : « Fais, et fais bien, et rapporte ton argent avec toi ! » (Paroles superflues, au reste) — adresse-t-on des recommandations à un orphelin à propos de ses pleurs⁽¹⁾? — le mitron est vrai limier de police, vrai *ṭaleb* de *médersa*, vrai apprenti tisserand avisé⁽²⁾.

C'est l'après-midi du vendredi, après le *ṣaṣr*. Les mitrons se répandent dans le quartier juif criant : « *âlârîsa* » et ramassent les marmites de *sekhîna*⁽³⁾. A ce moment-là vous verriez le

(1) Comp. FREYTAG, *Arab. Prov.*, II, chap. XXIII, n° 403 (à corriger d'après MAÏDÂNĪ, Boulac, II, p. 124); III, p. 540, n° 3245; ce proverbe qui était andalou (*Hadâiq*, cahier 29, p. 2, l. 7, 8 : اش تعلم اليتيم البكا : « N'enseigne pas à pleurer à un orphelin ») ne m'est pas connu en Algérie.

(2) Ce dicton est connu à Tlemcen, où, du reste, la roublardise de l'apprenti tisserand est proverbiale, cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 104, 105.

(3) La *shîna* est un mets juif composé d'œufs, de pommes de terre, de riz, de pois chiches, parfois de viande et de safran. On le prépare dans une marmite en terre qu'on bouche hermétiquement; après quoi on le fait cuire soit à la maison, soit au four banal. La *shîna* est faite le vendredi dans l'après-midi. Elle cuit toute la nuit du vendredi au samedi et est mangée au déjeuner du samedi. Le nom de *shîna* n'est donné à ce mets que par les Juifs de l'intérieur du Maroc, et par les musulmans, qui ne le confectionnent pas mais en mangent volontiers. Le mot سخينة (cf. *Nihâja*, II, p. 151) était connu en Andalousie où il désignait une sorte de bouillie de farine; cf. Pedro DE ALCALA, p. 164, l. 27; *Vocabulista*, p. 545, sub *pultes* (emprunté par l'ancien espagnol *zahinas*; cf. DOZY et ENGELMANN, p. 361; EGUILAZ Y YANGUAS, p. 521). Les Juifs de langue espagnole de Tanger n'appellent pas le mets *shîna*, mais *adafina*; et à Tlemcen, Nedromia, Alger, Constantine, il porte le nom de *dfina*; c'est proprement le mets cuit à l'étuvée, enterré dans la cendre, comme l'a très bien vu EGUILAZ Y YANGUAS dans son intéressant article *Adafina*, ap. *Glosario*, p. 40-42; comp. LERCHUNDI, *Vocabulario*, p. 20, sub *adafina*; BEDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 464. Ce mets était aussi en usage parmi les Juifs d'Espagne

gardien⁽¹⁾ debout à la porte du four! Quelle superbe! Quels embarras! On dirait un juif venu de Lisbonne, et pourtant ce n'est qu'un pauvre déguenillé de juif indigène⁽²⁾ abîmé comme par le contact de sept marmites. Voyez ces mèches de cheveux qui lui pendent sur les oreilles, cette chéchia noire, écrasée sur la tête et luisante de crasse; elle tomberait sur une pierre qu'elle se briserait, tant elle est sale et graisseuse; au-dessous d'elle apparaît la caboche du bâtard. Il est couvert d'une houppe-lande, si vieille qu'elle se souvient de l'aïeul des fourmis⁽³⁾, qui a tant servi que son père déjà

l'époque musulmane. D'autre part, il faut mentionner à titre de curiosité que les rabbins tangérois ont voulu trouver au mot *adafina* une origine hébraïque; ils l'ont mis en relation avec *Exode*, xvi, 23 : les Israélites auraient répondu à l'ordre : *אֵת אֲשֶׁר הִנְשֵׁנו אֲפִינו*, par ces paroles : *וְזֶה אֲפִינוּ* «Voilà ce que nous avons cuit», et de ces deux mots combinés on aurait tiré le nom de l'*adafina*. — La *horïsa* désigne dans l'espagnol des Juifs de Tanger un plat de même genre que la *shïna*, mais de composition plus simple; on n'y met généralement pas de viande et l'on remplace le riz par du blé pilé; on y ajoute force poivre rouge. La *horïsa* est toujours cuite au four (comp. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 373). C'est naturellement l'arabe *هريسة* (cf. EGUILAZ Y YANGUAS, *op. cit.*, p. 420, *harïja*, *harïza*). Mais ce mot qui a désigné et désigne encore, suivant les régions, des mets de composition variée (cf. *J. A.*, novembre 1860, p. 381 et suiv.; DELPHIN, *Recueil de Textes*, p. 212, 213; à Alger aujourd'hui une sorte de pâtisserie) est inconnu dans l'arabe de Tanger (comme à Tlemcen et Nédroma) et par là s'explique la corruption que lui font subir les mitrons dans leur cri *â-lârÿsa*, *â-lârÿsa*.

(1) Cf. glossaire sub *سمير*

(2) On fait une grande différence entre le juif indigène de langue arabe ou berbère et le juif venu d'Europe (surtout de Lisbonne) à une époque plus ou moins lointaine; cf. NANON, *Les Israélites du Maroc*, ap. *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, 1909, p. 259 et 260.

(3) Cette expression est connue à Tlemcen; à Alger on emploie pour parler d'une époque très reculée une expression analogue : *kij-kân g'edd-ÿmmél saÿrÿs* «au temps où le grand-père des fourmis était bouc». On ne me fournit au reste aucun détail sur l'aïeul des fourmis; et il n'est plus question dans l'Afrique du Nord ni de *فازر*, ni de *عُتْمَان* (cf. *Lisân el-rarab*, XI, p. 160).

n'avait plus de couleur; un pantalon qui n'est que taches, dont la couleur primitive est indiscernable, lui tombe jusqu'aux chevilles; il a aux pieds des savates rapiécées, dont la mère n'avait plus déjà ni ascendants, ni proches, ni descendants⁽¹⁾; il s'est passé au cou un sac tout rapetassé; et il est là à s'employer: à peine le mitron a-t-il apporté une marmite de sekhîna, qu'il la reçoit de ses mains, et la pose à terre. Sur le dessus de la marmite, il y a trois sous; il en prend un, le jette dans son sac, et donne les deux autres au patron. Il continue ainsi jusqu'à ce que toutes les marmites soient arrivées. Alors lui les passe et le patron les enfourne. Une fois l'opération finie, le patron ajoute du bois dans le foyer derrière les marmites, ferme la porte du four et donne la clé au gardien qui l'emporte chez lui et la garde toute la nuit. Le lendemain matin, vers huit heures ou huit heures et demie, lorsque arrive le patron, il ouvre le four. Il descend immédiatement à la fosse et commence à retirer les marmites. Le gardien les reçoit de ses mains et les pose à terre; puis il les compte toutes. Alors les mitrons commencent à travailler; celui qui a apporté une marmite la remporte à sa propriétaire qui en échange lui donne un morceau de pain.

⁽¹⁾ Cf. glossaire sub *دولى*.

II. LA ^ʿANSRA ⁽¹⁾ AU JEBEL ELKEBÎR ⁽²⁾.

Le jour de la ^ʿansra, les femmes, les filles, les hommes, les garçons, les enfants, tous sortent. Il ne reste en ville que très peu de gens, ceux qui ont un deuil de famille par exemple ou quelque autre empêchement. Et tous ceux qui sortent se munissent de provisions, de tambours longs, de tambours de basque et de timbales; et parmi les garçons et les hommes, les fanatiques de musique emportent avec eux des violons, des luths, des rebâbs, de petites guitares et tous les accessoires d'instruments à cordes dont ils doivent avoir besoin ⁽³⁾. Pour ce qui est des rebâbs, on a beau les emporter, on les laissera à terre dans le coin de la tonnelle, ou fourrés entre deux des roseaux entrecroisés dont elle est faite, car les joueurs de rebâb sont rares. On les trouve dans la proportion de un sur mille. Ce n'est pas comme les joueurs de luth, les violonistes, guitaristes et tambourineurs; il faut mettre à part les joueurs de rebâb, car pour un d'entre eux vous trouverez mille des autres instrumentistes mentionnés; jugez par

⁽¹⁾ Sur la fête maghribine de la *ansra*, cf. DOUTTÉ, *Magie et religion*, p. 565 et suiv.; et MERRÂKECH, p. 377-381; WESTERMARCK, *Midsummer Customs in Morocco (Folklore, XVI, 1905, p. 28-47)*; pour cette fête chez les Beni Snous et dans la province d'Oran, DESTAING, *Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snous*, ap. *Revue africaine*, 1907, p. 261-272. Dans la province d'Alger, la fête est connue sous le nom de *sanslâ*, cf. DESPARMET, *Arabe dialectal*, 2^e période, p. 133, 134.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 139, note 4.

⁽³⁾ Sur les instruments de musique maghribins, cf. BEL, *Djâzya*, p. 94, 95, 96 du tirage à part (longue note sur le *rbâb* et la *γūīta*); DELPHIN et GUIN, *Notes sur la poésie et la musique arabes*, p. 37-61; BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 202, 203 (avec de bonnes reproductions du *gumbri*, de la *γūīta* et du *tbl*); HOEST, *Nachrichten von Marôkos*, p. 261 et suiv. (avec une orthographe souvent fautive) et planche XXXI (bonnes reproductions); BÜHALI EL-ḠAUBĪ, *Kaṣf el-qinûs san âlât es-samûs*, Alger, 1322, p. 98 à 104; SALVADOR DANIEL, *La musique arabe*, p. 66-82.

là ! Il advient même que certaines gens, très riches, emmènent avec eux 'Alilo et sa clarinette. Ce personnage s'appelle de son vrai nom le maître 'Allâl ; (on ne le surnomme 'Alilo) que parce qu'il est tout petit, tout menu, avec des yeux comme ceux d'un petit poussin. En le voyant de dos, quand il marche, vous jureriez un gosse de quatre ans, tant Dieu l'a créé mal fichu ! Quand il commence à jouer de la clarinette, ses yeux se ferment, ses joues se gonflent au-dessous d'un turban si prodigieux qu'on dirait de celui du Cheikh des Benî M̄ṣaouar⁽¹⁾. Quand sa jellâba et ses souliers sont usés et que voulant les vendre il les porte au marché au bric-à-brac qui se tient entre les deux portes⁽²⁾, il ne trouve personne pour les lui acheter ; il est de trop petite taille ! On dirait que c'est un cochet nain ou une poule naine ! Et le jour de la grande fête⁽³⁾, le matin, aussitôt que les gens ont fait les sacrifices, je voudrais vraiment que vous puissiez le voir, entouré de paniers pleins de têtes de moutons⁽⁴⁾. Il est planté au milieu comme une de ces massues, dont le choc fait partir la vie dans un vent et empêche le poil de repousser, ayant mis bas sa jellâba, retroussé ses manches sur ses bras, et ceint un tablier de cuir. On ne lui voit que ses petits yeux comme ceux du diable et ce turban

(1) Cf. sur cette tribu jebalienne, MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 607-618.

(2) Cf. sur la place située « entre les deux portes » immédiatement avant *ḥāb-ʿUfaḥḥ*, *Arch. mar.*, I, p. 100.

(3) La fête des Sacrifices.

(4) C'est l'habitude dans les familles tangerines, comme à Tlemcen et à Médéa, de manger des têtes de mouton le deuxième jour de la fête des sacrifices ; cf. LENCENNI, *Vocabulario*, p. 175, sub *canero*. Les forgerons de la ville creusent un trou dans la rue, y allument du feu et y flambent les têtes de mouton qu'on leur apporte, moyennant rétribution. Cette habitude devait exister en Andalousie et c'est vraisemblablement à elle qu'IBN GUZMÂN fait allusion dans la jolie pièce de p. 27^a, l. 7 : *وَفِي شَانٍ وَفِي حَارَّةٍ تَشْوِيذُ الرُّوسِ حُفْرَةَ* (ق) فِي كُلِّ حَارَّةٍ (ق) « et pour le flambage des têtes, il y a un trou dans chaque quartier ».

large comme une mesure à grain qui lui tombe sur les épaules. Vous auriez plaisir à le voir empoigner de sa menotte une hache qui pèse une livre et demie⁽¹⁾, s'employant à casser les cornes pour passer vite les têtes à son frère qui les grille; des mains maculées de sang comme s'il dévorait (la viande crue)! Et avec tout ça, par-dessus le marché, une superbe! Qu'on vienne à lui parler, il vous ferme le bec en disant : « C'est un franc de monnaie espagnole, ou sinon enlève-moi ta tête⁽²⁾! » Son orgueil est tel qu'il ne consent pas à aller creuser, comme les autres forgerons, un trou dans la rue pour y griller les têtes de mouton. Toutefois, il faut avouer, pour l'amour de la vérité chère à Dieu, que c'est lui le meilleur musicien du pays. Je devrais peut-être vous dire même que dans tout le Maroc il n'y a personne à lui faire la pige comme joueur de clarinette. S'il s'agit encore de jouer du luth, nul ne peut l'y prendre en faute! Si vous lui demandez de la sorcellerie, nul ne peut lui rendre vains ses prestiges! Et quant au coup de gueule! personne ne peut lui tenir tête, citadin ou montagnard, lettré ou ignorant, ni qui que ce soit au monde sur terre ou sur mer! Si vous abordez avec lui les échecs, les dames, les cartes, il est imbattable; c'est un fort entre les forts, invincible aux jeux anciens comme aux jeux modernes. En médecine, en astronomie, c'est un afrit d'entre les afrits de notre seigneur Salomon⁽³⁾. Toutes les sciences de l'univers se donnent rendez-vous dans sa cervelle et il vous met à *quia* le meilleur *ṭaleb*. En prestidigitation, tout de même : il roule un bout de papier, l'avale et vomit une pièce d'un franc. Il rive leur

(1) Une livre et demie « bouchère » *ṭāl g'zzāre*, c.-à-d. un kilo et demi (cf. GILLES, *Le Dialecte marocain*, n° 1, p. 7 et 8).

(2) Mot à double sens « remporte la tête de mouton que tu apportes à griller » ou « enlève de devant mes yeux ta propre tête, que je ne te voie plus ».

(3) Conf. *supra*, p. 145, n. 1.

clou à tous ceux, quels qu'ils soient, qui font les malins avec lui, et les rend des objets de risée comme Tozzân ou comme Mâni Šamsam — vieux païen, vieux mangeur de pierres dures et de figues de Barbarie constipantes — ⁽¹⁾. Voilà ce que je vous prie de dire à vos amis et à vos parents, même aux plus éloignés, même à ceux qui vous sont unis par un lien aussi faible que l'odeur de la graisse restée au fond de la marmite!

Revenons aux gens qui vont aller fêter la 'anšra; ils se lèvent très tôt, au point du jour, lorsque la lumière bleue (du crépuscule) demeure au ciel, ou même lorsque les étoiles brillent encore, au moment du *nebbouïri* — le *nebbouïri*, c'est cette faible lueur de la première aurore, instant où les subsistances sont réparties entre les humains — ⁽²⁾. Or donc tous

⁽¹⁾ Ce sont des fous de Tanger (cf. *supra*, p. 128, note 1); les mots entre tirets qui suivent le nom du second sont un brocard rimé, assez vide de sens, que les enfants lui décochent quand ils le trouvent dans la rue.

⁽²⁾ La croyance que la subsistance terrestre est répartie entre les humains, chaque jour, au point du jour, se trouve aussi en Algérie. Il faut se lever de bonne heure, pour obtenir du «diviseur des subsistances» *qâssâm lertzâq*, au moment où il opère sa distribution, une part aussi abondante que possible. Je ne connais rien dans la littérature du hadîts qui atteste exactement la même croyance à une époque ancienne; mais je tiens la croyance maghribine actuelle pour un développement de la croyance orthodoxe, qu'au point du jour, les anges gardiens de la nuit remontent vers Dieu, tandis que les anges gardiens du jour descendent sur la terre (cf. BUḤĀRĪ, *Maḡāqil*, n° 16); un développement dans ce sens est déjà marqué par le curieux hadîts rapporté par ṬABANĪ, *Tafsîr*, XV, p. 88 (sur CORAN, XVII, 80 *مشهودا كان النجر*; comp. EL-ḤIFNĪ sur *el-ğâmir es-šayr*, I, p. 428); dans l'heure qui précède le point du jour, Dieu, descendu au ciel inférieur avec la troupe des anges, promet de pardonner à ceux qui imploreront le pardon, de donner à ceux qui demanderont, d'exaucer ceux qui formuleront des vœux, jusqu'à la première aurore. Une comparaison s'impose avec le *Νυχθήμερον* de la version arabo-éthiopienne du *Testament d'Adam* publiée par BEZOLD, ap. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, II, p. 893-912 : à la dixième heure de la nuit (celle qui précède le point du jour) «les portes du ciel s'ouvrent, les vœux des croyants sont exaucés, les demandes sont accordées, les bienfaits et les dons de Dieu descendent sur la terre» (p. 901-902).

se sont éveillés, ont fait les ablutions et la prière; on a mis les cafetières sur les braseros; chaque enfant s'acquitte de la besogne dont il est chargé, l'un grille le pain, l'autre met à chauffer les feuilletés. Si dans la maison on a des qarchoùla, on les apporte; si l'on n'en a pas, on envoie le fils avec un quart de réal ou deux vellons acheter une ou deux livres de beignets au marchand de beignets. Après quoi, le plateau posé à terre, le café versé, on commence à déjeuner. Chacun se garnit la panse de son mieux, car nos Marocains, s'ils n'ont pas, Dieu m'est témoin, le ventre gonflé et l'estomac rempli le plus possible, sont incapables d'avancer d'un pas; vous leur donneriez un doublon pour un pas qu'ils se refuseraient à le faire! Et alors comment voudriez-vous qu'ils montent de la ville jusqu'au Jebel elkebîr, et à pied encore? Arrivés tout juste au grand Socco, ils seraient à bout de forces et n'auraient plus de jambes pour faire le saut jusqu'à l'embranchement des chemins. Or donc, les femmes, quand on n'a plus un coin de vide dans le corps, attrapent leurs haïks, se drapent et se voilent, et l'on crie: «(En route) le Maroc est vert⁽¹⁾!» Nos gens prennent le chemin qui les conduit à l'oued des Juifs⁽²⁾. Il y a là des caravanes de femmes et des charges (de provisions). On ne trouverait pas où planter une aiguille, et la route du Jebel dirait volontiers: «Si un seul, ô rien qu'un seul, voulait bien s'enlever!» A tel point que si tout ce monde rencontre quelques bûcherons descendant de la forêt⁽³⁾, ces malheureux doivent ramener en arrière

(1) Traduit par conjecture; il faut vraisemblablement considérer cette expression comme une altération expresse du dicton de Sîdî 'abd-er-Rah-mân el-Mezdûb الغرب مخدار (cf. DE CASTRIES, p. 75, n° 184); mais j'ignore pourquoi ces mots sont employés aujourd'hui à Tanger comme une exclamation signifiant «dépêchons-nous!».

(2) Cf. sur cette rivière, et la dépression où elle coule, *Arch. mar.*, I, p. 156, 157.

(3) Cf. *supra*, p. 139, 140.

leurs ânes jusqu'à ce que s'écoule cette cohue du bon Dieu, que cesse ce pêle-mêle et finisse ce vacarme. Alors seulement le pauvre bûcheron peut passer en affrontant les flots d'une poussière, si épaisse l'espace d'un bon quart d'heure, que vous en diriez : « Pas possible que ce soit de la poussière, c'est du brouillard! » Le malheureux commence à pester : « C'est la maḥalla de Moulèy Slimân⁽¹⁾, ce ne sont pas des pélerins! » Et voici par exemple que tout à fait à l'arrière-garde suit une vieille, une très vieille toute décrépète, pareille à un scorpion, pareille à un serpent dont le nez distille le venin⁽²⁾. Elle a saisi au vol ces paroles du bûcheron; elle se tourne vers lui, et alors, que Dieu soit en aide au pauvre diable! que ne va-t-il pas entendre sur son grand-père et le grand-père de son père, du temps qu'il jouait à la balle⁽³⁾! Elle commence à l'attraper : « Tu vas nous porter la guigne! Mes cinq doigts et la cécité dans ton œil! Fils de déguenillé! Fils de banni! » Voilà-t-il pas que d'autres vieilles l'entendent :

(1) En 1226, le neuvième des sultans de la dynastie zaḡānīya, Moulèy Slimân, ben Moḥammed réunit contre les Berbères Gerḡān une armée considérable, où figurèrent des contingents de toutes les tribus marocaines soumises au pouvoir des Chérifs. L'expédition échoua complètement. Ce gros effort militaire et son échec retentissant ont vivement frappé les historiographes marocains (cf. *Istiḡsā*, IV, p. 143, l. 13, 14 : حتى لم يبق احد بالمغرب... جمع عظيم *etturḡumān elmurīb*, traduction Houdas, p. 193) et la maḥalla de Moulèy Slimân est demeurée proverbiale dans le Nord marocain. Proverbiale aussi est « la lettre de Moulèy Slimân » : *uḡḡhā-dzīb-brā-dmulḡi-slimān* « (je ne le ferai absolument pas) apporterais-tu même la lettre de M. S. ». Le sultan Moulèy Slimân fut grand épistolier; trois lettres de lui aux gens de Fez sont particulièrement célèbres, la dernière contenant son testament politique; es-SLĀĪ a rapporté le texte de deux d'entre elles, et analysé l'autre (cf. *Istiḡsā*, IV, 154-155, 159, 166). C'est vraisemblablement à l'une de ces lettres que le dicton fait allusion, peut-être à la deuxième qui provoqua à Fez une véritable révolution (cf. *ibid.*, p. 160).

(2) Comp. BEN CHENEZ, *Prov.*, n° 865, 981; DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 118, note 10.

(3) Comp. *supra*, p. 147, note 2.

« Qu'as-tu, mère une telle? » Et elles se détournent : « C'est ce bûcheron, répond-elle, qui vient de dire ceci et ça! » Alors toutes commencent d'un même coup de gueule : « Eh dis donc, toi! Ta fiente n'a pas encore séché dans le pays et tu veux avaler tes seigneurs et maîtres, les gens de vieille souche, de famille puissante, dont les chandelles ont une coudée de long⁽¹⁾! Par Dieu, si notre fils ou notre mari t'avaient entendu, ils te feraient entendre, espèce de pignouf, ce que tu n'entendras jamais! Ils te feraient voir ce que sont ton père et ton grand-père; ils t'ouvriraient la bouche et t'y mettraient du piment rouge⁽²⁾! » Le pauvre diable n'échappe à leurs injures qu'à grand'peine. Il faut que Dieu lui fasse trouver quelque haie, quelque coude du chemin où il s'empresse de se défilier pour se mettre à l'abri; et lorsque, plus bas, il rencontre l'oued et qu'il s'enfonce dans une fondrière, il dit tout hors de lui : « Mieux vaut la boue et la fatigue que ces gueules de malédiction. Elles m'ont fait supporter des épreuves comme celles de Tamîm-ed-dâr⁽³⁾; je les laisse à Dieu et au Saint maître de la forêt⁽⁴⁾. »

Jâma' el-Moqra⁽⁵⁾ est situé immédiatement au-dessus de l'oued des Juifs, à environ deux cents pas. Cette localité est à moitié route de Sîdi 'l-Maşmoûdi à la ville; c'est un en-

(1) Cf. un dicton analogue en Algérie ap. BEN CHENEB, *Proverbes*, III, p. 117, n° 228/4. — L'emploi de longues chandelles serait un raffinement d'élégance: comp. *شمعة طويلة* dans la chanson marocaine sur le thé, ap. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, 481.

(2) Supplice marocain bien connu; cf. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 118.

(3) C'est sous ce nom qu'est connu, dans l'Afrique du Nord, le légendaire compagnon du prophète *تميم الداربي* (cf. BASSET, *Les aventures merveilleuses de Temim ed Dâri*, extrait du Journal de la Société asiatique italienne, V, 1891, p. 11, l. 22; p. 13, n. a); et il en était probablement de même en Espagne (cf. G. ROBLE, *Leyenda de Temim addar*, ap. *Leyendas moriscas*, II, p. 97 et suiv.).

(4) C'est Sîdi 'l-Maşmoûdi, cf. *infra*, p. 63 et suiv.

(5) Gros village du Faḥs peuplé de rifains, *Arch. mar.*, I, p. 197.

droit accidenté avec beaucoup d'arbres, des cactus, de larges dalles et du grès tendre, dominant l'Océan. Vous apercevez devant vous la mer comme une mare, et en dessous de Jâma' el-Moqra' la plaine de Marchân⁽¹⁾; et où que vous jetiez les yeux, vous voyez les chemins, les jardins, les potagers et tous les biens de Monseigneur Dieu! Les légumes de cette localité, les courges notamment, sont les plus renommés, les plus doux, les plus savoureux; il n'y en a pas d'un goût plus agréable. Tout Tangérois qui achète des courges à la Plaza⁽²⁾ ou au grand Socco ne saurait manquer de demander si oui ou non elles viennent de Jâma' el-Moqra'. Si le marchand répond : «Oui», l'acheteur attrape une courge — courge dite d'es-slâwi⁽³⁾ ou autre, — il y mord et la goûte du bout de la langue pour voir si elle est douce. Voilà la manière de goûter les courges. Vous trouverez encore à Jâma' el-Moqra' les fruits, poires, pommes, figes-fleurs, figes violettes et figes brunes; et les figes de Barbarie les meilleures viennent de là. Elles sont fraîches et douces, parce qu'elles sont poussées parmi les pierres; et les figes de Barbarie des terrains pierreux sont les plus renommées. Il n'y a pas meilleures figes de Barbarie que celles de Jâma' el-Moqra'; je n'en excepte que celles d'Oued Râs⁽⁴⁾, et après, tirez l'échelle.

A el-Merâtaḥ⁽⁵⁾, on trouve à droite et à gauche les jardins

(1) Le plateau bien connu qui domine Tanger au Nord-Ouest, cf. *Arch. mar.*, I, 153, 154.

(2) C'est le marché aux légumes qui serait appelé aussi *qāṣāṭ-ḥudra*, d'après *Arch. mar.*, I, 50 et 100.

(3) Sorte de courge longue et vert pâle, cf. *Kaṣf er-Rumūz*, p. 77; sur les variétés de courges du Nord marocain, *Arch. mar.*, VIII, p. 30, n. 3.

(4) Région limitrophe d'Anjra et du territoire des Benī Mṣaḡar; cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 746 et suiv.

(5) Cf. sur cette localité *Arch. mar.*, I, 154; l'explication populaire du nom de *mrâṭaḥ*, «lieux de repos», a beaucoup pour elle (cf. *mrâḥ* راحة) «se reposer»; et le secondaire tunisien *rattah* ap. STUMME, *Tun. gr.*, p. 166).

des Européens, entourés de murs de pierres ou de haies; il y en a aussi qui ont des clôtures de fil de fer et d'autres qui ont des clôtures en planches. A chaque porte il y a un ou deux bancs. A mi-chemin, l'on trouve une montée très raide, si raide même que ceux qui la gravissent, le cœur leur manquant, l'appellent la montée du pont du Jugement dernier⁽¹⁾. Or donc, celui qui est fatigué s'assied et se repose dans son accablement sur l'un des bancs dont nous avons parlé. C'est pour cela qu'on nomme l'endroit el-Merâtaḥ (les reposoirs). Laissons derrière nous Jâma^c el-Moqra^c, laissons aussi el-Merâtaḥ, et parlons maintenant d'Àgla.

Àgla⁽²⁾ est situé au-dessous de el-'Oṇsar et au-dessus de Sidi 'I-Mašmoūdi, dans un terrain accidenté, avec des précipices, des ravins, des trous, de larges roches glissantes; et au-dessous il y a le rivage de la mer, des récifs, des blocs de pierres amoncelés. Si quelqu'un roulait sur ces pierres glissantes, il s'en irait dégringolant jusqu'au rivage au beau milieu de ce chaos du bon Dieu, et ça lui ferait passer le goût du pain! Que puis-je vous dire? Àgla c'est un endroit où l'on s'esquinte, un vrai «châtiment douloureux»⁽³⁾. On ne trouve à y louer que ses poires musquées et une espèce de fleur qui s'ouvre la nuit. Toutefois, les rossignols y sont nombreux et aussi les oiseaux de toute espèce. Lorsqu'ils chantent les louanges de Dieu le matin, ils feraient revivre un cœur mort! A plus forte raison lorsqu'ils ont entendu la mélodie des instruments à cordes des gens de la 'anšra! Et ceux-ci, entendant à leur tour la chanson du rossignol, se tournent vers lui et lui disent : «C'est dommage, rossignol,

(1) L'imagination populaire au Maghreb se représente le pont du Širāḥ non seulement «allilé comme un sabre et mince comme un cheveu» conformément à l'eschatologie orthodoxe, mais encore comme s'élevant en pente très rapide.

(2) Cf. sur cette localité, *Arch. mar.*, I, p. 154.

(3) Cf. *supra*, p. 52, n. 1.

que, quand tu as bu le jus des figues-fleurs, tu t'enroues et cesses de chanter⁽¹⁾; tu répondrais à notre désir en continuant tout le long de l'année! ۞ Voilà ce qu'est Âgla.

Maintenant attrapez-moi la montée qu'on appelle le rai-dillon des bonnes femmes et continuez en grimpant à quatre pattes; les bêtes de somme ne s'en tireraient pas. Il leur faut faire un détour par un chemin où le sol est de la terre; dans un chemin sur le roc comme celui de cette montée, elles ne s'en tirent pas. C'est seulement au haut que vous commencez à descendre un peu et que vous rejoignez notre bonne maîtresse Madame la plaine. Alors plus rien que la plaine et les dons de Dieu⁽²⁾, les herbages, l'orge tardif en épis. Où est-il, où est-il ce zéphyr? Quelle chose exquisite⁽³⁾! Je n'ai rien de plus à vous dire. Oui! Si vous voyiez tout cela, vous ne vous résigneriez pas à en détourner le regard de vos yeux. Que Dieu laisse à l'œil ce qu'il a vu, et voilà! C'est dans cette plaine que se trouvent les plus beaux vergers d'Âgla. Maintenant, quand nous prenons le chemin tout droit, nous entrons dans un sentier très étroit, tout obstrué de haies et de ronces, et qui ressemble à un chemin des Souâni⁽⁴⁾ appelé Boû Khachkhâch. Une fois à l'extrémité de ce passage, nous retrouvons la grand'route qui aboutit à el-'Onsar; dix pas à peine et nous y voilà! Voilà cette source pure avec son ombre et toute sa beauté. Il y a là un berceau aussi haut que large et ombrageant à proportion toute la source; voûte d'arbres, rien de plus, oliviers et osiers. Ce

(1) Le rossignol finit de chanter avec la fin de la saison des amours, c'est-à-dire au mois de juillet; ce moment est aussi celui de la maturité des figues-fleurs; on attribue le silence du rossignol à l'action sur sa voix du jus des figues-fleurs.

(2) Traduit par conjecture; l'allitération *tôtâ uma-stâ*, très courante à Tanger, est inconnue en Algérie.

(3) Cf. glossaire sub حَلَّ.

(4) Cf. sur ce village peuplé de Rifains, situé à deux kilomètres de Tanger sur la route de Fez, *Arch. mar.*, I, 193.

sont leurs branches et leur feuillage qui donnent l'ombre, la fraîcheur et tempèrent le zéphyr. Au-dessous il y a un grand trou en forme de trémie de moulin à grain, rempli d'une eau pure comme l'or, fraîche et légère; au fond le visiteur voit se refléter son image, tant le liquide est clair et limpide. L'eau sort de terre par un petit orifice naturel, depuis le commencement du monde. Personne n'a creusé la source, personne ne l'a aménagée; c'est Dieu qui l'a faite ainsi. Il n'y a de renommé parmi les productions d'el-'Onsar que la rose de Sijilmassa, royale, d'un rouge éclatant, avec un parfum pénétrant qui fait éternuer⁽¹⁾; on trouve là aussi la sesbanée, les prunes dites de Valence, et aussi la Portugaise, variété de prune noire. Les esclaves des gros richards⁽²⁾ montent avec des mulets chargés de tonneaux et de gargoulettes dans des chouàri. Ils remplissent leurs récipients de l'eau d'el-'Onsar ou de l'eau de leurs jardins; ils bouchent les gargoulettes avec du laurier; puis ils cueillent des bouquets qu'ils entourent de traïnasse, et ils redescendent. Chaque jour, matin et soir, ils vont ainsi chercher de l'eau; ils n'y manquent jamais. A environ sept à dix minutes d'el-'Onsar se trouve Tchourrâr⁽³⁾. Il y a là un rocher d'au moins cent brasses mâlekites⁽⁴⁾, avec une large excavation au milieu d'où l'eau

(1) C'est celle qu'on appelle aussi «rose du Tafilet», cf. Dozy, *Suppl.*, p. 295, sub فيلاتى.

(2) Cf. glossaire sub حرق.

(3) Cf. *Arch. mar.*, I, 154; *čorrâr*, avec un pl. *črâur*, signifie «cascade»; le mot est probablement d'origine romane, cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 253; SIMONET, *Glosario de voces ibéricas*, p. 167, 168; toutefois en Algérie, on a dans ce sens *šāršāra* (maltais *čarčāra*, ap. FALZON, p. 38), pour lequel il ne faut pas perdre de vue le classique شلشل.

(4) La «brasse malékite» (*qāma māllkiya*) n'est pas du tout une mesure de longueur usuelle à Tanger. Il n'en est guère fait mention que dans les récits des conteurs, et quand on interroge sur ses dimensions on obtient les réponses les plus fantaisistes. Les lettrés renvoient à la fixation de la *qāma* indiquée par les commentateurs du précis malékite de SIDI HALĪL (généralement «sept pieds» ou «quatre coudées»). Par contre les conteurs

sort été comme hiver. Jamais elle ne cesse de couler. Elle est pure comme de l'argent; et en payant de ce bas monde et ce qu'il contient ⁽¹⁾ le plaisir d'en boire une gorgée, on ferait vraiment un bon marché! Buvez-en une seule lampée : auriez-vous mangé autant qu'il est possible que vous mettant à taper sur un ragout, vous diriez bientôt : « Mais où est-il donc passé? »

Lorsque toute cette foule monte au Jebel, ceux qui sont de Jâma' el-Moqra' entrent dans leurs jardins, et alors, si ce qui reste de la journée est encore long comme une corde, dès le soir même ils vont visiter le Saint. S'il ne reste plus que peu de temps jusqu'à la nuit et qu'avant que vous vous grattiez la tête, l'appel à la prière du maghreb doive retentir, on remet la visite au lendemain matin. On se lèvera au point du jour, avant le chant des poules. Laissons-les et voyons ceux qui sont montés vers le Jebel, vers Agla, etc. Ceux-là, avant d'entrer dans leurs vergers, même si le soleil est près de se coucher, ne manquent pas d'aller voir le Saint. Le gardien vient au-devant d'eux à la porte : « Salut aux visiteurs. — Que Dieu te donne le salut! », répondent-ils. Ils enlèvent leurs souliers à la porte et se tiennent debout ⁽²⁾.

populaires assignent à la «brasse malékite» des dimensions extravagantes : *lqâma-bnalkîya f'êha-r^bâ-sên-dra'*: «la brasse malékite contient quarante coudées»! L'épithète de مالكي caractérise dans divers textes des mesures de longueur; ainsi ذراع بالمالكي ou ذراع مالكيّة ap. HEN BATOUTAH, I, p. 221; J. A., nov. - déc. 1886, p. 499; AHMED BEY KAMAL, *Livre des perles enfouies*, passim, par exemple p. 14, p. 138; aussi حُطَا مالكيّة, *ibid.*, p. 138 (communication amicale de G. WIET).

⁽¹⁾ Expression empruntée à la langue de l'éthique musulmane, et déjà fréquente dans le hadîts (par ex. BUḤĀRĪ *ŷihād*, n° 5, n° 6; *bad'-elḥalq*, n° 8).

⁽²⁾ EL-KATTĀNĪ, dans les 68 premières pages du tome I de la *Sabḥat el-anfās*, a donné un véritable petit traité du culte des saints au point de vue de la doctrine maghribine, et un rituel de ce culte; sur la plupart des points, il rapporte et discute les opinions des rigoristes musulmans

Ils tendent au gardien des coqs, l'un après l'autre. Lui les égorge⁽¹⁾, tandis qu'ils restent debout à regarder. Si le coq tressaille très fort, ils se disent : « Notre vie sera encore longue »; et s'il ne tressaille pas, ils se disent : « Notre vie sera courte ». Ils pensent de même dans leurs cœurs pour les chevreaux et les moutons de la fête des Sacrifices⁽²⁾. Quand on les égorge, les femmes sont là attentives à guetter les frémissements des victimes. Nos gens s'ignent du sang des coqs au front, aux articulations des mains et des pieds⁽³⁾, puis ils entrent au tombeau du Saint. Ils embrassent les murs en disant : « Nous sommes les hôtes de Dieu et tes hôtes, ô maître de la forêt! » Puis ils pénètrent à l'intérieur, embrassent le tombeau et se frottent le visage à l'étoffe qui le recouvre⁽⁴⁾. La gardienne leur apporte le brasero ou le brûle-parfums et ils font des fumigations d'aloès, de jâoui ou d'encens. Si leur fils ou leur mari est tâleb, il leur récite du Coran auprès du Saint; sinon, ils appellent le gardien —

qui se sont occupés de la question, notamment celle de Ibn EL-ḤĀĠĠ dans le *Madhal*. — Il recommande expressément aux visiteurs des tombeaux des saints d'enlever leurs chaussures, p. 38, 39.

⁽¹⁾ L'auteur de la *Salwat el-'anfās* s'étend longuement sur la question des sacrifices aux marabouts (p. 55 *in fine* et suiv.); n'osant trop les blâmer, il cherche à n'y voir qu'une aumône de la chair des bêtes sacrifiées, et examine surtout dans quels cas la consommation de cette chair sera licite. — Les sacrifices de coqs et de poules sont extrêmement fréquents dans l'Afrique du Nord (cf. DOUÛTÉ, *Magie et Religion*, p. 455, 456, 463, 464, 475, avec de nombreuses références), et semblent même spécifiquement africains (cf. GOLDZIEHER, *Muham. Studien*, II, p. 348-349).

⁽²⁾ Comp. sur le présage tiré du tressaillement des victimes : DOUÛTÉ, *op. cit.*, p. 468; GOLDZIEHER, *loc. cit.*, p. 347.

⁽³⁾ Les onctions avec le sang des victimes sont rarement pratiquées en Algérie. Cf. cependant DOUÛTÉ, *op. laud.*, p. 470 et 473; cf. glossaire sub **نشر**.

⁽⁴⁾ Formellement blâmé par l'auteur de la *Salwat el-'anfās*, p. 43, « parce que c'est une pratique des chrétiens ». L'auteur cite Ibn EL-ḤĀĠĠ *Madhal*, I, p. 218, 219.

cinq sous n'ont jamais causé de honte à personne ⁽¹⁾ — et celui-ci récite pour eux ⁽²⁾. Après quoi il lève les mains pour la fâṭha ⁽³⁾ à leur intention, et le chemin qui l'a amené le ramène. Et maintenant les femmes tirent d'une poche dans

⁽¹⁾ Expression proverbiale inconnue en Algérie.

⁽²⁾ La pratique de la récitation du Coran au tombeau des saints, courante en Algérie et au Maroc, est discutée longuement au point de vue de l'orthodoxie musulmane et légitimée ap. *Salwat el-'anfās*, I, p. 31-35.

⁽³⁾ C'est-à-dire «ils adressent des vœux à Dieu en élevant les mains, les paumes ouvertes tournées vers le ciel, à la hauteur du cou»; comp. pour la signification de cette attitude, GOLDZIEHER, ap. *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 327. L'explication de l'expression elle-même donnée par VASSEL (*Über marokk. Processpraxis*, ap. *Mitt. d. Seminars*, V₂, 1902, p. 188) «prière avec les mains ouvertes (ne pas confondre avec la première sourate du Coran)» me semble difficilement admissible. A vrai dire, à Tanger non plus qu'à Fez (cf. KAMPFFMEYER, *Texte aus Fes*, ap. *Mitt. d. Seminars*, XII₂, 1909, p. 27, note 3), à Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 248, note 1), à Sfax (cf. NARRESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 19 note 33), la récitation de la première sourate du Coran (à Tanger, *ʿĪfāṭiha*, en Algérie *ḥāmidulillāh*) ne prend nécessairement place dans la fâṭha. Mais elle a dû d'abord servir d'introduction ou de conclusion aux vœux qu'on formulait dans l'attitude particulière décrite plus haut, donner son nom à leur série; c'est ce que constate expressément l'auteur de la *Salwat el-'anfās* dans l'intéressant passage où il apprécie la valeur de cette pratique (II, p. 160, 161; comp. CHERBONNEAU, *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, p. 17, 18). De même en Arabie, la fâṭha mecquoise, par laquelle on conclut tous les actes importants de la vie sociale, et qui est accomplie dans la même attitude que la fâṭha marocaine, comporte essentiellement la récitation de la *fāṭiha* (cf. SNOECK HURGRONJE, *Mekka*, II, p. 35 et particulièrement note 3; et comp. pour une fonction analogue de la récitation de la *fāṭiha*, ELIĀ QOUBSĪ, *Corporations de Damas*, p. 20 et suiv.; p. 29, le *pater noster* appelé فاتحة النصارى); par contre, on trouve, dans l'Arabie du Sud, des *fāṭiha* sans récitation de Coran (cf. LANDBERG, *Dafina*, p. 559, 560; 718, 719; 1070, 1071). En outre, il n'est pas rare, à Tanger (dans les fiançailles, comp. LANE, *Mod. Egyptians*, I, 202, 203), à Alger (surtout au cas de fâṭha pour la guérison d'un malade) et chez les Bédonins d'Oranie (cf. DELPHIS, *Textes*, p. 315 *in fine*), qu'on termine la série des vœux par la récitation de la première sourate du Coran.

leur dos ou dans leur ceinture deux ou trois paquets de bougies, ouvrent le premier, en sortent deux ou trois bougies et les plantent dans des chandeliers de fer blanc⁽¹⁾. Ces chandeliers sont très courts avec une pointe au milieu fichée dans la planche de support, pour qu'on puisse y planter la bougie de bonne façon⁽²⁾. Mais n'oublions pas les jeunes filles qui sont montées avec leurs parents voir le Saint. Ceux-ci sont tout occupés à allumer des bougies; mais elles, tout en faisant semblant d'embrasser la balustrade du tombeau, disent au Saint : « Chose de Dieu, pour l'amour de Dieu⁽³⁾! Nous cherchons asile auprès de toi! Ô Sîdi 'l-Maşmoûdi! Ô Sîdi 'l-Maşmoûdi nous sommes sous la protection de Dieu et sous la tienne; ô oiseau vert⁽⁴⁾, ô lampe de la forêt, ô toi qui habites les montagnes! Mon cœur est triste; accorde-nous le bien et donne-nous tes faveurs, ô mon Dieu! Fais que j'épouse un tel et que je n'épouse pas l'autre. Procure-moi celui qui me sera avantageux et éloigne de moi celui dont je n'ai que faire. Ô mon Dieu! Mon cœur est tout affligé. Ô mon Dieu! Ô Seigneur! En voilà une chance que la mienne! O mon Dieu, débarrasse-moi de ce vaurien; que Dieu le maudisse, lui, son amour et ceux qui l'ont envoyé vers moi! »

Or chaque famille, hommes et femmes, entre dans son

(1) Pratique approuvée par l'auteur de la *Salwat el-'anfās*, I, p. 64 in fine.

(2) Cf. glossaire sub *مقاييس*.

(3) C'est la formule par laquelle les mendiants sollicitent la charité publique (cf. glossaire sub *محتاج*); ceux qui ont à obtenir du saint une faveur se présentent comme s'ils demandaient une aumône.

(4) Le nom d'« oiseau vert », donné ici à Sîdi'l-Maşmoûdi est donné à Tlemcen par les femmes à divers saints. Le célèbre théologien es-Senoûsi notamment, d'après la légende locale, se serait montré sous la forme d'un oiseau vert. GOLDZIEHER a étudié la croyance musulmane à la migration des âmes des martyrs et des saints dans les corps d'oiseaux verts, ap. *Globus*, mai 1903, LXXXIII, n° 19, *Die Seelenvogel im islamischen Volksglauben*, p. 302; cf. aussi LANDBERG, *Dafina*, p. 1018.

jardin; et une fois là, on se sépare. Les hommes enlèvent le bagage du dos des bêtes et passent aux femmes les ustensiles et provisions. Celles-ci étendent les nattes dans une vaste tonnelle, déploient alors les tapis, disposent les matelas et s'asseyent; puis elles posent à terre le plateau, font du thé et commencent à s'enfiler des verres à tire-larigot. Quand on a fini de boire du thé, les femmes attrapent les tambours, les tambours longs, et se mettent à fêter la 'anšra par des chansons. Parlons maintenant des filles, petites et grandes; elles se concertent pour suspendre la balançoire⁽¹⁾: où et com-

(1) Cf. sur la balançoire dans l'Afrique du Nord, DOUÏTÉ, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 580, 581; et *Dialecte de Tlemcen*, p. 206. A Tanger comme à Tlemcen, le jeu de la balançoire est en honneur tout l'été, sans qu'on le pratique plus spécialement à des jours déterminés. A Tétouan, on s'y livrerait surtout, d'après DOUÏTÉ (*loc. cit.*), au moment des abricots. La chansonnette de p. 174, l. 24, ferait alors, semble-t-il, allusion à cette habitude. En complément à ce qu'a dit DOUÏTÉ (*loc. cit.*) il faut dire que dans la région de Teniet el-hadd, on se livre surtout au jeu de la balançoire au moment du battage des céréales «parce que le va-et-vient de la balançoire passe pour amener la brise nécessaire au travail des vanneurs». La balançoire est connue dans toutes les régions arabes et berbères de l'Algérie et sous les noms les plus variés. Le *mātēšu* ou *mōtēša* de Tanger qui était aussi andalou (PEDRO DE ALCALA, 149, l. 28 sub *volumpio*) ne m'est connu en Algérie, qu'à Cherchel, sous la forme *māšū*, mais il est à rapprocher du *šēijātā* des Juifs tlemceniens et algérois et du *tōtēša* de Tolga. Par ailleurs, le *durziha* du Maghrib oriental (cf. STEMME, *T. G.*, p. 165; *M. G. T.*, p. 297, *darziha*) se retrouve dans le Sud constantinois (*derzēha*), et avec métathèse dans le Sud algérois, et chez les bédouïns et ruraux d'Oranie *dohraiza*; à Onjda *tahriža*. Un autre groupe de noms est celui de *gatlala* à Alger, *gōslila* chez les ruraux du Tell algérois et constantinois, *gūylila* à Tlemcen, à rapprocher du *taslila* de La Calle. D'autres noms apparaissent encore isolément: *dūyziha* à Mazouna, *mhalhla* à Collo, *hallēza* à Bougie, *šennāiqā* à Msila, *šembāiā* à Guelma, *gollēša* à Nedroma. Le nom de la balançoire à Negaous *murzāh* est proche des classiques رجاحة, مرجوحة, رجوحة (par la contamination desquels peut être expliqué le groupe *durziha*; cf. Z. D. M. G., 1896, p. 328) et des noms orientaux: égyptien *murgūha* ou *murgūha*

ment? L'une d'elles dit : « Nous n'avons ni corde de palmier nain, ni corde de chanvre, ni corde d'aucune sorte, rien du tout, rien de rien! » Une autre, l'entendant, dit alors : « N'avons-nous pas monté le bagage sur des bêtes? La charge de la bête de somme, il faut qu'elle soit attachée par des cordes entre-croisées; et d'une! » Une autre vient alors donner son avis et dit : « Preste, allez! Au chouâri! les cordes y sont restées attachées. » Aussitôt les voilà parties d'ici à là jusqu'auprès de la haie, et elles entourent le chouâri comme la bague entoure le doigt. Les unes l'inspectent par ici, les autres par là, jusqu'à ce qu'elles tombent sur ce qu'elles cherchent. Voilà une corde trouvée! Grande joie! Alors, celle qui a donné ce bon conseil : « Ne vous l'ai-je pas dit? Voyez! Dieu nous a donné de quoi faire une balançoire à nous balancer tout l'été! — Par Dieu, répondent les autres, ton conseil était bon! Et nous te devons de te laisser te balancer la première, aussitôt la balançoire pendue. » Alors, dénouant par ici, tirant par là, si solidement que soit attachée la corde, elles finissent par l'avoir; même que des petits garçons leurs

(cf. GOLDZIEHER, *Z. D. M. G.*, 1879, p. 611 *in fine*; HARTMANN, *Arab. Sprachführer*, p. 244, sub *Schaukel*); omani *mrungāha* ou *wrengīha* (REINHARDT, § 5); mecquois *mudreiha* ou *murdeiha* (SNOECK HURGRONJE, *Mekka*, II, p. 13, note 3); palestinien *marzūha* (cf. BAUER, *Pal. Arabisch*, p. 134 *in fine*). Le syrien est isolé avec *sanzūqa* ou *qanzūa* (cf. ALMKVIST, *Kleine Beiträge*, p. 176). — Le jeu de la balançoire était bien connu de l'Arabie antéislamique : la *حلوقة* (cf. les lexiques *sub voce*, et AULWARDT, *Divans*, p. ۲۶, l. 1) semble avoir été une bascule en bois; quant à la *ارجوحة* ou *مرجوحة*, il semblerait que, chez les Ḥaḍar, elle aurait été l'escarpolette (cf. *Lisān el-sarab*, XIII, l. 27; comp. ṬABARĪ, glossaire CCLIX; QASṬALL. sur BUḤĀRĪ, *Manāqib el-Anṣār*, n° 44; ABŪ DAḤŪD, *Marāsil* [le Caire 1310], p. 54 : *امر بقطع المراجيح*), tandis que, chez les Arabes, elle aurait été la bascule, l'escarpolette étant désignée par les noms de *مطوَّحة* (*Lisān*, loc. cit.), *رجاحة*, *طوَّاحة*, *نطوَّاعة*, *نواعة* (*Lisān*, III, p. 281, l. 11, 12). — La *دوداوة* semble avoir été aussi une sorte d'escarpolette, à laquelle jouaient les jeunes filles (cf. *Mufaḍḍalāḥiāt*, éd. THORBECKE, XI, v. 11; éd. du Caire, II, p. 12, l. 6; *Lisān*, IV, p. 147 *in princ.*).

frères en sont tout émerveillés et leur disent : « Ce sont vraiment des djinns ! Le refuge est auprès de Dieu ! Elles ont dénoué en un clin d'œil ! » Les filles leur répondent : « Que croyez-vous donc ? En s'entr'aidant, on vient à bout du lion ⁽¹⁾ ! Allons, preste ! » Et les voilà reparties jusqu'à un arbre auquel elles veulent suspendre la balançoire. L'une d'elles, se tournant vers l'autre, lui dit : « Awîcha, eh bien ! Cet arbre est vermoulu, pourri ; au premier branle de la balançoire, tu vas dégringoler sur la figure ! — Non, ma chère, répond l'autre, que Dieu m'en préserve, que ton mauvais augure soit pour tes talons ⁽²⁾ ! — Eh, ma chère, dit la première, pour les talons de celle qui souhaite ta chute ! J'ai dit ce que je pensais, voilà tout ! Je n'ai pas voulu te porter la guigne ! — Allons, c'est comme ça, reprend l'autre, eh bien, cherchons un arbre solide, vert comme la menthe, tel que le désire notre cœur. » Aussitôt dit, aussitôt fait ! Et les voilà reparties tout droit jusqu'au bout du jardin : voici une belle place bien unie, avec un arbre planté au milieu, répondant bien à leur désir ; aussi, dès qu'elles l'aperçoivent, elles disent : « Dieu a comblé le souhait de nos cœurs ; nous lui aurions demandé un *moudd* plein de louis qu'il nous l'aurait donné ! » Puis, s'entre-regardant : « Maintenant, voilà la corde, voici l'arbre, mais pas encore de balançoire ; qui va la pendre ? — Toi,

(1) Ce proverbe est connu aussi en Algérie (cf. BEN CHENEK, *Proverbes*, I, n° 678) ; le texte de la *hūtba* burlesque donné par DOUTTÉ (ap. *Recueil de mémoires en l'honneur du XIV^e Congrès*, p. 216, l. 5) y fait à mon sens allusion.

(2) Cette expression a des équivalents en Algérie : *fālek-tāht-ūqdānek* « que ton augure soit sous tes talons » ; à Alger-juif *fālek fihāfrik usšetān nāfrik* « que ton augure soit pour la plante de tes pieds, et que le diable soit ton adversaire. » Le mauvais sort s'attache aux talons, que le Prophète a spécialement menacés du feu de l'enfer (cf. BUĀBĪ, *adū'*, n° 27 et n° 29). Comp. DOZY, *Suppl.*, II, p. 473 sub كعب (ajouter le jeu de mots ap. MAQQABĪ, I, p. 932, l. 22) ; KREMER, *Beitr. z. Lexic.*, II, p. 46 ; JAUSSEN, *Vie des Arabes au pays de Moab*, p. 384 ; LANDBERG, *Bāsim*, p. 86.

répond l'autre. — Non, ma chère, jamais je ne suis montée à un arbre, jamais je n'y ai grimpé; j'ai peur de tomber. — Tu as peur de tomber, eh bien, moi aussi; nous avons la même maladie, et c'est Dieu le guérisseur; qui va pendre la balançoire? — Appelle donc ton frère! Il était là debout avec nous à côté du chouâri; appelle-le, je t'en prie, ma chère!» L'autre se met à appeler du fond du jardin : «Eh mon frère!» Elle n'a pas crié deux ou trois fois que le voilà auprès d'elles : «Qu'est-ce que vous voulez? Vous cassez la tête aux gens avec vos cris, et les hommes entendent derrière les haies! C'est une honte pour vous, ça, mes filles! — Ça suffit, assez de scandale comme ça, monsieur! — Ah oui! Ça suffit! Par Dieu, vous ne serez jamais bonnes à rien! Vous resterez vieilles filles à vous tresser les cheveux blancs!» Alors les gamines ne soufflent plus mot, et lui, après les avoir muselées, se sent pris de compassion pour elles, et il leur dit : «Allons, c'est pour rire! Moi, je ne souhaite même que de vous porter sur mes épaules pour vous mettre dans la litière nuptiale⁽¹⁾, et de vous tenir (ce jour-là) la bride du cheval.» Alors elles sont contentes; elles se mettent à rire. «Voilà maintenant que tu nous dorés la pilule! Que Dieu nous fasse recevoir les condoléances de ta mort!» Cette fois-ci, ça n'est pas sérieux; c'est seulement histoire de plaisanter; leur vanité est agréablement chatouillée, parce que, les filles, parlez-leur de mariage, après vous pouvez les tuer, tellement ça leur fait plaisir! Quand il les voit d'humeur douce, il les interroge. C'est alors que chaque oiseau fait entendre son ramage⁽²⁾ : «Eh bien, pourquoi m'avez-vous appelé?» Sa sœur lui dit : «Mon frère, nous voulions que tu nous suspendisses la balançoire, parce que nous, nous ne pouvons pas; mais à peine arrivé, tu nous as coupé le sifflet,

(1) A Tanger, la mariée se rend au domicile nuptial dans une litière portée sur le dos d'une mule (cf. *Arch. mar.*, 1, p. 280 et suiv.).

(2) Comp. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 1503.

et nous n'avons que faire de tout ce bavardage!» Lui, dit alors : «Hein! Vous voulez seulement que je vous suspende la balançoire? Allons, ça y est⁽¹⁾!» Il leur arrache la corde des mains, envoie promener ses souliers, met bas la jellâba, retrousse ses manches, et le voilà à faire le malin devant les femmes : «Regardez-moi bien; personne n'est de ma force!» Et pourtant, le pauvret, il est comme un brin d'herbe; d'un souffle on l'abattrait! Mais devant le beau sexe, peu importe. Et voilà le frérot qui grimpe jusqu'au fourchet de l'arbre, inspectant les branches; laquelle va-t-il attraper pour y attacher la corde? Il monte vers l'une d'elles dans cette intention. Bon! Voilà qu'elle est pourrie; le pauvre gosse n'y a pas songé, il n'y a pas fait attention. Mais la fillette qui est avec sa sœur commence à lui crier : «Eh là! Monsieur, où vas-tu attacher la corde? Est-ce que tu veux estropier l'une de nous?» A ces mots, la sœur du garçonnet se retourne vers sa compagne : «Dis donc, est-ce que tu crois que c'est ton esclave? Et au fait, combien ton père t'a-t-il acheté d'esclaves?» Les voilà debout, s'empoignant à la tignasse, et l'on n'entend que ces mots : «Serviteurs de Dieu, venez sauver une vie humaine qu'il a faite sacrée⁽²⁾!» Le garçon, bien entendu, change de branche, en choisit une jeune encore, et y attache la corde. Quand il l'a attachée le plus solidement possible, il descend jusqu'au fourchet de l'arbre, et d'un bond, il saute à terre. Les filles, aussitôt qu'elles voient la balançoire pendue, ne se le font pas dire deux fois. Elles sont là à entourer la balançoire, à l'examiner, à l'inspecter; et après qu'on était les mains à la tignasse, et «dis-moi, je te

(1) Cf. glossaire sub زوج.

(2) C'est la formule habituelle par laquelle, dans les rixes de femmes, la plus faible appelle au secours. Elle contient visiblement une allusion aux mots du Coran : ولا تقتلوا النفس التي حرم الله الآ بالحق (VI, 152; XVII, 35; XXV, 68); comp. aussi *Dialecte de Tlemcen*, p. 266, l. 1.

dirai», et à échanger des gros mots, il suffit d'avoir vu la balançoire et de s'en être approché; c'est comme si rien de tout cela n'était arrivé. Leur frère, témoin de la scène, leur dit : «Et vous autres femmes, serpents! Dieu vous a oubliées dans la distribution de sa miséricorde⁽¹⁾!» Et c'est surtout quand il voit sa sœur appeler de suite son amie et lui dire : «Va-t'en vite au bout du jardin, à la tonnelle, et apporte-nous un coussin qui fera un siège moelleux à la balançoire; apporte aussi un petit tapis où s'assieront celles qui attendront leur tour.» Et il en est ainsi. L'autre part en courant; que Dieu lui épargne sa peine! La voilà qui monte à la tonnelle, et les vieilles, les scorpions l'entourent et commencent d'un même coup de gueule à l'attraper : «Qu'il t'arrive ceci; qu'il te soit fait ça... Mais de quoi, je vous demande un peu, Dieu nous a-t-il chargés, nous autres! Les hommes, les femmes qui fêtent la 'anšra, tout le monde entend, et vous autres, vous êtes là à gueuler!» La pauvre petite a honte, une honte à en fondre; elle ne sait où cacher sa figure; et les voisins qui entendent! Or sa mère, qui est dans la cuisine à travailler, entend tout ça; elle se sent au cœur une brûlure violente, à voir sa fille le visage empourpré, rouge d'humiliation, et elle dit à l'autre femme : «Vraiment, tu tombes à pic!» Et sans crainte du scandale, elle commence : «Il n'y a pas une gueularde comme toi, la vraie gueularde, d'une famille de gueulards; famille de chena-pans, insolente, effrontée, vieille savate, bête puante, archi-

(1) C'est, avec un jeu de mots sur *nsā*, à la fois «oublier» et «femmes», un des nombreux dictons maghribins, qui, d'accord avec le Coran (cf. *Kaššāf*, sur S. XII, 28), divers adages anciens (cf. FREYTAG, *Prov.*, XXV, p. 42; *Mostaṭraf*, trad. RAT, II, p. 616-618) et divers ḥadīts (cf. GOLDZIEHER, *Muh. St.*, II, 296, notes 1, 5 et 6) expriment l'opinion musulmane sur la malignité des femmes; cf. BEL, *Djāz̄ya*, p. 156; BEN CHENEB, *Prov.*, II, n° 1578; DAUMAS, *La vie arabe*, p. 184; DE CASTRIES, *Guomes de Sidi Abd-er-rahman*, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 15, 17; DESPARMET, *Arabe dialectal* (2^e période), p. 74.

puante, la dernière des gens de ta clique, espèce de lécheuse de casseroles! Tu veux donc avaler tes seigneurs et maîtres, les gens qui ne souffrent aucune souillure à leurs habits⁽¹⁾, qui n'ont qu'à flairer leurs ongles pour se rassasier!» L'autre répond : «Skiko et la pierre de l'oued⁽²⁾! Qu'est-ce qui te manque, et manque à ce qui te manque? Et puisses-tu avoir aux flancs sept furoncles! Vieille infirme, espèce de tétou-nière, avec tes grandes dents, tes crocs, espèce de procureuse, vipère des jones, ennemie de Dieu; tu es du bois pour l'enfer, race de tribades!» Bref, elles se disent tout et le reste et elles se mettent à échanger sans relâche des injures. Leurs maris entrent : «Qu'est-ce que c'est que ce boucan? On dirait l'hôpital des fous aux murs sans fenêtres⁽³⁾.» Alors, l'une d'elles répond à son mari : «Qu'est-ce qu'elle n'a pas dit et dit à la gamine? Et moi, quand j'ai voulu lui parler, elle a ouvert sa bouche puante et n'a plus voulu la fermer, une vraie chienne enragée, et en fin de compte elle m'a appelée tribade.» Le mari, en entendant ça, est sur le point de s'envoler (de colère); il sort vers l'entrée du jardin et s'y arrête. Or, l'autre femme, de son côté, a entrepris son mari : «Une telle m'a dit qu'il t'arrive ceci, qu'il te soit fait ça, et elle a ouvert sa bouche (pour me manger)!» Et son mari, lui aussi, est sur le point de s'envoler, puis de s'abattre. Il repousse violemment la porte, sort et trouve l'autre compère à l'entrée du jardin; il ne veut pas seulement le regarder; mais l'autre, qui est debout à la porte, l'appelle : «Qu'as-tu donc? — Mais j'en ai à ta femme; puisse-t-elle avoir de quoi manger et ne pas pouvoir⁽⁴⁾! — Miséricorde! Que Dieu l'en protège; mais toi, qu'est-ce que n'a pas dit et dit encore la

(1) C'est-à-dire «des gens d'honneur»; comp. pour la langue ancienne, GOLDZIEH, *ĠARWAL B. AUS AL-HUTEI'A*, p. 138, 139.

(2) Formule exclamation contre le mauvais œil, inconnue en Algérie.

(3) C'est-à-dire «un vacarime intense»; inconnu en Algérie.

(4) En tombant dangereusement malade ou en mourant.

femme, que même elle a appelé la mienne tribade. — Miséricorde, elle, elle a dit ça? — Oui, vraiment. » Là-dessus, ils entrent tous deux auprès des femmes, et ne sortent pas avant de les avoir réconciliées; elles s'embrassent réciproquement la tête, et c'est comme si rien de tout cela n'était arrivé.

Retournons maintenant à la petite fille; elle a emporté le coussin, le tapis, et elle court vers le bas du jardin en les traînant jusqu'à la balançoire. « Qu'as-tu? lui demandent ses compagnes; tu as bien tardé. On dirait que tu es allée chercher la mort — au nom de Dieu⁽¹⁾! — Que Dieu éloigne de moi le malheur, répond-elle; ah! Si tu avais vu ce qui est arrivé à cause de moi! — Et pourquoi, malheur de malheur? — Eh, pardî, ces vieilles sont jalouses des jeunes! — Que Dieu nous fasse recevoir les condoléances pour leur mort! Malheur de malheur! Faut-il qu'une femme soit vieille, ait des cheveux blancs, des joues ridées comme celles d'un soufflet, et qu'elle désire malgré ça revenir jeune et accorte! Que Dieu ne les fasse pas vivre, qu'il ne leur donne rien de ce qu'elles désirent; qu'il nous fasse recevoir pour leur mort des condoléances; quelles loufoques! »

Maintenant on commence à se balancer; l'une se balance et l'autre pousse l'escarpolette; et on commence à chanter; et voici, par exemple, ce qu'on chante :

J'ai suspendu la balançoire
 Dans les chères branches de l'abricotier;
 Je me balance et je chante
 Avec ma chère 'Aïcha.

Je lançais en l'air la balançoire,
 Et quand mon ami est venu,
 Je l'ai laissée pour le suivre.

(1) La mort est très lourde. Si on l'allait chercher, son poids ralentirait la marche de celui qui la rapporte.

Après le chant, vient le *‘arouïbi*, comme, par exemple :

Toi qui à la terrasse montée
Fais, pour mes yeux, de sa murette un rempart,
Regarde par-dessus; vois ton amant, blessé,
Atteint par le fer des poignards.

Ta bouche me dit : Mon ami,
Mais, à te suivre, qu'ai-je trouvé de bon?
Lorsque des dents tu me souris,
Ton cœur est plein de trahison ⁽¹⁾.

Chante, ô ma maîtresse, je réponds à ton chant;
Nous remplirons la tour qui maintenant est vide.
La parole des femmes, c'est du vent dans du vent;
La parole des hommes est précieuse et solide ⁽²⁾.

Ô toi dont le regard me fit tien,
Qui de nouveaux tourments me tortures sans cesse,
Que je voudrais avoir mon sein contre ton sein.
Ta salive me donnant l'ivresse.

Je compare ma tête à l'étuve du bain
Dont la fournaise ardente est sous la salle.
En dessus nulle fumée ne parvient,
En dessous la chaleur cuit les dalles ⁽³⁾.

Tes joues sont des fleurs de Turquie,
Le parfum de l'aloès est ton odeur;
Quand je me souviens de toi, je gémiss;
Quand je te vois, le feu s'allume dans mon cœur.

(1) Comp. des dictons de *Sīdī ‘abd-er-Rahmān el-Meždūb*, ap. DE CASTRIES, *op. laud.*, p. 71, n° 96, et p. 81, n° 115.

(2) Comp. *ibid.*, p. 13, n° 17, et p. 17, n° 24; STUMME, *Neue tunis. Sammlungen*, n° 66; sur l'expression «du vent dans du vent», comp. BEN CHENEH, *Prov.*, n°s 1291, 1541.

(3) Comp. DESPARMET, ap. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 503-504.

Et je dois vous dire encore que quand elles ont fini le 'arouïbi ou les chansons, elles poussent toutes ensemble des you-yous; puis elles recommencent, l'une chantant, l'autre répondant, et les you-yous marchent leur train. Elles ne laissent pas chômer la balançoire; l'une descendue, l'autre y monte; et elles continuent ainsi jusqu'à ce que le soleil disparaisse dans les flots de la mer.

III. LA TOUPIE⁽¹⁾.

Nous étions six, enfants du quartier; c'était deux jours avant 'âchoûrà⁽²⁾, et je venais d'acheter à la rue des orfèvres une toupie neuve, encore dans tout son lustre. Je la lançai. Au premier coup qu'elle tourna sur le pavé, sa pointe s'é-moussa. Je me dis en moi-même : « Ça, c'est une pointe en fer; la voilà émoussée! Si je m'en vais, ainsi équipé, jouer avec les enfants du quartier, sûrement ils me feront tous une

(1) Le jeu de la toupie à Tanger diffère sensiblement de celui pratiqué dans les villes algériennes. Peut-être est-il emprunté à l'Espagne comme le nom de l'objet lui-même (cf. lexique, sub طومبة). On met la toupie en marche (*tār-rōž*) en la lançant par un déroulement rapide de sa corde. On peut jouer « chaud sur chaud » (*ššhūn i' l-ššhūn*), c'est-à-dire chercher à atteindre, en lançant sa toupie, une autre toupie déjà en marche. On peut jouer aussi, en prenant pour cible la toupie d'un partenaire, posée à terre, sur le flanc (*hārda* « froide »). Dans ce cas, on joue soit « à coup net » (*dārba-šāf'ia*), soit avec « libération » (*tāh-rē*). Au jeu « à coup net », la toupie lancée doit, du premier coup, atteindre celle qui est à terre, sous peine de la remplacer comme cible. Dans le jeu « à libération », le joueur a le droit, aussi longtemps que sa toupie tourne (*trōž*), de la ramasser dans le creux de sa main (*lqof*), et de la projeter, en choisissant sa position et sa distance, contre la toupie-cible. S'il atteint cette dernière, il est « libéré » (*mhār-rāy*). Parfois, un des joueurs n'a pas réussi, en lançant sa toupie, à la faire tourner; si, voulant tricher, il la ramasse promptement et tente une « libération », ses partenaires se récrient en disant qu'il « libère à froid » (*hār-rāy l'lbārādi*). — Enfin une partie ne finit guère sans la fixation d'un but. Le « but » (*gūm*) est un trou creusé à l'extrémité du terrain de jeu. La toupie-cible que les joueurs réussissent à y amener par le choc des « libérations » successives est passée « à la dizaine » (*saššār*). Elle est fixée en terre, et chaque joueur lui assène dix coups de la pointe de sa toupie, jusqu'à ce qu'elle soit fendue en deux, ou du moins complètement déchiquetée. La perte totale ou la détérioration de la toupie est ainsi la sanction de la maladresse du joueur.

(2) Les vacances de *sašūrā* sont le temps particulièrement consacré au jeu de la toupie.

avanie; par Dieu, je ne veux pas de ça!» J'enfilai la rue, et j'allai tout droit jusqu'à la boutique de 'Alilo; je m'arrêtai devant et j'aperçus deux rangées de pointes de toupie. Lui, voyant la toupie dans ma main, me dit : «Tu as besoin d'une pointe? — Oui, répondis-je.» Il me choisit une pointe d'acier. «Combien est-ce? demandai-je. — C'est un vellon. — Trempe-la-moi, pour qu'elle ne s'érousse pas. — Alors, si tu la veux trempée, donne deux sous de plus.» Il n'y eut pas moyen de m'en tirer autrement. Il attrapa alors la toupie, la mit dans l'étau et arracha la vieille pointe, ne laissant à sa place qu'un trou béant. 'Alilo prit ensuite la pointe d'acier aux arêtes saillantes et la jeta au brasier de sa forge, tandis que, derrière lui, l'apprenti tirait le soufflet. La pointe devint d'un rouge de braise. Alors 'Alilo la saisit avec les pinces et la jeta dans un seau d'eau; de blanche, brillante comme l'argent, elle devint noire, une fois trempée; j'en fus émerveillé. Il l'enleva alors, prit un brin de laine et voulut le mettre dans le trou de la toupie, pour y ficher la pointe. Moi, je lui dis : «Tout doux!» Je me saisis de deux plumes de poulet et les lui tendis pour qu'il les mit dans le trou avant de ficher la pointe. (C'est ce qu'il fit,) et il enleva le brin de laine; et bien sûr s'il l'avait mis, la toupie aurait été lourde, un vrai sabot, tandis qu'en lui mettant une plume, j'en faisais une fine, bien ronflante, légère⁽¹⁾, ce qu'on appelle un *fenouïn*. La toupie qui est comme ça, il y a dans le jeu une expression proverbiale qui la concerne; à ceux qui me font craindre que je ne perde, je réponds : «Celui qui a avec lui son *fenn* n'a rien à craindre de son fait.» J'attrapai donc, mon cher, ladite toupie, et je la lançai sur le pavé, que le feu en jaillit : «Qu'elle est chic, me dis-je! C'est une vraie toupie, ou bien il n'y a pas à en chercher; il ne lui manque qu'un

(1) Dans l'espoir de rendre la toupie légère et bourdonnante, on a l'habitude, à Tunis et sur plusieurs points de l'Algérie, d'enfermer une mouche dans le trou où se loge la tige de la pointe.

bout de cordelette, car quant à de la ficelle, elle s'effilocherait tout de suite. » Je pris la rue et j'allai chez l'épicier vis-à-vis de chez nous. Je lui donnai un sou et il me donna un bout de cordonnet de fil rouge mesurant trois coudées. Comme il était trop long, je le pris et en cassai un bout, puis j'y fixai une lamelle de tambourin, qui, dans le lancement de la toupie, devait retenir la corde entre mes doigts et l'empêcher de m'échapper. Sur quoi, je rentrai à la maison, l'allégresse me donnant des ailes ⁽¹⁾. Avant de dormir, je cachai ma toupie dans l'armoire; il fallait (bien sûr) prendre garde de l'emporter à l'école, de me la faire confisquer par le maître et de recevoir en outre une bonne volée pour ma peine!

Le lendemain, vers midi, nous étions entrés en vacances, et juste on venait de nous lâcher de l'école, quand, passant sur cette place que vous connaissez, je trouvai les enfants réunis en cercles, qui jouaient à la toupie; dans le premier cercle on n'entendait que « chaud sur chaud »; je continuai au deuxième cercle, et voilà que l'un des joueurs avait amené à terre sa toupie, disant : « Allons ! Qui est-ce qui frappe, mais à *coup net* ! » Un de mes compagnons d'école frappa et rata; il amena sa toupie. Tous les autres commencèrent à frapper, à *coup net*, l'un après l'autre; tous ratèrent; et le dernier amena sa toupie. Ils commencèrent alors à jouer, mais sans *but*. Moi, justement, je n'avais pas ma toupie; je pris mes jambes à mon cou jusqu'à la maison, j'ouvris la porte toute grande, et j'entraî précipitamment, hors d'haleine. Mes parents stupéfaits me demandèrent : « Qu'as-tu ? — Rien, répondis-je, je suis venu chercher ma toupie, où est-elle ? — C'est toi-même qui l'as mise hier dans l'armoire, avant d'aller au lit. » J'allai la chercher, mais je ne trouvai

(1) Mot à mot : « m'envolant de joie »; cette expression est aussi usitée à Tlemcen (cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 69, l. 14).

qu'une «noiraude de canicule⁽¹⁾», vieille de l'an dernier et, avec elle, un bout de ficelle, du temps où je n'entendais rien au jeu, ni pour lancer ni pour ramasser. Je me mis à hurler, et tout le monde se leva pour chercher avec moi. Seulement alors, il se découvrit que mon cousin avait joué avec ma toupie, puis après, avait enroulé la corde autour, et mis le tout dans le tiroir de la commode. Pendant que nous la cherchions, ma petite sœur tomba dessus à cette place, et me la donna, en disant : «Qu'est-ce qui l'a mise là?» Moi j'attrapai la noiraude de canicule, je jetai sa ficelle, et quant à ma belle toupie avec sa corde, je la pris et la mis dans une sacoche de Marrâkech. Une fois au jeu, si je trouvais seulement des partenaires plus âgés que moi, de ceux qui à chaque coup font une entaille, je ne jouerais qu'avec ma noiraude de canicule; si par contre je rencontrais des partenaires plus jeunes que moi, je commencerais à jouer avec ma belle toupie, et si je ratais, j'amènerais la noiraude! Je pris mes jambes à mon cou, abandonnant même mon déjeuner, et, sans avoir mangé, je ne m'arrêtai qu'au cercle des joueurs. Je me mêlai à eux et je les trouvai juste qui allaient jouer avec un *but*. Je dis au propriétaire de la toupie qui était amenée : «Veux-tu que j'entre dans le jeu, pour jouer à *libération*?» Il refusa; alors moi, je me mis à ruser, à le circonvenir, à user avec lui de finasseries, jusqu'à ce que je l'eusse amené à consentir : «Allons, entre!» Je cordai ma toupie, et je commençai à frapper avec les autres. Au premier coup, je fis à sa toupie une encoche, grande comme un trou dans une haie. Il en aurait crevé de dépit, surtout que les autres commencèrent à battre des mains et à applaudir. Ils se tordaient de voir la toupie encore toute belle, encochée par moi. Un autre frappa et avec deux libérations, poussa la toupie d'environ dix pas; un autre encore l'ap-

(1) C'est-à-dire «une vieille toupie» (cf. glossaire sub. كَحْبِيلَة).

procha un peu plus du but; puis un autre l'amena jusqu'à l'entrée du but. Moi, je trouvai l'affaire dans un état idéal ⁽¹⁾ comparable en douceur au beurre mêlé de miel; j'étais comme un chien qu'on bombarde d'un beignet! Je frappai doucement un coup à terre; je ne voulais pas frapper sur la toupie, de peur de la tirer de là. Puis je ramassai la mienne, tout tremblant de la crainte de rater. Les autres joueurs commençaient à dire : « Aboulez la belle toupie de cinq onces! » À la première libération je ne fis à la toupie ni bien ni mal. Ceux qui nous entouraient commencèrent à dire : « Nous froterons les oreilles de celui qui le tirera de là! » Je ramassai ma toupie, pour la seconde libération, et cette fois mon choc fit pirouetter celle du partenaire, d'un seul tournoiement, juste au beau milieu du but; et rompue soit la bouche qui ne dit pas alors : « Que Dieu te soit compatissant, sacré lascar! Bravo, dix fois bravo! » Mais à ce moment, le propriétaire de la toupie ressentit de la compassion pour son bien; il redouta de la voir déchiqeter et il l'enleva en disant : « Je ne veux plus jouer avec vous! — Allez, aboulez-là, dîmes-nous, nous allons la passer à la dizaine pour la peine que nous avons prise à l'amener au but. — Non! » Alors nous autres, l'entourant, nous commençâmes à chanter : « Eh! Celui qui tient à sa toupie, il a vendu sa mère pour acheter une bombe! » Lui pleurait, le visage dans les mains; et il s'occupa à tourmenter un orgelet qu'il avait à l'œil; il se mit à l'écorcher et le sang coula. D'autres enfants, nous entendant, abandonnèrent leur partie pour venir voir qui est-ce qui trichait : « Qu'est-ce que vous avez? », nous dirent-ils. Une méchante gale d'entre nous répondit : « Le malheureux! Un orgelet qu'il a à l'œil s'est mis à suppurer; c'est ça qui le fait pleurer! » Un effronté reprit : « Non! Ce n'est pas l'or-

(1) Mot à mot : « des djinns et des hommes », c'est-à-dire aussi parfait qu'une récitation intégrale du Coran (ce sont les derniers mots du livre saint). Cette expression est inconnue en Algérie, sauf à Tlemcen.

gelet! Mais c'est un tricheur! Il nous a laissés amener sa toupie au but, pour nous dire maintenant : Je ne joue plus avec vous. — C'est une honte, ça! lui dirent les autres; donne-leur la toupie qu'ils la passent à la dizaine; et après, si tu as assez du jeu, que Dieu ne te fasse plus jouer! » Lui, alors, eut honte d'eux, et amena sa toupie au milieu du but. Nous, nous la cueillîmes et l'emportâmes d'une volée qui s'élançait dans les airs. Mes amis me suivaient en courant, les uns pour passer à la dizaine, les autres seulement pour voir. Nous arrivâmes au placis, dans un endroit large et sans pavé, avec un sol de terre; je fichai la toupie en terre par la pointe, l'enfonçant d'un doigt et demi; puis je pris de la poussière, la délayai avec de la salive et je commençai avec à vous farder la toupie, à la pommader, à la passer au henné, pour la mouiller et l'attendrir. Comme ça, dès le premier coup de ma dizaine, la pointe de ma toupie entraînait dedans. Nous disons : « Au nom de Dieu », et moi je commence : un coup, deux coups, trois coups, et je fais voler un éclat gros comme mon pouce; je n'avais pas fini mes dix coups que la toupie n'était toute que plaies et bosses. Celui qui me suivait la déchiqueta de toutes parts. Le troisième mit le comble à son infortune, si bien que le quatrième ne trouva plus de place où il pût frapper. Le propriétaire de la toupie sentit son sang se refroidir; il roulait des yeux sans rien voir, d'autant que les mauvaises gales se mirent à le taquiner. L'un lui disait : « Que Dieu te donne pour sa perte une belle récompense ⁽¹⁾! » Et un autre reprenait : « Que Dieu la lui remplace ⁽²⁾! » Un de ceux qui avaient

(1) C'est la formule consacrée de condoléance pour la mort d'un proche (cf. glossaire sub *عظم*); naturellement elle est employée ici dans une intention ironique.

(2) *ʔbbi ʕhli-fälö* (بجلى فآله) signifie « que Dieu lui donne un augure misérable »; mais par une prononciation rapide, on peut créer une confusion avec *ʔbbi ʕhli-fälö* (رقى بآلهها له) « que Dieu la lui remplace », si bien qu'un

pris son parti répondit : « Dieu avait écrit ce malheur; il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu; qu'il nous donne une fin meilleure que notre début ⁽¹⁾! » Par là, il voulait à moi me porter la guigne. Aussi je lui répondis : « Ce jour-là, tu ne verras jamais! Notre frerot n'a qu'une ressource: c'est de prendre un vellon, et d'aller acheter une autre toupie. »

interlocuteur naïf risque de prendre cette malédiction pour une condoléance. C'est un exemple moderne (il y en a d'autres) de ces « à peu près » injurieux dont l'usage a été répandu de tout temps dans la société arabe (cf. notamment BUĤĀRĪ, *Isti'dān*, n° 22; comp. DOUÛTÉ, *Merrakech*, p. 35 et suiv.; DESPARMET, *Arabe dialectal* (2° période), p. 35).

⁽¹⁾ Cette locution proverbiale s'emploie souvent comme allusion ironique à l'adresse d'un interlocuteur orgueilleux. En constatant avec lui quelque cas frappant d'infortune, on lui rappelle que nul n'est à l'abri des vicissitudes du sort; et même on indique d'une façon détournée que l'avenir pourrait lui réserver des surprises désagréables. C'est une formule à double sens. Elle est courante aussi dans l'Ouest algérien et était connue en Andalousie (cf. *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 3, l. 6).

IV. LES ʿOLBAS⁽¹⁾.

Le mercredi, les ʿolbas se concertent, après la prière de midi : dès qu'on sera libre de l'étude⁽²⁾, on se réu-

(1) Il s'agit ici des étudiants (cf. glossaire sub طالب) des petits villages de la banlieue de Tanger. Le Coran et les diverses «récitations» du texte sacré (*riḡāʾāt*) sont leur unique étude (cf. *Arch. mar.*, V, p. 431 et suiv.; XVII, p. 89, à rectifier d'après NÖLDEKE, *Geschichte des Corans*, p. 287-298, SELL, *The faith of Islām*, p. 333 et suiv.; d'intéressants renseignements sur l'introduction des différentes récitations au Maghreb, ap. MAQQARĪ, *Naḡh at-Tib*, I, p. 504). Cette prédilection pour l'étude du Coran et des *riḡāʾāt* se retrouve, au Maroc, chez les montagnards du Rif et des Jebāla (cf. MOELLIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 49) et, en Algérie, chez les populations des massifs des Trāra, des Beni-Sonous et de la Grande Kabylie (cf. HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, II, p. 109). Les ʿolbas étudient, mangent, prient en commun dans l'unique salle de l'école qui, dans le Faḡḡ, sert parfois de mosquée au village; souvent les ʿolbas étrangers à la localité y passent la nuit. Beaucoup continuent d'y vivre jusqu'à l'âge mûr (cf. *Arch. mar.*, VI, p. 320 et suiv.; XVII, p. 90, 96; *Maroc inconnu*, II, loc. cit.; DELPHIN, *Recueil de textes*, traduction FAURE-BIGUET, p. 95, 96, 102).

(2) A Tanger comme en Oranie, les cours vaquent dans les écoles et les mosquées, du mercredi après-midi au vendredi après la prière solennelle de midi; parfois certains élèves viennent à l'école le jeudi matin pendant quelques heures; mais ils se contentent d'écrire la leçon sur leur planchette, sans l'apprendre et sans la réciter (comp. *Arch. mar.*, I, 244; XVII, p. 91; ABOU-BEKR BEN CROAÏB, *Usages de droit coutumier dans la région de Tlemcen*, p. 90; comp. pour la Kabylie, HANOTEAU et LETOURNEUX, *op. laud.*, II, p. 107; pour le Tell algérois, DESPARMET, *Arabe dialectal*, 2^e période, p. 36 *in fine*; pour Tunis, CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 219). La vacance du jeudi est considérée comme une *soumma* remontant au calife 'Omar (cf. EL-ʿARḤILĀNĪ, *Riḡla*, édition d'Alger, p. 0 ^ ^). La répugnance à étudier ce jour là s'exprime dans le dicton suivant, très courant en Oranie : *ʿilli-qrā uḡar-ʿlhmīs ʿēr ḡmār-bū-tēllīs uḡllā-utidāt-ʿblīs* «Celui qui étudie le jeudi, ne peut être qu'un âne porteur de *tellis* ou un rejeton de Satan». Les voyageurs maghribins ont fréquemment marqué l'ennui que leur causait au Hijāz l'obligation de suivre des cours le

nira, au premier temps du *ʿaṣr* ⁽¹⁾; et le rendez-vous sera dans la plaine de Marchân. Là-dessus ils se séparent. Celui qui a la balle s'en va chez lui la chercher, et mange le hachîch ⁽²⁾. Les autres aussi le mangent. Puis lorsqu'ils voient venu le premier temps du *ʿaṣr*, ils montent au rendez-vous à la plaine de Marchân. Ils y trouvent celui qui a la balle, déjà arrivé, qui les attend : « Alors comme ça, monsieur le *ṭaleb*, lui disent-ils, tu es un vrai lascar! Tu nous as devancés! As-tu mangé le hachîch? — Tu peux le dire, toi! répond-il. Je m'en suis fourré une dose solide, blindée de cuivre ⁽³⁾; mes yeux s'en sont mis à clignoter, même que j'ai pris Alexandrie pour Alméria ⁽⁴⁾, avec des bords en safran! — Que Dieu te soit compatissant, monsieur le *ṭaleb*; la première ivresse est montée; nous ne désirerions que quelques ventrées de couss-couss garni ⁽⁵⁾. » Là-dessus, l'un d'eux dit : « Moi j'ai laissé ma

joué et d'avoir par contre congé le mardi (cf. EL-*ḤARḤILĀNĪ*, *loc. cit.*; EL-*ṬALĪĀSĪ*, éd. de Fez, I, p. 289, l. 8 et suiv.; EN-*NĀṢIRĪ*, éd. de Fez, II, p. 57, 58).

⁽¹⁾ On distingue deux moments dans le temps canonique de la prière de *عصر*; le premier *āṣār* précède d'environ un quart d'heure le second *āṣār*.

⁽²⁾ Sur la préparation du *ḥšš* marocain (graines de chanvre grillées et pulvérisées) et la manière de l'absorber, cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko*, p. 231, 232; RAYNAUD, *Étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc*, p. 106 et suiv.; MARCHAND, ap. *J. A.*, novembre-décembre 1905, p. 452; *Arch. Mar.*, XVII, p. 193.

⁽³⁾ Traduit par conjecture; l'origine de l'expression *ḵḵḵ ḡḡḡ* qui est connue à Tlemcen (*ḵḵ-ḡḡḡ ḡḡḡ*; *ḵḵḵ-ḡḡḡ* « une frottée à tout casser! ») ne m'est pas claire. Le cuivre est souvent pris dans l'Afrique du Nord comme symbole de la dureté et de l'inflexibilité; dans une satire contre les Fāsi, connue dans tout le Nord marocain, il est dit : *ḥḥḥḥ ḵḵ-ḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡ* « Nos frérots, les gens de Fez! Leurs visages sont visages du Paradis, mais leurs cœurs sont cœurs de cuivre »; comp. *R. A.*, 1904, p. 10 : *متغلف بال نحاس* « enveloppé de cuivre, impénétrable »; cf. *infra*, glossaire sub *كعب*.

⁽⁴⁾ Traduit par conjecture.

⁽⁵⁾ Le hachîch est considéré comme un apéritif; cf. RAYNAUD, *loc. cit.*

mère en train de le rouler! — Moi, je l'ai laissée en train de le cuire à la vapeur, dit un autre. — Et moi, dit un troisième, je l'ai laissée en train de l'arroser.» Là-dessus, tous commencent à se moquer de lui en riant aux éclats : « Ça, c'est une craque bleue, manifeste! Le soleil fait encore danser ses enfants⁽¹⁾, et à cette heure, sa mère arrose le coussouss⁽²⁾! C'est la plante verte⁽³⁾ qui t'a fait dire cette énormité.» Un autre ajoute : « C'est une malédiction qui passait sur le chemin du ghetto⁽⁴⁾, et tu l'as trouvée en route, monsieur le taleb; que Dieu t'assiste et nous assiste! » Lui, au milieu d'eux, a honte; avec son ivresse (peureuse comme une)

(1) C'est-à-dire « est encore dans toute sa force »; cette expression est inconnue en Algérie; cependant dans certains parlers ruraux d'Oranie (celui d'Ammi-Moussa, par ex.), on dira : *ššémš řáhi-būlāthā-ljīm* « aujourd'hui le soleil a des enfants » c.-à-d. « est brûlant ».

(2) On n'arrose le coussouss qu'au moment de le servir.

(3) « Le hachich »; cf. glossaire sub *خضراء*.

(4) Les Juifs sont avec Satan les grands maudits chez les musulmans de l'Afrique du Nord; la malédiction des Juifs à tout propos est particulièrement fréquente dans les milieux fanatiques (tolbas) où tous ont présentes à l'esprit les imprécations répétées du Coran (II, 82, 154; IV, 49; V, 16, 69). L'épithète de *menšl* « maudit » ou de *mnšl* « petit maudit » est appliquée aux Juifs (cf. BEL, *la Djázya*, p. 61, note 3 du vers 7; *Dialecte de Tlemcen*, p. 260, l. 15; HARTMANN, *L. W.*, p. 35 in fine; LITTMANN, *Mod. Ar. Tales*, p. 12, l. 19; p. 13, l. 4). Une chansonnette des petits Tlemceniens et Tangérois est consacrée à la malédiction des Juifs : *ššllāh jšnšl lehūd šbbāljn řūdššdūd řullī řāht-šllšhūd* « Que Dieu maudisse les Juifs, vieux, jeunes, et enfermés dans les tombeaux! » La malédiction est essentiellement faite pour les Juifs; quand à Tlemcen un musulman se laisse aller à maudire un de ses coreligionnaires, il est habituel que celui-ci réponde : *mā-šššannšš řunšla-lehūd!* « Ne me maudis pas! La malédiction est faite pour les Juifs! » Cf. aussi *infra*, glossaire, sub *هندج*. Enfin le présent texte montre bien que, dans la pensée des tolbas tangérois, il y a toujours quelque malédiction vacante qui se dirige vers le ghetto où elle trouvera son emploi légitime; et ceci est à rapprocher du curieux passage d'EL-'ANBĀRĪ sur le *رجوع اللعنة* cité par GOLDZINER, ap. *Abhandlungen zur arabischen Philologie*, I, p. 118.

juive⁽¹⁾ — que Dieu maudisse le hachich! — et en outre couvert de confusion, s'il pouvait il se fourrerait dans la terre! L'un d'eux complète l'avanie en lui disant : «Que Dieu te donne une belle récompense pour la perte des huit hizb que tu viens de repasser⁽²⁾; une blague comme celle-là il faudra pour la racheter que tu achèves cinquante récitations de tout le Coran. — C'est peu, dit un autre, pour ta récompense; ce que tu mériterais c'est un bon renforcement de chacun de nous, et même encore ce serait peu! — Et pourquoi donc? demande le pauvre diable. — Pourquoi? Mais parce que voilà un mensonge qui allait sa route, et était arrivé à la porte du ghetto, et que toi tu t'es mis à le tirer en remorque!» Et alors tous les solbas, l'un après l'autre, disent : «Que Dieu te confonde, Satan!» Lui pense qu'ils maudissent le diable, et en réalité c'est à lui que s'adresse leur injure.

Le plus vieux dit alors : «Allons, laissez-le maintenant! Au jeu! Attendons à être à l'école; la seconde ivresse sera montée, et alors nous lui réglerons son affaire, pour ce mensonge qu'il nous a fait.» Là-dessus il attrape la balle et dit : «Allons, dites : au nom de Dieu; y êtes-vous?» Chacun d'eux met bas sa jellâba, enlève ses souliers, et ils prennent place sur le terrain de jeu. Se tournant l'un vers l'autre, ils se disent : «N'est-ce pas, nous jouons avec le croc-en-jambe; que Dieu donne l'endurance à celui qui se cassera le nez! C'est le moment de montrer ce qu'on vous a appris!» Le plus âgé s'avance au milieu et lance la balle en l'air⁽³⁾ avec

(1) L'ivresse du hachich est «juive» parce que, dit-on, elle rend peureux comme un Juif; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 110, n. 1 et p. 111.

(2) «Ton mensonge en a détruit le mérite; tu peux les considérer comme défunts et recevoir pour leur perte des condoléances» (cf. *supra*, p. 182, n. 1).

(3) La manière de jouer à la balle décrite dans le présent texte est, à quelques détails près, la variété du jeu étudiée ap. DOUTTÉ, *Merrakech*, p. 318-319 : lutte générale, engagée autour de la balle, où le plus

le côté extérieur du pied; ça c'est le coup du *ṭaleb*; mais frapper avec le dessus, ou avec le bout, ou avec le côté intérieur du pied c'est le coup des ignares, et celui qui frappe ainsi est exclu du jeu par les *ṭolbas*. Ils se mettent à se précipiter vers la balle. Celui qui arrive le premier, la ramasse, et commence à jouer avec; il la lance en l'air derrière son dos, la rattrape avec la main. Un autre lui dit alors : «Pense aux autres, monsieur le *ṭaleb*»; alors il la jette en hauteur pour l'autre qui la ramasse. Le vieux *ṭaleb* dit : «En l'air!» Et alors la balle est lancée et s'élève d'une vingtaine de brasses mâlekites⁽¹⁾. Une clameur monte poussée par tous les *ṭolbas*, et ils courent vers l'endroit où la balle va tomber. L'un d'eux bondit pour l'attraper, d'une seule foulée, si furieuse qu'il montre ses testicules. Mais un autre, d'un croc-en-jambe, le renverse la tête la première, et lui enlève la balle, en lui disant : «Ramasse tes côtes!» Puis il continue jusqu'au milieu et commence à jouer avec la balle. Voilà que le *ṭaleb*, notre menteur de tout à l'heure, est jaloux de ces exploits; il se dresse et s'avance prêt à montrer son habileté. Les *ṭolbas* ont jeté la balle en l'air; lui bondit vers elle. Mais un autre l'atteint d'une prise à la ceinture, et le ploie comme un couteau à cran⁽²⁾, si bien

résistant est vainqueur, sans formation de deux camps, sans détermination de buts, sans emploi de crosses ou de bâtons pour frapper la balle. Cf. encore sur le jeu de la balle dans l'Afrique du Nord : DOUTTÉ, *Magie et Religion*, p. 554; DELPHIN, *Recueil de textes*, traduction FAURE-BIGUET, p. 71; MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 177, 178; *Revue du Monde musulman*, VI, p. 141; DESTAING, *Beni Snous*, p. 177-178; DESPARMET, *Arabe dialectal* (1^{re} période), p. 164; *Illustration*, 17 septembre 1910, p. 187. Le jeu est aussi connu chez les Touaregs où les enfants y jouent avec des bâtons (cf. BEN HAZERA, *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, p. 19-20).

(1) Cf. *supra*, p. 162, n. 4.

(2) La comparaison de l'individu qui se courbe en deux avec le couteau pliant (*mâtqa* est le nom même du couteau de ce genre en Égypte) se trouve en andalou ap. IBN GUZMÂN, 43^e l. 13 : *وانا مطوي جبال موسى*.

qu'il se relève, traînant ses reins : « Tu as écopé, lui dit le grand taleb! C'est le prix de ton mensonge; il ne t'a pas laissé attendre jusqu'à ce que tu sois à l'école. » Les *tolbas* continuent à jouer : crocs-en-jambe simples, passements de pied, prises à la ceinture, crocs-en-jambe doubles vont leur train. On n'entend que chocs et claquements des guiboles, jusqu'au coucher du soleil; tous sont à bout de force; la sueur coule à flots; il sont essoufflés, rendus, et la deuxième ivresse du hachich leur monte à la tête. Alors ils disent une *fâtha* ⁽¹⁾, remettent leurs *jellâbas* et s'en vont tous à la mosquée; ils font leurs ablutions et prient la prière du maghreb. Le plus âgé leur dit alors : « Séparons-nous; après le *hizb* ⁽²⁾, rendez-vous à l'école! » Alors, ceux qui sont originaires de la localité s'en vont chez eux aviser à apporter leur part de dîner aux *tolbas*. S'ils trouvent quelque chose à traîner, du sucre par exemple, ou du thé, ou du pain, ils font main basse dessus et le cachent sous leurs vêtements pour l'emporter à la mosquée. Quant aux autres, il y en a qui vont acheter deux ou trois pains de sucre, du thé en quantité convenable et de la menthe; ils apportent aussi un plateau, une théière et des verres.

Avant d'aller jouer, les *tolbas* se sont entendus pour la confection du ragout du soir; sera-t-il de viande, de poisson, ou de pommes de terre? Lorsqu'ils ont beaucoup d'argent.

(1) Cf. *supra*, p. 165, n. 3.

(2) Dans l'Afrique du Nord, une récitation collective d'un *hizb* du Coran a lieu dans la plupart des mosquées, une ou plusieurs fois par jour, à l'issue de certaines prières: le moment du *hizb* est variable, suivant les mosquées. Parfois ce sont des *tolbas* de bonne volonté qui accomplissent cette pratique pieuse; parfois des fondations ont été faites pour assurer la récitation du *hizb* dans telle ou telle mosquée, et la rétribution des *hazzâb*. Les discussions des savants maghribins sur la *bid'a* de la récitation du *hizb* se trouvent réunies dans la glose marginale de MOHAMMED B. JALÏ GENNUN SUR ER-RAHÛNÏ SUR TABD-EL-BĀQÏ EZ-ZURQĀNÏ SUR HĀLÏL (Boulaç, 1306), II, p. 47.

ils disent : « Il nous faut un ragoût de viande ou de poisson, abondamment assaisonné d'huile, et fortement pimenté, pour qu'il nous renforce notre ivresse ! » S'ils n'ont que peu d'argent, le plus âgé leur dit : « Achetez des pommes de terre seulement; nous les ferons frire avec beaucoup d'huile. Quant aux aumônes, nous les réunirons; nous verrons celles où il y aura de la viande et nous la mettrons dans le ragoût. » Les autres lui répondent : « Si Moḥammed, tout ce que tu feras sera très bien. » Or le plus jeune des ṭolbas leur a mis le ragoût à cuire; il a rempli d'eau la cruche et aussi la petite gargoulette où ils boivent. Il a mis la bouillotte sur le feu. Lorsque le moment de la prière du soir approche; il attrape le cabas⁽¹⁾ et le bâton⁽²⁾ et s'en va ramasser les aumônes. Il se rend aux maisons qui donnent la pension aux ṭolbas⁽³⁾. A celles qui ont une porte en bois, il frappe

(1) Parfois, au lieu d'un cabas, les ṭolbas emploient un grand pot en métal pour réunir les aumônes.

(2) Les ṭolbas marchent volontiers en s'appuyant sur un bâton comme les membres de certaines confréries religieuses (cf. RINN, *Marabouts et Khouan*, p. 233; MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 785; *Arch. mar.*, II, 131); c'est une soumma des prophètes, un signe auquel on reconnaît les vrais croyants (cf. *Bustān el-sārifīn*, p. 92 en marge de *Tanbīh el-ḡāfīlīn*, Le Caire, 1324).

(3) Dans les villages du Nord marocain où des habous ne sont pas affectés au fonctionnement de l'école, ce sont les habitants qui se chargent d'assurer la nourriture des étudiants par des aumônes journalières; suivant ses moyens, chacun pourvoit à la nourriture d'un ou de plusieurs étudiants, ou prélève une part pour les ṭolbas sur la nourriture quotidienne de la maison (cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, I, p. 52, II, p. 9, 10, 49, 155, 750, 751; *Arch. mar.*, I, 244; XVII, 90). Il en est de même en Oranie (cf. DELPHIN, *Recueil de Textes*, trad. FAURE-BIGUET, p. 103 *in fine*); il y a dix ans, quelques familles aisées assuraient encore la nourriture quotidienne d'un certain nombre d'étudiants à la Médersa de Tlemcen; mais aujourd'hui cette pieuse pratique est perdue; seuls, à ma connaissance, Sī-l-Bayḍādī ben Iūsef et Sī-l-Ḥāḡḡī Moḥammed ben Iāmīna, professeurs à ladite Médersa, fournissent encore, à titre d'aumône, la pension *ṭatba* à plusieurs de leurs élèves.

de son bâton trois coups sur la porte. Dans les maisons où il n'y a pas de porte, la clôture étant de ronces ou de cactus, on dispose une pierre massive et assez large, tout exprès à son intention, et qu'on appelle même la pierre du *ṭaleb*. Lorsqu'il vient chercher l'aumône, il frappe sur cette pierre. Le chien de la maison, entendant le coup du *ṭaleb*, devient furieux; les maîtres du logis, s'ils ont un jeune fils, l'envoient chasser l'animal (à coups de pierres), pendant qu'ils préparent l'aumône pour le *ṭaleb*. Lorsqu'ils la lui apportent, celui-ci leur dit : « Que Dieu vous bénisse! » Et il rapporte à l'école son cabas plein de pain et de choses bonnes à manger avec le pain.

Lorsque retentit l'appel à la prière du soir, les *ṭolbas* se réunissent, font les ablutions et la prière du soir; le maître leur donne la clé de l'école. Ils entrent, ferment la porte et s'assoient. Le plus jeune des *ṭolbas* enlève (du mur) la nappe et la pose à terre; tous font le cercle autour d'elle. La nappe est faite en feuilles sèches de palmier nain comme une natte⁽¹⁾; mais elle est ronde, assez épaisse, et a une hauteur d'homme de diamètre. Elle est munie de deux oreilles, une de chaque côté, par lesquelles on la suspend. Au mur

(1) Dans les familles tangéroises, on mange habituellement autour d'une table basse en bois (cf. glossaire sub *طليغور*). Mais les *ṭolbas* mangent toujours autour d'une natte (comp. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 10); il en est de même en Oranie où cette natte est généralement en alla (cf. DELPHIN, *Recueil de Textes*, p. 3/4 n. 85; traduction FAURE-BIGUET, p. 95). Il arrive en Oranie que les *ṭolbas* rendent la natte responsable de la maigreur de leur ordinaire; ils vont solennellement lui donner des coups de bâton, quand depuis longtemps il ne leur a pas été offert de festin; la natte s'exécute et le festin ne tarde pas à venir après cette mesure de coercition. L'emploi de la natte à manger est l'observation d'une *soumma* bien connue (cf. BUḤĀRĪ, *'aṣīma* n° 7); l'usage des tables à manger est une *bida* pour les moralistes de l'islām: elle est tolérée par EL-ḠAZĀLĪ, *Iḥiā*, II, p. 3 : آداب الأكل, proscrite par Ibn-EL-ḤĀḠĠĠ, *Madhal*, I, IVV, et UANŠĀRĪSĪ, ap. *Arch. mar.*, XII, 356 (traduction à rectifier); comp. aussi GOLDZIEHER, *Muham. Studien*, II, p. 25 *in fine*.

du fond de la mosquée, il y a un crochet disposé à cet effet. Les *ṭolbas* ont une autre nappe plus petite, pour le premier déjeuner du matin; au deuxième déjeuner et au dîner, ils mangent autour de la grande nappe. Lorsqu'ils ont fini le repas, ils laissent dans la nappe les restes de pain. Ils la plient avec ces restes dedans, et la suspendent au crochet; et si quelque étranger survient ayant faim, il se présente aux *ṭolbas* et leur demande la permission d'aller à la nappe prendre un morceau de pain. — Il y avait une fois parmi les *ṭolbas* un glouton qui volait du pain de la nappe. Ils invoquaient contre lui la colère divine, mais sans obtenir aucun résultat, car c'était un misérable contre lequel malédiction, ou quoi que ce fût d'autre ne servait de rien. Deux ou trois des *ṭolbas* les plus âgés se concertèrent et l'un d'eux dit à l'autre : « Monsieur le *ṭaleb*, il y a parmi nous un frerot qui est un vrai fléau pour (le pain de) la nappe! Nous avons eu beau invoquer Dieu contre lui, nos imprécations n'ont pas eu d'effet. Maintenant nous allons lui jouer un tour de *ṭaleb*; il faut apporter un piège que nous tendrons dans la nappe. » Ils attendirent le coucher du soleil, apportèrent un piège et le tendirent sans en informer personne. Puis le dîner étant retardé, on sortit de l'école et on s'assit à dîner. Le frerot, coutumier du larcin, laissa alors les *ṭolbas* assis, se leva et entra à l'école. Bientôt après ils entendirent les cris du coupable. Ils se levèrent, se hâtèrent de courir et arrivèrent auprès de lui comme il cherchait à se délivrer la main du piège. Ils allumèrent la chandelle pour voir qui était le voleur : « C'est comme ça, heureux homme! Allons, Dieu t'a livré en nos mains! » Lui restait couvert de honte, enfoui dans ses vêtements. Les autres lui retirèrent sa main du piège; elle était en sang, avec deux doigts brisés. « Voilà ta récompense, la fleur des *ṭolbas* ⁽¹⁾! Oui, par Dieu, c'est

(1) Mot à mot : « gazelle des *ṭolbas* ».

notre (excès de) confiance qui t'a amené où tu en es! » Lui ne soufflait mot; le mur plutôt que lui aurait répondu! Ils continuèrent à le railler, à l'insulter jusqu'à la fin du dîner. Le malheureux voleur était dans un coin, absorbé par la douleur de sa main. La nuit, il attendit que les *ṭolbas* fussent endormis, ramassa ses pauvres effets et les mit dans un sac, mit dans un second ses livres et sa planchette, lia ensemble les ouvertures des deux sacs, les chargea sur son épaule et les recouvrit de son haïk; puis il saisit son bâton et déguerpit à la hâte⁽¹⁾; le matin ne le trouva pas là où il avait passé la nuit⁽²⁾.

Une fois les *ṭolbas* assis, le plus jeune pose devant eux le ragoût, le pain et les aumônes; puis il s'assied, la gargoulette d'eau devant lui, et une bougie dans la main. Le plus âgé des *ṭolbas* se met à trier les aumônes qui contiennent de la viande, et la verse dans le ragoût. Les autres lui disent alors : « Et ces autres aumônes qui n'ont pas de viande, pourquoi les as-tu laissées? — Ma foi, répond-il, finissons d'abord la viande et les pommes de terre du ragoût, après nous mangerons les aumônes sans viande. — Eh quoi! Tout doit bien prendre le chemin de notre ventre! retorquez-ils. — Sans doute. — Eh bien! Mêlez tout, nous mangerons le mélange⁽³⁾! » Et il fait ainsi ne laissant à part que le couscouss. Les *ṭolbas* s'approchent alors de la nappe, mettent en morceaux tout le pain⁽⁴⁾, et le plus grand dit :

(1) M. à m. il s'écria : « On a passé par ici! », expression proverbiale.

(2) C'est-à-dire « il disparut en un clin d'œil »; cette expression proverbiale se retrouve dans tout le Maghreb; comp. *Houwāra*, p. 62, l. 8; p. 78 *in fine*; aussi en maltais : *brijet ma sebbah*; cf. FALZON, p. 19ⁿ, l. 2.

(3) Comp. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, I, p. 128; en l'espèce, le mélange des différents mets n'a pas la valeur de pratique pieuse que lui attribue IBN-EL-HAǾǾ ap. *Madḥal*, I, 100 *in fine*.

(4) On rompt les galettes; on ne les coupe pas : *إِكْرَامًا لِلخَبِزِ* (cf. *Ithāf es-Sāda*, V, 219; *Madḥal*, I, 191 *in fine*).

« Allons! Dites : Au nom de Dieu! » Et ils commencent à manger du pain trempé dans la sauce. Lorsque le plus âgé voit qu'ils ont envie d'attaquer la viande, il leur dit : « Dites : Au nom de Dieu! Pour la viande. » Si un țaleb a tendu la main vers le plat⁽¹⁾, avant que le plus grand n'ait donné ce signal, les autres commencent à le railler, à l'insulter, à lui décocher des allusions (blessantes). L'un d'eux dit à un autre : « Eh! Monsieur le țaleb, peut-être ne sais-tu pas que ce soir nous avons une séance d'Aïssaouas! Si tu désires aller te divertir à voir un de nos chers frères dévorer la viande crue⁽²⁾! . . . » Et souvent même, ils vont jusqu'à flanquer des mornifles à leur compagnon (trop pressé).

Une fois le ragoût fini, on pose à terre le coussouss; chacune des terrines, quel que soit leur nombre, a son tour. Le plus grand leur dit : « Dites : Au nom de Dieu pour le coussouss! Les țolbas! » Et ils s'y mettent. Chacun d'eux introduit deux doigts au milieu du coussouss, et les fait suivre des trois autres⁽³⁾. A les voir, on dirait qu'ils ne mangent

⁽¹⁾ La viande ne figure pas toujours à l'ordinaire des țolbas; elle est l'objet de la convoitise générale (comp. DELPHIN, *Recueil de Textes*, traduction FAURE-BIGUET, p. 97-98); chacun désire en avoir sa part; et la communauté veille à l'égalité du partage. On comparera la réglementation particulière, très précise, sur ce point des zàouias kabyles ap. HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, II, p. 119, 123, 125.

⁽²⁾ Il est bien connu que parmi les exercices propres à la confrérie maghribine des Aïssaouas, figure l'absortion de quartiers de viande crue sommairement dépecés avec les ongles et les dents (cf. DOUÏTÉ, *Les Aïssaoua à Tlemcen*, p. 13, Châlon sur Marne, 1900; et *Magie et religion*, p. 482 et suiv.; AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 438).

⁽³⁾ Au Maroc le coussouss est généralement mangé sans cuiller; les țolbas surtout se font un point d'honneur de ne le manger qu'avec leurs doigts (cf. DOUÏTÉ, *Merrakech*, p. 244; *Recueil de mémoires publié par les professeurs de l'École des Lettres d'Alger et des Médersas*, p. 216 n. 2). Il faut probablement voir dans cet usage une persistance de la suspicion où, depuis le III^e siècle de l'hégire jusqu'à nos jours, a été tenue dans les milieux puristes de l'islâm, la *bida* de la cuiller (cf. *Kaššāf* sur

qu'avec deux doigts; mais s'ils entrent avec deux ils sortent avec cinq⁽¹⁾! Chacun ramène une bouchée formidable et la roulant en boule⁽²⁾ en manière d'orange, l'expédie (en cadeau) à Sa Majesté le sultan du gosier. On n'entend que bruit de déglutition sans mâchement. Si Dieu, aveuglant quelqu'un d'entre eux, lui fait avaler de travers et que le malheureux commence à tousser, il n'a rien d'autre à faire que de se lever : de cette façon il ne toussera pas sur les *ṭolbas*. Celui qui a profondément creusé le trou qui est devant lui⁽³⁾, fait ébouler le coussouss de dessus, et comble le trou. On continue ainsi jusqu'à ce que la terrine soit léchée à fond; alors les autres plats de coussouss sont également apportés l'un après l'autre; et (on ne quitte la partie) que quand tout est raclé.

Lorsque les *ṭolbas* sont réunis pour quelque solennité ou quelque festin, il est de règle que les plus jeunes, ceux dont aucun duvet n'estompe les lèvres, ne prononcent pas un seul mot; ils sont muets, bouche close, comme le perce-oreille dans l'huile⁽⁴⁾. Il n'y a que les plus âgés qui puissent parler, les *ṭol-*

Coran, XVII, verset 72; *Madḥal*, I, 1^o *in medio*; commentaire de ABU ER-RĀ'UF EL-MUNĀ'Ī sur *ṣamā'il* (en marge de 'ALĪ EL-QĀRĪ' sur *ṣamā'il*, Le Caire, 1317) p. 235; *Journal asiatique*, septembre 1899, p. 350, 351; SNOLCK HERGRONJE, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 23).

(1) Au point de vue de la stricte orthodoxie il faut manger avec trois doigts : le pouce, l'index et le médium; manger avec un doigt est le fait du diable; avec deux le fait des tyrans orgueilleux; avec trois le fait des prophètes, avec quatre ou cinq le fait des glotons. Cependant il est toléré qu'on mange avec cinq doigts les aliments qui n'ont pas de consistance solide (cf. EL-MUNĀ'Ī, *loc. cit.*; comp. 'ALĪ EL-QĀRĪ', p. 232 *in fine* et p. 235).

(2) Comp. MAQQARĪ, II, p. 204, l. 20.

(3) Il faut prendre au plat sur le bord, non au milieu, et devant soi (cf. ABU DĀLĪD, *Sunan* [1280], II, p. 96, 92; BUḤĀRĪ, *'at'ima* n^o 2).

(4) Cette comparaison se retrouve à Tlemcen : *ḳḳ-ṣṣ* *'li-bu-mqṣṣ* «comme l'huile sur le perce-oreille» (cf. *Journal asiatique*, juillet 1904, p. 50, l. 4 et p. 68).

bas barbus et moustachus, ceux qui se coiffent en casseurs d'assiettes de leurs chéchias de laine. Quant aux jeunes, les pauvres garçons, ils doivent avoir le capuchon rabattu sur le visage, et les mains rentrées sous la jellâba; et ils se blottissent dans les coins, ne soufflant mot; et même, s'ils ont soif, il ne peuvent pas boire une seule gorgée d'eau devant les grands; un jeune tâleb, eût-il la bouche sèche, le cœur près de défaillir, ne doit pas broncher.

Lorsque les tolbas s'assoient autour de la nappe, il s'assoient, un genou à terre ⁽¹⁾, et entre l'autre genou et la bouche, l'espace de quatre doigts. (Il faut alors faire en sorte que) les doigts de pied ne se montrent pas ⁽²⁾. Si un tâleb les laisse voir, un autre les apercevant lui crie : « Eh ! Un tel ! Ces gens-là se montrent ! » Le premier, s'il comprend, jette un coup d'œil sur ses pieds et, les voyant découverts, les cache; s'il n'a pas compris et ne les cache pas, les tolbas se tournant vers lui lui disent : « Eh ! Monsieur le tâleb ! Nous avons un rustaud avec nous. » L'autre jette autour de lui les yeux et (ne s'apercevant de rien) demande : « Qu'est-ce que vous avez avec moi ? — Vraiment mon cher, reprend un autre, nous avons ici un rustaud. — Les ignominies sont nombreuses (sur terre), dit le plus âgé des tolbas. — Il en a trouvé une bonne, ajoute un autre, et elle, non plus, ne l'a

⁽¹⁾ Ainsi dans toute l'Afrique du Nord (cf. glossaire sub رُكْبَة). Dans cette position, chacun n'occupe que le plus petit espace possible et tout le monde peut prendre place autour de la natte; c'est d'autre part une des façons de s'asseoir pendant le repas, prescrites par la *sounna*. Cf. *Madhal*, I, 184: يُقِيم رُكْبَتَهُ الْجَمِينِي وَيَضَعُ الْيَسْرِي مِنْ غَيْرِ أَنْ يَجْلِسَ عَلَيْهَا; comp. *Ithāfes-Sāda*, V, p. 214 l. 27: كَانَ رَسُولُ اللَّهِ إِذَا جَلَسَ عَلَى الطَّعَامِ اسْتَوْفَى: عَلَى رُكْبَتِهِ الْيَسْرِي وَأَقَامَ الْجَمِينِي.

⁽²⁾ De même en Oranie, à l'école coranique, le maître allonge des coups de badine sur les pieds des élèves s'ils viennent à être découverts. EL-ḠAZĀLĪ dans son traité sur l'éducation (Tunis, 1314, p. 5) demande qu'on fasse considérer aux enfants comme inconvenant le كَشْفُ الْأَطْرَافِ (comp. *Revue africaine*, 1901, p. 106).

manqué! » Enfin seulement, celui qui a les pieds découverts comprenant de quoi il s'agit, les cache tout doucement; et alors le plus âgé se tournant vers les autres leur dit : « Voilà enfin que le rappel aux convenances a touché le frerot et a produit son effet! »

Un jour les *tolbas* étaient réunis autour de la nappe; il y avait cinquante *tolbas* dans cette école. Ils venaient de dire « Au nom de Dieu » pour commencer le repas, lorsqu'un *taleb*, un fort qui savait la récitation de *Ḥamza*⁽¹⁾, laissa échapper un vent⁽²⁾. Les autres l'entendirent; et ce fut un seul éclat de rire. Le malheureux eut grand'honte. Après, les *tolbas*, se tournant l'un vers l'autre, commencèrent à le blaguer : « Le voilà qui a abattu la moitié de l'école, dit l'un d'eux! — Il faut le fouiller, dit un autre; peut-être bien que la douille de la cartouche ne veut pas sortir. — Peut-être bien, continua un autre, que le chien de son fusil s'est cassé. — Il a de la poudre anglaise, ajouta un quatrième, et un canon puissant; le boulet a frappé le mur de l'école et a continué sa course. » Enfin chacun disait son mot, et l'un des *tolbas* sortit du groupe, apporta un roseau, y suspendit un mouchoir et commença à chanter : « Celui qui pète en société, que Dieu le couvre de confusion! Montez-le à Moulèy Bou-Chetâ⁽³⁾ qu'on lui couse les fesses. » Le malheureux auteur de

(1) Les *tolbas* *ḥanzāni*, c'est-à-dire qui savent réciter le Coran selon la *Ḥanzala* de Abū-umīra Ḥamza b. Ḥabīb el-Kūfī († 156 ou 158), sont rares, particulièrement estimés, et obtiennent parfois du sultan l'exemption de tout impôt et de toute charge (cf. *Arch. mar.*, V, p. 434; VI, p. 326; XVII, p. 89).

(2) Le pet est considéré comme un acte déshonorant pour celui qui le fait, et comme une injure pour ceux qui l'entendent (cf. Doutré, *Magie et religion*, p. 297; MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, 466, 467, 709, 710; pour l'Égypte, *Ḥazz el-quḥūf* [Le Caire, 1322], p. 156).

(3) Cf. sur ce personnage († 997 = 1589) enterré dans la tribu jebalienne de Feštāla, et qui a à Tanger un monument commémoratif à la Qaṣba, MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 11; *Arch. mar.*, II, p. 123, 124; VIII, 170, 171; XVII, p. 390, 391.

l'incongruité était rempli de honte. S'il avait pu, il aurait fendu la terre pour s'y fourrer. Mais il n'y avait pas moyen de se soustraire (aux lazzis). La honte l'accabla; il ne lui resta de présence d'esprit que pour tirer son canif à tailler les plumes, et se le passer d'un trait sur le ventre, se coupant les entrailles. Les *tolbas* se levèrent de la nappe; lui resta assis. Les autres s'imaginèrent qu'il faisait exprès de rester, et en fait il était mort, il s'était tué. Un *taïeb* vint le secouer, croyant qu'il s'était endormi, et il tomba; on trouva sous lui une mare de sang. « Il tomba comme une corde; ce fut fini pour lui d'avalier; plus d'expiration à monter dans sa poitrine, plus d'aspiration à descendre; il mourut, et ses jours furent finis, et son bois n'eut plus la force de pousser⁽¹⁾. » — On l'ensevelit, on l'enterra. Or un mercredi, les *tolbas*, un peu ivres de hachich, étaient à boire du thé, lorsque l'un d'eux dit : « Quel dommage de boire cette tasse de thé sans monsieur un tel (et il le mentionna)! Que Dieu lui fasse miséricorde, pauvre de lui! » Là-dessus un autre répliqua : « Puissent les pierres de son tombeau le bien retenir⁽²⁾! »

(1) Ce passage est emprunté au langage en prose rimée, fortement influencé par la langue littéraire, des conteurs populaires du grand Socco.

(2) On prononce cette formule quand on mentionne dans la conversation un mort dont on redouterait l'apparition; dans la province d'Alger on dit dans le même sens : *iaḥḥakmūh šēbrēin* « Puissent deux emfans de terre le bien tenir! »

V. CHANSONS DES ENFANTS.

I. Les garçonnetts, lorsqu'ils rencontrent un nègre camus, forment le cercle autour de lui et se mettent à chanter :

Ô le nègre! Ô le coquin!
 Il a égorgé sa mère et acheté un gourdin!
 Ô le nègre! Ô le cornard!
 Il a vendu sa mère pour acheter un four!
 Ô le nègre au nez camus!
 Il a vendu sa mère pour acheter un étron!

II. Et si d'aventure, dans la rue, un juif gras vient à leur tomber entre les mains, ils l'arrêtent, l'entourent et chantent :

Il n'y a de Dieu que Dieu!
 Le mouton est mort et nous l'avons enterré
 Sur le tombeau des martyrs.
 Le juif à la grosse nuque,
 Nous avons cassé sur sa mère
 Cent gargoulettes.

Lorsque les enfants d'un quartier sont réunis, ils se disent : « Allons, sus aux Juifs! » Et ils vont au ghetto⁽¹⁾. S'il trouvent quelque maison restée, par négligence, ouverte, ils entrent. Ils referment sur eux la porte, par en dedans : un passant, entendant les cris, voudrait la pousser, qu'il la trouverait close; puis à la juive ou au juif qui sont là ils chantent :

Il est allé aux provisions! Malheur à lui!
 Il a rapporté des tripes dans son cabas.
 La bande de son turban est tombée sur moi.
 Sa tante s'est levée contre moi,
 S'acharnant sur moi.

⁽¹⁾ Ces vexations fanatiques deviennent rares à Tanger où il n'y a plus proprement de ghetto; cf. NAHON, *Les Israélites du Maroc*, p. 4.

Que Dieu lui donne mille balles de fusil
 Et lui envoie la fièvre tierce!
 Elle a mis ses effets dans la boîte
 Et est partie se pavaner parmi les richards.
 Ils lui ont dit : « Misérable ! »

Il y a des savetiers juifs installés dans des petites tentes au grand Socco⁽¹⁾; les enfants se rassemblent à l'entrée de la tente et se mettent à chanter :

Ya'qoûb n'a pu supporter l'infortune,
 Si bien que ses yeux en sont retournés.
 Laissant son petit pain dans l'embrasure de la fenêtre,
 Il s'en est allé du monde mourant de faim.
 Il a laissé la chéchia⁽²⁾, et laissé l'alène
 Et laissé ses enfants exposés aux coups du sort.

Alors le juif sort de la petite tente; posant l'alène, le soulier qu'il tenait, le fil de chanvre et l'aiguille, il s'enfuit, si précipitamment, qu'il laisse choir de son giron le bout de cire vierge et le morceau de cuir à ressemeler.

III. Et si quelque porteur d'eau, un Drâwi⁽³⁾ nouveau venu, encore tout lourdaud, s'engage dans un quartier

(1) Cf. *Arch. mar.*, I, p. 41 et p. 48-49.

(2) Le savetier juif ramasse son petit matériel de travail dans une vieille chéchia.

(3) Les porteurs d'eau de Tanger sont généralement originaires de *yaq d-râ*. Telle est la prononciation populaire à Tanger et ailleurs au Maroc du nom de cette région du Sud marocain sur laquelle cf. DE FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, p. 268-320. On forme de ce nom un ethnique *drâwi*, avec un pluriel *drâwa* qui, à Tanger, ne prend jamais l'article. L'orthographe *درعي*, constante chez les géographes et les historiens (cf. NALLINO, *Les noms géographiques du monde musulman dans les publications arabes modernes*, Le Caire, 1907, p. 11), représente sans doute une autre prononciation, aujourd'hui inconnue dans le Nord marocain. Cette opposition entre l'orthographe traditionnelle et la prononciation actuelle n'a pas échappé aux lettrés marocains modernes, le *Na'ir el-*

de la ville, les enfants qui le rencontrent le suivent en disant :

Eh! Le Jekhâwi⁽¹⁾! Il est tombé de la terrasse.
Tiens! Le cousscouss répand son odeur.
Que Dieu aide maman à le faire cuire.
Eh! Les Jekhâwi! Eh! Les borgnes!

IV. Il arrive que les enfants étant allés acheter quelque chose à l'épicier Soûssi⁽²⁾, ce dernier ne leur donne pas de *friandise* — c'est un peu de bonbon ou des pois chiches; — alors ils s'arrêtent à la porte de la boutique en chantant :

Zeinâna! Dieu sait bien
Si la poulette est cuite,
Si sa chair est salée ou fade⁽³⁾.

V. Lorsque dans une réunion d'enfants, il s'en trouve un teigneux⁽⁴⁾, et qu'il se met à faire des embarras — et un des

Mañânî, I, p. 74, la constate expressément et donne au reste, pour une époque récente des exemples des graphies درای et درای (comp. *ibid*, I, p. 61, 156, 195, aussi دری ap. *Safyat mau intaşar*, p. 8).

(1) On donne fréquemment à Tanger aux porteurs d'eau *ḫrāya*, le nom de *zḡāya* (ou le plus souvent *zḡāya* par imitation ironique de la prononciation chuintante qu'on leur attribue; toujours sans l'article), sing. *zḡāyi*. Je ne puis que songer aux زغاية africains des géographes, voyageurs et historiens arabes, sur les relations ethnographiques desquels les voyageurs modernes ne sont pas d'accord (cf. BARTH, *Reisen*, II, p. 293; III, 381; NACHTIGAL, *Sahāra und Sūdān*, II, 185, 186, 191, 193, 205 et suiv.; BECKER, ap. *der Islam*, I, p. 162 et suiv.). En fait *zḡāyi* et *ḫrāyi* sont aujourd'hui à Tanger, sans acception nette d'origine, les noms par lesquels on désigne les négroïdes grossiers et incultes (comp. QUEDENFELDT, *Population berbère au Maroc*, traduction française, p. 11, n. 1).

(2) Les gens du Soûs, *suusa* ou *hāl-sūs* (sing. *sūsi*, cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 223), ont presque monopolisé dans les villes marocaines le commerce de l'épicerie (cf. *Arch. mar.*, I, p. 47, 50, 263; AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 294).

(3) Jeu de mot intraduisible entre *m'g-sūs* (من السوس) «originaire du Soûs» et *m'g-sūs* (مستوس) «fade».

(4) L'individu qu'une maladie a rendu chauve occupe une place à part

traits caractéristiques des teigneux est leur entêtement⁽¹⁾ — pour lui rabattre le nez par terre, et le remettre à sa place⁽²⁾, voici, cher monsieur, ce que les autres commencent à lui chanter :

Eh! Le teigneux! Vilain chauve!
 Qui a vendu sa mère pour acheter des cartouches.
 Eh! Le teigneux! Fils de bonne famille!
 Tu as (sur la tête) de l'argent et du cuivre
 Et de vieilles miettes de belboûla⁽³⁾.
 Allons! Découvre ta tête au soleil,
 Tu verras comment sont celles de tes maîtres!

Là-dessus, le teigneux sent sa teigne lui bouillir sur la tête; et un enfant ajoute, les autres lui emboitant le pas :

Eh! Le teigneux! Baro baro!
 Avec ses boyaux percés.
 La prière il ne la fait pas,
 La teigne absorbe toute son attention.

dans beaucoup de littératures populaires. Parfois, il joue un rôle honorable. Le plus souvent il est odieux ou au moins ridicule; il semble en être ainsi dans l'Orient musulman (cf. WEISSBACH, *I. A.*, p. 187 *in princ.*; BURCKHARDT, *Arab. Proverbia*, III, p. 79, n° 458; SNOUCK HURGRONJE, *Mek. Sprichw.*, p. 104; PRÜFER, *Ein ägypt. Schattenspiel*, XVI, note 3). Dans tout le Maghreb, le teigneux sert fréquemment de plastron aux plaisanteries et est l'objet du dégoût général; cf. *Houvara*, p. 104 *in fine*; et les proverbes cités ap. BEN CHENEZ, *Proverbes*, II, p. 131, n° 1325; 281, n° 1801 (avec les références).

(1) L'entêtement des teigneux et leur esprit de contradiction sont déjà proverbiaux en Andalousie (cf. *Hadāiq*, cahier 28, p. 7, l. 12 : *اضد من (اقبح)*). Il en est de même aujourd'hui à Tanger. Suivant un dicton populaire, il existe trois individus dont on ne peut venir à bout : «le boiteux qui se raidit, le borgne qui se cramponne, le teigneux qui s'obstine à contredire» *la-rôz ilâ-uttâr ul-â'âr ilâ-š'âr ulqdrâ ilâ-ğân'q*.

(2) Mot à mot «le rendre l'un d'entre vous, ô les gens!», c'est-à-dire un individu quelconque de la foule.

(3) Les croûtes de teigne sont comparées à l'orge moulue qui constitue la *hêl'bûla* (cf. gloss. sub *جدبولة*). A Alger, dans le même sens, la crasse

Et l'un d'eux pour achever de lui régler son compte ajoute :
« Que Dieu fasse miséricorde aux anciens qui ont bien dit ⁽¹⁾ :

Ne fréquente pas le teigneux,
Ne revêts pas ses habits.
S'il y avait quelque bien dans le teigneux,
Il aurait des poils follets sur la tête.

VI. Il faudrait que le jeudi matin vous vissiez les enfants, libres de l'école, monter au grand Socco, pour y acheter un vanneau aux gens qui sont venus au marché. Après, ils redescendent dans leur quartier, coupent les ailes de l'oiseau, et se mettent à jouer avec lui. C'est un oiseau très rusé; même que quand les enfants le posent sur un coffre et lui disent : « Meurs pour ta religion! », il baisse sa tête, dressant sa huppe; et là-dessus les enfants chantent ⁽²⁾ :

Eh! Vanneau!
Prie le 'aṣr et descends!
Il a trouvé le chat
Qui jouait de la flûte.
Eh là! Le pou!
Tu es ceinturé d'un brin de jone.

blanche de la tête est appelée *dqéq ʔlyǝrba* « farine de l'absence »; elle présage, pour celui qui en a, une prochaine et longue absence. On comparera le latin *furfur capitis*, ancien castillan *forfolas*, passé en arabe d'Andalousie (cf. SIMONET, *Glos.*, p. 235) et connu aujourd'hui encore à Alger-juif sous la forme *fərfūǝq*.

⁽¹⁾ Ce dicton dont les variantes se trouvent un peu partout en Algérie est parfois attribué à Sīdi ʔab-d-ʔ-Raḥmān el-Mezdūb; un quatrain de même coupe et d'expression très voisine, mais sur un autre sujet, est donné par DE CASTRIES, *Gnomes*, p. 113, n° 155; comp. aussi MOHAMMED BEN CHE-NEK, *Proverbes*, II, n° 1599.

⁽²⁾ Comp. pour les n°s VI, VII et VIII, chansons enfantines où des animaux familiers sont mis en scène, *Dialecte de Tlemcen*, p. 288, n. 1; de même en *Dafina* les enfants chantent une chanson sur la huppe (LANDBERG, *Dafina*, p. 710 note); aussi *Lisān el-ʔarab*, XIII, 151 *in fine* (dictons anciens sur la perdrix et le *qatā*).

Eh là! La puce!
 Te voilà un bâton à la ceinture,
 Sous le mùrier,
 Qui coupes la route aux caravaniers.

VII. Lorsque les petits enfants aperçoivent la cigogne dans la plaine de Meghògha ⁽¹⁾, ils chantent :

Ah! Cigogne taq taq !
 Elle a laissé ses enfants dans la corbeille
 Et est partie chasser les perdrix.
 Un coup de faucille l'a atteinte à la jambe;
 Elle a dit à sa sœur : «*Âïcha, ma sœur!*
 Donne moi un petit doigt de miel
 Pour que je me soigne cette jambe!»
 Un fil rouge,
 Un fil jaune,
 Un fil rempli de perles ⁽²⁾.

VIII. Il vous faudrait voir les enfants descendus à la rue Fuente-Nueva pour y acheter des bonbons; les abeilles les entourent, et alors eux commencent à chanter :

Ah! Dàg dàg, l'abeille!
 Ta mère a uriné sous elle,
 Ton père a découvert la terrine
 Pour manger du bázîn ⁽³⁾.
 Il a trouvé l'abeille dans la terrine.

IX. Lorsqu'à leur sortie de l'école, les enfants voient la pluie tomber comme des fils qui descendraient du ciel, ils

⁽¹⁾ Vallée du Faḥṣ au sud-ouest de Tanger sur la route de Tétouan, avec deux villages *Mγ̄̄ya-lkbira* et *Mγ̄̄ya-ssγ̄̄ya* (cf. *Arch. mar.*, I, p. 152 et 192).

⁽²⁾ Cette conclusion se retrouve fréquemment pour les chansonnettes d'enfants dans l'Afrique du Nord (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 292).

⁽³⁾ Cf. glossaire s. *ابازين*.

s'en vont jouer dans les ruisseaux coulant à pleins bords; ils sont tous retroussés pour ne pas se mouiller et ils chantent :

Oh là! Pluie, pluie, pluie!
 Oh! Enfants des laboureurs!
 Appelez-moi papa,
 Qu'il m'achète une jellâba
 Pour fêter la fête prochaine
 Avec du rôti et de la viande salée.

X. Et le jour de 'Arafa, les enfants supplient leurs parents de leur acheter des petits poêlons, des petites marmites, de petits ustensiles de cuisine pour faire la dînette; le deuxième jour de la fête, ils cuisent cette dînette et avant de la manger ils disent :

Dînette! Dînette!
 La dînette est facile à cuire,
 Mais attendons que viennent les Gnâwa ⁽¹⁾.
 Les Gnâwa ne viendront pas!
 Et nous, nous ne mangerons pas!

(1) On désigne sous le nom de *guâwa* (toujours sans l'article, comp. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 284; LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, n° LXXXVIII, et MERCIER, ap. *Arch. mar.*, VIII, 125 donnent le mot avec l'article, ce qui ne vaut pas pour l'Algérie et pour Tanger) la communauté des nègres du Soudan, en tant qu'elle accomplit certains exercices ou rites religieux qui lui sont particuliers; cf. *Arch. mar.*, I, p. 264, II, p. 114, VIII, p. 140-142; AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 321. Le nom est connu aussi dans l'Ouest algérien, où *elguâwâ* désigne toute langue soudanaise autre que l'arabe ou le berbère. COOLEY a longuement étudié ce nom et cherché à déterminer son étymologie (cf. *The Negroland of the Arabs*, p. 18-30 n. 44; comp. BASSET, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, ap. *M. S. L.*, IX, 1895, p. 87, et *Mission au Sénégal*, I, p. 237; MOTVLINSKI, *Le dialecte berbère de Redamès*, p. 140). Ce nom, connu de LÉON L'AFRICAIN et de MARMOL, est déjà attesté dans les géographes et auteurs arabes du moyen âge, avec des transcriptions variées du son *g* : les manuscrits du *Kitab el-ğayrâfiya* (vi^e siècle) ont tantôt *جناوة* tantôt *قناوة* (cf. *Bulletin de correspondance*

XI. Lorsque les enfants ont été lâchés de l'école, ils se réunissent dans le quartier et s'asseyent à tailler des bavettes, à se conter des blagues; mais voilà que l'un d'eux les met en branle en disant : « Allons ! Partons nous promener ! » Et ils entonnent la chanson suivante :

Je suis en route pour Ouazzân ⁽¹⁾,
 Là parle poudre, siffle plomb,
 Ét là Hammou est en faction,
 Tandis que les filles regardent.
 Toi qui tes chameaux va paissant,
 Ramène à la nuit tes chameaux.
 A la beauté si tu te rends,
 Sache qu'elle est échue à Tâmo ⁽²⁾.
 Tâmo, pour tuer, c'est un coutelas;
 Un maître récemment l'acquit,
 En gaine neuve l'enferma
 Et un habit d'argent lui fit.
 Ô chère mosquée d'ech-Charf ⁽³⁾,
 Ô toi qu'ombrage un caroubier,
 Quiconque nous maudira moi ou toi,
 Dieu lui donne le prix de son inimitié
 Avec une chéchia percée en sa moitié
 Et un grand mouchoir rayé.

africaine, 1884, p. 195 n. 5); Idrîsî a جِنَاوِيَّة (Description de l'Afrique, p. 40, l. 7; p. 69 n. 2); lîkour a كِنَاوِه (il en fait des Berbères, IV, 307); BEN GUZMÂN, 47^b, l. 14, donne قَنَوِه; le ms. de Paris de Hadaiq a فَنَاوِه (fol. 84 verso), et le texte de Fez جِنَاوِيَّة (cahier 29, p. 7, l. 17) dans le dicton andalou : تنظيْم قَنَاوِه جَوْهَرَة وَقَوْنَة « manière des Gnâwa de faire des colliers, pêle-mêle perles et coquilles ».

(1) Variante : pour Oued-Râs.

(2) Nom de femme, caricatif de fâtma (cf. DOUTRÉ, Merrâkech, p. 342 *in fine*).

(3) Nom d'un village du territoire des Fahšîya au fond de la baie de Tanger (cf. Arch. mar., I, 194).

BIBLIOGRAPHIE.

- ABDERRAHMAN. — *Enseignement de l'arabe parlé et de l'arabe régulier* (I, deuxième période; II, troisième période), par ABDERRAHMAN MOHAMMED, Alger, 1906.
- ALMKVIST, *Kl. Beit.* — *Kleine Beiträge zur Lexicographie des Vulgärarabischen*, I, par H. ALMKVIST (tiré des *Actes du VIII^e Congrès des Orientalistes*), Leyde, 1891.
- Arch. Mar.* — *Archives Marocaines* (publication de la Mission scientifique du Maroc).
- AUBIN. — *Le Maroc d'aujourd'hui*, par Eugène AUBIN, Paris 1907.
- BARTH, *Sprachw. Untersuch.* — *Sprachwissenschaftliche Untersuchungen zum Semitischen*, par J. BARTH, I, Leipzig, 1907; II, Leipzig, 1911.
- BASSET, *Mission.* — *Mission au Sénégal*, I (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXIX), par R. BASSET, Paris, 1909.
- BAUER, *Pal. Arab.* — *Das palästinische Arabisch; die Dialekte des Städtlers und des Fellachen*, par L. BAUER, Leipzig, 1910.
- BEL, *Djázya.* — *La Djázya*, chanson arabe, par A. BEL (extrait du *Journal asiatique*), Paris, 1903.
- BEN CHENEK, *Prov.* — *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXX, XXXI, XXXII), par MOHAMMED BEN CHENEK.
- BIARNAY. — *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXVII), par S. BIARNAY, Paris, 1908.
- BOULIFA. — *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXVI), par SAÏD BOULIFA, Paris, 1905.
- BROCKELMANN, *Grundriss.* — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, par G. BROCKELMANN, Berlin, 1908.
- BUDGETT MEAKIN, *Introduction.* — *An introduction to the Arabic of Morocco*, par BUDGETT MEAKIN, Londres, 1891.
- BUDGETT MEAKIN, *The Moors.* — *The Moors, a comprehensive description*, par BUDGETT MEAKIN, Londres, 1902.

- Bustān*. — *El-Bustān fī ḍikr et-'auliā' ḡal-ulamā' bitūlīmān*, éd. BEN CHENEZ, Alger, 1326 hég.
- CLERMONT. — *L'arabe parlé tunisien*, par J. CLERMONT, Tunis, 1909.
- COHEN-SOLAL. — *Mots usuels de la langue arabe*, par EIDENSCHENK et COHEN-SOLAL, Alger, 1897.
- CUCHE. — *Dictionnaire arabe-français*, par le R. P. CUCHE, Beyrouth, 1862.
- Dalīl*. — *Eddalīl ou Le guide de l'arabisant* (6 numéros parus), Alger, 1901.
- DALMAN, *Paläst. Diw.* — *Palästinischer Diwan*, par G. H. DALMAN, Leipzig, 1901.
- DELPHIN, *Textes*. — *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, par G. DELPHIN, Paris, 1891.
- DESPARMET. — *Enseignement de l'arabe dialectal* (I, première période; II, seconde période), par J. DESPARMET, Blida, 1904-1905.
- DESTAING, *Beni-Snous*. — *Étude sur le Dialecte berbère des Beni-Snous* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXIV), par E. DESTAING, Paris, 1907.
- Dialecte de Tlemcen*. — *Le Dialecte arabe parlé à Tlemcen* (*Publications de l'École des lettres d'Alger*, XXVI), par W. MARÇAIS, Paris, 1902.
- DOMBAY. — *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, par FR. DE DOMBAY, Vienne, 1800.
- DOUÛÉ, *Texte oranais*. — *Un texte arabe en dialecte oranais* (extrait des *Mémoires de la Soc. de linguistique de Paris*, tome XII) par E. DOUÛÉ, Paris, 1903.
- DOZY. — *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. DOZY, Leyde, 1881.
- DOZY, *Vêtements*. — *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les arabes*, par R. DOZY, Amsterdam, 1845.
- DOZY et ENGELMANN. — *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par R. DOZY et W. H. ENGELMANN, 2^e édition, Leyde, 1869.
- EGUILAZ Y YANGUAS, *Glos*. — *Glosario etimológico de las palabras españolas de origen oriental*, par L. DE EGUILAZ Y YANGUAS, Grenade, 1886.
- FALLS, *Beduinlieder*. — *Beduinlieder der libyschen Wüste*, par E. FALLS, Le Caire, 1908.

- FALZON. — *Dizionario maltese-italiano-inglese* (2^e édition), par G. B. FALZON, Malte, 1882.
- FISCHER, *Mar. Sprichw.* — *Marokkanische Sprichwörter* (extrait des *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1898), par A. FISCHER, Berlin, 1898.
- FISCHER, *Waffen.* — *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko* (*Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par A. FISCHER, Berlin, 1899.
- FISCHER, *Wortton.* — *Zum Wortton im Marokkanischen* (*Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par A. FISCHER, Berlin, 1899.
- FLEISCHER, *Kl. Schr.* — *Kleinere Schriften*, par H. FLEISCHER, 3 volumes, Leipzig, 1885-1888.
- Geogr. Ar.* — *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leyde.
- Hadāiq.* — *Hadā'iq el-'azāhir fī mustahsan el-'ağniba ḡal-muḡhikāt ḡal-ḡhikam ḡal-'amḡāl ḡal-ḡhikā'āt ḡan-naḡādir* de IBN 'ĀSIM EL-ḡĀRNĀTĪ, éd. lithographiée de Fez.
- Hadāiq ms.* — Manuscrit de l'ouvrage précédent, Bibl. nat. de Paris, Fonds arabe n° 3528.
- HARTMANN, *L. W.* — *Lieder der libyschen Wüste*, par M. HARTMANN, Leipzig, 1899.
- HÖST, *Nachr.* — *Nachrichten von Marókos und Fes*, par G. HÖST, Copenhague, 1781.
- Houwāra.* — *Der arabische Dialekt der Houwāra des Wād Sūs in Marokko* (extrait du XV^e volume des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*), par A. SOGIN et H. STUMME, Leipzig, 1894.
- IBN GUZMĀN. — *Le Divan d'Ibn Guzman*, par D. DE GUNZBURG, Berlin, 1896.
- ILG-STUMME. — *Maltesische Volkslieder*, par BERTHA ILG et H. STUMME, Leipzig, 1909.
- J. A.* — *Journal asiatique.*
- KAMPPMEYER, *Beduendialekte.* — *Studium der arabischen Beduendialekte Innerafrikas* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par G. KAMPPMEYER, Berlin, 1899.
- KAMPPMEYER, *Südalg. St.* — *Südalgerische Studien* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, Berlin, 1905), par G. KAMPPMEYER, Berlin, 1905.

- KAMPPMEYER, *Texte*. — *Texte aus Fes. Mit einem Text aus Tanger* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1909), par G. KAMPPMEYER, Berlin, 1909.
- KAMPPMEYER, *Untersuch.* — *Untersuchungen über den Ton im Arabischen*, I (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1908).
- KREMER, *Beit.* — *Beiträge zur arabischen Lexicographie* (extrait des *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften*, CIII, 1; CV, II), par A. VON KREMER, Vienne, 1883-1884.
- L. A. — *Lisān el-ʿarab*.
- LANDBERG, *Bāsim*. — *Bāsim le forgeron et Hārūn er-Rachīd*, par le comte Carlo DE LANDBERG, Leyde, 1888.
- LANDBERG, *Daḡina*. — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, II, *Daḡinah*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1905-1909.
- LANDBERG, *Had̄r*. — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, I, *Had̄ramout*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1901.
- LANDBERG, *La langue arabe*. — *La langue arabe et ses dialectes*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1905.
- LANDBERG, *Prov.* — *Proverbes et dictons du peuple arabe*, par Carlo LANDBERG, Leyde, 1883.
- LERCHUNDI, *Rudimentos*. — *Rudimentos del arabe vulgar que se habla en el imperio de Marruecos* (3^e édition), par le R. P. J. LERCHUNDI, Tanger, 1902.
- LERCHUNDI, *Voc.* — *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, par le R. P. J. LERCHUNDI, Tanger, 1892.
- LITTMANN, *Ar. Tales*. — *Modern Arabic tales*, I, *Arabic text*, par E. LITTMANN, Leyde, 1905.
- LITTMANN, *Beduinenerzählungen*. — *Arabische Beduinenerzählungen* (I, texte arabe; II, traduction), par E. LITTMANN, Strasbourg, 1908.
- LITTMANN, *Volkspoesie*. — *Neuarabische Volkspoesie*, par E. LITTMANN, Berlin, 1902.
- LÜDERITZ, *Sprüchw.* — *Sprüchwörter aus Marokko* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par H. LÜDERITZ, Berlin, 1899.
- Maʿālim*. — *Maʿālim el-ʿimān fī marrifat ʿahl el-Qairuḡān* de ʿABD ER-RAḤMĀN ED-DABBĀʿI avec compléments de IBN NĀǦĪ, 4 volumes, Tunis, 1320 hég.

- MARIE-BERNARD. — *Méthode d'arabe parlé (idiome du Sénégal)*, par le Frère MARIE-BERNARD, PARIS, 1893.
- MEISSNER, *Neuarab. Gesch.* — *Neuarabische Geschichten aus dem Iraq (Beiträge zur Assyriologie, V, 1)*, par B. MEISSNER, Leipzig, 1903.
- MEISSNER, *Tanger.* — *Neuarabische Geschichten aus Tanger* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1905), par B. MEISSNER, Berlin, 1905.
- NALLINO. — *L'Arabo parlato in Egitto*, par C. A. NALLINO, Milan, 1900.
- NARBESHUBER. — *Aus dem Leben der arabischen Bevölkerung in Sfar (Veröffentlichungen des städtischen Museums für Völkerkunde in Leipzig, Heft 2)*, par K. NARBESHUBER, Leipzig, 1907.
- NÖLDEKE, *Beiträge.* — *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, par Th. NÖLDEKE, Strasbourg, 1904.
- NÖLDEKE, *Neue Beiträge.* — *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, par Th. NÖLDEKE, Strasbourg, 1910.
- Nöldeke Orient. Stud.* — *Orientalische Studien Theodor Nöldeke zum siebenzigsten Geburtstag gewidmet* (2 volumes), Gieszen, 1906.
- Observations sur Beaussier.* — *Quelques observations sur le dictionnaire arabe-français de Beaussier* (ap. *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des lettres et des Médersas*), par W. MARÇAIS, Alger, 1905.
- PEDRO DE ALCALA. — *Petri Hispani de lingua arabica libri duo*, éd. Paul DE LAGARDE, Göttingue, 1883.
- R. A. — *Revue africaine.*
- Recueil de mémoires.* — *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des lettres et des Médersas*, Alger, 1905.
- REINHARDT. — *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Oman und Zanzibar*, par C. REINHARDT, Stuttgart, 1894.
- REYNIER. — *Méthode pour l'étude du dialecte maure (Mauritanie et Ras-Sénégal)*, par A. REYNIER, Tunis, 1909.
- RHODOKANAKIS, *Dofâr.* — *Der vulgäraryabischer Dialekt im Dofâr* (I = Südarab. Expedition VIII; II = Südarab. Expedition X), par N. RHODOKANAKIS, Vienne, 1908-1911.

- RŪŽIČKA, *Dissimilation*. — *Konsonantische Dissimilation in den semitischen Sprachen (Beiträge zur Assyriologie, VI, 4)*, par R. RŪŽIČKA, Leipzig, 1909.
- SALHANI, *Contes*. — *Contes arabes*, édités par le P. A. SALHANI, Beyrouth, 1890.
- Salūa. — *Salūat el-'anfās ūa-muḥādaḥat el-'akiās biman 'uqbira min al-nulamā' ūas-ṣulahā' bifās*, par MOHAMMED B. ĠA'FAR EL-KATTĀNĪ, 3 volumes, Fez, 1316.
- SIMONET, *Glos*. — *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes*, par Fr. J. SIMONET, Madrid, 1888.
- SNOUCK, *Mekk. Sprichw.* — *Mekkanische Sprichwörter und Redensarten*, par C. SNOUCK HURGRONJE, La Haye, 1886.
- SOCIN, *Diwān*. — *Diwān aus Centralarabien*, par A. SOCIN, édité par H. STUMME, Leipzig, 1900.
- SOCIN, *Mar.* — *Zum arabischen Dialekt von Marokko* (extrait du XIV^e volume des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissensch.*), par A. SOCIN, Leipzig, 1893.
- SONNECK, *Chants arabes*. — *Chants arabes du Maghreb* (1 texte arabe; II₁ traduction; II₂ introduction et glossaire), par C. SONNECK, Paris, 1902-1907.
- SPIRO, *Voc.* — *An Arabic-English vocabulary of the colloquial Arabic of Egypt*, par S. SPIRO, Le Caire, 1895.
- SPITTA, *Contes*. — *Contes arabes modernes*, recueillis et traduits par G. SPITTA-BEY, Leyde, 1883.
- SPITTA, *Gram.* — *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ägypten*, par W. SPITTA-BEY, 1880.
- STACE, *Voc.* — *An English-Arabic vocabulary*, par W. STACE, Londres, 1893.
- STUMME, *M. G. T.* — *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, par H. STUMME, Leipzig, 1898.
- STUMME, *Malt. Stud.* — *Maltesische Studien*, par H. STUMME, Leipzig, 1904.
- STUMME, *Neue Sam.* — *Neue tunisische Sammlungen* (ap. *Zeitschr. für afrikanische Sprachen*, 1896, II), par H. STUMME, Berlin, 1896.
- STUMME, *Taz.* — *Handbuch des Schülhischen von Tazerwalt*, par H. STUMME, Leipzig, 1899.

STUMME, T. B. L. — *Tripolitanische-Tunisische Beduinenlieder*, par H. STUMME, Leipzig, 1894.

STUMME, T. G. — *Grammatik des tunisischen Arabisch*, par H. STUMME, Leipzig, 1896.

STUMME, T. M. G. — *Tunisische Märchen und Gedichte*, par H. STUMME, Leipzig, 1893.

T. A. — *Tāğ el-arūs*.

Uḷād Brāhīm. — *Le dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda (Département d'Oran)* [extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tomes XIV, XV], par W. MARÇAIS, Paris, 1908.

Vocabul. — *Vocabulista in arabico*, éd. C. SCHIAPARELLI, Florence, 1871.

VOLLERS-BURKITT. — *The modern Egyptian dialect of Arabic from the German of K. Vollers translated by BURKITT*, Cambridge, 1895.

VOLLERS, *Volkssprache*. — *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, par K. VOLLERS, Strasbourg, 1906.

WEISSBACH, I. A. — *Beiträge zur Kunde des Irak-arabischen* (I, Prosa-Texte), par H. WEISSBACH, Leipzig, 1908.

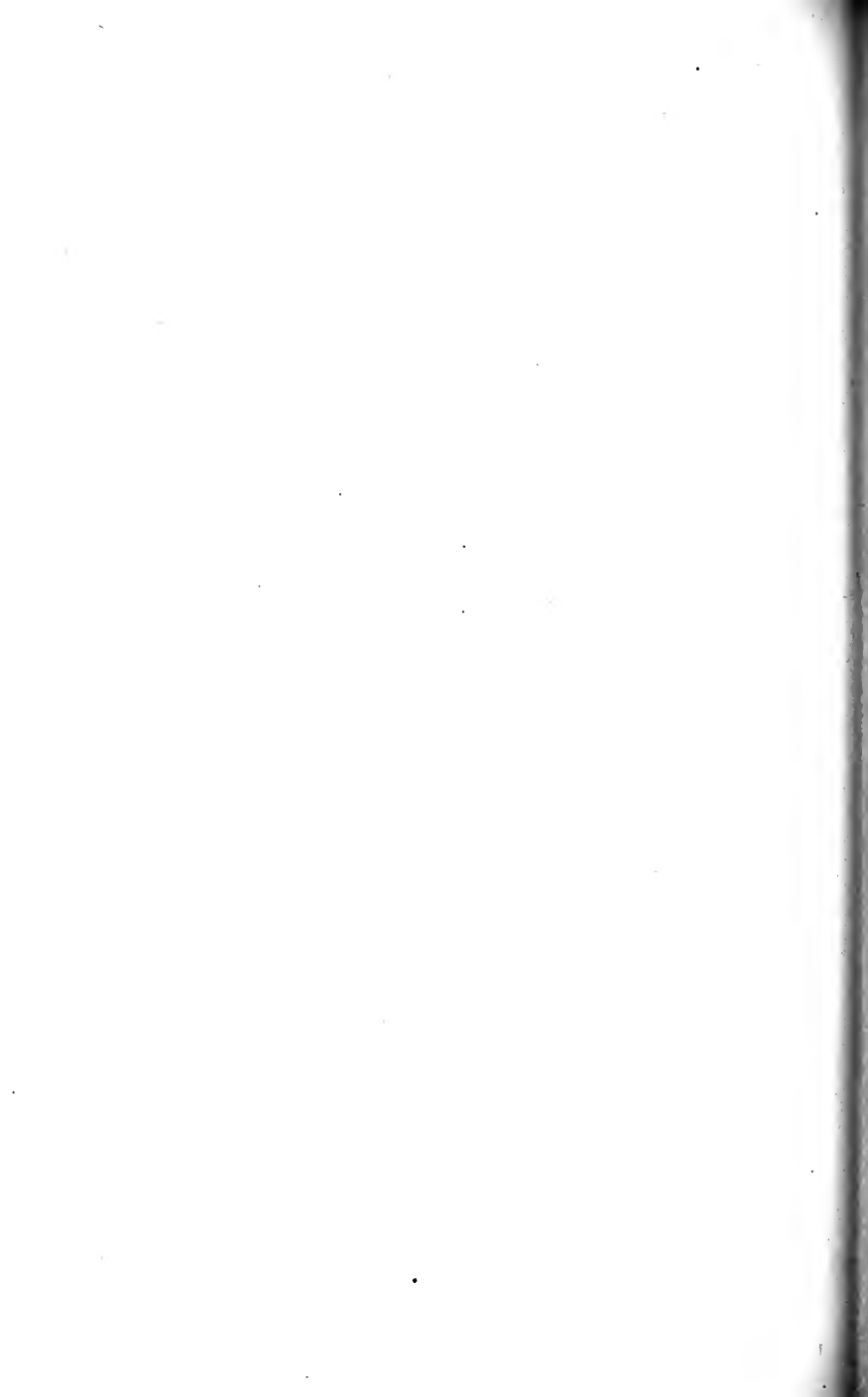
W. Z. K. M. — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.

Z. D. M. G. — *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*.

Z. D. P. V. — *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*.

La plupart des faits relatifs au parler d'Alger-juif sont puisés dans la monographie de M. COHEN, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, actuellement en cours d'impression.

Un certain nombre d'informations sur le tunisien m'ont été gracieusement fournies par H. STUMME et son informateur et ami Si ḤAMDA ZŪTEN.



GLOSSAIRE.

ا, ا, ا
ع

ابازين *ābāzīn* «sorte de coussouss très grossier». Ce mets n'est guère connu dans la ville de Tanger; par contre, il entre pour une part importante dans l'alimentation des Jbāla (cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 121). — ابازين ne prend jamais l'article; c'est une berbérisation de بازين (بازينة) qui se rencontre sporadiquement dans tout le Maghreb et y désigne des mets assez variés, généralement des sortes de bouillies: Alger, Tunis *bāzīna* (cf. BEAUSSIER, p. 35); Tripoli *bāzīn* (STUMME, *M.G.T.*, p. 290); Sfax *bezzīna* (cf. NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 27). Le mot apparaît dans les textes tunisiens du moyen âge (cf. بازين ap. *Ma'ālim*, IV, p. 173, l. 5; p. 248, l. 5); cf. DOZY, I, p. 579, sub بزبين; *Observations sur Beaussier*, p. 415 et les références. — La forme *ābāzīn* de *supra*, p. 121, l. 11, est une corruption, pour la rime, de *ābāzīn*.

ابر Cf. بزبر.

ابى Cf. بو.

اتاي *ātāi* «thé»; le mot apparaît fréquemment dans le contexte sous la forme *īātāi*, surtout lorsqu'il est précédé d'une voyelle (tendance à l'élimination de l'hiatus; comp. STUMME, *Taz.*, § 14): *šrābna-īātāi* «Nous avons bu du thé»; *kēšōrbo-īātāi* «Ils boivent du thé»; mais précédé des prépositions *b*, *f*, *l*, *d*, il a toujours la forme *ātāi* et jamais *īātāi*: *igōuzo bātāi* «Il l'assaisonne d'un verre de thé»; *tlātā-llkisān-dātāi* «trois verres de thé», etc. Le mot ne prend jamais l'article et n'a pas de pluriel usité. — A Tlemcen le mot ne prend jamais l'article, non plus, même quand il a le sens déterminé, mais connaît un pluriel *ātāiāt* dans le sens de «verres de thé servis dans un café». — A Alger, et chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois, le mot a, indéterminé, la forme *ātāi* (*ātāi*) et, déterminé, la forme *lātāi*; il a le pluriel *atāiāt*. Dans toute la province de Constantine c'est *tāi* (Constantine *tāi*) avec l'article *ētāi* comme à Tunis (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 251), sans plu-

riel. — La forme اتاي (avec l'article الاتاي) se retrouve au Sénégal (cf. Fr. MARIE-BERNARD, p. 118, p. 122; REYNIER, p. 130; BASSET, *Mission*, I, p. 326). — Le mot est vraisemblablement venu en Algérie du Maroc, avec le produit lui-même. Le marocain *aṭāi* représente une tradition très différente du *ṣāi* des dialectes arabes d'Orient. Tandis que le second provient du turc چاي et par là du russe (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 307), le premier doit être un emprunt à une langue européenne occidentale, espagnol *té* ou anglais *tea* (ce sont les Anglais qui ont implanté l'usage du thé au Maroc; cf. GODARD, *Description et Histoire du Maroc*, p. 584, 585). L'initiale *a* et le traitement syntaxique particulier du mot (incapacité de prendre l'article) révèlent d'autre part que l'arabe marocain n'a pas emprunté directement le mot, mais bien par l'intermédiaire du berbère (le mot a du reste la même forme en *šellja*, cf. STUMME, *Taz.*, p. 169). Emprunté à son tour à l'arabe marocain par les dialectes algériens, le mot a gardé sa forme berbère, mais a reçu un traitement syntaxique arabe dans les provinces d'Oran (sauf à Tlemcen) et d'Alger. Il a été arabisé de forme dans la province de Constantine. — Dans le Maghreb la tradition du *ṣāi* oriental se retrouve en Tunisie (à côté de *tāi*), à Tripoli et dans le désert de Libye : *ṣāhi* «thé» (contamination par étymologie populaire avec $\sqrt{\text{شهو}}$; cf. STUMME, *M.G.T.*, § 10). — Dans la poésie marocaine en l'honneur du thé, donnée ap. MULLIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, 481, et qui est une œuvre de demi-lettré, les deux formes اتاي (avec l'article) et شاي se rencontrent; comp. à cette poésie marocaine les chansons sur le même sujet du désert de Libye ap. FALLS, *Beduinlieder der Libyschen Wüste*, n^{os} 59-62.

لجر Cf. لجر.

أخت Cf. أخت.

أخذ Cf. أخذ.

آخر *āḥor* «autre»; la vocalisation *u* (*u, o, o*) de la deuxième syllabe apparaît dans tous les parlers maghribins (aussi maltais *ihor*; juif d'Alger *āḥūr*), à de rares exceptions près (Tripoli *āḥar*; Souf *āḥār*; Ouled Djellâl du Sud constantinois *ouḥar*), et se retrouve dans l'Omân (cf. REINHARDT, p. 316, l. 15; p. 317, l. 5; p. 344, l. 12). Elle me semble difficilement explicable. — A Tanger, «l'autre» peut être exprimé par *lāḥor* c'est-à-dire *āḥor* pourvu de l'article; et même, dans les formules d'injure où il figure si fréquemment (cf. par

exemple, *supra*, p. 47, l. 22), le mot, à ma connaissance, n'a jamais une autre forme. Mais en dehors de ce cas, c'est *āḥor* sans l'article qui est le plus généralement employé, aussi bien dans le sens déterminé que dans le sens indéterminé; peut-être faut-il voir là l'influence analogique des mots berbères à initiale *a* qui ne prennent pas l'article lorsqu'ils ont le sens déterminé (cf. *infra*, *aguāl*, *anyōr* etc.). Enfin, il existe une autre forme du mot, *īāḥor*, également employée dans le sens déterminé de «l'autre» et dans le sens indéterminé de «un autre»; elle se montre presque toujours lorsque le mot vient dans le contexte après une voyelle; il faut, je crois, attribuer l'apparition du *ī* initial à une tendance à l'élimination du hiatus (comp. STUMME, *Taz.*, § 14) : *ṣāḥḥor-īāḥor* «son autre compagnon»; *zā-īāḥor qāllō* «Un autre (ou l'autre) se mit alors à lui dire », etc. Au reste, actuellement l'emploi de la forme *īāḥor* est étendu à d'autres cas de voisinage phonétique (*īāḥor* «un autre tāleb»; *īāḥor-keqūllō* «Un autre lui dit»); mais *īāḥor* est moins fréquent dans ces cas que *āḥor*, et il est complètement impossible après les prépositions *f*, *b*, *l* (*n*), *d* : *fāḥor* «dans un autre»; *bāḥor* «par un autre»; *nāḥor* «à un autre»; jamais **fīāḥor*, **bīāḥor*, **nīāḥor*, etc. — Le féminin est, avec les mêmes distinctions, *āḥra* (déterminé *lāḥra* ou *āḥra*) et *īāḥra* (déterminé et indéterminé). *lāḥra* est employé à Tanger dans le sens de «la vie future», parfois dans le langage (moins toutefois que *ṭāḥṣra*), et fréquemment dans les dictons : *flāḥra tlēni-b'ḥrā* «Dans l'autre vie, enduis-moi d'excréments» (se dit pour marquer que malgré les reproches, on entend persévérer dans une conduite peu conforme à la morale musulmane); *ddūniā blūzāh ulāḥra bēzzrāḥot* «En ce monde, on règle sa conduite d'après la tête des gens; dans l'autre monde on aura des coups de bâton» (se dit quand on constate un acte de partialité en faveur d'un puissant; comp. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 796); cf. *supra*, p. 113, l. 19. *āḥra*, représentant de *آخرة* a été confondu avec *āḥra*, fém. dialectal de *āḥor*. — Ainsi, à Tanger, la forme *uḥra* du Maghrib (maltais *uḥra*) = class. *أخرى* cède le pas à une formation nouvelle directement tirée du masculin et gardant la vocalisation *ā* de la première syllabe (même procédé à Alger-juif où l'on a *āḥrā* fém. en face de *āḥūr* masc., *āḥūrū* pl.; et, en Orient, dans le dialecte arabe de Dofār : *āḥra* fém. tiré de *āḥar* masc.; cf. RHODOKANAKIS, II, § 53e). — Avec les mêmes distinctions, le pluriel à Tanger est *āḥrēn* (*lāḥrēn*) et *īāḥrēn* avec la vocalisation du masc. sing. pour la première

syllabe, tandis qu'à Tunis, en Algérie, à Malte, il a une voyelle *u* par analogie avec le féminin (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 288). Chez les fellâh de Palestine, la vocalisation *u* du féminin آخرى a même contaminé l'ethnique *luhri* (pl. *luhriyin*) qui sert de masculin (cf. BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 77); et c'est apparemment par une contamination semblable que s'explique le masculin *oḥar* (*oḥer*) en hassania du Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 323; p. 402, l. 9). D'autre part, le *ouḥar* des Ouled Djellâl du Sud constantinois (en face de fém. *uḥra*, pl. *uḥṛen*) s'explique peut-être par l'analogie de *ouyol*, fém. *u'la*, pl. *u'lin*.

âḥḥār; ce représentant dialectal de class. آخر ne signifie pas à Tanger «dernier», mais «terme». Il apparaît parfois, sous l'influence de la langue littéraire, avec un *ʿ* initial, surtout quand on l'emploie sans l'article : *ʿâḥḥār* - *ʿzād* - *ʿâḥḥārna ḥsēn men 'oḡūnna*; cf. *supra*, p. 89, l. 8; avec l'article, on entend, à côté de *ʿâḥḥār*, avec *ʿ* très net, *llâḥḥār* avec *l* initial redoublé (comp. FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 32); et *lâḥḥār*, sans redoublement de *l*, dans le seul cas où le mot est précédé d'une voyelle longue; ainsi : *f'ullâḥḥār* «à la fin», «*ullâḥḥār* «et la fin...», mais *msā-lâḥḥār* «en dernier lieu». Le redoublement de la deuxième radicale (*ḥ*) se retrouve à Alger, dans la Mitidja, dans la province de Constantine comme en maltais (*laḥḥar*) et en omâni (REINHARDT, p. 114, *aḥḥar*). BROCKELMANN (*Grundriss*, I, p. 293) y voit avec raison une influence analogique de آخر (comp. pour une influence analogique exercée sur l'un des termes du couple آخر - آخر par l'autre terme, BARTH, ap. *Nöldeke Or. Studien*, II, p. 789). Dans la plaine du Cheliff, on entend *llâḥor* «en dernier lieu» avec une voyelle longue *ā* et sans redoublement du *ḥ*; au Souf, on fait la distinction curieuse de *lâḥar* «le dernier» et *laḥḥār* «l'archi-dernier, l'ultime»; à Tunis, on a *iḥir* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 42) et à Tripoli *āḥer* (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 275). En Oranie et dans le Sud algérois, ce mot n'est guère employé; il est généralement remplacé par *tāli*. — Quant au redoublement du *l* de l'article, il apparaît à Alger exactement dans les mêmes conditions qu'à Tanger : *ʿullâḥḥor*? «et après tout, eh bien quoi?», mais *fi-lâḥḥor*, *msā-lâḥḥor* «en dernier lieu». Il se retrouve aussi chez les fellâh de Palestine (cf. BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 81, note 3).

llâḥri, fém. *llâḥri'a*, pl. *llâḥri'en* «le dernier»; je n'ai jamais entendu employer le mot que déterminé الآخر; mais le redoublement de *l* initial

permet de supposer que, pour la conscience du sujet parlant, *lâh^hri* (الأخرى avec agglutination de l'article initial) représente la forme du mot à l'état indéterminé; *llâh^hriġa* «au moins; au dernier mot». — Le mot ne se retrouve en Algérie, à ma connaissance, qu'à Alger-juif (*lleh^hri*); ailleurs en Algérie on dit *tâli* ou *aġrâni* (déterminé *laġrâni*); *aġiri*, fém. *aġiriġa* «dernier» était andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 35, l. 1; p. 39, l. 14).

أحى *aġġâi* (^a*ġġâi*, ^a*ġġâi*) اَحَى; exclamation qui marque l'étonnement et l'admiration: *aġġâi dġāfât* (ظرافات) «Ah! Quelle chose charmante!»; ^a*ġġâi* *zūġa* «Ah! Quelle chose merveilleuse!»; et aussi, suivi de *u-hōġa*, *u-hēġa*, *u-hōma*: *aġġâi-u-h^ouá!* *dġēf!* «Ah! Qu'il est charmant!»; *aġġâi-u-hēġa!* *m^ozġāna!* «Ah là! Qu'elle est belle!». Comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 238, 239 sub *cuan*. — *aġġâi* reporte vraisemblablement à *ā-ġâi* «Ô mon frère!» qui apparaît à Tlemcen, dans le même emploi d'exclamation admirative. Il correspond au *iāġġi* d'Alger, de Constantine et de Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 187), *iāġi* de Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 317). Le *aġġait* du Sud marocain (*Houwara*, p. 42, ex) est vraisemblablement *aġġâi* avec l'augment *t*. — Quant au *n* de *aġġâi-u-hōġa*, il est possible de l'attribuer à l'influence analogique de *kif-u-hōġa* «comme il est...!», courant à Tanger comme à Tunis, et employé fréquemment dans un sens voisin de *aġġâi-u-hōġa* comme exclamation admirative (aussi avec combinaison de *aġġâi* : *aġġâi-šī-kif-u-hōġa* «Ah! Comme ça se trouve!» dans le langage des femmes). — Ce *n* ne peut guère avoir de rapport avec le *en* du piūġ de SOCCIN-STUMME (*Z.D.M.G.*, 1894, p. 29, l. 14), considéré par ces auteurs comme le même relatif que celui qui apparaît sporadiquement en tunisien (par exemple *elšud en ġaiġit bih tikġit* ap. STUMME, *T.M.G.*, p. 49, l. 17; fréquent dans les *š^rrūbiġāt*).

Cf. خو.

أدم Cf. منادم و يدم.

أدى Cf. دى.

أذن *udġn* «oreille», pl. *udnān*, subst. fém. Lorsqu'on emploie *udġn* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux oreilles» à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit de «l'oreille droite» ou de «l'oreille gauche»: *udn^o* «ses oreilles»; *udn^o-tġāl* «Ses oreilles sont longues» (syntactiquement traité en pluriel); *udn^o d'limīn* «son

oreille droite»; ^uudnā dī-ššmāl «son oreille gauche». — D'autre part, l'ancien duel ^uudnīn est employé : 1° dans le sens de «les deux oreilles» d'un individu; mais il ne prend jamais les affixes personnels : «ses deux oreilles» ^uudnīn-dī-ššālo et non *^uudnēh; 2° comme pluriel à l'exclusion de ^uudn : kāno kēisēm:q š'ttā-lludnīn «Il y avait six oreilles pour entendre». — Enfin il a été retiré de l'ancien duel un nom d'unité ^uudnīna (اذن + ي) qui est de beaucoup le mot le plus employé dans le sens de «une oreille» et même il existe un pluriel ^uudnīnāt de ^uudnīna. Cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 566, sub *oreja*. — Le diminutif est ^uudīna, pl. ^uudīnāt; ^uim'unnītek-^uudīna-^uutsmā: «Je voudrais que vous fussiez petite oreille pour entendre (ce qui se dit)!»

Cf. ذن.

أرى āra, pl. ārāo «donne, donnez!» est très courant à Tanger, comme à Alger, à Tlemcen, Nedroma et dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 36 ed), tandis qu'il est connu, mais peu employé chez les ruraux d'Oranie et de la province d'Alger, et inconnu dans la province de Constantine. Le mot se retrouve dans le berbère du Sud marocain (cf. STUMME, *Taz.*, § 103 a), et il semble bien qu'aussi en andalou une forme َرَى existait avec le sens de «donne» (وَأَرَى بِحَدِّكَ نَقِيلَ) «Donne ta main que je l'embrasse»; أَرِّ مَا شِئْتَ لِسِ نُؤْدِ «Donne ce qui te plaira, je ne refuserai pas» ap. IBN GUZMĀN, 43^e in fine; 55^e, l. 21; اَرَا طَرِيْفَ لَلْعَطَا «Donne un petit morceau au chat» ap. *Hadāiq*, cah. 31, p. 3, l. 11; ms. Paris, 89 verso, ار). En tripolitain *ara* et *arāk*, en maltais *ara* apparaissent comme particules démonstratives avec des sens très différents de celui que leur connaît le marocain et l'algérien. Au point de vue de la phonétique et de la morphologie, comme à celui de la sémantique et de la syntaxe, il est extrêmement difficile de rattacher ces particules maghribines à class. رَأَى. Il vaut mieux, semble-t-il, y voir avec BARTH des équivalents dialectaux de la vieille particule nord-sémitique אָרַי, אָרַנָּה, qui se dissimulerait en arabe classique sous l'énigmatique أَرَيْتَ (passé par étymologie populaire à أَرَيْتَ; cf. *Sprachwiss. Untersuch.*, II, p. 27 et suiv.). — ārānna (ar'anna = أَرَى لَنَا) et ārāk (أَرَاكَ) sont très courants à Tanger, comme formules de transition dans la conversation ou le récit. ar'anna se construit avec un complément direct ou avec la préposition n (ل) : ar'anna dāḡba-lyārḡb ou ar'anna-dāḡba-n'lyārḡb (لlyārḡb) «Parlons maintenant du Maroc»; ar'anna-dāḡba-ttōlḡba ou n'ttōlḡba «Parlons maintenant des ḡlbas»; ar'anna-dāḡba-tānza ou n'tānza

« Parlons maintenant de Tanger ». — Quant à *arāk* il se construit toujours avec la préposition *n* (*l*) : *arāk-dāḥa-nṭānza* « Parlons maintenant de Tanger ». En principe, la seule construction logique pour *arʿna* est celle avec un complément direct (mot à mot « apporte-nous la question de . . . »); il est vraisemblable que la construction avec la préposition *n* (*l*) est due à une contamination par *arāk-n* (*l*), le sens primitif de *arʿna*, *arāk* étant du reste oblitéré pour le sujet parlant, dans ces formules de transition très employées. — *arāk mēn* répété dans une énumération de substantifs a le même sens que *ḥūdēk* (cf. *infra*, p. 288) « aussi bien . . . que . . . » : *arāk mʿn-ddḥālēz*, *arāk mʿl-lḥuātēm* « aussi bien des bracelets que des bagues ». — *arānna* est connu, à Tlemcen, dans le même emploi qu'à Tanger, construit avec un complément direct. A Mogador *arāk* se trouve aussi comme formule de transition mais généralement construit avec *sʿlā* (cf. SocIN, *Mar.*, p. 12, l. 16; p. 16, l. 10; p. 18, l. 2, etc.) D'autre part, avec le sens et la construction qu'il a dans le texte de SocIN, *Mar.*, p. 50, l. 17 et 18. *arāk* est inusité à Tanger.

اسم *isʿm*, pl. *'asāmi*, *'asmāt*, *'asmāyāt* « nom »; c'est la forme littéraire de اسم (avec *s* initial par outrance maladroite du désir de se rapprocher de la langue classique). Elle est très employée par toutes les classes de la société. Il existe à côté une forme très populaire *lsēm*, pl. *lsūma*, issue de la forme déterminée الاسم, avec agglutination du *l* de l'article : avec les affixes *lēsmi*, *lēsmeḥ*, *lēsmeḥ*, etc.; (comp. *supra* p. 29, l. 8, *tajjōllo blēsmeḥ* « Tu l'appelles par son nom »); et, actuellement dans le dialecte, avec la détermination dialectale : *'lūsēm* « le nom », pl. *'lūsūma*. — Enfin, pour interroger quelqu'un sur son nom ou celui d'un autre individu et pour répondre à cette interrogation, on emploie la série *smāni*, *smāk*, *smāh*, *smāha*, etc., sur laquelle cf. *Ulād Brāhim*, p. 152, note 2 : *sʿni-smāk* « Quel est ton nom? »; *smāni ḥʿmēd* « Je m'appelle Ahmed ». Il existe à Rabāt d'autres formes du mot (cf. FISCHER, *Marok. Sprichw.*, p. 21, note 1).

س *ššāšō*, pl. *šūšō* ou *ššāšūyāt* شواشو اشاشو « mesure à grain en palmier nain tressé contenant un 8° de *mudd* »; inconnu dans les dialectes arabes d'Algérie; ce mot ne prend jamais l'article; il est vraisemblablement d'origine berbère et à rapprocher du *šāšū* « sac à grains » (tellis), de DESTAING, *Beni Snous*, I, p. 18.

أفرار *afṛār*, pl. افرور «poterie rouge en argile» (comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 97). Ce mot berbère (rien à voir avec افرورتي ni avec פרוור) ne prend jamais l'article. Toutefois il existerait, suivant *Arch. Mar.*, VI, p. 289, chez certains ruraux du Nord marocain, une forme complètement arabisée du mot : *fṛūr*, avec l'article *ʾl-fṛūr*.

أقراب *aqrāb*, pl. أقرابان *āqṛābān*, diminutif *aqrēīḥ* ou *qrēīḥ* «sacoche en palmier nain» (comp. LERCHUNDI, *Voc.* p. 520, sub *mochila*; *Salūat el-ʾaufās*, II, p. 133, l. 9 : جراب كبير من دوم يسمى عند الناس بأقرب). Le mot se retrouve aussi à Nedroma dans le sens de «sacoche en palmier nain du berger». A Tlemcen, je ne le connais que dans la locution : *šiml kī-aqrāb* «fait très grossièrement». Sous cette forme le mot, qui à Tanger ne prend jamais l'article, provient sûrement du berbère (zouaoua *aqṛāb*, *šelḥa aqrāb* «poche» ap. STUMME, *Taz.*, p. 163); mais il représente vraisemblablement la forme berbérisée de l'arabe قراب, qui existait en andalou avec le sens de «sac» (DOZY, II, 323) et se retrouve sous la forme *qrāb* dans les dialectes du Sud et de l'intérieur du Maroc (cf. *Houwāra*, p. 74 sy; QUEDENFELDT, *Répartition de la population*, trad. française p. 71; MARCHAND, ap. *J.A.*, nov. 1905, p. 464). A Alger et chez les ruraux et bédouins d'Algérie, je ne connais le mot que sous la forme *grab* ou *gṛab* avec la signification de «sacoche» (en cuir ou en palmier nain); cf. aussi BEAUSSIER, p. 534 قراب «cartouchière, giberne».

أقول *aguāl*, pl. أقالان *āḡūlān* «tambour long dont la caisse est en terre cuite», diminutif *āḡūīl* ou *guīīl*, *aguīīl* ou *guīīl*. Cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 577, sub *pandero*; DOUÏTÉ, *Merrākech*, p. 317; HOEST, *Nachrichten v. Marokos*, pl. XXI, n° 9. — Ce mot berbère (cf. BULLIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 335) ne prend jamais l'article à Tanger; la forme *elḡāl* que donne LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, p. 6 et 7, n'est pas tangéroise. — Le mot ne se rencontre en Algérie qu'à Nedroma *aguāl*, pl. *aguālāt*, et à Tlemcen sous la forme *guāl* (cf. BEL, *La population musulmane de Tlemcen*, p. 50); cf. aussi DOZY, I, p. 30. — On dit proverbialement à Tanger *ʾl-qāqāf-ul-ʾidd daguāl* «rien du tout», parce que, disent les Tangérois, *aguāl* est un cylindre sans anse (*ʾidd*); peut-être faut-il mieux entendre qu'à la différence du *ʾḥol*, *aguāl* se joue «sans baguette à grosse tête» *ʾidd* (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *atabal*, p. 114; BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 203).

اكل Cf. كل, كل.

الط *ālēt* «orgelet»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 568, sub *orzuelo*. Ce mot est d'origine berbère : zouaoua *ellod*; dialecte arabe de Collo *yalot*; Nedroma *ālottē*; Tlemcen *lotte*. A Alger musulman et chez les bédouins d'Algérie, l'arabe *ššēra* est seul employé (cf. DOUTTÉ, *Merrākech*, p. 86, 87, note 1); à Constanline *bū-ššēra*; à Alger juif *sāroq*.

الده Cf. *تة* et *يلل*.

امم Cf. *موى* et *مى*.

امدر *amdar*, pl. *amdrān* «branche»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 665, sub *rama*. Ce mot d'origine berbère ne prend pas l'article. Il est complètement inconnu en Algérie.

امرح *amrāh* «place; espace large et uni». Je n'ai jamais entendu le pluriel. C'est l'arabe *مراح* qui est très vivant dans les dialectes bédouins d'Algérie (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 486; aussi à Bougie *m'rāh* «la cour intérieure de la maison»), passé par le berbère. Le mot ne prend jamais l'article. — Sous la forme berbère *amrāh*, le mot se retrouve aussi à Tlemcen «endroit sale et mal tenu»; *knūs-ēddār řē-řēl-kī-amrāh* «Balaie la maison! Elle est sale comme *amrāh*!»

املس *āmēlūs* «vase d'une fondrière»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 478 sub *lodo*, p. 770 sub *tarquin*. Le mot aussi berbère (zouaoua, et arabe de Nedroma *āmālūs*) se retrouve dans divers parlars arabes maghribins : Sud algérois *mālūs*; Tell algérois *mīlūs*; Nord tunisien *mīlūsī* «boueux». A Tanger *āmēlūs* ne prend jamais l'article.

أمن *āmīn* dans le sens de «administrateur chérifien» (*āmīn-dīyāna* «administrateur de la douane»; *āmīn-luustāfūd* «administrateur des propriétés du Maḥzen»; *āmīn-šškkā* «administrateur de la trésorerie» etc.) a un ء initial et fait au pluriel *ʿummau*. L'influence de la langue littéraire est visible. — Dans le sens de «prévôt de corporation» le mot n'apparaît, même indéterminé, qu'avec l'article de la forme déterminée agglutiné, *lāmīn*, et a un pluriel *lāmīnāt* (comp. *Arch. Mar.*, II, p. 134, note 2; GAILLARD, *Fez, une ville de l'Islam*, p. 149). D'autre part, jamais dans le cas de détermination n'apparaît le redoublement de *l*, qui existe pour certains autres mots où l'initiale *l* provient d'une agglutination de l'article (cf. *supra*, *lāh^hri* sub *لخر*, *ls^hnu* sub *اسم*; *infra*, *lāzūr* sub *لجر*, *lšāba* sub *صمع*): *h^ouá-lāmīn* «C'est lui l'amin»; *kéikūl-lāmīn-gālēs* «Et l'amin est assis...»; *h^ouá-lāmīn-!ššbāla*

(ذالطباله) « C'est lui l'amin des joueurs de tambour ». A Tlemcen *lāmīn* est aussi la seule forme employée, même à l'état construit : *lāmīn-ḡddellāla* « l'amin des crieurs publics » ; de même à Laghouat : *lāmīn-bnī mẓāb* « l'amin des Mozabites ». A Constantine, *lāmīn* est aussi possible pour la forme déterminée, comme pour la forme indéterminée ; mais on entend encore pour cette dernière *āmīn* (dans la région de Sétif, on a aussi *īāmīn*) avec un pluriel *īemna* (représentant dialectal de *أمناء*). A Alger le mot tend aujourd'hui à sortir de l'usage, avec la disparition de la fonction qu'il dénommait ; mais il avait aussi la forme invariable *lāmīn*. Cette forme se perpétue dans les noms de certaines familles algéroises, par exemple : *lāmīn-ddebbāḡēn*, *lāmīn-ḡssēkka*, *lāmīn-ḡqbāil* (القبائل), *lāmīn-ḡḡḡmmārēn*. Le pluriel était *lāmīnāṭ*, et, exceptionnellement, *ḡlūmna* (représentant dialectal de classique *أمناء*) dans le seul *lāmīn-ḡlūmna* « amin des amins ». A Tunis, on distingue la forme pourvue de l'article *lāmīn* de la forme non pourvue de l'article *āmīn* (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 9, l. 12 ; p. 10, l. 1). — Le mot *أمين* dans le sens de « chef de corporation » se trouve de Tunis au Maroc et était aussi andalou (cf. DOZY, I, p. 38). Par contre, il semble inconnu en Orient : c'est *شيج* qui seul est employé ; cf. SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, II, p. 38 et suiv. ; WETZSTEIN ap. *Z.D.M.G.*, XI, p. 482, note 9 ; ELIA QOUDSI, *Les Corporations de Damas*, passim ; LITTMANN, *Modern Arabic tales*, شيج كار, p. 90, l. 15.

āmāna, pl. *āmān* et *āmānāṭ* ; aussi avec le ء initial de class. *أمانة* encore sensible *āmāna* (influence littéraire) : 1° « dépôt » : *āmāna sād-zērmana uzērmana ḡauḡāna* (خزانة) « un dépôt confié à Zērmana ; et Zērmana est une voleuse » ; ce dicton s'applique à un dépositaire infidèle ; 2° « affaire, histoire » dans un sens péjoratif : *mīl-āmāna* « le compère auteur du méfait » ; aussi dans ce sens à Tlemcen, Alger, Constantine ; et comp. *Houwāra*, p. 46, note dh.

أمضرى *amḡḡrā* « Eh bien, quoi? » = *آمن درى*, cf. SOGIN, *Mar.*, p. 16, note 53 ; *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 1 ; *Ulād Brāhīm*, p. 199.

لنخاص Cf. أنجص.

انغر *anḡḡr*, pl. *anḡḡrān* انغران « trou » et surtout « trou dans une haie ». Ce mot d'origine berbère ne prend jamais l'article. — Il m'est inconnu en Algérie, sauf à Tlemcen, où *nḡḡr* désigne la « niche où couchent les poules » (tandis que chez les ruraux d'Oranie *sežna*, *ḡḡūša*

ou *g^rrēna*; à Tanger *agrūr* mot berbère, cf. BOULIFA, *Textes*, p. 335); après les prépositions, le préfixe *a* apparaît: *vyōr rēk-sākēu-fēh* «C'est dans un vrai trou à poules que tu habites!»; *ēl-dād rōm-fayōr* «Les poules sont dans leur trou».

أنغل *angūl*, pl. (rare) *angūlāt*, diminutif (*ū*)*ngūñūl* «petit pain renflé à ses deux extrémités et avec un étranglement au milieu». — Ce mot ne prend jamais l'article; il est d'origine berbère (rifain, d'après MULLÉRAS, *Maroc inconnu*, I, p. 143, *aneggul*; snoussi *θanguli*, ap. DESTAING, I, p. 202; šelha *angul*, ap. STUMME, *Taz.*, p. 165: *tāngult*, ap. QUEDENFELDT, *Répartition*, traduction française, p. 211 *in fine*). Dans les dialectes arabes d'Algérie, il est inconnu, sauf à Nedroma où *āngūl*, pl. *ngāuol*, diminutif *ngīuol*, est «pain d'orge allongé et de forme ovale».

اهل *'ahlīa*, pl. *'ahlīāt* *اهلية* «famille», est un mot de lettrés qui est passé dans le langage courant; employé aussi à Tlemcen.

أوقية Cf. *وق*.

اول *ōūl*; ce représentant dialectal de classique *أول* ne signifie pas à Tanger «premier» (sauf dans des complexes hérités de l'ancienne langue par exemple: *šmel-lōūl* ou *šmel-'āūūl* = *ججادی الاول*; cf. aussi *ām-nōūl* *infra*, p. 396), mais «début», opposé à *āhhar* (cf. *supra* p. 218). Il apparaît parfois, sous l'influence de la langue littéraire, avec un *ء* initial: *'āūūlna* «notre début». Avec l'article, on entend, à côté de *'āūūl*, avec *ء* très net, *'llōūl* avec *l* initial redoublé, quand le mot n'est pas précédé d'une voyelle longue. Ce redoublement se trouve aussi à Rabât, et, en Algérie, à Alger, à Tlemcen, dans le Tell algérois.

'llūli, fém. *'llūlīa*, pl. *'llūlīn*, «le premier». L'ethnique *أولى*, connu de l'andalou, est rare au Maghreb (tandis que les représentants de l'autre ethnique *أولان* sont très fréquents). Je ne le connais en Algérie qu'à Nedroma et à Alger-juif, et à Tlemcen dans un sens particulier (voir ci-dessous). Par contre, il apparaît fréquemment dans les dialectes orientaux (SPITTA, *Gramm.*, p. 163, l. 5, le pl. *ayyalīn*; HARTMANN, *L.W.*, p. 196, n° 85; REINHARDT, § 155; RHODOKANAKIS, I, p. 14, l. 9, 10; MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, XXX, § 4; WEISSRACH, *I.A.*, p. 63, l. 11). A Tanger je n'ai jamais entendu employer le mot que déterminé *أولى*; mais le redoublement de *l* initial permet de supposer que, pour la conscience du sujet parlant, *llūli* (*أولى*) avec agglutination

de l'article initial) représente la forme du mot à l'état indéterminé. Ce redoublement du *l* de l'article à la forme déterminée se retrouve à Rabât (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note 1), à Mogador (cf. SOGIN, *Mar.*, p. 164, l. 10) et, en Algérie, à Tlemcen, où le mot n'est usité que dans l'acception spéciale de « premier appel à la prière du vendredi » (cf. la suite de cet article); à Tanger : *ʿullūli ḥʿullūli* «*ullāḥʿri ḥʿullāḥʿri* « toute chose à son rang, la première au premier, la dernière au dernier »; *ʿlānu-ʿullūli* « la première année » (à distinguer de *sām-nūnūl* « l'année dernière »; cf. *infra*, p. 396). — *ʿullūli* est en outre, à Tanger, « le premier appel à la prière de midi », et de là simplement l'heure de « midi à midi un quart » (comp. FISCHER, *loc. cit.*; BUDGET MEAKIN, *An introduction*, p. 147, n° 145). Chaque jour, il y a deux appels à la prière de midi, comme à celle du matin et à celle du *ṣaṣr* (on distingue aussi *ḥʿāṣor ʿullūli*). Il en est de même à Tunis où *lūl* اللؤلؤ a pris également la signification de « midi » (cf. STUMME, *T.G.*, p. 179). A Tlemcen, il y a deux appels à la prière de midi, seulement le vendredi; et le premier de ces appels est désigné sous le nom de *ʿllouʿli*; mais *ʿllouʿli* n'est jamais « l'heure de midi ». En conséquence, l'origine du terme marocain de *ʿullūli* étant telle, il n'y a vraisemblablement aucun rapport à établir entre ce nom de « l'heure de midi » et le nom de اللؤى donné à la « prière de midi » dans les anciens textes de ḥadits (cf. BUḤĀRĪ, *Maṣāʿit*, n° 13, 4°).

أيوا *ēya* «oui-da! or donc; or çà!». Cette exclamation dans ce dernier sens, ayant une valeur impérative, forme un pluriel *ēyāḥ* «Or çà! Vous autres» par analogie avec les formes verbales, cf. NÖLDEKE ap. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 261, note 1, et *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 2. Cf. sur cette particule, très connue dans tout le domaine de l'arabe, LANDBERG, *Prov. et Dictions*, p. 240.

ب

بابا *ḥāḥa* «mon père», *ḥāḥūk* «ton père», *ḥāḥāḥ* «son père», etc. La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté, sans acception particulière des individus entre lesquels la parenté existe; l'idée de «père» en soi reste à peu près inexprimée; *ʿlḥ* «le père» (cf. *infra*, p. 238, sub *جو*) ou *ʿʿab* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent pas souvent dans la

langue courante; on ne connaît guère à Tanger «le père» d'une façon abstraite; mais bien «ton père» ou «son père» etc.: «J'ai un père» *sāndi-ṡāhd-ḥāḥa* (j'ai un mon père); «Il a un père qui le gâte beaucoup» *sāndo ṡāh^a-ḥāḥāḥ k'ejf ššo-ḥ^ozzāf* (il a un son père). Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la troisième personne, suivant la construction étudiée par FISCHER, *Z.D.M.G.*, 1907, p. 178 et suiv. : «le père de Maḥboub» *ḥāḥāḥ d' māḥḥūḥ*. Ces faits se retrouvent dans le langage de beaucoup de peuples primitifs (cf. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 189). — Le mot n'a pas de pluriel; à la rigueur, on emploiera *ṡāldin*, cf. *infra*, p. 498, sub *ولد*.

بجمت *ḥ^ozmāt* «biscuit; pain auquel on a fait subir deux cuissons successives»; *mbēzmōt* «très cuit; dur et sec en parlant du pain»; ainsi à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 7, l. 8, 10, 11) et déjà chez les auteurs marocains du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 51), tandis qu'en Algérie on a *bēzmāt* et *mbēzmōt*. Cf. sur l'origine étrangère de ce mot, Dozy, I, p. 90; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 637.

بحر *ḥēra* (*phēra*), pl. *ḥāir* (*phāir*) بحارة بحيرة «champ pour la culture maraîchère, surtout pour celle des melons, concombres, courges et pastèques»; comp. *Arch. Mar.*, VI, p. 293. Le mot se retrouve avec le sens voisin de «jardin potager» dans la plupart des régions de l'Algérie (dialectes ruraux et bédouins, et Constantine, *ḥēra* comme ap. *Houwāra*, p. 74, l. 27); à Blida, il désigne aussi une plantation d'orangers (cf. BEAUSSIER, p. 23). D'autre part, dans l'Est algérien (Bône, la Calle, Souk-Ahras, Khenchela, Tebessa), comme dans le Nord tunisien, *ḥēra* a gardé le sens étymologique de «plaine basse» (diminutif de *بحرة*); et ce sens se retrouve dans le Sud marocain, chez les Rḥamma (cf. DOUÏTÉ, *Merrākech*, p. 303, 304). — On trouve des exemples de *بحيرة* avec le sens de «jardin fruitier ou potager» dans les auteurs du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 53, et *Geogr. arab.*, IV, p. 185). Le mot apparaît plusieurs fois dans *Mawālim el-ṡimān* avec l'acception spéciale de «champ de melons»; cf. III, p. 89, l. 15; IV, p. 176, l. 17; 218, l. 4; et il a également ce sens en maltais (cf. FALZON, p. 24; STUMME, *Malt. St.*, p. 65, n° 27, *phūira*).

بحر *ḥāḥḥār* «cuire le couscous à la vapeur»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 51, sub *alcuzuz*; c'est aussi le terme consacré à Tlemcen. Ailleurs

en Algérie, ou emploie dans ce sens *fouyâr* (cf. *infra*, p. 418; DELPHIN, *Textes*, p. 207, se croit obligé d'expliquer تَجْوَر, terme quasi-étranger dans un dialecte rural, par تَفْوَر), et *baḥḥâr* est seulement «faire des fumigations».

Cf. نَجْر.

بَرِي *briri*, fém. *brirîa*, pl. *brirîen* بَرِي «tout petit; nain», en parlant des poules; en parlant des autres animaux et des hommes, on emploie *qlîyûl*. — Le mot est inconnu en Algérie; il est très peu employé à Tanger, et considéré comme appartenant au parler des Jbâla; peut-être à rapprocher du *ab'rru* (*d'aza ab'rru*) de FISCHER, *Zum Wortton*, p. 282; cf. aussi l'égyptien *birbir* «jeune poulet» ap. SPIRO, *Voc.*, p. 38.

بَرْد *berd* «froid» est quelquefois prononcé *bârt* quand on l'emploie avec emphase: *ʿlbârt fîa* «J'ai un froid de loup»; *ʿr-ʿlbârt* «rien du tout!» *ḥerrād*, pl. *ḥarād* بَرَاد «théière»; le mot se retrouve avec ce sens dans toute l'Oranie, dans le Tell algérois, comme au Souf, à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 55), dans le désert de Libye (cf. FALLS, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, p. 206, pièce 62 *in fine*; p. 199, vers 127) et au Sénégal (cf. REYNIER, p. 128). A Constantine, ce mot désigne un pot, qui peut servir de théière, mais qui peut servir aussi à mettre une boisson froide; à Laghouat «grande cafetière de métal»; à Bou-Saâda «grand pot en terre» où l'on met aussi bien du café que de la limonade.

ḥerrāda, pl. *ḥerrādāt* et *ḥarād* بَرَادَة, est à Tanger «gargoulette», comme à Alger, à Tlemcen et dans toute l'Oranie (comp. DOZY, I, p. 68). A Constantine, le mot est beaucoup moins employé dans ce sens que *ḥnqqāla* (cf. DOZY, I, p. 25 et p. 775). A Laghouat et à Bou-Saâda *berḥāda* signifie «petite cafetière en fer blanc»; à Tripoli «jatte à lait» (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 86); à Malte, «vase à conserver les provisions» (cf. FALZON, p. 13).

بَرَق *brâq* «éclairs», collectif, est féminin à Tanger: *ulbrâq bâiṭa-kāḥṭof* «Toute la nuit les éclairs ont fulguré». Le mot a à Tanger comme dans la plupart des dialectes algériens (non employé dans l'ouest du Tell algérois et dans l'est du Tell oranais; *iaḍlom* est dans le parler de ces régions le mot usuel pour «éclairs») une forme *fial* qui, en face du classique بَرَق, étant donné que la deuxième radicale est une liquide,

paraît surprenante. Il faut y voir peut-être une forme dialectale ancienne non enregistrée par les lexicographes classiques (cf. hébreu קִרְקָר) ou une formation analogique nouvelle due à l'influence de *ṣad* «tonnerre», qui se trouve aussi dans les dialectes précités, et où la deuxième radicale *ṣ* justifie le passage de class. فَعَّل (فَعَّل) à dialectal *ṣal*. La hassania du Sénégal connaît aussi une forme *brag* (cf. REYNIER, p. 109). Le tunisien offre, à côté l'une de l'autre, *b̄arq* et *br̄aq* (STUMME, *N.T. Samml.*, p. 105, pièce 5; *T.G.*, § 47, p. 43); et de même le libyque a *barg* et *barag* (HARTMANN, *L. W.*, n° 2, Str. 1; p. 100 *in fine*). A Cherchel, et au Souf, comme chez les bédouins de Tripolitaine, une forme à schème فَعَّل conservé (*b̄arq*, *barg*) se rencontre (cf. STUMME, *T.B.L.*, pièce x). — Le mot, à Tanger, peut être employé comme nom d'unité, mais un nom d'unité morphologiquement caractérisé *ḥ̄erqâ* est connu, comme dans le parler des Juifs d'Alger et en maltais (cf. FALZON, p. 21), par exemple dans le diction agricole : *ṣmārṣ kaṭkūn ḡ̄er-ṣ̄erqâ^h-b̄erqâ* (بِجْرَقَة) «En mars tout rayon de soleil est suivi d'un éclair d'orage». — Je ne connais pas d'autre part à Tanger d'équivalents des pluriels algériens بَرَق، بَرَقَات qui n'apparaissent guère du reste qu'en poésie (cf. SONNECK, *Chants du Maghreb*, H₂, p. 8).

ḥ̄r̄aq «briller» en parlant des éclairs, des objets qui reflètent la lumière. — *ḥ̄er̄roq* à la 1^{re} forme : 1° «faire briller»; 2° «couvrir de confusion en dévoilant un mensonge»; *k̄d̄ḥa mb̄er̄r̄qâ* «mensonge manifeste»; ce sens est connu aussi en Oranie : 3° *ḥ̄er̄roq-ṣ̄aino* «regarder fixement et les yeux grands ouverts»; ce sens très classique et qui se trouve aussi dans le dialecte de l'Omiân (cf. LANDBERG, *Dalīna*, p. 1300; REINHART, p. 304, l. 12) et en maltais (cf. FALZON, p. 21; STUMME, *Malt. St.*, p. 40, l. 27) m'est connu dans le Nord tunisien, à Constantine (*berroq*) et dans le Sud algérois (*b̄arrog*). Peut-être se rencontre-t-il aussi ailleurs; l'andalou le connaissait (cf. *Ḥadāiq*, cah. 31, p. 1, l. 1 et 2).

بَرَق *ḥ̄er̄q̄q* «prunes», collectif, بَرَقَات; nom d'unité *ḥ̄er̄q̄qâ*; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela*. En Andalousie et au Maghreb, le mot signifiait «abricot» à l'époque d'IBN BAṬṬAR (XIII^e siècle), et encore à l'époque d'IBN LOYON (XIV^e siècle); cf. DOZY, I, 75 et l'intéressant article de SIMONET, *Glosario*, p. 33; comp. HOUDAS, *Monographie de Méquinez*, p. 8 et 9. Dans l'Afrique du Nord (y compris la Libye, cf. HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 154), le mot signifie généralement

«prune» aujourd'hui; cependant sur quelques points isolés de l'Algérie *bergüg* est encore «abricot»: ainsi à Msila, Tebessa, Bou-Saâda; de même en maltais *berqūq*, et dans le berbère de Ouargla, de l'Aurès et du Sud tunisien *tberqūqt* (*taberqūqt*, *taberqūq*) «abricot». Il se peut que de même, en Égypte, le mot, qui aujourd'hui ne signifie plus que «prune» ait encore été le nom de «l'abricot» au XVII^e siècle; cf. KAHLE, *Zur Gesch. des arab. Schattentheaters*, p. 35, note 1; il aurait encore ce sens à Aden suivant STACE, *Voc.*, p. 12; comp. *Z.D.M.G.*, 1889, p. 656.

برك *brĕk*: 1° «s'agenouiller»; 2° construit avec *fī* «s'acharner contre quelqu'un ou quelque chose en action ou en parole»; 3° construit avec *ʿlā* «s'occuper sans relâche d'une chose»; 4° suivi d'un verbe au présent, *brĕk* a la valeur d'un inchoatif, mais toujours avec une nuance indiquant l'activité physique, que ne marquent ni *zā*, ni *glĕs*, ni *bdā* (cf. *infra*, p. 255 et 443); *brĕk* (*birk*) comme inchoatif est fréquent dans le parler de Mogador (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 12, note 22; *J.A.*, juillet 1904, p. 54, 55). Dans certains parlers du Sud marocain, c'est le mot le plus fréquent pour «s'asseoir».

بزز *bāzz*, avec la préposition *ʿlā*, «bravo pour»; il existe un pluriel *bāzz*: «*bāzz-ʿlĕk* *ħraṣṣ-llbzāuz* «Bravo, dix fois bravo pour toi»; dans le même sens on a à Tlemcen *bāz-lik*, et chez les ruraux d'Oranie *bāz-lek*; peut-être à expliquer par بزز, cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 110. Cette expression ne m'est pas connue dans les provinces d'Alger et de Constantine, mais cf. pour un emploi voisin de بزز, BEAUSSIER, p. 21.

بز *bēzzūla*, pl. *ħzāzĕl* بزوزل «mamelles». Ce mot connu de tous les parlers arabes maghribins (aussi *bēzzūla*, ap. SOCIN, *Mar.*, p. 38, l. 10; avec *n* pour *l* final dans le désert de Libye; cf. HARTMANN, *L. W.*, n° 4, str. 9; n° 12, str. 5; n° 56 *passim*; FALLS, *Beduinlieder der libyschen Wüste*, n° 87, 13; n° 89, 11; n° 77, 11) se retrouve dans les dialectes de l'intérieur de l'Afrique (cf. KAMPFFMEYER, *Beduinendialekte*, p. 216) et au Sénégal (cf. Fr. MARIE-BERNARD, p. 227); chez les ruraux et les bédouins du département d'Alger on distingue *bezzūl* «tétine de la chèvre» de *bezzūla* «mamelles de la femme» (comp. *Houwāra*, p. 28, *bezzūl* «tétine de la chèvre»); à Monastir *bezzūl* «mamelles de femme», tandis qu'à Tunis *bezzūla* (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 47, l. 27; p. 110, pièce 121, vers 15); en maltais, *bezzūl* et *bezzūla* existent aussi côte à côte (cf. FALZON, p. 23). — L'étymologie persane

du mot proposée par SCHEER (*alfāḍ fārisiā*, p. 22) semble très contestable. Cf. LANDBERG, *Hadiv.*, p. 530.

ḥēzyāla هزولة «femme qui a de grosses mamelles», terme d'injure, inconnu en Algérie.

اجازين Cf. اجازين

bismillah بِسْمِ اللّٰهِ «au nom de Dieu» a pris une valeur impérative et signifie : «Dis *bismillah* et commence!» Il a alors, par analogie avec les impératifs, un pluriel *bismillah* «Dites *bismillah* et commencez!» Il en est de même à Tanger, comme dans toute l'Afrique du Nord, d'un certain nombre d'interjections impératives; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 195 et les références de la note 2.

bisṣa بِصِطَّةٌ, pl. *bisṣot* ou *bisṣat* «pièce d'un franc»; naturellement espagnol *peseta*; comp. *Houwāra*, p. 32, note bq. — Le mot n'est pas connu en Algérie dans le sens de «franc» (on emploie l'emprunt au français *frānk*); comme nom de monnaie, il était encore usité à Constantine dans *riāl bāsēta*, il y a trente ans (cf. BRESNIER, *Chrestomathie arabe*, p. 23; BEAUSSIER, p. 36); aujourd'hui il tend à disparaître; cependant, dans diverses régions du Tell et du Sud constantinois *bāsēta* désigne encore la somme de 2 fr. 50. D'autres formes du mot se sont conservées comme noms de bijoux : Oranie, *ḥēṭ bēsṣit* «collier fait de pièces d'argent entilées»; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 193, note ff; EUDEL, *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord*, p. 19.

بطع Cf. بطع.

batāta بطاطة «pommes de terre», collectif; aussi «une pomme de terre», avec un pluriel *batāt*; naturellement espagnol *batata patata*. En Algérie, en Tunisie et à Tripoli, on a *bātātā*. Dans nombre de parlers algériens, le mot est collectif et nom générique, et on ne lui donne pas de pluriel; quand la notion de nombre s'y ajoute, on le fait précéder de *qurd*, pl. *qrūd* (en Tunisie de *karba*); *qurd bātāta* «une pomme de terre»; *ḥēṭ-ṣqrūd bātāta* «trois pommes de terre», ou de *ḥabba*, pl. *ḥabbāt*. — Des formes très voisines du mot se retrouvent en Orient : Syrie *batāta*, *buṭāta*; Iraq *baṭṭa* (cf. WEISSBACH, *I.A.*, p. 208, l. 23) en maltais *patāta* (aussi avec un sens obscène; cf. STUMME, *Malt. St.*, p. 43, l. 35); cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 319.

بطع *ḥēṣa* بطة = بضة, comp. Dozy, I, 92 : 1° «mie de pain» (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 515, sub *miga*); le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; on dit *lbāba* comme à Tunis (maltais *lbīḥa*); 2° «mollet» (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 576 *pantorilla*; rien à voir avec *baṭṭa* qui a le même sens dans les parlers syriens, cf. ALMKVIST, *Kl. Beit.*, p. 38), également inconnu en Algérie où l'on emploie les mots les plus variés : *ṣāḡ* à Nedroma et Tlemcen, *habra* à Alger, *ṣazṣāra* à Laghouat, *fāra* à Constantine comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 47); au Sénégal شكوة الساق (cf. REYNIER, p. 118).

بعد *ḥāda* = بعداً; comp. STUMME, *T.G.*, p. 161. Le sens de cet adverbe est assez difficile à préciser; je ne lui vois pas d'équivalent exact en français; d'une façon générale *ḥāda* indique que l'état ou l'action exprimés par la proposition dans laquelle il se trouve succèdent à d'autres états ou à d'autres actions dont l'idée plus ou moins précise existe chez celui qui parle et chez ses interlocuteurs. Suivant les cas, on peut rendre *ḥāda* par «et alors; au surplus; justement» : *ḥallōṣni-ḥāda* «Et alors, paie-moi!»; *ḥāda-l'ṣāṣṣo* «Au surplus tu le connais!»; *f'ṣṣoq-dḥūrrā ḥāda inṣṣo* «Arrivés tout juste au grand Socco ils seraient à bout de forces»; *kīṣṣīlō-ḥāda?* — *kīṣṣīlō-ḥāda!* «Et alors lui as-tu écrit? — Mais oui justement je lui ai écrit!» — On entend parfois au lieu de *ḥāda*, *ḥādan* avec la noutation conservée (ou réintroduite par influence de la langue littéraire). Fréquemment aussi *ḥāda* est renforcé par l'adjonction de la particule نيت (cf. *infra*, p. 483) en *ḥādānīṣ* (pas **ḥādānīṣ*), *ḥādānīṣi*, *ḥādānīṣek*. — Les sens et les emplois du *ḥāda* tangerois se retrouvent dans les parlers d'Oranie. Dans certains des exemples cités plus haut, on peut trouver en germe le sens de «déjà» que *ḥāda* a pris dans les parlers des départements d'Alger et de Constantine (cf. BEAUSSIER, p. 42), mais non en tunisien où l'idée de «déjà» est inexprimable (cf. STUMME, *T.G.*, p. 139 *in fine*). — *ḥas^odma* بعد ما «même si, bien que»; cette locution conjonctive courante à Tanger est très employée dans toute l'Oranie (souvent sous la forme *basdemma basdumma* qu'elle n'a jamais à Tanger; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 161). Il est remarquable que le *Bustān*, texte tlemcenien du XVII^e siècle, a بعد ان dans le sens de «quoique» (p. 90 *in fine*). *bas^odma* n'est pas usité dans la province de Constantine, ni dans le Sud algérois.

بعر *ḥar* «fiente des bêtes de somme, chameaux, ânes, mulets, chevaux» (وث est inusité à Tanger); par contre «bouse de vache» n'est pas

ḥar mais *ḥēātā* (بياتمة) et «crotte de mouton et de chèvre» est *ḥ'rṛū*. — *ḥara* «une crotte»; *ṡēḥōllo-lbāya* «La crotte lui a gonflé dans le ventre» c'est-à-dire «Il s'est enorgueilli». Cette expression est inconnue en Algérie.

بعض **ḥasṡet*, avec la série des pronoms affixes pluriels *ḥasṡetna*, *ḥasṡetkum*, *ḥasṡetḥum* (*ḥasṡetum*), «nous, vous, eux... les uns les autres»; aussi avec les affixes sing. *ḥasṡeto*, *ḥasṡeta* «lui-même, elle-même», quand il s'agit d'objets conçus par le sujet parlant comme des ensembles de parties homogènes (cf. *sup.*, p. 9, l. 14). On entend très rarement **ḥasṡet* avec conservation du *ض* sonore. — Cette forme assez énigmatique doit sûrement être rapprochée de la forme *ḥasṡet* (singulier de l'ethnique féminin) du Tell oranais et de la forme *ḥasṡiat* (pl. de l'ethnique féminin) de Fez (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 159; KAMPFMEYER, *Texte*, p. 21, l. 9; p. 23, l. 10; aussi *ḥasṡiatum*, ap. LÜDERITZ, *Sprüche.*, p. 38, l. 13).

بغى *ḥyā* *ḥyē* est le verbe habituel pour «vouloir» à Tanger; *ḥabb*, qui est le mot le plus courant dans ce sens à Tlemcen, Alger et Constantine, n'est usité à Tanger que dans le sens de «aimer». En Algérie *ḥyā* est aussi le verbe habituel pour «vouloir» chez les ruraux et bédouins d'Oranie et dans le Tell algérois; dans la province de Constantine et dans le Sud algérois, c'est *stā* (استهى) qui est le plus courant.

بقليج *ḥāqliz* (aussi *ḥāqriz*), pl. *ḥqāliz* «cafetière» à Tanger, tandis que *kāḥātēra* est «bouilloire». Les variantes de ce mot d'origine turque (بقرج), répandu dans toute l'Afrique du Nord, sont nombreuses.

بقل *ḥaqqāl*, pl. *ḥaqqālīn* **بقال** «épiciers». Le mot, qui était andalou, (cf. DOZY, I, p. 104) apparait aussi en Orient, et est passé en ture (cf. BARBIER DE MEYNAUD, *Dictionnaire turc-français*, I, p. 305). Il se rencontre déjà chez les auteurs du moyen âge (cf. *Geogr. arab.*, IV, p. 192). Il est connu également du Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 30, l. 23; *šellā abaqqāl*, ap. STUMME, *Taz.*, p. 156), mais est tout à fait inconnu en Algérie. Pour les ruraux d'Oranie, l'épicier est *ṡḥaḥṡe* «le citadin» par excellence; pour les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine, c'est le «boutiquier» par excellence (généralement *ḥyānti*; dans le Sud algérois *ḥanūāt*; au Souf *ḥnāuti*). Dans les villes, l'épicier est désigné par des noms variés, dont chacun est tiré du nom particulier d'un des divers produits qu'il vend (comp. **جبان** ap. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 202; *sammāu* en Syrie ap. HANFOUCA,

Drogman arabe, p. 121) : *skākri* « marchand de sucre » à Alger; *saṭṭār* à Tunis comme dans divers parlers orientaux.

بقى *bāq* باقى « encore » est d'un emploi extrêmement fréquent à Tanger pour exprimer l'idée de continuation de l'action ou de l'état; *hō^a a bāq* سڨر « Il est encore jeune »; *hēja bāqā syēra* (ou *bāqā*) « Elle est encore jeune »; *hōma bāqēn syār* (ou *bāqēn*) « Ils sont encore jeunes ». Il précède fréquemment, dans cet emploi, un verbe à un temps personnel; et peut alors, ou rester invariable (*bāq*), ou s'accorder en genre et en nombre avec le sujet de ce verbe : *bāq kēḥdēm* « Il travaille encore »; *bāqā kāḥdēm* « Elle travaille encore » (ou *bāqā* ou *bāq*); *bāqēn-kavḥēmo* « Nous travaillons encore » (ou *bāqēn* ou *bāq*). « Pas encore » se rend par *bāq-mā* précédant un verbe : *bāq-mā-šā* « Il n'est pas encore venu »; *bāqā* (ou *bāqā* ou *bāq*) *mā-šā* « Elle n'est pas encore venue »; *bāqēn* (ou *bāqēn* ou *bāq*) *mā-šā* « Ils ne sont pas encore venus »; *mā... šī* après *bāq* est possible, mais moins usité que *mā* : *bāq-mā-šā-šī*. — Comme réponse à une interrogation expresse ou tacite, *bāq* (*bāqā*, *bāqēn*) signifie « encore » ou « pas encore », suivant que le fait sur lequel on interroge implique la prolongation d'un état, la continuation d'une action, ou l'apparition d'un état nouveau, l'entreprise d'une action nouvelle : *udik-ḥādēm ḥli-kānēt-kāḥdēm šindkum?* — *bāqā*. « Et cette négresse qui était à votre service? — Elle y est encore »; *rā-hya f. dāḥmas dāḥa?* — *bāq f. mmā*. « Il est dans la mosquée maintenant? — Il y est encore ». Et d'autre part : *ḥāḥēt?* — *bāqā* « Est-elle cuite? — Pas encore »; *qādēto-ḥēḥ?* — *bāq* « Vous en avez fini avec lui? — Pas encore ».

ḥāḥēt تباقي « reste, surplus ». Ce vocable énigmatique est peut-être un maṣdar de la 6^e forme تباقي emprunté à la langue savante, avec conservation par allongement de la voyelle brève de la première syllabe; des équivalents divers apparaissent dans certains parlers algériens : Tlemcen, *māḥāboqqā*, plaine du Chélif *māḥābāqā*, Sud algérois *matbāqqā* et *metbāqqe*. Ces vocables peuvent prendre l'article. Ils nous offrent vraisemblablement des contaminations de ما تباقي, ماتبقى (comp. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 259, l. 8) par les participes متباقي.

بكر *bākūr* باكور « figues-fleurs », collectif, est féminin à Tanger; nom d'unité *bākūra*; le mot qui dans ce sens était déjà andalou (cf. Dozy et ENGELMANN, p. 61) apparaît aussi dans la plupart des parlers algériens; mais je ne le connais en Algérie qu'avec le genre masculin. Dans cer-

taines régions du Nord constantinois (par exemple Collo et les environs), ce mot n'est pas usité; pour «figues-fleurs» on emploie *bifor* qu'on doit sûrement rapprocher du *bibar* du Nord tunisien (même sens) et du *baitar* du maltais (cf. FALZON, p. 9).

بلبل *bēlḥūla* بلبلوة «orge écrasée, mouillée et cuite à la vapeur». On mange ce mets à Tanger, surtout quand l'orge est fraîche, au moment de la moisson; ailleurs au Maroc ce mets est connu sous le nom de *belbūl*. A Tlemcen, *belbūl* désigne aussi un aliment de farine d'orge (cf. BEL, *Population musulmane de Tlemcen*, p. 28). Dans le Sahara algérois, on appelle *belbūl*, par dérision, un coussouss mal roulé. Le mot se trouve un peu partout en berbère et est vraisemblablement emprunté à cette langue par les dialectes arabes maghribins: zouaoua *aḥēlḥūl*; Beni-Snous *abelbūl* (cf. DESTAING, p. 311); à Figuig, arabe *belbūla*, berbère *abelbūl* (cf. DOUTTÉ, ap. *La Géographie*, VII, p. 190).

بلج *bēllēž* «fermer une porte au verrou» est connu à Tanger, mais non employé couramment; le mot était andalou; c'est vraisemblablement un dénominatif de *بلج* qui, non usité à Tanger, est très connu dans le Nord-Est algérien et en Tunisie. *blež* «verrou de bois ou de fer qui barre une porte à deux battants», andalou *pilḡ*; cf. SIMONET, *Glos.*, p. 438. — A la v^e forme *ḡbēllēž* «se fermer à moitié (yeux); cligner à cause de l'éblouissement d'une vive lumière», courant à Tanger, est peut-être le réfléchi de *bēllēž*. Mais il faut considérer aussi le classique $\sqrt{\text{بلج}}$, compté parmi les *adḡād*, comme impliquant les deux sens opposés de $\sqrt{\text{وضح}}$ et de $\sqrt{\text{كت}}$ (cf. EL-'ANBĀRĪ, *adḡād*, p. 261, 262).

بلرج *bēllārēž* «cigogne» بلارج. Ce mot depuis longtemps identifié comme *πελαργός* existe dans toute l'Afrique du Nord (cf. DOZY, I, p. 107; et ajouter, pour les auteurs du moyen âge, *Musālim*, IV, p. 198, l. 3, a. f. où بلارجليين est à corriger en بلارجيين). La forme marocaine du mot se retrouve dans les provinces de Constantine, d'Alger, et à Tunis (*bellārēž*, ap. STUMME, *T.G.*, p. 65). Dans la province d'Oran, dans le Sud et l'Est algérois et dans le Sud constantinois, c'est la forme *berrārež* (*ber-rārež*) qui domine. J'ignore où se rencontre la forme بلروج, proche de l'andalou بلروج, signalée par HÉLOT (cf. DOZY, I, 108). — LERCHUNDI, *Voc.*, p. 189, sub *cigüēña*, donne un nom d'unité بلارجة; il n'existe pas à Tanger: «une cigogne» ou «des cigognes» se dit également *bellārēž*. — LÜDERITZ (*Mar. Sprüchw.*, LXX) donne *elbelarež* «les cigognes»

avec l'article; le tunisien connaît aussi la forme déterminée avec l'article (cf. SFUMME, *Nene tun. Sammlungen*, p. 111) et le šelha de Tazerwalt l'a adoptée, à côté de la forme indéterminée (STUMME, *Taz.*, S 40). A Tanger, le mot ne prend jamais l'article, et non plus en Algérie : *ḥellārēz* est «cigogne», «la cigogne», «des cigognes», «les cigognes» (comp. pour le Sud algérois, KAMPFMEYER, *Südalgerische Studien*, p. 228, note 2). Il semble que pour la conscience populaire ce nom soit un nom propre, et même un nom propre où *bel*, *ber* initial représenterait ابو suivi de l'article, ابوالارج (comp. tlemcenien *beššoqšāq* «cigogne» à côté de *būšoqšāq* = ابو شقاشاق). On comparera les intéressantes observations de SCHUCHARDT sur ce mot ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 361, 362.

بلط ḥellot «rouler des yeux tout ronds» se retrouve à Tlemcen, Nedroma, Alger, Constantine; c'est vraisemblablement une dénomination de *bellōt* «gland» (comp. *bellōtā* «prunelle de l'œil» ap. DOMBAY, *Grammatica*, p. 56). Chez les ruraux du Tell algérois et du Tell oranais on dit dans ce sens *bāllōg*; comp. aussi l'omāni *bellah* (REINHARDT, p. 304, l. 13) — Les autres sens algériens de *بلط* (cf. BEAUSSIER, p. 47) sont inconnus à Tanger.

بلع ḥ'la *بلعة* «beaucoup»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 741, sub *sinnúmero*. Ce mot, complètement inconnu aux dialectes algériens, apparaît aussi dans le Sud marocain sous les formes *bīla*, *bīlad*, *bīlat* (cf. SOGIN, *Mar.*, p. 26, note 30). Personnellement, je considère le mot comme issu de *بالعد* «en grand nombre» (comparer la série des adverbes maghribins dans la composition desquels entre la préposition *b* : *ḥēzzēzz*, *ḥēzzōr*, *ḥēzzāf*, *ḥā'id*, etc.). La chute du *و* final, naturelle déjà dans une particule très employée, a pu encore être facilitée par le fait que généralement le mot était construit avec la préposition *d*, et que dans une prononciation rapide la gémiation (originellement la surgémiation) qui en résultait devait être très peu sensible : *ḥēlad dēnnās* (*ḥēladd-dēnnās*) > *ḥēla^d-d'nnās* > *ḥēla-d'nnās*. D'autre part, si la forme parallèle *بلع* donnée par LERCHUNDI, *loc. cit.*, existe vraiment (elle est inconnue à Tanger), il faut l'expliquer peut-être par *بلع عت* «sans nombre».

بلنسي ḥlinsi; *ḥ'rqōq ḥlinsi* «petite prune blanche», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela*; ethnique de *ḥlinsia* «Valence» (prononcé

aujourd'hui à Tanger *ḥalinsia*); inconnu en Algérie; toutefois, à Alger, une variété de prune est dénommée *bēllesīāna* ou *belsīāna* (Alger-juif *bēnsīāna*), ce qui est peut-être à interpréter par *Valenciana*; mais peut-être aussi par بلسيان «Vénitiens», sur lequel cf. NALLINO, ap. *Centenario de M. Amari*, I, p. 352.

بليون *ḥ'liūn*, pl. *ḥlāin* «pièce de vingt-cinq centimes», espagnol *vellon*, cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 669, sub *real*. On n'emploie jamais le pluriel en comptant, mais le singulier déterminé précédé de la préposition *d* : ذالبيون ثلاثة *ḥlāin ill-ḥ'liūn*, ذالبيون ثلاثة *ḥlāin ill-ḥ'liūn* (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 159 in medio); on n'emploie le pluriel que quand on ne spécifie pas de nombre: *sāudo škāra māliā-b'blāin* (= *ḥ'blāin* avec dissimilation) «Il a un sac rempli de vellons». — Le mot est inconnu en Algérie dans ce sens. — D'autre part, *ḥēliūn* n'a jamais à Tanger, pas plus qu'en Oranie le sens algérois et tunisien de «seau, baquet» (origine romane discutée, cf. SIMONET, *Glosario*, p. 44).

بمبة *ḥūmba*, pl. *ḥūmbāt* «bombe» esp. *bomba*; *u'zzēl-ḥūmba* «faire un mensonge» a des équivalents en Oranie : chez les ruraux *ibūneb*; à Tlemcen *ibūmbi*. — Chez les ruraux de la plaine du Cheliff, *būmba* désigne aussi un «grand chaudron en fer».

بنا *ḥenna* pl. *ḥnan* et *ḥennāt* *بنان* «doigt de pied» (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 260, sub *dedo*). Le mot se retrouve dans l'Arabie du Sud avec le sens de «doigt» en général; cf. LANDBERG, *Hadr.*, p. 273. Il n'est pas douteux que *ḥnān* soit, à Tanger, non un collectif mais un pluriel. Le *بَنَان* de la langue ancienne pour nom d'unité *بَنَانَة* est déjà traité comme pluriel, dans un vers, ce qui a paru assez extraordinaire aux grammairiens (cf. SIBAWAIHI, II, p. 182, l. 20; *Lisān el-arab*, XVI, p. 205). Il est vraisemblable que dans les dialectes, la voyelle brève de la première syllabe étant ou disparue ou réduite et de timbre indéfini, *بَنَان* a tout naturellement été ramené analogiquement à la classe des pluriels *فَعَال*. — D'autre part, à Tanger il existe un véritable collectif dialectal *ḥenn*, qui signifie «coup porté avec la pointe du pied»; cf. LERCHUNDI, p. 654, sub *puntapié*. — En Algérie, *benna* n'apparaît qu'à Tlemcen et, à ma connaissance, dans la seule expression *tūḥer-ēbbēna* «il a trébuché»; quant à *bnān*, qui est un pluriel, il signifie dans le parler de cette ville aussi bien «bouts des doigts de main» que «bouts des doigts de pied»: *ḥēmsi s'lā-bnānu* «Il marche sur la pointe

des pieds»; *rāk-iād ṣṣṣṣ ṣṣṣṣ ṣṣṣṣ* «Tu es encore tout petit, tu lètes tes doigts!»; *ulūd-kētčāna ṣṣṣṣ-ṣṣṣṣ ṣṣṣṣ* «Le fils de Ketčāna ayant heurté une motte de beurre s'est fichu les quatre fers en l'air» (dicton tlemcenien par lequel on raille la délicatesse efféminée des Algérois; sur le quartier Ketčāna à Alger, cf. DEVOULX, ap. *R. A.*, 1875, p. 422-424; *ibid.*, 1868, p. 107, 277). — *bnān* n'est pas usité à Alger, mais il est courant chez les ruraux d'Oranie et dans le Sud algérois avec le sens de «pointe des pieds»; quand le mot est en annexion avec les affixes personnels, il prend, par analogie avec les pluriels (anciens duels) des noms de parties doubles du corps, un suffixe *i* entre sa dernière radicale et l'affixe personnel : par exemple, DELPHIN, *Textes*, p. 314, l. 2; p. 342, note FV; de même à Laghouat : *ičstáṣtel ṣṣṣṣ-lā-bnānēh* «Il se faufile sur la pointe des pieds».

بنت *benū*, pl. *bnāt* «fille», a le diminutif *bnūta* comme à Tlemcen et déjà en andalou, cf. *Ulād Brāhīm* p. 119, et BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 405.

بهم *bhēma*, pl. *bhāim* بهائم «bête de monture ou de labour» (chevaux, ânes, mulets, bœufs); comp. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 195. Le *zūila* «bête de somme» des dialectes algériens et tunisiens est inconnu à Tanger. — A Tlemcen, *bhēma* s'entend de toutes les bêtes de labour, de monture et de pâture. — A Nedroma, c'est spécialement «bête de pâture» (moutons, chèvres, bœufs; comp. DELPHIN, p. 250, note 5); à Mogador, *behāim* «bœufs» (SOCIN, *Mar.*, p. 44, l. 2) et à Fez «mulets» (cf. KAMPFMEYER, *Texte*, III, *passim*). Pour les ruraux des trois départements, et aussi à Constantine, et dans le Sud algérois, *bhēma* est essentiellement «ânesse», féminin de *bhēm* «âne» (aussi *bhem* «âne» à Tunis, cf. STUMME, *T. G.*, § 57; à Tripoli, cf. STUMME, *M. G. T.*, p. 74, l. 28, et comp. SNOECK HURGRONJE, *Mekk. Sprichwörter*, p. 12, n° 4).

بهاها *bēha bēha* «tout droit en continuant son chemin sans s'arrêter et aussi sans se presser»; telles sont les nuances que je crois exprimées par cette locution qui se retrouve dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 14, note 38) et dans la plupart des parlers du Tell algérien; dans le Nord tunisien, elle signifie «définitivement».

بو *bō* dans le sens de «père» (*ṣṣṣṣ* «le père») n'est pas courant à Tanger (cf. *sup.*, p. 226 sub *بابا*), sauf dans certaines expressions; par exemple: *ṣṣṣṣ*

ʿulmō «le père et la mère»; *m^l-l^lbū-l^lzēdd* من ابو لجد «du père au grand-père» (de père en fils), qui provient peut-être d'un autre dialecte (le traitement du *l^g* de *لجد* dans cette expression est tout à fait anormal par rapport à la phonétique du tangérois; cette expression se retrouve à Tlemcen, Alger, Constantine; à Tunis, *elbū sazzidd*; cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 50, l. 12). — D'autre part, *bō* est très employé comme premier terme de complexes à l'aide desquels on désigne des individus ou des objets par une particularité extérieure considérée comme caractéristique : *bū-snādēr* «aux longues dents écartées», *bū-kurra* «à la bosse» (bossu); *bū-dēr-bāla* «à la loque» (loqueteux); *bū-noqsa* «au cran d'arrêt» (couteau); *bū-iddo* «à la longue poignée» (espèce de seau), etc. Ce mode de formation est encore très vivant dans le dialecte; tous les jours, de nouveaux sobriquets, formés avec *bō* et un substantif, peuvent apparaître (cf. notamment les noms de la plupart des agitateurs marocains). Les sobriquets formés à l'aide de *bō* s'appliquent à Tanger, comme à Tlemcen, à des choses et à des êtres du genre féminin comme du genre masculin : *bū-hūna* «à la morve» se dit aussi bien d'un «petit garçon morveux» que «d'une petite fille morveuse». Il en est autrement à Constantine, à Tunis et dans les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie : à un masculin formé avec *bū* correspond comme dans les dialectes orientaux un féminin formé avec *umm* (*mmu*, *mu*, *mu*) : *mū-hūna*, en face de *bū-hūna*. — Dans la plupart des cas, il ne semble pas douteux que les formations avec *bō* soient de véritables كنية d'origine arabe; mais il est possible que certaines d'entre elles soient à attribuer à une influence du berbère, où le préfixe *bū* se rencontre, dans un emploi analogue (cf. STUMME, *Taz.* § 37). Les noms à préfixe *bū* dans les dialectes maghrébins pourraient fournir la matière d'une étude spéciale de beaucoup d'intérêt. Il semble bien que, dans de nombreux cas, le préfixe *bū* soit apparu par analogie là où il n'avait étymologiquement rien à faire; il semble aussi que la préfixation de *bū* ait été parfois un moyen d'arabiser des emprunts au berbère.

بوب *būb*, pl. *bībūn* باب بيبان «porte» est féminin à Tanger avec un diminutif *būba* بويبة Il en est de même à Tétouan, à Tlemcen, à Nedroma, à Djidjelli, à Collo, chez les Beni-Moussa du département d'Alger, à Fez comme il ressort de l'onomastique et du style des auteurs modernes (*Ġadūat el-Iqtibas*, p. 122, l. 21 باب الحمرة; *Salūat el-anfās*, II,

47, l. 17 : باب الحمراء avec mise à l'état construit de l'épithète, cf. Tlemcen, p. 154; *Dauhat en-Nāšir*, p. 72, l. 6 باب المعرفة; comp. LUCIANI, *Prolegomènes théologiques de Senoussi*, p. 93, note 3). En Orient, باب est aussi féminin dans le dialecte de l'Iraq (MEISSNER, *Neuarab. Geschichten*, p. 16, l. 35 : *indegget elbab*; WEISSBACH, *Beiträge zur Kunde des Irak-arabischen*, I, p. 1, l. 8 : *ib-bāb-maškūka*). Dans le Maghreb, d'autre part, *bāb* est masculin chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie, à Constantine, à Tunis, dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 26, l. 14, 15, 16; *Houwāra*, p. 60, l. 9, 10); à Alger, il est de genre commun.

بوح Cf. نج.

بيج *theibāh* «s'enrouer»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 705, sub *ronco*. *ubeibāh* «enroué»; à Tlemcen, Nedroma, Alger *ibahbah*, *mbahbah*; chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran, *bahh*; dans le département de Constantine et à Tunis *bhāh*; classique بَح.

بيط *biḥot* «vanneau»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 363, sub *frailecico*; DOMBAY, *Gramm.*, p. 63, *vanellus*. Le mot ne prend pas l'article et n'a pas de pluriel. *biḥot* est «vanneau, le vanneau; des vanneaux, les vanneaux». — *biḥot* «vanneau» est aussi connu dans le Nord constantinois (aussi بييط dans le Nord tunisien; cf. BEAUSSIER, p. 58). La forme la plus courante du mot en Algérie est *bibīṭ* (*bibēt*); en zouaoua *biḥiṭ*. Le nom est vraisemblablement une onomatopée; l'oiseau a été désigné par son cri comme dans toute une branche des langues germaniques.

بيت *biṭ*, pl. *biṭ* «chambre», diminutif *biṭiṭ*, est masculin à Tanger comme à Tlemcen (aussi fém.), à Nedroma, dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 50 *passim*). Toutefois le complexe *biṭ-ḥunāy* «foyer du four» (connu aussi en Algérie et à Tunis; cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 203 *in fine*) est féminin, sans doute parce que *nāy* «feu» est féminin. — Le mot بيت est féminin à Alger, Constantine et chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie (chez les nomades des départements d'Alger et de Constantine, *bēt* est «tente», tandis qu'en Oranie, «tente» est seulement *ḥiṣma*). Le mot est aussi féminin à Tunis avec un diminutif *biṭa* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 68 *in princ.*) et est déjà attesté avec ce genre ap. *Maṣālim* (par ex. IV, p. 64, l. 56; p. 191, l. 9 et suiv.; *جويته* p. 56, l. 2). Il est vraisemblable, comme le propose BROCKELMANN pour le Tigrē *bēt* «maison», que le *t* fi-

nal, occasionnellement signe morphologique du féminin, a déterminé, par analogie, le passage de **بيت** au genre féminin dans les parlers maghribins précités (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 425 *in fine*).

بيد *ʾlā-ḥēid-mān* «en attendant que; pendant le temps que», probablement **على بيد ما أن**, généralement employé comme locution conjonctive, suivie d'un verbe; s'emploie cependant quelquefois comme locution adverbiale, sans verbe subséquent, dans le sens de «en attendant»: *nēzzl̄tha ʾlā-ḥēid-mān* «Pose-la en attendant». J'ai donné ap. *Uḥād Brāhīm*, p. 197, une liste des équivalents andalous et algériens de cette locution; Pedro DE ALCALA a *beidemīn*, p. 60, l. 27; et *beidem*, p. 318, l. 4, confirmé par le **بيدم** de *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 7.

بيلم *ḥēilēm* «osier»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 516, sub *mimbre*. Le mot est connu en Oranie (ruraux, *ḥēilēm*; Tlemcen *bīlēm*); je ne l'ai pas trouvé ailleurs en Algérie. Cette acception de **بيلم** est inconnue aux lexicographes classiques; et peut-être faut-il songer au latin *vimen*, par l'intermédiaire d'une métathèse *vinem* et d'une dissimilation de nasales *vilem*.

بين *ḥēin* «que» représente **يَان** classique; le **ء** précédé de **ي** est passé par **تسهيل** à **ي**: *ḥēin*; puis la semi-voyelle **ا**, comme il est fréquent dans les dialectes maghribins, développé une voyelle brève antérieure (*ḥēiēn*) et absorbé la voyelle brève suivante (*ḥēin*). L'analogie de *ḥēin* «où» = **فَأَيْنَ** = **فَأَيْنِ** a pu aussi exercer quelque influence. — Les équivalents de *ḥēin* tangérois apparaissent dans divers dialectes marocains: *Houwāra*, *buinna*, *buina*, p. 42, l. 4, 5; *b'in*, p. 44, l. 21; Socix, *Mar.*, *bein*, p. 46, l. 7; *bain*, p. 52, l. 15; *bēn*, p. 48, note 91. En Algérie, je ne connais d'équivalents que dans les dialectes juifs d'Alger et de Tlemcen (*bāiēn*) et à Tlemcen musulman dans *ḥēin-la* «que assurément»: *qālli bēin-la-ḡī* «Il m'a dit qu'assurément il viendra» (*la* **لا** particule de renforcement d'affirmation; cf. *Uḥād Brāhīm*, p. 193).

ب

پال *pāla*, pl. *pālūt* **پالّة** «pelle»; espagnol *pala*; cf. FISCHER, *Lieb- und Stichwaffen*, p. 234, note 7; aussi à Alger avec **p** initial: *pala*; mais partout ailleurs en Algérie avec **b**: *bālā*.

برطقز *portqēze* برطقيزي «prune de couleur brun foncé»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela*. Cette prune portugaise est inconnue en Algérie.

بلاصة *plāṣa*, pl. *plāṣāt* بلاصة «place». A Tanger le mot désigne spécialement le marché aux légumes sur lequel cf. *supra*, p. 159, n. 2. — C'est évidemment un emprunt à l'espagnol *plaza*; à Tunis, la forme *blāṣā* est de même un emprunt à l'italien *piazza* (cf. STUMME, *Neue tunis. Sammlungen*, p. 118, l. 7). — En Algérie, dans la plupart des parlers, *blāṣa*; à Alger, *plāṣa*; à Tlemcen, *blāṣ* (sauf dans l'expression *ulēd ḡblāṣā* «voyou»). Cette dernière forme du mot représente sans doute le français «place»; quant aux autres formes à finale *a*, il est possible qu'elles reportent à l'espagnol *plaza*; mais il est possible aussi qu'elles représentent une arabisation du mot français, comme on en trouve beaucoup dans les dialectes maghribins pour les mots européens à finale consonantique (ou à finale *e* muet français); ainsi *litra* ou *ritla* = «litre», *mītra* = «mètre», dans les parlers algériens; *īardā* = angl. «yard», en tangérois, et *īarda* en maltais (cf. FALZON, p. 171); j'ai même entendu de la bouche d'un Saharien *tumbila* pour «automobile»!

بلنچه *plānča*, pl. *plānčāt* «fer à repasser»; c'est l'espagnol *plancha* qui a le même sens; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 617, ne le donne pas. — Le mot est inconnu en Algérie et à Tunis où l'on n'emploie pour «fer à repasser» que *hādīd*. — Le *mikūa*, *mikuāīe* des dialectes orientaux semble inconnu dans le Maghreb.

پنصر *panṣār* «percer le pain avant de le mettre au four»; c'est vraisemblablement l'espagnol *pinchar*. Le mot est inconnu en Algérie.

پنيار *pōniār*, pl. *p'nāīār* «poignard» = espagnol *puñal*. Dans les parlers algériens où le mot se rencontre, le *p* roman a été rendu par *b*: *bēniār*. La forme *muniār* qui apparaît aussi en Tripolitaine (cf. STUMME, *T.B.L.*, p. 136) a son principe dans une assimilation de nasalisation *b-n > m-n*; cf. aussi sur le mot FISCHER, *Waffen*, p. 234, note 2.

بيوة *pīwa*, pl. *pīwāt*, et plus rarement *pūīa*, pl. *pūīāt* «petit pain servant de salaire au fournier»; c'est le castillan *poya*, valencien *puya*, connu de l'arabe d'Andalousie (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 117, l. 24, *poya* = *bollo*), sur lequel cf. SIMONET, *Glos.*, p. 463; et *supra*, p. 143, note 1; à

Cherchel, dans le même sens, *pūā*; à Miliana *būā*, en voie de disparition, avec l'usage du paiement du fournier en nature.

ث — ت

تبنت *ṭbānta*, pl. *ṭbāntāt* تبانئة «tablier de cuir (du forgeron)»; aussi dans le Faḥṣ, «tablier de peau de mouton des moissonneurs»; cf. *Arch. Mar.*, I, p. 236; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 261, sub *delantal*; p. 492, sub *mandil*. — Le mot est connu dans tout le Tell algérien : *ṭbānta* à Tlemcen et Nedroma, et aussi en berbère de la Petite Kabylie; *ṭbānda* à Alger et chez les ruraux des trois départements; *ṭāḥbanda* en Grande Kabylie. Il reporte à l'espagnol *devantal*; mais il est remarquable qu'à Alger juif on ait *bēntāl*, pl. *bnātol*, qui représente une autre forme romane du mot (*avantal?*); cf. SCHUCHARDT, ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 250, note 1. — Dans l'Est constantinois (Guelma, Souk-Ahras, Tebessa) et dans le Nord tunisien, on emploie pour «tablier» un tout autre mot : *meḥnāna* ou *meḥnūna*.

تاجر *tāḡṣr* تاجر est en somme rarement employé à Tanger dans le sens de «négociant»; il signifie habituellement «riche». Employé substantivement, il a les pluriels *ṭudḡār* تجار ou *tāḡ* (تاجر); employé comme adjectif, il reçoit de préférence le pluriel *tāḡrīm* تجارين (*tāḡ* et *ṭudḡār* étant cependant possibles). Ce sens se retrouve à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 70, l. 2) et dans l'Arabie du Sud (LANDBERG, *Dabūna*, p. 1242; *Arabica*, III, 63; RHODOKANAKIS, *Doḡār*, II, p. 5); mais il n'apparaît pas dans les parlers algériens. L'évolution sémantique est la même que celle qui a amené *خواعة*, du sens de «négociant» (DOZY, I, p. 410) à celui de «fortuné» (STUMME, *T.B.L.*, v. 76; aussi dans le Sud oranais chez les Duī Muī); et l'italien *mercante* au tunisien *mārkānti* «millionnaire» (*T.G.*, p. 180), à l'algérien *murkānti* «riche». — *tāḡṣr* est en outre l'habituelle dénomination au Maroc du non-musulman de quelque importance; cf. FUMEY, *Correspondances marocaines*, I, p. 138, 139; DOUÏTÉ, *Merrākech*, p. 38; et comp. pour *خواعة* en Égypte, SPITTA, *Gram.*, p. 137, note 2.

ترك *trək* (ou *trək*) «abandonner une pratique; perdre une habitude»; jamais «laisser» une personne, ou «quitter» un lieu : *tārək ḡslā* «qui a abandonné la pratique de la prière»; *trək-slik ḥad-dūḡḡan* «Quitte

donc cette habitude de fumer! — A la n^e forme, *t̤err̤k* est «confisquer complètement les biens d'un individu» (en parlant du Maḥzen), nom d'action *t̤ētr̤ka*. Des sens voisins existent en Algérie : «dépouiller complètement quelqu'un»; aussi «saisir par voie d'huissier». — La vii^e forme *n̤r̤k* (*n̤r̤ok*) signifie «être abandonnée; tomber en désuétude (en parlant d'une pratique)»; aussi dans l'expression *ānullā-ḡ̤n̤r̤k* «ou sinon, il n'y a plus qu'à abandonner la partie (il faut désespérer d'obtenir)»; à Tlemcen, *n̤r̤ék!* «Débarrasse-moi de ta présence!», qui est inconnu à Tanger.

ترم *t̤r̤ma*, pl. *t̤r̤ām* et *t̤r̤ēm* ترمة «cul». Le pluriel *t̤r̤ām* apparaît surtout avec les pronoms affixes : *ḡāls̤n̤ ḡl̤q̤-t̤r̤āmum* «assis sur leurs derrières»; tandis que *t̤r̤ēm-d̤iāl̤um m̤āḡḡh̤ēm-b̤ḡḡḡā* «Leurs derrières sont tuméfiés des coups de bâton qu'ils ont recus». Quant au duel *t̤r̤m̤n̤* (*t̤r̤m̤eh*), qui se trouve dans la chansonnette de p. 109, l. 60, il n'est pas usité à Tanger dans la langue courante; il est usuel au contraire dans certains parlers algériens où *t̤r̤ma* est non pas «cul» mais «fesse». — Le mot ترمة avec le sens de «cul» ou avec le sens de «fesse» ou avec les deux sens à la fois apparaît dans tout le Maghreb (cf. BEAUSSIER, p. 64 *in fine*; Tunis, *t̤r̤m̤a*, ap. STUMME, *T.G.*, p. 161; Tripoli, *terma*, ap. *M.G.T.*, § 129).

تسع *t̤ās̤* : تاسيع à côté de *t̤ās̤* (plus rare) تيساع, «de l'espace; de la place»; *m̤n̤-t̤t̤ās̤* : «de loin, en espace découvert»; *t̤t̤ās̤* : «de côté; à part». — *t̤ās̤ia* تاسعة, nom d'unité «espace libre», avec un pluriel *t̤ūās̤as̤* : *t̤ā-ll̤āh̤ ḡḡh̤ēr̤-d̤ētt̤ūās̤as̤* «Dieu a donné beaucoup d'espace»; et avec un diminutif : *t̤ūās̤ia* «petit espace libre»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 81, sub *anchura*, et en šelḡa, *tās̤ia*, ap. STUMME, *Taz.*, p. 231. — Nous avons sûrement affaire à des formations secondaires dialectales de $\sqrt{\text{تسع}}$, proprement même de $\sqrt{\text{اتسع}}$; elles se retrouvent en Oranie (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304; *Ulād Brāhīm*, p. 30, note 3), et ont pour équivalent, dans les départements d'Alger et de Constantine, *its̤ās̤*, qui est vraisemblablement le représentant dialectal (de forme très anormale du reste) de $\sqrt{\text{اتسع}}$. — D'autre part, il est possible que ces mots soutiennent quelque rapport avec le *tās̤iia* «large espace» du Sud marocain (SOCIN, *Mar.*, p. 44, n. 104); mais ce dernier, ainsi que le libyque *us̤iie* «large étendue de terre» (HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 86 *in fine*) font beaucoup plutôt songer au *وسية* de DOZY, II, p. 807; SPIRO, *Voc.*, p. 642; VOLLERS, ap. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 636.

تافزة *tāfza*, sorte de grès tendre non pas «tuf» d'après JOLY, *Arch. Mar.*, VIII, p. 317; LÉON L'AFRICAIN (édit. SCHEFER), I, 270, a *tafza* «pierre tivertine». Ce mot, qui à Tanger, ne prend jamais l'article, apparaît dans toute l'Afrique du Nord; en Algérie, généralement *tāfza* (*tāfza*); cf. BEAUSSIER, p. 66, تافزة. Il est vraisemblablement d'origine berbère (cf. DESTAING, *Beni Snous*, I, p. 178, *tafza*).

تقل *tqāl*, pl. *tqāl* = ثقيل «balle de fusil en plomb»; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 18, note 1; le mot est rare à Tanger dans le langage courant.

تغرة *tāgra*, pl. *tuāgēr* توافرة, «poëlon en terre»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 180, sub *cazuela*; *Arch. Mar.*, XVII, p. 117 et p. 115, fig. En andalou, le mot existait avec les sens de «vase» et de «boîte»; cf. DOZY, I, p. 138, تاقرة. Il se trouve aussi dans certaines régions de l'Algérie avec des sens différents du sens marocain: ainsi, chez certains ruraux et bédouins d'Oranie, *tāgra* «jatte en bois» (comp. BEAUSSIER, p. 66, 67, تاكرة et تاقرة); aussi à Nedroma, tandis que le mot est inconnu à Tlemcen; à Teniet el-hadd «coupe en terre»; dans le département de Constantine, il apparaît sous la forme *dāgra*: «vase en terre» à Bougie; «pot en cuivre» et aussi «bocal à poissons rouges» à Constantine; et *dāgra* (à côté de *tāgra*) se trouve aussi en Tunisie avec le sens de «vase en terre» (cf. RENÉ-LECLENC, *Les arts et industries d'ornementation en Tunisie; situation en 1904*, Alger, 1905, p. 6; CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 191, note 3). Le mot existe aussi en šellha et STUMME lui assigne une origine berbère (*Taz.*, p. 227; cf. aussi BASSET, *Nedromah et les Travas*, p. 93, n. 4; *Mission au Sénégal*, I, p. 234). D'autre part, il se retrouve avec des sens analogues au sens maghribin en vieux portugais et en vieux castillan; cf. SIMONET, *Glossario*, p. 525.

تلس *tēllīs*, pl. *tālālīs* تليس, تلالس; 1° «long sac en laine qui sert à transporter des grains»; ce sens existe dans tout le Tell algérien; dans le Sud algérois, *tēllīs* est non pas «sac en laine» mais «sac double en alfa ou en feuilles de palmier tressées» (à Tanger, un sac semblable, mais en palmier nain se nomme *qarš*, pl. *qrūša*); 2° «sorte de tapis ras à raies de couleur», assez semblable au *ħambēl* (cf. *infra*, p. 269) mais de moins belle qualité et moins richement décoré; cf. LERCHUNDI *Voc.*, p. 55, sub *alfombra*; *Arch. Mar.*, XVII, p. 29, note 1. Dans ce

sens, *tellis* ne m'est connu en Algérie, jusqu'à nouvel ordre, que chez les montagnards de la région de Nedroma (pour sac de laine à transporter les grains, on spécifie dans ces parlers *tellis dēlḥzin*). Au Souf, le mot désigne «un tapis fait de vieux morceaux d'étoffe cousus ensemble». — Le mot, vraisemblablement d'origine latine (cf. SIMONET, *Glos.*, p. 526; VOLLERS, *Z.D.M.G.*, 1897, p. 312; contra FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 197-198), désigne à l'origine une espèce d'étoffe, mais le sens de «sac» est ancien, et celui de «tapis» apparaît déjà dans le copte ΘΛΛΙΚ (cf. DOZY, *Noms de vêtements*, p. 369, 370; *Suppl.*, I, p. 150; sur le sens de «caparaçon de bête de somme», indiqué par cet auteur, comp. *Bustān*, éd. d'Alger, p. 270).

تمر *tāmāra* تَمَارَة «fatigue; peine physique»; le mot ne prend jamais l'article. Il se retrouve dans toute l'Oranie, dans le Tell et le Sud algérois, en zouaoua. Il ne m'est connu ni à Alger ni dans le département de Constantine. — A Tlemcen et à Nédroma, il a même donné un verbe dénominal *teumer* «prendre de la peine». — Au Maroc, le mot se retrouve dans le langage de Mogador (SOCIN, *Marok.*, p. 30, note 42) et en šelḥa (STUMME, *Taz.*, p. 230). SOCIN et STUMME ont proposé d'expliquer ce vocable énigmatique par une métathèse de arabe $\sqrt{\text{مرث}}$; peut-être pourrait-on supposer un emprunt ancien du persan تیماره.

تمن *tāmān* «prix» est à mon sens un emprunt du littéraire كَمَن. Il n'en est pas moins très employé dans la langue la plus courante, mais seulement au singulier; le tangérois n'a pas emprunté le pluriel en même temps que le singulier, et il n'en a pas non plus reformé un dialectal. L'allongement des deux voyelles brèves (*tāmān*), et notamment celui de la voyelle de la deuxième syllabe (*tāmān*), est toujours maintenu lorsque le mot reçoit en annexion les affixes personnels vocaliques: *tāmāno*, *tāmāna* (*tāmāno*, *tāmāna*) = كَمَنها، كَمَنه. Mais, dans le mot non pourvu d'affixes, le recul ou le maintien de l'accent sur la première syllabe amène souvent l'abrégement de la voyelle de la deuxième syllabe: *tāman*. Le mot se retrouve avec une vocalisation analogue et la même accentuation à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Texte aus Fes*, p. 19, l. 5 et 6; comp. *Untersuchungen über den Ton im Arabischen*, I, p. 52 *in princ.*) et aussi à Mogador avec *ā* de la dernière syllabe; cf. SOCIN, *Mar.*, p. 14, note 36. — A peu près partout en Algérie, un représentant dialectal de كَمَن classique semble inconnu; cependant dans la Mitidja et dans la plaine du Chelif, *θmen* «prix» est employé; c'est là

une forme bien vulgaire, et non un emprunt à la langue littéraire; elle se retrouve dans le Nord tunisien.

ṭumni تُمْنِي pl. *ṭmāna* « mesure de capacité pour le son et les céréales, équivalente à un 8° de *mudd* » c'est-à-dire, à Tanger, à 8 litres (cf. GILLES, *Le dialecte marocain*, p. 6; cf. pour el-Qṣar el-Kebir, *Arch. Mar.*, II, p. 140; et pour le Faḥṣ, *ibid.*, I, p. 231). — Le *ṭumni* est aussi connu dans la province de Constantine; mais il y vaut 1/8 du *ṣā* صَاع, c'est-à-dire un double décalitre; cf. COHEN-SOLAL, *Mots usuels de la langue arabe*, p. 126.

تَنِي *ṭenna* « attendre » تَانِي à côté de *tsenna* et *ssenna*; cette forme se retrouve chez les ruraux d'Oranie, dans la plaine du Cheliff, dans le Sud algérois (*tenna*); quant au *stenna* اسْتَانِي, qui, dans la plupart des dialectes, est la forme de ce verbe d'origine douteuse, il n'apparaît pas à Tanger; le préfixe de la x^e forme est au reste généralement dans le dialecte de cette ville non pas *st*, mais *ts* passant le plus souvent à *ss*; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 43, 44.

ج

جَبْر *ḡbār* est à Tanger le mot habituel pour « trouver »; de même à Mogador (SOCIN, *Marok.*, *passim*) et en hassania du Sénégal (cf. BASSER, *Mission*, I, p. 327; REYSNER, p. 185. l. 27, etc.). Le mot est aussi connu dans ce sens chez les Houḡāra du Sous, mais dans le parler de cette tribu, il est moins fréquent que *lgā* = لَقَى. En Algérie, *ḡbār* (ḡbār) « trouver » est un mot rural ou bédouin; il est compris à Tlemcen et à Alger, mais peu employé; c'est *ṣāb* qui est généralement usité pour « trouver » en Oranie et dans le Tell algérois, et *lgā* dans le Sud algérois et dans le département de Constantine. — A Constantine, *ḡbār* est proprement « retrouver un objet égaré », comme en andalou (cf. *Vocabulista*, 555, sub *recuperare*); en mallais *ḡabar* est le verbe habituel pour « réussir, ramasser ».

جَبْق *ḡbūga* « Lisbonne »; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 476. Une forme avec aphérèse de *l* initial, tenu analogiquement pour l'article, apparaît déjà dans les géographes du moyen âge (لشِبُونَة à côté de اشِبُونَة). Le *ḡ* tangérois pour ش est dû à l'assimilation de sonorité *sb* > *ḡb* (mais dans les écrits marocains contemporains encore اشِبُونَة; par ex. *Istiḡsa*,

IV. p. 19, l. 12; p. 106, l. 35). D'autre part اشبونة et لشبونة proviennent de la forme ancienne *Lixbona* (en andalou *Lixbóna*, ap. Pedro DE ALCALA, p. 294); et *ḥūga* reporté vraisemblablement au moderne *Lisboa* (juif d'Alger *li:būa*); mais le *g* fait difficulté.

جبل *ḡbli*, pl. *ḡbāla*, «originaire de la province des Jbālan»; cf. MoulIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, *passim*; *Arch. Mar.*, XVII, *passim*. Le pluriel *ḡbāla* ne prend jamais l'article.

جداة *ḡdāda* «poule», pl. *ḡdādāt*, collectif *ḡdād*, diminutif *ḡdiuda*, pl. emphatique ou péjoratif *ḡdāud*, d'où le nom de métier *ḡdāudī* «marchand de poules» (comp. LERCHUNDI, sub *recovery*, p. 673). Cette métathèse de *دجاجة* se retrouve, en Algérie, à ma connaissance, seulement à Tlemcen, Nedroma et Alger-juif; elle existe d'autre part dans les dialectes bédouins du centre de l'Afrique (cf. KAMPFFMEYER, *Beduinendialekte*, p. 196). Elle date à Tanger de l'époque où *ج* était encore *ḡ* affriqué. En dehors des parlers précités, dans l'Afrique du Nord : 1° là où *ج* est *ḡ* affriqué, le classique *دجاجة* est généralement devenu *ḡāḡḡ*, avec l'article *elḡāḡḡ*; le nom de métier *ḡouḡāḡ* «marchand de poules», le pluriel emphatique *ḡiḡān*, usités par exemple à Alger, sont des formations secondaires qui mettent bien en relief la réduction de *دجاجة* à *جاجة*. Cette réduction se retrouve en Syrie et en Palestine (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 259; SALHANI, *Contes arabes*, p. 90, l. 6; BAUER, *Pal. Arab.*, p. 104 *in fine*; LITTMANN, *Mod. Arab. tales*, p. 175, l. 4, 6; p. 200, l. 8; p. 218, l. 5, etc.); 2° là où, à une époque relativement ancienne, *ج* est passé de l'affrication à la spirantisation pure, *ḡ < ḡ*, le mot n'est pas altéré : ainsi chez les Ulād Bṛāhīm de Saïda, dans tous les dialectes sahariens, à Tunis et à Tripoli (STUMME, *T.G.*, § 54; *M.G.T.*, § 76, *džāž*), à Rabāt (FISCHER, *Zum Wortton*, p. 282).

جذج *mžžddžž* «émaillé». Le mot reporte naturellement à l'andalou *مذج* (cf. DOZY, I, 581; IBN GUZMĀN, 35^b, l. 16; aussi pour l'Algérie, BEAUSSIER, p. 263). Mais les lettrés marocains ont complètement perdu de vue la forme originelle du mot et ne la restituent pas dans leurs écrits (écrit *مذج*, ap. *Salwat el-'anfās*, II, 253, l. 5; III, p. 4, l. 4; p. 25, l. 6, etc.). Les transformations subies par ce mot datent, je crois, de différentes époques de l'évolution phonétique du tangérois et mettent bien en lumière les deux tendances entre lesquelles a oscillé le dialecte dans le cas particulier de concours de sif-

flantes et de chuintantes : 1° tendance ancienne à la dissimilation, remontant à l'époque où ج était encore affriqué ġ : *mzeġġeġ* > *mzeddeġ* : c'est cette forme employée du reste parfois à Tanger (*mzeġdeġ*), à côté du plus fréquent *mzeġdeġ* qu'exprime la graphie citée plus haut; 2° tendance nouvelle, apparue avec la spirantisation complète de ج (*ġ* > *z*), à l'assimilation de *z* — *z*² en *z* — *z*², d'où *mzeġdeġ* > *mzeġdeġ*.

جدة *zda*, pl. *zduza* «poulain» = جدة. — *dzēddas* (عجدة) «être vif comme un poulain» (en parlant d'un jeune enfant); nom d'action : *zēdza* «pétulance».

جر Cf. جر.

جرير Cf. جرير.

جرجر *zarzar* «trainer par terre, traîner»; aussi algérien (cf. BEAUSIER, p. 82); naturellement formation quadrilittère de جر.

جرو *zrō*, pl. *zrā* (جر pl. اء), est à Tanger beaucoup plus usité que *kēlb* dans le sens de «chien»; fém. *zāra* «chienne»; diminutif *zrūi*, fém. *zrūa*, pl. commun *zrūāt*. En Algérie *zrō* (pluriels, suivant les parlers, *zrāu*, *zrā*, *zrān*) est seulement «jeune chien» (chez les ruraux et bédouins, fréquemment sans emphase du *r*, et toujours avec l'économie syllabique du classique جر : *zēru* ou *zēru*).

جری *zrā*, fut. *zīri* (avec *r* non emphatique), «courir»; cette première forme du verbe est dans ce sens moins employée à Tanger que la 1^{re}. — *zrā* *zīra* (avec *r* emphatique et fut. *a*) «arriver, survenir» en parlant d'un événement. Ces deux acceptions du verbe se trouvent dans la plupart des parlers algériens, ainsi que les différences d'articulation du *r* et de vocalisation du futur qui les caractérisent; de même dans le Nord tunisien : *zrā* *zīri* «courir»; *zrā* *zīra* «survenir». Le tripolitain, l'égyptien connaissent aussi la double acception de جری, et la distinction corrélatrice de vocalisation du futur (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 137, note 1; VOLLERS-BURKITT, p. 191); et l'andalou l'offrait déjà (cf. PEDRO DE ALCALA, 76, l. 37; 77, l. 30; à côté de 128, l. 12, 13). Par contre, le maltais a le futur *zīri*, aussi bien pour «il courra» que pour «ça surviendra» (cf. STUMME, *Malt. St.*, p. 31, l. 23; p. 54, l. 27). Je ne puis expliquer la vocalisation du futur de *zrā* *zīra* «survenir»

que par l'influence analogique du synonyme *ṭrā ẓēṭra* (طَرَا); c'est, il faut le remarquer, à l'influence de *ṭrā* qu'est due dans les dialectes oranais le changement de *ṣār* (صَار) «advenir» en *ṣrā* (cf. DOUTTÉ, *Un texte oranais*, p. 35, l. 2 et suiv.).

ẓḡrra, fut. *iẓḡrri* «courir» جَرَى. Cette 11^e forme du verbe est plus employée que la première dans le dialecte de Tanger dans ce sens. Elle existait déjà en andalou et se rencontre en maltais (PEDRO DE ALCALA, 128, l. 15; FALZON, p. 88; ILG-STUMME, n° 184; comp. pour l'emploi fréquent des 11^e formes dans les verbes qui expriment l'idée d'un mouvement physique *Uḷād Brāhīm*, p. 91; SPITTA, p. 194, 195). En Algérie, elle ne se trouve, à ma connaissance, usitée dans ce sens, que dans le dialecte juif de Tlemcen; partout ailleurs, *ẓḡrra* (*ḡḡrra*) est «faire courir».

bēḡḡrī «vite; à la hâte» بِالْجَرَى, déjà fréquent en andalou; PEDRO DE ALCALA, p. 361, *bajurī* «prestamente»; BEN GUZMĀN, 4^b, l. 5; 12^a, l. 7; 48^a, l. 11, etc.; aussi en maltais *bilḡiri* «vite» (FALZON, p. 26). Cette locution adverbiale existe un peu partout en Algérie : dans les villes, *belḡrī*, chez les bédouins et ruraux, *bēḡḡrī* ou *bēẓẓḡrī*; à Alger *bēḡrī* indéterminé tandis que *belḡrī* (*rāh belḡrī*) signifie «qui a un cours de ventre». A Constantine, on dit plutôt *b'ḡḡrīa*.

جَرَى Cf. ثَرَى.

جَسْر Cf. ثَصْر.

جعل «mettre» n'est employé à Tanger que dans les souhaits : *āllāh iẓāl-ḡbārāka* «Que Dieu y mette la bénédiction»; *llāh -ḡẓāḡlḡk mēn* «Que Dieu te mette au nombre de...»; *d'ẓānūi u'ddi-flān* «(Ô mon Dieu,) tu me feras épouser un tel». Il en est de même dans la plupart des parlers algériens (on trouve cependant *جعل* employé couramment au sens de «placer, poser matériellement» dans les textes de DESPARMET, *Arabe dialectal, passim*; je l'ai aussi entendu avec ce sens dans les parlers du Sud constantinois). Dans le Sahara oranais, on entend souvent avec métrathèse *lāh-la-iḡḡḡlek* «Que Dieu ne te mette pas...»; cf. d'autres emplois du mot ap. BEAUSSIER, p. 87.

جِغْم *ḡyyma*, pl. *ḡyymāt* (جِغْمَة) «gorgée (de liquide)» est un mot caractéristique, commun à tous les parlers maghribins; à Tripoli *ḡyyma*; cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 294; au Sénégal *جِغْم* «fumer du tabac»; cf. FR. MARIE-BERNARD, p. 221; comp. aram. ܨܨܡܢ. — A Tanger, on emploie à

côté de *zuyma*, *zukfa* qui reporte à *قنفة*; > *zugfa* > *zukfa* (par assimilation de sourdité *gf* > *hf*), et doit être d'origine bédouine. En Algérie, un synonyme bédouin de *zuyma* est *gorfō* (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 216, note 23). Quant au classique *جرعة* donné par BEAUSSIER, il se peut qu'il soit employé dans certains parlers algériens, mais personnellement je ne le connais pas.

جل *zlāil* «pans de vêtements», **جلال** est employé surtout à Tanger dans certaines expressions : *msāssār-ēd-ḡlāil* «aux pans d'habits bien propres» (cf. p. 385, sub *عصر*); *ḡārōq f-ḡlāilō* «enfoui dans ses vêtements». C'est le pluriel d'un *zlāl*, peut-être pluriel de **جل** devenu dialectalement singulier (cf. DOZY, I, p. 203; LANDBERG, *Dabina*, p. 1232, note 2), inusité à Tanger, mais connu de certains parlers algériens (BEAUSSIER, p. 89; notamment à Alger dans l'expression *fālēk fēḡlālek* «Que ton mauvais augure soit pour le pan de ton vêtement!»; cf. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 1307). A Ammi-Moussa, le bord frangé du burnous en laine est *ḡḡlāl*. — D'autre part, *zlāl*, pl. *zella* (أجلّة), dans le sens de «couverture de cheval», qui est courant dans les parlers bédouins d'Algérie, n'est pas connu à Tanger.

جلب *zēllāb*, plus rarement *zēllāba*, pl. *zālāb* (جلابة, جلاب; pl. جلاب) «vêtement ample à manches courtes et larges et muni d'un capuchon»; cf. l'énumération des différentes variétés de ce vêtement ap. MOULÉ-RAS, *Maroc inconnu*, II, p. 16, 17; *Arch. Mar.*, XVII, p. 122, 123; aussi BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 58, 59. Le vêtement et le nom de *zēllāba* (jamais *zēllāb*) sont très connus à Tlemcen et dans l'Ouest de l'Oranie; le nom est connu, mais le vêtement considéré comme marocain, dans l'Est de l'Oranie (cf. le dicton de Sīdi Alḡmed ben Jūsef rapporté ap. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 48, 49); peu connu à Alger, le nom est entièrement inconnu à Constantine. D'autre part, *gillāb* «voile de femme» se retrouve en omāni (cf. REINHARDT, § 53 et p. xxii, l. 2). — La forme *zēllābiya* est inusitée à Tanger, mais courante dans d'autres régions du Maroc (cf. DOZY, I, 204; LERICUNDI, 251, جلابة et جلاب, mais 829, جلابية; EGILAZ et YANGIAS, p. 375; DE FOUCAULD, *Reconnaissance*, p. 11, 23). Elle était andalouse (cf. DOZY, *loc. cit.*) et le mot se retrouve en Égypte (*gullābiya*, *d'allābiya*) pour désigner un vêtement très différent : la blouse de toile bleue longue, ajustée et sans capuchon, des gens de la basse classe. Il existe aussi un vêtement de femme du même nom (cf. ALMKVIST, *Kl. Beit.*,

p. 84). — Dozy, après avoir considéré جلاب comme une déformation de جلباب (cf. *Noms de vêtements*, p. 123 et suiv.), a proposé une autre étymologie du mot (cf. *Suppl.*, I, p. 204, 205). C'est, à mon sens, sa première explication qui reste la plus vraisemblable. Au point de vue phonétique, la disparition par dissimilation de l'un des deux *b* dans جلباب, mot d'origine étrangère (cf. NÖLDEKE, *Neue Beit.*, p. 53) semble très naturelle.

جلس Cf. قلس.

جلى *ǰlā*, fut. *ǰizli*, «chasser, bannir», participe passif *mǰzli*; *ǰǰlā* «être banni» (aussi à Mogador; cf. Socin, *Mar.*, 30, l. 19). Dans ce sens, le mot en Algérie n'est connu que des parlers ruraux et bédouins; «bannir» est uniquement *nfā* à Alger, Tlemcen et Constantine (*mǰnfi* «banni» connu aussi à Tanger), tandis que *ǰlā* y est «exposer la mariée le jour du mariage» (à Tanger *ǰǰrǰr*). A Tripoli, *ǰlā* est «s'expatrier» comme dans le Sud algérois (fut. *ǰǰlā*); et c'est la 1^{re} forme *ǰella* qui a le sens actif de «bannir» (Stumme, *M.G.T.*, p. 5, l. 23, 24; comp. aussi Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 254). — J'ai entendu de la bouche d'un conteur du Sud marocain *ǰlā* dans le sens de «perdre». — Il faut noter enfin que, dans le Sahara et chez les bédouins d'Oranie, *ǰnā ǰlā* est «émigrer loin de» et *ǰǰenna* «bannir» (comp. BEAUSSIER, p. 95, et Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, p. 254).

جمع *ǰāma*, pl. *ǰūāma* جامع, جوامع, est féminin à Tanger comme à Tétouan et vraisemblablement dans d'autres villes du Maroc; toujours masculin en Algérie : 1° «mosquée»; dans ce sens, le mot apparaît très fréquemment à l'état construit avec l'adjectif qui le suit : *ǰāma ǰǰǰida* «la mosquée neuve» = جامع الجديدة (avec dissimilation de *ǰǰǰid* en *ǰǰǰid*); *ǰāma ǰlǰħīr* «la grande mosquée» (aussi à Tlemcen), avec, dans ce nom, l'adjectif au masculin (comp. pour el-Qṣar ap. *Arch. Mar.*, II, p. 150, 151, جامع الكبير, mais جامع السعيدة). Cette construction se rencontre dans le Maghreb pour divers substantifs désignant des édifices ou des localités (*ǰbel*, *bāb*, etc.); 2° «école coranique»; de même à Constantine; en Oranie, on emploie *ǰāma* de préférence à *msīd* (chez les nomades, «tente-école» est *ǰǰǰa*); et chez les ruraux du Tell algérois, *ǰāma* est courant à côté de *msīd*. Au contraire, à Alger-ville, *msīd* est seul usité.

جَنّ *znān* «jardin, verger situé en dehors de la ville», pl. *žuānāṭ*, diminutif *žnūyūn*, جنان, جنانات, جنيون. Le *žuān* est planté d'oliviers, de figuiers ou de vignes; sous les arbres, on sème parfois de l'orge à couper en vert (*qṣel*); cf. *Arch. Mar.*, VI, p. 294; XVII, p. 196. Le mot dans le sens de «verger» existe dans toute l'Algérie, avec généralement le diminutif *ğniyēn* et des pluriels variés: Tlemcen et Constantine *ğnānāṭ*, Alger *ğnāin*, bédouins et ruraux *ğenna* (*ğenna* = اجنة). Il se retrouve dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 72, l. 5), à Tunis (pl. *ağenna*), à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 65, 66) et en maltais (*ğniyēn* pl. *ğonna*; cf. FALZON, p. 95); il était andalou; cf. Dozy, I, p. 220; P. DE ALCALA, 431, l. 30; aussi le pluriel جنانات ap. *Dauḥat en-Nāšir* p. 78, *in fine*. — L'explication la plus proche est celle de Dozy pl. جنان de جنة employé comme singulier (comp. *rūd* «jardin», proprement pluriel de روضة; le pluriel anormal اجنة donné à جنة par les lexicographes et qui est en fait le pluriel de جنان). Mais il ne faut pas perdre de vue جنان = حريم «terrain non bâti entourant la maison et en dépendant» et l'analogie possible de développement sémantique avec عرصة (cf. *infra*, p. 403, عرص). Dans le texte de la *Iḥāta* cité par Dozy dans son article (في الجنان المتصل بدار), جنان est bien جنان. — Il faut noter enfin que جنينة des dialectes orientaux, connu en maltais, à Tunis, à Constantine, et à Alger, est inconnu à Tanger comme dans la plus grande partie de l'Algérie.

جنب *žymb* (*žymb*), pl. *žnaḥ* «côté»; toujours avec cette vocalisation à Tanger, probablement sous l'influence du complexe labial *ub* < *ub*; comp. pour Rabāt, FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note; en Algérie, toujours *ğenb* ou *ğemb* (*ženb*, *žemb*); à Tunis *žneb* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 43).

منجبر *mžnžbr* est la prononciation la plus courante à Tanger de منجبر «couvert de vert-de-gris», et de là «couvert de moisissures vertes» (*z-ž* > *ž-ž*). — *žnžār* désigne à Tanger le «vert-de-gris», tandis qu'en Algérie *ženğār* est proprement l'«acétate de cuivre tinctorial», «vert-de-gris» étant *dženğār* منجبر; cf. BEAUSSIER, p. 274.

جَنجل *žnžlān* «sésame»; aussi avec cette forme dissimilée à Alger musulman, à Fez (KAMPFMEYER, p. 7) tandis qu'à Alger-juif et à Tlemcen *ğelğlān*, à Tunis *žilžlān* (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 60, l. 17), à Malte *ğilğliēn* (ILG-STUMME, n° 180), à Constantine *ğelğlāniā* = ججلان.

L'andalou offrait diverses altérations des sonantes de ce mot (cf. Pedro DE ALCALA, p. 98, l. 20, 23, 24; EGUILAZ Y YANGUAS, p. 204; RUŽIČKA, *Konsonantische Dissimilation*, p. 48). Cf. sur ce mot LANDBERG, *Dašina*, p. 358, note.

جهد *žyhḏ*. L'observation de FISCHER (*Wortton*, p. 283) est juste; ce mot (جهد) ne signifie «zèle» ni à Tanger ni en Algérie, mais proprement «force» et «efforts» (Alger *ǧáh°d*, Tlemcen *žahḏ*) : *má-andúš dǧǧáh°d* «Il n'a pas de force»; *bžyhḏ-álláh naméḥa* «Je le ferai avec le secours de la force divine»; *kǧǧrâb-bǧǧǧáh°d* «Il frappe de toutes ses forces» (Alger : *ǧǧǧrâb má-ǧáhḏo wna-ǧǧǧib*); *ǧǧmél-žyhḏo* «Il a fait tous ses efforts» (dans ce sens, plus fréquemment *mǧžhḏ*). — *žyhḏ-mǧ* «suffisamment pour employer toute la force» : *žyhḏ-ma-ǧǧkul* «suffisant pour subvenir au maximum de sa consommation»; *ǧǧǧ-dǧǧk fǧǧmǧ šḥḥn žyhḏ-ma-ǧǧhmél* «Mets ta main dans l'eau, aussi chaude que tu pourras la supporter»; *žyhḏ-mǧ-fǧḥa ikǧǧno-dǧǧrâin* «ayant tout au plus deux coudées» (LÜBERITZ, *Sprüche*, n° XXXIII); *ǧǧǧs-mǧána žyhḏ-ma-šǧǧǧ-ǧǧǧḥna* «Il s'est assis avec nous, juste le temps de boire le café»; *žyhḏ-mǧ-klá náḏ* «Juste après avoir fini de manger, il s'est levé»; comp. BEAUSSIER, p. 95 et 96.

žyhḏan جهده «et même; et à vrai dire», souvent explétif, ne m'est pas connu en Algérie.

جوج *žūž* (žūž) «deux»; telle est l'habituelle prononciation de جوج à Tanger (comp. pour Rabát, FISCHER, *Mar. Sprich.*, p. 41; pour le Sud oranais et le Sud marocain, *Ulād Brāhīm*, p. 18, note 3). A l'heure actuelle, la tendance à l'assimilation des sifflantes aux chuintantes en cas de voisinage semble dominer en tangérois. — La répartition géographique de جوج «deux» mériterait une enquête spéciale. Les dialectes orientaux semblent l'ignorer entièrement, et aussi les dialectes du Sénégal et du centre de l'Afrique (KAMPPFMEYER ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1899, II, p. 148, 149; GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *Rabah et les arabes du Chari*, p. 55; REYNIER, p. 54). Les dialectes citadins d'Algérie et du Maroc l'emploient à l'exclusion presque entière de اثنتين. Les dialectes du Maghreb oriental et les parlers sahariens d'Algérie admettent par contre اثنتين à côté de جوج (STUMME, *T.G.*, *thim*, p. 125; *M.G.T.*, p. 274, *tnēn*, fém. *tintēn*), de même que le maltais (*zauē*, *ziē*, à côté de *itnein*, *itneī*, *Z.D.M.G.*, 1904, p. 907, 912), et les dialectes andalous (IBN GUZMÁN, 78^b, l. 14; 84^b, l. 16; 85^a, l. 20, à côté de

25^b, l. 13; 29^a, l. 14; 53^a, l. 24; Pedro DE ALCALA, 206, l. 20, 21, *idnei* et *zeuē*; *Vocabulista*, p. 358, زوج et اخنين).

zūza, duel *zūstāin*, pl. *zūz* «paire»; en Algérie, on emploie surtout *zūga* (زغيا), duel *zūzāin* (زغيتين, زغيتين), avec le pluriel *zūz* (à Laghouat *zūzāt*), qui est, en fait, celui de *zūz* employé dans le sens de «paire» à Tunis (زوز) et dans le Sud constantinois.

جوز Cf. زوز.

جوخ *zūha*, pl. *zūhāt* (جوخة) «long vêtement de dessus en drap sans manches»; comp. pour Tétouan, *Arch. Mar.*, XV, p. 149. A Tanger, les musulmans portent peu la *zūha*, mais une *zūha* de couleur sombre est l'habituel vêtement des Juifs. Cf. sur ce mot DOZY, *Noms de vêtements*, 127-131; *Supplément*, I, 230; KAHLE, *Zur Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 28, note 4 et les références; RHODOKANAKIS, *Dofār*, II, p. 9 et les références; WEISSBACH, *I.A.*, p. 40, l. 10 et note. Dans le Maghreb, le mot se retrouve à Tunis (*zūha* «sorte de caftan», STUMME, *T.M.G.*, p. 76, note 3). Mais, en Algérie, il n'est usité à ma connaissance que dans les dialectes juifs d'Alger et de Tlemcen: *gūha* «le grand caftan des rabbins orientaux»; aussi «la soutane des prêtres catholiques».

جوط *dgūtīa* الجوطية désigne à Tanger le marché à l'encan des vieux vêtements et des vieilles armes qui se tient sur la petite place précédant *hāh-lfāh* (cf. *supra*, p. 153, note 2). LERCHUNDI (*Voc.*, p. 68, sub *almoneda*) écrit جوطية. Le terme n'est pas très usité; il est vraisemblable que ce nom a été donné au marché à l'encan de Tanger, comme aussi à celui de Rabāt (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 307), par analogie avec le marché de la place الجوطية, à Fez (cf. *Arch. Mar.*, XI, p. 322; MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle*, p. 232). — Quant au nom de الجوطية, on ne peut guère l'expliquer que par celui des célèbres Chorfa جوطي, sur lesquels cf. *Arch. Mar.*, I, 432.

جيا *zā*, fut. *zī*, «venir», a très fréquemment à Tanger, surtout dans la narration, la valeur d'un simple inchoatif qui peut parfois être négligé dans la traduction française; (comp. pour l'omāni, REINHARDT, p. 262, note 1). En Algérie, il est rare dans cet emploi (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 92), sauf dans le dialecte juif d'Alger. — L'imperatif est *āzi* (à Mogador *zī*, cf. SOGIN, *Mar.*, p. 30, l. 5), qui,

en Algérie, est essentiellement citadin (Alger, Nedroma, Tlemcen, Cherchel; à Constantine, *iḡi* chez les Musulmans et *aiḡi* chez les Juifs; à Tunis, *iḡa*); les ruraux du Tell, d'un bout à l'autre de l'Algérie, emploient dans ce sens, *arḡāh* (cf. *Ulād Bḡāhim*, p. 105); et *tāla* est usité dans certains parlers ruraux et sahariens, comme à Tripoli, dans le Sud marocain et au Sénégal (cf. *Houwāra*, p. 74, l. 16, 19; REYNIER, p. 178, l. 17; aussi conservé en maltais dans *talahaun* «viens ici»; cf. FALZON, p. 410). — Le participe est à Tanger *māzi*, fém. *māzia* (*māziya*) ou *māza* (parfois *māzza*), et le pluriel *māziin* (*māziin*) ou *māzin* (parfois *māzzin*). Ce participe est en Algérie essentiellement citadin (Alger, Nedroma, Tlemcen, Cherchel; à Constantine, usité à côté de *ḡāi*, comme à Tunis, mais moins que lui). Les parlers ruraux et bédouins ne connaissent que *zāi* (*ḡāi*), fém. *zāia* ou *zāiya*, pl. *zāiin* ou *zāiin* (avec deux *i* très nets; par conséquent sous cette forme représentant vulgaire de *جائية*; comp. *Houwāra*, p. 70, *passim*; p. 76, l. 3, 6). L'intervention de l'influence analogique de *مأشى* invoquée par FISCHER est à mon sens l'explication la plus admissible de cette apparition d'un *māzi* dialectal; je crois qu'il ne faut pas manquer de considérer l'union des deux participes dans l'expression *māsi-māzi*, courante dans tous les dialectes maghribins qui connaissent *māzi*. C'est dans cette expression qu'a pu apparaître d'abord, par *اتباع*, une unification des initiales, qui a persisté ensuite pour *māzi* employé isolément. Il faut y joindre que *m* est, pour la conscience du sujet parlant, une préformante normale de participe actif, puisqu'elle est celle de tous les participes des formes dérivées. — Mais il faut considérer d'autre part l'existence des impératifs anormaux *āzi*, *iḡi*, *iḡa*, *aiḡi* dans les dialectes qui précisément connaissent *māzi*; elle semble corroborer l'opinion de LANDBERG que *ماجى* est le participe de la forme parallèle *أجى*, connue de nombreux dialectes (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 18, note; LANDBERG, *Dabīna*, p. 698, 699). Quoi qu'il en soit, il est certain que $\sqrt{\text{جيا}}$, ayant deux «infirmités», était particulièrement propre à fournir dans les dialectes des formations anormales.

جيه *zēha* (*جهة*) «côté, direction»; cette forme, avec allongement de la voyelle brève classique, apparaît dans tout le Maghreb et au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 378, l. 2); comp. aussi WETZSTEIN ap. Z.D.M.G., 1868, p. 192, note 1. Elle était déjà andalouse (par

exemple la graphie جِيَّة ap. IBN GUZMĀN, 27^a, l. 16; 41^b, l. 1). Le pluriel est *ḡāiḡh* ou *ḡhāḡ* comme en Algérie (cf. *Uḡal Bḡāḡim*, p. 139). — La forme *ḡḡh*, avec perte de la voyelle finale, existe aussi à Tanger comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra, passim*). Elle se retrouve dans quelques parlers ruraux d'Oranie; à Tlemcen, seulement dans quelques expressions : *ḡlā-kull-ḡḡh* «de tout côté»: *men-dik-ḡḡḡh* «de ce côté-là»; elle est inconnue par ailleurs en Algérie.

چ

چ *čerr*, fut. *ičurr*, «déchirer dans le sens de la longueur» (par exemple une bande d'étoffe); aussi «ouvrir (la bouche) toute grande» (péjoratif). Le mot est inconnu aux parlers algériens. Peut-être est-ce un dénominatif de *čarra* «un accroc dans une étoffe», qui semble d'origine romane: cf. LERCHENDI, *Voc.*, p. 450, sub *jiron*; SIMONET, *Glos.*, 155, *charra*.

چلق *čellūq*, pl. *člāloq* چَلَلُوق, چَلَلُوق «chiffon». LERCHENDI, *Voc.*, p. 81, sub *andrago*, a *čullāqa*, qui n'est inconnu pour Tanger. — Le mot a des équivalents dans toute l'Afrique du Nord: Alger *čelleq*, mais au pluriel *čūlāloq*; Tlemcen *čelleq*, pl. *člāloq*; Tunis *šāliqa*, pl. *šūlāḡ* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 170); le mot semble inusité à Constantine-ville; par contre chez certains ruraux du Nord constantinois, *šellig* est «pièce d'étoffe dont les femmes se couvrent les épaules». Chez les ruraux et bédouins d'Oranie et du département d'Alger, on a *šelliga*, pl. *šlālig* «chiffon».

چلی *čali* «rivage de la mer»; comp. LERCHENDI, *Voc.*, p. 498, sub *margen*; p. 567 sur *orilla*; p. 699 sub *ribera*. Le mot est complètement inconnu en Algérie. Il est peu admissible qu'il soutienne le moindre rapport avec *čāli* «rivage» de l'iraquais (cf. MEISSNER, *Aenar. Gesch.*, 141); ce dernier doit être ramené, conformément à la phonétique particulière au dialecte, à كَالِي (comp. كَالِي et مَكَالِي).

چَر *čāmir* et *čāmirā*, pl. *čāmirāt* چَامِيرَة, چَامِيرَة «chemise de dessous» (synonyme *lāḡḡāmīḡā*); à Tétonan, «sorte de surtout en laine» (cf. *Rech. Mar.*, XV, p. 112). C'est le pluriel de تَشْمِير (lui-même inusité), à savoir تَشَامِير, où le groupe *tš* s'est résolu en *č*, qui est devenu singu-

lier et a été pourvu de la terminaison du nom d'unité; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 164, sub *camisa*, *čāmīr*; DOZY, I, p. 785; DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 196, note 56. A Tlemcen *tšāmīr*, pl. *tšāmēr*, et à Nedroma *čāmīr*, pl. *čūāmēr*, est le *mšāmār* (*m'šmār*) de Tanger, c'est-à-dire le «cordon bouclé en huit passant derrière le cou avec lequel les femmes se retroussent les manches» (oriental *šumār*; cf. ALMKVIST, *Kleine Beiträge*, p. 70).

چنجر *čunčār* چنچار «petit espace libre ménagé sur le côté de la fosse du four»; cf. *supra*, p. 137. Ce mot, vraisemblablement d'origine romane, est employé dans le dialecte espagnol des Juifs tangérois pour désigner une habitation étroite et misérable.

چنك *činka* چنكة. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 249, donne ce mot sous *chanca* («savate»). Mais, à Tanger, *činka* n'est guère employé que : 1° comme injure entre femmes; 2° au jeu de cartes, pour indiquer les basses cartes (de même à Alger), opposées aux cartes marquantes (*kra*, pl. *kčrāfu*; à Alger, *rōmi* رومي!). Dans le sens de «paire de savates», on n'emploie à Tanger que le pluriel *čunč* (*Salūt el-'anfūs*, III, p. 235, a, l. 14, النعل الشنك, et l. 5, الشنوك). — A Tlemcen, le mot n'est guère connu que dans l'expression *sāmēl k'činka* «très mal fait». Ailleurs en Algérie, le mot est inconnu. C'est le vieux castillan *chanca*; cf. DOZY, I, 225; SIMONET, *Glosario*, p. 154.

چويچو *čuičō* : *tčuičō-t'sšbāh* «le premier point du jour»; le mot semble être le diminutif de *čāučāu*, qui est à Tanger le nom du merle (cf. SIMONET, *Glosario*, p. 156, 157); le sens propre de l'expression serait alors «le merleau du matin», et il faudrait la comparer à l'expression exactement synonyme *l'friūh-t'sšbāh* «l'oisillon du matin» (cf. *infra*, p. 410, sub فرخ); les Jbāla emploieraient dans le même sens *čāuč*. Le mot est inconnu en Algérie.

ح

حب *habb*, fut. *iħobb* (*iħebb*), est surtout employé à Tanger dans le sens de «avoir de l'affection pour» et très peu dans celui de «vouloir», tandis que dans les villes algériennes *habb* est le verbe habituel pour «vouloir»; cf. *supra* بغي.

ħabbēt-h'lāna حبة حلاوة «anis» n'apparaît jamais qu'avec cette

forme indéterminée et ne prend pas l'article; de même à Tunis, à Tlemcen et à Constantine. A Alger et dans la plus grande partie de la province d'Alger, on a *habbet-ell^alāya*, aussi bien dans le sens déterminé que dans le sens indéterminé. A Bou-Saāda, «amis» est *habb't-attība*, et dans la plaine du Chelif *habb-ettība*; cf. DOZY, I, p. 241. L'andalou connaissait dans le même sens حبة حلوة (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 102, l. 11, sub *amis*), d'où l'espagnol *batafolua*, catalan *batakulua* (cf. DOZY et ENGELMANN, *Glos.*, p. 238: EGUILAZ Y YANGUAS, p. 312).

hbīb حبيب n'apparaît guère à Tanger dans le sens d'«ami» que comme corroboratif après *šāhāb*, qui est le mot habituel pour «ami»: *šāhbi* *uāhbībi* «mon ami intime»; aussi dans l'exclamation *ā-bāba-lhbīb* «ô père bien-aimé!», que les enfants poussent sous l'empire de la peur ou de la surprise. — Le sens habituel du mot à Tanger est celui de «oncle maternel»; il apparaît dans ce cas avec la série des pronoms affixes (*hbībi*, *hbībēk*, *hbībō*, etc.) et, mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, garde, comme les autres noms de parenté, l'affixe possessif de la troisième personne: «l'oncle maternel de Maḥbūb» *hbībō d'māhbūb* (cf. FISCHER ap. Z.D.M.G., LI, p. 178 et suiv.). On emploie comme pluriel *hbāīb*, qui, construit avec les affixes (*hbāībi*, *hbāībēk*, etc.), signifie «oncles maternels»: et qui, lorsqu'il n'est pas construit avec les affixes (*hbāīb*, *hbāīb diali*), est employé dans le sens de «amis». Les femmes emploient volontiers *hbāībāt*: *hbāībātī* «mes oncles maternels». — Le féminin *hbāba* signifie «amie» (tandis que *šāhba* est «maîtresse d'un individu»). On emploie comme pluriel, à côté de *hbāīb*, *hbāb* qui sert aussi pour désigner «l'ensemble de la famille», comme à Tlemcen. — Comp. *hbōbo* en omāni, *hābāba* dans toute l'Arabie du Sud et au Darfour, employés pour désigner la «grand-mère»; cf. LANDBERG, *Dabīna*, p. 527; REINHARDT § 136; KAMPFFMEYER, *Beduinendial.*, p. 170, note 2.

حبس *habbās* حباس, employé au pluriel *hbābbāsa*, signifie «les prisonniers» (les gens de la prison); maison n'emploie jamais *habbās* au singulier dans le sens de «prisonnier»; on ne dit que *m'szūn* (*m'szūn*) = مسجون, pl. *m'szūn*. — A Tlemcen et à Alger, *habbās* signifie exclusivement «géôlier».

حباك *hbāka*, pl. *hbākāt* حباكة «couche de crasse»; le mot est inconnu en Algérie dans ce sens; je connais par ailleurs *hbāka* chez les ruraux

d'Oranie dans le sens de «fil mal calibré qui se marie mal avec le tissu d'une étoffe et y fait un défaut»; et à Larba des Beni-Moussa, *gēbēḡ mēl-h^abāka* «Il l'a saisi au collet».

حَبَب *m^hḡḡḡḡḡ*, pl. *m^hḡḡḡḡḡ* حَبَب «mulḡasib»; telle est aujourd'hui à Tanger la forme courante de حَتَسَب; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 69, sub *almotacen*. Elle doit se retrouver à Tétouan (cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 202) et était aussi, suivant le témoignage de vieux Algérois, celle autrefois usitée à Alger. — Le mot حَتَسَب a subi dans d'autres dialectes marocains d'autres altérations; cf. HOEST, *Nachrichten von Marokos*, p. 277; comp. *Arch. Mar.*, VII, p. 392; et DOUTRÉ ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 199.

حَتَا *ḡḡḡḡḡ* (*ḡḡḡḡḡ*, *ḡḡḡḡḡ*)-*d*; la conjonction حَتَى «jusqu'à ce que», suivie d'un verbe, prend très souvent à Tanger dans le parler de certains individus la forme *ḡḡḡḡḡ-d* : *ubdāt-ḡḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ-d-ḡḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ* «Et elle se mit en route jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la maison»; *uḡḡḡḡḡ keḡḡḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ-d-ḡḡḡḡḡ* «Et ils courent jusqu'à ce qu'ils soient fatigués». *ḡḡḡḡḡ* suivi d'un nom ne prend jamais la forme *ḡḡḡḡḡ-d*. Le *d* semble jouer ici le même rôle que le *n* représentant ن du *ḡḡḡḡḡ* des dialectes sahariens d'Algérie. Il est assez difficile à expliquer; on peut songer à *da* = *idā* = إِدَا; on peut songer à *dī*, *ddī*, pronom conjonctif; mais ce pronom n'est pas employé à Tanger, et il faudrait alors que *ḡḡḡḡḡ-d* provint d'un autre parler marocain, ce que l'avenir établira peut-être; enfin il est possible que nous ayons affaire au «Lokalexponent de mouvement» berbère *d*, ou, plus précisément encore, à la particule subjonctive *ad*, dont ce «Lokalexponent» est un des éléments (cf. STUMME, *Taz.*, p. 173, 174). *ḡḡḡḡḡ-d* est inconnu en Algérie.

حَدَا *ḡḡḡḡḡ* حَدَا «une affaire de; environ» est employé, soit à l'état construit : *ḡḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ-ḡḡḡḡḡ* «une affaire de vingt pas», soit déterminé et suivi de la préposition *d* : *ḡḡḡḡḡ d'-ḡḡḡḡḡ-ḡḡḡḡḡ*. — Le mot est connu dans ce sens à Tlemcen et à Nedroma.

mḡadḡ حَدَا «chemin praticable aux bêtes de somme»; je n'ai pas entendu de pluriel. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 164, sub *camino*, donne, à côté de *mḡadḡ*, *mḡadḡḡ* (حَدَاḡ classique), que je ne connais pas à Tanger, avec un pluriel *mḡḡāḡ* déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 625, حَدَاḡ, pl. حَدَاḡ; comp. *infra*, p. 276, *mḡādda*, pl. *mḡāḡid*). حَدَاḡ était déjà andalou (cf. IBN GUZMĀN, 27^b, l. 9); il ne semble connu aujourd'hui en

Algérie que dans le Sud oranais (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 302, 338).

حَدَّ *hāddēd* حَدَّ «repasser le linge»; ainsi dans toute l'Algérie.

حَرَّ *ḥarṛōr* حَرَّرَ : 1° «donner congé à des élèves»; nom d'action *ṭāḥṛēṛ*; *ṭāḥṛēra* «jour de congé»; comp. DOUTTÉ, *Merrākech*, p. 152, et le sens andalou «dispenser de travailler» ap. DOZY, I, p. 262. — Le mot est connu dans ce sens à Tlemcen; ailleurs en Algérie, on emploie *ṣērrah*, et, dans quelques parlers du Sud constantinois, *ṣṛāf* (comp. *Oumāra du Yémen*, p. 36, n. 3); — 2° au jeu de la toupie «ramasser dans le creux de la main la toupie en rotation pour la lancer sur la toupie-cible qu'on pousse vers le trou du but», cf. *supra*, p. 177, n. 1; *ṭāḥṛēra* «action de lancer une fois la toupie de la façon décrite».

حَرَبُل *ḥārḥūl*, pl. *ḥrāḥēl* حَرَبُول «rouleau de pâte très mince». Le mot est aussi connu à Nedroma et à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 113 *in fine*). — *ḥarḥēl* «rouler un *ḥarḥūl*». — Peut-être le *harabul* de PEDRO DE ALCALA (p. 118, l. 5 «borde»; p. 379, l. 17 «repliego») est-il le même mot (DOZY l'enregistre sous *هربول*, II, p. 653; cf. aussi SIMONET, *Glos.*, p. 263). — Dans la province d'Alger, on a dans le même sens, non *ḥarḥūl*, mais *ḥarḥūš*; cf. BEAUSSIER, p. 111.

حَرْش *ḥṛṣā*, pl. *ṭḥāṣ* حَرْشَة «menue friandise» offerte par l'épicier à l'enfant qui vient lui acheter quelque chose pour ses parents; de même un enfant qui mange un gâteau en donnera un petit morceau à un camarade comme *ṭāḥṛēša*; «recevoir et manger cette friandise» est *ḥārṛōš*: *ṣṛāf* *ṣṛāf* *ḥārṛōš* «Donne-m'en un peu à titre de *ṭāḥṛēša*». — Le mot se retrouve, avec des sens voisins, dans la province de Constantine «petite collation»; aussi à Alger et dans le Nord tunisien «casse-croûte»; cf. BEAUSSIER, p. 112. A Constantine-ville, *ṭāḥṛēša* est spécialement un médianoche de fruits secs qu'on sert dans les soirées de noces. — Peut-être faut-il assigner au mot un sens primitif de «apéritif, chose qui excite l'appétit».

حَرْص *ḥārṣe* حَرْصِي; ce mot n'est guère employé que dans le dicton cité *supra*, p. 37, l. 10; de même à Tlemcen. — A Alger, les vieilles gens se rappellent encore que *ḥārṣe* signifiait «agent de police»; mais aujourd'hui, dans le langage courant, je ne connais le mot que dans l'expression *ḡāḥd-āllḥārṣe fēh* «Quel *ḥārṣe* ça fait!» qu'on emploie en parlant d'un enfant méchant. C'est le حَرْصِي de la langue ancienne (cf. BUḤĀRI,

Libās, n° 83) connu de l'andalou (*Vocabulista*, p. 566, sub *sagio*) et enregistré par BEAUSSIER : حرسى, p. 112 (comp. DAUMAS, *La vie arabe*, p. 402, *hharsi*; VENTURE DE PARADIS, *Revue africaine*, 1897, n° 224, p. 109, *arisi*). Le mot est donc aujourd'hui tout près de tomber en désuétude; par une évolution facilement explicable et qui se retrouve pour شرطى (« policier » puis « filou », cf. DOZY, I, 745), il ne subsiste plus qu'avec une signification nettement défavorable, et au reste à peu près uniquement dans des dictons.

حرم *tāhrāmīyat* تحراميات « coquinerie, ruse »; le mot n'est usité que sous cette forme, qui est celle d'un pluriel; le mot ne prend jamais l'article; dans le Sud marocain, il existerait un singulier *tāhrāmīya*, cf. *Houwāra*, p. 50, note dw. — Des équivalents de cette formation berbère appliquée à arabe حرام se trouvent dans toute l'Algérie : Oranie, *tahrāmīyet* et *thaymi*; province de Constantine et Sud algérois, *tahrāmīt*; plaine du Chelif, *tahrāmīt*, etc.

حرى *bāḥya* بحرى : 1° « tout juste; à grand'peine » : *bāḥya-n'qdār-nasmēlha* « C'est à grand'peine que je pourrais le faire »; de même à Nedroma; avec ce sens, cette locution est aussi entrée en šelḥa (cf. STUMME, *Taz.*, § 220). A Nedroma, *bāḥya* exprime encore une idée légèrement différente : *ūttōlqo!* — *lā! būḥya iḥḥōb* « Lâche-le donc! — Non! A la rigueur il serait capable de s'enfuir! »; — 2° « pour qu'à la rigueur » ou tout simplement « pour; de façon que »; ce sens conjonctif s'est développé du sens adverbial précité de *bāḥya*. Lorsque deux propositions coordonnées se suivaient, *bāḥya* adverbial, toujours placé en tête de la deuxième, subordonnant logiquement l'état ou l'acte exprimé par cette deuxième proposition à l'état ou l'acte exprimé par la première, est devenu conjonction, agent de subordination grammaticale: *udāḥ-ḥālt-šeh uḥā^a-ttōšū^a-ttōrr*, *bāḥya kaḥšārli-lqēṭān* « Et j'y introduisis une lamelle de tambourin; à la rigueur (en cas de besoin), elle me retiendrait solidement le cordon (aux doigts) »; d'où : « pour qu'elle me retint solidement ». Ce sens conjonctif de *bāḥya* n'existe pas pour ses équivalents algériens. — Pour le premier sens, ces équivalents sont : à Tlemcen *bēlḥāra*; à Saïda *bēllōḥya* (cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 189, 190); dans tout le Tell algérois *bēlḥāra*. Nous avons affaire dans toutes ces expressions à $\sqrt{\text{حرى}}$ classique, qui apparaît déjà en andalou (بالحرى) avec le sens de « à peine »; cf. DOZY, I, p. 280; fréquent ap. I. GUZMÁN, par exemple 53^a, l. 12.

حزب *ḥazb*, pl. *ḥzāb*, «60^e partie du Coran»; la forme *ḥēzēb* (*ḥēzēb*), où l'allongement de la voyelle brève de la première syllabe est imputable au désir de reproduire la vocalisation classique حَزْب, existe également à Tanger, comme dans tout le Tell oranais (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 58 *in fine*) et aussi à Fez, Alger, Constantine; c'est elle qu'on entendra par exemple toujours à Tanger dans le serment : *ḥāqq-ṣ'ūn-ḥēzēb tāḥera* «par les soixante *ḥizb* purs du Coran!» — Cf. *supra*, p. 189, note 2.

حزّاز *ḥazzāz* «cajoler, amadouer» (un enfant); comp. BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 353, *ḥezzer* «caresser, cajoler». Le mot est inconnu dans les parlers algériens avec ce sens. Toutefois, en Oranie, on emploie *ḥāzoz* حازز avec un sens tout voisin : «chercher à faire disparaître la rancune»; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 313, l. 4; à Tlemcen *ḥāzoz* appartient surtout au langage des enfants : «faire des avances à un camarade avec lequel on était brouillé».

حزق *ḥzōq* «péter»; *ḥāzōq* ^alā-mālo «pétant sur son bien», c'est-à-dire «très riche, ne regardant pas à la dépense». Peut-être faut-il comparer au classique اضرب (cf. HĀRĪRĪ, *Maqāmāt*, II, p. 443). A Alger on dit dans le même sens *ḥāzōq fēlm'lūsāt* «pétant dans des étoffes de drap». — Dans l'argot d'Oranie, *ḥāzōq* est au contraire «misérable; sans le sou»; avec le même sens : *iāḥzōq* ^al-ēlḥūt *iāqlēh* «qui ferait frire du poisson en pétant dessus».

حسّ *ḥēs* «bruit» en général (class. حَسّ); et plus spécialement «bruit de la voix» (la voix elle-même est *ṣōūt*). Le mot, bien connu dans ce sens des dialectes orientaux, est courant aussi, avec des différences de vocalisation (*ḥass*, *ḥoss*, *ḥuss*), dans tout le Maghreb. L'expression *qtār-ālḥēs* «rester coi» (synonyme *qtār-āzẓēi*, cf. *infra*, p. 325; aussi Alger *qtār-ālgrēt*), courante à Tanger, est aussi très répandue dans les parlers algériens, cf. BEAUSSIER, p. 117; DELPHIN, *Textes*, p. 282, note 7. On dit aussi, à Constantine, *tqātṣo ḥsāsu* (avec un pluriel inusité en dehors de cette expression) «Personne ne parle plus de lui».

حسب Cf. حتب et حخب.

حشيش *ḥāšīš* subst. fém., diminutif *ḥēšša*, «graines de chanvre grillées et pulvérisées»; comp. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 231. On n'emploie pas dans ce sens à Tanger *ḥāšīša* qui est habituel

en Algérie (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 110). D'autre part, *h^ašš* n'a pas couramment à Tanger le sens d'«herbe» qu'il a en Algérie; «herbe» est *ḥb̄*: (le proverbe de LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, XX, où حشيش figure avec le sens d'«herbe», doit appartenir à un autre dialecte). — *ḥšššš* «faire usage du hachich». — *ḥššš*, pl. *ḥšššš*, «qui fait habituellement usage du hachich».

حشا *hāša* : 1° s'emploie sans complément avec le sens de «à Dieu ne plaise». Souvent alors il est renforcé par l'adjonction de *ya-mešād-ʾillāh* (الله معاد contaminé par ميعاد; chez les bédouins et ruraux d'Algérie correctement *māšād-ʾillāh*; comp. WRIGHT, *Arab. gram.*, II, p. 342 in medio), ou de *yalʾillāh* (*yallah*, *yallah* = والله; dans le Sahara algérois, والله au lieu de والله, cf. KAMPFMEYER, *Südatger. Studien*, p. 230, L.16; en Oranie, chez les demi-lettrés *ḥšš-ukʿilla* = كآ). On emploie ces exclamations pour marquer qu'on est scandalisé, ou incrédule, à l'énonciation d'un fait inconvenant ou invraisemblable : *ʿlqāde ʿḥāvrāḥ ḫāyto-skrān*. — *hāša-ya-mešād-ʾillāh!* «Le cadi, je l'ai rencontré ivre hier. — A Dieu ne plaise! (ce scandale est invraisemblable)». *hāša* est aussi employé ironiquement; par exemple : *hāša guārēt-ʾākluz-zib̄* «A Dieu ne plaise que les gens de Gonâret mangent du raisin sec!» (Gonâret est un village du Faḥs à 5 kilomètres de Tanger; on se sert de ce dicton dont j'ignore l'exacte origine pour marquer qu'on n'ajoute pas foi à la dénégation d'un interlocuteur); — 2° *hāša* s'emploie suivi du pronom affixe de la deuxième personne ou d'un nom construit, soit directement, soit avec la préposition *men*, dans le sens du français «sauf le respect que je dois à . . . » *ḥššak*, *ḥššakum*, *hāša-ssāmīn*, *hāša-lli-smāsa* ou *hāša-melli-smāsa* (حاشا من اللى يسمعها). Cette formule accompagne la mention d'une chose inconvenante ou impure. Elle peut venir après cette mention; mais le plus souvent, elle vient avant pour en atténuer l'inconvenance en y préparant. On dit aussi *ḥššak* pour s'excuser d'appeler l'attention d'autrui sur un objet impur: ainsi, par exemple, en montrant des souliers usagés, mais non en montrant des souliers complètement neufs (comp. sur حيشاك signifiant «souliers» dans l'Arabie du Sud, et sur حيشا حاشا en général, LANDBERG, *Dabīna*, p. 348 et suiv.). — On le dit encore pour empêcher un individu auquel on doit le respect de vous rendre un léger service matériel (avancer les souliers, secouer la poussière du vêtement) ou pour s'excuser de ne pas l'en avoir empêché à temps. Cf. sur l'emploi de *ḥššak*

en Algérie, BEL, *Djāz̄ya*, p. 81, 82; la bibliographie de حاش حاشا, ap. FISCHER, *Z.D.M.G.*, 1905, p. 814, note 7.

حصر *ia-hāsra* «hélas!» en regrettant le temps passé, répondant au classique واحسرتاه, a toujours un *s* dans les dialectes maghribins. A Tanger, comme à Constantine (*ia-hsra*) et à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 149 *in fine*), le *h* final, très sensible dans la plupart des parlers algériens, (*ia-hāsrah*) a complètement disparu.

hsr, masc., ou *hsra*, fém. حصيرة *hsira* sont usités indifféremment à Tanger avec le sens de «natte», et on emploie aussi indistinctement les pluriels *hsr*, *hsāir*, *hsrāt*. La forme masculine *حصير* est seule classique; mais déjà au moyen âge, la forme féminine *حصيرة* est signalée comme populaire par les lexicographes orientaux (*Miṣbāḥ*, I, p. 95: *وتنايحتها بالهاء عاى*). Cette forme féminine, connue aujourd'hui de l'Égypte et de la Syrie (mais le masculin existe aussi dans certains parlers ruraux de Syrie, d'après une information de A. BARTUÉLEMY), prédomine dans les dialectes maghribins: Tripoli, Tunis, Constantine, Alger, Tlemcen, etc. *hsra* (*hsra*, ap. STUMME, *M.G.T.*, p. 10, l. 7; *T.G.*, § 58): *حصيرة* se retrouve au Sénégal (cf. REYNIER, p. 128), à Malte (cf. FALZON, p. 115); par contre, la Libye a conservé *hsir* (cf. HARTMANN, *L.W.*, n° 68, vers 2). L'andalou ne semble avoir connu que *حصير* (cf. Pedro DE ALCALA, p. 245, l. 37, sub *estera*; *Vocabulista*, p. 592, sub *storium*); peut-être est-ce par un apport andalou que s'explique la présence à Tanger de *hsr* à côté de *hsra*. Enfin, sporadiquement dans les parlers algériens, *hsr* désigne une «grande natte» par opposition à *hsra* «petite natte»: ainsi à Nedroma, à Saïda, à Bou Saâda, et ailleurs sans doute; c'est un des nombreux exemples de l'emploi du féminin comme diminutif dans les parlers algériens.

حصى *hsā-lībān* «encens»; les autres prononciations enregistrées par LERCHUNDI, *Voc.*, p. 425, sub *incensio*, et Arch. Mar., t. VIII, p. 40, note 1 (avec chute de *h* initial, cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, ap. 481; BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 345) ne sont pas courantes à Tanger. Le mot ne prend jamais l'article. Il est aujourd'hui inconnu en Algérie, mais semble avoir été usité à Alger au XIII^e siècle (cf. ABD EN-BAZZĀQ EL-ĠAZĀIRĪ, *Kaṣf er-rumūz*, p. 135). Cf. sur ce substantif composé FLEISCHER, *Klein. Schriften*, II, p. 50. — Quant à la prononciation *lūbān* = لُبَان, avec allongement de la voyelle brève de la première syllabe, elle était andalouse (cf. DOZY, II, 595) et se

retrouve aujourd'hui dans toute l'Afrique du Nord (cf. BEAUSSIER, p. 623; STUMME, *T.G.*, § 18; *Taz.*, p. 204); à Constantine, on entend même *loubāu* avec diphtongaison secondaire.

حضر *mhadra*, pl. *mhadra* حاضرة محضرى « élève de l'école coranique »; comp. LERCHUNDI, p. 289, sub *discipulo*; *Arch. Mar.*, XVII, p. 82. Le mot se retrouve chez les ruraux d'Oranie (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 250, note 6) et est passé en šelḥa sous la forme *amhdār* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 164). C'est un ethnique de حَضْرَة qui signifiait « école » en andalou (cf. DOZY, I, p. 298), et qui est courant avec ce sens au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, 295, sub « école »; REYNIER, p. 151) et dans le Sud algérois (*mahādḡa*); aussi à Tlemcen *mhadra*, et à Constantine *mahādḡa* « réunion des élèves de l'école coranique ».

حفر *hofra*, pl. *hfara* حفرة حفارى « trou »; spécialement « fosse qui se trouve devant la bouche du four banal »; connu aussi à Tlemcen dans ce dernier sens.

حفو *hfā*, fut. *ḡāhfa* حفا : 1° « être émoussé », comme dans toute l'Algérie; 2° « être à bout de forces » : *hfālo qōlbo* « Son cœur n'en peut plus »; *hfā-raqlo* « Son cerveau est sans force ». — A la 11° forme *haffa*, fut. *ihaffi* : 1° « émousser »; 2° « mettre à bout de forces ». — Le deuxième sens de *hfā* et *haffa* ne m'est pas connu en Oranie, ni à Alger, ni à Constantine; il se retrouve toutefois chez les Beni-Moussa de Larba (Tell algérois), dans le Sud constantinois et probablement ailleurs : *hfīt* « Je suis à bout de forces »; *haffāni* « Il m'a mis à bout de forces ».

حكى *hkā*, fut. *ḡāhki*, « raconter »; *hkāia* حكاية « histoire »; à la 11° forme *ḡāka* « se raconter des histoires ». — A la 11° forme *hakka ihakki* est « contrefaire, imiter » (dans la langue ancienne, c'est la 111° forme حاكى qui a ce sens); le « lézard de murailles » s'appelle *h'kkāit-ḡḡlā* « celle qui contrefait la prière » (comp. LERCHUNDI, p. 75, sub *salamanquera*) parce que, avec ses pattes écartées, il semble prendre l'attitude du *suḡūd* (comp. DALMAN, *Paläst. Dīwān*, p. 174). — Dans tous les dialectes algériens, « contrefaire; imiter; faire une grimace » est non pas *hakka* mais *sakka* comme en andalou (cf. DOZY, II, p. 157); et à Laghouat c'est même toute la racine classique حكى qui a un représentant dialectal عكى : *ḡkā ḡḡki* « raconter »; *ḡkāia* « histoire ».

حَلَّ *hal* dans l'expression *kif' n-hô'a 'ulhâl ; 'alêh* (*kif' n-hê'a, kif' n-hôma... 'alêha, 'alêhum*) «Quelle chose admirable!»; on entend soit *hal*, soit *hal'*, soit *hâl*. Je crois qu'il faut chercher dans حَلَّ l'origine de cette expression obscure : «Comme il est beau et qu'il serait doux de pouvoir licitement en devenir maître»; cf. BEAUSSIER, p. 134 : المرأة الحَلَّ للنكاح «la femme qui peut légalement se remarier»; et comp. *h'illel* «donner le moyen d'obtenir légitimement» (en parlant de Dieu), ap. KAMPFFMEYER, *Texte aus Fes*, p. 29, note 1. — L'expression tout entière est au reste inconnue en Algérie.

حَلَقَ *hëlqâ* et *hâlqâ*, pl. *hâlqê حَلَقَه* «dé à coudre»; aussi à Tlemcen et à Nedroma, *hâlqâ*, pl. *h'loq*, et chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran, *halga* (ou *halqâ*), pl. *hlëg*. Alger-musulman ne connaît que *qostbîna* (Cherchel, *qostbîn*; cf. *Observ. sur Beaussier*, p. 472); mais Alger-juif ne connaît que *hâlqa*. A Constantine *hâlqâ* est le «dé sans fond» (*blâ-dmâγ*, c'est-à-dire «sans tête») composé d'un large anneau de fer, tandis que *qostbîla* est le «dé muni d'un fond». حَلَقَة dans le sens de dé à coudre était andalou (cf. Dozy, I, p. 317; mais on employait aussi كَسْتَبَان; cf. *Vocabulista*, p. 346, sub *digitale*; IEN GUZMÁN, 32^a, l. 10); et le mot se trouve encore en maltais (*holqa*; cf. FALZON, p. 122). Le mot est aussi attesté pour le tunisien au moyen âge ap. *Ma'âlim*, III, p. 195, l. 9; mais aujourd'hui, c'est *hūšâ*, pl. *hūos*, qui est employé pour «dé à coudre» dans le Nord tunisien et dans le Sud constantinois.

حَلَمَ. A côté de *hâlqûm* = حَلَقُوم, on emploie à Tanger, avec le même sens de «gosier», une forme féminine *hâlqûma*, qui existe aussi dans de nombreux parlers algériens (*hâlqûm* aussi bien que *hâlqûma* sont toutefois inusités à Alger). Le pluriel *hâlqûm* est aussi couramment employé à Tanger dans le sens du singulier; comp. *hūāzār, mūāhār, hūāfār*.

حَلَمَ *hlëm* «réver», synonyme de *nâm inâm*. — *hlëm* est inconnu à Alger, Constantine et Tlemcen; on n'emploie que *nâm*, avec le futur *inâm*, à Alger, Tlemcen, *inâm* à Constantine. — A Nedroma, *hlëm* est «faire un mauvais rêve» par opposition à *nâm* «faire un bon rêve»; comp. pour le Sénégal, REYNIER, p. 121. — *hlëm* est connu des dialectes sahariens, avec le sens très classique de «avoir un rêve érotique»; chez les ruraux d'Oranie *stahlem*, comme dans l'Oman (cf. REINHARDT, § 182).

حَبِيل Cf. حَبِيل.

حَرى *ḥamri* : 1° subst. masc. «terre rouge ferrugineuse»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 133, sub *barro*; aussi dans dans toute l'Algérie, mais avec des vocalisations différentes de la première syllabe : *ḥamri*, *ḥomri*, *ḥumri*; 2° subs. fém. «variété de figue noire»; cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 201.

حَمَار *ḥammār*, pl. *ḥammāra* : 1° non pas «ânier» mais «conducteur de bêtes de somme pour le transport des bagages» (comp. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 30); — 2° caravane qui effectue les transports d'une ville à une autre (cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 330; DELPHIN, *Textes*, p. 340, note 67).

حَزَاوِي *ḥāmzāwī* «tâleb qui sait le Coran suivant la riwāya de Ḥamza»; cf. *supra*, p. 197, note 1.

حَمِيص *ḥymmīṣ* «pois chiches» (collectif), nom d'unité *ḥymmīṣa*. — La vocalisation anormale du mot dans la langue classique (حَمِيص) ne s'est pas conservée dans les dialectes modernes : dans les parlers orientaux apparaît généralement une forme *ḥummuṣ* (*ḥumbuṣ* avec différenciation *mm* > *mb* en Daḥīna, cf. LANDBERG, p. 342) qui se retrouve, dans le Maghreb, à Constantine et chez beaucoup de ruraux et bédouins d'Algérie (*ḥymmīṣ*, *ḥymmīṣ*). A Tlemcen, on a *ḥumṣ*, à Tunis comme à Bou-Saāda *ḥum's*, nom d'unité *ḥumṣā*, et à Alger-juif, *ḥāms*, nom d'unité *ḥāmsā*. A Alger-musulman on a, aussi bien comme nom d'unité que comme collectif, *ḥmeṣa*. — La forme marocaine semble reporter à la variante حَمِيص signalée par les lexicographes indigènes.

حَط *ḥmṭ* «s'aigrir; devenir acide»; toujours avec *t* à Tanger, pour class. حَض.

حَمَل *ḥammēl* «soulever les pieds de quelqu'un pour lui donner la bastonnade»; nom d'action *ḥāhmila*; *ḥfed-ḥammēl!* «Soulevez-le pour la bastonnade!»; comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 306; inconnu à Alger, où l'on ne dit dans ce sens que *ḥfed*; inconnu aussi à Constantine; mais le mot se retrouve à Tunis et est, du reste, déjà attesté dans ce sens ap. *Ma'ālim*, IV, p. 231, l. 2, 3.

حَمَلَة *ḥamla* : 1° «crue d'une rivière ou d'un ruisseau»; connu dans ce sens dans toute l'Algérie; 2° «fluxion»; comp. LERCHUNDI, p. 359, sub *fluxión*; à Tlemcen, *ḥamla* est spécialement «fluxion des gencives» et «rage de dents» qui est à Tanger *ḥ'ḥōt*.

حمة *hmīa* «union; esprit de corps»; le mot avec ce sens (très bien expliqué par Dozy, I, p. 329) n'est employé que dans le proverbe cité plus haut, p. 63, l. 7; comp. p. 169, note 2.

حنبل *hambël*, pl. *hūḡbël* «sorte de long tapis de laine dont la décoration consiste en raies de différentes couleurs et en bandes quadrillées»; souvent, dans le *hambel* marocain, on trouve l'emploi alterné de deux techniques : tissage proprement dit et point noué; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 55, sub *alfombra*; FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note 2. Le mot, avec la même signification, est connu dans toute l'Algérie et en Tunisie (cf. RENÉ-LECLERC, *Les arts et industries d'art en Tunisie*, p. 13). SNOUCK HUGRONJE le signale à La Mecque avec un sens analogue (cf. *Mekk. Sprichw.*, p. 22, note 2). Déjà au XII^e siècle حنبل «tapis» est attesté à la fois en Andalousie et en Égypte (cf. IEN GUZMÁN, 91ⁿ, l. 1; Nöldeke *Orient. Studien*, I, p. 221, l. 11; ap. *Mawālim*, IV, p. 68, l. 6, le mot semble désigner un tissu pouvant servir de vêtement drapé). Voir encore sur ce mot Dozy et ENGELMANN, p. 101, 102; EGUILAZ Y YANGUAS, p. 156; et sur son origine probable en arabe, NÖLDEKE, *Neue Beitr.*, p. 53, 54.

حنت *hānūt*, pl. *hūnūt* حانوت est le seul mot pour «boutique» à Tanger comme à Tunis, à Malte, en Algérie et au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 289); c'est aussi le seul que donne PEDRO DE ALCALA, sub *tienda*, p. 413. Par contre *dukkān* des dialectes orientaux reparait dans le Maghreb, à Tripoli. — حانوت, commun de genre dans la langue ancienne, est aujourd'hui féminin à Tanger (avec un diminutif *hūnta*), comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Constantine, Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 89, remarque 1). Par contre, dans tout le Sud algérois et chez les ruraux du Tell, il est masculin (diminutif *hūḡnūt*), comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 30, l. 13, 14) et en maltais; chez les Beni-Moussa de Larba, on distingue *hānūt* (masc.) «magasin» de *hānūta* (fém.) «boutique». — *hānūt* est «gourbi» chez certains ruraux du Tell algérois et de l'Oranie (comp. *aḡānu* «chambre» en šelḡa, ap. STUMME, *Taz.*, p. 22; BOULIFA, *Textes de l'Atlas*, p. 325); enfin sporadiquement en Algérie (ainsi dans la plaine du Chelif; sur les hauts plateaux algérois, on dit même *hānūt āidna dūḡud*, probablement par souvenir de CORAN, XXXIV, 10), le mot signifie encore «soufflet de forge», comme au Sénégal (cf. RYNIER, p. 113).

حننت *ḥnāt* حنات «mèches de cheveux qui pendent le long des oreilles»; le mot, que je n'ai entendu qu'au pluriel, n'est pas courant à Tanger; beaucoup de Tangérois ne le comprennent pas. Ce serait surtout un mot du vocabulaire des femmes, et un terme de mépris par lequel on désignerait des *uḡādār* (mèches de cheveux qui descendent le long des tempes, cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 280, *in fine*) sales et peu soignées; peut-être à rapprocher de *ḥāfīt* «assa fetida» qui apparaît à Tanger comme dans tout le Maghreb pour class. حلتيت (cf. Dozy, I, p. 331).

حجر *ḥanzōra* حنجورة désigne la «trachée artère»; on emploie aussi très fréquemment le pluriel *ḥnāzār* حناجر dans ce sens (comp. *hlāqōm*, *mnāḥār*, etc.). — Ce représentant dialectal de classique حنجور est connu avec le même sens à Tlemcen; chez les ruraux et bédouins d'Oranie et du département d'Alger, le mot désigne le «jabot» des oiseaux (plaine du Cheliff *ḥunḡra*). — A Alger, c'est «goitre» (comp. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 2502) ou simplement «pomme d'Adam» (*ʿoqda*) proéminente. — Le mot est inconnu à Constantine.

حنا *ḥentâ* ou *ḥantâ*, pl. *ḥentāʿ* et *ḥnāʿ* حنطة «corporation»; comp. *Arch. Mar.*, II, 134 et suiv. Sur les *ḥantâ* «services» de la cour marocaine, cf. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 196 et suiv. — Le mot est entièrement inconnu en Algérie. Je ne connais pas son origine. Pour l'établir exactement, c'est sans doute à Fez qu'il faudrait enquêter. Il est possible que *ḥantâ*, *ḥentâ* «corporation» reporte tout simplement au classique حنطة «blé»; actuellement ce dernier mot semble inusité dans l'Afrique du Nord; mais il apparaissait en andalou (cf. Pedro DE ALCALA, p. 420, l. 12, sub *trigo*) et le nom de métier *ḥannāʿ* حنّاط «vendeur» ou «mesureur de céréales», est encore bien connu au Maroc et dans différentes régions de l'Algérie. *ḥentâ* aurait d'abord désigné spécialement la corporation des «vendeurs de blé» qui aujourd'hui même semble jouir à Fez de certains privilèges et avait une importance particulière (cf. *Revue du Monde musulman*, IX, p. 629, 630). — Il me paraît peu probable que *ḥentâ* «corporation» soit un emprunt moderne de l'espagnol *junta*, encore employé dans le sens de «consistoire» par les juifs tangérois.

حنك *ḥenka* ou *ḥänka* حنكة, pl. *ḥänkin* ou *ḥnäk*, «mâchoire, bas des joues». Ailleurs au Maroc, on emploie dans ce sens *ḥank* (cf. FISCHER, *Zum*

Wortton, p. 281) comme en Oranie, à Alger et à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 69, 4); la forme *h^anek h^anak* (class. حَنَّك) existe dans le Tell et le Sahara algérois comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 47, p. 43); à Constantine, *hank* est généralement employé; mais la forme *h^anek* se trouve dans l'expression *ḡārb-ell^anek ضرب الحنك* «action de dire des blagues». La forme حَنَّك (non حَنَّك) est connue encore au Sénégal et dans l'Oman (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 306; REYNIER, p. 116, REINHARDT, p. 293, l. 20). Cf. sur ce mot *Ulūd Brāhīm*, p. 62, 63. — Jamais *hank* ou *h^anak* n'est dans l'Afrique du Nord «palais de la bouche» (non plus que dans la plupart des parlars arabes modernes; en Égypte c'est le mot courant pour «bouche»). — Le pluriel tangerois *hankān* est une formation analogique d'après les anciens duels devenus pluriels, dans de nombreux dialectes, pour les noms de parties du corps doubles. Il n'est pas usité avec les affixes personnels; on dit toujours *hnāko huākek*, jamais **hankēh* **hankik*.

حني *hanna*, fut. *ihāni*, «teindre de henné» (*hanna* = حنّاء); dans le sens d'«enduire complètement de henné», il se construit avec un régime direct : *hanna-igūza dūlō* «Il a recouvert d'une couche de henné sa tabatière (pour lui donner une belle couleur brun rouge)»; mais dans le sens «de mettre à quelqu'un du henné aux pieds et aux mains», on le construit avec la proposition *l* (*n*) : *keihāniū n^l rōsa* «On teint au henné les pieds et les mains de la mariée». A Tlemcen, Alger et chez les ruraux d'Oranie, on emploie dans ce dernier cas, non pas *hanna*, mais *rbāt ellāna* «attacher le henné».

حوج *hāz* احتاج «avoir besoin de» se construit à Tanger comme en Algérie avec un complément direct (comp. Dozy, I, 333). Employé impersonnellement, soit avec un verbe subséquent, soit avec un complément précédé de *l*, il signifie : «être nécessaire»; *keihāz-īs^l qsnū* «Il est nécessaire qu'ils interrogent»; *ehāzli zu-d^l lb^l ul shāh* «J'aurai besoin de deux mulets vigoureux»; *ehāzlo ihdēm* «Il lui faudra travailler». Ce sens et cette construction du verbe se retrouvent dans toute l'Algérie et dans l'Oman (cf. REINHARDT, p. 246, note 1).

hāza حاجة : 1° «besoin» : *āna f^lhāza fdik-^lhtāb* «J'ai besoin de ce livre»; 2° «chose» dans le sens le plus général, comme dans la plupart des parlars modernes. — Le pluriel *huāz* حواج (diminutif *huāzāt*) signifie : 1° «besoins»; 2° «objets, ustensiles», surtout «vêtements», comme dans la plupart des parlars et déjà chez les auteurs du moyen

âge (cf. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 303, note 1; *Suppl.*, I, 333). Mais le singulier *ḥāza*, pas plus à Tanger qu'en Algérie, ne peut être employé pour dire «un vêtement». — D'autre part la distinction des pluriels *حاجات* «choses» et *حوائج* «besoins», connue de l'égyptien (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 143), n'apparaît ni à Tanger ni en Algérie.

حوز Cf. حيز.

حوط Cf. حيط.

حون Cf. حيف.

حول *ḥāl*, fut. *iḥūl*, «changer», en parlant de la couleur d'une étoffe. Le participe *ḥāil* *حائل* signifie «vieux», en parlant des aliments susceptibles de conservation (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 665, 666, sub *rancio*). Suivant HOEST (*Nachrichten aus Marókos*, p. 272), *حائلة* se dirait de la laine vieille de deux ou trois ans. Chez les ruraux d'Oranie, *ḥāil* signifie «très vieux» en parlant de tous les objets matériels; à Nedroma, cette épithète ne s'applique qu'au beurre (*dhān*) qui a sept ou huit ans d'âge et qui est très apprécié. — La signification très classique de *ḥāil* «agé d'un an», donnée par LERCHUNDI (*Voc.*, p. 88, sub *añejo*), m'est inconnue à Tanger. — Cf. *infra*, p. 400, sub *فدى*.

ḥauli, pl. *ḥūala* *حواي*, *حواي* est le mot le plus usité à Tanger pour dire «mouton». Le mot est aussi connu à Tlemcen. Dans diverses régions du Tell oranais *ḥauli* est, conformément au sens étymologique, «mouton d'un an» (comp. en libyque HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 154; et pour l'Arabie du Nord, JAUSSEN, *Coutumes de Moab*, p. 373); dans d'autres parlers de l'Oranie, *ḥauli* est «mâle de race caprine ou ovine», et on distingue *ḥāuli nā'ir-ylém* et *ḥāuli nā'ir-umz*. — Dans tout le Tell et le Sahara algérois *ḥauli* est «chevreau» (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 426), et en Tunisie, on emploie parfois le mot dans le sens de «poulain» comme au Sénégal (cf. REYNIER, p. 138; FR. MARIE-BERNARD, p. 60; comp. SOCIN, *Diwān aus Central-arabien*, III, 259). Le mot apparaît dans l'Iraq avec le sens de «veau» (cf. WEISSBACH, *I.A.*, p. 127, l. 8). — Mentionnons enfin qu'on appelle parfois par manière de plaisanterie à Tanger les «rats», *ḥūālu d'ḥmāḥer* «moutons de latrines».

ḥāl *حال* est le mot habituel à Tanger pour «comme»; *ḥāl* *حَال* n'y est pas usuel, tandis qu'il est courant dans d'autres dialectes marocains (aussi maltais *phal*; aussi andalou : fréquent ap. I. GUZMÁN;

Pedro DE ALCALA, p. 172, «como» *bahál*; *Vocabulista*, p. 579, كِبَالٌ «sicut»; aussi au Sénégal, cf. BASSET, *Mission*, I, p. 292). Les dialectes du Sud marocain paraissent employer de préférence *kibhāl* (كَيْفِجَال) qui est aussi très usité à Alger (par ex. *Houwāra*, p. 26, l. 11; p. 62, l. 17; p. 66, l. 30; etc.).

shāl, cf. شَجَل.

hauuāl, pl. *hūāuāl* حَوَالٍ «perche avec laquelle on retourne le pain dans le four»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 411, sub *horno*; p. 575, sub *pala*. Le mot n'est connu en Algérie qu'à Tlemcen où l'on emploie le verbe *houuol* pour «retourner le pain avec le *houuāl*».

hauma, pl. *haumāt* et *h'uum* حومة «quartier d'une ville»; ce sens se retrouve dans toute l'Algérie et à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 98); Dozy donne ce sens comme déjà ancien dans le Maghreb et en Andalousie (I, p. 342), et d'autre part, en Orient, encore que les lexicographes classiques ne l'aient pas enregistré, il apparaît dans HARIRI, *Maqāmāt*, I, p. 15, l. 1: حومات صنعاء, glosé par Eš-ŠARĪSĪ, par جهاتها; cf. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 221.

houya (II^e forme) construit avec un régime direct: «avoir des rapports sexuels avec»; ce verbe est toujours employé dans ce sens à la II^e forme à Tanger, comme à Tlemcen, à Nedro a. A Constantine, on l'emploie à la I^{re} forme, *hūā*, fut. *ihūi*, comme dans certains dialectes marocains (cf. DOUÏTÉ, *Merrakech*, p. 161, n. 1; *Houwara*, p. 61, note ez; STUMME, *T.G.*, p. 163). Euphémisme à l'origine, le mot est aujourd'hui devenu bas et grossier, et on l'évite avec des interlocuteurs auxquels on doit quelque respect (cf. *Th. Nöldeke Oriental. Studien*, I, p. 429; LANDBERG, *Dabūa*, p. 1130). — *hūa* est «coit» à Tlemcen, tandis qu'à Tanger on dit *h'ūāiā*.

hāiz حَايِز (III^e forme de $\sqrt{\text{حاي}}$) «acculer, resserrer à l'écart» serait peu employé à Tanger, et n'apparaîtrait guère qu'au participe *mhāiz* «acculé». Les racines $\sqrt{\text{حاي}}$ et $\sqrt{\text{حوز}}$, partiellement confondues dans la langue ancienne le sont aussi aujourd'hui dans l'Afrique du Nord et dans les dialectes du Sud de l'Arabie (cf. LANDBERG, *Dabūa*, p. 600); ainsi *hāz ihāz* «mettre à part des objets qui vous appartiennent en propre» dans la plupart des parlers algériens; mais, dans le Sud algérois, *hāz ihāz*, *hāi'āz* (III^e forme) n'apparaît en Algérie, à ma connaissance, que dans le Sud algérois; il y a le sens de «chercher à

cerner» et s'y distingue de *hāuuz* «chasser, éloigner» (cf. BEAUSSIER, p. 146).

حيط *haiṭ*, pl. *hīṭ* حَيْط, حَيْرَط; telle est la forme de ce représentant du classique حَائِط à Tanger, comme à Tlemcen, Constantine, Sfax (cf. NARBESHUBER, n° 6), chez les ruraux et bédouins d'Algérie et en maltais (FALZON, p. 109); tandis qu'ailleurs au Maroc, comme en Hadramout (avec un autre sens), en Égypte, en Palestine, à Tripoli, à Tunis, et, en Algérie, à Alger et au Souf, on a *heṭ* (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 33, l. 3; LANDBERG, *Hadramout*, p. 437, l. 2; SPITTA, *Gram.*, p. 45; BAUER, *Pal. Ar.*, p. 63; STUMME, *T.G.*, p. 41; *M.G.T.*, § 71, 6).

حيف *hāfa*, pl. *hīf*, «rocher escarpé»; les pluriels حَوَات de LERCHUNDI, (*Voc.*, p. 633, sub *precipicio*) et حَوَائِف de l'andalou (DOZY, I, p. 338; PEDRO DE ALCALA, p. 347, l. 2, sub *peña*) ne sont pas usités à Tanger. — Le mot est connu dans toute l'Oranie dans le sens de «bord d'un précipice», avec le pluriel *hāfāt*.

حَيّ *haija*, pl. *hīji* (formation analogique) حَيَّة, حَيَّاي «serpent». En Algérie, le mot, avec le pluriel *haijāt*, est usité dans le sens de «vipère» sur divers points du Tell et du Sahara constantinois; aussi dans le Nord tunisien. — A Constantine, à Bou-Saāda et probablement ailleurs, il s'applique à tout reptile et insecte venimeux (le scorpion, par exemple, est *haija*). A Alger-juif, le mot signifie «cancer». — D'autre part *haija* m'est inconnu, dans le sens de «serpent» ou d'«animal venimeux», en Oranie et dans la plus grande partie de la province d'Alger. «Serpent» dans les parlers de ces régions est seulement *hānš* (à Tlemcen parfois *hūnš*). Dans certains parlers marocains, *hanš* est «serpent mâle» (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 31); mais à Tanger *hānš*, pl. *hūnš*, est «lombric» et *hānšu* est «ténia» (comp. en maltais *haneš* «ver» ap. FALZON, p. 112).

خ

خبر *ḥbārmi* = اشخبارني = «Qu'est-ce que j'ai donc?». Cette locution s'emploie pour provoquer une explication franche, en présence d'une attitude malveillante qu'on sent, sans en démêler les motifs. Quoique *ḥbār* reporte sûrement à اخبار, pluriel de خَبْر, le n

de *وتاية* apparaît toujours dans cette expression; et il est remarquable qu'à Tlemcen, à Nedroma, à Alger, on dise dans le même sens *āš-bīni* (اش بيني), jamais *āš-bīā* (اش بينا).

خبز *ḥubz* «pain», terme générique, est féminin à Tanger comme à Nedroma. — *ḥubza* «un pain», pl. *ḥubzāt*. — *ḥābbāza* «boulangère»; comme ce sont à Tanger exclusivement des femmes qui confectionnent le pain pour la vente, le masculin est inusité; mais comme pluriel de *ḥābbāza*, on emploie parfois le pluriel masculin *ḥābbāzīn* à côté de *ḥābbāzāt*.

خط *ḥbot*; on n'emploie guère à Tanger la 1^{re} forme de ce verbe dans le sens de «frapper», alors qu'elle est très usitée dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 15, note 9) et dans les parlers ruraux et bédouins d'Algérie (compris mais peu employé à Tlemcen et non employé à Alger). — La 1^{re} forme elle-même est surtout employée au participe : *mḥābbōt ḥēddmāiāt*, *mḥābbōt ḥ'lyēš* «tout souillé de sang, de boue» (aussi à Tlemcen, mais avec la préposition *fī*). La 5^e forme *ṭḥābbōt fī* «se débattre au milieu (de l'eau, de la boue, du sang)» est d'un usage courant à Tanger, comme dans la plupart des parlers algériens; à Laghouat dans ce sens *ṭhabbâd* avec *ḍ*.

خبع *ḥobba*; *خبع* «cacher»; et à la 5^e forme *ṭḥobba* «se cacher»; de même à Fez; cf. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 17, l. 4. Le mot est inconnu en Algérie où on a *ḥobba* et *ṭḥobba* dans les parlers de Tlemcen, d'Alger et de Constantine, et *ḥzeu ṭhazzen* chez les ruraux et bédouins des provinces d'Oran et d'Alger. — Un renforcement de $\sqrt{\text{خبع}}$ en *خبع* est certain; mais il n'est peut-être pas, malgré l'existence de faits analogues (*توضع > توضع* ap. Socin, *Mar.*, p. 24), proprement dialectal marocain; les lexicographes indigènes signalent anciennement le parallélisme des deux racines *خبع* et *خبع*.

خت **ḥ't* (en alternance avec *ḥt*, **ḥt*) «sœur» n'apparaît qu'employé avec les affixes personnels : *ḥtī* (**ḥtī*), *ḥtek* (**ḥtek*), *ḥtō* (**ḥtō*), *ḥtā* (**ḥtā*), *ḥtāna*, *ḥtūm*, *ḥtūm* (**ḥtūm*, **ḥtūm*). La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté, sans acception particulière des individus entre lesquels elle existe. L'idée de «sœur» en soi reste à peu près inexprimée; sur interrogation, on obtient **ḥtōt* (**ḥtōt*) ou **ḥtū* emprunté à la langue littéraire *الاخت* qui n'apparaissent pas fréquemment dans la langue courante. Lorsque ce mot est mis en rela-

tion d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il garde l'affixe possessif de la troisième personne : « la sœur de l'enfant » *ḥṭo d'ḥāil*; « la sœur de Fāma » *ḥṭa d'fāma*; cf. FISCHER, ap. Z.D.M.G., 1907, p. 178 et suiv., et comp. *infra*, p. 287, *ح* *ḥā. — Le pluriel est *ḥṭāṭāṭ* (de même à Tlemcen; Nedroma, Alger, Constantine) ou *ḥṭ*. Ce dernier qui signifie en fait « frères » (cf. *infra*, p. 287), est de beaucoup le plus employé. Il est le seul possible avec les affixes personnels. Par exemple pour rendre « Ces deux-là sont sœurs », on dira aussi bien : *ḥāduk-ḥṭāṭ* *ḥṭāṭ* que : *ḥāduk-ḥṭāṭ*; mais « mes sœurs, ses sœurs », etc., est toujours *ḥṭī*, *ḥṭo*, etc. jamais *ḥṭāṭāṭ*, *ḥṭāṭāṭo*, etc. De même, en maltais, *ḥṭ* avec les affixes est employé aussi bien pour « sœurs » que pour « frères » (cf. FALZON, p. 139; STUMME, *Malt. St.*, p. 20, l. 31, 32) et en égyptien *uḥṭāṭ* (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 139). Comme *ḥṭī*, *ḥṭo* signifient aussi « mes frères, ses frères » il est fréquent, quand il peut y avoir confusion dans l'esprit de l'interlocuteur, qu'on spécifie : *ḥṭī nsā* (ou *lanṭāyūṭ* = الانثى) « mes frères, des femmes »; *sāndo ṭāṭa-dḥṭāṭo-nsā* « Il a trois frères du sexe féminin », c'est-à-dire « trois sœurs ». — Le diminutif **ḥṭīṭ* n'est employé qu'avec les affixes : *ḥṭīṭi*, *ḥṭīṭek*, *ḥṭīṭo*, etc. *ā-ḥṭīṭi* « O ma chère sœur » est très fréquent dans la bouche des femmes dans le sens de « ma chère amie » (de même *ḥṭī*, *a-ḥṭī-ḥṭāṭāṭ* des Tlemceniennes; cf. J.A., août-septembre 1904, p. 104).

ḥḍ *mḥadda* *مخدة* « oreiller » a à Tanger à côté du pluriel *mḥaddāṭ* le pluriel *mḥāid* de Tlemcen, d'Alger, de l'andalou (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 109; PEDRO DE ALCALA, p. 99, l. 35, sub *almohada*; ap. *Voc.*, à côté de *مخدات* et *مخائد*, aussi *مخادد* qui est confirmé par IBN GUZMĀN, 9^e. l. 16).

ḥdm *ḥdem* signifie : 1° « travailler »; c'est le mot commun maghribin dans ce sens (aussi maltais et déjà andalou; cf. Dozy, I, p. 354; et ajouter comme références aux auteurs maghribins du moyen âge, *Maṣālim*, IV, p. 40, l. 9). Ce sens du mot apparaît aussi dans les parlers de l'Arabie du Sud (cf. REINHARDT, p. 21, l. 1; p. 307, l. 9, 11, 13; RHODOKANAKIS, *Dafār*, II, p. 15, 16); 2° « être le serviteur religieux d'une zaouïa, d'une lignée de chérifs ou de marabouts »; très courant aussi en Algérie, en Tunisie (déjà ap. *Maṣālim*, IV, p. 236, l. 13), et se retrouve dans l'Arabie du Sud; cf. LANDBERG, *Daḥīna*, p. 455, 456, note.

ḥāddām خَدَّام : 1° «laborieux (adjectif)», pl. *ḥāddāmīn*; 2° «ouvrier», pl. *ḥāddāma*; 3° ce «nom de métier» sert de participe présent à *ḥāēm* dans le parler de Tanger, suivant un processus qui se retrouve pour plusieurs autres verbes (cf. وقى, هود, قیل), qui était déjà andalou et se retrouve sporadiquement ailleurs (ainsi en maltais *addēi* = عَدَّاي «passant», cf. STUMME, *Malt. St.*, p. 109, l. 2, 3). Dans cet emploi, le mot a toujours pour pluriel *ḥāddāmīn*: *ḥāddāmīn* «Je les ai trouvés travaillant». D'autre part, *ḥāddām*, dans un emploi très comparable au *sammāl* (*sam*) des dialectes syrien, nedj-dite et égyptien, se place devant un verbe au مضارع et lui donne le sens de «être en train de»; mais à la différence de *sammāl*, il s'accorde toujours en genre et en nombre avec le sujet: *ḥāddām* *ḥāddām* *ḥāddām* «tandis qu'il est en train de délivrer...» *ḥāddāmīn* *ḥāddāmīn* «tandis qu'ils sont en train de laver».

ḥāddām خَدِيم «serviteur religieux» a pour pluriel *ḥāddāmīn* خَدَّامٌ, en fait pluriel de *ḥāddām* qui est inusité dans ce sens.

ḥādēm, pl. *ḥādēm* خَادِم, خَدَم, diminutif *ḥāddāmīn*, a, à Tanger comme dans tout le Maghreb, le sens de «négresse» (aussi ap. FALLS, *Beduinlieder der libyschen Wüste*, pièce 14, vers 7; pièce 78, vers 8; HARTMANN, *L.W.*, n° 20, vers 11), que lui connaissait déjà l'andalou (cf. IBN GUZMĀN, p. 86^a, l. 14; comp. pour le tunisien du moyen âge, *Marālim*, III, p. 28, *in fine*; 145, l. 17); le sens de «domestique femme» est attesté pour ce mot par les lexicographes indigènes; et LANDBERG (*Dabīna*, p. 456, note) a réuni pour ce sens un certain nombre d'exemples tirés du ḥādīts; comp. *Ḥamāsa* d'EL-BUḤTUBĪ, p. 198, vers 2, 3; et EL-ĠĀMĪ, *Buḥalā'*, p. 11, l. 4; p. 156, l. 1.

ḥāddāmīn, pl. *ḥāddāmīn* خَدَمِي, خَدَامِي «couteau», est masculin à Tanger comme dans la plupart des parlers algériens, tandis qu'à Tlemcen il est féminin. Le mot est inconnu à Casablanca (cf. FISCHER, *Heb- und Stichwaffen*, p. 233); il le serait aussi à Tétouan (*Arch. Mar.*, VIII, 299, note 5). C'est un des mots caractéristiques du Maghreb. A Tunis, il apparaît sous la forme *ḥāddāmīn* (assez rare), et dans la plupart des parlers algériens c'est le mot habituel pour «couteau». Il était déjà andalou (Pedro DE ALCALA, p. 161, l. 33; *Voc.*, p. 327, خَدَمِي, pl. خَدَامِي, et d'après le contexte, probablement *ḥāddāmīn* «avec des couteaux» à lire pour *ḥāddāmīn*, ap. IBN GUZMĀN, 17^b, l. 18). — L'origine même du mot est obscure; on peut songer à classique $\sqrt{\text{خَدَم}}$; on peut songer aussi pour un objet en fer d'usage journalier à une désignation euphémis-

tique à l'aide de $\sqrt{\text{خدم}}$ (comp. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, 1, 434, 435); on comparera aussi dans le dialecte sud-arabique de *Dabīna*, تَدْمَة «couteau de cuisine», ap. LANDBERG, *Dabīna*, p. 455, note.

خرج *ḥarrǧǧ* : 1° «avoir achevé une fois tout le Coran en cours d'études»; il faut peut-être comparer à تَخْرَج «avoir achevé ses études et passer maître», très courant dans la langue du moyen âge, et sur lequel cf. *Geogr. arab.*, IV, p. 233; 2° «réciter tout le Coran à l'occasion d'une solennité». Le nom d'action est تَحْرِيزَة qui signifie : 1° «achèvement des études coraniques»; 2° «récitation solennelle de tout le Coran»; connu aussi à Fez (cf. GAILLARD, *Une ville de l'Islam, Fez*, p. 162, 163; AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 328) et en Oranie; inconnu à Alger et Constantine; comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 306.

خرص *ḥorṣa*, pl. *ḥorṣ* et *ḥrāṣe* خَرْصَة, خَرْصَى, خَرَصَى : 1° «anneau ou boucle sans ardillon»; 2° «large boucle d'oreille» (cf. EUDEL, *Dictionnaire des bijoux*, p. 106, 107); 3° «poignée tressée de la natte»; 4° «anneau-heurtoir de la porte»; comp. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 226. Cette forme féminine déjà attestée à côté de la forme masculine خَرْص chez les lexicographes indigènes se retrouve à Tlemcen, où *ḥorṣa* est comme à Tanger «anneau-heurtoir de la porte» (à Alger *ḥalqā* comme à Tripoli *ḥalga*; STUMME, *M.G.T.*, § 129). Mais chez les bédouins d'Oranie, on a la forme masc. *ḥurṣ*, pl. *ḥrās* «grande boucle d'oreille» (comp. DELPHIN, *Tertes*, p. 193, note 40).

خريف *ḥrīf* خَرِيف, subst. masculin à Tanger comme dans les départements d'Alger et d'Oran; au contraire, féminin à Constantine (cf. *infra*, p. 362, sub صيف) : 1° «automne»; 2° «fruits frais», collectif opposé à *fākīa* «fruits secs»; dans les départements d'Alger et d'Oran, *ḥrīf* n'est usité que dans le sens de «récolte des fruits d'automne»; comp. BEAUSSIER, p. 164.

خرق α. *ḥrāq* «percer de part en part» (par exemple : une montagne en y creusant un tunnel, un ennemi en lui passant le sabre à travers le corps. — β. *ḥrēg* : 1° «faire une déchirure, un accroc; crever (un tambour, une feuille de papier)»; *ḥurga* «accroc»; 2° «enfiler un vêtement» (expression péjorative); dans cette acception, le mot n'est connu en Algérie qu'à Nedroma; mais à Alger, on dit dans le même sens *čēkk*, proprement «piquer».

خزر *ħzər* «regarder fixement»; très employé dans toute l'Afrique du Nord; Tunis *ħzar* (STUMME, *T.G.*, p. 164); Tlemcen, Nedroma, tous les ruraux d'Oranie et du département d'Alger *ħzər*; Alger musulman et Constantine *ħzār*; Alger juif *ħzər*, avec assimilation de sonorité $ħz > ħz$.

خزن *ħzən*, pl. *ħzāin*, خزين, خزائن «magasin, entrepôt», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 63, sub *almacén*. Le mot, dans ce sens, est inconnu en Oranie (il y signifie «chose mise en réserve», cf. DELPHIN, *Textes*, p. 276 note 1), mais se retrouve dans le Sud algérois.

خزي *ħzā* : 1° «être couvert d'opprobre»; dans ce sens, le verbe n'est employé qu'à la deuxième personne du singulier du parfait, comme formule de malédiction : *ħzīt* «Puisses-tu être couvert d'opprobre», et de là : «Puissé-je ne plus te voir». *ħzīt s^olā-šārḥēk-ʔlḥānēz* «Honte à toi pour tes procédés répugnants». Cette expression doit, je crois, être expliquée par خزيت, emprunté à la langue classique; le caractère d'emprunt apparaîtra clairement si l'on songe que, d'une part, le dialecte ignore, sauf dans des formules conservées ou empruntées, l'emploi optatif du parfait (للتمتي); que, par ailleurs, dialectalement, la deuxième personne singulier du parfait a pour désinence non pas *t* mais *ti*. — *ħzīt mēmēk* «Je suis excédé de toi, disparais à mes yeux!» atteste par sa construction la perte dans la conscience du sujet parlant de la valeur originelle de *ħzīt* = خزيت; *ħzīt u'awālt* = خزيت وبعنت, formule de malédiction plus forte, également usitée, montre, par le barbarisme pédant du second terme, le sentiment d'un emprunt à la langue classique; à Alger, on dit *ħzīt awālt*, ayant pour équivalent chez les ruraux du Tell algérois *ħzīātēn awālatēn* = خزيّة وبعنة. — A Constantine, on a dans le même sens *ħzēit*, où la diphtongue, non justifiée étymologiquement, et exceptionnelle au reste dans le dialecte, prouve aussi la préoccupation maladroite de s'éloigner du parler courant, et de se rapprocher d'une prononciation classique. — Notons encore à Tanger *šōmmāy s^olā-ħzīt*, mot à mot : «retrousser ses manches pour dire : sois couvert d'opprobre», c'est-à-dire : «injurier sans retenue». — 2° «couvrir d'opprobre et de confusion»; dans ce sens, *ħzā* est le représentant de la 14^e forme أخزي.

خصر Cf. خصر.

خسل *hsēl* «laver» = غسل; cette assimilation de sourdité ($\gamma s > hs$) se retrouve dans la plupart des dialectes citadins de l'Afrique du Nord, Tunis, Constantine, Alger, Tlemcen; mais elle n'apparaît pas à ma connaissance dans les dialectes ruraux et bédouins. Elle existe aussi en syrien, en palestinien et en maltais (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 162; E. LITTMANN, *Volkspoesie*, p. 14, l. 2, a. f.; BAUER, *Pal. Ar.*, p. 243, note 1); déjà en andalou; cf. PEDRO DE ALCALA, p. 246, l. 34.

حشب *hāšba*, pl. *hāšeb* et *hāšbāt* خشبة : 1° «poutre»; 2° «piège à lapin ou à chacal»; le mot est inconnu en Algérie dans ce dernier sens, avec lequel il a été emprunté par les dialectes berbères du Nord marocain (cf. BIARNAY, ap. *R.A.*, 1910, p. 123, note 1).

خشم *hām* est parfois entendu pour et à côté de γsim = عشم «rustre, peu expérimenté» (comp. HARTMANN, *L.W.*, p. 189 *in medio*); il y a, en contact, assimilation de sourdité : $\gamma š > hš$; mais quand le contact cesse, l'assimilation cesse et l'on a, au pluriel, toujours $\gamma šma$.

خص *hōss*, fut. *iḥōss* «faire défaut à, être nécessaire à»; *h'ššök* ou *kpi-h'ššök* «il t'est nécessaire, il te manque» ou, avec un sens affaibli, «il serait désirable pour toi». خصّ, déjà andalou dans ce sens (PEDRO DE ALCALA, p. 249, l. 1, «faltar»; *Vocabul.*, p. 334, sub *deficere*), est attesté dans l'arabe maghribin du moyen âge (cf. DOZY, I, p. 375; *Maṣālim*, IV, p. 195, l. 3). C'est un des mots caractéristiques du vocabulaire maghribin; il se trouve de Tripoli au Sous (STUMME, *T.M.G.*, p. 72, l. 27; *M.G.T.*, § 49, p. 234; SOGIN, *Mar.*, p. 11, note 15; fréquent ap. *Houwāra*; aussi passé en chelha; cf. STUMME, *Taz.*, p. 186), et est courant dans tous les parlers algériens. La hassania du Sénégal le connaît aussi (cf. REYNIER, p. 192, l. 8). Le substantif classique خصاصة «manque, pauvreté» montre l'existence, déjà dans la langue ancienne, du sens maghribin de la racine خصّ. D'autre part, pour certains dérivés modernes de cette racine, il est permis de songer à une confusion avec racine خسّ (ainsi *hššs-ēl^aqol* «manquant de sens» peut-être = ancien خسيس; cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, p. 155 *in fine*; DOZY, I, p. 370 خسس «déficit»; LITTMANN, *M. Ar. tales*, p. 149, l. 11, خاست «ayant en moins»). — L'expression *mā-h'ššök uḥ'ššök* de p. 69, l. 22, est connue des ruraux des provinces d'Alger et d'Oran : *hāššök uḥāšš-hāššök uḥāšš-gōl'bek* (ainsi par exemple chez les Ulād Brālīm); c'est surtout une expression de femmes. — Au lieu

du *ħəss-əmmuáh* «Il ne manquerait plus que ça!» (mot à mot : «il manque à sa mère») de la langue familière de Tlemcen et d'Oranie (cf. *J. A.*, juillet-août 1904, p. 86) qui a des équivalents dans les provinces d'Alger et d'Oran (*ħəss-əmmú* dans la plaine du Chelif; *ħəss-əmmáh* à Alger). on emploie à Tanger *mā-ħəss bəbáh* (*bəbák, bəbáha*) *γēr*, mot à mot : «il ne manque à son père que»; *əya mā-ħəss-bəbáh γēr-itáržem* «Oui vraiment! Il ne manquerait plus que ça qu'il remplisse les fonctions d'interprète! (il en est incapable et la chose est inadmissible)».

ħsār = class. *خسر* : 1° «perdre», par exemple au jeu; 2° «dépenser». ce deuxième sens se retrouve dans l'Arabie du Nord (MUSIL, *Arab. Petraea*, III, 295, l. 18; LITTMANN, *Mod. Ar. tales*, p. 254, l. 18) et du Sud (cf. LANDBERG, *Dabina*, p. 824; 952, note 2; RHODOKANAKIS, *Dofar*, II, p. 16). A Tlemcen, à Alger, à Constantine, le mot signifie «dépenser» d'une façon générale, comme à Tanger; chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois, c'est «dépenser inutilement». Le mot reporte à classique *خسر*; la prononciation avec *s* se retrouve à Tlemcen, à Alger, à Tunis et à Tripoli (STUMME, *T.G.*, p. 9, § 8; *M.G.T.*, p. 295, 296) mais non à Constantine ni dans la plupart des parlars ruraux et bédouins, *ħsār*; par contre, dans tous les parlars algériens sans distinction, le représentant de classique *خسارة* sonne *ħsāra* (*ħ^ssāra*) «dommage» (emphase psychologique?).

ħdār, pl. *ħōdār* = class. *اخضر*, pl. *خضر* : 1° «vert»; 2° «pas cuit», en parlant du pain, des légumes, de la viande; ainsi à Tlemcen, Nedroma, Alger. Par contre, à Constantine et chez la plupart des ruraux, on emploie ce mot en parlant de la viande (*ħdār* ou *dħdār* suivant les dialectes), mais non en parlant du pain.

ħādra *خضراء* est à Tanger «hachich»; ainsi appelé à cause de sa couleur verte; le mot n'est pas connu dans ce sens en Algérie; mais il faut y rattacher l'expression *ħōddōrha* «Il a fumé le kif» de Nedroma. A Alger et à Tlemcen, *ħōdya* désigne «l'absinthe» (aussi à cause de sa couleur verte).

ħāddār *خضر* «commencer à pousser, en parlant de la barbe» : *ħāddōr šuārbo* «Ses moustaches ont poussé»; ou «avoir une barbe qui commence à pousser» : *ħdā-ihāddār-ššūārēb* «Il a des moustaches naissantes»; on emploie parfois dans ce sens, par plaisanterie, l'énigmatique *ħyārħ ħāddār* de p. 47, l. 4 (cf. aussi *supra*, p. 56, note 1) : on

dit d'un jeune homme qui commence à avoir de la barbe : *lyārb hād-dār ia-kedār* (يا كيدار) «Le Maroc est tout vert, grand carcan!» L'emploi du verbe *خضر* dans ce sens se retrouve dans toute l'Algérie avec les deux mêmes constructions qu'à Tanger. Chez les bédouins et ruraux généralement *hēār sārbu* (اخضار 1^e forme dialectale); cf. BEAUSSIER, p. 170; DELPHIN, *Textes*, p. 250, note 6. L'équivalent de ces expressions existe déjà dans la langue classique (cf. EŠ-ŠARĪŠI sur *Maqāma* XXXIX, *in princ.*). Il est intéressant qu'à Laghouat on dise dans ce sens, non pas *hēār*, mais *zrāg sārbu* «sa moustache bleuit».

خطل *mōhtāf*, pl. *mhāt*. *خطان*; outre les sens de «crochet» et de «ancrer», le mot a aussi à Tanger le sens de «croc-en-jambe» qui se retrouve chez les ruraux du Tell oranais.

خطا *hāt* «manquer» (ne pas atteindre le but); «manquer à» (faire défaut à), construit avec un complément direct; ce verbe a le plus souvent, à Tanger, un futur *ihāt* comme à Tlemcen et à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 20), ce qui autorise à y voir un représentant de *خطى* ancien. — A Alger, à Constantine et chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le mot avec ces deux sens et dans divers autres (cf. BEAUSSIER, p. 171) a toujours un futur *ihāt*, ce qui autorise à y voir un représentant de *خطأ* classique; cf. DE GOEJE, *Glossaire du Diwān de Moslim*, XX; *Geogr. arab.*, IV, p. 227. — *ila-hātā* *شي خطأ* «si on en excepte» reste invariable: «excepté elle» *ila-hātā hēia*; «excepté nous» *ila-hātā-huā*. — A Tlemcen, on dit dans le même sens *ila-hāt-mēn* (avec toujours le féminin dans le sens impersonnel): «excepté nous» *ila-hāt-mēna*; «excepté Ben 'Alī» *ila-hāt mēn-bēn-'lī*; comp. aussi le *mhāt* de *Houwāra*, p. 68, note 1^{re}.

hātā: 1° «faire manquer un but à quelqu'un»; 2° «négliger, manquer à l'accomplissement d'un devoir»; *kīhāt-e-dgāma-b'zāf* «Il manque beaucoup l'école»; *sōmro ma-kēihāt-sslā* «Il ne manque jamais de faire la prière»; inconnu dans ce sens en Algérie.

خفي *mūhfīa*, pl. *mhāfi* *خفية*, *خافي* «jatte profonde en poterie ou en métal émaillé (*uṣṣqā*)»; le mot était andalou (cf. DOZY, I, p. 387; EGUILLAZ Y YANGUAS, p. 232, *almofia*), se trouve en maltais (cf. FALZON, p. 266) et apparaît aujourd'hui très localisé un peu partout dans le Maghreb avec des sens divers; à Tunis, «jarre en poterie» (cf. STUMME, *T.G.*, p. 60 *in fine*); à Alger-juif *mēhfīa* «assiette creuse» (inconnu à Alger-musul-

man); à Constantine «pot ventru à mettre le beurre». Le mot ne n'est pas connu dans la plus grande partie du Sahara et du Tell algérois; mais à Teniet el-hadd, il se retrouve, et désigne une «coupe en terre munie d'un pied». A Tlemcen et dans une grande partie de l'Oranie, le mot est inconnu; mais chez certains ruraux du Tell oranais (par exemple Ulād Brāhīm) et chez les nomades du Sud oranais (Ḥamejjān, s̄mūr, etc.), *mohfiā* désigne un «plat en bois», plus petit et un peu plus profond que la *gosa*.

خلص *hlās* «ça suffit, en voilà assez!» Quoique le mot soit proprement un substantif, son emploi comme interjection impérative lui a fait donner une construction verbale, avec les pronoms affixes; et c'est ainsi que le pronom de la première personne singulier prend toujours avec lui le *n* de وقاية : *hlāsmi* «ça me suffit» (et non *hlāse*), *hlāsok*, *hlāso*, etc. Ce sens et cet emploi du mot ne sont pas connus en Algérie; d'autre part, avec le sens de «au plus haut point», et, avec la négation, «absolument pas» (*aw-īehdémš hlās* «il ne travaille pas du tout») qui apparaît dans nombre de parlers algériens, le mot n'est pas employé à Tanger.

خط *hlōt* «arriver à un endroit» se construit généralement avec la préposition *l* (*n*); «survenir auprès de quelqu'un» se construit généralement avec la préposition *lā*; cependant dans le premier sens aussi, la construction avec *lā* est possible. En Algérie, le mot, très courant dans les dialectes ruraux et bédouins où il se construit avec *lā*, est compris mais peu usité à Tlemcen et encore moins usité à Alger. C'est un des mots caractéristiques des parlers maghribins, connu de Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 164; construit avec *lā*, *T.M.G.*, p. 45, l. 33; avec *l*, p. 42, l. 10; avec *quddām*, p. 75, l. 32), au Sous (par exemple *Houwāra*, p. 64, l. 26; p. 66, l. 3); il faut naturellement comparer au classique خالط.

خلف *hālfa*, pl. *hālfā* خلفت, خلفت «pas»; *hoṭya* qui est seul connu dans ce sens des dialectes algériens est inusité à Tanger.

hāllef : 1° «faire un pas»; inconnu en Algérie; 2° «enjamber», construit avec *lā*; dans cette acception, le mot est connu à Nedroma; et à Tlemcen et Alger on emploie dans ce sens *hāllef* (cf. BEAUSSIEU, p. 180). Les ruraux et les bédouins disent seulement *thāttā* et *sthāttā* (cf. Ulād Brāhīm, p. 109); à Tunis on dit *fahḥa*. On com-

parera à *ḥällēf* «enjamber» du tangérois l'andalou *خلف* «traverser (la mer, une rivière)», proprement «laisser derrière soi»; cf. Dozy, I, 395; et comp. l'éthiopien **ኃለፈ**.

ḥēlāf ou plus fréquemment *mēn-ḥēlāf* «excepté, hormis»; à côté de ces formes influencées par la langue classique (من *خلاف*) apparaît la forme vraiment vulgaire *ṃḥ-ḥlāf*; c'est aussi la seule qui existe dans les dialectes de l'Ouest algérien (à Nedroma, *mōḥlāf*); ces expressions sont connues mais assez peu employées dans la province de Constantine et chez les ruraux de la province d'Alger; à Alger on emploie de préférence *boḥlāf*; cf. BEAUSSIER, p. 181; comp. à Tunis *buhlāf*, ap. STUMME, *T.G.*, § 167; aussi en maltais, *ħliēf* ap. FALZON, p. 136; STUMME, *Malt. St.*, p. 13, l. 7, l. 18; en Égypte, *biḥlāf* ou *ḥlāf*, ap. SPIRO, *Voc.*, p. 180; PRÜFER, *Aegypt. Schattenspiel*, p. 50, l. 15. — A Tanger, *ṃḥ-ḥlāf* peut se construire avec les affixes personnels et l'affixe de la première personne du singulier prend fréquemment, après *ṃḥ-ḥlāf*, le *n* de *وقاية*; *ṃḥ-ḥlāfni*, ou *ṃḥ-ḥlāfni-āna*; *mēn-ḥlāfēk* ou *ṃḥ-ḥlāfk ḥḥin* «excepté toi»; mais, le plus souvent, m'a-t-il semblé, on emploie après *ṃḥ-ḥlāf* les pronoms indépendants: *ṃḥ-ḥlāf-āna*, *ṃḥ-ḥlāf-ḥḥin*, etc.

خلق *ḥlōq*: 1° «créer»; 2° «naître»; dans ce sens, le mot se retrouve dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 64, l. 3) et au Sénégal (BASSET, *Mission*, I, p. 232; REYNIER, p. 172 *in fine*), où le participe *خالق* a pris le sens général de «existant; se trouvant» (cf. REYNIER, p. 208, l. 14; 235, l. 5, etc.). A Tanger, le participe passif *mōḥlūq* est seul employé dans le sens de «né». *ḥlōq* «naître» représente sûrement le passif *خُلِقَ* qui apparaît avec le même sens dans des textes du moyen âge (cf. YAQŪT, IV, p. 482, l. 15; *Maṣālim*, III, p. 175, dernière ligne; 178, l. 1; MAQQARĪ, I, p. 660, l. 2 a. f.). — D'autre part, il n'existe plus aujourd'hui, à Tanger, trace de différence de vocalisation entre les représentants dialectaux de *خَلَقَ* et de *خُلِقَ*; au contraire, dans l'Arabie du Sud où *خُلِقَ* apparaît dans le sens de «naître», il a une vocalisation de passif dialectal *ḥlūq* (cf. LANDBERG, *Dabīna*, p. 77, l. 15; 405 *in fine*; STACE, p. 22, sub *born*; REINHARDT, p. 155, l. 18). En Algérie, le mot n'est guère employé dans le sens de «naître», que dans l'expression *melli-ḥlōqt* «depuis que je suis né»; à Constantine, le verbe a dans cette expression une vocalisation dialectale passive *melli ḥlūqt* qui s'oppose nettement à la vocalisation active

de *ḥlāq* «créer». Pour Tunis, STUMME donne, dans un texte poétique, le présent *ḥlāq* «il naît» (*T.M.G.*, p. 106, l. 3, a. f.).

خم *ḥam* «brut, non travaillé» ne se trouve à Tanger que dans *šmār-ālḥam* «de la cire vierge» (toujours à l'état construit; tandis que ap. FUMEX, *Correspondances marocaines*, I, p. 83, n° XXXIX, **الشمع الخام**; comp. STACE, *Voc.*, p. 185, **شمع خام** sub *raw-wax*); la prononciation du mot oscille entre *ḥām*, *ḥam* et *ḥam^m*; à Alger, on prononce *ḥāu* dans *sambār-ḥām* «ambre vierge»; et *ḥ^arīr-ḥūn* «soie grège» (Alger juif; comp. DOZY et ENGELMANN, p. 134; à Tripoli *kettān-elḥām* STUMME, *M.G.T.*, p. 73 l. 6); à Tlemcen, on prononce toujours *ḥemm* dans la seule locution où le mot est employé : *sēkkūr-ēlḥémm* «de la cassonade»; comp. aussi en andalou **خَم** «crudus», ap. *Vocabulista*, p. 326. Il n'est pas douteux que le mot représente le persan **خام** emprunté par la langue ancienne et connu de la plupart des dialectes (cf. DOZY, I, 419; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 63); il n'a rien à voir avec $\sqrt{\text{خم}}$ sur lequel cf. LANDBERG, *Daḥīna*, p. 1109; RHODOKANAKIS, *Dofār*, II, p. 17.

خَيْر *ḥmīra* **خَيْرَة** «levain» qui était déjà classique est seul employé aujourd'hui à Tanger comme dans toute l'Algérie. «Levain» n'est jamais *ḥmīr*; ce mot n'apparaît que dans le dicton *Ḥḥēr ulḥmīr* «la grande fortune» que connaissent aussi la plupart des parlers algériens (cf. *Journal asiatique*, juillet-août 1904, p. 113) et où je vois une transformation, par l'influence de l'initiale du premier terme de la **مزاوجة** sur l'initiale du second, du classique **خَيْر ومِير** (cf. HARIRI, *Maqāmāt*, I, p. 199).

خَمْس *mḥanmsa* (*mḥam^msa*), pl. *mḥanmsāt* **مَحْمَسَات**, **مَحْمَسَات**, est le mot employé à Tanger pour désigner la main porte-bonheur appelée *ḥāmsa* à Alger, *ḥamsa* à Constantine, à Tunis (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 173, note 2), et dans les parlers ruraux et bédouins d'Algérie, *ḥamsa* à Sfax (cf. NARBESHUBER, p. 25), *ḥ^mmīsa* à Tlemcen; cf. EUDEL, *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord*, p. 81, 82; DOUÏTÉ, *Magie et religion*, p. 326; SEYBOLD, ap. *Z.D.M.G.*, 1909, p. 360-361.

خَنْش *ḥanš* «serpillière»; *ḥanša*, pl. *ḥnāši* «sac en grosse toile, semblable à la serpillière» (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 712, *saco*) et plus spéciale-

ment «sac renfermant la planchette à Coran et les effets de rechange de l'étudiant», d'où le verbe dénomitatif *ḥannēš* خنّش «mener la vie d'étudiant vagabond». Le substantif et le verbe sont passés dans le *sellia* (STUMME, *Taz.*, p. 186, 200). BEAUSSIER ne donne pas le mot pour l'Algérie; *ḥanša* est cependant connu en Oranie avec le sens de «sac à livres»; il y est probablement emprunté aux parlers marocains. — Les mots *خنش*, *خنشة* doivent vraisemblablement être rapportés à *خيش*, *خيشة* (cf. DOZY, I, 416, 417) qui précisément n'existent pas à Tanger, mais se trouvent dans tous les parlers algériens avec le sens de «serpillière, toile d'emballage».

ḥanšūš خنشوش, pl. *ḥnāšūš* خنشوش «museau, groin» et de là «visage» dans un sens péjoratif; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 406, sub *hocico*. Le mot connu dans toute l'Algérie existe aussi en berbère (DESTAING, *Beni Snous*, p. 195 : *aḥanžuz*; BIARNAY, *Ouargla*, p. 313 : *aḥanšūš*); comp. aussi *خنشوش* oriental, ap. DOZY, II, 649.

ḥantāqira خنطيرة «magie blanche»; telle est la forme habituelle du mot à Tanger, tandis qu'en Algérie on a généralement *ḥanqāqira*. A Constantine et chez les ruraux du Tell algérois, le mot n'a le plus souvent que le sens affaibli de «ruse». — Il apparaît déjà dans la langue du moyen âge chez EL-BUNĪ († 622), sous la forme *خنطيرية* «formule d'incantation magique» et «cérémonie dans laquelle on récite cette formule»; cf. DOUTTÉ, *Magie et religion*, p. 98 et suiv. Je ne puis le rapprocher que de *فلطريات فلطرى* «écriture magique» = *Φυλακ-τήρια* qui a donné dans la langue du moyen âge *فلطريات*; cf. DOZY, II, 397; FLEISCHER, *Kleinere Schriften*, II, 733, 734; VOLLERS, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 300; mais la disparition de *ف* et l'apparition de *ḥ* initial font sérieusement difficulté.

ḥanfīra خنفيرة «museau d'un animal»; aussi «nez» (sens péjoratif). On emploie surtout dans ce dernier sens le pluriel *ḥanfār* (aussi dans le Sud marocain et au Sénégal, cf. *Houwāra*, p. 3/4, note bz; et BASSET, *Mission*, I, p. 309; peut-être par analogie avec *mnāḥār*, cf. *infra*, p. 474); cf. BEAUSSIER, p. 186, *خنفر* «narine». Le diminutif *ḥnīfra* est employé à Tanger dans l'expression *الدحاس والحنيفرة* *dhāḥās ulḥnīfra* qui désigne «la foule compacte». — Chez les ruraux des départements d'Alger et d'Oran, on a *ḥanfira* «museau d'un animal» et aussi «visage» (péjoratif). Dans la plaine du Chelif, *ḥanfira* est aussi «une espèce de gros

chardon». En Tunisie, خنيفة apparaît avec le sens de «grosse lèvres» (cf. *Dalil*, p. ٨٨, ٨٩).

خو **hā* خا «frère» est employé uniquement avec les affixes personnels (*hāi*, *hāk*, *hāh*, etc.); la conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté sans acception particulière des individus entre lesquels la parenté existe: l'idée du «frère» en soi reste à peu près inexprimable; *hū* «le frère» ou *faḥ* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent pas fréquemment dans la langue courante; on ne connaît guère à Tanger le «frère» d'une façon abstraite, mais toujours «ton frère» ou «son frère», etc.: «J'ai un frère» *šāndi-ūāhd-ḥāi* (J'ai un mon frère); «Il n'avait qu'un frère» *kān šāndo ḡēr-hāh ūāḥed* (Il avait seulement son frère un unique); de même dans toute l'Algérie et comp. SPITTA, *Gram.*, p. 86 *in princ.* Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la 3^e personne suivant la construction étudiée par FISCHER, *Z.D.M.G.*, LI, p. 178 et suiv.: «le frère de Maḥboub» *hāh-d' māḥbūb*; cf. *sup.* جابا. — Ces particularités semblent inconnues aux dialectes du Sud marocain où «frère» est *hū* (cf. *Houwāra*, p. 70). — Le pluriel à Tanger est *hūt*, avec la série des pronoms affixes *hūti*, *hūtek*, *hūto*, etc. Comme le singulier **hā*, le pluriel *hūt* mis en relation d'appartenance avec un nom prend l'affixe de la troisième personne (*hūto d' māḥbūb* «les frères de Maḥboub»); et il se construit dans une foule d'expressions avec l'affixe personnel: «J'ai trois frères» *šāndi tlāta dhūti*; «Combien as-tu de frères?» *šhāl-šāndek-dhūtek*? Cependant l'idée générale de «frères» est exprimable dans la langue courante: «Nous sommes de vrais frères» *hna-hūt*; «Il y avait trois frères» *kāno tlāta d'hūt*. — *hūt* a visiblement été tiré des représentants dialectaux de إخوة munis des affixes personnels: *hūti* = اخوق; *hūtek* = اخوتك, le *ō* de إخوة n'étant plus senti que comme *t* par le sujet parlant: *hūt* se retrouve dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 76, l. 1, *hūtek*), dans la plupart des dialectes algériens (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 411), à Tripoli (cf. STEMME, *M.G.T.*, p. 42, l. 24; p. 43, l. 3) et au Sénégal (cf. REYNIER, p. 124, 125 *in princ.*). Le tlemcenien, l'algérois et le dialecte du Souf font exception, l'un avec un pluriel *hūā* (*loḥūā*, *hūāia*, *hūāk*); le deuxième avec un pluriel *hāya* (*ēlḥāya*, mais *hūāia*, *hūā-māh-būb*), le troisième avec un pluriel *hūā* (*loḥūā*, *ōḥūti*, *ōḥūtek*); les dialectes

juifs d'Alger et de Tlemcen ont un pluriel *ḥyān* = اخوان (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 262). — Le diminutif est à Tanger **ḥēi*, qui n'est employé au singulier qu'avec les affixes *ḥē'i*, *ḥē'īk*; il représente l'ancien *حَيّ* qui apparaît sous la forme classique dans l'exclamation de douleur des femmes, lorsqu'elles pleurent la mort d'un proche : *a-uḥē'i* « Ô mon cher frère ! » Le pluriel du diminutif est *ḥē'īāt* qui s'emploie très bien avec une valeur absolue, sans affixes personnels : *mā-hnā illā-ḥē'īāt* « Nous sommes de vrais frères les uns pour les autres ». **ḥēi* est fréquemment employé dans le même sens et pour marquer la même nuance d'ironie comique que le français « compère ». — Sur *aḥḥāi*, cf. *supra* p. 219.

خوخ *ḥōuḥ* خوخ : 1° « creuser en grattant avec un instrument pointu » : par exemple, vider une noix ou un gland en n'en laissant que la coque; déboucher un canal obstrué par des dépôts durs; nettoyer les interstices des dents avec le cure-dents (*nēbbūṣ*). Ce sens se retrouve dans les départements d'Alger et d'Oran; et des sens voisins de $\sqrt{\text{خوخ}}$ apparaissent dans la langue du moyen âge; cf. Dozy, I, 410, 411, *تخوخ* « devenir creux », *تخوخ* « creux », et *Geogr. ar.*, IV, p. 230. A Tlemcen on emploie dans ce sens *ḥōḥa iḥōḥe*, part. pass. *mḥōḥe*; 2° « troubler l'esprit »; *mḥōuḥōḥ* « qui a l'esprit troublé »; comp. Pedro DE ALCALA, sub *atreguado*, p. 108, l. 1. Le mot est connu dans ce sens à Alger, mais inconnu en Oranie; comp. *خوخاء* = *أحق* chez les lexicographes.

خود *ḥūdēk* خودك, répété dans une énumération de substantifs ou d'adjectifs, « aussi bien... que » *ḥūdēk-d, ssmid*, *ḥūdēk-dōttḥēn*, *ḥūdēk-d, zḥrā* « aussi bien de semoule que de farine fine ou de farine de blé ». L'impératif *ḥūd* « prends » *خُدْ* entre sûrement dans la composition de cette particule, qui a des équivalents dans divers dialectes maghribins; ainsi par exemple : *ḥūd*... *ḥūd* sans affixes, exactement avec le même emploi dans le Sud marocain (cf. Socin, *Marokko*; p. 48, l. 18); *ḥūdḥa* « combien de » répété dans une énumération, chez les ruraux du Tell algérois : *ḥūdḥa-ḡlēm ḥūdḥa-bḡūr dōḥlu lēssōg* « Combien de moutons, combien de bœufs il est venu au marché ! »; *mā-ḥūd*... *mā-ḥūd* avec les divers pronoms affixes, « tantôt... tantôt... » à Tlemcen, et *ḥōḥah*... *ḥōḥah* avec le même sens chez les ruraux d'Oranie (cf. *Ulād Brāhām*, p. 196, 197); enfin un équivalent apparaît aussi en hassania; cf. BASSET, *Mission au Sénégal*, I, p. 384, *خَوْط* glosé par *سواء*.

خير *ḥayr* n'est pas usité à Tanger comme comparatif «meilleur», ni comme adverbe «mieux»; c'est *ḥsən* أحسن qui est généralement employé dans ces deux sens. Le mot n'est courant dans le dialecte que comme substantif, signifiant «bien», «bienfaits» et «abondance de fortune». Dans ce dernier sens, le mot a les pluriels *ḥ^oīūr*, *ḥ^oīūrāt* (pluriel composé marquant une nuance d'emphase) et *ḥ^oīūrāt* : *ī^oāh-āllāh* ḥ^oīūr *ulḥ^oīūr* «Dieu lui a donné une fortune abondante». On entend aussi parfois tous ces mots avec *r* emphatique (*ḥ^oīūr*, *ḥ^oīūrāt*, *ḥ^oīūrāt*). Les deux premiers de ces pluriels ne me sont pas connus en Algérie. Le troisième est connu dans toute l'Afrique du Nord. Il est pris fréquemment dans le sens spécial de «biens de la terre» (comp. *Geogr. arab.*, IV, p. 231). Très souvent aussi, on spécifie que ce sont les «biens accordés par Dieu»; ainsi à Tanger: *ḥ^oīūrād-dsidi-rbbi*; comp. STUMME, *M.T.G.*, p. 6, l. 7; *J.A.*, juillet 1904, p. 53, l. 13. — Dans le sens de «choses douces et agréables», خيرات est très fréquent dans la langue classique de l'éthique, et apparaît déjà dans le Coran (cf. IX, 89). Il est considéré par les lexicographes indigènes comme le pluriel, non de خير, mais de خَيْرَة, ce qui est en fait exact.

خير *ḥayyem* خم avec l'accusatif, «faire à quelqu'un des compliments ironiques et exagérés»; *ḥayyem* *ī^olā* à la 1^{re} forme a le même sens. — Inconnu en Algérie.

د (د ET ذ)

داب *dāba* «maintenant». Ce mot, si usité à Tanger, n'apparaît guère dans le Sud marocain, où l'on retrouve les équivalents des *dēryāq*, *ḍāryok*, etc. algériens = ذ الوقت (SOCIN, *Mar.*, p. 24, l. 12, *drūq*; *drāk*, p. 30, l. 4; *Houwāra*, généralement *drog*, *drok* ou *drūga*, p. 28, note az; rarement *dāba*, p. 58, l. 7; parfois *dāba drōg*, p. 44, l. 12; des équivalents de *drok* se retrouvent au Sénégal et dans l'Arabie du Sud; cf. REYNIER, p. 96; STACE, p. 115, sub *at ounce*). En Algérie, *dāba* n'apparaît que dans les parlars juifs de Tlemcen et d'Alger et dans quelques expressions seulement du dialecte arabe de Tlemcen: *mēn-dāba-yūzdūd* «dorénavant»; *mēn-dāba tēlt-īyām* «d'ici à trois (quatre, cinq, etc.) jours». On peut tenir pour à peu près certain qu'il est en marocain un apport andalou (cf. DOZY, I, p. 419, دَاب; p. 483, دَاب; FLEISCHER, *Klein. Schriften*, II, p. 507, 508; chez IBN GUZMĀN,

où le mot est fréquent, ذاب). Son origine demeure pour moi obscure. L'explication de HARTMANN (ap. *Zeitschrift f. Assyriologie*, XIX, p. 364) par ذاب is la plus acceptable, sans être cependant entièrement satisfaisante.

ذاك *dāk, dik*, représentant ذاك masc. de la langue classique, ذيك féminin post-classique, sont employés à Tanger, comme adjectifs démonstratifs s'appliquant aux objets non rapprochés, indifféremment, sans distinction de genre et de nombre; des deux, c'est *dik* qui est le plus courant : *dik-ṣṣrāzīl* «cet homme-là», *dik-ṣṣm'ra* «cette femme-là», *dik-ṣṣrāzāl* «ces hommes-là»; mais *dāk* est parfaitement possible dans les trois cas; *dūk* (plur.) est possible seulement avec un substantif pluriel, et n'est pas en somme très employé. — *dak, dik, dūk*, dans le dialecte, peuvent être suivis non seulement d'un nom pourvu de l'article, mais très fréquemment aussi d'un nom déterminé par autre chose que par l'article (nom propre, nom à l'état construit, nom pourvu d'affixe personnel) : *dāk-ḥméd* «cet Ahmed-là»; *dik-hej'na* «notre fréro en question»; *dūk myālīḥ-ḍḍār* «ces maîtres de la maison»; cf. *infra* p. 484, sub هذا. — *dāk, dik, dūk* ne sont jamais pronoms démonstratifs; *hādāk, hādīk, hādūk* sont seuls possibles dans cet emploi, la distinction des genres et des nombres étant rigoureusement observée : *hādāk* est pour le masculin singulier, *hādīk* pour le féminin singulier, *hādūk* pour le pluriel : *hādāk-ṣṣli-ṣṣā* «celui-là qui est venu»; *hādīk-ṣṣli-ṣṣāt* «celle-là qui est venue»; *hādūk-ṣṣli-ṣṣāu* «ceux-là qui sont venus»; *hādāk ḥyā* «c'est celui-là»; *hādīk-hej'ā* «c'est celle-là»; *hādūk-hjma* «ce sont ceux-là».

دبر Cf. صبر.

دبز *dhēz (d'hez)* «bondier; bourrer pour remplir» : *ḡah^a-lb-ṣṣūm mēd'ḥūz-ḥ'ḥlūs* «un porte-monnaie bondé d'argent». Ce sens n'apparaît pas, à ma connaissance, en Algérie, où du reste la 1^{re} forme de ce verbe n'est guère employée; cependant, dans quelques régions du Nord constantinois, on connaît *d'bez*, avec le sens de «donner des coups de poing», qui, dans la plupart des parlars algériens, appartient à la 1^{re} forme *debbez*. Au Sénégal *dbez* apparaît avec le sens de «battre les céréales» (cf. REYNIER, p. 210 *in fine*). — A la 6^{re} forme, *ṣṣdāḥēz (ddāḥēz)*, maṣdar *ṣṣdāḥīz* (c'est-à-dire تفاعيل par analogie de تفعيل de la 1^{re} forme), signifie à Tanger «se battre réciproquement», ou «se dis-

puter réciproquement», ou, construit avec *ma*, «se battre» ou «se disputer» avec quelqu'un. Ce verbe est très employé à Tlemcen et Nedroma avec les mêmes sens qu'à Tanger; il est compris mais très peu employé à Alger et Constantine, inusité dans la plupart des parlers du Sud algérois et constantinois; le Maghreb oriental semble l'ignorer. En revanche, il est très courant chez les ruraux du Tell algérois et oranais avec le sens de «se battre (surtout à coups de poing)». Le mot semble bien un dénominateur du suivant.

dēbza, pl. *d'běz* et *dēbzāt* دجة «poing; coup de poing», et aussi «dispute». Le mot est très répandu avec les sens de «poing; coup de poing» dans les parlers algériens, même dans certains d'entre eux où *ddābēz* n'est pas usité; il est cependant ignoré de divers parlers du Sud algérois et constantinois, et ne semble pas connu non plus du Maghreb oriental. Quel rapport soutient-il avec دجوز? C'est ce qui sera examiné sous ce dernier mot.

dēbbūz et *dēbbūza*, pl. *dhābēz*: دجوز, دجوزة, دجاج «bâton court, terminé par une massue». En Algérie, l'aire d'emploi de ce mot est très vaste mais très discontinue. Il apparaît dans des parlers géographiquement assez éloignés, et manque dans les parlers des régions intermédiaires. On le trouve dans la plus grande partie du Nord constantinois, où, parfois, on distingue *debbūz* «gros bâton» de *debbūza*, «petit casse-tête»; ainsi à Collo, el-Milia, Mila, Guelma, etc. Il est aussi connu dans la Mitidja; en Oranie, dans les régions de Mazouna, Relizane, Saint-Denis-du-Sig; mais il est inconnu à la majorité des parlers du Tell oranais et algérois; dans la région de Nedroma, on trouve la forme berbérisée *ādēbbūz* avec le sens de «pilon»; aussi en zouaoua *adebbūz* «massue». Il faut sans doute rattacher à ce mot le *dābbūza* «bouteille» du Maghreb oriental (cf. STUMME, *T. G.*, p. 165; *M. G. T.*, p. 297; connu aussi avec ce sens dans le Nord-Est constantinois, mais comme terme d'argot); mais à Tunis, ce n'est pas *debbūz* qui est employé dans le sens de «bâton casse-tête»; c'est *debbūs* (cf. STUMME, *T. G.*, p. 66; pour Souq el-Khemis on me donne *debbūs* «gros bâton», *debbūsa* «petit casse-tête»; cf. toutefois دجوز ap. *Muwalim*, IV, p. 232, l. 5; BEAUSSIER, p. 193); et دجوس non enregistré par BEAUSSIER se retrouve en Algérie, dans le Sud algérois et constantinois. دجوس est connu dans les dialectes orientaux (cf. LITTMANN, *Bedäinenerzählungen*, II, p. 36; BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 64, l. 7; LITTMANN, *Arab. tales*, دجوس et دجوسة, p. 179, l. 4; SOGIN, *Dīwan*, I, EXCHES R, 5),

au Sénégal et dans l'intérieur de l'Afrique (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 288 *in fine*; Fr. MARIE-BERNARD, p. 71; KAMPFFMEYER, *Studium der ar. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 217); il est maltais (FALZON, p. 50) et était andalou (*Vocabulista*, p. 294, *sub clava*).

Le mot دڨوس avec le sens de «massue» appartient au reste à l'arabe ancien (avec le pluriel دڨوسات, ap. *Aḡānī*, VI, p. 73, l. 7, *a. f.*, que me signale NÖLDEKE). Il figurerait même, d'après les lexicographes indigènes, dans un vers du poète antéislamique LAQÎT BEN ZURARA. Il est passé de l'arabe en éthiopien (ደቡሰ, et ደቡሰ avec différenciation de la médiale géminée). Aucune étymologie plausible ne peut l'expliquer à l'intérieur de l'arabe; et de ce fait, les lexicographes indigènes le dénoncent comme mot étranger. On l'a expliqué comme un emprunt ancien du turc, osmanli طوپوز, djagatai توپازی «masse d'armes» (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 306), qui, à une époque récente, a été réemprunté sous la forme *toppūz*, avec le même sens, par certains parlers arabes mésopotamiens (cf. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 257, l. 1; *dombūz* de OPPENHEIM, *Vom Mittelmeer*, II, p. 103, s'explique peut-être par une contamination récente par طوپوز de دڨوس ou mieux du دنڨوس enregistré par MEISSNER, *Neuarab. Gesch.*, p. 122). Mais la présence de دڨوس dans un vers antéislamique empêche, comme me le fait observer NÖLDEKE, de considérer le mot, sous cette forme, comme un emprunt direct au turc. Peut-être faut-il supposer l'intermédiaire du persan دڨوس qui a la même forme que l'arabe, et le même sens; la vérification de cette hypothèse exigerait la connaissance exacte, qui me manque, de l'histoire du mot dans les parlers turcs et en iranien. — A propos du maghribin *debbūz*, il se pose une série d'autres questions auxquelles il n'est pas actuellement facile de répondre. On pourrait admettre, à première vue, que *debbūz* offre une forme dialectale ancienne, plus proche de طوپوز, et que l'existence, dans le Maghreb, d'une variante de دڨوس avec finale sonore *z* confirme l'hypothèse de l'étymologie turque proposée. Mais les difficultés commencent, lorsque l'on examine les rapports de دڨوز avec les autres rejets maghribins de دڨوز. C'est d'abord le *debbūza* «bouteille» du Maghreb oriental qui semble énigmatique. On peut vraisemblablement supposer que cette dénomination a son principe dans un rapprochement (humoristique ?) entre la forme du récipient et la forme de la «massue»; mais il reste à expliquer pourquoi *debbūza* avec *z* apparaît au Maghreb précisément dans des parlers où le nom de la massue est *debbūs* avec *s*, et non *debbūz* avec *z*.

La solution de ce petit problème est sans doute à chercher sur le terrain des emprunts interdialectaux. Ce n'est, au reste, qu'une hypothèse actuellement invérifiable; la copénétration ancienne et récente des vocabulaires, dans les parlers arabes nord-africains se révèle de plus en plus clairement au fur et à mesure que progressent les études de dialectologie maghribine; mais l'immense majorité des faits de détail qui en relèvent restent encore à rechercher et à établir. — Les rapports de *debbūz* «bâton casse-tête» avec *debza* «poing» ne s'établissent pas non plus nettement. On pourrait cependant admettre que la dénomination de *debza* a été donnée au «poing fermé» par comparaison avec la «tête ronde de la massue» (comp. à l'inverse *دبزة* «poing» servant à caractériser la forme de la tête du bâton-massue, ap. DELPHIN, *Textes*, p. 13, note 10; p. 101, note 4); *debza* maghribin nous offrirait une variante dialectale de l'énigmatique *dābāsa* «petite massue» de certains parlers orientaux (cf. SOGIN, *Dīwān*, I, *Excurs* R, 6; pour l'accentuation du mot, III, § 91, f: est-ce le *djagatai* *دجياتي* ?); et *دبزة* serait dans la même relation phonétique vis-à-vis de *دبسة*, que *دبوز* vis-à-vis de *دبوس*. — Enfin, il semble très douteux qu'il faille rattacher à une origine commune *debbūz*, *debza* et le verbe *dbēz*. On ne saurait guère considérer *dbēz* comme tiré d'un de ces deux substantifs; d'une part, en effet, il est extrêmement rare que les dialectes maghribins utilisent la 1^{re} forme aux fins de formation dénomminative. D'autre part, les sens de *dbēz*, «bondier» en tangérois, «battre les céréales» en hassania (et précisément dans un parler où l'on a *debbūs* «massue» et non *debbūz*), n'offrent avec ceux de *debbūz* et de *debza* que de lointains rapports. — Je conclurai sous toutes réserves que $\sqrt{\text{دبزة}}$ «battre, bourrer, fouler» est peut-être un élément ancien du vocabulaire purement arabe, non enregistré par les lexicographes (comp. *دبل*, *دبأ*, le syrien *دبك* ap. DOZY, I, p. 424; l'andalou *دبزز*, ap. PEDRO DE ALCALA, p. 214, l. 10); qu'il n'a rien à voir originairement avec *دبسة* — *دبزة*, ni avec *دبوس* — *دبوز*; mais que c'est précisément par l'influence contaminante de $\sqrt{\text{دبزة}}$ que *دبوس* — *دبسة*, avec s sourd, sont passés dans le Maghreb à *دبوز*, *دبزة*, avec z sonore.

دبلج *dēbliž*, pl. *dḥālēž* *دبلج* *dḥālǰ* «large bracelet en métal»; comp. LERCHENDI, *Voc.*, p. 149, sub *brazalete*. Le mot se retrouve en šelḥa (*ddubliž*, ap. STUMME, *Tazerw.*, p. 176). Il représente, avec la dissimilation de sonantes *ml* > *bl*, un *دمليج*, voisin du *دملوج* attesté dans la

langue classique, connu des dialectes orientaux, et aussi du désert de Libye, et de l'intérieur de l'Afrique (cf. FALLS, *Beduinlieder der Libyschen Wüste*, pièce 81, vers 74; pièce 96, vers 5, etc.; KAMPFMEYER, ap. *Mitteil. des Seminars*, 1899, II, 2, p. 152 *in fine*). La forme dissimilée se retrouverait dans le Maghreb oriental; cf. EUDEL, *Dictionnaire des bijoux*, p. 44, 45. Personnellement, le mot ne m'est connu, en Algérie, que dans le parler du Souf, sous la forme à métathèse *medlež* «bracelet en argent». — Il est intéressant de constater que ce vieux mot éthiopien, ayant connu une métathèse à son entrée dans le vocabulaire arabe, n'a pas maintenu sans altération, dans les dialectes modernes, la forme qu'il avait reçue dans la langue classique (cf. FRAENKEL, *Aram. Fremdw.*, p. 56; NÖLDEKE, *Neue Beil.*, p. 53).

دخم *mdāḥḥām*. مدخم «excellent; de première qualité». Ce mot, inconnu aux dialectes algériens, reporte à classique √مخّم; on entend au reste, avec *d* = ض conservé, *mdāḥḥām* à côté de *mdaḥḥām* (LERCHUNDI, *Voc.*, p. 639, sub *primero*, *primoroso* donne مدخم; mais BLANC, ap. *Arch. Mar.*, XI, p. 455, écrit *mdāḥḥēma*). On dit aussi à Tanger dans le même sens *ṭ'adhīm*-*Pāla* (expression littéraire) = التذخم الأعلى.

درة *dērra*, pl. *drēr* et *drūr* درة, درر, دورر : 1° «chiffon d'étoffe blanche», aussi «drapeau blanc qu'on hisse le vendredi au *gundāri* (mât du minaret, Alger *kundāri*)». Le mot ne se retrouve en Algérie avec le sens de «lambeau d'étoffe» qu'à Nedroma et à Tlemcen. A Fez *dērra* a le sens de «mouchoir» (KAMPFMEYER, *Texte aus Fes*, p. 11; LERCHUNDI, *Vocab.*, p. 577, sub *pañõ*, *pañuelo*). Chez les Khlol, le mot se retrouve sous la forme *durra* avec le sens de «mouchoir de couleur» (*Arch. Mar.*, IV, p. 81; comp. aussi BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 364, *dirra* «mouchoir de soie et d'or de la mariée»). En Andalousie *derre*, pl. *direr*, était «natte» (PEDRO DE ALCALA, p. 246, l. 1); et peut-être le mot a-t-il quelque rapport avec le *dorre* «drap jaune» signalé par DOZY, *Noms de vêtements*, p. 179, note 1. D'autre part, en Algérie, je connais le mot avec le sens de «queue de lézard de sable» dans le Sud algérois, «queue d'oiseau» à Constantine. — 2° «longue parcelle de terre, planche mise en culture maraîchère»; ce sens se retrouve en Algérie à Médéa, à Larba des Beni-Moussa (Tell algérois) et probablement ailleurs.

دربل *dērbala* دربالة «vêtement long (*zēllāḥ* ou *sēlhām*) usé, troué et rapiécé»; un vêtement court (*ḥēdrīa* ou *zāḥādōr*, c'est-à-dire «gilet» et

«veste») qui serait dans cet état ne serait pas dénommé *dērbāla*. Le mot est un des vocables caractéristiques du Maghreb. Il se retrouve du Sous à Tripoli (cf. *Houwāra*, p. 32, note bn; STUMME, *M.G.T.*, p. 57, l. 26, 28) et aussi en Zenaga avec le sens de «gilet» (BASSET, *Mission*, I, p. 123). Le *Tāǧ* l'enregistre comme mot populaire avec le sens de «habit grossier des mendiants» (VII, p. 321 *in fine*). — En Algérie, on emploie dans plusieurs parlers la forme masculine *dērbāl* (aussi passé sous cette forme en *šelha*, cf. STUMME, *Taz.*, p. 157). Le pluriel *drābēl* a, à Tanger comme en Algérie, le sens de «haillons».

mdērbel مدرجل «en loques (vêtements)»; aussi «habillé de loques».

دج Cf. طرح.

دردب *dērdēb* «faire dégringoler une chose»; à la 11^e forme *ddērdēb* (دردب) «dégringoler en roulant le long d'une pente»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *rodar*, p. 703. Le mot était déjà andalou avec ce sens (cf. DOZY, I, 432); et *ddērdēb* «dégringoler» est connu à Tlemcen; dans le reste de l'Algérie, le mot m'est inconnu avec cette signification; mais chez certains ruraux d'Oranie, je connais avec le même sens *dahreb*; peut-être peut-on en rapprocher les *derba*, *dderba* de divers parlers algériens et du tunisien qui ont des sens voisins de *dērdēb* et *ddērdēb* tangérois (cf. BEAUSSIER, p. 197; *T.M.G.*, p. 90, n° 22; p. 94, n° 24; certains lexicographes classiques enregistrent *تدرجاً* avec la signification de «rouler comme une boule»); comp. aussi le syrien *دركب* ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 189, note 1. — *ddērdēb* est au Souf «être suspendu»; ailleurs en Algérie, *dērdēb* est «trépigner» (cf. BEAUSSIER, p. 197) et aussi «faire la *dērdēb* en parlant des nègres»; aussi à Tanger *dērdēb* دردبة «séance des nègres *gnāua* (cf. *supra*, p. 205) avec danses, chants accompagnés au tambour et aux castagnettes en fer». Ce sens du mot se retrouve dans les trois départements d'Algérie; cf. BEL, *La population musulmane de Tlemcen*, p. 13 et pl. XIII. La *dērdēb* de Tanger et d'Algérie est probablement à identifier avec la *دردبة السودان* de MAQQARĪ II, ۴۴, l. 4; cf. aussi chez les lexicographes indigènes *درداب* «bruit du tambour»; et RĪZIČKA, *Kons. Dissimilation*, p. 120.

دردش *dērdēš* «moudre grossièrement» ou «conccasser». Le mot est inconnu en Algérie, avec ce sens; c'est *دشش* *deššēš* qui y exprime la même

idée; il est vraisemblable que *derdeš* offre une contamination de دَشَش (cf. *infra*, sub دَش) par دَرَس ou par le dialectal *šerrēd* qui a à peu près le même sens « moudre grossièrement ».

dērdūš دردوش « mais (ou orge) grossièrement moulu et non passé au tamis »; inconnu en Algérie.

دَرَز *drāz*, pl. *drāzāt* دراز « métier à tisser, boutique de tisserand ». — *dērrāz*, pl. *dērrāzīn*, درازين « tisserand »; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 771, sub *tejedor*; et les détails techniques de *Arch. March.*, II, 98 et suiv. — L'emploi du mot *drāz* dans ce sens est géographiquement bien délimité; il appartient au Maroc et aux villes de l'Oranie (Tlemcen, Nedroma, Mazouna); comp. *J.A.*, 1904, p. 52, l. 11; DELPHIN, *Textes*, p. 194, note 55. BEAUSSIER enregistre دراز pour l'Ouest de l'Algérie et le verbe درَز que personnellement je n'ai pas entendu employer. — A mon sens, le modeste *drāz* du Maghreb occidental moderne procède historiquement du طراز califien, et le premier mot, au point de vue phonétique, n'est qu'une variante dialectale du second. طراز désigne en Orient, dès une époque ancienne, une manufacture de tissus de soie, soit pour l'usage particulier des califes, soit pour l'usage de tout le monde (طراز الخاصة, طراز العامة, cf. ALY BEY BAGHAT, *Les manufactures d'étoffe en Égypte au moyen âge*, Le Caire, 1904; comp. IBN HĀLDUN, *Prolégomènes*, II, p. 66 et suiv.; MAQRĪZĪ, *Sultans mameluks*, II₂, p. 74 et suiv.). Le mot طراز connu en Espagne dans le sens de manufacture royale ou de manufacture privée (cf. IDRĪSĪ, p. 339) pour le tissage de la soie, désigne dans le *Qirṭās* (éd. TORNBORG, p. 26) un « métier à tisser toute étoffe ». Quant à l'équivalence درَز et طراز, elle ne fait pas grande difficulté; il est à présumer qu'à côté de la forme classique طراز de cette racine empruntée, un درَز plus proche du mot persan a toujours existé, au moins dans la langue populaire, avec une signification parfois un peu différente; il est remarquable que les lexicographes arabes connaissent بنو درَز dans le sens de « tisserands et tailleurs »; cf. *Lisān*, *Tāğ* et comp. pour la Syrie ALMKVIST, *Kleine Beiträge zur Lexicographie des Vulgärarabischen*, p. 18. Le même flottement entre درَز et طراز apparaît dans les textes maghrébins de basse époque; d'une part le *Bustān fi-ḍikr el-'auliā' bitilim-sān* a طراز « atelier de tisserand » (éd. d'Alger, p. 38, l. 12; p. 39, l. 6); d'autre part un monument épigraphique tlemcenien du xviii^e siècle a دراز dans le même sens (cf. *Rev. afr.*, 1861, p. 171); aujourd'hui encore, le berbère des Beni-Snous a *adrraz* « brodeur (DESTAING, *Beni*

Snous, p. 187); mais *Saluat el-anfās* a طازا «tisserand» (III, p. 113, l. 24, 25).

درع *draʿ*, subst. masc. : 1° pl. *dʿrʿīn* «bras». La voyelle longue de la forme ancienne درع est abrégée dans la prononciation courante du dialecte, d'où le pluriel analogique *dʿrʿīn* qui est dans la même relation vis-à-vis de *draʿ*, que *rʿzīn* (pluriel, ancien duel) vis-à-vis de *rʿz* (cf. *infra*, p. 309); comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 59; FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 11 et 42. D'autre part la forme *draʿ* à voyelle brève n'apparaît pas avec les affixes personnels; c'est *drāʿ* avec voyelle longue qui est conservé, mais avec le sens de «les deux bras» (*drāʿe* «mes bras», *drāʿo* «ses bras», etc.) à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit du bras droit ou du bras gauche : *drāʿo d'limīn* «son bras droit»; *drāʿo d'īššmāl* «son bras gauche». — Quant à *dʿrʿīn* il est employé : α. dans le sens de «les deux bras d'un individu»; mais il ne prend jamais les affixes personnels : *ddʿrʿīn-diql* «ses deux bras», jamais **dʿrʿēh*; β. comme pluriel, à l'exclusion de *drāʿ*: «Je n'ai pas trois bras!» *ma-sūndiš tlāṭa-ddʿrʿīn*; comp. *infra*, رجل, عيين, p. 309 et 399. — Un autre pluriel *dērʿān*, connu dans certains parlers algériens comme dans le Maghreb oriental, n'apparaît à Tanger que dans l'expression *mšōmmāṭ ʿlā-dʿrʿāno* «ayant retroussé ses manches sur ses bras». — 2° «coudée» (synonyme *qāla*, comp. FISCHER, *loc. cit.*; *Revue africaine*, 1861, p. 22 et suiv.; W. MARÇAIS, *Musée de Tlemcen*, pl. II, 1; DOZY, II, p. 296). Dans ce sens, le mot a un pluriel *drūʿ*, et un duel *dʿrʿāin* (*dʿrʿāīn*) avec la terminaison *āin* (*āin ʿin*) qui caractérise les duels des noms de mesure de temps, de monnaie, de longueur, de capacité, de poids dans divers dialectes citadins de l'Afrique du Nord (ainsi à Tlemcen, Rabāt, Alger).

دردق *dērroq* construit avec l'accusatif et *mēn* : 1° «abriter quelqu'un de; dérober quelqu'un à la vue de»; 2° «s'abriter de; se dérober à la vue de». Le verbe dans les dialectes d'Algérie n'a que le sens actif; le sens réfléchi n'existe que pour la 1° forme *ddērroq* (*ddērroḡ*) qui à Tanger sert à exprimer une nuance un peu différente : «chercher à s'abriter».

دردقل *dērgēl* «faire avec les pieds en marchant ou surtout en dansant lourdement un bruit irrégulier»; *durgēla* دُرْجَيْلَة «toupie lourde et qui tourne mal»; inconnus en Algérie. Au Souf, *dērgel* est «faire rouler», et *dērgāla* «cerceau d'enfant»; comp. sur دركل, درقل «danser», دركلَة

«sorte de jeu», *Tāġ, Lisān, Nihāia*, s. v.; *Z.D.M.G.*, 1897, p. 189, note 1. En maltais *dirġla* est «bruit, tumulte» (cf. FALZON, p. 58). Dans le Nord constantinois, *derġel* apparaît dans l'expression *derġelha* «Il a fait la noce».

دری Cf. امنضری.

دش *dšāuš* دشوش : 1° «deuxième farine»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 749, sub *soma, harina segunda*. Après la mouture, on enlève la farine fine (*!lĥēn-ššāfi*) et le gros son (*ʾnnuḥḥāl*) et ce qui reste s'appelle *dšāuš*; on en fait une sorte de pain qui s'appelle *dšūāša* (*dšūāša* دشوشة). Ce mot est complètement inconnu en Algérie. Étymologiquement, encore qu'il soit aujourd'hui féminin singulier dans la langue de Tanger, il est vraisemblable qu'il faut y voir un pluriel péjoratif فعاول de *دشيش* (*جشيش*). De fait *dšīša* (*tšīša*) est à peu près exactement chez les ruraux d'Oranie ce qu'est *dšāuš* à Tanger (cf. DELPHIN, *Recueil de textes*, traduction FAURE-BIGUET, p. 61); mais à Tanger, *dšīš* (jamais *tšīša*) est tout autre chose, à savoir du grain moulu, non tamisé et non bluté, et accommodé avec de l'eau, du sel et du beurre (comp. DOZY, I, p. 442).

دغري *doġri* دغري «tout droit»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 674, sub *recto*. Encore que le turc *دوغری* soit pour ce mot, bien connu des dialectes orientaux, la seule étymologie plausible, il demeure surprenant qu'il soit employé dans le Maghreb, de Tripoli au Tazerwalt (STUMME, *Taz.*, p. 176), et que les dialectes sahariens en fassent un usage courant. Le mot est très vraisemblablement bien antérieur dans les parlers maghribins à l'arrivée des Turcs à Alger; une fausse connexion établie par la conscience populaire avec $\sqrt{\text{دغري}}$ (très commun chez les ruraux et bédouins dans le sens de «pousser, piquer avec un bâton, pour faire marcher») lui a peut-être aussi permis de s'acclimater facilement.

دغيا *doġia* دغيا «immédiatement; promptement»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 645, sub *prontamente*; 479, sub *luego*; 427, sub *incontinenti*; FLEISCHER, *Klein. Schriften*, III, p. 431. Le mot est inconnu aux dialectes algériens; on le comprend cependant, sans l'employer, à Nedroma.

دڤ *dēff*, pl. *dfūf*: 1° «tambour de basque carré», comme en Algérie, mais l'objet (et par suite le nom) bien connu dans d'autres régions du

Maroc (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 576, sub *pandero*; *Arch. Mar.*, VIII, p. 190, note 3; HOEST, *Nachrichten*, p. 261, écrit *صيف* et donne à la planche XXXI n° 6 une reproduction de cet instrument qui ne vaut pas pour l'Algérie; BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 203, écrit aussi *dif*) n'est pas usuel à Tanger, non plus qu'à Tlemcen; 2° «battant du métier à tisser» (cf. JOLY, ap. *Arch. Mar.*, XV, p. 106); ce sens, non indiqué par BEAUSSIER, se retrouve dans la plupart des parlers algériens, en maltais (cf. FALZON, p. 50) et dans les parlers orientaux (*Z.D.P.V.*, VIII, p. 180); 3° dans le dicton de *ʕabd er-Rahmān el-Mezdūb* donné plus haut, p. 25, l. 17, *dëff* m'a été expliqué par «coup donné avec la paume de la main ouverte» (contra DE CASTRIES, *Gnomes de Sidi Abd er-Rahman*, p. 15); mais le mot n'est pas usité dans ce sens dans la langue courante de Tanger; cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 297; LANDBERG, *Hadr.*, p. 475.

dëffa, pl. *dëff* دَفَّة, دَفَف «battant de porte»; le mot se retrouve avec cette signification dans le Sud du Maroc (SOCIN, *Mar.*, p. 16, note 52), dans toute l'Algérie et déjà en andalou (cf. DOZY, I, 477; EGUILAZ Y YANGUAS, *Glos.*, p. 63, *adufa*; le diminutif دُفِيغَة ap. PEDRO DE ALCALA, p. 359, l. 22).

دَفْر *dfer*, pl. *dif, rīn*, «ongle»; je n'ai jamais entendu à Tanger le représentant de classique *ظفر* qu'avec *d* non emphatique. Le pluriel en *īn* est dû à l'influence analogique des anciens duels devenus pluriels pour les noms de parties doubles du corps; il ne se construit jamais directement avec les affixes personnels : *ddif, rīn diql* «ses ongles», et non **dif, rēh*. Au contraire, en maltais, où *dofrein* s'emploie comme pluriel, la construction directe avec les affixes personnels est possible (cf. STUMME, *Malt. St.*, p. 50, l. 34, *dofreih* «ses ongles»).

دَفْع *dëffa*, دَفَع construit avec la préposition *l* «viser quelqu'un par une allusion blessante»; inconnu dans ce sens en Algérie.

دَقَّ *dqq* «manière d'être» (mot à mot : «frapper») : *ddqq-²ttālli* «la manière de s'y prendre des *tolbas*»; *ʕhal-ddqq* «comme, du même type que» (بِى حَالِ الدَّقِّ) construit avec la préposition *d* est très courant à Tanger; comparable comme procédé d'expression au *kī-šyul* «à la façon de» des parlers algériens, et au *zei-kasm* de Palestine (cf. BAUER, *Pal. Arab.*, p. 166, l. 3). Ce sens et cet emploi de دَقَّ sont inconnus en Algérie.

dëggäg, pl. *dëggägîn* دَقَّاق «joaillier qui fabrique des bijoux d'argent» (synonyme *nqāiri* qui est un فعائلي dialectal tiré de *nqra*; cf. *infra*, p. 480). Le mot *sḫiāγ* que LERCHUNDI donne seul sous *joyero* (صِيَاغ) est actuellement peu usité à Tanger, mais a antérieurement donné son nom à la grande artère centrale de la ville *ssḫiāγēn*. *dëggäg*, avec la prononciation de *g=ق*, est un emprunt aux parlers ruraux; le mot se retrouve avec le sens de «joaillier» chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine (cf. DOUÏTÉ, *Texte oranais*, note 83); dans le Tell oranais, le mot consacré pour «faire des bijoux» est *degg idugg*. — LERCHUNDI (*Voc.*, p. 57, sub *alhaja*) donne دَقِّي pour «bijoux d'argent»; le mot n'est pas usité à Tanger; mais il doit se trouver dans le Sud marocain, puisqu'il est passé précisément avec ce sens dans le berbère de l'Atlas (cf. BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 346).

دَقْم *dqm* (*ṭqm*), pl. (rare) *duqmîn*, دَقْم، دَقْمِيْن «bouche»; employé à côté de *ḫum*. Le pluriel *duqmîn* est dû à l'influence analogique des anciens duels de noms de parties du corps doubles, devenus pluriels dans le dialecte; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 143, sub *boca*. Le mot ne m'est pas connu en Algérie; il était courant en andalou (Pedro DE ALCALA, p. 117, l. 7 et 8, *dúcam* et *dúqm*; *Vocabulista*, p. 505, دَقْمُ sub *os*; IBN GUZMĀN, 42^b, l. 10; 43^a, l. 14; IBN-ʿĀSĪM, *Ḥadāiq*, cahier 30, p. 1, l. 7), et apparaît dans le dialecte de l'Oman avec le sens très proche de «visage» (*dqūm*, pl. *daqame*, ap. REINHARDT, p. 74, l. 3; mais *duqmek* «ta barbe», p. 296, l. 9). L'identification avec دَقِيْ proposede par VOLLERS, *Z.D.M.G.*, 1895, p. 498, me semble peu satisfaisante. — BEAUSSIER donne (p. 205) دَقِيْمَة «bavette» qui est peut-être à rapprocher de دَقْم «bouche» marocain et andalou.

دَكْن *dukkāna*, pl. *dkākēn*, دَكَاكِي دَكَاكِيَة «banquette en maçonnerie de pierre ou de brique»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 631, *pozo de piedra*. Le mot apparaît déjà avec ce sens chez les auteurs du moyen âge (cf. DOZY, I, p. 454); il se trouve à Alger, Tlemcen, Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 65); à Laghout, «banquette en briques crues» et aussi «marche d'escalier». A Nedroma, *dukkāna* est «soutènement de débarras sous l'escalier»; et à Constantine, «sorte d'alcôve basse dans laquelle on met les provisions et sur laquelle on empile les couvertures». — La forme masculine دَكَا، connue de la langue ancienne dans le sens de «estrade», est donnée par BEAUSSIER comme synonyme de *dukkāna* (p. 206, دَكَا «banc en pierres»). Dans le sens de «boutique» ce mot est inconnu en

Algérie, à Tunis et dans le Nord marocain; *ḥānūt* est seul employé (cf. *supra* p. 269); mais *dukkān* «boutique» doit se trouver dans le Sud marocain puisqu'il est passé en *šellā* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 158, *adukkān* «Laden»); d'autre part il est courant à Tripoli (*dukk^{ān}*).

دلك *dlēk* : 1° «masser au bain maure»; aussi dans toute l'Algérie; 2° «pétrir la pâte»; inusité dans ce sens à Tlemcen et à Alger, mais employé dans le Sud algérois et chez les ruraux d'Oranie (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 213, note 16); nom d'action *dlīk*.

dēlka دلكة «masse de la pâte qu'on est en train de pétrir».

دلم *d'lem* «chêne-liège» dans le Nord marocain; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 50, sub *alcornoque*; MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 370; *Arch. Mar.*, XVII, p. 168; toutefois, à Tétouan, *dlem* serait le nom de «l'osier» et du «saule», suivant *Arch. Mar.*, XV, p. 133, note 1. Dans le sens de «platane» que donne *Arch. Mar.*, VIII, p. 31, n. 1, le mot m'est inconnu; mais il est vraisemblable que *d'lem* représente, avec un de ces changements de signification fréquents dans le vocabulaire botanique, le *دلب* classique (cf. IBN BAṬṬĀR, II, 90; DOZY, *delēb*, *dhelēb*, I, 456; pour *l-b* > *l-m*, comp. *دولم* < *دولاب*; *لولم* < *لولب*, ap. Dozy, I, 477; II, 559); *d'lem* est inconnu en Algérie où *chêne-liège* est *fērūn*.

دلى *dēlla* دلى «laisser pendre (des cheveux, le pan d'un vêtement)». C'est l'expression consacrée, comme dans toute l'Algérie, pour «coiffer le capuchon et en abaisser le bord sur le visage» (aussi avec ce sens dans les auteurs maghrébins par exemple, *Bustān*, éd. d'Alger, p. 32, l. 6; p. 36, l. 5). Le participe *mdēlli* a, à la fois, la signification passive et la signification active: *ulqubūm-mdēlli* والقبوب مدليين «les capuchons étant baissés»; *mdēlliḥn-lqubūb* «ayant baissé leurs capuchons».

دالى *dēlli* «de ce que» formé de la préposition dialectale *d*, et du relatif dialectal *lī*: *uh'ūā-f. qšān dēlli-īḥḥēn-qfāyāh* «étant irrité de ce que les autres l'avaient bafoué»; cf. *supra*, p. 85, l. 7; complètement inconnu en Algérie; à Tlemcen et Nedroma même où la préposition *d* (*dī*, *ddī*) existe, on ne dira dans ce sens que *mēlli* ou *l-ḥlli*.

دم *dēm* «sang» = class. *دم* avec redoublement de *m* comme dans la plupart des dialectes (cf. NÖLDEKE, *Neue Beit.*, p. 118). Dans nombre de parlers algériens cette trilitarité secondaire est mise en relief par des pluriels dialectaux *dmūm* (comp. SOCIŪ, *Dīwān aus Cen-*

tralarabien, III, p. 265) ou *dmūmāt*, ce dernier pluriel d'emphase : «des flots de sang». A Tanger *dmīm* et *dmūmāt* ne sont pas courants; dans le même sens emphatique que l'algérien *dmūmāt*, on emploie *dmāāṭ*, inconnu en Algérie. *dmāāṭ*, représente vraisemblablement un pluriel de pluriel de دِمَاء, qui, lui-même inusité à Tanger, existait en andalou.

دمّ *ddēmēm* «se faire humble pour éviter un danger ou obtenir une protection» représente دَمَمْتُ, usité en andalou avec ce sens ou avec des sens voisins (cf. DOZY, I, 499; IḤN GUZMĀN, 18^e, l. 6 et 7 وَنَضَّرَعَ وَنَدَّمَمَ); connu aussi en Algérie (bédouins et ruraux *ddēmēm*).

دَّعَى *ddēn*, *ḥiddēn* «appeler à la prière» représente le classique آدَى. Le ء initial a complètement disparu à Tanger comme à Tlemcen, à Alger, à Constantine et chez la plupart des ruraux du Tell algérois et constantinois. Dans le Sud constantinois, on a comme à Tunis *ḥḥddēn*, fut. *ḥḥddēn* (comp. aussi pour l'Égypte SPITTA, *Gramm.*, p. 219, avec une explication peu admissible; VOLLEERS-BURKITT, p. 92; en maltais *idden*, fut. *ḡidden* «chanter [en parlant du coq]», ap. FALZON, p. 143); chez les ruraux oranais, *ḡnddēn*, fut. *ḡnddēn*, comme dans l'Iraq, à Mardin et au Sénégal (cf. MEISSNER, *Gesch. aus dem Iraq*, p. 145; Z.D.M.G., 1882, p. 270, l. 7; 271, l. 2; REYNIER, p. 245, l. 2; p. 250, l. 8). A Nedroma, on emploie *ḡuddēn* plus que *ddēn* au parfait, mais *ḡuddēn* moins que *ḥddēn* au futur. A Tétouan, on entend *nden* avec différenciation de *dd* > *nd* (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 481, sub *llamar*). Le futur دَّعَى était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 294, sub *clamare*; IḤN GUZMĀN, 91^e, l. 13; 51^e, l. 8; *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 5, l. 8 : ادب حوا : يدعى في الحبس ويصفر في الجامع). — A Tanger, *ddēn* est non seulement «appeler à la prière», mais «retentir» en parlant de l'appel à la prière : *dd'ndē-l'sá* «L'appel à la prière du soir est fait»; de même en Algérie pour les divers représentants dialectaux de آدَى (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 303). Cet emploi, qui apparaît chez les auteurs du moyen âge (cf. *Maṭālim*, IV, p. 170, l. 8), a été condamné par les puristes classiques (cf. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 216, l. 1).

دندل *dēndūla* دندولة «toute chose qui pend»; à Alger, *deldūla* qui semble la forme originale, non dissimulée, du mot (comp. EUDEL, *Dictionnaire des bijoux*, p. 47, *deldūl* «toutes sortes de pendeloques»). Le tripolitain *dēndūna* «boucle d'oreille en or» (STUMME, *M.G.T.*, p. 297)

offre une autre variante phonétique du mot. La forme dissimulée *دندل* semble prédominer dans les dialectes (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 54, l. 10; LITTMANN, *Ar. tales*, p. 37, l. 6; p. 95, l. 7; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 21, l. 12; RŮŽIČKA, *Kons. Dissimilation*, p. 48; ILG-STUMME, n° 57).

دوخ *dāḥ*, *idūḥ* داخ *idūḥ*, 1° «avoir le vertige», courant dans ce sens en Algérie; 2° construit avec *ʿlā* «chercher à circonvenir quelqu'un en lui faisant des flatteries»; inconnu dans ce sens en Algérie.

دوف *dūga*, *dūga* «directement»; à Alger, dans le Tell algérois, dans certains parlars du Sud constantinois «tranquillement et sans s'arrêter». A Tlemcen, dans le Tell oranais, à Constantine et dans le Sud algérois, on a *gūda gūda* dont *dūga dūga* n'est peut-être qu'une métathèse; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 184; et il faudrait alors rapporter ces expressions à *فود* qui apparaît du reste à Tanger comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 47, note dm) dans *goud* «directement»: *ʿlā-gōūd* «droit devant lui», *ʿlā-gōūd-gāma* «tout droit vers la mosquée». Mais d'autres équivalents maghribins de cette expression adverbiale font difficulté; ainsi à Mila (Nord constantinois) *gāda gāda*, et sporadiquement dans des régions variées *dāga dāga*: p. ex. dans le Nord tunisien, dans la région de Aïn-Bessem (Tell algérois), à Géryville (Sud oranais) et probablement ailleurs. Peut-être y a-t-il eu contamination de *فود* par *فاق*, participe actif de *فاق*, qui est connu de divers parlars ruraux et bédouins avec le sens de «marcher directement»: *رالھ دأفف-لھ* «Il est allé droit vers lui.»

دى *ddā*, fut. *ʿiddi*, «emporter, emmener, enlever» représente *أدى*; mais le *ʿ* initial a complètement disparu à Tanger, comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 22, l. 25; p. 60, l. 15) et dans la plus grande partie de l'Algérie. A Tunis, par contre, et dans le Sud constantinois, la voyelle de la première syllabe est conservée au parfait et ne disparaît qu'au futur (cf. STUMME, *T.G.*, p. 26; comp. pour les dialectes orientaux où le verbe a d'autres sens, VOLLENS-BURKITT, p. 194 *in fine*; MEISSNER, *Gesch. aus dem Iraq*, § 78 f; SOGIN, *Dīwān aus Centralarabien* III, § 140). Le mot est très employé à Tanger, concurremment avec *abba*, tandis qu'à Tlemcen, il est considéré comme rural et complètement remplacé par *abba*. *ddā* a sensiblement à Tanger les mêmes sens et le même emploi qu'en Algérie, par exemple: *ddāḥūli* «Il me l'a confisquée»; *ddāḥ-ūnʿās* «Le sommeil s'est emparé de lui». Le sens

de «prendre en mariage», connu de ce verbe dans le Sud marocain, est courant à Tanger (cf. *Houwāra*, p. 23, note am), mais non celui de «coiter avec» (cf. *ibid.*, p. 61, note ez). — Le participe présent est, à Tanger, *mēddi*, comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 26), à Constantine et à Tlemcen. A Alger, on entend, à côté de *meddi*, une forme *māddi* visiblement due à l'influence analogique des participes actifs فاعل de la première forme; c'est à la même influence qu'il faut attribuer la formation *ddāi* connue chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 91).

ديدان *didān* دیدان. Ce mot étranger (emprunt ancien au persan) n'a jamais à Tanger le sens de «habitude». Il signifie, comme aussi en Algérie «forces, bonheur de la jeunesse», et n'apparaît au reste à Tanger, à ma connaissance, que dans l'expression *الصغر والديدان* *ʿuddidān* «la jeunesse et sa vigueur».

دير *deīr* دَيْر, avec l'affixe masculin singulier de la troisième personne, signifie «arriver à quelque chose de bien, réussir»: *ilā-ihdēm ʿeqdār-idēir* «S'il travaille, il pourra y arriver»; *uḥllāh ʾommōrkum lā-deīrtaḥ* «Par Dieu! Vous n'arriverez jamais à rien»; *kaddūnn-froḥāk-ḥddēir* (تحدیره) «Est-ce qu'en toi-même tu t'imaginerais réussir!» — Cette expression énigmatique est inconnue en Algérie.

)

رأس *rās* «tête» = class. رأس, a le pluriel *riūs* (*reūs*) qui n'apparaît par ailleurs, à ma connaissance, dans les dialectes maghribins, que dans les parlers juifs d'Alger et de Tlemcen et en maltais; il est possible que cette forme dialectale représente comme le propose BROCKELMANN une dissimilation vocalique de *ruūs* > *riūs* > *riūs* (*riūs*) (cf. *Grundriss*, I, 253 *in fine*); mais il est possible aussi que nous ayons affaire à un *فَعُول* dialectal (comp. *dār*, pl. *dīōr*; *rāi*, pl. *riūi*). — Il est remarquable que *rās* (*rās*) qui est le mot panarabe pour «tête» ne soit pas le plus courant dans ce sens à Constantine; dans le parler de cette ville, le mot habituel pour «tête» est *dnāy* = دماغ; comp. KREMER, *Beiträge z. arabischen Lexicographie*, I, p. 59; PRÜFER, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 64, l. 2; p. 108, l. 11; et SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 265.

ṛāiṣ, pl. *ṛāiṣ* رايص, رايص «capitaine de navire» ou plus modestement «patron de barque»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 103, sub *arrais*; *ṛāiṣ* رايص «capitaine de port»; cf. *Arch. Mar.*, t. I, p. 22, 23. A Alger, le mot a également le sens de «patron de barque» (à l'époque turque, «capitaine corsaire») et aussi celui de «chef» en général (cf. BEAUSSIER, p. 224). — A Constantine, *ṛāiṣ* est spécialement «patron de four public»; à Tunis, le mot apparaît avec le sens de «chef» et avec les sens spéciaux de «capitaine de navire» et de «chauffeur du bain maure» (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 187, note 5; *ṛāiṣ* ou *rāiṣ*, pl. *riāṣ*, *riāṣ*, ap. STUMME, *T. M. G.*, p. 34, l. 12; p. 36, l. 30, l. 34). Ce représentant du classique رايص a dans presque tous les dialectes une forme à première syllabe longue et à deuxième syllabe brève *rāiṣ* ou *raīṣ* (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 79; ap. *Bustān*, éd. d'Alger, dans une poésie d'un auteur du 11^e siècle, رايصها, p. 48, l. 1; toutefois ap. LANDBERG, *Hadhr.*, p. 494, l. 10, *reīṣ*). Mais à Alger, à côté du pluriel *ṛāiṣ* (Alger juif, *ṛēiṣ*) correspondant au tangérois *ṛāiṣ* (فَيَال de فائل dialectal), il existe un pluriel *ṛēṣa* qui au point de vue de la morphologie du dialecte répond à un singulier *rēṣ* inusité (comp. PEDRO DE ALCALA, p. 356, l. 17, *roye*, pl. *royaci* = رويصاء).

رأي *ṛā* «voir» est peu usité à Tanger; c'est *šāf* شاف qui est le verbe habituel pour «voir». Toutefois *ṛā* se rencontre dans certaines expressions empruntées à la langue littéraire (cf. par exemple *supra*, p. 53, l. 21); aussi comme *šāf* : *ma-šūfti ma-riṭ* «Je n'ai absolument pas vu». — Quant à l'emploi de la particule *ṛā* pour indiquer l'actualité ou l'imminence d'un état ou d'une action, si fréquent dans le Maghreb central et aussi, semble-t-il, dans le Sud marocain, il est à Tanger assez rare (de même à Tunis, cf. STUMME, *T. G.*, p. 145), et différent au reste de celui que connaissent les parlers algériens; *ṛā* semble, à Tanger, avoir bien conservé, dans la plupart des cas, la signification primitive de «vois; voici que»; et il a à peu près la même valeur que *hā*. D'autre part, il apparaît très bien sans la série des pronoms affixes, simplement suivi d'un nom, et invariable, quel que soit le genre ou le nombre de ce nom : *ṛā-mhār* هَلَا «Voici que le jour est levé»; *ṛā-kēri-māmūra* «Voici mon ventre plein»; *ṛā-ṛzli* رايص «Voici mes pieds fatigués»; *ṛā-lylāṣ fāqqo* «Voilà les poussins éclos»; *ukā-ṛa-zzāf-fērāṣ* «s'il avait des poils follets (زغب) sur la tête». Cet

emploi de *rā* sans pronoms affixes ne m'est pas connu dans le Tell algérien; mais il se trouve en Libye, et, en Algérie, dans le Sud algérois et peut-être ailleurs; cf. HARTMANN, *L. W.*, n° 25, str. 2, *rā-ṣṣōb*; KAMPPFMEYER, *Südalg. Studien*, p. 230, l. 12 : *k^rrāni rā fiha ḡūgrā* «Voilà que j'ai une ampoule forcée au pied». — *rā-fain*, mot à mot «voici où», est le mot habituel à Tanger pour «là». — Enfin, lorsque la particule *rā* est suivie des pronoms personnels, c'est généralement des pronoms indépendants (*ā*)*na* (*iāna*), *ni*, *hōya*, *hēia*, etc., plutôt que de la série des affixes *nī*, *k*, *h* (*hō*), *ha* (*he*); ainsi : *rāna* (أنا) *māṣi-ntērtāq b^llydlāid* «Me voici sur le point d'éclater de dépit»; *rā-nī-mqāḍe* «Te voilà à bout»; *rā-hna b^lḡmšākēl-kallā^rḥō* «Nous voici disposés à jouer avec des crocs-en-jambe», etc.

rāi (أرى) «avis, conseil» fait le pluriel *rāiāt* et plus souvent le pluriel analogique *rīni*; *qqā-rīai*, synonyme *fīa-rīai* (افتي الراى) «jouer au donneur de conseils».

rbāb, pl. *rbābāt* (رباب), diminutif *rbāib* (ربيب), «instrument de musique à boîte bombée et oblongue et à deux cordes»; cf. *supra*, p. 152, note 1; et BEL, *Djāzya*, p. 94, 95. C'est le *rbāb* citadin qui a cette forme; mais chez les Sahariens d'Algérie, on trouve un autre *rbāb* qui consiste en une petite caisse sonore ronde à laquelle est adapté un long manche. Ce *rbāb* du Sud algérien est garni d'une seule corde qu'on attaque avec un archet comme celles du *rbāb* citadin, et son son est tout autre. Les *rbāb* maghribins sont très différents du *rabāb* égyptien (cf. LANE, *Modern Egyptians*, II, p. 71; VILLOTEAU, ap. *Description de l'Égypte*, XIII, p. 353) et de la *rbāba* des bédouins orientaux (cf. A. MUSIL, *Arab. Petraea*, III, p. 286; LITTMANN, *Arab. Beduinen-erzählungen*, II, p. 3, fig. 1; comp. OPPENHEIM, *Vom Mittelmeer*, II, p. 127; sur la *rabbāba* maltaise qui n'est pas un instrument à cordes, cf. FALZON, p. 355). — Le pluriel رباب de LERCHUNDI, *Voc.*, p. 663, sub *rabel* est inusité à Tanger.

rbāibi, pl. *rbāibiā*, «joueur de *rbāb*» était déjà andalou; aussi algérien et tunisien (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 66, l. 14, 26). رباب donné par LERCHUNDI (*loc. cit.*) dans ce sens n'est pas usité à Tanger.

īā-rābāh (يا رابح) «Ô gagnant!» est une exclamation qu'on pousse lorsqu'on se prépare à entreprendre quelque chose, pour indiquer qu'on le fait de bon cœur; de même à Tlemcen et Alger. Bien entendu, il faut en voir l'origine dans la recherche du bon augure. Chez les ruraux

d'Algérie, on salue volontiers de *ḡā-rābōḡ* les gens qui se rendent le matin au marché; les mendiants surtout n'y manquent pas en demandant l'aumône (cf. DELPHIN, *Recueil de Textes*, p. 145, note 1). C'est aussi par *ḡā-rābōḡ* qu'on rappelle, s'il est nécessaire de le faire, un individu qui s'éloigne et auquel on veut éviter le mauvais augure de la *neṣṣa* (comp. DELPHIN, *ibid.*, p. 112, note 6).

mrīḡāḡ مریح «heureux coquin!» se dit ironiquement à un enfant ou à un camarade pris en faute et auquel va être infligée une correction; on comparera au *ḡā-mrābbāḡ* de STUMME, *M.G.T.*, p. 34, l. 2. — Au point de vue morphologique, le mot semble un diminutif de مریح qui n'est pas usité en tangérois, mais qui était andalou et est encore algérien avec le sens de «gagnant, prospère» (cf. PEDRO DE ALGALA, p. 283, l. 1; BEAUSSIER, p. 226); la forme de participe passif مفعول de مریح, avec un sens actif, s'explique, je crois, comme celle de *menḡūs* «funeste», par l'influence analogique de ميجون et de مشوم (*mīšūm*); c'est par une réduction analogique semblable qu'il faut expliquer probablement dès la langue ancienne *مسعود > مُسَعِدْ; comp. aussi مَبَارَك > مبروك moderne sous l'influence de ملعون; cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 293. La croyance que le sort de l'homme dépend de puissances occultes peut au reste amener l'expression par des formes verbales du passif des idées de «être heureux» ou «être malheureux».

رَبَّز *rābōz*, pl. رَابِوز *ruābōz* «petit soufflet domestique de fabrication européenne»; et aussi «soufflet-oultre», tandis que le grand soufflet des forgerons est *kīr*; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 367, sub *fuelle*; *Arch. Mar.*, XI, p. 382 note 2. L'aire d'emploi du mot en Algérie est remarquablement discontinue: dialecte juif de Tlemcen; quelques parlers ruraux oranais; majorité des parlers constantinois (avec un verbe dénominal *rābōz*); certains parlers des hauts plateaux algérois (avec le sens de soufflet de forge); zouaoua *ḡarāḡūz*. Une étude exacte du mot devrait naturellement s'appuyer sur une étude des différents types de soufflets en usage dans l'Afrique du Nord. Une semblable enquête ethnographique n'a pas encore été faite, quoique A. VAN GESNEP ait récemment réuni sur la question d'importants matériaux. Le mot soutient-il quelque rapport avec l'énigmatique *alcavari* de DOZY et ENGELMANN, p. 84, ÉGUILAZ Y YANGUAS, p. 132? C'est ce que je ne décide pas. — A la langue très familière de Tanger appartient l'expression *āndēk-rābōz* ou *tiēḡ-rābōz* (esp. *tiene* «vous avez») «Tu as rai-

son», où *ṛāḇōz* doit être une déformation plaisante de *ṛāzūn* (*tiene razon*).

ع) *ṛḇa* (*ṛḇa*), pl. *ṛḇā* (*ṛḇā*) «quart». D'autre part, le représentant de ع) *ṛḇā* «moins un quart» (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 323) est à Tanger *llārōḇ* avec chute du *ṛ* final, ou même *llārōḇ* avec réduction du *ḇ* : *sā-llārōḇ* «une heure moins un quart», *ṛṭāl-llārōḇ* «trois quarts de livre», *riāl-laṛōḇ* «trois francs soixante quinze centimes», et par contre toujours *sā-d-urḇā* «une heure un quart», *ṛṭāl-urḇā* «une livre un quart», etc.; comp. LIDERITZ, *Mar. Sprüchw.*, p. 25, l. 19; KAMPFFMEYER, *Untersuchungen über den Ton*, I, p. 56. — Cette chute du *ṛ* final se retrouve à Tunis dans la même expression : *lārḇ* «moins un quart»; cf. STUMME, *T.G.*, p. 127 *in princ.* — En Algérie, elle n'apparaît, à ma connaissance, qu'à Nedroma, dans le langage des tisserands, pour le mesurage des pièces d'étoffes, et à Tlemcen, dans la seule locution *ṛṭāl-llārōḇ*. Pour peser la laine filée par les femmes, on se sert dans cette ville d'une balance très primitive dont un des plateaux est chargé de poids en pierre. Ces poids représentent le *ṛṭāl dḇerrāzi* «livre de tisserand». Lorsque l'aiguille de la balance incline légèrement du côté des poids, on estime que la quantité de laine pesée équivaut à *ṛṭāl-llārōḇ* «trois quarts de livre». Il est possible que *llārōḇ* ait été jadis très généralement employé à Tlemcen et Nedroma dans le sens de «moins un quart»; il aurait cédé le pas au *ṛḇ-ṛḇa* des parlers ruraux voisins, et ne se serait conservé que dans des expressions techniques du vocabulaire de l'industrie textile.

ṛōḇe, pl. *ṛōḇēiāt* ع) «mesure de capacité pour le son et les céréales, égale à un quart de *mudd*», soit à Tanger 16 litres; cf. GILLES, *Le dialecte marocain*, p. 6 (Tanger, 1908); comp. pour el-Qṣar el-Kbir, *Arch. Mar.*, II, p. 140; pour le Faḥṣ, *ibid.*, I, p. 231. — En Algérie *ṛōḇe*, dans la province d'Oran, est l'hectolitre; ailleurs c'est le quart du *ṣā*, c'est-à-dire deux doubles décalitres; cf. ABDERRAHMAN MOHAMMED, *Enseignement de l'arabe parlé*, 1^{re} période, p. 79; COHEN-SOLAL, *Mots usuels de la langue arabe*, p. 126.

lārḇa (*lārḇa*); *nḥār lārḇa* «le mercredi». Le représentant de ر) *lārḇa* perd son *a* final à Tanger, Tlemcen, Nedroma (*lārba*), Alger-juif (*lārba*) et au Souf où l'on a aussi, à côté de *lārba* «mercredi», *eḥḥlāḥ* «mardi» (ainsi tout à fait comme en Égypte, cf. SPITTA, *Gramm.*, p. 162 *in fine*); de même aussi au Sénégal يوم الأربعاء (cf. FR. MARIE-BERNARD,

p. 161, l. 5). Il faut peut-être rapprocher aussi le *رجوع* enregistré comme néologisme par les lexicographes (*Tāǧ*, V, p. 346, l. 28; comp. LANDBERG, *Arab.*, V, p. 190). Je crois, ou bien à la suppression de la terminaison féminine dans un mot qui, commun de genre à l'époque classique, est devenu (sous l'influence prépondérante du concept de «jour») uniquement masculin dans les dialectes maghribins, ou bien à l'influence analogique des autres noms des jours de la semaine, dont quatre sur six (*الجمعة* doit être mis à part) n'ont pas la terminaison féminine.

mṛābā, *مرابع* «pâturage d'herbe». C'est un pluriel *مفاعل* dont le singulier est inusité à Tanger; le pluriel seul apparaît avec le sens précité. Mais chez les ruraux d'Oranie (par exemple *Ulād Brāhīm*), on connaît à *m'rābē*, un singulier *mērbā'*, «ancien emplacement de douar laissé en pâturage où l'herbe pousse drue».

رتب *rōṭṭba* et *rōṭṭa* رتبة «pension donnée à des étudiants» cf. *supra*, p. 190, note 3. Le mot, bien connu en Oranie, apparaît dans la langue des auteurs maghribins modernes (cf. *Bustān*, p. 40, l. 1).

mṛōṭṭēb مرتب qui est bénéficiaire de la *rōṭṭba*; cf. Dozy, I, p. 507.

رجل *rǧl* «pied», pl. *rǧlīn*, diminutif *rǧīl*, pl. *rǧlāt*, est masculin à Tanger. Lorsqu'on emploie *rǧl* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux pieds», à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit du pied droit ou du pied gauche : *rǧzlo* «ses pieds», *rǧzlo mossḥēn* «Ses pieds sont sales» (*موتخين* au pluriel), *rǧzlo d'limīn* «son pied droit», *rǧzlo d'ššmāl* «son pied gauche». Cet emploi du mot se retrouve à Nedroma. — D'autre part, à Tanger, *rǧlīn*, ancien duel *رجلين*, est employé : 1° dans le sens de «les deux pieds d'un individu» concurremment avec *rǧl*, mais il ne prend jamais les affixes personnels *rrǧlīn-diālo* «ses deux pieds» et non *rǧ:lēh* comme dans les dialectes algériens; 2° comme pluriel à l'exclusion de *rǧl* : «Le chat à quatre pattes» *lqōṭṭ ando ārb^{ba} ā-d'rǧ:līn*. Comp. *infra*, عین, p. 399.

rāzēl راجل «homme» a à côté du pluriel *rǧāl* (*r* non emphatique) un pluriel *rǧūlāt* qui est surtout employé par les femmes avec une nuance d'emphase.

رحل *rḥel* رحيل : 1° «déménagement»; aussi en Algérie (chez les nomades : «changement de camp, migration»); 2° «bagage trans-

porté sur des bêtes de somme»; inconnu en Algérie dans ce sens qui était déjà andalou; cf. Dozy, I, p. 517.

ردح *rdah*; nom d'action *rdēh* ردهج «choquer bruyamment»; le mot serait peu employé à Tanger; il a des sens différents dans les parlers algériens : «écraser en choquant; piler; précipiter à terre»; cf. BEAUSSIER, p. 237 (à Alger juif, «s'affaisser» en parlant d'un terrain = tangérois *r:ah*); chez les ruraux et bédouins d'Algérie, j'ai toujours entendu *rdah* (avec *ḍ* spirant); comp. classiques ردهج et ردهج.

ردم *rdēm* : 1° «combler» (un puits, un silo); 2° «faire écrouler» (un mur, un tas de pierres); 3° «émousser une pointe»; inconnu dans ce sens en Algérie. Passif (VIII^e forme dialectale) *'ḡrdēm* : 1° «s'écrouler»; 2° «s'émousser» (en parlant d'une pointe).

رزة *rōzza* رزة : 1° «gond de la porte»; sens déjà connu de l'andalou et courant dans les dialectes algériens (cf. Dozy, I, 523); dans ce cas le mot a à Tanger le pluriel *rzaiz*; 2° «turban d'étoffe blanche» (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 23); dans ce sens le mot a les pluriels *rzoz* et *rōzzāt*. *rōzza* avec cette signification est passé en *šelḥa* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 216). En Algérie, le mot n'est connu que dans l'Ouest de la province d'Oran (DELFIN, p. 194, note 45, le donne comme marocain); il y désigne un turban blanc plus petit que la *'māma* : un simple *tālob* porte une *rōzza*, un savant porte une *'māma*. — Il est remarquable que le *Muḥit* donne رزة dans le sens de قلنسوة (I, p. 778; comp. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 188).

روسكطا *ruskiṭā*, pl. *ruskiṭāt* رُسْكِيْطَة «sorte de gâteau sec en couronne fait par les Juifs»; espagnol *rosquita*; inconnu en Algérie.

رشق 1° *ršāq* «être de bonne humeur» (p. ex. par suite de la gaieté que donne une légère ivresse); *ršūq* «légère ivresse»; *ršūq* a aussi ce sens à Tlemcen (synonyme *nešya*); et en *šelḥa* le mot signifie «joie débordante» (cf. STUMME, *Taz.*, p. 215). *rāššōq*, pl. *rāššōq*, «de bonne humeur; légèrement ivre»; à Tlemcen, *mrēššōq*; 2° construit impersonnellement avec *l* de la personne et *'lā* de la chose «plaire à» : *ma-ršāqlīši nāsmēl* «Cela ne me disait rien de faire . . .»; plus fréquemment *rēšqōṭ* (avec le féminin dans le sens du neutre) : *rēšqōṭlo 'āl-lmsārīa* «Il ui a plu d'aller se promener». Cette construction, avec ce sens, existe à Alger et à Tlemcen; enfin à Alger, on entendra couramment : *rēšqōṭlo bēnt-ēlbāi* رَشَقَتْ لَهَا بِنْتُ الْبَايِ; ou avec une construction différente : *rāḥe*

rāšqa ^a*lēh* dans le sens de «Il est un peu ivre». — Ces divers sens semblent inconnus à Constantine.

رشى *ršā*, fut. ⁱ*ršā*, «s'abimer; se pourrir; devenir peu solide» (en parlant du bois, de l'étoffe). — *rāšī*, pl. *rāšīn* (*rāšīn*), «peu solide; abimé; pourri». C'est un des mots caractéristiques des parlers maghribins. Il est peu probable qu'il faille comme le propose FUMEY (*Correspondances marocaines*, I, p. 146) le rapporter à $\sqrt{\text{رشى}}$; il faut peut-être songer plutôt à une variante رایش de رایش «faible, maigre, peu solide» enregistré par les lexicographes classiques; pour le parallélisme de فاع et فاع, cf. la série d'exemples réunis par NÖLDEKE, *Neue Beit.*, p. 207 et suiv.

رشي, fut. ⁱ*ršī*, «corrompre un fonctionnaire par un pot-de-vin (*rēšua*)».

رصيف *ršēf* «pavé»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 104, sub *arrecife*; ce mot est inconnu en Algérie; cf. sur رصيف «route pavée», *Geogr. arab.*, IV, p. 247; et sur l'andalou رصف «paver», DOZY, I, 534.

رطب *rṭāb*, fém. ⁱ*rṭā*, pl. *rṭāb* ou ⁱ*rṭān*, «doux au toucher, souple, moelleux, tendre» au physique et au moral: du papier bien lisse, un siège moelleux, du cuir souple, une terre friable, un cœur tendre, sont qualifiés de *rṭāb*; mais l'idée d'humidité et de fraîcheur que $\sqrt{\text{رطب}}$ exprime dans la langue ancienne et aujourd'hui encore dans les dialectes orientaux est exclue du *rṭāb* marocain et algérien. — Le diminutif est *rṭāb*, pl. *rṭān*, qui se retrouve à Alger et à Tlemcen, et était andalou; cf. P. DE ALCALA, 316, l. 17. — *rṭāb* a exactement à Tanger la flexion des adjectifs de couleurs et de difformités; et il en va de même des représentants de رطب dans la majorité des parlers maghribins. Cet adjectif de forme exceptionnelle a été ramené à la classe nombreuse des représentants de أفعل. L'influence particulière de أحرش auquel, dans le Maghreb, رطب s'oppose exactement comme sens, n'a peut-être pas été étrangère à cette évolution morphologique. En outre il faut remarquer qu'en tangérois et dans la plupart des parlers algériens رطب ancien (c'est-à-dire فعل) étant passé à *rṭāb* (c'est-à-dire فعل) s'est trouvé phonétiquement confondu avec la nombreuse classe des فعل dialectaux représentants d'anciens أفعل. A Tlemcen et à Nedroma sa flexion est exactement la même qu'à Tanger. Chez les

ruraux du Tell algérois, du Tell oranais, et dans de nombreux parlers du Nord constantinois on a *ṛṭāb*, fém. *ṛāṭba*, pl. *ṛṭōb* ou *ṛōṭ^hb*; à Alger, Constantine, Bône, etc., on a, conformément à la flexion normale des noms de couleurs dans les parlers de ces villes, *ṛṭōb*, fém. *ṛōṭba*, pl. *ṛṭūb*. A Tunis, sur quelques points du Sud constantinois, et en maltais, où les représentants dialectaux de *أفعل* ont *a* initial, la même réduction analogique a donné *aṛṭāb*, fém. *ṛāṭba*, pl. *ṛṭūb* ou *ṛōṭ^hb* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 80 *in fine*; FALZON, p. 6). Isolément on trouve dans le Maghreb une autre flexion du mot : ainsi dans certains parlers du Sud oranais : *ṛṭāb*, fém. *ṛāṭba*, pl. *ṛṭāb*; dans la plaine de Setif : *ᵀṛṭōb^h*, fém. *ᵀṛṭōbba*, pl. *ᵀṛṭōbbīn*; sur divers points du Sud algérois, du Sud constantinois et chez les ruraux du Nord tunisien, on a un masculin singulier *ṛōṭ^hb*, avec conservation du groupement syllabique ancien, féminin *ṛōṭba*, sans pluriel, ou avec les pluriels *ṛṭūb*, *ṛōṭ^hb*, *ṛōṭbīn*, *ṛṭāb*. — *ṛ^hṭṭāb* (1^{re} forme) « rendre doux au toucher, souple, moelleux, tendre » au physique et au moral. — *ṛṭāb* (1^{re} forme dialectale; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 84, 85) « devenir doux, souple, moelleux, tendre ».

رغيف *ṛṛēfa*, pl. *ṛṛāif* رَغِيفَة était andalou; cf. Dozy, II, p. 538; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 792, sub *torta*; à Tanger, c'est un « feuilleté fait de bandes de pâte pliées et superposées » qu'on cuit au four du boulanger. Le mot se retrouve avec le sens de « galette de pain » (nom générique *ṛṛīf*) dans le Nord tunisien; mais il m'est inconnu, en Algérie, dans les provinces d'Alger et d'Oran, sauf à Cherchel où il dénomme une sorte de pain d'épice pimenté. Je n'ai jamais constaté dans ce mot à Tanger la réduction *ṛṛ > ṛ* que signale LANDBERG pour la Syrie (*Prov. et Dictions*, p. 231) ni la métathèse *ṛṛ* qui se trouve en Égypte (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 450, *γarīf*; par contre, *Contes*, p. 31, l. 11; 32, l. 2, *rayīf*); d'autre part, à Constantine, on connaît *ṛṛāif* pluriel et collectif, nom d'unité *quṛṣā-ṛṛāif* « sortes de crêpes épaisses généralement mangées au miel » (aussi zouaoua *θaṛṛēf̣θ*; c'est le بَغِير du pays arabe), qui s'explique vraisemblablement par رَغِيف avec métathèse *ṛṛ > ṛṛ*; une étymologie populaire a dû contribuer à ramener à $\sqrt{\text{رغيف}}$, très vivant dans le dialecte, un vocable de $\sqrt{\text{رغف}}$ complètement isolé.

رَفِد *ṛf̣ēd* « soulever; enlever; contenir »; ce verbe est employé dans ces divers sens à Tanger comme dans les provinces d'Alger et d'Oran, tandis que, dans la province de Constantine, c'est le *hazz* tunisien, et

au Souf, le *rfa* tripolitaïn qui est «soulever» et aussi «emporter» et «contenir» (cf. STUMME, *T.G.*, p. 182; pour des exemples de *rfa* à Tripoli dans les divers sens du رف de l'Ouest maghribin indiqués par BEAUSSIER, p. 246, cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 5, l. 5; p. 8, l. 5; p. 9, l. 18; p. 17, *passim*; etc.; aussi à Tunis, *rfa* «contenir» ap. STUMME, *T.G.*, p. 166). D'autre part, رف apparaît aussi dans le Sud marocain avec le sens de «soulever» (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 36, note 72), et *rfa* est connu (pas très courant) à Tanger dans le sens de «élever en l'air» (par exemple *supra*, p. 95, l. 2). — *rfəd* apparaît à Tanger dans diverses expressions : *rfəd iiddək* «lève tes mains», tout à fait équivalent du français populaire «tirez l'échelle»; *rfəd rzēl* «soulever les pieds de...», c'est-à-dire «vaincre»; *rfəd fāṭha* «réciter la fāṭha avec les mains élevées» (cf. *supra*, p. 165, note 3); *rfədha ḥèlkāṣha* ou *ḥèdḡri*, tout à fait équivalent au français populaire «prendre ses jambes à son cou», avec un emploi du pronom féminin ها dans le sens du neutre, courant en maghribin et sur lequel cf. LANDBERG, *Proverbes et dictons*, p. 165.

رق *rqēuq*, fém. *rqēuqa*, pl. *rqēuqēn*, «tout mince», diminutif de رقيق ; aussi à Tlemcen et à Alger, suivant un paradigme فعيول qui est fréquent pour les diminutifs dans les dialectes de ces villes; inconnu à Constantine et à Tunis, comme chez les bédouins et ruraux d'Algérie.

رقب *règgèb*; ce représentant de رقب n'apparaît à Tanger, comme dans les dialectes, même citadins, d'Algérie, qu'avec *g* pour *q*; il se construit avec *la* et signifie : 1° «épier, surveiller»; 2° «apparaître de loin, se montrer aux yeux de quelqu'un»; dans ce deuxième sens, il est inconnu en Algérie.

رقع *roq'a*, pl. *rqā'id* et *rqā'ie* رقتة , رقتاع : 1° «pièce mise à un vêtement»; de même en Algérie; chez les ruraux et les bédouins *roq'a*, pl. *rqā'id*; 2° «pièce d'étoffe tissée juste de proportions suffisantes pour faire un vêtement déterminé (*zēllāḥ* par exemple)»; inconnu dans ce sens en Algérie. — D'autres sens algériens du mot sont inconnus à Tanger, par exemple, celui de «pièce de terre» (cf. BEAUSSIER, p. 250; DELPHIN, *Textes*, p. 38 *in princ.*) et celui de «peau de mouton où l'on met la pâte à fermenter» (cf. DELPHIN, *ibid.*, p. 37, note 1; p. 165, note 40).

ركب *rūkba* «*unnuṣṣ* والنصف وركبة» «un genou et demi»; cf. sur cette manière de s'asseoir, *supra*, p. 196, note 1, et LERCHUNDI, *Voc.*, p. 729, sub *sentarse*. En Algérie, on dit dans le même sens *rūkba unnuṣṣ* (ونصف) sans l'article); et cette expression est connue dans tout le Nord de l'Afrique et jusqu'en Libye (cf. HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 179 *in fine*). D'autre part, ELIÀ QOUBSI, dans sa *Notice sur les corporations de Damas*, p. 25, décrit avec précision, sous le nom de نصف ركبة و نصف, une manière de s'asseoir qui est exactement le *ركبة و نصف* maghribin.

ركن *rūkn* ou *rūkna* ركن, ركنة, pl. *rūknāt* ou *rūkāni*, «rentrant intérieur d'un coin»; de même à Alger (à Tunis *terkina*), tandis que *qānṭ* (cf. *infra*, p. 433) peut désigner aussi bien le «rentrant intérieur» que le «saillant extérieur» d'un coin.

رهف *rhāf* رهان «s'amincir»: est aussi employé en Oranie; c'est une 1^{re} forme dialectale de $\sqrt{\text{رهف}}$.

روح Cf. روج.

روض *rūḍa* ou plus fréquemment *rāḍa*, pl. *rūḍāt* ou *rāḍāt*, diminutif *rūḍda* (*rūḍda*), n'a pas à Tanger les sens, fréquents ailleurs, de «cimetière» ou de «monument funéraire» (cf. DOZY, I, p. 570; encore aujourd'hui dans le Sud marocain «cimetière», cf. *Houwāra*, p. 46, l. 19; DOUTrÉ, *Merrākech*, p. 308, note 1; *Arch. Mar.*, VII, p. 335, note; aussi en šellḥa *rrōt* < *rrōḍt*; cf. STUMME, *Taz.*, p. 216). Le mot désigne à Tanger un petit monument commémoratif qu'on élève en l'honneur d'un saint non enterré dans la ville; comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 277 *in princ.*

روي *rūā*, pl. *lērūyā* (je n'ai jamais entendu ce dernier sans l'article), رواء الاروية «écurie»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 153, sub *caballeriza* (pl. رويات و روية). Le mot se retrouve à Mogador avec le même sens sous la forme *rūyā* (SOCIN, *Mar.*, p. 26, l. 17, 18), tandis que chez les *Houwāra* et en šellḥa il a d'autres sens: «vestibule, parc à bestiaux, aire à battre» (cf. *Houwāra*, p. 76, note gb; STUMME, *Taz.*, p. 216). Il était déjà andalou (cf. DOZY, I, p. 574) et est connu dans toute l'Algérie. En Oranie, il désigne proprement une «écurie attenante à une maison». A Constantine, il a le sens particulier de «petite pièce servant d'office, pour les légumes, les fruits, le lait». A Nedroma, on emploie parfois le mot, par ironie injurieuse, dans le sens de «syna-

gogue». — VOLLERS a vu dans رواء maghribin et andalou un doublet de رواق (cf. *Z.D.M.G.*, 1887, p. 373). Personnellement, je crois que nous avons affaire, soit à une forme dialectale روى correspondant à hébreu רִוּיָא, soit à un vieux pluriel ارواء, ou à une métathèse du pluriel connu اواري, اوار, du vieux sémitique آرى. — Les lettrés marocains hésitent sur l'orthographe du mot : *Našr el-Mabāni*, I, p. 99, l. 24, écrit رواء, mais *Saluat el-'anfās*, II, 216, l. 18, écrit روى. Il faut noter enfin que *rūā* «écurien» a toujours dans le Maghreb un *r* non emphatique. Avec *r* emphatique, *rūā* signifie à Tanger «humidité» et à Tlemcen «bouillon à arroser le couscous», c'est-à-dire √روی.

رج *rēh* «vent» : *ērrēh* «rien du tout»; *ērrēh* ḥli-ḥēddī n'ū-sāndī! «Oui! Tu n'obtiendras rien du tout de moi!» — Dans le même sens, à Alger : *ēlh'ūā-yurrēh* : *rbāh-mēnno yēr ēlh'ūā yurrēh* «Je n'ai rien pu obtenir de lui»; comp. BEAUSSIER, p. 257 : كلام الرج، حاجة الرج، etc.

ريد *rād*, *irād* «vouloir» = أراد, يُريد; le mot n'est guère employé qu'en parlant de Dieu : *r'bbi-rād 'līna h'lh'ēir* «Dieu a voulu pour nous le bien» (ou *rād'ūna*). Par ailleurs, *rād* n'apparaît à ma connaissance que comme توكيد لفظي dans *habb-ūrād* «aimer et désirer».

ريش *rīš* (*rīš*) تريش «frange effilochée»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 358, sub *fleco*. Le mot est inconnu en Algérie; mais, chez les ruraux d'Oranie, on appelle *bū-rīša* «le foulard à franges» (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 190, n. 23); à Tanger, *sēhmīā-d'rīš* est aussi un «mouchoir de soie à franges».

ريق *rīq* «salive»; le pluriel ريق est toujours prononcé à Tanger avec un *g* pour ق : «des fils de bave» : *keṭṭēholo-rriūg* «La bave lui tombe de la bouche». Il en est de même à Alger; comp. BEAUSSIER, p. 261 : *sālo-s'lēh rriūgo* «Sa bave en découle», c'est-à-dire : «L'eau lui en est venue la bouche».

rēyūq : 1° «enduire de salive»; 2° «déjeûner le matin pour la première fois»; nom d'action *rēyūqa* (syrien *tirūīqa*); dans ce sens, ce verbe semble un dénominatif de *'l-ērrīq* «à jeun» (على الريق, aussi algérien et déjà connu de la langue classique); ce serait alors une 11^e forme dialectale للسلب à ajouter à celles signalées par les grammairiens indigènes (cf. DE SACY, *Gramm. arabe*, I, p. 132; NÖLDEKE, *Neue Beit.*, p. 101 et suiv.). — Le verbe est inconnu en Algérie avec ce

sens. Des équivalents se rencontrent dans les dialectes orientaux; c'est généralement la v^e forme تَرْتِق, تَرْتُق qui est employée (cf. CUCHE, *Dict.*, p. 224, 226; MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, p. 125; REINHARDT, p. 218, l. 7). — A Alger *rtiq* s'emploie comme terme d'argot dans le sens de «boire avec excès».

ز

زَبَق *zboq* «devancer»; à la v^e forme دَزَبَق (zzāboq) تَزَابِق «chercher mutuellement à se devancer». C'est naturellement سَبَق avec assimilation de sonorité *sb* > *zb*; on entend aussi sans cette assimilation *šboq*, *tsāboq*, comme en Algérie (bédouins *šbeg*).

زَبَل *zbel* «ordures ménagères» (*zbel döddār*) ou «immondices de la rue» (*zbel d'zānqā*). Le mot ne signifie jamais à Tanger ni «fumier d'engrais», ni comme dans certains parlers d'Algérie, du Nord tunisien et au Sénégal, «bouse de vache» (nom d'unité *zēbla*; cf. BEAUSSIER, p. 263; REYNIER, p. 136).

zēbbel construit avec la préposition *f* (ف) «insulter quelqu'un»; nom d'action *d'zbl* تَزْبِيل; inconnu en Algérie.

زَدَق *zdāq*: 1° «parvenir à; se trouver; arriver à»; 2° «être d'un bon service, d'un bon usage; réussir»; c'est, je crois, le classique صَدَق «tenir sa promesse, faire jusqu'au bout ce qu'on a à faire», avec l'assimilation de sonorité *šd* > *zd*, déjà notée comme prononciation dialectale par les lexicographes indigènes. — Le mot se retrouve avec les deux acceptions dans les départements d'Alger et d'Oran, mais sous la forme *sdāq*. A Tlemcen, au cas de contiguïté, *sd* initial passe à *zd*: *zdāq*; mais *s* est restitué lorsque la contiguïté cesse: *sēdqoŧ* «elle a bien servi». A Tanger, l'assimilation s'est étendue à toute la conjugaison. A Constantine, dans le Nord constantinois et dans le Nord tunisien, *šdāq* (ruraux *šdeg*) a conservé le sens de «dire la vérité»; il a aussi le sens de «réussir; être d'un bon service»; mais le sens de «arriver à» est inconnu.

زَبَز *LANDBERG* a montré les difficultés qu'on éprouve à fixer le sens primitif de زَبَز dans les parlers de l'Arabie méridionale (cf. *Dafina*, p. 650 et suiv.). Ces difficultés se retrouvent pour les représentants maghribins du mot; en outre, dans l'Afrique du Nord, la dualité mor-

phologique *zarb-zrab* complique encore la question. Il faudrait, pour la trancher, poursuivre sur le mot une enquête minutieuse dans tous les parlers maghribins; les quelques faits réunis ici n'autorisent que des conclusions provisoires. — Tout d'abord il est certain qu'à Tanger *zârb*, pl. *zrôb* et *zrôba*, signifie exactement «haie», aussi bien «haie vive» que «haie sèche». On retrouve la même forme (*zârb*, *zor̄b* ou *zârb*, pl. *zrôb*, *zrôba* et *zrâb*) et le même sens du mot dans des régions très variées de l'Algérie : ainsi à Nedroma, dans l'Est de l'Oranie (Ammi-Moussa, Mazouna), dans le Tell algérois (plaine du Cheliff, Miliana, Médéa), à Alger, dans une partie du Tell constantinois (Collo, Djidjelli, Mila, El-Milia, Guelma), en général, semble-t-il, dans des régions de culture arbustive et maraîchère où l'on clôt les jardins aussi bien de haies vives que de haies sèches. — A Tlemcen et à Constantine on a avec le même sens *zrôb* (à Tlemcen avec un pluriel assez rare *zrôba*; à Constantine sans pluriel). — D'autre part, dans la majeure partie du Tell oranais, sur les hauts plateaux, au Sahara, dans la plaine de Sétif, dans l'Est constantinois, on désigne sous le nom de *zrôb* (*zrâb*, *z'râb*) la masse de broussaille sèche (jujubier, asperge sauvage, genêt épineux, etc.) qui entoure le jardin rustique, la pièce de terre située au bord d'un chemin, le gourbi, ou protège le bas de la tente; *zrôb* est dans ce cas un collectif, et n'a pas de pluriel; il semble bien que ce sens et cet emploi du mot se retrouvent dans le Sud marocain (cf. *Houwâra*, p. 50, l. 15, 16). — Dans quelques parlers, on emploie à côté du collectif *zrôb* un nom d'unité *zor̄ba* «une branche de *zrôb*»; ainsi dans l'Est constantinois, chez les ruraux du Nord tunisien, dans les oasis du Sud constantinois et algérois : par exemple aux Ouled Djellâl, à Laghouat, à Aïn Madhi, *zrâb*, collectif masculin singulier, désigne «les branches de jujubier sèches» avec lesquelles on protège le haut des murs de clôture en terre; nom d'unité *zârb̄a* «une branche de jujubier sèche». De ces faits, je conclurai provisoirement que le sens primitif de بڙڙ est «broussaille épineuse coupée pour faire une clôture». Le sens de «haie» pris par le mot dans certains parlers serait secondaire; d'abord «clôture de branches sèches épineuses» (la plus répandue); puis «toute clôture végétale», «haie vive» aussi bien que «haie sèche». — Quant à la forme *zrâb*, *zrôb*, il faut reconnaître que, phonétiquement, elle est anormale; la présence de *r* comme consonne médiale aurait justifié, dans la plupart des parlers maghribins, le maintien de la structure syllabique بڙڙ (cf.

Ulād Brāhīm, p. 62, 63). Je crois qu'il faut expliquer l'apparition de *zrāb* par une analogie morphologique; le mot a pris la forme *فَعَل* qui caractérise un grand nombre de collectifs, dont le nom d'unité est *فَعْلَة*; *zrāb* «de la broussaille», en face de *zārba* «un brin de broussaille», offre la même alternance syllabique que *štāb* «des branches sèches» vis-à-vis de *šātba* «une branche sèche», *saṣf* «des folioles de palmier» vis-à-vis de *saṣfa* «une foliole de palmier», *s'reb* «des épines de palmier» en face de *ṣerba* «une épine de palmier».

zreb «se dépêcher». Ce verbe, très courant à Tanger (cf. FISCHER, *Marok. Sprichw.*, p. 37; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, 276, sub *despachar*), est inusité en Oranie, où l'on emploie *γāyol* ou *r'zem*; il n'est pas non plus connu à Alger, où l'on emploie surtout *hoff* (aussi à Tanger *húff-r'zlek* «dépêche-toi»), ni dans le Sud algérois, où l'on exprime les différents degrés de l'idée de «précipitation» par les verbes *γsob*, *sāyol*, *štār*, *sāḍḍoq*. Par contre, à Constantine, *zreb* est le verbe habituel pour «se dépêcher» et le mot est aussi connu à Tunis (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 181, note 1). — L'adjectif *zərḥān* زرجان «qui se dépêche», très usuel à Tanger, est connu dans la province de Constantine; d'autre part, le participe passif *mēzrūb* «pressé» est employé un peu partout, même là où *zreb* est inusité. — *ḥēzzerḥa* بالزرجة «en toute hâte» (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 647, sub *promptamente*) est courant dans la province de Constantine comme à Tanger. — Au Maroc, *زرب*, «se presser», est passé en *šellā* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 242); et en Tunisie dans le berbère de Sened (cf. PROVOTELLE, *Sened*, p. 109).

zārḥiā, pl. *zrāḥi* زرجية زرجابي «tapis». Ce vieux mot arabe (cf. *Coran*, LXXXVIII, 16; *Nihāiā*, II, 124; FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 92; NÖLDEKE, *Neue Beit.*, p. 53) appartient aujourd'hui à tous les dialectes maghribins, tandis que les dialectes orientaux (et aussi l'andalou) semblent l'avoir perdu. Chez les ruraux et bédouins algériens, on a le pluriel *zāra* (aussi au Sénégal, cf. Fr. MARIE-BERNARD, p. 197), soit seul, soit à côté de *zrāḥi*. Le diminutif est à Tanger *zrēḥiā*, comme à Alger et à Constantine زرجيتية; à Tlemcen *zrēḥiā*.

زردا *zərda*, pl. *zrādi* زردية زردى «régal», et particulièrement «festin offert aux ṭolbas»; comp. DOUÏTÉ ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres d'Alger, XIV^e Congrès des Orientalistes*, p. 203. En Algérie, le mot désigne dans la province d'Oran et dans la plus grande partie de la province d'Alger tout régale offert par un individu à ses amis; cf. DEL-

PHIN, *Recueil de Textes*, p. 224, note 1. Dans la province de Constantine et dans le Nord tunisien, *zerda*, pl. *zrēd*, est plus spécialement un banquet solennel fait au tombeau d'un marabout à l'occasion de sa fête ou à l'occasion de prières publiques (par exemple de rogations). Quant à l'article زرج de BEAUSSIER, p. 265, «réunion solennelle sur la tombe d'un marabout pour décider une prise d'armes ou cimenter la paix entre deux tribus», il n'est plus exact dans l'état politique actuel de l'Algérie; il est surprenant au reste que cet auteur n'y fasse pas mention d'un repas en commun; aujourd'hui, en Algérie comme au Maroc, la *zerda* est essentiellement une agape.

زرع *zra* est à Tanger et dans le Nord marocain «blé», tandis qu'en Oranie c'est «orge», et dans le Tell algérois et constantinois «toutes les céréales»; au Sénégal, c'est «mil» (cf. REYNIER, p. 129). Le mot a toujours à Tanger *z* et *r* emphatiques, tandis que «semer» est *zraʿ*, avec *z* et *r* non emphatiques; de même à Tlemcen.

زرز *zērrēf* «jeter à l'abandon, laisser trainer». A Alger et à Constantine, le mot existe avec les sens un peu différents de «chasser quelqu'un; lancer ou jeter quelque chose». A Tlemcen et Nedroma, le verbe est employé surtout au participe passif dans l'expression : *fāt mērrēf* «il est passé comme une flèche»; cf. BEAUSSIER, p. 265; comp. l'andalou *azraf* ap. PEDRO DE ALCALA, 122, l. 26, sub *botar*.

زرر *zroq*, fém. *zērqā*, pl. *zūrōq*, «bleu», répondant dans le dialecte classique à زرقاء, زرق; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22. — *kēd̄ba-zērqā* «mensonge bleu», c'est-à-dire «mensonge énorme», ne m'est pas connu en Oranie, mais est courant dans la province d'Alger (*klēb-ēzrōq* et chez les bédouins *ḡlkēd̄b-lāzrōq*). Il est fort douteux que *zērqā* dans cette expression ait du rapport avec زرقاة «tromperie», زرق «trompeur; hypocrite», sur lesquels cf. FLEISCHER, *Kl. Schr.*, II, 544; KREMER, *Beit. z. arab. Lexicographie*, I, p. 71. — Dans le Sud constantinois, on dit dans le même sens *kēd̄ba-hām̄ya* «un mensonge rouge».

زرر *zārūot* «lancer en faisant tourner», nom d'action *d̄zārūot* تزرويط; chez les Ibāla, on entend *zārīot* comme en andalou (زريط ap. *Voc.*, p. 539, sub *proicere*; *zārīot* «grincer» dans la province d'Alger). زروط se retrouve avec le même sens et avec divers autres voisins dans toute

l'Algérie (cf. BEAUSSIER, p. 266, 267; en berbère de Ouargla, *zerued* ap. BIARNAY, *Ouargla*, p. 319).

زَز *ḥēzzēzz* ou avec haplogogie *ḥēzz* «de force»: *ḥēzz-m'ṣṣ* مِنْهُ بِزْ «malgré sa résistance»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 53, sub *forzadamente*; aussi en *šelha bezziz* (cf. STUMME, *Taz.*, § 221). Il est possible, comme le proposent Socin et STUMME (*Houwāra*, p. 60, 61, note ey), que le mot reporte à *زَلَز*, où le *l* initial, tenu analogiquement pour l'article, aurait fini par être assimilé à la sifflante subséquente. Mais, sous la forme *زَز*, le mot était courant en andalou et le *Tāğ el-arūs*, qui le donne, mentionne cette particularité dialectale (IV, 41 : *وهي شائعة بالاندلس*; comp. Dozy, I, 590, 591; IBN GUZMĀN, 91^a, l. 21, *بالز*). Le mot est compris, mais non employé couramment, en Oranie. L'information de DELPHIN (*Recueil de textes*, p. 257, note 4) sur *عرب الزَز* est intéressante à rapprocher du *صنهاجة الزَز* d'IBN ḤALDŪN, cité ap. Dozy, I, 591, l. 1.

زطم *zṭom* ou *ṣṭom*, construit avec *ʿlā*, «fouler aux pieds», aussi «se précipiter contre»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 615, 616, sub *pisada*, *pisado*, *pisar*; *Arch. Mar.*, VI, p. 178 *in fine*. Sûrement le mot reporte à *صدم*; mais *ṣṭom*, malgré qu'il ait, comme le vocable ancien, *ṣ* initial, est, dans l'évolution dialectale du mot, postérieur à la forme parallèle *zṭom*. Il faut partir de *zḍom* tlemcenien, nédroméen, algérois, où *ص* est passé à *z* par assimilation de sonorité au contact de *ḍ* (*d* par assimilation d'emphase de *ṣ* primitif; ainsi *ṣḍom* > *ṣṭom* > *zḍom*). Dans l'évolution postérieure, *d* s'est assourdi en *t* (changement inconditionné fréquent dans certains dialectes citadins maghribins et particulièrement en tangérois); puis *t* a ramené par assimilation de sourdité la sourde *ṣ* (*zt* > *st*) dans la forme *ṣṭom*, plus rare au reste que *zṭom* (*zṭom*). L'emphatisation de *ḍ* en *d* n'existe ni à Tunis (*T.G.*, 167, *zḍum* «assaillir»), ni dans le Sud algérois (*zḍom*), ni à Constantine (*zḍām*). D'autre part, on a à Tanger, comme développement postérieur de ce radical, *ḍzāḥṭom* (*ʿlā*) «violier un domicile», peut-être par contamination avec *دم* (inusité à Tanger, mais courant chez les ruraux oranais; cf. BEAUSSIER, p. 210).

زعم *zama* «pour ainsi dire, par exemple»; souvent explétif. Ce représentant de *عَم*; se retrouve dans toute l'Afrique du Nord; dans le Sud constantinois, *zama*, avec le sens de «il pourrait donc se faire que;

ainsi donc, comme le *zama* du Maghreb oriental (STUMME, *T.G.*, p. 150; *M.G.T.*, § 195).

زغب *zughbi*, fém. *zughbi'a*, pl. *zughbi* زغبى, زغابى «malchanceux, pauvre hère»; *kmāmēr dēz-zughbi* «des visages de pauvres hères»; très courant à Tanger et peut-être andalou (cf. Dozy, I, 594); ce mot, en Algérie, appartient aux parlars de l'Oranie et de l'Est algérois, mais avec le pluriel *zghāba*.

ذغى *zghā*, fut. *i:zge* «crier»; construit avec la préposition *l*, «appeler», nom d'action *zghē*; le mot se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socix, *Mar.*, p. 34, note); il est des plus courants dans les provinces d'Alger et d'Oran (en Oranie et dans le Sud algérois, généralement à la 11^e forme : *zegga* ou *zāga*), nom d'action *zghā*; mais inusité dans le Nord constantinois. Il est remarquable que, partout où il est connu dans le Maghreb, ce représentant de *z* classique a *g* pour *q*.

زكروم *zōkrōm*, pl. *zkārōm* زكروم «verrou»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *cerrojo*, p. 187; Dozy, I, p. 597. — Le mot se retrouve dans les provinces d'Alger et d'Oran; chez les ruraux, sans la voyelle longue de la dernière syllabe : *zokrām* ou *zokrōm* «verrou, serrure, crochet qui ferme intérieurement la porte»; à Alger, parfois *zekrām*, à côté de *zokrām*, mais au pluriel toujours *zkārōm*; à Tlemcen, à côté de *zekrām*, parfois *zokrām*^b avec un *b* implosif (c'est-à-dire avec la fin de *m* dénasalisée). Le mot n'apparaît que sporadiquement dans l'Est algérien. — *zōkrōm* «fermer au verrou».

زلق *zēllēg* زلق «enfiler; disposer en chapelet». Le mot ne m'est connu jusqu'à nouvel ordre en Algérie dans un sens voisin, qu'à Tlemcen et chez les ruraux de la région : *zēllēg* «faire des *zlāg*» (pl. *zlāgāt*), c'est-à-dire «des chapelets de feuilles de tabac» après la cueillette. Dans ce sens, il faut vraisemblablement attribuer au mot une origine berbère et le rapprocher de : zouaoua *zleg* «recourber, tordre»; *azlāg* «ligne en zigzag; file d'objets»; *θazlāgθ* «collier»; B. SUDS *azli*¹ (cf. DESTAING, I, p. 114); chaoūia *zli*¹ (cf. HUYGHE, *Dict. français-chaoūia*, p. 699, sub «tordre»); chelha *tazlāg* «bracelet» (cf. STUMME, *Taz.*, p. 233). C'est à la même origine qu'il faut sans doute rapporter aussi d'autres sens de *z* courants dans toute l'Algérie et dans la Tunisie du Nord : ainsi un peu partout : *zleg* «retordre le fil de laine après qu'il a été filé (à Tlemcen, généralement *zēllēg* qui s'emploie aussi pour «lisser le

fil pour la couture des souliers» = tangérois *šēffa išēffi*); dans les départements d'Alger et de Constantine «remanier le gros coussouss appelé *mḥan^m ša*» (à Alger-juif généralement *zelleḡ*; en Oranie *ḥbek*). D'autre part, il est notable que dans les parlers algériens, les représentants dialectaux d'arabe class. $\sqrt{\text{زلق}}$ «glisser» se distinguent nettement au point de vue phonétique des formations ci-dessus étudiées de berbère $\sqrt{\text{زلق}}$; les premiers ont toujours *q* pour *ق* dans les parlers citadins et ont *z* et *l* emphatiques dans les parlers ruraux et bédouins : *zlâq* ou *zlog*, *zlâḡ* «glisser».

zēllūḡ, pl. *zlālēḡ* زلوق «chapelet de figues», syn. *mâqqūḏ*, pl. *mqqāḡḡḏ*.

زم *zmām*, pl. *zmāmāṭ* زمام, زمامات «registre, livre de comptes»; le mot est employé avec le même sens à Alger et à Constantine, avec le pluriel *zmām*; cf. aussi Dozy, I, p. 601. — *lah m-zzmāmāṭ* «Il est tombé des registres»: c'est-à-dire: «Il a été mis au rancard». A Alger, on dit de même: *ās-ēḥāf-mēnḡ! inqḥḥēni ma-ēzzmām?* «Et qu'ai-je à craindre de lui? Est-ce que par hasard il rayerait mon nom du registre?» (c.-à-d.: «Il ne me mangera pas tout vivant!»). Je crois que ces locutions sont empruntées au langage technique des institutions militaires maghrébines; elles signifient proprement «être rayé des contrôles de l'armée»; comp. Dozy, I, p. 661: *استطهم من الديوان* «Il les raya des contrôles de l'armée», employé par les auteurs maghrébins et courant aussi en Orient (par exemple MAQRIZĪ, I, 311, l. 32; 313, l. 28).

زند *zēmmēḏ* زنده : *zēmmēḏha* زندها «Il s'est rempli le ventre» (avec le pronom féminin, soit tenant lieu de *kēḡs* «ventre», qui est féminin, soit dans le sens du neutre; cf. LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 165); de même à Nedroma, Alger. *zenned* est connu, d'autre part, de tous les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie dans le sens fort classique de «remplir une outre complètement, de façon que la peau ne fasse pas de plis».

znād, pl. *znādāṭ* زناد «platine de fusil»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 482, sub *lave*; FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 30; de même en Algérie; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 256, note 2; et en Orient, cf. CUCHE, *Dict.*, p. 239; SOCIN, *Diwān*, III, p. 274. Cf. sur les noms des différentes parties de la platine du fusil tétouanais, JOLY ap. *Arch. Mar.*, XI, p. 270 et suiv.

زندق *zāvqa*, pl. *zāvqāṭ* et *znāṭ^q* زندقة «rue»; diminutif *znē^qqa*, pl. *znē^qqāṭ*. Signalé par les lexicographes classiques dans le sens de «ruelle», زندقة

> *zanqa* est aujourd'hui en marocain et dans le Tell oranais (cependant, à Nedroma, on dit surtout *derb* pour «rue») et le Tell algérois le mot habituel pour «rue». Par contre, c'est زقاق qui est le plus usité dans ce sens à Constantine, à Bône et le seul usité dans les parlers sahariens (Constantine *zqāq*, pl. *zqāqāt*; Laghouat, Ain-Madhi, El-Oued, etc. *zḡāg*, pl. *zeggā* = زقة; Ain-Sefra, pl. *zugg^{na}a*). — La forme du mot semble avoir été زقاق en andalou (Pedro DE ALGALA, p. 135, l. 19, *zanāca*, pl. *znāyq*; *Voc.*, p. 276 «callis», زقاق, pl. زققات; chez les deux à côté de زقاق), et c'est peut-être à un singulier *znāqa*, aujourd'hui inusité, que reportent le diminutif et le pluriel morphologiquement anormaux du tangérois, *znēⁱqa* et *znāⁱq*. Le mot est connu aussi en tunisien, en tripolitain et en maltais (*T.G.*, § 50, p. 45, *zanqā*; *M.G.T.*, § 129. *zanga*; FALZON, p. 501). — Enfin, chez les ruraux d'Oranie, *znēⁱga* est «petit espace laissé en pâture entre deux terrains labourés»; comp. زقعة «lingua terra» ap. *Geogr. arab.*, IV, 255.

زنف *zonnēg* زنف «couvrir de confusion, faire rougir de honte»; *mzonnēg* «rouge de honte»; *dzonnēg* «être couvert de confusion». Le mot, toujours prononcé avec z (l'emphase de l'initiale est probablement psychologique dans son principe : recherche d'effet oratoire dans un mot de signification fortement péjorative), est inconnu dans ce sens en Algérie; il est peut-être à rapprocher de زفق «acculer, mettre dans la gêne», sur lequel cf. Dozy, I, 607; SPIRO, *Voc.*, p. 257; LANDBERG, *Bāsim*, p. 72, n° XXI. — Chez les ruraux du Tell algérois et oranais, *zeuneg* (sans emphase) est «mettre une bête à pâturer à la *znēⁱga*» (cf. le mot précédent); *dzeuneg* «être mis à la *znēⁱga*»; *dlāula ma-dzeunēg* ما تتزنف شي «Un troupeau de bœufs tout entier ne se met pas à la *znēⁱga*», c'est-à-dire : «On ne peut accorder à un grand nombre une tolérance qu'on accorde à un seul»; comp. BEAUSSIER, p. 275.

زهري *zhay*, collectif masculin singulier : 1° «fleurs d'oranger ou de citronnier»; pour les fleurs des autres arbres fruitiers, on emploie *nūḡūr*, nom d'unité *nūḡūra*, qui désigne aussi les fleurs de jardin et les fleurs des champs. Le mot n'a pas de nom d'unité; «une fleur d'oranger» *hābba d'z'zhay*; «trois fleurs d'oranger» *tlayā¹-hābbād-d'z'zhay*. — *mā-zhāy* ماء زهر «eau de fleur d'oranger»; ce complexe ne prend pas l'article à Tanger, non plus qu'à Tlemcen; à Alger il peut le prendre

(*ġlmā-zhar*); — 2° « morceaux de ténia rejetés avec les excréments ». — D'autre part, زهر n'apparaît pas à Tanger avec le sens de « chance » qu'il a dans la plupart des parlers algériens et dans le Nord tunisien (originellement « dé à jouer », sens qui existe aussi pour le mot à Alger et à Constantine; cf. BEAUSSIER, p. 275; DOZY, I, p. 608; LAMMENS, *Mots français dérivés de l'arabe*, p. 133; ALMKVIST, *Kleine Beiträge*, p. 185, note 1). « Chance » est, dans le parler de Tanger, l'arabe *sa^ʿd* (سعد), ou l'hébreu *māzẓān* (מַזְזָן), ou l'espagnol *suērti* (*suerte*).

زحَق *zhâq* « glisser » était andalou (cf. DOZY, I, 609). Le mot n'a jamais ce sens dans les parlers algériens; il en a divers autres (citadins *zhâq*, bédouins *zhâg*) que BEAUSSIER indique bien. D'autre part, زلق, commun à tous les dialectes algériens dans le sens de « glisser », est inusité à Tanger (cependant LERCHUNDI, *Voc.*, donne زلق à côté de زهق, p. 326, sub *escurrirse*, et ne donne que زلق, p. 688, sub *resbalar*).

زوج Cf. جوج.

زور *zār*, fut. *izōr* زار يزور « faire une visite pieuse à un marabout »; *z'ār* « visite pieuse »; *zāir*, pl. *zuiār* (zūār, zuiār, zuiār), « pèlerin qui accomplit la visite pieuse à un sanctuaire ».

زور *zōr* « accablement, abattement » : *m'n-qôud-zzōr* (من قوّة الزور) « si grand est l'accablement » (cf. *supra*, p. 51, l. 17) est la seule expression où *zōr* ait aussi ce sens à Alger et à Tlemcen; mais on ne dira pas en Algérie, comme on dit à Tanger : *dĥāl-^alĥ-āzzōr* « L'abattement le prit »; *ĥāssiĥ ĥēzzōr* « Je me suis senti accablé (par ex. par une charge trop lourde) »; le sens algérien de « effort violent, dépense de vigueur » n'existe pas par contre à Tanger; on n'y peut pas dire : *ĥkellēm-bēzzōr* « Parle le plus haut possible ! », *dfār-ālbāb-bēzzōr* « Il a poussé la porte violemment », *āĥkēm bēzzōr* « Tiens bon ! », qui sont courants dans les dialectes algériens. Le mot dans le sens de « force, violence » est bien connu des parlers arabes orientaux et représente un emprunt ancien du persan زور (cf. ĠAUĀLĪQĪ, *Muarrab*, p. 36 *in fine*).

زواق *mzāwq* مزواق, sans pluriel, « toupie neuve »; inconnu en Algérie.

زواق *zāwq*, construit avec la préposition *f* (ف), « chercher asile, protection »; *mzāwq* « qui cherche protection »; *zūāg* « protection »; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 676, 677, sub *refugiari*, *refugiarse*. Les particularités du *zūāg* ou *azuāg* marocain ont été souvent décrites par les voyageurs; cf. aussi *Arch. Mar.*, III, p. 144 et suiv. — Le mot est complé-

tement inconnu en Algérie. Il est très probablement d'origine berbère; cf. STUMME, *Taz.*, p. 165, *amzāug* «proscrit»; BASSET, *Mission au Sénégal*, I, p. 212, *ezzāug* «bannir».

زول *mā-zāl* مزال «encore» se retrouve à Tanger comme dans tout le reste du Maghreb; mais il est beaucoup moins employé qu'en Algérie; c'est *ḥāqe* (cf. *supra*, p. 234), qui est surtout employé pour rendre l'idée de continuation de l'action ou de l'état exprimée par un verbe. *mā-zāl* n'a plus à Tanger la conjugaison partielle ou totale qu'il a conservée dans la plupart des dialectes maghrébins (cf. STUMME, *T.G.*, p. 139; *Ulād Brāhīm*, p. 192); par contre, par analogie avec les participes présents devenus particules verbales (*ḥāqe*, *māsi*, etc.), il peut prendre les flexions nominales du féminin et du pluriel: *mā-zāl kēi'dēm* «Il travaille encore», *mā-zāla kāḥdēm* (à côté de *mā-zāl*) «Elle travaille encore», *mā-zālin kānḥēdm* «Nous travaillons encore» (à côté de *mā-zāl*). Il en est de même à Nedroma. — «Pas encore» se rend par *mā-zāl mā*: *mā-zāl ma-kēi'dēm* «Il ne travaille pas encore»; *mā*. . . . *ši* est possible, mais moins employé que *mā* (*mā-zāl-ma-kēi'dēmši*).

زى *zūā*, fut. *ēzūe*: 1° «crier, piailler» (cri de la souris, du lapin, d'un jeune enfant, piaillage d'un oiseau); le mot se retrouve avec ou sans *z* emphatique et avec ce sens dans la plupart des parlers algériens, dans le Nord tunisien et d'autre part au Sénégal (cf. REYNIER, p. 140, 145); nom d'action *zūe*; c'est aussi à *zūā* que je rapporte *zai* زى de l'expression *qtā-āzzai*, qui s'emploie dans un sens transitif: *qtā-fḥūm zūā* «Il les a domptés et réduits au silence»; et dans un sens moyen: *qtā-āzzai* «Il s'est tenu coi»; cette expression est aussi connue en Oranie et dans le département d'Alger; comp. au Sénégal *zai* «gloussement» ap. BASSET, *Mission*, I, p. 300; *zū*: «un bruit» ap. REYNIER, p. 256, I. 17. Il est vraisemblable que nous avons affaire à une variante dialectale, à initiale sonore, de *صاى* qui est attesté dans la langue ancienne avec le même sens; — 2° «donner à quelqu'un un coup violent qui lui coupe la respiration»; inconnu en Algérie; à Alger et dans le Tell algérois, *zūā*, *iezūi* est «cingler avec une badine ou un fouet»; cf. LANGBERG, *Dabina*, p. 314.

زى *ḥzāid* بزائد «beaucoup»; en Algérie et en Tunisie, *bēzzāid*, *bizzāil* (STUMME, *T.G.*, p. 140). Ce mot, comme *bēzzāf*, peut aussi servir à

rendre l'idée de «trop» (comp. MEISSNER, *Neuarab. Geschichten aus dem Iraq*, p. 125, *z'aid* «trop»). Mais, à aller au fond des choses, il semble bien que l'arabe maghribin ne puisse rendre avec une entière exactitude a nuance particulière exprimée par le mot «trop». En maltais, *bezzetted* = بالزائد a le sens de «suffisamment».

زيت *zīt* ou *zēt*, pl. *ziūt*, «huile» est féminin à Tanger comme à Tlemcen et à Alger; à Tunis, il semble de genre commun (STUMME, *Neue Tun. Sammlung.*, p. 112, l. 9; p. 119 *in fine*); cf., pour la raison possible de ce changement de genre, BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 425 *in fine*. A Constantine et dans la plupart des parlers bédouins et ruraux de l'Algérie, زيت est masculin comme à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 31, l. 6 et 7) et en maltais.

زير *zūār* (*zūār*) زيار (pas de pluriel usité), «étai» représente le classique زيار. A Tlemcen et à Alger, on a une forme sans redoublement du *i* médial : *z'ār*; mais, dans le Tell algérois et constantinois et dans le Sud algérois *zūār*, et à Constantine *zār*. Le redoublement de la semi-voyelle médiane à Tanger et la vocalisation *u* de la première radicale sont dus à l'influence analogique des pluriels فَيَال. L'étai étant composé de deux parties, le mot qui le désigne a reçu la forme du pluriel (comp. *šūārī*, *infra*, p. 344; français «tenailles, pincettes, ciseaux»; zouaoua *šimqōšūin* «ciseaux», *šiyūndūin* «tenailles»: *šelha tuzlin* «ciseaux» ap. STUMME, *Taz.*, § 87). Peut-être faut-il interpréter de même les formes algériennes *zūār*, *zūār* (le pluriel فَيَال de فائل n'a pas *u* de la première syllabe dans les dialectes algériens); mais peut-être aussi y a-t-il pour *zūār* influence analogique de فَعَال, paradigme s'appliquant à des noms d'instruments.

زيف *zif*, pl. *zīnf*, «serviette, essuie-main»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 577, sub *pañō*; p. 398, sub *hazaloja*. Le mot avait un autre sens en andalou (cf. DOZY, I, 619) et en a d'autres dans d'autres régions du Maroc (chez les Khloṭ «morceau de soie de la couleur de la selle placé derrière le trousquin», *Arch. Mar.*, IV, 84; «étouffe qui recouvre le *ṭābūt* d'un marabout» ap. *ibid.*, III, p. 145). Le mot se retrouve en *šelha* sous la forme *tazziṭ* «mouchoir de poche» (STUMME, *Taz.*, p. 233). Il n'est complètement inconnu en Algérie.

زيفتا *zeifot*. Cf. صيفت.

زين *m'zīān* مزيان, pl. *m'zīānīn*, diminutif *m'zīyūn*, est le mot habituel à Tanger pour «physiquement beau, matériellement bon»; en parlant des qualités morales, il peut aussi être employé (cf. par exemple MEISSNER, *Neuarab. Geschichten aus Tanger*, p. 44, l. 39; p. 56, l. 27); mais, dans ce cas, *mlēh* ملىج est plus fréquent. Comme adverbe «bien», *mlēh* est aussi plus courant que *m'zīān* : *keīⁿ wāf-l'ārbūa-mlēh* «Il sait bien l'arabe»; *keīⁿāyēh-l'hūbz mlēh* «Il cuit bien le pain»; mais cf. *m'zīān* employé adverbiallement ap. MEISSNER, *op. cit.*, p. 60, l. 17. — En Algérie, le mot signifie spécialement, dans les provinces d'Alger et de Constantine, «en bonne santé; ayant bonne mine». مزيان algéro-marocain doit être considéré comme un *مفعال* de la racine $\sqrt{\text{زين}}$ (ou comme le participe de la XI^e forme dialectale زبان «devenir beau, s'améliorer»); mais le tunisien *miziān* «jeune» (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 17, l. 26) doit être rapproché du berbère *amz'zīān am'z'zīān* «petit». — Chez les ruraux d'Oranie, on distingue très bien, dans la prononciation, *mēzīān* «en bon état; beau» (ar. $\sqrt{\text{زين}}$), de *mozīān*, nom propre d'origine berbère (ainsi à côté de Mazouna, un petit village porte le nom de Ūlād Mozīān; comp. BASSET, *Nedromah et les Traras*, p. 40).

س

سبب *sēbba*, pl. *shāyib* et *sēbbāt*, est le mot habituel pour «cause» à Tanger comme dans la plupart des dialectes algériens, à Tunis, à Tripoli et au Sénégal (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 34, note 7; *M.G.T.*, p. 58, l. 4; REYNIER, p. 209, l. 7; comp. aussi pour l'Orient, SOCIN, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 275; LANDBERG, *Had.*, p. 258; SPIRO, *Voc.*, p. 266); *shāyah* = سباب n'est employé que par les demi-lettrés. En outre, avec la série des affixes ou à l'état construit, apparaît une formation **msēbba* (**lā-msēbbī* «à cause de moi», **lā msēbbēt-l'fqē* «à cause du maître d'école», etc.), qui, plus employée à Tanger dans ce cas que *sēbba*, m'est inconnue en Algérie.

سبق Cf. سبق.

سبن *shūnīa*, pl. *shāni* سبنية, سباني «toute espèce de mouchoir, mouchoir de poche, mouchoir de tête». Dans ce sens, le mot était andalou (cf. DOZY, I, p. 631) et il se trouve aussi au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 308; REYNIER, p. 132); cf. sur le mot en Orient, glos-

saire de MOSLIM, p. XXIX; VOLLERS ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 298. Le mot est inconnu en Algérie, sauf à Nedroma, où il est exclusivement «foulard de tête pour les femmes».

سپرت *spīrītō* اسپریتو «allumettes» collectif, *spīrītūya* «une allumette», pl. *spīrītūyāt*; espagnol *espíritu*; le mot est entièrement inusité en Algérie.

ستت *stīto* ستیتو «petit», fém. *stīya*, pl. *stīyūn* (parfois *stīyūn* avec *y* consonne). LERCHUNDI, *Voc.*, p. 597, sub *pequeño*, et LÜDERITZ, *Mar. Sprüchwörter*, p. 29 *in fine*, écrivent سطيٹو. Personnellement, à Tanger, j'entends *t* occlusif, mais non emphatique, comme dans un certain nombre d'autres mots (de même *spīrītō*, et cf. *supra*, p. XIV). Le mot, dont l'origine, à coup sûr étrangère, ne m'apparaît pas clairement, est inconnu en Algérie, sauf à Nedroma, où on l'emploie, rarement du reste, comme s'il était un nom propre, dans une comparaison désavantageuse : *āmēl kistīto* «très mal fichu». — Il faut probablement considérer *stīto*, très courant à Tanger dans le sens de «un peu», comme une variante de *stīto*, où la substitution de *s* à *t* initiale est due à l'influence contaminante des synonymes *šūyūš* et *šūyū* $\sqrt{\text{ش}}$.

ستتر Cf. صطر.

ستف *stīf* «ranger, disposer en lignes ou en couches régulières»; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 439.

سجد Cf. سدج.

سحب *shāḥ*, fut. *īshāḥ* يحسب, construit avec la préposition *l*, «sembler à», toujours conjugué impersonnellement à la troisième personne masculin singulier. Ce verbe peut recevoir la flexion du présent (*kēīshāḥ*), du futur (*īshāḥ*), mais il m'a paru employé surtout au parfait, aussi bien avec le sens du présent qu'avec celui de l'imparfait et du passé : *shāḥli* «il me semble, me semblait, m'a semblé». Il est courant à Tanger qu'à celui qui emploie cette expression pour formuler des excuses (*shāḥli* «je pensais que») on réponde en jouant sur les mots : *šshāḥf šsmá* السحاب في السماء «C'est dans le ciel que sont les nuées». — Sûrement, on peut discerner dans cette expression énigmatique une métathèse de *hsāḥ* (حساب) qui est très courant aussi à Tanger avec le même sens et la même construction. Il existe dans les dialectes maghribins, avec le même sens, de nombreuses expressions,

dont beaucoup peuvent se rattacher étymologiquement à $\sqrt{\text{حسب}}$; parfois des contaminations avec d'autres verbes synonymes ont produit des déformations très sensibles; certaines de ces expressions ne sont employées qu'impersonnellement; d'autres ont une conjugaison personnelle complète; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 109 et les références; *Houwāra*, p. 44, note da. — Il est probable qu'il faut reporter *hsāḥ* (*shāḥ*) au substantif حساب «compte, opinion». Le complexe nominal formé par ce substantif muni des affixes personnels, حسابك (حسابك) «mon (ton, son) opinion est que» exprimait une idée qui est rendue d'ordinaire par des verbes, soit impersonnels (ainsi ظاهر avec ل «sembler à»), soit personnels (ainsi ظق «croire, estimer»). Il en est résulté que, tout d'abord, il s'est construit avec la même série d'affixes médiats (*li, lek, lo*) que les verbes (avec les affixes immédiats et notamment *ni* et non *i*, dans d'autres parlars); qu'en outre, il a été fléchi en une conjugaison partielle de verbe impersonnel (ailleurs en une conjugaison complète). Il est permis de formuler cette hypothèse en présence des formes intermédiaires de l'évolution du mot, offertes par l'omāni et le maltais. En omāni, *hsāb*, non fléchi, se construit avec les affixes personnels, comme un participe, pour exprimer l'idée de «penser, croire» (cf. REINHARDT, p. 142, l. 1). En maltais *bahsiċb* = حساب, construit avec les affixes personnels dans le sens de «se proposer» et de «s'imaginer», a gardé sa valeur primitive nominale; mais il est remarquable que, déjà, c'est l'affixe *ni* et non l'affixe *i* de la première personne singulier qui lui est adjoint (cf. *bahsiċbni* ap. STUMME, *Malt. St.*, p. 42, l. 10; p. 44, l. 3; tandis que *bahsiebek* ap. ILG-STUMME, n° 216).

سحر *sāhr*, parfois *seh̄r*, le plus souvent avec assourdissement et réduction de *r* final, *sah̄r*, *seh̄r*, ou même *sah* avec chute complète de *r*, pl. *shūr*, «sorcellerie» = سحر. LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, p. 24, n° XLVII, donne en outre la forme *shar*.

سحق *sāḥḥāqēia* سحاقية «liement de jambe» dans la lutte; ce terme technique est peu employé à Tanger, où on me l'a donné comme provenant des parlars de l'intérieur du Maroc.

سخط *shāt*, construit avec *lā*, «frapper de sa malédiction», en parlant de Dieu, des Saints, aussi des parents. Ce sens, dérivé tout naturellement de celui de سخط classique «être irrité contre», se retrouve dans

toute l'Algérie (affaibli à Nedroma, où *shât*, en parlant des parents, est simplement «gronder»). Quant au sens de «métamorphoser» ou spécialement de «changer en pierres», en parlant de Dieu, dont la genèse est bien expliquée par DOZY, I, 638 (comp. VOLLERS ap. Z.D.M.G., 1896, p. 643; SPITTA, *Gram.*, p. 507 *in fine*), il existe en Algérie (cf. notamment DELPHIN, p. 56, note 3), mais non à Tanger; c'est *msah* qui a ce sens dans le parler de cette ville (cf. *infra*, p. 466). On n'emploie pas non plus à Tanger la 11^e forme du verbe (tandis qu'à Alger *isôhhot* *يُرْوَدِدُوب* «Il écume de rage»), ni la 5^e (tandis qu'à Constantine *isâhât* «Il se répand en plaintes et en malédictions»).

sâht est à Tanger «tout fléau envoyé par la colère divine» (en Algérie, généralement *shât*, *shot*). — *sâhtâ* *سَخَطَة* est spécialement la malédiction prononcée par le sultan contre une tribu rebelle, sur laquelle cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 36, 37. — Dans les expressions *qodd-sâht* «énorme», *sâht-âllâh d'âmâl* «une fortune considérable», etc., le sens de *sâht* est très affaibli; un emploi analogue du mot se trouve en Algérie; par exemple à Alger : *sshôt nâz-âlmâl* «une grande quantité d'argent», à Constantine : *ându mâl-shôt* ou *sâhtâ-mâl* «Il a une richesse énorme»; comp. BEAUSSIER, p. 290, qui fait faussement de *shot* et *sâhtâ* dans cet emploi un adjectif *سَخَط*, fém. *سَخَطَاء*.

سخو *shâ*, fut. *ishâ*, «faire bon marché d'une chose, n'y pas tenir»; comp. le classique *سَخِيَتْ نَفْسِي عَنِ*. Ce verbe se construit, soit avec un verbe suivant au futur, soit avec un nom ou pronom précédé de la préposition *b* : *ma-ishâsi-bi'ô* (يبيع) «Il ne se résignera pas facilement à le vendre»; *mâ-shêuqâsi-bik* «Nous n'en avons pas assez de toi, nous ne nous résignons pas à te quitter»; *shât-b'uldâ* «Elle a fait bon marché de son fils et a consenti à l'abandonner» (cf. les observations de FLEISCHER, *Kl. Schriften*, II, 552-553). Cette acception de *سَخَا* se retrouve dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 22, note 4, *shâ*, avec une explication fautive; et *Divân aus Centralarabien*, III, p. 82, sub *سَخَى*), et, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma. — Le verbe est employé dans certains parlers orientaux (avec *s > s*) dans un sens tout voisin «consentir volontiers à»; cf. RHODOKANAKIS, *Dofâr*, I, p. 72, l. 12, et II, p. 33; SALHANI, *Contes arabes*, p. 60, l. 14; p. 61, l. 9.

سَدَّ *sûdda*, pl. *sûdlât* *سَدَّة* «souponte»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 163, sub *cámara*. Ce sens se retrouve dans les villes d'Algérie, mais le mot

est toujours vocalisé *sēdda*, pl. *sēḡd*. Dans les habitations des ruraux sédentaires du Tell algérois et du Tell oranais, la *sēdda* est une sorte de large banquette, à environ 1 m. 50 de hauteur du sol, occupant la largeur de l'un des bouts du *gurbi*, et où l'on place les vases et les outres. — Un autre sens algérien du mot, «tribune des مبلعون dans les mosquées cathédrales», semble inconnu à Tanger. — Le mot a d'autres sens encore dans le Maghreb oriental (cf. BEAUSSIER, p. 291: STUMME, *M.G.T.*, p. 302); il est bien connu qu'en maltais *sodda* est le mot habituel pour «lit».

سجة *sēddāža*, pl. *sēddāžāt* سداجة «natte ovale en palmier nain tressé»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 335, sub *estera*. *sēddāža* provient de سداجة par une métathèse qui se retrouve, je crois, dans tous les dialectes maghribins, où ج est encore affriqué ḡ, ou l'était encore à une époque relativement récente (c'est le cas à Tanger): ainsi, en Algérie, à Tlemcen, Alger, Constantine, Cherchel, chez la plupart des ruraux du Tell; mais, là où ز est habituel pour ج et زز pour جج, le mot apparaît sans métathèse; ainsi à Laghouat, chez les Ulād Bṛāhīm, dans le Sud oranais (*sēzzāda*), dans le Maghreb oriental (*sezẓāda*). Le mot signifie étymologiquement «natte de prière»; mais, à Tanger, la *sēddāža* sert à d'autres usages encore qu'à la prière; on s'assoit dessus; on enveloppe d'une *sēddāža* le cadavre pour le déposer dans la tombe. Dans la mosquée, on place pour l'imām une *sēddāža* dans le *māhṛaḡ* (en dehors des mosquées, on fait le plus souvent la prière sur une *lēḡda*). De même, dans la plupart des régions de l'Algérie, *sēddāža* (*sēzzāda*) est «natte ovale» en général, et non spécialement «natte à prière» (comp. à Tripoli *sezẓāda* «couverture» ap. STUMME, *M.G.T.*, § 86). D'autre part, à Laghouat, la *sezẓāda* est une peau de mouton sur laquelle on fait la prière. Mais, dans tous les cas, elle n'est nulle part en Algérie, à ma connaissance, «petit tapis», comme l'indique BEAUSSIER, p. 288.

صدر *sēḡr*, pl. *sēḡr*, *sēḡra*; classique صدر, avec s pour ḡ initial comme dans la plupart des dialectes maghribins: 1° «poitrine»; le mot dans ce sens a quelquefois le pluriel *sēḡrān*, dû à l'influence analogique des anciens duels, devenus pluriels dialectaux, des noms de parties doubles du corps; 2° *sēḡr-d'ibīḡ* «mur de fond d'une chambre, opposé à celui où s'ouvre la porte»; de même à Tlemcen et dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 48, l. 13). — Il est remarquable que, en face de

sder, *ṣḍra* «blanc de poulet» (inconnu à moi en Algérie) a toujours *s* initial.

سرخ *srah* «chanter» en parlant du coq; c'est *صرخ* avec *ص* passé à *s*, peut-être par influence de *r* non emphatique; *صرخ*, déjà ancien dans ce sens particulier (cf. *Ḥaiāt el-Ḥaiayān*, II, sub *صارخ*; et *IBN EL-'AṬṬĪN*, *Nihāja*, II, 257), était aussi andalou (cf. *Pedro DE ALCALA*, p. 121, l. 11). — *ṣḍrāḥa* est à Tanger le nom de la «coqueluche» (comp. *LERCHUNDI*, *Voc.*, p. 792, sub *tos*).

سرط Cf. *صرط*.

سرط Cf. *صرط*.

سرول Cf. *صرول*.

سرى *tsāra* ou *ssāra*, fut. *ḥitsāra* ou *ḥissāra*, est le mot habituel à Tanger pour «se promener»; le mot est compris, mais peu employé, à Tlemcen. A Alger, *tsāra* est «se promener en flânant sans but déterminé», tandis que *ḥāuūṣ* est «faire une promenade fixée». Diverses étymologies ont été proposées pour ce mot (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 440), mais aucune ne semble réellement satisfaisante. Je crois qu'il convient de rattacher ce vocable énigmatique à l'andalou *مسارة* «promenade», longuement étudié par *DOZY* et *ENGELMANN*, *Glossaire des mots portugais et espagnols*, p. 180 (comp. *DOZY*, *Supplément*, I, p. 712). Les finales longues non accentuées étant devenues brèves dans les dialectes maghribins, *msāra* (< *مسارة*) a pu être rattaché par la conscience populaire à la racine $\sqrt{\text{سرى}}$: elle se trouvait dans le même rapport avec cette racine que *ملاقاة* > *mlāqā* avec $\sqrt{\text{لقى}}$. Puis, de *msāra*, une vi^e forme dénomminative a été tirée par la construction de la quatrième proportionnelle *mlāqā* : *ḥlāqā* :: *msāra* : *tsāra*. Dans la suite, l'apport andalou *msāra*, auquel *tsāra* devait son existence, a été éliminé par une formation nouvelle : *msārīja* «promenade», qui est seule connue aujourd'hui à Tanger. En effet, à Tanger comme dans divers parlars algériens (cf. *Ulād Byāḥīm*, p. 122), les représentants des *maṣḍars* *مناعة* des III^e formes de verbes défectueux sont généralement remplacés par des *maṣḍars* *مناعية* formés analogiquement d'après le modèle des *مناعة* des verbes réguliers; de même *mlāqā* «rencontre» a cédé le pas à *mlāqīja*; cf. *infra*, p. 458.

سعر Cf. *صعر*.

سغر *syġer*, pl. *syġār* سغیر «petit»; le *s* initial de صغیر est passé à *s* à Tanger, mais je n'ai jamais entendu dans le parler de cette ville l'assimilation régressive de sonorité *zyġr* des dialectes orientaux que MEISSNER note *passim* dans ses textes de Tanger; elle existerait chez les Juifs de Fez d'après BIARNAY ap. *R.A.*, 1910, p. 140, note 3. — On ne dit jamais *syġer* pour «pièce espagnole de cinq centimes»: on dit *peġra syġera* ou *ħāms-užġh*; on ne dit jamais *žūž-syġār* pour «dix centimes»: on dit *peġra kbīra* ou *peġra ġordā* (espagnol *perra ġorda*) ou *sašr-užġh*; mais «quinze centimes» est *tlāta-syġār* (jamais *želt-syġār*, comme on pourrait s'y attendre).

syġera, pl. *syġerāt*, diminutif *syġēra*, pl. *syġērāt* ou *syāiġār*, «petit pain qui sert de salaire au patron du four», synonyme *pīya*; cf. *supra*, p. 242. — Le diminutif **syġiār*, fém. *syġēra*, n'apparaît à ma connaissance que dans cette acception spéciale. Dans tous les autres cas, le diminutif de *syġer* a à Tanger la forme فعيول (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 99): *syġuār*, fém. *syġura*.

سفر *sfira*, pl. *sfirāt* سفيرة «natte grossière en feuilles de palmier nain sur laquelle mangent les ŷolbas». L'objet et le nom sont connus en Oranie; mais la natte en question est généralement en alfa (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 344); c'est naturellement سفيرة. A Alger, *sofra* (سفرة avec *s* > *š*) est «mouchoir qu'on met sous le plateau (*suī*) ou sous la table basse (*mīda*) pendant le repas» et aussi «mets» (pl. *sfūre*); comp. sur ce dernier sens BEL, *Džazya*, p. 86; aussi *sofrā* «table» à Tripoli (STUMME, *M.G.T.*, § 74, 1, c); à Tunis, indifféremment *sufrā* et *sufrā* «table servie» et «repas» (STUMME, *T.M.G.*, p. 31, l. 18 et 28; p. 42, l. 18; p. 52, l. 24); aussi en Palestine, *sufrā* «table» (BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 226); cf. sur ce mot LANDBERG, *Dabīna*, p. 623, 624.

سفل *sfel* اسفل n'est pas usité à Tanger, tandis que, dans le parler d'Alger, le mot, comme adverbe «en bas», est extrêmement employé, à l'exclusion de تحت (*asfel* «en bas», *lēsfel* «vers en bas», *mēsfel* «d'en bas»); je crois néanmoins que c'est par اسفل qu'il faut expliquer le *m'ssāl* des écoliers tangérois: *ħbā-užġdā-m'ssāl* «Le ب a un point en dessous»; comparer, pour la même réduction *sf* > *s* (*ss*) dans ce mot, l'andalou *min iġel* «debaron» ap. PEDRO DE ALCALA, 209, l. 24, et le dabinois *essāl* «en bas» ap. LANDBERG, *Dabīna*, p. 1139. — *sefli* (à côté de *f'ħfi*) est courant à Tanger dans le sens de «étage inférieur d'une maison».

sʿffēl construit avec la préposition *b* «chercher à discréditer quelqu'un par des propos qui attaquent l'honneur»; inconnu en Algérie.

sāfāli, fém. *sāfālīn*, pl. *sāfālīh̄n*, «grossier et insolent, qui injurie sans crainte du scandale»; le mot, connu en Algérie (cf. BEAUSIER, p. 298 سَفَالِي), a tous les caractères d'un emprunt littéraire (سَفَالِي), comme aussi le *sāfāli mābāh* سَفَالِي مَبَاح «dont la grossièreté est manifeste» qu'emploient couramment les demi-lettrés tangérois.

سَفَج Cf. سَفَج.

sqā, fut. *ʿisqā*, maṣdar *sōqīān* : 1° «arroser, donner à boire, fournir de l'eau»; 2° «trempier le fer» (cf. NÖLDEKE, *Doktor und Garkoch*, p. 18 l. 1 et note 1; p. 32, note 2); *sʿqā* «trempe de l'acier»; aussi dans toute l'Algérie et au Sénégal (cf. REYNIER, p. 113); 3° «empoisonner» (comp. DOZY, I, p. 664; et ajouter *Maʿālim*, III, p. 5, l. 4). Ce sens est connu de la plupart des parlers algériens; chez les ruraux du Tell algérois (et peut-être ailleurs) on distingue même *sgā* «irriguer; approvisionner en eau» de *sqā* «empoisonner». Je crois que, dans ce dernier sens, le mot est un euphémisme (comp. مطعوم ap. Nöldeke *Orient. Studien*, I, p. 436, et *yukkel* ap. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 317, sub *envenimar* qui sont aussi connus à Tanger). — Le passif (VIII^e forme dialectale) est *tʿsqā*. — La II^e forme, *sʿqqā*, *iṣʿqqā*, maṣdar *tʿsqāʿa*, est le terme consacré, comme dans la plupart des régions de l'Algérie, pour «verser le bouillon dans le couscous».

sʿqqāʿa, pl. *sʿqqāʿāt*, «fontaine publique»; se retrouve à Tlemcen; sur le redoublement de la deuxième radicale dans ce représentant dialectal de سِقَابِيَّة, cf. *Ulād Brāhīm*, p. 112. Le mot est inconnu ailleurs en Algérie; à Alger et à Constantine, «fontaine publique» est simplement *ʿain*; à Laghouat, à Géryville comme à Tlemcen-juif et à Tunis, *sebbāla*.

mēn-ʿām-sʿkṭo سَكَت «depuis l'année où l'on s'est tu», c'est-à-dire «depuis un temps immémorial»; j'ignore l'origine de cette expression, inconnue en Algérie.

skīkʿt; cf. *infra*, sub سَكِيكُو.

skēiri, pl. *skēiriya* سَكَارِي «ivrogne»; c'est, bien entendu, un de ces فعَائِلِي noms de métiers si fréquents dans les dialectes du Maghreb (extension analogique du procédé dialectal de l'adjonction de la *nisha* aux pluriels de quadrilittères); mais *skēiri* n'est connu en Algérie qu'à

Tlemcen. D'autre part, les *sekkār* et *sūkkārġi*, habituels en Algérie dans le sens de «ivrogne», sont inconnus à Tanger.

sukkār سَكَّار «sucrer»; de même à Fez; cf. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 7, l. 3; à Tlemcen et à Alger, on trouve une forme à voyelle longue *ū*, *sēkkūr* (š'kkūr); ailleurs au Maghreb, c'est la vocalisation سَكْر qui est générale : *sukkūr* chez les bédouins et ruraux d'Algérie et à Constantine, comme à Tunis et à Sfax (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 94, l. 9; NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 6 l. 29); à Tripoli *sukkūr* (STUMME *M.G.T.*, p. 52, l. 13); chez les ruraux du nord tunisien *suk^hr* avec perte de la gémination. En maltais l'apparition à l'initiale d'une affriquée *t* (*tokkor*) révèle une contamination de سَكْر par l'italien *zucchero*. Cette vocalisation se retrouve dans l'Arabie du Sud (cf. LANDBERG, *Dabīna*, p. 446, *sukkur* et *sunkur*). Ailleurs en Orient, et jusqu'en Libye (cf. HARTMANN, *L. W.*, n° 6, str. 8), c'est سَكْر qui semble prédominer; cf. cependant sur سَكَّار en Orient, LANDBERG, *Primeurs arabes*, I, p. 16.

سكسو *š'ksō* «cousscouss». Le mot, à ma connaissance, ne prend jamais l'article : *hād-š'ksō m'zīān* «Ce cousscouss est bon»; *š'ksō-ddār-flān* (ذدار فلان) *l'dhēm-l'āla* «Le cousscouss de chez un tel est de première qualité». — *š'ksō* se retrouve en Algérie chez les Berbères de la Kabylie et dans le dialecte arabe de Djidjelli. — A Alger, on a *ksēksō*, correspondant au كسكسو de l'andalou, *kosksu* du maltais (cf. DOZY, *Supplém.*, II, 468; comp. *Kāif er-Runūz*, p. 140; FALZON, p. 190; LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, p. 44, l. 4, a *keskesu*, qui m'est inconnu pour Tanger). A Médéa et à Bou-Saāda, on dit *kuskus*; dans le Maghreb oriental *kusk^hsi* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 178; *M.G.T.*, p. 29, l. 36; NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 20, note 68; et comp. SPIRO, *Voc.*, p. 519; aussi au Souf); au Sénégal *keskes* (cf. REYNIER, p. 127). Quant à la forme كسكسون (cf. KAMPFMEYER, *Arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 209, note 1), je ne l'ai jamais entendue; mais les Marocains l'écrivent (par exemple *Salūt el-anfūs*, III, 142, l. 4, avec l'article : الكسكسون), peut-être par désir d'employer la forme du mot dont s'est servi le Prophète, d'après l'anecdote très connue des lettrés maghrébins que rapporte Dozy dans son article كسكسو. Il est remarquable qu'on la trouve d'autre part en Palestine (cf. BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 254, *kusuksōn* et *kuskusōn*). Chez la plupart des bédouins d'Algérie et à Tlemcen, *l'ām* est seul employé : une femme

de Tlemcen ne comprendrait pas *kusk^usq.* Les ruraux d'Oranie emploient volontiers *m^uāš*; et à Constantine «coussouss» est *ḡḡma*.

سكف *ssākēf* تساكف «dégoutter» (en parlant de la sueur); le mot ne m'est connu en Algérie jusqu'à présent que dans les parlers du Sahara et des hauts plateaux algérois; peut-être faut-il le reporter à استوكف avec *ā* pour *au*, comme il est fréquent à la *x^e* forme des verbes assimilés dans les dialectes arabes (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104, note 1).

سكيكو *skiko*, n'est employé que dans *skiko ḡḡzār-ḡḡād* (cf. *supra*, p. 69, l. 21); c'est une expression de femme, destinée à écarter le mauvais œil (pour *جر دالواد* comp. sans doute *Z.D.M.G.*, 1888, p. 588; *W.Z. K.M.*, 1902, p. 144); elle est inconnue en Algérie; peut-être a-t-elle quelque rapport avec le *skik^ut* «silence!» de la langue des enfants, qui apparaît dans le diction: *skik^ut! ḡḡlī-^{is}hdār ḡḡlād-ḡḡmmāh ḡḡḡa ḡḡlī^{is}* «Silence! Celui qui parlera, sa mère enfantera un serpent et un poussin».

سلت *m^uslūt*, ou aussi *m^uslūḡa*, pl. *msālēt* مسالت, مسالت «bâton un peu recourbé et aminci dans le bout»; le mot est connu dans la plupart des parlers algériens; il désigne généralement «une gaule mince» (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 309).

سلخ *selliḡa*, pl. *selliḡāt* سليخة «pierre plate et glissante»; m'est inconnu en Algérie.

سلك *sülka*, pl. *slāki*, «les soixante hizh du Coran envisagés au point de vue de la récitation». Ce sens se retrouve dans toute l'Oranie, dans le Sud et le Tell algérois, sporadiquement dans le Sud constantinois, mais avec une vocalisation *sēlka*, pl. *slēk* ou *sēlkāt* (comp. DELPHIN, *Textes*, p. 346; COHEN-SOLAL, *Mots usuels*, p. 12, 13). Le mot est peu usité à Alger ville, et semble inconnu dans le Nord constantinois; et BEAUSSIER ne le donne pas. — Chez les Jbāla, *sulka* a un autre sens, un peu différent, et étudié ap. *Arch. Mar.*, XVII, p. 85.

سح *smaḡ*: 1° construit avec la préposition *l* «pardonner à quelqu'un»; 2° construit avec la préposition *fī* «abandonner, ne pas réclamer quelque chose». — La 3^e forme *sāmāḡ* ساع, avec les mêmes constructions, a les mêmes sens; de même à Nedroma, tandis qu'à Alger, Tlemcen et Constantine, *sāmāḡ* se construit toujours avec un complément direct et a seulement le sens de «pardonner», non celui de «abandonner».

سمر *smēr* : 1° « passer la nuit en causant » : *ʿIbārāh ḥitt-sāmēr* « J'ai passé la nuit dernière en causant »; ce sens classique n'est pas enregistré par BEAUSSIER, et de fait je ne le connais pas jusqu'à nouvel ordre dans les parlers arabes d'Algérie; 2° de là, « passer la nuit dans l'insomnie », maṣdar *smīr* : *fiṭā-ssmīr* « Je suis fatigué d'avoir passé une nuit d'insomnie »; 3° « faire entendre un son prolongé » (par exemple : bruit de la toupie qui ronfle, tenue de note de la clarinette arabe) : *ḥēṭū! kēismēr f'ḥnā* « Le joueur de *ḥūṭā* prolonge le son ». Le mot est complètement inconnu dans ce sens en Algérie; il faut probablement en rapprocher le *smāra* des Aït-Imouh « jouet d'enfant qui fait entendre un ronflement très violent », signalé par DOUTRÉ, *Merrākech*, p. 329. Pour cette dernière acception, peut-être faut-il songer à une étymologie berbère; peut-être est-il possible de penser à l'étymologie *استمر* proposée par METZ pour le classique سمر (*Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 250) et combattue par LANDBERG, *Dabīna*, p. 994.

summīr « préposé juif » chargé de veiller à ce que les prescriptions de la loi religieuse soient observées dans la préparation de certains aliments pour la communauté; naturellement hébreu טַמְמִיר

سن *sēnn*, qui figure avec le sens de « dent » dans la chanson donnée p. 75, l. 30, n'est pas connu dans la langue courante de Tanger avec ce sens; ce mot ne signifie que « âge » : *khīr-ssēnn* « âgé ». *sēnn* « dent » n'existe à ma connaissance dans le Maghreb qu'à Tripoli, au Souf et dans certains parlers du Sahara oranais. Partout ailleurs dans le Maghreb, le mot, féminin dès la langue ancienne, a pris le signe morphologique du féminin (de même en maltais et en égyptien; comp. SPITTA, p. 125), et on a *sēnna*, qui, à Tanger, fait un pluriel *snān* (ailleurs *snūn*, ou *sēnnīn* qui en réalité est un duel; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 34, note 1). Au Sénégal, *senn* est conservé (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 294; REYNIER p. 116) comme dans la plupart des parlers arabes orientaux. — Il existe encore à Tanger un autre pluriel *snāūn*, qui a un sens intensif et péjoratif : *ḥū-snāūn* « qui a de vilaines grandes dents ».

سندر *sēndūra*, pl. *snādēr* سندورة سندر « dent longue et saillante ». Le mot est employé seulement au pluriel dans les provinces d'Alger et d'Oran. — *msēndēr* مسندر « qui a les dents longues et saillantes ».

سهت *shat* : 1° v. actif «éreinter» (par des coups, par une fatigue excessive); *m'shūt* «éreinté». A Larba des Beni-Moussa (Tell algérois) on a, à la 11^e forme, *sahhat* «donner une volée de coups»; dans la plupart des parlers ruraux d'Oranie, on a, dans un sens voisin, *sahhad* «blesser grièvement»; 2° v. neutre «être à bout de forces, abattu» (par la fatigue, la maladie); *sāhat* «abattu»; aussi avec un sens affaibli «restant tranquille» : *ḡddūniā sāhta* «Tout est tranquille; rien ne bouge»; *lūād sāhat* «La rivière coule paisiblement». Le mot se retrouve sporadiquement en Algérie avec des sens voisins; ainsi, à Bou-Saāda, dans le Sud constantinois, «être abasourdi»; à Laghouat, «être exténué»; dans le Tell algérois et constantinois, on a *shād* «être absorbé; être hébété». On comparera à l'égyptien *sihhit* «être prostré», ap. *Z.D.M.G.*, 1891, p. 92. — Il est possible que سهت qui n'est pas attesté dans la langue ancienne, offre un doublet dialectal de سأت; et سهد, dans le sens susindiqué, un doublet de ساد. D'autre part il semble que dans plusieurs parlers algériens ces deux racines se soient partiellement confondues avec $\sqrt{\text{صهد}}$ (cf. *infra*, p. 360, sub $\sqrt{\text{صهط}}$).

سهل *ssāhal* الساهل, antiphrase euphémistique pour désigner le *sāṣor*, عصر «milieu de l'après-midi»; cf. *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 434; BUDGETT MEAKIN, *An Introduction*, n° 145.

سوع *sā'ra* ساعة : 1° «bientôt, tout à l'heure» (en parlant de l'avenir); 2° «mais, toutefois»; connu un peu partout en Algérie dans ce sens. — *sā'ra-sā'ra* : 1° «de temps en temps»; 2° «tout à coup», en parlant d'un incident survenu d'une façon brusque, inattendue et aussi prématurément. Aucun adverbe français ne rend exactement cette nuance : «bientôt après et subitement».

سوق *sāq*, fut. *isāq* ساق يسوق, signifie à Tanger «apporter»; ce sens du mot ne m'est connu en Algérie que dans certains parlers de la région de Nedroma (cf. *Basset, Nedromah et les Traras*, p. 58); il existait en andalou (cf. *Dozy*, I, 704); *sāq-ḥbār* signifie à la fois «informer quelqu'un» et «être informé, avoir vent d'une chose» : *sāqli ḥbār 'alā* «Il m'a informé de», et *sāqli-lḥbār* «Il a eu vent de mon affaire». — Dans le sens de «pousser des bêtes», ساق se prononce toujours à Tanger *sāg*, ce qui dénote un emprunt à la langue rurale.

sūūāq, pl. *sūūāqēn* سواق «gens qui viennent vendre au marché»; tandis que *ṣūūāg*, pl. *ṣūūāgīn*, «conducteur de bêtes».

سبب *siĕb* signifie à Tanger « lâcher, abandonner » comme ailleurs; c'est en outre le mot habituel pour « jeter » (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 277, sub *echar*). Ce sens, qui était aussi connu de l'andalou (cf. Dozy, I, p. 710), n'est connu en Algérie qu'à Tlemcen et Nedroma (par ex. « jeter la navette » dans le langage des tisserands); mais dans les parlers de ces villes, *siĕb* n'est pas le mot habituel pour « jeter »; comp. pour l'Égypte KAHLE, *Zur Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 40, note 45.

سيس *sās*, fut. *išs* ساس, يسيس « plonger, tremper dans l'eau ». Le mot m'est entièrement inconnu dans les dialectes algériens. — *sās išs* qui a le même sens à Tétouan (cf. *Arch. mar.* VIII, p. 315) m'est connu dans le Sahara oranais avec des acceptions très différentes : « vider en secouant » (par ex. un sac); « secouer ses vêtements » (pour reprendre la liberté de ses mouvements après une halte); et de là « se remettre en route ». *sās išs* aurait aussi le sens de « secouer » dans certains parlers marocains.

سيج *siĕġ*, pl. *siĕġān* سِيَاغ « orfèvre », représente l'ancien صياغ, déjà noté comme dialectal par les lexicographes indigènes (cf. *Lisān el-arab*, X, p. 325) et encore très usité dans les parlers algériens et à Rabât (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 30, l. 5). Aujourd'hui, *siĕġ* n'est plus courant à Tanger dans ce sens; il a été remplacé par *uqāiri* et *dĕggāġ*; mais, antérieurement, le mot a donné son nom à la grande artère de Tanger, *siĕġān*.

سيل *siĕla*, pl. *siĕlāl* سِيَالَة, diminutif *siĕla*, « tatouage vertical du menton pour les femmes ». Les Tangéroises ne le pratiquent pas; mais, chez les femmes du Faïṣ, ce genre de tatouage est courant (cf. *Arch. Mar.*, I, 175, 176; IV, 94, 95). De là vient que le mot *siĕlāl* est employé pour désigner « les femmes ». Le mot dénomme aussi un tatouage de ce genre à Constantine, à Nedroma et à Tlemcen. Chez les ruraux et les bédouins d'Algérie, et dans le Nord tunisien, il désigne une bande blanche sur le front et le chanfrein du cheval (cf. BEAUSSIER, p. 322; SONNECK, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 55). C'est de ce sens au reste (class. سَائِلَة) que le sens de « tatouage vertical du menton » dérive vraisemblablement. — D'autre part, en Orient, on a *saiĕāl* avec le sens de « tatouage du menton » chez les ruraux palestiniens (cf. DALMAN, *Pal. Dīwān*, p. 35 *in fine*); et *saiĕāla* « tatouage des

coins de la bouche» chez les bédouins de Moab (cf. MUSIL, *Arabia Petraea*, III, p. 162).

سوينية *sīnīya*, pl. *sīnīyāt* et *suāni*, diminutif *suīnīya*, سوينية سواني, «plateau en métal»; le mot est passé en *selḥa* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 220, *ssīnīya* «plateau à café»). Le mot se retrouve à Tunis avec le sens de «plateau» et de «plaque de four» (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 248, note 4; p. 251, note 4). En Algérie, il est courant à Tlemcen (*sīnīya*) et à Nedroma (*ṣṣīnīya*). A Constantine, *sīnīya* est aussi connu avec le sens de «plateau en métal pour le café», distinct de *snī* «plateau sur lequel on place la nourriture pour les repas». Dans une partie du Tell oranais, on distingue aussi du *snī*, «plateau» en général, la *sīnīya*, *ṣṣīnīya* (ou *ṣṣīnīya*) «plateau garni de la théière et des verres à thé». Par contre, à Alger et chez les ruraux et bédouins du département d'Alger, *sīnīya* ou *ṣṣīnīya* sont inconnus, et «plateau en métal» est toujours *snī* (Sud algérois *snēi*, qui semble un diminutif), pl. *ṣṣnīya* (Alger avec l'article : *laṣṣnīya*); le petit plateau sur lequel on sert le café est spécialement désigné par un diminutif féminin *snīya*, ou, dans quelques régions, *snīya*. — Il est certain que *sīnīya* tangérois, tunisien, tlemcenien et constantinois, et *ṣṣīnīya* du Tell et du Sahara oranais reportent à صينية «plat ou plateau de porcelaine de Chine». Dès une époque ancienne, ce mot a perdu son sens propre et a été employé pour désigner un plateau de n'importe quelle matière, le plus souvent de métal; c'est dans ce sens que le connaissent aujourd'hui la plupart des dialectes orientaux (cf. DOZY, I, p. 857, 858; *Geogr. arab.*, IV, p. 284; ṬABARĪ, III, p. 1082, l. 10 صينية ذهب; EL-GĀḤID, *Buḥalā'*, XV; LANDBERG, *Prov. et Dictons*, p. 121; ELIĀ QOUDSI, *Corporations*, p. 20, l. 1; p. 28, l. 8; HUBER, *Voyage en Arabie*, p. 128; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 264, l. 5; REINHARDT, p. 351, l. 7; p. 323, l. 12 *sinnīje*; à Doḡâr encore un plat de porcelaine; cf. RHODOKANAKIS, II, p. 34). D'autre part, *snī*, commun à la grande majorité des dialectes algériens (Tlemcen, une partie du Sahara oranais et le Souf l'ignorent cependant), doit aussi reporter à صيني (ou mieux au turc سینی), mais avec la disparition par dissimilation du premier *i*, suivant un processus qui apparaît également dans le tripolitain et le palestinien *ṣūnīya* (< *sīnīya*; cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 306; LITTMANN, *Mod. Ar. tales*, p. 30, l. 12, 17; p. 165, l. 1, 2) et dans l'égyptien *ṣanīje* (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 119 *in princ.*; aussi *ṣanīje* «plaque de four» ap. BAUER, *Pal.*

Arab., p. 254). — Dans ceux des parlers ruraux d'Oranie qui connaissent à la fois *snī* et *ṣḥnīja*, il est vraisemblable que les deux mots sont empruntés, comme les deux ustensiles qu'ils dénomment, à deux milieux citadins différents. En fait de plateau, les ruraux n'ont dû connaître longtemps que le *tḥāg* en sparterie. L'usage et le nom du *snī* proviendraient de la province d'Alger. Alger fut en effet un centre important de fabrication (ou d'importation) d'objets en cuivre rouge à l'époque turque. La *ṣḥnīja* « plateau à thé » tirerait par contre son origine, avec l'usage du thé, de Tlemcen ou du Maroc; et l'emphatisation de la sifflante initiale (*s* > *ṣ*) ne reporterait pas à صينية, mais marquerait l'application à reproduire le mot quasi étranger *snīja* dénommant un objet de luxe.

ش

شاش *šāšīja*, pl. *šūšī*, شاشية, شواشي : 1° « calotte noire, peu profonde, qui est la coiffure habituelle des juifs indigènes »; 2° « calotte rouge, pointue et assez longue, que portent les *mḥazni* » (en Oranie *tārḥūs*). Le mot ne désigne pas la calotte rouge, ronde, peu profonde et munie d'un gland, qui est l'habituelle coiffure des jeunes gens et des individus de rang modeste; cette coiffure est à Tanger *tārḥūs* (cf. *infra*, p. 368). Au contraire, à Tunis, et, en Algérie, dans les départements d'Oran et d'Alger, c'est à elle qu'on applique le nom de *šāšīja*. A Constantine, par contre, on la nomme *kebbūs* (qui signifie à Tunis « chéchia non encore travaillée »; cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 230, note 4) et *šāšīja* signifie « coiffure de femme conique et rigide » ou « capuchon »; cf. sur ce mot DOZY, *Noms de vêtements*, p. 240 et suiv.; *Suppl.*, I, p. 802; BEN CHENEB ap. *Rev. afr.*, 1907, p. 55 (texte d'El-Gāuīḍ déjà cité ap. KREMER, *Beiträge zur arab. Lexicographie*, I, p. 14).

شَبَّ *šebbāba*, pl. *šebbāḥāt*, شَبَّابَة « flûte en roseau »; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 358, sub *flauta*; HOEST, *Nachrichten von Marokos*, p. 261 et pl. XXXI. Le mot est moins courant à Tanger que son synonyme *lḥra* (*Salwat el-'anfās*, III, p. 38, l. 4 a. f. : ليرة = andalou يراع < يراع, avec agglutination de l'article de la forme déterminée; cf. Dozy, II, p. 850). — Le mot *šebbāba* est connu dans le Maghreb oriental. En Algérie, il ne m'est pas connu, sauf à Djidjelli et dans la région voisine, où il apparaît sous la forme *šebbaiba*. Il est attesté dans des textes égypt-

tiens du moyen âge (cf. QUATREMÈRE, *Sultans mamelouks*, I, p. 136; comp. pour l'époque moderne *Description de l'Égypte*, XIII, p. 434), et en andalou (cf. DOZY, I, 718; EGUILAZ Y YANGUAS, *Glos.*, p. 311). Il est très courant aujourd'hui dans les dialectes du Nord de l'Arabie (cf. A. MUSIL, *Arabia Petraea*, III, p. 232, 284; comp., pour l'Arabie du Sud, LANDBERG, *Hadramout* : شَبَّ «jouer de la flûte», p. 138, 139).

شَبَّرَ *šb̄b̄r* «prendre», est à Tanger le mot habituel pour «prendre»; il s'est à peu près complètement substitué aux divers représentants de أُخَذَ qui apparaissent dans le reste du Maghreb. — Dans le Sud marocain, *šebbar* est «saisir violemment» (cf. *Houwāra*, p. 24, note ap). A Tanger, il a du reste aussi le sens de «empoigner». — Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; à Tlemcen, *šebbar* est «prendre quelqu'un à parti au milieu de plusieurs autres» (comp. BEAUSSIER, شَبَّرَ «se tourner vers quelqu'un»). — Il s'explique vraisemblablement par *šb̄r* «empan»; mais il est remarquable qu'un *šebber* avec *r* non emphatique existe à Tanger comme en Algérie avec le sens de «mesurer en empan». — Il faut signaler enfin que dans le jargon secret des Juifs d'Alger, *šebbor* est «briser»; mais c'est alors hébreu נִבֵּר.

شَبَطَ *šb̄ṭ* «grimper» est courant à Tanger à côté de *tšebṭ* تشَبَطَ, qui est seul usité pour «grimper» en Algérie et apparaît seul dans la langue du moyen âge (cf. DOZY, I, p. 720); aussi en palestinien شَبَطَ ap. LITTMANN, *Mod. Ar. tales*, p. 196, l. 8; p. 228 l. 10. En Algérie *šb̄ṭ* a d'autres sens (cf. BEAUSSIER p. 324); aussi «se cramponner» en Oranie.

شَتَا *štā* (šcā) شتاء, subst. fém., est le mot habituel pour «pluie» à Tanger, comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Djidjelli et Tunis (cf. NÖLDEKE ap. *W.Z.K.M.*, VIII, p. 269); de même en maltais *šita* ou *šitta* «pluie». Par contre, chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie et aussi à Constantine, c'est *nou* (nau, nū) qui est usité; dans quelques régions, *māṛ*; et parfois, dans le Sud *mez'n* et *šhāb*.

شَتْوَا *štūwā* «hiver»; de même en maltais (cf. FALZON, p. 291); en Algérie dans divers parlars, «un hiver» déterminé; à Alger, «pluie violente»; mais «hiver», terme générique, est dans les départements d'Alger et de Constantine *štā* (masc. chez les ruraux; fém. à Constantine, Cherchel); à Alger-ville *zmān-ššštā*; en Oranie *mešta*.

شكل *shāl* شحال «combien» reporte à *حالى شى*; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 186. La forme à initiale vocalique *ašhāl*, qui apparaît parfois en Algérie, n'existe pas à Tanger. D'autre part, devant un mot à initiale consonantique, le *l* final se réduit ou même disparaît entièrement dans une prononciation rapide. — Le mot était andalou (*Voc.*, p. 549; PEDRO DE ALCALA, p. 160, «quanto» *axhāl*). Il est aujourd'hui le mot usuel pour «combien» dans tout le Maroc et dans les départements d'Alger et d'Oran. Dans certains parlers ruraux et bédouins de ces départements, *kem*, représentant du classique *كم*, est encore connu (cf. MERCIER ap. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 96; DELPHIN, *Textes*, p. 19, note 2; *kemm* apparaît seul pour «combien» au Sénégal; cf. BASSET, *Mission I*, p. 292; FR. MARIE-BERNARD, p. 29). Mais il semble reculer devant *shāl*. En fait, on peut admettre que ce dernier est un apport andalou, qui s'est d'abord acclimaté dans les parlers urbains du Maghreb occidental; puis ce mot, étant un terme essentiel du vocabulaire commercial, s'est étendu aux dialectes ruraux et bédouins sous l'influence économique prépondérante des villes (comp. *Ulād Byāhīm*, p. 188). Dans la province de Constantine et dans l'Est algérois, on retrouve le *qoddāš* (*qoddāh*; ruraux et bédouins *gēddāš*, *gēddāh*) de la Tunisie et de Tripoli.

شردق *šērdūqa*, pl. *šrādōq* شردوقه, شرداق «chiffon (plus spécialement de grandes dimensions)»; c'est vraisemblablement un développement quadrilètre de $\sqrt{\text{شروق}}$; comp. class. شروق, شرويق, شرويق. — Un synonyme *šērdūla*, pl. *šrādēl* (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 81, sub *andrajo*, شردالة, pl. شردال), semble dû à une contamination de شروق par درجل (cf. *supra*, p. 294). Ces mots sont inconnus en Algérie.

شرط *šrēṭ*, pl. *šōrṭān* شريط, شرطان «corde en palmier nain» (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 745, sub *soga de esparto*); ainsi chez les ruraux d'Algérie; chez les Sahariens, «corde en bourre de palmier». A Alger, Constantine et Tunis, *šrēṭ* est «galon, tresse plate de doublure» (à Tanger *šrēṭā*, qui est par contre à Tunis «corde à sécher le linge»; aussi au Sénégal شريط «galon» ap. BASSET, *Mission*, I, p. 340; en Égypte et en Syrie *šīrīt*; cf. NALLINO, p. 225 «nastro»; CUCHE, p. 296). A Médéa, Bou-Saāda et Tlemcen, on distingue *šāyṭ* «galon» (Tlemcen aussi *čāyṭ*) de *šrēṭ* «corde en palmier nain»; et à Alger-juif *šrēṭ* «tresse d'oignons» (attachée avec une corde en palmier nain) de *šārit* «galon»; *šāyṭ* *čāyṭ* et *šārit* représentent, à mon sens, non pas directement l'arabe

شربت, mais, avec des traitements différents, le turc شربيد, شربت, sur lequel cf. BARBIER DE MEYNARD, *Dictionn. turc-français*, II, p. 145.

شرع *šərra*, «ouvrir une porte toute grande»; ce sens se trouve dans toute l'Algérie: il apparaît déjà dans des textes du moyen âge; cf. Dozy, I, p. 747.

شرفن *šārfūna* شارفونة «très vieille», employé seulement comme اتباع dans l'expression *šārfa šārfūna* «une vieille très vieille». La même expression est connue tout près d'Alger, aux Beni-Moussa; à Alger, on dit dans ce sens *šārfūza-šārfūza*; (comp. *šāzūza šāzūza* à Tunis ap. T.M.G., p. 40, l. 7).

شرق *šraq*: 1° «se lever» (soleil); 2° «étinceler»; le mot ne s'emploie qu'en parlant de certains corps, autant qu'il me semble, très brillants et jetant un éclat très clair, par exemple un diamant, du cristal, un morceau d'argent poli. — Il apparaît aussi à Alger dans le sens de «briller», quoique BEAUSSIER ne le donne pas; mais on l'emploie en parlant d'autres objets qu'à Tanger.

شرمط *šārmētā*, pl. *šrāmōt* شرميطه شرامط «lambeau d'étoffe»; le mot est assez peu employé à Tanger; c'est le suivant (*šāryētā*) qui est courant; par contre, les équivalents de *šārmētā* sont fréquents dans les dialectes algériens, comme dans les dialectes orientaux. A Alger-musulman on prononce *šərmēt*, mais à Alger-juif *šərmēt*.

شروط *šāryētā*, pl. *šrā'ūt*, «lambeau d'étoffe allongé»; le mot se retrouve à Nedroma; à Tlemcen *šāryēt*; il m'est inconnu dans le reste de l'Algérie; d'autre part, il apparaît au Sénégal (cf. REYNIER, p. 208, l. 3). Il se trouve dans la langue écrite des auteurs marocains modernes, par exemple *Našr el-Maḥānī*, I, p. 122, شراويط.

شري *šūāri*, pl. *šūāri'āt* شواريات شوارى «grand panier double qui se place sur le dos des bêtes de somme»; ainsi dans presque toute l'Algérie. En fait, *šūāri* est le pluriel de شارية, qui est inconnu à Tanger, mais est usité à Tunis (*šāri'ā* ap. STUMME, T.G., p. 169) et apparaît très sporadiquement en Algérie (ainsi *šāria* dans le Sud-Est constantinois, d'une part, «un des deux paniers de la charge»; et chez les montagnards du Nord-Ouest oranais, de l'autre, «grand panier bombé où l'on conserve les grains»; à Bou-Saāda dans le même sens *šūriā*; probablement ailleurs encore d'autres formes du mot). — *šūāri* est

proprement «les deux paniers de la charge»; mais ces deux paniers formant un ensemble inséparable, le mot, étymologiquement pluriel, qui les désigne, est devenu un singulier à Tanger et dans les départements d'Alger et d'Oran. A Constantine et dans le Nord constantinois par contre, quoique le singulier *šāria* soit inconnu, *šūri* a gardé sa valeur étymologique de pluriel et est syntaxiquement traité comme tel. Cf. sur ce mot DOZY et ENGELMANN, p. 357; SIMONET, *Glos.* p. 576, sub *xaira*.

شطب *šṭṭob* «balayer»; et *šṭṭāba*, pl. *šṭṭāḡb* شطابة, شطاطب «balai». Ces mots étaient andalous (cf. *Voc.*, p. 572, sub *scopare, scopa*); en Algérie, ils sont connus aussi tous les deux à Nedroma. Chez les ruraux du Tell algérois et du Tell oranais, *šāttāb* est spécialement «balayer avec un fagot de broussaille (*šāṭba*) les brins de paille et la balle pour les séparer du grain après le dépiquage». Dans le Nord tunisien également on appelle *šāttāba*, chez les ruraux, un petit balai en branches de passerine (*meṡnān*). — Par contre, dans l'Est constantinois, *šāttāb* a un autre sens; c'est «piocher» à l'aide de la pioche appelée *šāttābūa* (cf. BEAUSSIER, p. 335, 336).

شعشع *šaša* «égayer et étourdir; donner une pointe d'ivresse» (en parlant d'une boisson alcoolique ou du *kif*): *ḡhūdra šaša* أو *šāša* «*af* *frāso*» «Le hachich lui a donné une pointe d'ivresse». — *tšaša* (1^{re} forme) «avoir une pointe d'ivresse; être égayé et étourdi par la boisson». — Quoique BEAUSSIER ne donne pas exactement ce sens du verbe, il est courant dans toute l'Algérie et dans le Nord tunisien: «donner une pointe de gaieté» (en parlant de la boisson): *ṛāh mšāša* «il a une pointe de joyeuse ivresse».

شع *šāt*: 1° «jeter à terre avec violence»; 2° «frapper de dérangement mental» (en parlant des djinns); et de là le participe passif *mšāṭ* construit avec *vā* «fou d'une chose, en ayant une envie irrésistible». — LERCHUNDI, *Voc.*, donne encore p. 698, sub *revolverse*, شع «se retourner dans le lit», qui ne m'est pas connu à Tanger; mais la *v*^e forme *tāšāt* est employée dans ce sens. Il a encore شع avec le sens de «donner un coup de fouet» (p. 465, sub *latigazo*), qui m'est également inconnu à Tanger; c'est *šhat* شحط qui a ce sens. Il est remarquable qu'en maltais *xehet* = شحط a sensiblement la même signification que *šāt* tangérois (cf. FALZON, p. 484). — شع est inconnu en

Algérie comme dans la langue classique. En Orient le mot apparaît aujourd'hui avec des sens différents de ceux qu'il a à Tanger; cf. CUCHE, *Dict.*, p. 302; STACE, *Voc.*, p. 171, sub *tear*; p. 187, sub *whipp*.

شفر *šffār*, pl. *šffāra* شفارة «voleur»; le mot est aujourd'hui à Tanger synonyme de *sārāq*, pl. *surrāq*; cf. *Houwāra*, p. 30, note bg. — Le mot est connu aussi dans les provinces d'Alger et d'Oran; et BEAUSSIER indique exactement le sens étymologique de «coupeur de bourses» (de شفرة «couteau») et le sens oranais de «pick-pocket sur les marchés». Le mot n'est pas courant dans la province de Constantine. — *šffār* «dérober», verbe dénommatif, est usuel à Tanger.

سفنج *šfenž*, à côté de *sfēnž* «beignets» (collectif); nom d'unité *šfenža*, nom de métier *šffānž* (*šffāž*), avec application boiteuse du paradigme فعال à un quadrilittère; on entend aussi quelquefois à Tanger comme ailleurs *šffāž* (cf. DOUTrÉ ap. *Recueil de Mémoires de l'École des Lettres*, p. 207). La forme avec *s* initial *šfenž* de ce mot d'origine étrangère est antérieure à la forme avec *š*. Cette dernière est due à l'influence de la çhuintante finale sur la sillanté qui la précède, suivant un processus qui est constant aujourd'hui en tangérois (*s-z*, *z-z* > *š-z*, *ž-z*, etc.). La forme à *s* initial est la seule qu'on trouve en Algérie: *šfenğ*, *šffāğ* (ou *šfānği*). Le mot, depuis longtemps identifié comme *σπόγγος*, a conservé le sens de «éponge» dans les dialectes orientaux (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 104 *in princ.*; BAUER, *Pal. Arab.*, p. 54). Au Maghreb, ce sens n'apparaît pas à ma connaissance; et l'Andalousie l'ignorait aussi («éponge» est en Algérie *seḡāl* ou *neššāfa*; au Maroc *šffāfa* comme en Andalousie; cf. DOZY et ENGELMANN, *Glos.*, p. 145). سفنج dans l'Afrique du Nord désigne toujours aujourd'hui une espèce de beignet, comme déjà en Andalousie et chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. DOZY, I, p. 22; STUMME, *T.G.*, p. 65; NARBESHUBER, p. 19, note 48; *Maḡālim*, III, p. 7, l. 19; p. 12, l. 18, 20; IV, p. 197, l. 4, etc.); de même en maltais *šfnğa* «frittella», ap. FALZON, p. 390.

شق *šoqq-ḥeāra*, pl. *šoqq-ḥeārāt* شق خيارة «prise d'air, petite ouverture en forme de meurtrière» (proprement «fente de concombre»; à rapprocher de l'énigmatique *šaq bidinğina* «encrujizado» de P. DE ALCALA, 233, l. 15 ?) Ce complexe est devenu pour le sujet parlant un seul mot, suivant le processus étudié par FLEISCHER, *Klein. Schriften*, I, p. 50. Toutefois, je n'ai jamais entendu ce mot avec l'article. La forme شق

الخيارة de LERCHUNDI (*Voc.*, p. 5, sub *abertura*; p. 713, sub *saetera*) n'est inconnue pour Tanger.

šoqqoq شقق «entr'ouvrir une porte»; ainsi dans tout le Maghreb (hédouins et ruraux šeggeg).

شقي šqā : 1° fut. *šiqā* «prendre de la peine»: *mā-tšqāši* «Ne prends pas la peine de»; ainsi ailleurs au Maroc, en Algérie, en Tunisie (comp. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 26, n° 16; STUMME, *T.M.G.*, p. 24, l. 29). Ce sens maghribin de شقي existait en andalou (cf. *Voc.*, p. 448, sub *laborare*) et se retrouve dans l'Arabie du Sud (cf. LANDBERG, *Hadr.*, p. 623); 2° fut. *šiqe* «causer de la peine, de la fatigue, déranger»; le mot apparaît surtout dans la formule *llāh-lā-šiqe*... «Que Dieu puisse éviter la peine à...», souvent employée ironiquement (cf. *infra*, sub *llāh*). Dans ce sens, le mot, représentant vraisemblablement اشقي, est courant aussi dans les dialectes citadins d'Algérie; mais à Alger, au lieu de šqā, *šiqe*, on emploie de préférence šāqqā, *šāqqe* = شقي

شكر škār «faire l'éloge de»; *mškār* «loué» et «louable»; ainsi dans tout le Maghreb, comme déjà chez les auteurs du moyen âge et aujourd'hui dans de nombreux parlars arabes (cf. DOZY, I, p. 777; LANDBERG, *Dabīna*, p. 634; SPIRO, *Voc.*, p. 319; BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 204, l. 27; p. 250, l. 22); aussi au Sénégal (cf. REYNIER, p. 156).

škāra, pl. *škāīr*, diminutif *škēra*, شكارة, شكائر, apparaît chez les auteurs maghribins du moyen âge; cf. DOZY, I, p. 777; le mot était andalou et est connu aujourd'hui au Maroc, dans toute l'Algérie, à Tunis, à Malte (*škōra* ap. STUMME, *Malt. Stud.*, § 17) et aussi au Sénégal (cf. REYNIER, p. 115). Quel rapport soutient-il avec son synonyme berbère *aškar*, diminutif *taškart* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 169, 232; aussi zouaoua)? Je ne puis le décider. Il n'a pas à Tanger le sens habituel de «grand sac en toile» qu'il a en Algérie. *škāra* est «sacoche en cuir qu'on porte en bandoulière» (cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 257 et suiv.). Lorsque le mot désigne un sac en toile à mettre la farine, le grain, un complément déterminatif doit le spécifier: *škāra-d'lhāns*, *dūthēn*, *d'zrār*.

شکل škēl, pl. *škāl*, «espèce, sorte» = class. شكل; inusité en Algérie.

mēškēl, pl. *mšākēl* مشكل, مشاكل «croc-en-jambe»; à Tlemcen et Nedroma, on dit dans ce sens *škāl*, dont l'andalou *salék* (*çancadilla*) ap. PEDRO DE ALCALA, p. 164, l. 9) n'est qu'une métathèse (elle se

retrouve en andalou pour d'autres mots se rattachant à $\sqrt{\text{شكل}}$; cf. Dozy, I, p. 783). On emploie à Tanger dans le même sens *mōhtāf* (cf. *supra*, p. 282), qui est aussi connu à Alger-musulman à côté de *čengāl* (persan puis ture *چنگال*); chez les ruraux d'Oranie, «croc-en-jambe» est *ʿoggēila* (comp. en berbère d'Ouargla *bū-aggal* ap. BIARNAY, *Ouargla*, p. 348) et chez les ruraux et bédouins de la province d'Alger *ʿokkēila*; à Constantine *taškila* ou *got'a*; à Alger-juif *sārki*; à Tunis, «donner un croc-en-jambe» est *ʿagref* (cf. STUMME, T.G., p. 173); chez les ruraux du Nord tunisien aussi *ʿaklef*.

شأ *šəllā* : 1° «ce que ne»; comp. pour l'Algérie SONNECK, *Chants du Maghreb*, II₂, p. 59, et pour le maltais (*xilla*), FALZON, p. 496, avec un bon exemple; *isəmm-ʿūk šəllā-tsmar* «Ils te feront entendre ce que tu n'entendras jamais»; *qāllo šəllā-iuqāl* «Il lui a dit des choses qui ne sont pas à dire» (يُقَالُ, passif conservé dans cette expression, qui est usitée aussi à Tlemcen); *kēidhul fšəllā-ctəq* (يَطْبِقُ) «Il se mêle d'un tas d'histoires auxquelles il n'entend rien»; *kēifšinna šəllā-n-aqlō* «Il nous dicte un tas de choses que nous ne pourrions pas retenir». Je ne puis expliquer *šəllā* dans cet emploi que par شياً (comp. pour des assimilations semblables du tanwin à لا, *ʿainlla*, *qalblla* ap. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 43 in princ.). 2° «combien!» exclamatif: *hōua-fāiʿək-bšəllā* «De combien il te dépasse!»; *šəllā mā-nšri* «Combien j'aurais de choses à acheter!»; *šəllā ma-ʿtāh d'ʿlšūs* «Combien d'argent il lui a donné!» Dans ce cas, *šəlla* reporte peut-être à *šəllā-iūrd* = شئى يُرى, qui est encore courant dans le parler juif d'Alger avec le même sens de «combien!». A Alger musulman comme dans tout le département d'Alger et dans celui de Constantine, *šəlla* ne m'est pas connu dans ce sens.

شَلَحَ *šəllāh* «enlever par éclats ou par lambeaux» (*šəlha* «un lambeau d'écorce»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 665 sub *raja*): *tšəllāh* «s'en aller par lambeaux, s'effiloche» (en parlant d'une corde). — Ce verbe se trouve à la 1^{re} ou à la 11^e forme avec des sens voisins dans divers parlers algériens (cf. BEAUSSIER, p. 344). Je ne le connais cependant pas chez la plupart des ruraux du Tell oranais.

شَلَطَ *šəlot* : 1° «égorger (une bête) d'un coup net, en une seule fois»; 2° «jouer un mauvais tour à quelqu'un en le prenant au dépourvu»; 3° «vider un plat à fond, en manger tout le contenu» (*šəlhoṭ* «lapper», en

parlant des animaux, est peut-être dû à une contamination de *šlpt* par *لهس*, inusité du reste dans le dialecte). — Le mot a en Algérie des sens variés : à Tlemcen, «égorger d'un coup net», comme à Tanger; chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois «inciser, découper de la viande sans en séparer complètement les morceaux»; dans l'Est «érafler» (cf. BEAUSSIER, p. 344).

شلغم *šlyǧma*, pl. *šlāǧǧm* شلغمة, شلاغم «moustache»; le singulier est peu usité; on l'entend cependant dans le sens de «une pointe de la moustache»; le pluriel désigne «toute la moustache» (comp. le français «moustaches» pour «moustache»). Il en est de même en Algérie (parfois avec un singulier *šēlyǧm*, comme par exemple à Alger juif; à Tlemcen, sing. *šēlyǧma*). Ce mot caractéristique du vocabulaire maghribin est d'origine obscure. Il se retrouve en berbère (zouaoua *ašelyǧm*), mais il est possible qu'il y soit un emprunt à l'arabe. Il faut comparer le شظوم «grosse lèvre» de l'égyptien (cf. SPIRO, *Voc.*, p. 321 et 316).
شلغمي, pl. *šlāǧmīya* شلاغمي «moustachu»; ethnique tiré du pluriel *šlāǧǧm*, suivant un mode de formation très répandu dans les dialectes maghribins.

شم *mēšmūm*, pl. *mšāmēm*, «bouquet»; cf. Dozy, I, p. 784; ainsi dans toute l'Algérie.

شمت *šmāṭa*, pl. *šmāiṭ* شماتة, شمات «propre à rien»; ce substantif masculin est connu avec ce sens dans toute l'Algérie; à Alger, à côté d'un pluriel *šmāiṭ*, on entend aussi un pluriel *šūǧmmēṭ*.

شخ *šēmmaḥ* «mouiller», *mšēmmaḥ* «mouillé», *tšēmmaḥ* «se mouiller»; comp. LERCHENDI, *Voc.*, p. 683, sub *remojar*; comp. Dozy, I, 785. Le mot est connu dans la plupart des parlers algériens (en Oranie aussi *semmaḥ*); mais il ne paraît pas usité dans le Maghreb oriental.

šāmḥa شامخة: *šmēl-šāmḥa* «applaudir»; cette expression est inconnue en Algérie (on emploie *šāffoq*, Tlemcen *keffef*), sauf à Nedroma, où *šāmḥa* *šlik* signifie «bravo pour toi» (souvent employé ironiquement). Peut-être est-ce شاختة avec un allongement emphatique de la voyelle; peut-être est-ce plutôt un emprunt à l'hébreu שִׁחַח.

شم Cl. شم.

شمس *šēmmēš*: *drāḥ-šēmmēš* ضرب شمس «à tour de bras»; *tāḥ ʾdl-lmākla* *drāḥ-šēmmēš* «Il est tombé à bras raccourci sur la nourriture»; *brēk*

ʿal-likṭāḥa drāḥp-š-ʿmmēš «Il s'est mis à écrire sans relâche»; cette expression est inconnue en Algérie.

شمع *šmāsa*, pl. *šmāwāt* شماعة, شماعات «bougie»; collectif *šmā* «des bougies» ou «de la cire»; c'est probablement le pluriel شماع de l'andalou (cf. Dozy, I, p. 787, 788) devenu collectif, et auquel on a ajouté le š d'unité; ou peut-être encore est-ce *šmā* < شمع, avec allongement de la voyelle brève accentuée suivie de s (comp. *šmāwī* ap. FISCHER, *Marok. Sprichw.*, p. 11; et *šddāwī*, *supra*, p. 65, l. 7). — Cette forme du mot est entièrement inconnue en Algérie, où l'on a *šēmā*, pl. *šēmāt*, collectif *šmā*.

شند *šnād*, pl. *šnādāt*, «sorte de porte-charge en bois» que l'on place sur le dos des bêtes de somme; on entend parfois *lešnād* avec l'article agglutiné; et aussi la forme berbérisée *ašnād* (et alors toujours sans l'article). Quant à la forme لشنات, donnée par LERCHUNDI (*Voc.*, p. 82, sub *angarillas*), elle ne m'est pas connue à Tanger. Le mot et l'objet sont entièrement inconnus en Algérie. D'autre part, شند, pl. شنود, apparaît en Andalousie et en Orient avec des sens tout voisins de celui de *šnād* tangérois (cf. Dozy, I, 790). *šnād* est vraisemblablement un pluriel (اشناد = les deux شند) devenu singulier parce que les deux objets qu'il désignait formaient pratiquement une paire indivisible (comp. *supra*, p. 344, *šūāri*, sub شرى).

شطرنج *šētrōž* «jeu d'échecs»; cette métathèse de class. شطرنج se retrouve en Oranie (cf. BEL, *Džāzja*, p. 103; *Ulād Brāhīm*, p. 19, *šantrōž*, *sentrāž*). A Alger et à Constantine, on a *sōtrōḡ* (*s'trōḡ*). Quant au š initial du tangérois, je ne le considère nullement comme le représentant direct de ش ancien: une forme *sentrōž*, qu'on entend parfois à Tanger, offre une étape intermédiaire du mot dans le dialecte; elle date de la période où la tendance à la dissimilation des chuintantes était prédominante (*š-ž* > *s-ž*). Aujourd'hui, semble-t-il, c'est la tendance à l'assimilation à distance qui triomphe (cf. *supra*, جوج, بجد, etc.) et *šētrōž* représente, je crois, un *šētrōž* antérieur, avec s repassé à š. شطرنج est au reste ancien; cf. *Tāğ*, II, 64.

شنق *šnāq*, pl. *šnāqāt* شناق «corde qui serre et réunit l'ouverture des deux paniers du šūāri»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 725, sub *seron*. Le mot se retrouve en Oranie (ruraux *šnāg*), avec ce sens, voisin de celui de l'arabe classique شناق = «وكاء» de l'outre»; et il désigne aussi,

dans certains parlers ruraux d'Oranie, la corde à l'aide de laquelle on porte ou l'on suspend l'outre. A Tlemcen, *šnāq* est aussi le cordon de soie, passant sur la tête, qui réunit les deux boucles d'oreille et soulage de leur poids le lobe de l'oreille. Chez certains ruraux du Tell algérois, le *g^ašāṭ* est la corde qui réunit l'ouverture des deux paniers (*s^adīla*) du *šūārī*; mais, si l'on met par-dessus, en travers, une charge, la corde avec laquelle on l'assujettit s'appelle *šnāg*; de là vient probablement le sens de *šnāg* chez certains ruraux du département de Constantine et dans la Mitidja : « toute charge du milieu, surmontant les deux charges latérales d'une bête de somme » (علاوة classique = *s^alū* oranais = *s^aḥlūnā* de Tanger), surtout « sac de charbon » ou « charge de bois à brûler ».

شهو *šahya* شهوة « goût, passion, inclination »; dans les formes pourvues des affixes personnels vocaliques, le *h* médial tombe parfois : *šāuṭī* « mon goût », à côté de *šāḥ^auṭī*, *šhāuṭī* et *šahyāṭī*. La disparition de *h* est fréquente pour cette racine dans d'autres parlers arabes (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 445, شتى; aussi tlemcenien *mēšṭī* « radis » = algérois *mēštḥe* = andalou مشتھی ap. *Voc.*, 551, sub *raphanus*). — Le sens de « envie sur la peau » que le mot a fréquemment dans les parlers algériens est inconnu à Tanger; on dit seulement *tāḥḥema* (تأخمة = توحيمة).

شوش Cf. *supra* شاش.

شوط *šouṭ* « flamber, passer au feu » (par exemple les têtes de mouton pour leur enlever le poil : *l^ašūṭ-ṣṣrṣ*); du pain qui a reçu « un coup de feu » est *ḥuḥz mēṣūṭā*. Ce sens fort classique était andalou (cf. *Dozv.*, I, 803; *IBN GUZMĀN*, 27^a, l. 7) et se retrouve dans beaucoup de parlers d'Algérie (aussi *šouṣṭ* à Laghouat comme à Tunis; cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 250, note 3; *šēlyṭ* dans le dialecte juif d'Alger) et en maltais (cf. FALZON, p. 482). Le sens de « rôtir » que ce verbe a à Tripoli (cf. STUMME, p. 23, l. 6; p. 25, l. 32) est inconnu dans le Maghreb occidental, mais se retrouve au Souf.

شوك *šūka*, pl. *šūkāṭ* ou *šūok*, collectif *šūk* : 1° « épine »; 2° « pointe » (par exemple pointe de toupie, d'une aiguille, d'un canif; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 650, sub *pua*). — Un troisième sens, « recoin dans une chambre » (par exemple entre un meuble et le mur), courant à Alger, n'est pas connu à Tanger.

شَوْل *šūwāl*, aussi *šūwīl* et *šūwīla* شَوْل, شَوْل, pl. *šūwāl*, «queue d'un quadrupède»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 197, sub *cola*. Ces mots semblent moins courants à Tanger que *dēnnīb* ou *dēnnība*, *zōnnēf* ou *zōnnēfā*. *šūwāl* désigne aussi la «queue du cheval» dans certains parlers du Sud oranais (par exemple chez les *Hāmēiān*); il apparaît sans doute ailleurs encore en Algérie. Chez les *Ulād Brāhīm* (Tell oranais), c'est, non pas la «queue», mais la «verge» du cheval. Les mots qui désignent la «queue» varient beaucoup dans le Maghreb suivant les régions. — *šūwāl* se retrouve en *selha* sous la forme *ašūwāl* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 109); cependant il ne me semble pas douteux qu'il ait son origine dans arabe $\sqrt{\text{شَوْل}}$ (comp. شَوْلَة «queue du scorpion» ap. LANDBERG, *Dabīna*, p. 852).

شوبش *šūwīšš* (*šūwīšš*) «peu»: *uāhd-ššūwīšš* «un peu», *ḥššūwīšš* «peu à peu»; aussi à Fez *šūwīšš* ap. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 19, l. 5; à Tétouan *ḥššūwīšš*, qui est inusité à Tanger; c'est sûrement une abréviation de *šūwī-šūwī*, comme dans beaucoup d'autres dialectes (égyptien, syrien, mésopotamien, cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 260; aussi en Lybie, cf. FALLS, *Beduinlieder*, p. 227, vers 74, et dans l'Afrique centrale, cf. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Rabah et les Arabes du Chari*, p. 45 «doucement» *bechéich*). Cette abréviation n'apparaît pas à ma connaissance dans les dialectes d'Algérie.

شيط *šāṭ*, fut. *išēṭ*, «être superflu, rester en trop»; avec ce sens le mot se retrouve à Alger, dans le Tell et le Sahara algérois (cf. DESPARMET, *Arabe dialectal*, 1^{re} période, p. 163, l. 1). Mais, à Tlemcen et en Oranie, c'est *šāṭṭ* qu'on emploie dans ce sens; et à Constantine *šṭāṭ* (اشطاط, 11^e forme maghribine).

ص

صبط *šbbāt*, pl. *šbābēt* صباط, صباط «paire de toute espèce de chaussures» (terme générique). En Algérie par contre, le mot désigne toujours une espèce de chaussure particulière, le soulier. Ce mot qui se trouvait en andalou avec *s* initial (cf. DOZY, I, p. 625; *Hadāiq*, éd. Fez, cah. 31, p. 1, l. 13, الصباط; mais ms. Paris 89^b, السباط), et qui est écrit سباط ap. *Maṣālim*, IV, p. 162, l. 16, apparaît aujourd'hui dans tout le Maghreb avec *š*. — A Tanger, *šbbāṭa* est employé pour

désigner «une des chaussures de la paire» (synonyme *f'rdiā t'ss'bbât*). Cet emploi du nom d'unité est entièrement inconnu en Algérie, où «un soulier» est toujours *fērdet-ṣobbât*, *fēr't-ṣobbât*, *fērda-ṣobbât*.

صبع *ṣbaʿ*, subst. masc., «doigt» a les pluriels *ṣob'ēn* et *lṣāḥaʿ*. Le premier est dû à l'influence analogique des anciens duels devenus pluriels pour les noms de parties doubles du corps. Il se retrouve peut-être en maltais (cf. ILC-STUMME, n° 113, *subraizā*; l'explication de cette forme comme un singulier dialectal, proposée par STUMME, p. 15, est discutable; cf. au reste *dofrein* servant de pluriel en maltais, *supra*, p. 299). Le deuxième est *الصابع lṣāḥaʿ*, avec agglutination de l'article (à Alger et à Constantine *āṣābaʿ*, sans agglutination); à l'état déterminé, *ʾllṣāḥaʿ*. Dans le sens propre, les deux pluriels sont employés indifféremment. Il existe pourtant entre eux une différence au point de vue du traitement syntaxique : le pluriel *lṣāḥaʿ* peut se construire avec les suffixes personnels directement annexés : *lṣāḥaʿi* «ses doigts»; par contre, pour *ṣob'ēn*, la relation d'appartenance ne peut être exprimée que par l'intermédiaire de la préposition dialectale *diāl* : «mes doigts» **ṣob'ēn diālī*, jamais **ṣob'ēniā*. Comme nom de mesure de longueur, *ṣbaʿ* a pour seul pluriel usité *lṣāḥaʿ* (de même à Alger *āṣābaʿ*). Le représentant de classique *اصبع* a dans le Maghreb généralement un singulier *فُعْل* (Tanger, départements d'Alger et d'Oran *ṣbaʿ*; fréquemment chez les ruraux et bédouins, à Constantine et à Tunis *ṣboʿ*); la forme *فُعْل* du tripolitain et aussi du parler du Souf (*sóbʿ* ap. STUMME, *M.G.T.*, p. 249 *in princ.*; aussi *sābaʿ* en maltais; aussi *صُبْع* à Aden; cf. STACE, *Voc.*, p. 65, sub *finger*) s'explique, je crois, par l'influence analogique de la longue série des *فُعْل*, noms de parties du corps dans ces dialectes (*dūfʿr*, *ḡudʿn*, *ḥāṣʿm*, *dāḥʿr*, *ḡuzʿh*, etc.). — Le mot a des pluriels variés dans les dialectes maghribins, *ṣbāʿ*, *ṣuābaʿ*, *ṣobʿān*, *ṣuābaʿtīn*, *ṣbōʿtīn*, à la formation desquels il est plausible d'assigner aussi des causes analogiques.

صدر Cf. صدر.

صدغ Cf. وضع.

صرخ Cf. سرخ.

صدر *ṣār'ūd* est à Tanger : 1° le mot habituel pour «envoyer»; comp. FISCHER, *Zun Wortton*, p. 281 *in fine*; 2° «congédier quelqu'un avec

qui on a terminé une affaire»; 3° «passer en revue» à côté de *šārṛoṭ* (Lerchundi, *Voc.*, a سَرَد et سَرَط *revistar*, p. 697). Le premier sens est inconnu en Algérie; le deuxième se trouve à Nedroma; pour le troisième, c'est *šārṛoṭ* qui apparaît seul dans les parlers algériens: «passer en revue un à un; compter des pièces d'argent; faire défiler; aligner» (cf. BEAUSSIER, p. 294). On peut proposer de voir dans *šārṛoṭ* une variante phonétique de *šārṛād* qui apparaît avec le sens de «compter de l'argent» dans des textes orientaux (cf. Dozy, I, 827) et qui doit lui-même être ramené à سَرَد (cf. sur سَرَد «aligner, mettre en file» et sur ses rapports possibles avec שָׂרַר, שָׂרַר, BARTH, *Etym. Studien*, p. 56, 57; GESENIUS-BUHL¹⁵, p. 531). Quant à *šārṛād* «envoyer», il est possible qu'il faille y voir une métathèse de سَدَر qui existe avec le même sens dans l'Arabie du Sud (cf. LANDBERG, *Hadr.*, p. 631).

صَرَصَر *šāršār* «gazouiller»; comp. BEAUSSIER, p. 366; dans le Sud algérois, *šāršār* est «souffler», en parlant d'un vent froid; dans le Sud oranais «bruire» en parlant d'un oued.

صَرَط *šroṭ* «avalier vite» (tandis que *ḥlaṣ* «avalier posément»), class. سَرَط, a pour maṣdar *šrṭ*; le maṣdar *šṛṭān* (class. سَرَطَان) n'apparaît que dans l'expression *šṛṭām-blā-mḍān* «avalier sans mâcher».

صَرَطَ *šārtāh* (aussi *sōrtāh* avec *s* initial) «faire claquer un fouet»; *ṭšārtāh* «claquer» (en parlant d'un fouet); le maṣdar *ṭšārtēh* signifie aussi bien «action de faire claquer» que «claquement». Le mot m'est inconnu en Algérie.

šrātāh صَرَاح «mensonges»; le mot a une forme de pluriel, mais je ne lui connais pas de singulier. Il m'est inconnu en Algérie.

صَرَوَل *šaruṭ*, pl. *šrūṭ* صَرَوَال, صَرَاوَل «pantalon»: de même, avec *š = s* classique dans l'Oman (cf. REINHARDT, p. 55, l. 4; p. 163, l. 22), et, en Algérie, à Alger et à Tlemcen (à Tlemcen, le plus souvent *šrūṭ* «pantalon», pl. *šrūṭāt*, de même que dans la langue ancienne سروابل, pl. سروابلات, source d'embaras pour les grammairiens et lexicographes indigènes). — Par contre, chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie, on a *šruṭ*, pl. *šrūṭ*.

صَضَع *šdāṣ* «tapage, bruit désagréable». Le mot représente صداع avec *d* pour *d* (د), par assimilation d'emphase à *š* (ص) contigu; de même à Alger *šdāṣ*; et dans la plaine du Cheliff *zdāṣ*, avec assimilation de sono-

rité *šd* > *zd*; ailleurs en Algérie *šdā*, *šdā*. صداع apparaisait en andalou avec un sens tout proche du sens tangerois, qui se retrouve aussi aujourd'hui dans la plupart des parlers algériens (cf. Dozy, I, p. 824). D'autre part, le sens classique de «mal de tête», inconnu à Tanger et à Tlemcen, se retrouve pour ce mot à Alger, chez certains ruraux d'Oranie, dans le Sud algérois et probablement ailleurs encore en Algérie (cf. BEAUSSIER, p. 364). Il est possible que le sens de «bruit désagréable, qui casse la tête» ait son origine dans une confusion de صداع et de صدا.

šdda «importuner (surtout par un bruit désagréable); casser la tête (par un bavardage importun)». Ce sens déjà ancien se retrouve dans toute l'Algérie (*šadda*) et dans le parler des Houwāra du Sous; mais, dans ce parler, il y a eu passage de *š* > *s* sous l'influence de *d* subséquent (*sedda* ap. Houwāra, p. 42, l. 20), tandis que, à l'inverse, il y a eu à Tanger passage de *d* > *d* sous l'influence de *š*.

صطر *štāra*, pl. *štāyār* صطائر, صطائر «parapet, murette du rebord de la terrasse»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 86, sub *antepecho* سطارَة; et p. 580, sub *parapeto* ستارة. Le passage du *t* de ستارة à *t*, et, consécutivement, le passage de *s* à *š* dans ce mot, se retrouve à Médéa, où *štāra* est «auvent en bois abritant une boutique du soleil» (au Souf *šettāra*; comp. TABARĪ, III, p. 2045, l. 9). A Alger, par contre, on a, avec le même sens qu'à Tanger, «parapet, murette de terrasse» *štāra* (et aussi anciennement avec le sens de «avant-mur»; cf. Dozy, I, p. 632; le souvenir de ce sens se perpétue dans le nom de la rue Rempart-Médée : *šōr yustāra*). A Tlemcen et à Nedroma le mot est inusité; «parapet» se dit *š'fātā*.

Cf. *infra*, صيטר.

صعر *šar*, fut. *šār* ou *šār*, «être enragé», au propre et au figuré. Le participe passif *m'šār* est seul employé comme qualificatif «enragé»; aussi *šār* «rage». C'est naturellement le classique سعر (cf. LERCHUNDI, p. 663, sub *rabiār*), qui était andalou dans ce sens (Dozy, I, 655; مساعير «chiens enragés» ap. MAQQARĪ, II, ۲۷۷, l. 14). مسعر «enragé» est connu aujourd'hui des bédouins du Nord de l'Arabie (cf. MUSIL, *Arab. Petraea*, III, p. 414; comp. aussi سعران «enragé» ap. SPIRO, *Voc.*, p. 279; SPITTA, *Gram.*, p. 276, l. 4, *sarāni*). En Algérie, il est employé à Constantine, Djidjelli, Mila : *mesār* «enragé», *šār* «être en-

ragé». A Tlemcen, *šar* est «faire étalage de sa force», et «faire le beau devant la femelle» (en parlant du mâle des animaux); et on emploie comme qualificatif le partic. actif *šā'ar*; mais «être enragé» est, comme dans tout le reste de l'Algérie, *kleb*, avec, comme qualificatif, le participe passif *meklūb* «enragé» (langue classique كليلب et كليلب); de même à Tunis, à Tripoli et en Lybie (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 17, l. 14; FALLS, *Beduinlieder*, p. 222, pièce 94, l. 5). مدهوش qu'on trouve dans ce sens au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 296) et معنوز qu'on trouve dans l'Arabie du Sud (cf. STACE, *Voc.*, p. 103, sub *mad*) sont inconnus dans le Maghreb.

šar'ar «fixer les prix» = سقر; il n'existe pas dans le langage courant de Tanger de représentant dialectal de class. سقر «prix»; c'est *tāmān* qui est le véritable mot du parler pour «prix»; cf. *supra*, p. 246. — En Algérie, *šar'* «prix», et surtout le pluriel *šār*, sont très usités dans la plupart des parlers ruraux et bédouins: الاسعار *l'šār* est surtout employé dans le sens de «les cours des céréales au marché».

صضر *ššardār*, construit avec *mēn*, «maugréer contre quelqu'un ou quelque chose en cherchant à s'en débarrasser» = استعذر; la racine classique $\sqrt{\text{عذر}}$ a un *d* dans le parler de Tanger; cf. *infra* p. 385; une assimilation d'emphase à distance a fait en outre passer à *šš* la géminée initiale *ss*, provenant de la réduction de *st* (ou *ts*), fréquente pour les *x^{es}* formes de verbes dans le dialecte. — Quant au sens de *ššardār*, il est tout voisin d'un des sens de استعذر dans la langue ancienne «demander aide, demander justice contre» (de même que اعذر «venir en aide à, faire justice à»; cf. les lexiques; *Nihā'ia*, III, p. 75; et les commentaires sur BUḤĀRĪ, *Maḡāzī*, n° 34: فقام رسول الله من يومه فاستعذر; من عبد الله بن أبي فقال يا معشر المسلمين من يُعذرك من رجل الخ; comp. les références de GSENIUS-BUHL¹⁵, p. 572, sub ٦١٢). Ce sens du représentant dialectal de استعذر est inconnu en Algérie; *šardār* est employé dans divers parlers sabariens dans le sens de «s'excuser».

صغ *ššāḥa* صقحة «rocher large et plat à fleur de terre», collectif *ššāḥ*; aussi andalou et algérien (cf. DOZY, I, 835; BEAUSSIER, p. 369; DELPHIN, *Textes*, p. 273, note 2). — A Alger, *ḥāḡra ššāḥa*, collectif *ḥāḡar ššāḥ*, désigne les pierres plates qui pavent les vieux chemins tures de la banlieue; l'on dit d'un misérable sans feu ni lieu: *ššurqod 'l-essšāḥ* «Il dort sur les pierres du chemin».

صفر *šfira*, pl. *šfīrāt*, est le mot habituel à Tanger pour «fois»; il est inconnu dans ce sens en Algérie. C'est naturellement سفر «voyage, tournée»; dans la racine classique $\sqrt{\text{سفر}}$, le *s* initial est fréquemment passé à *š* dans les dialectes citadins de l'Afrique du Nord; ainsi *šāfir* «voyager» à Tanger, Tlemcen, Alger, Constantine, Fez (cf. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 21, l. 3), Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 50, l. 21; p. 45, l. 22) et occasionnellement à Tunis (STUMME, *T.M.G.*, *mšāfer*, p. 31, l. 22; *šafra*, p. 51, l. 13; *tašfar*, p. 51, l. 28, à côté de *msāfirin*, p. 23, l. 20; *štsāfer*, p. 23, l. 30). Chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le *s* de la langue classique est généralement conservé: *sāfer* «voyager» (comp. *Houwāra*, p. 48, note dq *mšāf^eri*).

šōffār صفر «siffler»; toujours à la 1^{re} forme comme il est fréquent pour les verbes exprimant l'idée de «produire un son»; de même en Algérie; mašdar *tšfēr*.

šōffāra, pl. *šōffārāt* صقارة «siffler».

صفي *šōffa*, fut. *išōffi*, «ressortir après avoir parcouru une certaine distance sans s'arrêter depuis le point d'entrée»: *drāb-γottēis-h^anā usšōffār-rāfūin* «Il a plongé ici et est ressorti (en nageant sous l'eau) jusque là-bas». Chez certains ruraux d'Oranie, *šōffa* est «traverser» (en parlant d'un objet lancé, par exemple une balle qui traverse un corps). Dans le Sud algérois, *šfū*, fut. *išōfa*, est «parvenir, atteindre à»: *hād-ēttāgā salīa iāsēr ma-tšfūhāš* «Cette fenêtre est trop haute pour que tu puisses l'atteindre» (tandis que *lhaq* «rattraper en route»); comp. le palestinien *šafa*, fut. *išfa* (construit avec *alā*), «atteindre, monter à» (en parlant d'une somme d'argent) ap. BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 176, l. 16; et le maltais *šafa* «arriver à être; devenir» ap. H.G.-STUMME, n° 371. — Je ne connais pas *šfū* ou *šōffa* avec ces sens dans les dialectes citadins d'Algérie.

صتسى *šāqsā*, fut. *išāqše*, nom d'action *mšāqše^a*, «interroger»; le caractère emphatique ou non emphatique des deux sifflantes dans ce mot m'a semblé variable suivant les individus, dans le parler de Tanger; j'ai entendu aussi *šāqsā* et aussi *šāqsa*, *išāqsi*; comp. FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 43, *šqsa* et *šqsu*; de même dans les dialectes algériens: en Oranie *šāqsā* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 158 *in fine*) à côté de *soqsa* (cf. Doutré, *Un texte oranais*, p. 18, note 11); à Alger *soqsā*; à Constantine et dans le Sud algérois *soqsa*. Ce verbe, qui était déjà andalou (cf. Dozy, I, p. 661 صتسى), a toujours en Algérie *q*,

même dans les dialectes ruraux qui connaissent *g* pour *q*; c'est vraisemblablement, dans ces parlers, un emprunt aux parlers citadins, qui tend aujourd'hui à se substituer partout aux vieux *sāl* سأل des ruraux et bédouins de l'Ouest, *nšēd* (aussi tunisien) des ruraux et bédouins de l'Est. L'étymologie استقصى a été déjà indiquée par FLEISCHER (*Kleinere Schriften*, II, p. 557), qui signale que le maltais a gardé *staqsa*; le zouaoua, qui a emprunté ce mot, a aussi gardé le *t* de استقصى dans son *šthoqsi* (par contre en šelha *sqsu* ap. STUMME, *Taz.*, p. 221). Le dialecte juif d'Alger connaît de ce mot une forme *tōqšā* qui est assez énigmatique.

صقر *sgār* «se taire»; construit avec *ʿlā*, «faire le mort à propos d'une chose», par exemple «ne pas chercher à rappeler une dette qui vous pèse». *šāgōr* صافر «muert, ne soufflant mot». — Des formations de $\sqrt{\text{صقر}}$ ou $\sqrt{\text{سقر}}$ apparaissent sporadiquement dans les parlers algériens avec des sens voisins de celui de *sgār* tangérois; ainsi : dans le Sud constantinois *sgor* «se taire en prêtant attention»; chez les ruraux du Nord tunisien, dans le Nord-Est constantinois et aussi dans le Sud algérois, c'est *ššāggor* (*tsāggor*) qui est employé dans un sens voisin : «écouter en silence». A Tlemcen, on a *sqār* «ne souffler mot» et aussi «s'apaiser, rester tranquille» (cf. GAUDEFROY-DEMOMBYNES ap. *J.A.*, juill.-août 1904, p. 50, l. 4; p. 97, note 57). Chez les ruraux du Tell d'Oranie, *sqār* est «garder le silence», aussi «se blottir en embuscade sans faire de bruit»; dans le Sud oranais, سقر, تسقر, existent aussi avec le sens de «se taire, écouter en silence» (cf. MERCIER, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 355). Enfin à Constantine, à Mila, *sāqor* (construit avec un complément direct) est «guetter quelqu'un avec une intention mauvaise». Peut-être faut-il voir dans *sqār* (*sgār*) une formation secondaire de استقر; cf. aussi le تصقر = تتلت signalé par les lexicographes classiques. Peut-être enfin faut-il songer à un emprunt au berbère; mais il semble beaucoup plus probable que les dialectes berbères qui connaissent le mot (par ex. Ouargla; BIARNAV, p. 324) l'ont emprunté à l'arabe.

صلب *slēb*, pl. *slāb* صليب, صلاب, «méchant, effronté»; *šlāba* «méchanceté, effronterie», connu à Tlemcen, à Nedroma et à Constantine.

صلط *slātā* «fléau, calamité» : *āulā-illāh šhad-r-ššlātā!* «Grand Dieu! Qu'est-ce encore que cette calamité!» L'expression *hn-ēz-šlātā-ʿlā*

devenir un fléau pour » est courante à Tlemcen et à Alger, comme à Tanger. *šlātā* est naturellement l'équivalent dialectal de classique *صلاحة*; de même, *šāllōt* « déchaîner comme un fléau » (en parlant de Dieu), *tšāllōt* « se déchaîner contre » (tous deux construits avec *šlā*), qui reportent à *سلط*, *تسلط*. Le passage de *s* initial à *š* dans cette racine est un fait général dans toute l'Afrique du Nord et très fréquent dans tous les dialectes arabes (cf. BEAUSSIER, sub *صلاحة* et *سلط*, p. 305; STUMME, *T.M.G.*, p. 63, note 3; et comp. REINHARDT, p. 305, l. 1; WEISSBACH, *I.A.*, p. 185, l. 9; LANDBERG, *Hadram.*, p. 634).

šällē'a *صلع* *صليعة* « front »; *صلة*, que donnent LERCHUNDI, *Voc.*, p. 365, sub *fronte*, et DOMBAY, p. 84, n'est pas usuel à Tanger. A Tlemcen et à Nedroma *šällē'a*, à Alger *šällē'a* sont, conformément au sens primitif de $\sqrt{\text{صلع}}$, « haut d'un front dénudé ».

šmāim *صم* *الصماء* « la canicule »; cf. Dozy, I, 680, *السمائم*; le mot a toujours un *š* initial à Tanger comme en Algérie. Le principe de cette emphatisation est vraisemblablement psychologique, la connexion avec $\sqrt{\text{سم}}$ n'existant d'ailleurs plus pour la conscience du sujet parlant. — Cf. *كحيلة*.

šmār *صمر* « jonc » collectif, *šāmra* « un brin de jonc »; le mot apparaît déjà dans la langue du moyen âge sous la forme *سمار* (cf. Dozy, I, p. 682; en maltais, *simār* ap. FALZON, p. 394). Il est très peu employé à Tanger; dans le parler de cette ville, comme à Tétouan, le mot habituel pour « jonc » est *dis*, nom d'unité *disa* (cf. *Arch. Mar.*, XV, p. 131), qui, en Algérie, désigne une tout autre plante (cf. BEAUSSIER, p. 316). En Algérie, un équivalent de *šmār*, avec voyelle brève, se trouve à Alger-juif, à Tlemcen-juif et à Nedroma sous la forme *šmor*; ailleurs, on a avec voyelle longue : *smār* ou *šmār*, nom d'unité *smāra* ou *šmāra*; à Constantine, *šmār* est « jonc » et aussi « natte en jonc » (pl. *šmārāt* ou *šmāīr*); dans le Nord tunisien, *šmāra* joue aussi le rôle de collectif.

šāmra *صمرّة* « humidité », surtout « humidité de la nuit, serein »; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 733, sub *sereno*; en šellia *ššmar* « rosée » (STUMME, *Taz.*, p. 221). Le mot est inconnu en Algérie dans ce sens.

mšmār, pl. *mšāmār* *مصمار* « clou »; le mot a toujours *š* pour *س*;

classique *مسار*; de même fréquemment en Algérie, à Tunis et à Tripoli (cf. STUMME, *T.G.*, p. 60, l. 5; *M.G.T.*, § 109).

صم *ṣm̄a*, pl. *ṣm̄āṭ* et *ṣm̄āre* *صمعة*, est le seul mot pour «minaret» dans tout le Maghreb; les *madna*, *m̄edna*, *mnāra* des dialectes orientaux (Égypte, Syrie, Iraq) sont inconnus. — Cette forme du mot, avec voyelle brève de la première syllabe, se retrouve à Tlemcen (pl. *ṣm̄^aa*), à Alger (pl. *ṣm̄^aṭ*), comme à Constantine (pl. *ṣm̄^a*) et dans le Maghreb oriental (STUMME, *M.G.T.*, § 129; *T.M.G.*, p. 47, note 4), tandis que les ruraux du Tell algérien emploient généralement *ṣm̄^aa*, pl. *ṣm̄^ama* = *صومعة*. — L'abrégement de la voyelle longue dans les dialectes précités est probablement une réduction analogique de *فوعلة*, forme très rare, à la classe nombreuse des *فعلة*. Cette réduction a pu être favorisée du reste par un fait phonétique général dans les dialectes arabes maghribins : l'abrégement des voyelles longues en syllabe doublement fermée; cf. aussi *صعاء* ap. FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 269; NÖLDEKE, *Neue Beiträge*, p. 52. — Il est notable qu'aux Ouled Djellal, ce dérivé isolé de $\sqrt{\text{صم}}$ a été rattaché à $\sqrt{\text{صنع}}$: *ṣm̄^aa*.

صندوق *ṣūndūq*, pl. *ṣūndūq* «coffre»; le mot a gardé son *ṣ* initial; mais ce *ṣ* est passé à *s* dans le diminutif *ṣūndūq*, pl. *ṣūndūqāt*. Il en est ainsi dans la plupart des parlers algériens. A Alger, on a même *ṣūndūq* (avec *s*) «coffre», *ṣūndūq* «petit coffre» distingué de *ṣūndūqā* «tabatière». Au Souf, *ṣūndūq* «coffre», existe à côté de *ṣūndūq* «boîte à mettre les dattes», qui est visiblement un emprunt à un autre parler. Il est bien connu que les lexicographes classiques signalent déjà *صندوق* à côté de *صندوق*; et le mot se retrouve avec *s* dans les dialectes orientaux (par ex. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 261, l. 12).

صنط *ṣṣṭḥa*, pl. *ṣṣṭāḥ* *صنطحة* «front». A Alger et à Constantine, on a *ṣṣṭḥa* «front large»; comp. BEAUSSIER, p. 314, *صنطوح* «front bombé»; il faut rapprocher du syrien *ṣṣṭḥa*, cf. HARFOUCH, *Le drogman arabe*, p. 73; nous avons affaire à des développements quadrilitères de $\sqrt{\text{صنط}}$ (صنط; cf. LANDBERG, *Dafina*, p. 405), peut-être pour *صنط*, à une contamination de *صنط* par *صنط*.

صنع *ṣāna*, pl. *ṣūnnā* *صناع*, *صناع* «compagnon ouvrier».

صهط *ṣāh^ḥṭ* «grosse chaleur étouffante»; c'est le classique *صهد* avec assimilation d'emphase de *d* final à *ṣ* initial en *ḥ*, puis assourdissement

de *d* en *t*, suivant un changement phonétique spontané fréquent à Tanger : $\text{\$}âh^a d > \text{\$}âh^a t > \text{\$}âh^a t$. Le mot se retrouve sous la forme $\text{\$}âh^a d$, avec le même sens, dans la plupart des parlers algériens; chez certains ruraux d'Oranie, le *\\$* est passé à *s* au contact de *h* : $\text{\$}âh^a d$ ou *shod* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 15).

m\\$\\$âhhât مصطه «abattu par la maladie, à bout de forces»; à Alger *m\\$\\$âhhâd* «hébété» (tandis que *\\$âhhât* «frapper à coups redoublés»); à Tlemcen *m\\$\\$hôt* «éreinté», de *\\$hât* «éreinter»; chez les ruraux d'Oranie *m\\$\\$hūd*. Dans le Sud et sur les hauts plateaux algérois, *\\$had* est «atteindre d'un coup meurtrier»; *m\\$\\$hūd* «atteint d'un coup meurtrier»; il est possible qu'une confusion se soit produite dans divers parlers algériens entre $\sqrt{\text{\$hd}}$ et les dialectaux $\sqrt{\text{\$hd}}$ et $\sqrt{\text{\$ht}}$; cf. *supra*, p. 338.

صوط *\\$ât*, fut. *i\\$\\$t* : 1° «souffler le feu»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 751, sub *soplar*; c'est surtout «souffler le feu avec un soufflet»; pour «souffler avec la bouche», on emploiera de préférence *n\\$\\$h*; 2° «souffler» (en parlant du vent); comp. *Houwāra*, p. 14, note h; p. 66, l. 18. — Le mot est connu des dialectes algériens, où il apparaît parfois avec *s* initial. — Il est possible qu'il y ait eu contamination par étymologie populaire de l'arabe ساط «fouetter» par le berbère *sud* «souffler» (courant notamment dans les dialectes berbères marocains étudiés jusqu'ici; cf. STUMME, *Taz.*, p. 223; BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 370; DESTAING, *Beni Snous*, I, p. 153); cf. *Observations sur Beaussier*, p. 443-444.

صوغ Cf. سيغ.

صون *\\$āin*, pl. *\\$āinūn* صائى «solide, de bonne fabrication»; aussi au figuré *\\$āin mā-rā\\$\\$o* «avisé et vigilant»; le mot ne m'est pas connu en Algérie.

صيح *\\$āh*, fut. *i\\$\\$h* صاح يصيح, signifie «chanter le *\\$'iāh*» dans le *\\$'r\\$\\$bi* donné ci-dessus, p. 75, l. 5; mais, dans ce sens, c'est généralement la 1^e forme du verbe, *\\$'iāh*, qu'on emploie à Tanger; *\\$'iāh* est une chanson des femmes, composée de quelques mots sur lesquels on prolonge indéfiniment l'émission de la voix. A Laghouat, on a *\\$āh*, *i\\$\\$h* «chanter à tue-tête»; à Tlemcen, *\\$āh*, *i\\$\\$h*, construit avec *fi*, est le mot le plus employé pour «insulter»; mais il signifie aussi «chanter», tandis que la 1^e forme *\\$'iāh* est, comme dans tout le Tell oranais

et dans la province d'Alger, «crier» (en parlant de la chèvre), aussi «mugir» (en parlant de la vache, tandis qu'on a *zouyok* «beugler», en parlant du taureau); cf. BEAUSSIER, p. 379; DOZY, I, p. 855; pour le Sénégal, REYNIER, p. 138, *صاح* «béler». A Alger, *šāh*, *iššēh* est «chanter» en général; mais dans le langage technique des musiciens indigènes, c'est «chanter le *šēiāh*», c'est-à-dire une petite pièce qui sert de prélude, dans un concert, à une chanson de style maghribin, sans avoir aucun rapport avec elle, ni quant à la mélodie, ni quant aux paroles; cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 541, note 1.

صيد Cf. le suivant.

صيض *ššād*, fut. *ʿššād*, «chasser», offre la réduction *صط > ض* dans *اصطاد* que connaît le tlemcenien; le *ص* final est devenu *d* par assimilation d'emphase à l'initiale *š*. La même assimilation s'observe dans tous les équivalents tangérois des dérivés de classique $\sqrt{\text{صيد}}$: *šēdā* «chasse»; *šēiād*, pl. *šēiādēn* ou *šēiādā*, «chasseur». Généralement, on a *štād* dans les dialectes algériens; mais à Alger, on entend le plus souvent *šdād* ou *zdād* avec assimilation progressive d'emphase *t-d > t-d* et assimilation régressive de sonorité *st-d > zd-d*; cette forme, d'après mes informations personnelles, apparaîtrait aussi à Tunis à côté de *štād*.

صيطر *ššitār*, construit avec *ʿlā* : *تصيطر* «brimer quelqu'un par de légères violences» (des bourrades, des claques). C'est un mot qui n'est guère employé que par les *tolbas*, et il est possible que ce soit un emprunt à la langue littéraire (proprement «se comporter en maître vis-à-vis de»; cf. *Coran*, LI, 37; LXXXVIII, 22; *Nihāya* d'IBN-EL-'AṬĪR, II, p. 161). — On retrouve en Algérie le mot au Souf, mais avec *s* : *ššitōr ʿlā* (تصيطر على) «faire montre de sa force vis-à-vis de quelqu'un». — D'autre part, les nombreux dérivés dialectaux algériens de $\sqrt{\text{ساطر}}$ ($\sqrt{\text{صاطر}}$), *šātōr* (Alger), *šoutōr* (Tlemcen) «frapper, rouer de coups», *šottōr* «frapper» (Constantine), «donner des élancements» en parlant d'un mal (un peu partout), sont inconnus à Tanger (comp. SOGIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 283; MEISSNER, *Neuarab. Gesch.*, p. 126).

صيف *šēf* «été» est féminin à Tanger, peut-être par influence de *šʿfua* «livier», avec lequel il forme couple; cf. *supra* *خريف*, p. 278.

صَيَّبَ *šēifot* ou, plus rarement, زَيَّبَ *zēifot* «envoyer»; le mot est très courant à Tanger, moins employé peut-être cependant que *šārṛād* (cf. *supra*, p. 353). A Marrâkech et sur la côte de l'Atlantique, *sēft* est le seul mot employé pour «envoyer» (cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 281 *in fine*; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 276, sub *despachar*; pour Mogador, SOGIN, *Marokko*, p. 32, note 44). Ailleurs encore au Maroc, il apparaît sous les formes صَافِد, صَافِد, صَافِط, صَافِط, et se trouve en šelha sous les formes *sāfed*, *šāfed*, *saffed*, *šāffed*, *sifid*, *šufud* (STUMME, *Taz.*, p. 217). En Algérie, les équivalents de ce verbe apparaissent en Oranie et dans certains parlars du département de Constantine. Dans ces derniers, le mot a un sens légèrement différent du sens marocain et oranais; c'est «se débarrasser de quelqu'un, le renvoyer aux calendes grecques»; à Constantine *šēifot*; à Bougie *zēifot*; il existe peut-être ailleurs encore dans le département de Constantine d'autres formes du mot (cf. *R.A.*, 1869, p. 307). Par ailleurs, dans tout le Tell et le Sahara algérois et constantinois, *šēifot* est inconnu; «envoyer» est toujours *b'ath* (*b'at*), *rsēl*, ou dans le Sud algérois *šēiēb*. — Chez les ruraux du Tell oranais, on a *zēifāt*; dans le Sud oranais, صَيَّبَ et صَافِط (cf. MERCIER ap. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 360). A Nedroma, *šāfot*, صَافِط est la seule forme employée aux troisièmes personnes du parfait (*šāfot*, *šāftot*, *šāfto*) et *šēfot* est la seule forme employée dans le reste de la conjugaison. A Tlemcen, *šāfot* est possible à côté de *zēfot* et *šēfot* à la troisième personne du parfait, et impossible dans le reste de la conjugaison (seulement *šēfot*, *zēfot*). Il existerait un équivalent tripolitain (cf. FISCHER, *loc. cit.*), et en libyque on a *šit*, *šift* «envoyer» (HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 41; p. 152, l. 35); au Sénégal, صَيَّبَ apparaît dans le sens de «accompagner»; ap. REYNIER, p. 170, l. 12; cf. aussi DOUÏTÉ, *Un texte arabe*, p. 20. — CHERBONNEAU (*R.A.*, *loc. cit.*) a proposé comme étymologie un développement de class. $\sqrt{\text{فت}}$; STUMME (*Taz.*, *loc. cit.*) rapporte le mot au herbère $\sqrt{\text{ftu}}$. Personnellement, j'estime que *sāfed* s'expliquerait bien, en tenant compte de la phonétique et de la morphologie maghrébines, par استوفد. Mais les autres équivalents dialectaux (*šēfot*, *zēifot*, etc.) font difficulté. — *šarfed*, *šērfed*, inconnus à Tanger, qui apparaissent aussi avec le sens de «envoyer» dans le šelha de Tazerwalt, s'expliquent bien, comme le propose STUMME, par une combinaison de صرف et صَافِد (cf. *Taz.*, p. 218; *Z.D.M.G.*, 1894, p. 391); mais on peut songer aussi à une contamination de صَرَد par صَافِد.

(ظ) ض

ضامة *dāma* : 1° « jeu de dames », *la^ab-^odāma* ou *l^oīb-^odāma*; 2° « damier » composé de cases pleines et de cases creuses, ou, à la mode européenne, de cases noires et de cases blanches (*dāy* et *bīy*; cf. *Revue du monde musulman*, VI, p. 140); 3° « dame, pion damé »; dans ce sens, le mot a un pluriel *d'iqm* et un duel *dāmīqin*. Il existe un verbe dénominal *dām*, fut. *qđem*, « damer un pion; le mener à dame ». — Ce mot est sûrement emprunté aux langues romanes (espagnol, italien *dama*). Des équivalents existent dans toute l'Afrique du Nord : Tunis *dāmma*; Tlemcen, Alger et divers parlers ruraux du Tell *dāmma* (*dām^ma*; cf. DELPHIN, *Recueil de Textes*, p. 278, note 1); Constantine et la plupart des parlers ruraux *qđamma*. Sur les équivalents orientaux, cf. NALLINO, *L'Arabo parlato in Egitto*, p. 281; ALMKVIST, *Kl. Beit.*, p. 184, note 2; DOZY, II, p. 1.

ضبر *dh̄b̄r* « blesser en écorchant par un frottement prolongé », nom d'action *dh̄b̄r* (ضبير); réfléchi (VIII^e forme dialectale) *dh̄b̄r* « s'écorcher, être écorché par un frottement »; *dōbra* « blessure faite par un frottement prolongé »; bien entendu, *dh̄b̄r* est le représentant dialectal de classique *أدبر*. Le passage de *d* à *ḍ* dans cette racine se retrouve en Palestine (cf. BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 244, l. 15, *mdabbar*). Dans la plupart des parlers algériens, le *ḍ* initial est resté *d* et n'est pas passé à *ḍ*; et d'autre part, le mot ne s'emploie, comme *أدبر* ancien, conformément à son étymologie, qu'en parlant du dos des bêtes de somme. A Tanger, *dh̄b̄r* et *dōbra* s'emploient en parlant de toute blessure faite par frottement.

ضخم Cf. *دخم*.

ضرب Cf. *طرب*.

ضربوز *dārbōz*, pl. *d̄rōbōz* ضربوز : « balustrade qui entoure la galerie du premier étage de la maison », comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *baranda*, p. 131; « barrière en bois qui protège le cénotaphe d'un marabout »; comp. *Salwat el-'anfās*, I, p. 30, l. 7; et *Arch. Mar.*, XVII, p. 502, note 2. Le sens de « balustrade » se trouve à Alger. A Tlemcen, *dōrbūz* signifie « couloir couvert » qui court autour de la cour intérieure et sur lequel s'ouvrent les portes des chambres. Le mot, qui déjà

apparaît en andalou (PEDRO DE ALCALA, p. 425, l. 15, *tarbuç* sub *uandas*), a sûrement, comme Dozy l'a marqué (I, p. 430), du rapport avec le *درابزون* (aussi *درابزين*) des dialectes orientaux, connu des auteurs du moyen âge, et qui est une adaptation du grec *τραπέζιον*; mais le processus par lequel *درابزين* a abouti à *دربوز* n'apparaît pas clairement. Il est probable que *drābz-i*, usité à Constantine, représente une étape intermédiaire (cf. sur des chutes de *n* final, dans des terminaisons *in*, *Ulād Brāhīm*, p. 27, note 1); puis *درابزي*, répondant comme forme aux *فاعلكي*, ethniques tirés de pluriels *فاعلكل*, si fréquents dans les dialectes (déjà en andalou), a permis de passer à un pluriel *درابز* et de lui donner un singulier analogique *دربوز* (comp. pour des formations semblables *Z.D.M.G.*, 1878, XXXIII, p. 760, 761, note 2; SOGIN, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 252, sub *جالق*).

ضر *dīḡra*, pl. *dīḡrāt* *ضعية* «amende»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 532, sub *multa*; classique $\sqrt{\text{دعر}}$. Le mot *dīḡra* est inconnu en Algérie, où «amende» est toujours *خطيئة* *ḫṭi'ya*; mais, dans ses dérivés, le classique *دعر* est aussi *ضر* en Algérie; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 451; de même en *šelḥa*; cf. STUMME, *Taz.*, p. 177 *ددايرت*.

دفر = *ظفر* Cf. *دفر*.

ضلع *dōl'a*, pl. *dōl'* et *dōl'ḡn* *ضلعة*, *ضلوع*, *ضلعين* «côte». Le pluriel *dōl'ḡn* est dû à l'influence analogique des pluriels (anciens duels) des noms de parties du corps doubles; il est employé quand le mot est sans affixes personnels; *dōl'* par contre est seul employé avec les affixes personnels: *dōl'ḡ* «mes côtes», jamais **dōl'ḡn*. Partout où il est employé en Algérie, et aussi à Tunis et à Tripoli, le mot a la forme *فحلة* (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 133; déjà ap. *Ma'ālim*, IV, p. 238, l. 3). En maltais, il a une forme *فوحلة* *deul'a* (cf. FALZON, p. 55). *ضلع* de la langue ancienne, féminin dès le principe, a pris le signe morphologique du féminin; il en est de même de divers autres noms de parties du corps (cf. *supra*, *سنة*).

دضر = *ظهر* Cf. *دضر*.

دضر. Tous les dérivés dialectaux de la racine classique *دور* sonnent à Tanger avec *d* initial; et cette emphatisation apparaît souvent dans la graphie vulgaire, *دضر*, *دضر*; cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, 167, 168. *دور* ou *dāur*, pl. *dūār*, avec l'article *l'dūār*, «cerceau» (de tonneau, de

tamis); aussi «cercle» formé par des individus rassemblés; mais, dans ce dernier sens, on emploie surtout *dāura*, pl. *dāurāt*.

dār : 1° pl. *dīār* et *dīār* «maison»; le premier de ces pluriels, qui se trouve aussi ailleurs au Maroc (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 32 *in fine*), est inconnu en Algérie. — *dār* est fréquemment employé à Tanger, comme en Algérie, par un mari ou par les interlocuteurs d'un mari, pour désigner sa femme; comp. Nöldeke *Orient. Studien*, p. 426. Dans ce cas, *dār* est traité syntaxiquement comme un pluriel (probablement par influence de *nās*, *hāl*, qui sont aussi employés dans ce sens) : *dāre* (ou simplement *ddār*) *mṛāt* «Ma femme est malade» (مرضى); *zāu-dārōk*? (ou simplement *ddār*) «Ta femme est-elle venue?» D'autre part, l'emploi du mot avec les pronoms affixes est le suivant : un homme, une femme mariée, pour désigner la maison où ils habitent, disent chacun : *dāre* «ma maison»; on dit : *dārōk* «ta maison», en s'adressant à l'un d'eux; *dārō*, *dāra* (*dārha*), en s'adressant à des tiers. Mais un fils, une fille non mariés qui habitent chez leurs parents disent, en parlant de la maison familiale : *dārna*; pour désigner cette maison, on dit : *dārḥum*, en s'adressant à l'un d'eux, *dārḥum* (*dārḥum*), en s'adressant à des tiers; une femme mariée distingue *dāre* «ma maison» (c'est-à-dire «la maison où j'habite avec mon mari») de *dārna* «la maison de mes parents» : *āna māša-ndāre* «Je m'en vais chez moi»; *āna māša-ndārna* «Je m'en vais chez mes parents». Enfin, *dārna* est, pour un enfant, non seulement «la maison de mes parents», mais «les habitants de cette maison» c'est-à-dire «ma famille»; le mot, quand il est pris dans ce sens, est, bien entendu, traité syntaxiquement comme un pluriel; — 2° suivi d'un nom de mesure de temps, de poids, de monnaie, etc., «une affaire de» : *ddār duāhd-l'isrin-riāl* «une affaire de cent francs»; *ōddār-d'rḥa-sā'a* «environ l'espace d'un quart d'heure», etc.

dāra, pl. *dārāt*, «cercele», par exemple «un cercele d'oiseaux qui tourbillonnent»; aussi «un cercele de gens».

dūnāra, pl. *dūnār*, diminutif *dūnūra* : 1° «circonférence»; 2° «roue de loterie, cerceau d'enfant»; 3° «tripes»; comp. BEAUSSIER, p. 213.

ط

طَبَّ *ṭabba*, pl. *ṭāḥib* طَبَّة طَبَائِب «tache». Le mot se retrouve avec ce sens à Constantine; comp. aussi BEAUSSIER, p. 389, «plaque noire sur

une partie du corps»; comp. aussi à Fez le verbe *ṭabbeḥ* «se couvrir de taches de moisissure» ap. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 7, l. 11 et 12. — D'autre part, chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine et dans le Nord tunisien, le mot, avec un pluriel *ṭbeb*, signifie «pièce mise à un vêtement»; *buḥnās* *ṣṭabbēb* «burnous rapiécé». BEAUSSIER ne donne pas ce sens, qui est courant et tout proche de celui de *ṭḡbe* dans la langue classique. Au Souf, *ṭābba* est «haillon»; de plus, le mot y désigne, comme ailleurs dans le Sud constantinois, un «petit foulard de femme, blanc ou noir, avec des broderies de soie sur le bord». Enfin dans le Nord-Est constantinois et en Tunisie, *ṭābba* signifie «parcelle de terre arable» (cf. *Dalīl*, n° 3, p. 33; n° 3, p. 39, note 3); comp. *ṭḡbe* «bande de sable» dans la langue ancienne; et en Algérie *ṭḡḡe*, à la fois «pièce pour raccommoder» et «parcelle de terre».

ṭābla, pl. *ṭuāḥēl* *ṭāḡla*, espagnol *tabla* : 1° «table européenne», comme dans toute l'Algérie; 2° «plaque de fer blanc» sur laquelle on met à cuire les feuilletés; inconnu dans ce sens en Algérie.

ṭāḡḡia, pl. *ṭāḡḡiāt* *ṭāḡḡiye* «ruse»; terme d'argot d'origine étrangère, usité aussi dans l'espagnol des Juifs de Tanger; inconnu en Algérie; synonyme à Tanger du pluriel *ṭāḡḡiāt*, *ṭṭampāt*, qui vient de l'espagnol *trampa*.

ṭḡn *ṭḡn* : 1° nom d'action de *ṭḡn* «moudre»; 2° «mouture que l'on porte au moulin»; 3° «farine» en général. Le mot a aussi ces trois sens en Égypte (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 97, l. 2; p. 381, l. 15; SPIRO, *Voc.*, p. 361; FALLS, *Beduinenlieder*, n° 63, vers 15). *ṭḡn* «farine» appartient aussi aux dialectes syriens et palestiniens (cf. WETZSTEIN ap. *Z.D.P.V.*, XIV, p. 4; ALMKVIST, *Kleine Beiträge zur Lexicogr.*, p. 135 *in fine*; BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 206, n° 12 [g]; LITTMANN, *Arab. tales*, p. 261, l. 7; comp. aussi LANDBERG, *Dalīma*, p. 1053, et DOZY, II, p. 28); *dḡḡ* (*dḡḡ*, *دقيق*), qui est commun dans le sens de «farine» à tous les parlars algériens, n'est pas usité à Tanger.

ṭāḡḡ, pl. *ṭṭāḡḡ*, «tambour de basque». Cette forme dialectale de *ṭāḡḡ*, qui existait déjà en andalou (cf. DOZY, II, p. 29), se trouve, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma; diminutif à Tanger *ṭṭāḡḡāḡḡ*, à Tlemcen et à Nedroma *ṭṭāḡḡāḡḡ*. — Partout ailleurs en Algérie, on a *ṭāḡḡ*, pl. *ṭṭāḡḡān*

(aussi dans le Sud marocain; cf. DOUTTÉ, *Merrakech*, p. 317). Par contre, le nom de métier est partout comme à Tanger *ṭōrrār*, pl. *ṭōrrāra* (*ṭōrrārēn*), sauf à Nedroma, où l'on emploie *ṭraīre*.

طرب *mṭārr̥ba*, pl. *mṭārr̥b* et *mṭārr̥bāt* مطرّبة «matelas», aussi bien pour dormir que pour s'asseoir dessus (autrement dans d'autres dialectes marocains; cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 281; le matelas qui occupe comme siège tout le fond de la chambre porte à Tanger le nom particulier de *ḡddār̥ña*, pl. *sdād̥ēr*; cf. *supra*, سد). Le mot reporte naturellement à مضرّبة; cf. *Observations sur Beauquier*, p. 451. Il était déjà andalou, et est connu dans toute l'Afrique du Nord. A Alger (*mṭārr̥ba*) et à Constantine (*mḡārr̥ba*) est «matelas à deux places»; à Laghouat, *mḡārr̥ba* est «large couverture rembourrée et piquée» (à Tanger *khāf*); et à Tunis, *mḡārba*, pl. *mḡāreb*, est «matelas» (cf. STUMME, *T.G.*, § 72 et 113; *Trip. Tun. Beduinenlieder*, p. 145). A Tlemcen, *mṭārr̥ba* (*mṭārr̥ba*) est «coussin en drap bariolé» et aussi «matelas à deux places».

طربوش *ṭārbūš*, pl. *ṭrābēš* طربوش, طرابيش «bonnet rouge en laine» (la chéchia algérienne); cf. DOZY, *Noms de vêtements*, p. 250 et suiv. Le mot *šāš̥ña* de Tlemcen, Alger, Tunis, etc., est inusité dans ce sens, aussi bien que le *kebbūs* de Constantine. — *ṭārbūš-nūšš-ṭrāš* «chéchia à moitié tête», c'est-à-dire chéchia dont le fond est moins profond que celui de la chéchia algérienne. — *ṭrāb̥ši*, pl. *ṭrāb̥š̥ña*, «porteur de *ṭārbūš*, jeune homme qui n'a pas encore pris le turban». — En Oranie, *ṭārbūš* est la chéchia pointue des *mḡazni* marocains (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 300, note 1; ainsi les parlers d'Oranie nous offrent relativement à شاشية et à طربوش la contre-partie du tangérois; cf. *supra*, p. 341, sub شاشية). Au Souf comme à Tunis, *ṭārbūša* est «capuchon» en général (cf. STUMME, *T.G.*, p. 172); et, à Laghouat, ce mot désigne spécialement le «capuchon d'un burnous d'enfant».

طرح *ṭrōč* «tourner» (toupie, cerceau); «courir sans cesse» (enfant turbulent); à la 1^{re} forme, *ṭārr̥čž* «faire tourner une toupie, un cerceau». *ṭārr̥āža* «toton des enfants» (à Alger, *dūyāma*). C'est, je crois, د, où د, par influence de ṭ emphatique, est passé à *d*, et de là s'est assourdi en *ṭ* (changement inconditionné extrêmement fréquent à Tanger). On a chez les ruraux d'Oranie *ḡorr̥č̥ğa* «roue» et «cerceau d'enfant»; à Teniet el-hadd, *ḡurr̥āğa*; à Laghouat, *ḡurr̥āza* avec les mêmes

sens; et *dorraž* «faire tourner une roue ou un cerceau» (comp. SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 264, sub. دراجة).

طرح *trah* «mettre le pain au four», nom d'action *trēh* طرح; ainsi en Oranie d'une part et dans le Nord tunisien de l'autre (déjà avec ce sens ap. *el-niqd el-farīd*; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 310). Une des acceptions de طرح en dahinois est aussi «placer le pain sur la braise» (cf. LANDBERG, *Dahīna*, I. p. 53, l. 14, 15).

tōrrāh, pl. *tōrārāh* طراح. طراح «mitron»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *anacalo*, p. 80; aussi à Tlemcen, Nedroma, Rabāt et Tunis (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 30; STUMME, *T.G.*, p. 183). BEAUSSIER a faussement طراح, pl. طراحة; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 419. Mais, dans les départements d'Alger et de Constantine, le mot est inconnu dans ce sens : *tōrrāh* est «matelassier»; et, à Alger, «mitron» est *tfēl-kūša* (plus souvent *tfēl-kūša* avec ط > t), pl. *tfāl-kūš*.

trēha طريجة : 1° «volée de coups»; ce sens, connu dans toute l'Algérie et aussi à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, § 58), est déjà attesté dans les auteurs du moyen âge (cf. Dozy, II, 32); 2° «tâche assignée au mitron du four». Le mot existait en andalou avec le sens de «tâche assignée» (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 410. l. 34) et est attesté indirectement par l'emprunt du mot par le castillan sous la forme *tarea* (cf. Dozy, *loc. cit.*; EGUILAZ Y YANGUAS, *Glos. etimológico*, p. 503). On comparera, pour Tunis, CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 240, note 3, طريجة «ouvrage»; p. 232, note 3, «ouvrage assigné à l'ouvrier»; et, pour l'Égypte, SPIRO, *Voc.*, p. 363, شغل بالطريجة «task work». BEAUSSIER donne le mot pour Alger avec le sens de «tâche de couture donnée par la maîtresse à l'école». Aujourd'hui, le mot ne semble plus usité dans ce sens. Il n'apparaît avec un sens voisin que dans le vocabulaire de l'industrie des tourneurs de bracelets en corne (*maqāsiya*); c'est la «tâche que l'ouvrier emporte à faire à domicile». — A Tanger, le mot ne serait employé que dans le vocabulaire des fourniers; c'est la quantité de planches à pain que chaque mitron doit apporter au four dans sa journée. D'autre part, comme, pour chaque unité manquant au nombre fixé, le mitron reçoit du patron un coup de nerf de bœuf (cf. *supra*, p. 145), la conscience populaire, d'après mes informateurs, assigne au mot *trēha*, dans ce sens particulier, quoiqu'il ait vraisemblablement à l'origine une autre signification, le sens, indiqué plus haut, de «correction».

m̄ṭrāh, pl. *m̄ṭārāh* مطراح «pelle à enfourner»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 572, sub *pala*; aussi à Nedroma et à Tlemcen; comp. pour l'Égypte مطرحة «pelle de boulanger» ap. SPIRO, *Voc.*, p. 363; *Z.D.M.G.*, 1891, p. 93; et pour la Syrie *ṭarḥa* «planche à mettre le pain» ap. LANDBERG, *Prov.*, p. 79. Partout ailleurs en Algérie, مطراح est inconnu dans cette acception. — A Alger, «pelle à enfourner» est *fērḵūn* (cf. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas*, p. 225, *forcón*); à Constantine *mōḥbāz* (comp. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 204. note 3).

طرق *t̄ṛṭāq* «faire éclater» et à la 11^e forme *tt̄ṛṭāq* «éclater avec bruit». Dans ce mot l'emphase du *t̄* initial et celle du *r̄* apparaît encore dans les parlers bédouins d'Algérie : *t̄ārtog* et *tt̄ārtog*. Au contraire dans les parlers citadins (Alger, Tlemcen, Constantine) on a, comme à Tanger, *t̄ṛtoq* avec perte de l'emphase du *t̄* initial, et *r̄* non emphatique (cf. *supra*, p. XIV); comp. CUCHE, *Voc.*, طارق et ططق; et le tunisien *t̄ārsāq*, qui a le même sens (STUMME, *T.G.*, p. 37 *in fine*).

طرف *t̄ārf*, pl. *t̄ṛāf*, *t̄ṛōf*, et *t̄ārfīn* : 1^o «bout, bord, extrémité»; 2^o «morceau, fragment». Le mot représente le classique طَرْف; et ce passage de كَعَل ancien à فَعْل se retrouve en andalou, en maltais et dans tout le Maghreb (cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 62, 63; noter cependant à Tunis *t̄raf* à côté de *t̄arf* ap. STUMME, *T.M.G.*, p. 43, l. 24, 29). Le sens de «morceau», déjà ancien (cf. LANE, *Dict.*, I, p. 1843) existait en andalou (cf. DOZY, II, p. 37) et apparaît aujourd'hui dans tout le Maghreb; il semble peu connu par contre des dialectes arabes orientaux. — Le pluriel *t̄ṛāf* est seul usité en Algérie. Le pluriel *t̄ārfīn* du tangérois est difficilement explicable; il est vraisemblablement dû à l'influence analogique des pluriels (anciens duels) فَعْلَيْن des noms de parties doubles du corps, appliqués dans le dialecte à tous les autres noms de parties du corps; mais il se trouve que précisément, avec le sens de class. طَرْف qui aurait pu fonder cette analogie, celui de «extrémité du corps», le mot n'a jamais à Tanger le pluriel *t̄ārfīn*, mais seulement le pluriel *t̄ṛāf* (je ne l'ai entendu employer qu'avec les affixes personnels : *ḥaḥl-t̄ṛāfēk* «Lave tes mains et tes pieds»; *ḥānnāula-t̄ṛāfa* «Ils lui ont mis du henné aux pieds et aux mains», etc.). Le pluriel *t̄ārfīn* (*t̄ōrfīn*) n'est du reste employé qu'avec le sens de «morceaux» (concurrentement avec *t̄ṛāf*, *t̄ṛōf*); dans le sens de «extrémités, bords» on n'emploie que *t̄ṛāf* et *t̄ṛōf* : *t̄ṛāf* (*t̄ṛōf*)-*l̄blād* «les environs de la ville»; *t̄ōrfīn d'ḥlād* «des lots de terrain».

tōrrāf, pl. *tōrrāfa* et *tōrrāfīn* طرارف «savetier», comp. *Arch. Mar.*, I, 41; II, 109. Le mot est inconnu en Algérie : «savetier» est à Constantine *mellāh* comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 181), à Alger *hērrāz*, en Oranie *rekḳāb* (cf. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 75, n. 7). — *tārrōf* «exercer le métier de savetier; remettre des pièces aux chaussures». Naturellement *tārrōf* et *tōrrāf* sont des dérivés de *tārf*.

طرمب *tromba*, طرامبة *tṛāmba* «toupie» est le valencien *trompa*; dans d'autres parlers marocains on a *tṛēmba*, qui est le castillan *trompo*, déjà emprunté par les dialectes arabes d'Andalousie; cf. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas*, p. 552. Ces mots sont complètement inusités en Algérie. Dans la plupart des parlers algériens, le nom de la «toupie» à corde est, comme à Tunis, *zarḳōt* (aussi *šarḳōt* à Tunis, cf. STUMME, *T.G.*, p. 171); à Bou-Saāda, on distingue *zarḳōt* «toupie à corde» de *zarḳōtā* «toton qu'on fait tourner avec la main»; à Laghouat et à Teniet el-hadd *zarḳōt*; à Ain-Sefra (Sud oranais), *zṛambōt* (*zṛambōt*) offre peut-être une contamination de *zarḳōt* algérien, par *tromba* marocain. Aux Ouled Djellāl, la toupie est appelée *msṣūṭja*; à el-Kantara, *naṛa*. — La langue ancienne et les dialectes orientaux ont pour «toupie» divers autres noms très différents des termes maghribins. Cf. ALMKVIST, *Kleine Beiträge*, p. 175.

طصل Cf. وصل.

طعم *tʿām* طعام n'est pas à Tanger le nom générique du couscous comme il l'est à Tlemcen, Nedroma et chez la généralité des ruraux et bédouins d'Algérie (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 430 *in princ.*). Mais on nomme cependant *tʿām* à Tanger le couscous offert en aumône à des ṣolbas ou à des pauvres. — Sur l'évolution naturelle de طعام «aliment» pour désigner l'aliment par excellence des Maghribins, le couscous, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 458, sub عيش; dans le même ordre, il est bien connu que طعام signifiait anciennement «blé» dans la langue du Ḥiḡāz (cf. les lexicographies et KREMER, *Vergleich. Cultur-gesch.*, p. 12). Ce sens du mot apparaît aujourd'hui encore à Tripoli, et, en Arabie, à Doḡār (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 31, l. 12; RHODOKANAKIS, *Der vulgār-arabische Dialekt im Doḡār*, II, p. 36). En Daḡīna طعام est «millet» (LANDBERG, *Daḡīna*, p. 832; comp. pour Aden, STAGE, *Loc.*, p. 91, sub *jowaree*; p. 75, sub *grain*). Dans la charte hispano-arabe pu-

blée par H. DERENBOURG et L. BARRAU-DIHIGO (extrait de *Revue hispanique*, XV, XX), طعام est traduit par *pan* dans le texte espagnol (p. 9 *in fine*).

طفي *m'fī* مطفى en parlant des beignets (*šfenž*) «qu'on a laissé refroidir, puis ouverts, et mis à griller». Cette préparation est inconnue en Algérie. — D'autre part, *m'fī-fī'sél* «éteint dans le miel» se dit de diverses pâtisseries (*mōqrōt*, *š'bbākīā*, etc.) qu'on plonge dans le miel après la friture; de même à Tlemcen et à Alger; à Constantine on dit *mšahhār*; à Tunis *m'āffī* ou *m'rēnēh*.

طلب *tālōb*, pl. *ṭolba* طالب (ou طلبة): 1° «étudiant adulte d'une zaouia, d'une médersa, d'une école coranique»; les petits enfants de l'école coranique ne sont pas *ṭolba* mais *mhādya* (cf. *supra*, p. 266, sub *حضر*); 2° «qui sait le Coran par cœur» (comp. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 4). *tālōb* ne s'emploie pas comme en Algérie, dans le sens de «lettré»: *flān tālob* signifie en Algérie: «Un tel a plus ou moins étudié le droit et la grammaire, en plus du Coran», tandis qu'à Tanger il faut entendre: «Un tel sait le Coran par cœur et peut lire et écrire» (pour ce degré d'instruction on spécifie à Alger: *tālōb qorān*). Le mot ne s'emploie pas non plus à Tanger dans le sens oranais et constantinois de «maître d'école coranique»; c'est *fqe* qui est usité dans cette acception à Tanger. Cf. *infra*, p. 415, sub *فقا*.

طلع *tollah-hsāb* طلع حساب «faire attention», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *caso*, p. 177; usité aussi dans la plupart des parlers algériens; à Alger on dit plutôt *qrā hsāb* قرأ حساب.

طلق *ṭloq*; en plus des sens donnés par BEAUSSIER, p. 401, et qui se retrouvent presque tous à Tanger, le mot veut dire dans le parler de cette ville «étirer un corps plastique sans le rompre» (par exemple une barre de métal travaillée par le forgeron; un fil de métal; de la pâte élastique et bien brassée); nom d'action *ṭleq*; — à la VII^e forme *uṭloq* «s'étirer sans se rompre».

طمبق Cl. طنبق.

طمطم *tāmtma*, pl. *tāmtmāt* طمطمة «caboche; grosse et vilaine tête». Le mot est inconnu dans ce sens aux dialectes algériens. — BEAUSSIER, p. 403, donne طمطمان *colossal* qui sont essentiellement

algérois et constantinois; comp. WEISSBACH, *I.A.*, *tumuṭmāni* «esclave à grosses lèvres», p. 100, l. 6.

طنبق *tūmbāq* «faire une bosse à la suite d'un coup»; *tāmbūqa*, pl. *ṭnāḥoq*, «bosse»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 251, sub *chichou*; p. 789, sub *tolondro*. Ces mots inconnus en Algérie étaient andalous (cf. DOZY, II, 63).

طهر *ṭhar*, pl. *ṭḥōra*, «dos» est généralement prononcé à Tanger avec *ṭ* initial pour *d* (ظهر); aussi à Tlemcen; dans les parlers de ces villes le changement inconditionné de sonore *d* en sourde *ṭ* est fréquent, et la prononciation *ṭhar* de ظهر est un fait phonétique normal; mais il est remarquable que cette prononciation du mot se retrouve à Sfax, dans un dialecte qui semble ignorer par ailleurs le passage inconditionné de *d* (ظاض) à *ṭ*, cf. NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 6, l. 5, a. f.

طوز *tōz*, prononcé aussi *tōz* ou *tōzʔ*, monosyllabe par lequel on imite le bruit du pet; *qqā-tōzʔ* «Il a pété»; *dārḥa ḥtōz* «un coup qui fait partir la vie comme un pet», c'est-à-dire «qui laisse raide sur place»; *ās qārṭōb-tōzʔ u-ssōḥfer-ḥlāh* «Qu'est-ce qui peut bien rapprocher *tōzʔ* de la formule «je demande pardon à Dieu!» (*ssōḥfer* = استغفر avec réduction de *st* > *ss* et assimilation de sourdité de *ʔf* > *ḥf*); on emploie ce dicton pour fermer la bouche à un interlocuteur qui établit maladroitement une comparaison entre deux choses non comparables (la formule *ssōḥfer-ḥlāh* s'emploie volontiers après une éructation; la prononcer quand on a lâché un vent serait ajouter une inconvenance à une incongruité). — Le mot est aussi connu en Oranie et à Alger avec la prononciation *tōzz*, *tōzz*. A Alger, il est même devenu verbe et se conjugue; quand un individu emploie le mot *tōzzēna* «une douzaine», il arrive qu'un interlocuteur lui réponde en guise de plaisanterie : «*tōzzēna? tōzzēt yāḥdēk!* «Nous avons pété? C'est toi tout seul qui as pété»; aussi dans une chanson des enfants d'Alger : *bāb-ššāyūḥ-tōzz zā-īḥyā s'mél-koḥḥ tōzz* «Le vieux petit papa 'Tōzz a voulu fienter; il a toussé et lâché un vent». — Comp. طرّ et فشقّ comme interjections de mépris en égyptien ap. SPIBO, *Voc.*, p. 366; LANDBERG, *Bāsim*, p. 75, n° XXIX.

طوص *tāsā*, pl. *tāsūt* et *ṭṣān* طاصان : 1° «écuelle à boire en poterie ou en métal», et notamment «écuelle en cuivre» du *ḡerrāḥ*

(cf. *infra*, p. 438); 2° «écuelle large avec laquelle on puise de l'eau au bain»; 3° «soucoupe de tasse». Le diminutif est *tuṣṣā* (طويصة) qui signifie aussi «lamelle de tambour de basque» (synonyme *čenčāna*). — Le mot se rencontre dans tout le Maghreb, avec une grande variété de sens, variété qui existe pour tous les noms de vases et de récipients; et partout il doit être distingué de *ṭāṣ* qui a, lui aussi, suivant les localités, des significations très diverses. A Tanger, *ṭāṣ* est le «bassin dans lequel on se lave les mains après le repas» (cf. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 85; à Alger et à Tlemcen *ḥiṭān*, à Constantine *ḡoḡḡāia*); à el-Qsar, *ṭāṣ* est le nom d'une sorte de «cruche en terre»; cf. *Arch. Mar.*, II, p. 107, fig. — Cf. sur le mot *Z.D.M.G.*, 1896, p. 645; LANDBERG, *Dalima*, p. 749 et suiv.

ṭoṭ «crasse, saleté». BEAUSSIER n'enregistre pas ce mot pour l'Algérie; il est cependant connu des parlers algériens: chez les ruraux du département d'Alger, *rḡḥt-ḡṭṭoṭ* est «la mauvaise odeur des peaux mal désinfectées». A Djidjelli, *ṭoṭ* «odeur du petit-lait corrompu». A Alger le mot n'est usité que dans l'expression, *bqā-ṭoṭ bin-ḡnnās* «Il est demeuré couvert d'opprobre dans le monde». A Tlemcen, *ḡṭṭoṭ* *ṭoṭ* est «saleté» généralement accouplé à *usoh*: *āsēm ḥād-ḡlusoh ḡḡṭṭoṭ* «Quelle saleté!» A Mila (Constantine), *ṭoṭ* est le «mélange fétide de farine et de lait aigre dont on se sert pour préparer les peaux»; aussi au figuré: *iāḥḥi mēzḡoḡd-ḡṭṭoṭ* «Quel goujat!» Le mot provient vraisemblablement du berbère où il se retrouve un peu partout, avec le même sens qu'à Mila: zouaoua *oḡḡoḡ*; Petite Kabylie *oṭoṭ*; Beni Snous *ḡṭṭoḡ*. — *mṭoḡoṭ* *ṭoṭ* «sale», dénomiatif du précédent; inconnu en Algérie.

طوع Cf. طيع.

ṭāqa, pl. *ṭeqān* et *ṭāqāṭ* طيقان «fenêtre»; comp. Pedro DE ALCALA, p. 427, l. 15 et 27, *tūca* «ventana»; de même à Alger *ṭāqa*, pl. *ṭāqāṭ* et *tuāqac*; aussi à Constantine avec parfois le pluriel *ṭāq*; chez les ruraux et bédouins d'Algérie, fréquemment *ṭāḡā*, pl. *tuāḡi*; en maltais *ṭieqa*; dans le Sud marocain *ṭāḡā* (*Houwāra*, p. 18, l. 1, 2). Par contre, à Tlemcen et à Nedroma, fenêtre est *ṭāq*, pl. *ṭeqān* (cf. Dozy, II, p. 70). Le mot est masculin à Nedroma avec un diminutif *tuḡiḡoḡ*, pl. *tuḡiḡoḡu*; tandis qu'à Tlemcen, bien qu'il ne soit pas morphologiquement caractérisé comme féminin, il est féminin

avec un diminutif *tuqigā*. — A Tanger, le diminutif est *tuqqa*. Le diminutif andalou طقيقة (Pedro DE ALCALA, 427, l. 26) ne m'est pas connu aujourd'hui dans l'Afrique du Nord.

tūmq طوق «faire avancer une chose en la frappant avec une autre»; ce mot ne s'emploie qu'au jeu de la toupie (cf. *supra*, p. 85, l. 20) et au jeu du bouchon (*betē*) où il est le terme consacré pour «pousser avec son palet (*hūṣpā*) le palet d'un adversaire».

tāl, fut. *itāl* يطول «durer longtemps; demeurer longtemps dans un état»; *tāil* طائل «qui est demeuré longtemps»; avec le même sens en Oranie; comp. aussi BEAUSSIER, p. 406; SONNECK, *Chants arabes*, II, fasc. 2, p. 70, donne dans ce sens طؤل.

tuāl, pl. *tuālāt* طوالات «corde en chanvre avec laquelle on attache la charge sur le dos d'une bête de somme»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 243, sub *cuerda*; p. 745, sub *soga*; *tqātāt-hēh-ōttuāl* «La corde s'est coupée pour lui», c'est-à-dire : «Il s'est trouvé complètement sans ressources». Le mot a le même sens à Tlemcen et à Nedroma, à ceci près que *tuāl* désigne plus spécialement une corde en laine. Mais chez les ruraux et les bédouins d'Algérie et dans le Nord tunisien, *tuāl* est «longue corde, avec laquelle on attache un cheval au pâturage» (différente de la *reṭa* qui est une corde tendue à laquelle on entrave court les chevaux; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 166, note F^v). Il est à peu près certain que le mot est une forme dialectale, parallèle du classique طؤل (طيل) qui apparaît dans des textes très anciens (*Muwallaqa* de ṬARAFĀ, v. 69; cf. *W.Z.K.M.*, XX, p. 61; BUHĀRĪ, *ġihād*, n° 1, n° 49); طوَال était déjà andalou (cf. *Voc.*, طوَال p. 402, sub *funis*; ap. Pedro DE ALCALA, p. 374, l. 5, il semble bien d'après le pluriel *atuila* أطولة que *tiguāl* soit plutôt طوَال que طؤل; mais BEN GUZMAN, 45^a, l. 12, a طؤل). D'autre part il est douteux que le mot ait quelque rapport avec le syrien et arabe طوالة «écurie», sur lequel cf. DOZY, II, 73; VOLLERS, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 314.

tūyol طؤل «attacher avec la corde *tuāl*»; de même à Tlemcen et à Nedroma; aussi avec le sens de «mettre un cheval à la corde» dans certains parlers d'Algérie et dans le Nord tunisien (cf. BEAUSSIER, p. 407); mais chez les ruraux et bédouins d'Oranie, dans la plaine du Chelif et dans le Sud algérois, c'est la III^e forme *tāyol* qui est usitée dans ce sens.

طيش Cf. مطش.

طبيع *tāḥ* *ḥīḥ* طاع يطيع class. اطاع «obéir». — L'expression *tās-ṣand* «être l'apanage; être le fait de» (*ḥīḥ* *tās-ṣand-ḥīḥ* «La science est le fait d'un tel»). courante à Tanger, est inconnue en Algérie. Il est vraisemblable qu'il faut voir l'origine de cette expression dans *طاح عند* «tomber chez, échoir à»; à Tanger l'assimilation régressive *ḥī > ḥ* est presque constante comme chez les ruraux d'Oranie; la forme *tāḥ* pour *ṭāḥ*, issue de cette assimilation momentanée, s'est étendue à toute la conjugaison *tāṣṭ ṣand* «elle est l'apanage de», etc. De fait à Tlemcen, où l'assimilation *ḥī > ḥ* n'existe pas, mais bien l'assimilation progressive *ḥī > ḥḥ*, on a dans le même sens *tāḥ-ḥand* «échoir à»; au féminin *tāḥāt ṣand*.

طيفور *tīfūr*, pl. *tīfūr* طيفور «table basse sans bords sur laquelle on mange» (la *mīda* de Tlemcen); comp. pour Fez, AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 28. A Tlemcen et à Nedroma *tīfūr* est une table basse, ronde, souvent peinte et enjolivée de dessins, avec un rebord circulaire haut de 5 centimètres, sur laquelle on prend le thé, et dans laquelle les cadeaux de noce sont transportés au domicile de la mariée (cf. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Cérémonies du mariage*, p. 19; photographies de *tīfūr* tlemcenien, ap. BEL, *La population musulmane de Tlemcen*, pl. XXII). A Alger-juif, le mot désigne spécialement une table de cette espèce quand elle est garnie des cadeaux de noce, et de là, aujourd'hui la grande corbeille, qui tend de plus en plus à se substituer à la petite table pour le transport de ces cadeaux. Le sens de «table» pour *طيفور* existait déjà en andalou (cf. DOZY, II, p. 49; EGUILAZ Y YANGUAS, p. 299). Quant au sens de «plat creux» il existe en Algérie: à Alger où le mot désigne un grand plat en cuivre rouge élamé, souvent orné de godrons (cf. G. MARÇAIS, *L'exposition d'art musulman d'Alger*, pl. XI), et à Constantine où il désigne une assiette creuse de métal élamé, et de dimensions plus petites que le *tīfūr* algérois; aussi à Alger comme injure: *ḡā-ḡūt-ḡtīfūr* «visage de plat à cousscouss!» c'est-à-dire «large et laid». — Il faut vraisemblablement considérer *tāfūr* du Nord tunisien «chaudière de bain maure» comme une variante de *طيفور*.

ع

عبي *ṣabba*, fut. *ṣabbi*, «emporter, emmener»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 483, sub *llevar*; aussi à Fez, cf. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 15, l. 13,

p. 17, l. 6 et 7. — Le mot est à Tanger employé à côté de *ddā* ^{ḥiddi}, cf. *supra*, p. 303. En Algérie, il en est de même à Nedroma. A Tlemcen, *ṣabba* «porter» est seul employé à l'exclusion de *ddā*; par contre les dialectes ruraux d'Oranie ignorent *ṣabba* et n'emploient que *ddā*. Le mot reporte à class. عَبَأ dont le représentant avait déjà le sens de «porter» en Andalousie (cf. *Vocabulista*, p. 529, sub *portare*). Partout ailleurs qu'à Nedroma et Tlemcen, *ṣabba* n'est jamais «porter» en Algérie. A Alger, c'est «charger une bête de somme». Il a le même sens à Constantine et aussi celui de «charger sur son dos»; aussi à Tunis «charger une bête» (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 19, l. 19); aussi en maltais «charger; charger sur son dos» (cf. FALZON, p. 505). — Dans le Maghreb, *ṣabba* n'est jamais «remplir» comme dans la plupart des dialectes orientaux; il faut signaler cependant à Laghouat un sens voisin : «cueillir des fruits et les placer dans l'ouverture de devant (*ṣabbūn*) du vêtement».

عبد *ʿabd*, pl. *ʿabīd*, est le mot habituel pour «nègre» à Tanger comme dans toute la province d'Oran; de même dans la plupart des parlers arabes orientaux; mais le féminin *ʿabda* «négresse», usité aussi dans ces derniers, est tout à fait inconnu dans le Maghreb; on n'emploie que *ḥādem*, cf. *supra*, p. 277. — Dans les provinces d'Alger et de Constantine, on emploie pour «nègre» plutôt que *ʿabd*, *uṣṣef* وصيف, pl. *uṣṣfān* (connu aussi à el-Qṣar el-Kbir, d'après *Arch. Mar.*, II, p. 138; inusité à Tanger; le Maḥzen marocain emploierait وصيف dans sa correspondance avec ses pachas quand ils sont nègres d'après *Revue du Monde musulman*, mars 1911, p. 523); *ʿabd* et *uṣṣef* semblent employés également à Tunis et à Tripoli. — Cf. sur l'ancienneté de ce sens de عبد, NÖLDEKE, *Beit.*, p. 88, n. 3.

عنتق *ʿāṭoq*, pl. *ʿuṭīqā*, diminutif *ʿuṭīqā* عونتقة عواتق عاتق «jeune fille nubile». En Algérie le mot, dans ce sens fort classique, est citadin (Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Constantine, Mila); mais il n'est pas usité chez les ruraux et bédouins (on a dans ces parlers, suivant les régions, *ṣbiṭa*, *ʿāzba* ou *bekʿr*) ou n'y est connu que comme un emprunt aux dialectes citadins.

ʿattūqā, pl. *ʿattūqā* et *ʿattūqā*, «poule qui n'a jamais pondue»; le mot ne se trouve, à ma connaissance, en Algérie, qu'au Souf, *ʿattūga*; mais il est connu du tunisien, du tripolitain et du maltais (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 307; FALZON, p. 518).

عجز Cf. عجز.

عدّ Cf. جلع.

عذب *saddēḥ* عذب n'est pas «punir», mais «tourmenter, donner de la peine»; *ʔsaddēḥ* تعذب construit avec *ʔlā* «se donner de la peine au sujet d'une chose»; ainsi dans toute l'Algérie (bédouins et ruraux *ʔaddeb*; *ʔʔaddeb*); comp. Dozy, II, p. 106.

عدل *saddēl* : 1° «régler, ajuster»; comp. LERCHUNDI, p. 39, sub *ajustar* : *saddēl-ḥsāḥ* «régler le compte»; *ʔsaddlulo-ššγl* «Nous lui réglerons son affaire»; *saddēlli-lmāgāna-diāli* «Règle-moi ma montre»; 2° de là «fabriquer» dans un sens très général : *ʔēi-kēʔsaddlo-tṭrābēš?* «Où fabrique-t-on les tarbouchs?»; *kēʔsaddlo-ʔʔāʔf.ʔdāʔ* «On fabrique les feuilletés à la maison». Ce deuxième sens est inconnu en Algérie; il se trouve par contre au Sénégal (cf. REYNIER, p. 171, 172, etc.); il répond tout à fait au سوي «faire» de certains parlers orientaux (déjà ap. HAMADANI; cf. *Geog. arab.*, V, gloss. xxxi).

عرب *ʔʔōḥi* عربو «sorte de chanson»; cf. STUMME, *T.M.G.*, p. xii et suiv.; *T.B.L.*, p. 55. — Le mot est à Tanger employé à la fois comme collectif et comme nom d'unité, et je ne lui connais pas de pluriel. Il est connu dans tout le Tell algérien; cependant à Tlemcen et dans plusieurs régions d'Oranie, cette sorte de chanson porte le nom de *sāiṭe*. A Nedroma, on dit généralement *ʔʔōḥi*.

عربون *arḥūn* عربون «arrhes»; *arḥēn* «donner des arrhes» et de là dans les textes qui précèdent, p. 67, l. 21, «essayer» qui n'est pas du tout un sens habituel à Tanger.

عرد *sarrūd*, pl. *ʔʔāred* عردو «gaillard, homme fort et grand»; le mot est inconnu aux dialectes d'Algérie; mais dans le Sud algérois, *sarrād* se trouve avec ce sens. Par ailleurs, dans les dialectes du Tell oranais et dans les parlers sahariens, *sarrād* est très connu dans le sens de «gazelle mâle, chef de harde» (fréquemment aussi nom de chien); cf. SONNECK, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 73; BEAUSSIER, p. 427 (faussement عراض); aussi HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 80, *sarrāde* «gazelle»; comp. class. عرد et hébreu ערוד «onagre» (GESENIUS-BUHL¹⁵, p. 612; et NÖLDEKE, *Delectus*, p. 108, note 9). — Notons enfin qu'à Tlemcen, on qualifie une femme effrontée de *ʔʔādiḥa*.

عرف *mā'irǝf*, pl. *mā'irǝf* معروف, معارف : 1° «aumône» et spécialement «aumône faite pour l'entretien des *tolbas* pauvres»; comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 87, 90. Le sens de «aumône» déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 363, *elemosina*) se trouve aussi dans toute l'Algérie (à Laghouat, il existe un verbe dénominal *masrǝf* «faire des aumônes»). C'est un développement naturel du sens de la langue du Coran et de l'éthique musulmane; cf. un autre développement de sens dans le Sud marocain, ap. DOUTrÉ, *Magie et religion*, p. 480, 481. — 2° Synonyme de *fāṭha*, cf. *supra*, p. 90, c'est-à-dire «vœux qu'on adresse à Dieu en faveur d'un individu, en élevant les paumes des mains ouvertes»; *rfēd mā'irǝf*, synonyme de *rfēd fāṭha*; comp. pour le Sud oranais MERCIER, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 363. — D'autre part la formule *Imā'irǝf lēllāh*, très usitée par les mendiants d'Algérie pour demander l'aumône, n'est pas courante à Tanger dans cet emploi.

عرق *ʔrǝq* «sueur» est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Mila; masculin au contraire à Alger, Constantine, comme chez les ruraux et bédouins d'Algérie et à Tunis; le mot a un pluriel *ʔrǝqǝt* «des flots de sueur» qui se retrouve dans toute l'Algérie (bédouins et ruraux *ʔrǝqǝt*); cf. sur les pluriels فعولات *Dialecte de Tlemcen*, p. 114.

ʔarq, pl. *ʔrǝq*, est à la fois «veine» et aussi par confusion «tendon»; cf. DOZY, II, p. 119, *ʔarq dētṭour* «nerf de bœuf»; à Tlemcen, *zebb elferd*; à Alger, *zebb elbegri*; à Mila et Constantine *būš* (verge) *ēṭṭōr* ou *ʔāb*; dans le Nord tunisien *asbet-begri*; comp. KREMER, *Beiträge zur arab. Lexicographie*, I, p. 70, زب الغيل.

عرقب *ʔarqǝb*, pl. *ʔrǝqǝb* عرقوب, عراقب est pour les hommes le «tendon d'Achille» (jamais le jarret qui est *ḥḥā d'rǝrkǝba*, cf. PEDRO DE ALCALA, p. 158, l. 11; ni proprement le «talon» qui est *āurǝz*, mot d'origine berbère); pour les bêtes c'est le «tendon du jarret»; comp. pour Fez, où l'on emploie *ʔargǝba*, KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 30, note 1. Le mot signifie aussi «tendon d'Achille» chez les ruraux et bédouins d'Algérie; «talon» à Tripoli (cf. *M.G.T.*, p. 307) comme en maltais (cf. FALZON, p. 516) et dans l'Arabie du Sud (LANDBERG, *Hadṣ.*, p. 272; STACE, p. 80, sub *heel*; mais «cheville» ap. LANDBERG, *Dabīna*, p. 894; et «os saillant du jarret du chameau», ap. SOGIN, *Diwān*, I, p. 287). A Alger, *ʔarqǝb* est «jarret» même pour l'homme; à Tlemcen le mot n'est employé qu'au pluriel *ʔrǝqǝb* avec le sens péjoratif de «jambes maigres», des «flûtes».

zarqob «couper à une bête les jarrets», pour implorer le secours d'un individu ou d'une tribu; ce genre de sacrifice s'appelle à Tanger, *ṣarqəba*; à Fez, *ṣarqiba*; cf. KAMPFFMEYER, *Texte*, n° v.

ʿarrīm, pl. *ʿarrāʾim* عَرَّارِم, عَرَّارِم «homme brave et énergique». Le mot est passé dans les dialectes berbères du Maroc (cf. STUMME, *Taz.*, p. 171, *ʿarrīm* «héros»; BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, *ʿarrīm* «célibataire», p. 333). Le mot n'est pas connu en Algérie; par contre *ʿarrūm* «brave» m'est connu chez certains nomades de l'Ouest oranais (par exemple Ulād Nihār) et se trouve probablement ailleurs encore (cf. BEAUSSIER, p. 430 et DAUMAS, *La vie arabe*, p. 475, عَرَّوْم «brave»). A Tlemcen *ʿarrūm* est employé, dans le langage des femmes, en mauvaise part : «mégère»; chez les ruraux du Tell algérois, je connais *ʿarrūma* dans le sens de «vieille vache maigre» qui est probablement tout autre chose, à savoir une métathèse de class. رَعُوم. — L'andalou connaissait dans le sens de «brave» عَارِم (cf. *Vocabulista*, p. 261, sub *audax*); le pluriel de ce dernier mot apparaît parfois à Tanger dans la langue courante dans le sens de «jolies femmes provocantes» *ʿuārēm*; en Algérie, dans cette acception, le mot appartient essentiellement à la langue de la poésie vulgaire; cf. SONNECK, *Chants arabes*, II, fasc. 2, p. 74.

ʿazz, fut. *ʿazz* : 1° construit avec *ʿlā* signifie, non pas précisément comme en Algérie, «être cher à; avoir du prix pour», mais «inspirer de la compassion». — En Algérie, le verbe dans le sens de «être cher à» se construit aussi avec *b* (cf. BEAUSSIER, p. 431); je ne connais pour Tanger la construction avec *b* que dans l'expression *ʿazz biā* (*bik*, *bek*)-*l-hāl* «être affecté d'une chose désagréable» (équivalent du *bqā hātṛe*, *hātṛök*, etc., d'Algérie qui n'est pas usité à Tanger); — 2° construit avec un complément direct «aimer, chérir, tenir à»; aussi, en parlant de Dieu «glorifier; faire prospérer»; *ʾllāh ʿazzək* «Que Dieu te glorifie» est la formule par laquelle on répond à *hāšāk* (cf. *supra*, p. 264, حاشا). Dans ce cas, *ʿazz* représente vraisemblablement la 1^{re} forme classique أَعَزَّ, ou l'équivalent dialectal de عَزَّ, sur lequel cf. les lexiques indigènes; connu aussi en Algérie, en Tunisie, et dans la plupart des dialectes orientaux.

ʿazri, pl. *ʿazāra* عَزْرِي, عَزْرِي «célibataire», comp. LERCHUNDI. *Voc.*, p. 748, sub *soltero*; p. 254, sub *doncel*. Le mot existe avec ce sens à

Nedroma d'une part, et d'autre part à Laghouat, au Souf, dans le Nord tunisien, à Tripoli (STUMME, *M.G.T.*, § 138) et dans le désert de Libye (cf. FALLS, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, pièce 16, vers 1, 7, 15). Il est passé avec ce sens en berbère du Sud tunisien, en zouaoua et en šelha (STUMME, *Taz.*, p. 171; PROVOTELLE, *Sened*, p. 105). Ailleurs en Algérie *azri* est «domestique» et plus spécialement «domestique blanc» (cf. BEL, *Djázya*, p. 110, note 1); à Alger : *māni-ħdimək*, *māne-azrik!* «Je ne suis pas ton domestique!»; aussi «palefrenier» (cf. BEAUSSIER, p. 432; BEN CHENER, *Prov.*, n° 502; comp. STUMME, *T.M.G.*, p. 39, l. 18, *azzāra*). A Laghouat et sur les hauts plateaux algérois, c'est aussi le nom de mépris que l'on donne au gendre qui s'engage en se mariant à venir loger dans la maison de ses beaux-parents. Dans certains dialectes sahariens, le mot signifierait «chameau de charge»; cf. DAUMAS, *Chevaux du Sahara*, p. 423. — A Constantine *azri* est un adjectif signifiant «pervers».

عزف *zəf* «palmier nain» comp. LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, p. 40, l. 4; *azfa* «feuille de palmier nain». Suivant *Arch. Mar.*, VIII, p. 19, *zəf* ne serait que la feuille de palmier nain et le palmier nain lui-même serait *dūm* comme en Algérie; mais à Tanger, c'est bien *zəf* qui est seul employé dans le sens générique de «palmier nain», et *dūm* désigne le fruit du palmier nain (γāz d'après *Arch. Mar.*, loc. cit., comme en Algérie). Le mot se retrouve, en Algérie, à Nedroma et précisément avec le sens que lui assigne *Arch. Mar.*, *zəf* «feuilles de palmier nain», nom d'unité *azfa*. — D'autre part, عزف est signalé par IEN BAṬṬAR, comme particulier à la langue du Maghreb dès le XIII^e siècle (*Notices et extraits des mss.*, XXV, p. 445). Peut-être même apparaît-il dès le XII^e siècle dans un vers d'IEN GIZMĀN que je n'entends pas bien (81^b, l. 3). On le cherche en vain chez les lexicographes arabes (*Ṭağ̃*, *Lisān*, *Muħussas*); mais il est courant aujourd'hui dans l'Arabie du Sud avec le sens de «feuille de palmier nain» et LANDBERG l'a longuement étudié ap. *Hadramout*, I, 430, 431; *Dabina*, p. 605; nous avons donc affaire à un mot dialectal ancien non enregistré par les auteurs classiques. A mon sens, *zəf*, *azfa* qui apparaissent sporadiquement en Algérie (Tlemcen, aussi «brin de paille»; Constantine, cf. *Revue du monde musulman*, VII, p. 227) permettent d'identifier le mot. Nous avons affaire à une variante à initiale sonore de سعف (de même en Égypte, comp. SPIRO, *Voc.*, p. 250;

SPITTA, *Gram.*, p. 18), avec métathèse (cf. sur les métathèses dans les racines ayant un ع *Ulād Brāhīm*, p. 10). *saʿfa* «foliole de palmier» collectif *saʿf* (classique سَعْفَة et سَعْف) est très connu de tous les parlers sahariens d'Algérie; sur les hauts plateaux algérois et oranais *saʿfa* s'emploie aussi pour «briou d'alfa».

عزى *ʿazza*, fut. *iʿazzi*, étant à la 11^e forme, qui dans les dialectes maghrébins exprime généralement l'idée factitive, a pris à côté du sens de «faire des condoléances» celui de «faire faire des condoléances à quelqu'un» (en parlant de Dieu) c'est-à-dire «le priver d'un proche par sa mort, d'un bien par sa perte» (comp. BEAUSSIER, p. 433). Le sens du participe passif *mʿazzi* «qui reçoit des condoléances» et «qui a perdu» (*ṣḥāḥt mʿazzi fēh* اصبحت معزى فيه «Je l'ai perdu») a au reste vraisemblablement favorisé ce passage à l'idée factitive. — Comme participe actif, le tangerois utilise le nom de métier *ʿazzāī*, fém. *ʿazzāīa*, pl. *ʿazzāīn*.

عس *ʿass*, fut. *ʿoss*, «garder» utilise comme participe présent le nom de métier *ʿassās*, fém. *ʿassāsa*, pl. *ʿassāsīn* (construit avec *ʿlā*); de même à Tlemcen.

عسل *ʿsḥl* «miel» est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Mila; il est masculin à Tunis, à Constantine, chez la plupart des ruraux et bédouins d'Algérie; il est bien connu que le mot est de genre commun dans la langue ancienne.

عسى *ʿassāk* عساک «à plus forte raison s'il s'agit . . .»; c'est عساک «peut-être bien toi» qui est certainement à l'origine de cette expression dialectale; l'affixe de la deuxième du personnel singulier s'y rapporte comme dans *ʿandek* (cf. *infra*, p. 391) et *aṣāk* (cf. *supra*, p. 290) à l'interlocuteur dont la présence et même l'opposition sont conçues avec plus ou moins de netteté. Cette expression dont il faut rapprocher l'andalou ما عسى ان (cf. *Voc.*, p. 509, *quanto magis*) se retrouve dans le Sud marocain sous la forme *uʿasāk* (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 30, l. 2; p. 34, l. 10) et a été empruntée par le šelḥa sous la forme *uʿassāk* (cf. STUMME, *Taz.*, p. 246). — Elle se retrouve dans la plupart des parlers algériens sous la forme *āsāk*. BEAUSSIER, p. 434, donne un bon exemple de son emploi après une proposition affirmative; après une proposition négative, un exemple est fourni par le proverbe du Tell algérois : *ma-rfēd-ḥlmaqʿza ḥatta-ḥzōq ʿāsāk-izid-ḥlzdī* «Il n'a pu soulever la chèvre sans

en péter! A plus forte raison, ne pourrait-il soulever par-dessus le marché le cheveau » (comp. sur ce proverbe LÜDERITZ, *Marok. Sprüchw.*, LXXII). Dans les parlers ruraux d'Oranie, on a dans le même sens *ʿsā* ou *ʿsāk*, ou *hsā* ou *hsāk* avec un passage de *ʿ > h* sur lequel cf. *Ulād Brāhīm*, p. 10; il faut vraisemblablement considérer aussi comme des altérations de عسى *les expressions de même sens thēsa* (Mazouna) et *uāsāk sād* (Nedroma). Dans le dialecte juif d'Alger, on a, avec le même sens, *laʿsāk* avec le ج de تأكيد; à Tanger *lā-assāk*, ou *lā* représente vraisemblablement la négation لا, est tout autre chose; c'est une négation ou même une dénégation énergique: «Non, ça n'est pas vrai!» J'ai entendu des enfants prononcer *nā-assāk*; équivalent algérois *lā-randāk*.

عشر *ʿāššūr*: 1° «donner le *ʿššūr* dîme sur les biens»; 2° «payer les droits de douane sur les marchandises importées»; 3° au jeu de la toupie «frapper une série de dix coups avec la pointe de sa toupie pour fendre la toupie du vaincu»; cf. *supra*, p. 177, note 1; le nom d'action est *ʿaššēr*; le nom d'unité *ʿaššera* désigne «un coup de la série des dix coups».

ʿl-āššūr العاشور toujours avec l'article: 1° le nom de la fête de عاشوراء au dixième jour du mois de *muḥarram*; 2° le nom du mois de *muḥarram* lui-même (dans le Maghreb les noms de fêtes survenant au cours de certains mois tendent à remplacer les noms de ces mois: *ʿl-īd-ššyḡer* = شتوأل; *ʿl-īd-ʿl-khīr* = ذو الحجّة; *ʿl-mūlūd* = ربيع الأول); de même au Sénégal (cf. REYNIER, p. 100) et dans l'Iraq (cf. MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, p. 110). — LERCHUNDI (*Voc.*, p. 122) fait une distinction entre عاشوراء, nom du mois, et عاشورا, nom de la fête, qui n'existe pas à Tanger, mais se retrouve à Médéa (*ʿāššūrā* «nom de la fête» *šhar-ēl-āššūr* «*muḥarram*»). La forme عاشوراء et العاشوراء à côté de عاشوراء et العاشوراء, et d'autres formes encore sont déjà enregistrées par les lexicographies classiques (cf. LANE, *Diction.*, p. 2053; *Tāğ*, III, p. 400: المعروف تجرّده من آل; en andalou العاشورا ap. IBN GUZMĀN, 45^a, l. 9). A Mazagan apparaît la forme *ʿaišūr* (DOUÏTÉ, *Merrākech*, p. 382). — En Algérie on a, par ailleurs: à Tlemcen, Nedroma et Djidjelli *ēl-āššūr* pour la fête et le mois; à Alger, Constantine, chez la plupart des ruraux et bédouins *ʿāššūrā* et *šhar-ʿāššūrā*. Le nom de *šāi-ʿl-āššūr* (شائع العاشوراء) généralement prononcé *šā-ʿl-āššūr* «celui qui accompagne *ʿl-āššūr*» par lequel on désigne à Tanger le mois de

صفر a des équivalents dans toute l'Algérie (à Laghouat *šei-āššōrā* avec *šei* pour شائع comme *šei-mēlūd* = (جمع الثانی)).

ʿāššēr عواشر «vacances» accordées aux écoliers à l'occasion des fêtes religieuses; ce sont à Tanger : à propos de la fête de la rupture du jeûne, les quinze derniers jours de ramadān, et les huit jours qui suivent la fête; à propos de la fête des sacrifices, les dix premiers jours de *ḍū-lhiǧǧa*, et les huit jours qui suivent la fête; à l'occasion de *āsūrā*, trois jours; à l'occasion de la Nativité du prophète les douze premiers jours de *rabīʿ el-aḥḥal* et les huit jours qui suivent la fête; comp. pour les Jbāla, MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 114; pour Fez, AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 287; pour le Tell algérien, DESPARMET, *Enseignement de l'arabe dialectal*, 2^e période, p. 37. — Le mot *ʿāššēr* est usité dans le même sens dans toute l'Algérie (ruraux et hédouins *ʿāššīr*). Il est possible qu'à l'origine il ait désigné spécialement les vacances accordées à propos de la fête des Sacrifices, c'est-à-dire deux décades consécutives à partir du 1^{er} de *ḍū-lhiǧǧa*; puis le nom aurait été étendu aux vacances également bi-décadaires, accordées à l'occasion des deux autres grandes fêtes, rupture du jeûne, et Nativité du prophète. Dans le texte du *Bajān* cité par Dozy, I, p. 131, il semble bien que العواشر désigne la période de réjouissance des dix (ou vingt) premiers jours de *ḍū-lhiǧǧa*.

ʿaušēr عوشر «mettre les enfants en vacances», verbe dénommatif tiré de *ʿāššēr* (comp. *Ulād Brāhīm*, p. 106, 107); nom d'action *ʿʿaušīr*; le nom d'unité *ʿʿaušīra* désigne la somme d'argent que les enfants remettent au maître de l'école coranique à l'occasion des vacances (comp. *Arch. Mar.*, VII, p. 118); à la 1^{re} forme *ʿʿaušēr* تعوشر «être mis en vacances».

عشو *ʿšū*: 1^o = عشاء «prière du soir»; dans ce sens le mot est féminin :

ʿʿšā-*ad-d'neṭ* أَدْنَت العشاء «L'appel à la prière du soir a retenti»; le mot apparaît déjà avec ce genre dans la langue ancienne (cf. FISCHER, ap. *Z.D.M.G.*, 1906, p. 857, note 1; BUHĀRĪ, *Maḥāqīt*, n^o 39, n^o 41, ضَلِيَت العشاء) qu'il a aussi dans tout le Tell algérien (généralement chez les ruraux *ʿʿšā*, avec conservation et allongement de la voyelle brève de la première syllabe, par influence de la langue littéraire). 2^o = عشاء «repas du soir»; dans ce sens, le mot est masculin à Tanger : *ʿʿšā-*ḥāʿḍ** «Le repas du soir est prêt», et donne avec les affixes personnels : *ʿšāya*, *ʿšāk*, *ʿšāh*, etc.; il en est de même chez les

ruraux et bédouins d'Algérie, dans les parlers du Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 44, l. 3; *Houwāra*, p. 42, l. 11), à Tunis et à Tripoli (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 6, l. 9; p. 41, l. 12; *M.G.T.*, p. 46, l. 33, 34); au contraire à Tlemcen, Nedroma, Alger, comme aussi à Rabât, le mot est féminin et sonne avec les affixes personnels *ʿāqāʿi*, *ʿāqāʿik*, etc. (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 37; *Z.D.M.G.*, 1907, p. 242, note 1). Le diminutif à Tanger est *ʿšūʿi*, et le pluriel *ʿšāʿāt*; ce dernier est surtout employé pour désigner les repas funèbres qui sont entièrement fournis aux parents d'un mort par des amis, pendant les trois jours consécutifs du décès, et mangés dans la maison mortuaire.

ʿāššāya عشاوة «dinette des enfants à la fête des Sacrifices», tandis que *ʿāššāia* عشاية est «grand plat en terre»; inconnu en Algérie.

ʿaššār عاصر «tordre du linge»; c'est la deuxième forme qui est employée à Tanger comme à Tlemcen et Nedroma, de préférence à la première: *m-ʿaššār dġlāl* «aux pans d'habits bien tordus après la lessive», c'est-à-dire «dont l'honneur est sans tache»; cf. *supra*, p. 173, note 1; de même à Nedroma: *biḡd-ʿm-ʿaššār* «d'une propreté éclatante» ابيض معصر.

ʿūsār عاصر «temps de la prière de l'après-midi». Cet allongement de la voyelle brève de la première syllabe dans le représentant dialectal de *عصر* se retrouve en Algérie dans tout le Tell, chez citadins et ruraux, mais non dans les parlers sahariens où l'on a *ʿašʿ?*.

ʿḡom عضم «constiper»; de même dans divers parlers du Tell et du Sud algérois, de l'Oranie, et à Constantine. A Alger, on dit surtout *qboʿ* (قبض); comp. pour Rabât, Fischer, *Zum Wortton*, p. 284, l. 3. — Par ailleurs, en Algérie, le mot le plus fréquent pour «constiper» est *ḡḡoʿ* حصر; dans quelques parlers (par exemple Cheliff, Teniet el-hadd), *ḡašḡān* حصرن.

عص Cf. عطا.

ʿdḡr عذر dans l'expression *mēn ʿdḡr. . . .*, avec les affixes *mēn ʿdḡre*, *mēn ʿdḡrok*, etc. ou *mēn ʿdḡre* reporté à *عذر*; mot à mot: «[ceci est à compter] comme excuse valable à . . .». Cette locution s'emploie pour exprimer l'idée qu'une action blâmable ou insolite en apparence est, en fait, justifiée ou explicable: *mēn-ʿdḡre ma-nyḡūyū* «J'ai motif sérieux

de crier»; *mən-ʿdōr-ʾnnās ʾlī-qālo* «Les gens ont certes bien raison de dire. . . ». Cette locution ne m'est pas connue en Algérie.

ṣṣardār Cf. *supra*, *صعصر*, p. 356.

عاط *ʾatt*, fut. *ʾatt*, «mordre» = *عَضَّ*, toujours prononcé avec *tt* pour *dd* à Tanger.

عطل *ʾattāl* «empêcher quelqu'un de faire une chose» ou «l'empêcher de la faire à temps» se construit avec un régime direct (personne) et la préposition *ʿlā* devant le complément qui désigne la chose : *ʾattlo ʾāl-lhōdma* «Il l'a empêché de travailler»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 117, sub *atrasar*; de même dans la plupart des parlers algériens et en Tunisie (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 19, l. 33). — *ʾattāl* (v^e forme) : construit avec la préposition *b* «différer une chose, la remettre à plus tard»; construit avec la préposition *ʿlā* «se mettre en retard pour commencer une chose»; construit avec la préposition *f* (*fi*) «demeurer longtemps à faire une chose».

عظم *ʿdōm* : 1° «devenir grave» (maladie, affaire); «devenir grosse» (en parlant de la mer); 2° construit avec la préposition *ʿlā* «faire l'important vis-à-vis de quelqu'un»; comp. pour l'andalou *Voc.*, p. 598, sub *superbire*; à Tlemcen dans un sens voisin «faire le méchant, se montrer brutal envers quelqu'un».

ʾaddom, à la 1^{re} forme, «rendre considérable» : *ʾllāh-ʿʾāddom-ʾlʾāʾār* «Que Dieu rende la récompense considérable» est à Tanger la formule habituelle de condoléance pour la mort d'un proche (parfois on y ajoute *uḥēddel-ʾlmhēbba ḥṣṣbār* «et qu'il change en résignation l'affection pour le disparu»; comp. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 23, l. 15). Des formules de condoléance analogues existent dans toute l'Afrique du Nord (cf. BEAUSSIER, p. 439); comp. aussi pour l'Oman, REINHARDT, p. 295.

عفريت *ʾafrit*, pl. *ʿfārʿt* *عَفْرِيت*, *عَفَارِت*; en dehors des contes populaires, et de l'expression *ʿfārʿt sidna sulimān* «les *ʾafrit* de notre seigneur Salomon» (cf. *supra*, p. 145, note 1), le mot n'est guère employé à Tanger dans le sens propre de «démon»; mais il est fréquent dans la langue courante, dans le sens de «très malin, très capable, très débrouillard» (comp. LANDBERG, *Prov. et Dict.*, p. 295); aussi «très espiègle» en parlant d'un enfant. Par contre *شيطان* qui apparaît avec ces sens dans les dialectes orientaux, n'a jamais, comme épithète,

dans l'Afrique du Nord, que les sens de «méchant, mauvaise langue, brandon de discorde».

† *ʿafrēṭ* تعفرت, nom d'action † *ʿafrīṭa*, «être malin, espiègle».

عنى *ʿaffāk* عفاك : 1° bravo! cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 149, sub *bravo*; 2° «s'il te plaît». Cette locution se rencontre à Alger avec le sens de «bravo!» : *ʿaffāk iā-lbāi* «Bravo mon cher» (mot à mot : que Dieu t'épargne, ô bey!). — A Tlemcen, en Oranie et dans la plaine du Chelif, on a *ʿāfāk* «bravo» = عافاك à la III^e forme, comme dans le šelḥa de Tazerwalt (cf. STUMME, *Taz.*, p. 245). Cette expression m'est inconnue dans l'Est algérien. — On trouve *ʿafāk* avec le sens de «bravo» en Palestine (cf. BAUER, *Das paläst. Arab.*, p. 106, l. 11; p. 227 *in fine*); en Égypte, on a *ʿāfāk allāh* dans un emploi particulier (cf. SPITTA, *Gramm.*, p. 337).

عقل *ʿqāl*, fut. *iāqāl*, construit avec *ʿlā*, non pas «comprendre» ou «connaître», mais «se souvenir de», ce qui est un sens fort ancien; cf. glossaire ṬABARĪ, s. v.; aussi BUḤĀRĪ, *el-ilm*, n° 18 : عقلت من النبى : حَفِظْتُ مِنْهَا كَيْ. — Ce sens se retrouve à Tlemcen, où, en outre, *ʿqāl* construit avec un régime direct est «reconnaître quelqu'un»; à Alger et Constantine, *ʿqāl* est non seulement «reconnaître», mais «connaître» (aussi bien une chose, un livre, une histoire, qu'une personne), tandis que «se souvenir de» est à Alger surtout *ṭbeṭ* *ʿlā* (ثبيت على); aussi à Tunis; cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 45, l. 4) et à Constantine *šfā*, fut. *iēšfa*, construit avec *ʿlā*. — Dans le Sud marocain, c'est la II^e forme *ʿaqqal* construite avec *ʿlā* qui est employée dans les sens de «se souvenir de», et «faire attention à» (cf. *Houwāra*, p. 36, note cg; p. 64, l. 8; p. 68, l. 1); et elle est passée avec les mêmes sens en šelḥa (cf. STUMME, *Taz.*, p. 245, *ʿaqqol* à côté de *ʿāqol*).

عجز *ʿgəz* construit avec *ʿlā* «être impuissant à faire quelque chose»; aussi «ne pas pouvoir résoudre une difficulté ou répondre à une question»; à la II^e forme, *ʿaggez* «rendre impuissant, mettre dans l'embarras». C'est naturellement *ʿg* avec dissimilation *ḡ - z > g - z* (cf. *supra*, p. XIII). *ʿg* et *ʿḡ* sont employés avec les mêmes sens dans la plupart des parlers algériens; naturellement le concours de *ḡ - z* amène dans certains d'entre eux une métathèse ou une dissimilation : ainsi généralement dans les parlers sahariens on a *ʿzeḡ*, *ʿazzeḡ* (méta-

thèse); et à Laghouat on a *ʿdez ʿaddez* (dissimilation, figée depuis l'époque où dans le dialecte, ج, qui est aujourd'hui ž, était encore une africquée ġ, à implosion voisine de d).

عَكَار *ʿakkār* «fard vermillon»; cf. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 70; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 27, عَكَار, sub *ʿafeite*; DOUTRÉ (*Merrākech*, p. 314) a pour le Sud marocain *ʿāqer* qui est inconnu à Tanger. A Tlemcen, on a *ʿker*, et à Alger, *ʿkor* «carmin» qui répond bien au عَكَر andalou d'IBN GUZMĀN, 21^a, l. 20; 80^b, l. 18. A Constantine, et dans le Tell et le Sahara algérois *ʿkor* est inconnu; on n'emploie dans le sens de «fard rouge» que *ħömmātor* حَمَّالِير; par contre *ʿakri* «de couleur carmin» est connu partout en Algérie et jusqu'en Tripolitaine (cf. STUMME, *T.B.L.*, p. 146; à Laghouat *ʿelfel ʿakri*, ou simplement *ʿakri*, est «piment rouge»). Il est admissible que dans ce sens andalou et maghribin عَكَر soit un emprunt roman *ochra*, avec contamination possible par عَكَر «lie de vin, rouille» de la langue ancienne.

ʿakkor à la 1^{re} forme : 1° «triturer, délayer, gâcher» (par exemple du mortier); c'est le sens tlemcenien (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 311) et déjà andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 300, l. 36); 2° «mettre du fard rouge», sens voisin du sens algérois «rendre rouge» (cf. BEAUSSIER, p. 445; à Alger *ʿakkōrlo uūtēo* «Il lui a fait monter au visage le rouge de la honte»); dans cette acception le verbe est un dénominatif de عَكَار (عَكَر).

عَكَاز *ʿokkāz*, pl. عَكَاز *ʿokkāʿez*, عَكَاز *ʿokkāz* «bâton sur lequel on s'appuie pour marcher»; de même à Alger, en Oranie, à Tunis (STUMME, *T.G.*, p. 55, l. 12); à Constantine et à Laghouat *ʿokkāza*.

عَلَيْق *ʿallīq* «ronces» collectif; nom d'unité *ʿallīqa* = class. عَلَيِق avec réduction de la diphtongue, tandis qu'à Alger et Tlemcen cette diphtongue s'est dissociée en *āi* : *ʿollāʾāq*.

علم *ʿelm* «science, connaissance» (à côté de *ʿalm*) a une vocalisation due à l'influence de la langue littéraire; le pluriel *ʿolūm* avec voyelle longue de la première syllabe, est une adaptation de عُلُوم, emprunté à cette langue; *ʿlūm* avec voyelle réduite de la première syllabe est le pluriel de *ʿlām* «drapeau» (à côté de *ʿlūma*). Généralement, en Algérie, le mot علم a gardé comme à Tanger, le schème syllabique classique; cependant dans le Sud algérois on a *ʿlem* avec une forme sursautée.

ʿlēm : 1° «savoir» en parlant de Dieu; en parlant des hommes, le

mot n'est employé, à ma connaissance, que dans la seule expression *ʿlēm uḥóqq* «Sache bien et sois certain que...»; 2° construit avec *ʿlā* «être au courant de» ou plus exactement «se douter d'une chose sans en avoir été informé»; comp. *Houwāra*, p. 40, l. 14; le même sens existe dans divers parlers algériens, mais le verbe *ʿlem* y est construit avec la préposition *b*; ainsi Alger : *ʿlém̄t̄-b̄h̄ b̄elli-ḡi* «Je me suis douté qu'il viendrait»; synonyme à Laghouat, *ʿlém̄t̄ b̄ēm̄z̄ēh̄*; au Souf, *ʿlém̄t̄ b̄z̄riānah*; à Tlemcen, *ʿlóm̄t̄ b̄elli-ḡi*; à Tanger, *ʿlém̄t̄-ʿl̄ēh̄ ḥ̄ein-iḏi*; 3° construit avec le nom de la personne à l'accusatif, et le complément exprimant la chose précédé de la préposition *b*, «informer quelqu'un d'une chose» *ʿalm̄ni b̄h̄* «On m'en a informé»; de même dans la plupart des dialectes algériens, à Tunis, au Sénégal (cf. REYNIER, p. 102 *in fine*); dans ce sens *ʿlem* représente la IV^e forme ancienne *أعلم*.

maq̄l̄m̄ معلوم «bien connu»; aussi «déterminé par convention»; de même en Algérie (cf. BEAUSSIER, p. 449) et dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 14, l. 8).

(علو) *ʿlī* : *ulād-ʿlī*, mot à mot «les enfants de 'Alī», désigne «les testicules». Cet euphémisme, employé par plaisanterie, se retrouve dans le Sud algérois, et chez les ruraux d'Oranie; il m'est inconnu à Alger, Tlemcen et Constantine.

ʿlās̄ = على أي شيء est passé à Tanger du sens interrogatif de «pourquoi» au sens conjonctif de «parce que»; le *ʿlā-h̄ātor̄* (*ḥ̄āṭar̄*) habituel dans ce dernier sens en Algérie et dans le Maghreb oriental (Tunis *ah̄h̄ātor̄*) est connu, employé occasionnellement, mais non courant à Tanger; c'est *ʿlā-q̄b̄āl* (emprunt de قَبَال à la langue classique avec allongement des voyelles brèves conservant leur timbre) et *ʿlās̄*, dans la langue populaire, qui sont les plus fréquents dans le sens de «parce que». Cet emploi conjonctif de *ʿlās̄* est inconnu en Algérie; cf. cependant les constructions signalées ap. Tlemcen, p. 176; *Ulād B̄rāh̄im* p. 158. On comparera à l'emploi conjonctif de *sās̄* en maltais («parce que» aussi bien que «pourquoi») et de *lēs̄* (*lēs̄in*, *lēh*) en palestinien; cf. BAUER, *Das paläst. Arabisch*, p. 125, note 2; fréquent ap. LITTMANN, *Ar. tales*, p. 37, l. 24; 48, l. 22, etc.

ʿull̄q̄it̄-ḡsmā عِلْيَاتِ السَّمَاءِ «en l'air»; *k̄p̄im̄l̄ ḥ̄ēha ʿall̄q̄it̄-ḡsmā* «Il la lance en l'air»; *!āro f̄ʿull̄q̄it̄-ḡsmā* «Ils s'envolèrent vers le ciel». Le premier terme de cette expression reporte vraisemblablement à class.

علاية qui apparaît chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran dans l'expression de même sens *ʿlāit-ḡssmā* (*ʿlāit-ḡssmā*).

ʿlāin عالاين «presque, sur le point de . . .»; LEROUXDI l'enregistre, *Voc.*, p. 615, *a pique*; p. 185, *cerca*. Ce mot peut se construire : 1° avec un substantif : *ʿlāin sāʿlāin* «presque deux heures»; *hʿlāin-tānza* «presque jusqu'à Tanger»; *ʿlāin tḡlḡba-kāmlin* «presque tous les tolbas»; 2° avec un verbe au مضارع (je ne l'ai jamais entendu employer avec un verbe au ماضى); *uāḡḡa-tkūn-ḡššēmš ʿlāin-tḡḡrēḡ* «même si le soleil est sur le point de se coucher»; *ḡārbḡḡa-hʿlāin-iḡḡāḡ* «Ils le frappèrent au point de le tuer presque». — *ʿlāin* est probablement à expliquer par على + le اين à signification à la fois locale et temporelle des dialectes maghribins (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 183, 195). Cette locution entièrement inconnue aux dialectes algériens se retrouve dans les parlers du Sud marocain (cf. *Houwāra, alēn*, p. 26, av) et est passée en šellā (cf. STUMME, *Taz.*, p. 245).

عنب Cf. عنيب.

عمر *ʿmār* «vie», sans pluriel usité, est masculin à Tanger, comme à Tunis, à Constantine, tandis qu'il est féminin à Tlemcen, à Alger, dans le Tell et le Sud algérois et oranais; avec les affixes : *ʿomrē*, *ʿomrōk*, *ʿomrō*, *ʿomra* (*ʿomrha*, *ʿmārha*), *ʿmārna* (*ʿomrna*), *ʿmārḡm* (*ʿomrḡm*), *ʿomrūm* (*ʿmārḡm*, *ʿomrḡm*). — D'autre part le mot est employé adverbiallement dans le sens de «jamais» en tangérois comme dans la plupart des dialectes arabes. Dans ce cas, il se place en tête d'une proposition négative et se construit : 1° avec un affixe personnel se rapportant au sujet et s'accordant avec lui en genre et en nombre; on a la série *ʿomrē*, *ʿomrōk*, *ʿomrō*, *ʿomra* (*ʿomrha*), *ʿomrna*, *ʿomrḡm*, *ʿomrūm* (*ʿomrḡm*). Le redoublement de la deuxième radicale dans toute la série se retrouve à Tlemcen (corriger sur ce point *Dialecte de Tlemcen*, p. 183) et à Rabāt (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 40 in fine). Il a dû apparaître d'abord dans les formes pourvues d'affixes à initiale consonantique qui sont les seules de la série à l'avoir dans la plupart des dialectes algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 153); puis il s'est étendu (généralement réduit) à toute la série; — 2° avec un nom à l'état construit; il sonne encore dans ce cas *ʿommōr*, forme qui, vraisemblablement, a été tirée de celle de la série pourvue d'affixes personnels : *ʿommōr ḡḡāḡ lā-šāfa* «Jamais ton père, il ne

la verra»; *š'óm̄m̄q̄ dík-ḡnhār ma-tšúfo* «Ce jour-là, tu ne le verras jamais venir»; comp. Socin, *Mar.*, p. 22, l. 1; p. 38, l. 12. Cette construction se retrouve dans les dialectes algériens et dans le Nord tunisien; elle apparaît du reste aussi dans les parlers arabes orientaux; cf. par exemple *Básim*, p. 77, n° XXXII; LITTMANN, *Ar. tales*, p. 224, l. 18, 19; p. 244, l. 20. Il faut noter en outre que, dans le Sud constantinois, *šóm̄ḡḡ*, isolé, sans pronom affixe, sans substantif à l'état construit qui le suive, peut être employé pour rendre l'idée de «jamais» ce qui est impossible à Tanger : ainsi au Souf *šóm̄ḡḡ mā-žé* «Il n'est jamais venu».

šammārīša, pl. *šammārīšāt* عمارية «caisse en bois recouverte d'étoffes dans laquelle on transporte la mariée au domicile conjugal» (ainsi dans tout le Nord marocain, cf. *Arch. Mar.*, I, p. 281 et suiv.; toutefois à Tétouan, ce véhicule porte le nom de *būža*, cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 74, sub *amaria*, et Dozy, I, p. 125). Le mot عمارية apparaît dès une époque ancienne avec le sens de «litière» aussi bien en Orient qu'en Andalousie; cf. Dozy, II, p. 171-172; ṬABARĪ, *Glossaire* s. v.; et la longue note de *Geogr. arab.*, IV, p. 304, 305. — En Algérie, le mot ne se trouve, à ma connaissance, que dans la vallée du Sebaou, où il est employé exactement avec le même sens qu'à Tanger.

عائل *šamlā*, pl. *š'māil* عمائل «action (généralement mauvaise)» synonyme *š'ala*, pl. *š'āil*; *ḡn̄-māil* «vaurien»; connu avec ce sens dans toute l'Algérie (aussi synonyme à Tlemcen, *ḡedma*, pl. *ḡdāim*); comp. STUMME, *M.G.T.*, p. 8, l. 17; CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 83, note 6; Dozy, II, 175, 176; SPIRO, *Voc.*, p. 415, colonne 2; CUCHE, p. 430.

عنبب *šambūb*, pl. *š'nābēb*, diminutif *š'nābēb* عنبوب, عنابب, عنبيب «bec de la cafetière, de la théière; orifice d'un tuyau»; aussi à Tlemcen et à Nedroma (*šanbūb*) : classique أنبوب avec > ; dans le Maghreb oriental avec le même sens *mbūba* et *nebbūba*; cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 315 et les références.

عندك *šandēk* : 1° «prends garde!» comme interjection de valeur impérative; de même en Algérie; *šandēk* peut être suivi d'un verbe au مضارع : *šandēk-ḡḡḡḡ* عندك تطع «prends garde de tomber». En Algérie, ce مضارع est généralement précédé de la négation explétive *lā*, habituelle après les verbes «metuendi et cavendi» (cf. LANDBERG,

Dabina, p. 567, 568); mais à Tanger, l'apparition de cette négation explétive est inconnue après *andëk* comme après ces verbes; 2° de là : «il faut prendre garde que» ou «que ne . . . pas» avec une valeur conjonctive : *andëk iddihâli-lfqê* «Il fallait prendre garde que le maître ne me la confisquât pas»; *andëk-nhâr' za-mên-tëmm* «Que je ne m'en aille pas la tirer de là!» Cet emploi de *andëk* est impossible en Algérie.

عنصر *l'ansra* العنصرة «la fête du solstice d'été»; cf. *supra*, p. 152, note 1; cf. sur l'origine du mot, ses divers sens, et son aire d'emploi, Dozy, II, p. 181 (ajouter pour l'Égypte au moyen âge MAQRIZI, *hita*, I, p. 265, l. 5). Le mot se trouve avec la même forme en Oranie; toutefois chez les Berbères des Beni-Snous, il est passé avec la forme *ansāra* (cf. DESTAING, ap. *R.A.*, 1907, p. 261, note 3). Dans les départements d'Alger et de Constantine on prononce *anslâ*. Le mot se trouve dans les auteurs espagnols sous la forme *alhansara*, *alhanzaro*, cf. EGUILAZ Y YANGUAS, *Glosario*, p. 187; DOZY et ENGELMANN, p. 135, 136.

ansâr عنصر «fêter la *ansra* dans une partie de campagne»; le sens général de «être en vacances» donné par *Arch. Mar.*, I, p. 237, ne m'est pas confirmé pour Tanger. A Tlemcen, *ansor* est employé dans les sens de «faire des fumigations» et «dégager une fumée épaisse en brûlant mal» : *ššfôt' ç'ansor* «Le tison fume»; évidemment c'est l'habitude souvent signalée d'allumer à la *ansra* des feux dégageant une fumée épaisse, qui a donné naissance à cette acception du verbe.

عنطر *antëz* عنطير serait une injure qu'on adresserait aux nègres; il faut vraisemblablement y voir une combinaison de *ahd* et de *fantëz* «au nez épaté», qualificatif fréquemment donné aux nègres; cf. *supra*, p. 111, l. 9, 10; peut-être aussi y a-t-il eu influence de *antöz*, pl. *nālöz*; عنطو «étron», inconnu en Algérie, aussi bien que *antëz*.

عنتر *angor* «se coiffer de travers et en découvrant le creux de la nuque», *ángor-tārhuš*; *mangor* «qui se coiffe ainsi» (homme), ou «qui est mise ainsi» (coiffure); ainsi dans toute l'Algérie (corriger dans ce sens *Dialecte de Tlemcen*, p. 236, qui n'est pas absolument exact) et dans le Nord tunisien. Le mot est peut-être un dénominateur de *angra*, qui n'est employé à Tanger que comme terme de boucherie «cou du bœuf» *l'ángra dētūur* (aussi au figuré, dans un sens obscène «pubis de femme grasse»), mais qui est courant dans divers parlers algériens avec le sens de «creux de la nuque», et répond au *angura* du *Haurān*,

angūr de l'Arabie centrale (cf. LANDBERG, *Dabīna*, II, p. 1163, note l. 5; SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 294); mais il est remarquable d'autre part qu'en Égypte, *عَنْجُر* ait exactement le même sens que *عَنْجُر* maghribin; cf. SPIRO, *Voc.*, p. 416.

عنى *mama*, pl. *m^aāni* معنى معاني «allusion mordante»; *دُرَابٌ-لِم^aāni* «lancer des pointes, parler malicieusement à mots couverts» (construit avec *lā*); cf. BLANC, ap. *Arch. Mar.*, VI, p. 168 et suiv.; cette acception du mot est aussi courante dans toute l'Algérie; à Alger, il faut noter un pluriel dialectal analogique *m^aān* (معون).

mama, fut. *imani* معنى بمعنى. construit avec *lā*, «faire allusion à»; connu aussi en Algérie; naturellement formation dénomminative secondaire; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 108.

عود *ūd* (ūd) : 1° «bois non débité en planches», terme générique; 2° «morceau de bois non travaillé (par exemple morceau de bois à brûler)»; le mot dans cette acception fait le pluriel *ūdān* comme à Tlemcen, Constantine et Alger, tandis que chez les ruraux et bédouins d'Oranie et dans le Sahara algérois, il a le pluriel *ūdān*; au Souf et aux Ouled Djellāl, comme à Tripoli, le pluriel *ūdān* (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 139; comp. SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 294); 3° «luth»; le mot dans cette acception fait le pluriel *ūdān* comme à Alger, tandis qu'à Tlemcen, il fait encore le pluriel *ūdān*. En Égypte, tout à l'encontre de ce qui existe à Tanger, *عود* a le pluriel *عيدان* dans le sens de «morceau de bois» et le pluriel *اعواد* dans le sens de «luth»; cf. SPIRO, *Voc.*, p. 419.

عود, pl. *عود* *ūdān* عَوَاد عَوَادِين «joueur de luth»; *تَاعَوَاد* (*tā-ūdān*) «métier de joueur de luth» avec la forme berbère bien connue pour les dialectes de l'Algérie et du Maroc (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 97).

عاد *ād*; cette troisième personne singulier de parfait de verbe est devenue particule à Tanger comme dans les autres dialectes maghribins; elle est complètement figée, n'a conservé aucune trace de conjugaison, et ne reçoit jamais en annexion les affixes personnels. L'idée essentielle dont elle sert à exprimer diverses nuances semble la suivante : «les choses étant à ce point, il se trouve ou il arrive que» : *lḥrā šārfa ušāḥba uḥēia ād-kattmā f r'āli n'ššōḡ* «Une femme est vieille, a des cheveux blancs, et [les choses en étant à ce point] elle brûle de revenir à sa jeunesse.»; *kēḥlqo-dak-ḥšōr fuḥ^a-lḥmūni* . .

kéitōlqo a-tlāt's «Elles étendent ces nattes dans une tonnelle, puis [les choses en étant à ce point] étendent les tapis»; *ād-kaḥda-ṭhōyūd* «[Les choses en étant à ce point-là] tu commences à descendre»; *unā-gzēṭēk kaniḥa qād.ḥc-lūāḥd; uqlil-lik-ād* «Ta récompense serait de recevoir de chacun un renforcement sur la tête, et [même après que les choses en seraient arrivées là] ce serait encore insuffisant». Il est fréquent que la proposition qui suit *ād* soit précédée de *ḥāš*; une nuance particulière de l'idée générale exprimée par *ād* apparaît alors : à savoir que l'accomplissement de l'action, ou la survenance de l'état, exprimés par la proposition qui suit *ād*, sont subordonnés à l'accomplissement intégral de l'action ou à la préexistence entière de l'état dont *ād* exprime la présomption : «les choses doivent en être arrivées là pour que» : *ihūso-lhūbz uiqūlo-l-ṣm-llāh; ād-ḥāš-āk-lūha* «Ils embrasseront le pain et diront «au nom de Dieu»; (il faut que les choses en soient arrivées là) pour qu'ils le mangent». — Cet emploi de *ād* se retrouve en Oranie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 190); mais dans les parlers de cette région, *ād* a, en plus, d'autres sens, notamment celui de «encore» (jusqu'au moment dont il s'agit) que ne lui connaît pas le tangérois. Au reste, les sens et les emplois de *ād* dans les divers parlers arabes du Maghreb offriraient matière à une petite étude spéciale d'un réel intérêt.

āud (*āyūd*, *āud*) عاود. Cette troisième personne singulier de parfait de verbe (proprement «ça a recommencé») est devenue à Tanger une particule invariable signifiant «aussi (de même, en outre); encore (de nouveau)» : *ārāk nāḥōr; āyūd ḥērket-ṣlḥ-ḥmṛā-dīālō* «Et quant à l'autre, sa femme l'a aussi (de même) entrepris»; *ukāin m-ḥdēār-āud ḥli-kull-ḡḥāḥ kei-āzno* «Et il y a aussi (en outre) des maisons où tous les matins on pétrit. . .»; *uḡllāh āud ḡqātāli ḥākda* «Par Dieu, si elle me la fait encore (de nouveau) comme cela». Très fréquemment *āud* apparaît, dans le dialecte, renforcé par les particules *ṭāni* «aussi» (arabe تاني), ou (plus spécialement dans le parler des Jbāla) *ḥniḥ* «même, précisément» (berbère, cf. *infra*, p. 483) : *āutṭāni* (*āutṭāni*, *āutṭān*) *āud-ḥniḥ* (*āunnit*, *āunnit*) suivant un procédé pléonastique qui a produit le synonyme du Sud marocain *zāttāni* = تادي تادي; (*Houwāra*, *passim*), le synonyme du Sénégal *zād-ummulli* = زاد مولى; (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 395, l. 3) et le synonyme algérois *āuddāḥ* (*dāḥ*, assez énigmatique, n'apparaît pas isolé; il faut vraisemblablement le rapprocher de *dāya* «aussi» sur lequel cf. *Observations sur Beaussier*, p. 432; mais *dāya* lui-

même est d'origine douteuse; je ne sais s'il faut le considérer comme berbère [šelha *day* ap. STUMME, *Taz.*, p. 174; zouaoua *ḍāyan*] ou comme turc [دخ دها]. — *āud*, *āuttāni* (*āuttānik*, *āuttāniāk*, *āuttāināk*) sont les équivalents tlemcéniens de *āud*, *āuttāni* tangérois; *āud-ḥrēbt-fih*? «Et tu l'as encore retouché?»; *ḡit-āuttāināk*? «Tu es encore revenu?»; *ḡizidu-āuttān-ḡssēkkūr* «Et ils y ajoutent en outre du sucre». Ces particules ne me sont pas connues ailleurs en Algérie.

عور *āūr*, fém. *āura*, pl. *āūr* ou *āūrēn* «borgne» = اعور, fém. عوراء; le mot a la même flexion à Tlemcen, à Nedroma et à Rabât; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22; *Dialecte de Tlemcen*, p. 106.

عول Cf. عيل.

عوم *ām* «année» a, à Tanger, des pluriels dialectaux *āmāt* (aussi dans certaines régions de l'Algérie) et *āmān* (aussi au Sénégal, cf. REYNIER, p. 102) et un duel *āmēin* «deux ans». Les pluriels *āmāt* et *āmān* sont employés de préférence à *snīn*, pluriel de *sna*, en dehors du comput : *ḡāz-ḡ-ī-āmād-dḡdḡḡ* «Il y a eu quelques années de disette»; *ḡādi ī mān ma-dḡr* «Voilà des années qu'il n'a pas paru»; *snīn* est, du reste, possible dans ces deux exemples. Dans le comput, on a *ām* «un an»; *āmēin* «deux ans»; puis avec les nombres de 3 à 10, le plus fréquemment, le pluriel *snīn* de *sna*, mis en annexion directe avec les noms de nombre, qui prennent alors la flexion particulière de leur état construit (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 158; FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 42) : ainsi «trois ans» *ḡēl-ḡsnīn*. D'autre part, les pluriels *āmān* et *āmāt* sont aussi possibles à Tanger dans le comput; mais ils ne sont jamais construits directement avec les noms de nombre; ils ne peuvent être employés que précédés de la préposition dialectale *d*; et les noms de nombre gardent dans ce cas leur forme non fléchie : ainsi *ḡlāḡā-d-ḡāmāt* (*ḡlāḡā-ll-āmāt*) et *ḡlāḡā-d-ḡāmān* (*ḡlāḡā-ll-āmān*). Je ne connais, jusqu'à nouvel ordre, rien d'analogue dans les parlers algériens. Avec les nombres supérieurs à 10, *ām* et *sna* peuvent être employés; mais *sna* est plus courant que *ām* : *ḡmōḡḡāḡ-ḡsnā* ou *ḡmōḡḡāḡ-ām* «quinze ans»; *mīāt-sna* ou *mīāt-ām* «cent ans»; *ālēf-snā* ou *ālēf-ām* «mille ans»; de même avec *ḡḡāl-mēn* «combien» *ḡḡāl-mēn-snā* plus que *ḡḡāl-mēn-ām*. Il en est de même à Tlemcen, à Constantine et à Rabât (avec *sāna* au lieu de *sna*; cf. FISCHER, *loc. cit.*). A Alger-musulman et dans la plupart des parlers d'Algérie,

sna est seul employé; au contraire à Alger-juif, c'est *ām* qu'on emploie dans le comput avec les nombres supérieurs à 10. — *ḥad-ʿl-ām* «cette année» (de même chez les citadins d'Algérie; à Constantine, chez les ruraux et bédouins, généralement *ḥssna*, *ām-ḥssna*); *ʿl-ām ʿl-māzi* «l'année prochaine»; *ām-lḥūl* «l'année dernière», à côté de *ām-nḥūl* (courant aussi dans le Sahara algérois, et bien connu des dialectes orientaux; cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, 467), tandis que «la première année» est *ʿl-ām-lḥūli* (cf. *supra*, p. 226); *āmnūlḥin* «l'avant-dernière année»; *qūl-āmnūlḥin* «l'avant-avant-dernière année»; des formations dialectales analogues (duels) existent dans la plupart des dialectes algériens; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 185.

عيب *aiḥ*, pl. *ʿiḥ*; à côté du sens de «vice», le mot a couramment à Tanger, comme dans toute l'Afrique du Nord et ailleurs, le sens de «cause de honte» et «honte»: *aiḥ ʿlik* «C'est une honte pour toi»; *klām-ʿl-aiḥ* «propos inconvenants».

aiḥ, sém. *aiḥa*, pl. *aiḥin* **عائب** «estropié»; de même en Algérie, mais aussi avec un pluriel *aiḥab*. En andalou, on employait dans ce sens le participe passif **معيب**; cf. PEDRO DE ALCALA, p. 415, l. 24, sub *tollido*.

ايئب *aiḥḥ*: 1° construit avec un complément direct «estropier quelqu'un»; 2° construit avec *ʿlā* «blâmer fortement; faire honte à quelqu'un de sa conduite», de même dans la plupart des parlers algériens; comp. BEAUSSIER, p. 463; DOZY, II, 193.

عير *ār* **عار** est peu employé à Tanger dans le sens propre de «honte, opprobre» que lui connaissent les parlers algériens; cependant on dit *klām-ʿl-ār* «des propos déshonorants». D'autre part, le mot est très courant dans le sens de «protection»: *āna-fʿārġk* «Je me place sous ta protection»; avec cette acception le mot est connu en Oranie; il n'est pas usité dans les départements d'Alger et de Constantine. Le passage du sens de «protection» à celui de «opprobre» est bien mis en lumière par les expressions: *ārġ ʿlik* «Que la honte qui m'atteindra rejaillisse sur toi» (cf. SONNECK, *Chants du Maghreb*, II, p. 78); *rmġt ʿlik ʿl-ār* «Je rejette sur toi la honte» (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 365) par lesquels on implore le secours d'autrui; comp. *Salwat el-'anfās*, I, p. 55, l. 4; cf. sur les cérémonies du *ār* «recherche de la protection», KAMPFMEYER, *Texte aus Fes*, n° V; sur la position prise par l'orthodoxie marocaine vis-à-vis de ces pratiques, *Salwat el-'anfās*, I, p. 54 et suiv. (très important). — Le développement sémantique de *ār* est

parfaitement comparable à celui de ذمار et de ذمة dans la langue ancienne (cf. NÖLDEKE, *Fünf mo'allaqāt*, II, p. 45, note 3). L'idée qui explique ce développement, à savoir qu'il est déshonorant de laisser offenser un protégé ou un client, est restée jusqu'à nos jours un article essentiel du code éthique de toute société arabe, surtout arabe nomade.

aiñār عيبر, nom d'action *ta' aiñār* تعبير «contrôler les métaux précieux avec la pierre de touche» (*aiñār* ou *ħazra d'lañār*; Alger *ħağrēt el-aiñār*); de là «éprouver, contrôler la qualité de toute chose»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 641, sub *probar*. A Tlemcen, le mot a les mêmes sens, et aussi celui de «bien regarder quelqu'un pour connaître le fond de sa pensée».

ær (ær) à côté de *ær* (*ær*, *ær*, *ær*) = غير «seulement; ne... que». Cette forme curieuse à æ initial ne m'est pas connue dans les dialectes arabes d'Algérie; c'est à elle toutefois que je rapporte le *ir* du dialecte berbère des Beni-Snous (DESTAING, *Beni Snous*, I, p. 10). Il faut naturellement en rapprocher le *æl* des Houwāra, le *æpl* (*æpn*) du Tafilet (comp. *ær* pour *ær* à Tlemcen). Le passage de *æ* à æ dans ce mot se retrouve dans le dialecte de Dofār; cf. RUODOKANAKIS, II, p. 131, *ær* (variante *ær*) = *æl*; et aussi la disparition complète de æ < æ, comme dans le berbère des Beni-Snous; cf. *id.*; aussi en *sehri*; cf. LANDBERG, *Dafina*, p. 1430.

isāni عيسى «appartenant à la célèbre confrérie maghribine fondée par Mhammed ben 'īsa» de Mequinez († 1524). Le pluriel *isāna* ne prend jamais l'article non plus qu'à Rabāt, à Tlemcen, à Alger (cf. FISCHER, *Wortton*, p. 284); le *laisāna* de *Dialecte de Tlemcen*, p. 280, l. 65, aussi bien que le مقدم العيساوة de LERCHUNDI, *Voc.*, p. 67 sont des fautes (corriger aussi *tuāt* en *tuāt* ap. *Tlemcen*, loc. cit.). La même particularité existe à Tanger pour beaucoup d'autres noms d'ordres religieux et de tribus; je crois qu'elle a commencé par ceux où le pluriel (ou mieux le collectif) était formé par la substitution d'un *a* au *i* final de l'ethnique singulier, par analogie avec les vieux noms arabisés de tribus berbères à finale *a* (ethnique singulier en *i*) qui ne prennent jamais l'article (chez I. HALDÛN, et les autres historiens, on a toujours مغراوة, فنائة, صنهجة, كنامة, زنائة, etc.; comp. aussi sur le terrain proprement arabe فنائة en face de فنائة, فنائة en face de فنائة, etc.); ainsi d'abord pour *dærqāna*, *zilāla*, comme *zyāna*, *gnāna*, en face des sin-

gouliers *derqāʿi*, *zīlālī*, *zyāʿi*, *gnāʿi*; puis à Tanger et ailleurs, cette particularité s'est étendue même aux pluriels d'éthniques qui représentent de véritables pluriels arabes *فَعَالِلَة* ou *فَعَالِي* : ainsi sans l'article *ḥmāḍša*, *z̧bāla*, etc., en face de singuliers *ḥāmdūšī*, *z̧ēbli*, etc. — La forme *ʿisāna* n'est pas usitée à Constantine, ni, semble-t-il, dans le Maghreb oriental ; on emploie, en regard du singulier *ʿisāʿi*, le pluriel *ʿisāyūʿa* عيساوية qui prend l'article (cf. NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 29 et suiv.).

عيش *ʿāiṣa* « *ullāda* « *عائشة* ne prend pas l'article ; 1° « sorte de gâteau » sur lequel cf. *supra*, p. 130, note 2 ; 2° « partie inférieure médullaire de la racine du palmier nain » ; on l'appelle à Tlemcen *ʿrōṣṣ-ḥddūm* عروسة الدوم et chez les ruraux d'Oranie *ʿuʿu* ; les enfants la mangent.

عيط *ʿaiyūt* : 1° « prononcer à haute voix une formule » ; *ʿaiyūt b'ṣmēllāh* « Il a dit à haute voix : au nom de Dieu » ; 2° « appeler quelqu'un en élevant la voix » ; se construit dans ce sens avec *l*, ou avec *ʿlā* ; *ʿaiyūt l* « Appelle-le » ; *ʿaiyūt ʿlā-rbbi* « Il invoqua le secours de Dieu » ; construit avec *l* et *ʿlā* à la fois, « appeler pour quelqu'un une autre personne » : *ʿaiyūt l ʿlā-bābā* « Appelez-moi mon père ». — Le mot a les mêmes sens en Oranie. Dans les départements d'Alger et de Constantine, il s'emploie aussi dans le sens de « crier » (sans appeler) pour lequel on trouve la III^e forme *ʿaiyāt* عايط dans le Maghreb oriental (par exemple STUMME, *M.G.T.*, p. 33, l. 28 ; *T.M.*, p. 50, l. 11 ; mais la II^e forme ap. *Mañilin*, IV, p. 116, l. 11). Dans les dialectes orientaux, c'est la II^e forme qui semble seule employée (cf. les lexiques ; chez les ruraux de Palestine, *ʿaiyāt* est le verbe habituel pour « pleurer » ; cf. BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 32, note 2) ; aussi en maltais.

عيل *ʿāil*, pl. *ʿiāl* عائل *عيال* « enfant du sexe masculin » et « jeune garçon » ; *ʿāila*, pl. *ʿāilāt* « enfant du sexe féminin » et « jeune fille » ; diminutifs, masc. *ʿuṣṣel*, pl. *ʿuṣṣūl* ; fém. *ʿuṣṣla*, pl. *ʿuṣṣlāt*. Les mots *ʿāil* et *ʿāila* sont souvent pris à Tanger en mauvaise part (cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 14, 472) ; on ne les emploie avec les affixes personnels, ou avec les prépositions *d*, *dīāl* d'appartenance, que dans un sens défavorable : *ʿāil dīālēk* « ton mignon », jamais « ton jeune fils » (*b'nek*) ; *ʿāila-d,qāddūr* « la prostituée maîtresse de Caddour », jamais « la fille de Caddour » (*b'ḥfó-d,qāddūr*). Par contre, le pluriel et le diminutif, mis en relation d'appartenance, sont très bien employés pour désigner

«les enfants de . . . , le petit enfant de . . . , les petits garçons ou les petites filles de . . . ». En Oranie, *ʿāil* et *ʿāila* ne sont employés que dans le sens de «prostitué» et «prostitué». Ces mots sont inusités dans le reste de l'Algérie; mais *ʿiāl*, pl. *ʿiālāt* est partout en Algérie très courant dans le sens de «famille» et par métonymie de convenance dans celui de «femme»; cf. BEAUSSIER, p. 50.

عين *ʿain*, subst. fém. : 1° pl. *ʿainin* «œil». Lorsqu'on emploie *ʿain* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux yeux» à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit de «l'œil droit» ou de «l'œil gauche»; *ʿaino* «ses yeux»; *ʿaino-kūhāl* «Ses yeux sont noirs»; *ʿaino-hmārō* «Ses yeux ont rougi»; mais *ʿaino-d'limin* «son œil droit»; comp. pour le langage d'Éch-Chaoun, MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, 615, note 8bis. — D'autre part, l'ancien duel *ʿainin* est employé : α. dans le sens de «les deux yeux» d'un individu, mais il ne se construit jamais directement avec les affixes personnels : *ʿainin-diālo* et non **ʿainēh*; β. comme pluriel à l'exclusion de *ʿain* : *ukāno-kēšuf^h ʿim^hniā-d'ʿainin* «Et il y avait huit yeux à le voir»; γ. avec le sens de «maladie des yeux (ophtalmie, conjonctivite) : *fēh-āl-ʿainin* «Il a les yeux malades». — 2° «source» avec le pluriel *ʿaiūu*. — Le mot dans les deux sens a le diminutif *ʿaiina*, pl. *ʿaiināt*.

ʿainina, pl. *ʿainināt* عينية est de beaucoup le mot le plus employé dans le sens de «un œil»; il a encore divers autres sens : celui de «boutonnière», celui de «un des paniers du *šūari* double» (Algérie généralement *ʿdila*) — C'est naturellement comme *ʿuduina* (cf. *supra*, p. 219) un nom d'unité dialectal, tiré secondairement du duel. — Il est remarquable qu'en andalou IBN GUZMĀN donne (pour les besoins du mètre?) un tanwīn au duel vulgaire وعينينًا سود : 88^a, l. 14.

ع

عبر *ʿabra* = class. عِبْرَة «poussière» et «matière en poudre». Avec le sens de «poussière», le mot se retrouve dans l'Ouest oranais (Nedroma, ruraux de l'arrondissement de Tlemcen), dans les parlers de tout le Sud, dans la province de Constantine, en maltais et dans le Nord tunisien (cf. *T.M.G.*, p. 45, l. 8). A Tlemcen on a *ʿobra* qui représente peut-être عِبْرَة (comp. *ʿubre* dans l'Iraq ap. MEISSNER, *Neuar. Gesch.*

Iraq, p. 135; *γobra* ap. WEISSBACH, *I.A.*, p. 170, l. 12). — Dans d'autres parlers algériens (Alger, Cheliff, majorité du Tell oranais) *γabra* est seulement « matière en poudre »; et « poussière » est *γ^obār* عُبَار. Mais à Tanger, *γ^obār* عُبَار est seulement « fumier d'engrais » (tandis que *zbel* زبل est « ordures ménagères »); cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 336, sub *estiercol*; *Salūat el-'anfās*, II, p. 252, l. 16; de même dans tout le Sud algérien (fréquemment dans les parlers sahariens *q^obār*), dans la plupart des parlers du Nord constantinois, chez les ruraux de l'arrondissement de Tlemcen, à Nedroma, dans le Nord tunisien (cf. BEAUSSIER, p. 467; *Dalil*, n° 4, p. 4., 11). Vraisemblablement il faut considérer *γ^obār* « fumier » comme un euphémisme.

γḥābār عُبَابِر « flots de poussière » est le pluriel d'un singulier عُبَار inusité à Tanger, mais courant chez les ruraux et bédouins d'Algérie « tourbillon de poussière »; cf. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 309, dernière ligne; comp. BEAUSSIER, p. 467. — *γḥābār* est aussi à Tanger le pluriel de *γabbāra* « couvre-selle en étoffe de couleur »; mais il est moins fréquent dans ce sens que *γābbārāt*.

غَدَّ *γudda* غَدَّة « dépit, mécontentement »: *tōllat fiġa yāh^a-l-γudda khīra* « Il m'a causé un vif mécontentement »; le pluriel *γdāid* est aussi très courant dans le même sens. — *γaddēd* (11^e forme) « causer du dépit »; *γyaddēd* « ressentir du dépit »; comp. class. أَعْدَّ = عَضِب. — Le mot *γudda* et ses dénominatifs se retrouvent avec les sens précités à Tlemcen: *γmā ḥlīā-l-γudda* « Il m'a fait de la peine ». Je ne connais pas cet emploi de *γudda* ailleurs en Algérie; cependant à Alger, dans le langage des femmes, *γudda* apparaît avec un sens voisin, celui de « souffrance »: *nhār-ēl-γūm ḡmēl-l-γudda* « Cette journée-ci est pénible » (par exemple à cause de la forte chaleur). Il faut aussi citer également en Oranie l'expression *mērr* (bédouins *mōrr*) *kēl-γudda*, ou *mērr ḡyōddēd* « extrêmement amer ».

غَدَّر *γēddēr* « épaissir un liquide, le saturer d'une substance; imprégner un solide de liquide; remplir un vase jusqu'au bord ». Comp. *Salūat el-'anfās*, III, p. 108, l. 6: سَقَانِي كَاسَا مَغْدَرَةً اِي مَلْوَةِ. — Le mot apparaît avec ces sens, ou avec des sens voisins dans toute l'Algérie et dans le Nord tunisien; cf. BEAUSSIER, p. 468; SONNECK, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 79; ainsi à Tlemcen, *qāḥya myaddra* « du café très fort »; à Constantine, *ḥōḥra myaddra* « une purée d'absinthe »; à Alger, *mγaddēr* « complètement ivre ».

(plein) » et dans le dicton : *ūa-lḥsūm ḡāddro kūlo ubéddro* « Si pendant les sept jours de ḥusūm la pluie tombe abondamment, mangez et même gaspillez (بَدِّرُوا) » (car l'année sera bonne et il n'y a pas à économiser la nourriture). On comparera aussi certains sens de l'andalou ap. DOZY, II, p. 202; et en maltais *ḡaddar* « submerger », *myaddar* « submergé » ap. FALZON, p. 294, 525. — Il est vraisemblable que dans ces diverses acceptions, غَدْر est étymologiquement dénomiatif de غَدِير : « remplir comme un غَدِير; rendre épais comme l'eau d'un غَدِير ».

غَدَن *ḡuddān* غَدَان « grosses figues noires » (collectif), subst. fém.; nom d'unité *ḡuddāna*; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 149, sub *breva*; *Recueil de Mémoires de l'École des lettres d'Alger*, p. 203, note 1; *Arch. Mar.*, XVII, p. 201. — Le mot qui n'est pas donné par BEAUSSIER est courant à Tlemcen (masc.); il est par contre inconnu à Alger et Constantine. HOEST (*Nachrichten von Marokos*, p. 304) donne غَدَانِي qui n'est pas connu à Tanger, mais doit être identique à *ḡuddāni*, usité au lieu de *ḡuddān* dans divers parlers oranais (par exemple chez les Ulād Bṛāhīm). — Le mot غَدَان apparaît déjà chez les auteurs marocains du moyen âge avec le sens de « variété de figue »; cf. HOUDAS, *Monographie de Mequinez*, p. 10, note 2.

غَدُو *ḡdā* غَدَا « aller, partir » n'est pas usité à Tanger, non plus que dans les villes algériennes. En Algérie, il n'appartient qu'à certains parlers ruraux et bédouins. — De même le participe *ḡādi*, féminin *ḡādīa* ou *ḡāda*, pl. *ḡādīyān* « allant », est très peu employé à Tanger pour former le futur « immédiat » périphrastique, comparable à celui que le français obtient avec le présent du verbe « aller » suivi d'un verbe à l'infinitif. C'est *māṣī* (cf. *infra*, p. 467) qui joue surtout ce rôle à Tanger; et *ḡādi* appartient proprement à d'autres parlers marocains (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 17, note 2; MARCHAND, ap. *J.A.*, Nov.-Déc., 1905, p. 469; fréquent ap. SOCIN, *Mar.*; comp. غَدِيَ « devenir » en omāni ap. REINHARDT, p. 134, note 1).

ḡodda غَدَا « demain » comme à Tlemcen, à Nedroma, à Alger, à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Terte*, p. 17. l. 9, *ḡaddi*), tandis que chez les ruraux et bédouins d'Algérie et à Constantine on a *ḡodḡa*, *ḡudḡa* ou *ḡdā* (Tunis *ḡudḡa*, cf. STUMME, *T.G.*, p. 174); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 184. — « Après-demain » est *ḡaṣṣ-d-ḡodda*; dans le langage des femmes on entend aussi *ḡūṣ-ḡodda*, *ḡoṣ-ḡodda*, qu'il me paraît impossible d'expli-

quer par une déformation de *ḥar^ad γōdda*. Il faut rapprocher ces formes du *bātāγōdd* de Souk-Ahras qui a le même sens, et songer probablement à *بأخر غدا* (cf. sur *بأخر* «après» BROCKELMANN, *Grundriss*, I, 499, 665 et les références). — *llā-γōdda* «le lendemain»; comp. MEISSNER, *Geschichten aus Tanger, passim*; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 282, sub *dia* *الآغدا*; à Mogador, *illā-γad*, ap. SOCIN, *Mar.*, p. 16, note 59. Cette expression énigmatique a un équivalent en Algérie dans le *llāyda* «le lendemain» de la plaine du Cheliff et de Teniet el-hadd (peut-être aussi ailleurs). Peut-être un des *l* représente-t-il la préposition *l* et l'autre l'article (comp. Sud algérois *liḷqudua* = *للغدوة*, ap. KAMPFFMEYER, *Südalger. Studien*, I, l. 3; p. 228, l. 1); à Nedroma «le lendemain» est, avec la préposition *على*, *lā-γōduā*.

غرب γrōḥ «se coucher» en parlant du soleil. Ce verbe est très peu usité en Algérie; on emploie généralement chez les ruraux et les bédouins *tm̄ssa* ou *dr̄ḡg*, et dans les villes *tāḥ*, *γāb* (ainsi à Alger, Tlemcen, Constantine). — A la 1^{re} forme, *γārroḥ* est non pas «se coucher», mais «incliner vers le couchant» en parlant du soleil; de même dans les départements d'Alger et d'Oran. Il est remarquable qu'à Tanger *γrōḥ*, *γārroḥ*, et *māγrōḥ* ont un *r* non emphatique, tandis que *γarḥ* «Maroc» et *myārḥi*, pl. *myārḥa* «marocain» ont un *r* emphatique.

māγrōḥ *مغرب* : 1° «coucher du soleil»; 2° «prière du coucher du soleil», est féminin à Tanger, comme à Tlemcen et à Mogador (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 48, l. 11): *qārḥāḥī ḥmāγrōḥ* «Le coucher du soleil est proche»; *dd'nḥī ḥmāγrōḥ* «L'appel à la prière du couchant a retenti». Au contraire à Alger, Constantine et chez les ruraux et bédouins d'Algérie *مغرب* est masculin. A Nedroma le mot est de genre commun comme en Égypte (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 126 *in princ.*). — Je crois, en tangérois et en tlemcenien comme en égyptien, à l'influence analogique de *العشاء* (cf. *supra*, p. 384), qui dès l'époque la plus ancienne est associée à *المغرب* dans un *تغليب* bien connu *العشائآن المغرب*. Bien que le prophète se soit élevé contre cette dénomination (BUḤĀRĪ, *Maḥāqit*, n° 19), l'emploi courant s'en est maintenu dans la langue du droit musulman.

حصر γrōḥs «planter»; dans tous les mots de classique $\sqrt{\text{حصر}}$ le *s* final est passé à *ḥ* à Tanger; à la 1^{re} forme *γārroḥs* signifie «enfoncer» (un clou, un couteau) et «enfiler les petits morceaux de viande» qui forment le *k̄f.ḥa* dans la hrochette appelée *mōγroḥs*; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 109,

sub *asado* et *asador*. Dans ce sens, غرس était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, sub *figere*, p. 389) mais est inconnu en Algérie.

γῶρσα, pl. γῶρσ et γῶρσε غرصة, غرصى. «jardin potager et fruitier attenant généralement à une petite maison de campagne»: pour le sens du mot dans d'autres régions du Nord marocain, cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 295; XVII, p. 189. La forme masculine γῶρσ (comp. *Geogr. arab.*, IV, p. 308, غرس = *hortus*) existe à Tlemcen. — Quant au mot *arṣa*, pl. *arāṣe*, qui est employé dans ce sens ou avec un sens voisin dans d'autres parlers marocains (cf. DOUTTÉ, ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 204, note 3; *Houwāra*, p. 74, l. 21), il est inusité à Tanger. Malgré que la dissimilation γ-r > r soit possible (comp. *supra*, p. 397, r < غير; selḥa *arq* < غرق, ap. STUMME, *Taz.*, p. 245), j'hésite à voir dans *arṣa*, comme on l'a maintes fois proposé, une modification phonétique de γῶρσα. Le sens classique de عرصة «espace non bâti attenant à une maison» (et *hinc forum, campus* ap. *Geogr. arab.*, IV, p. 298) peut très bien expliquer le sens dialectal maghribin de «jardin». Ce sens se retrouve, en Algérie, à Tlemcen (comp. *Bustān*, p. 145, 272), à Nedroma, et dans la Mitidja où le mot désigne spécialement une «orangerie»; et عرصة «jardin» a reçu droit de cité dans la langue écrite des auteurs marocains modernes (par exemple: *Naṣr el-Maḥānī*, I, 30, l. 23; *Dauḥat eu-Nāṣir*, p. 38, l. 2). Il semble que عرصة «jardin» se retrouve en Arabie (cf. SOCIN, *Divān*, III, p. 290); dans l'Oḡmān, c'est le mot habituel pour «place du marché» (cf. REINHARDT, p. 101, l. 20; p. 199, l. 2; p. 330, l. 4 etc.). — En Algérie, dans les provinces d'Alger et de Constantine, le mot *arṣa* a de tout autres sens: chez les citadins «colonne»; chez les ruraux aussi «pied de cactus»; cf. Dozy, II, p. 111.

غرط *hyārt* «en face de»; c'est بغير où *d* final est toujours prononcé *t* sourd; nous avons affaire vraisemblablement à un apport andalou (cf. Pedro DE ALCALA, p. 248, l. 5, *garād* «en frente») pour cette préposition marocaine caractéristique, complètement inconnue en Algérie.

غرق *γrāq*, fut. *ḡrāq*, «se noyer» est commun en maghribin; mais *γurq* «profondeur», *γūrḡq* «profond». n'apparaissent en Algérie, à ma connaissance, qu'à Nedroma. Ils se retrouvent par contre à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 174), au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 314, FR. MARIE BERNARD, p. 213) et غريق «profond» se rencontre aussi en Arabie (cf. SOCIN, *Divān*, III, p. 296); comp., pour la langue du

moyen âge, Dozr, II, p. 209. — A la 1^{re} forme, *γarrōq* «noyer, submerger, inonder» et «creuser profondément» s'entend très souvent avec un *r* non emphatique; *myárrōq b'lmāl* «très riche»; *myárrōq bēddēn* «accablé de dettes»; — aussi fréquemment *r* non emphatique dans *γarrīqā* «une fondrière» et aussi «une grosse somme d'argent» qui est inconnu en Algérie.

غش *γāšš*, fut. *iγušš*, «tromper», surtout «tricher au jeu»; aussi, en parlant de l'âne et du mulet, «marcher paresseusement». — *γušš* «tricherie»; *γāššāš* «tricheur», aussi «paresseux et lent» en parlant de l'âne. Ces acceptions de la racine **غش** se retrouvent en Oranie (chez les ruraux et bédouins *moγšāš* «tricheur» et «paresseux» [âne], dans ce dernier sens ayant pour équivalents: *hāggār* dans le Sud algérois, *mekkār* dans la province de Constantine et le Nord tunisien). Mais à Alger et Constantine, cette racine a un tout autre sens: *γušš* est «dépit, irritation»; *γōššēš* «causer du dépit»; *tyōššēš* «ressentir du dépit». A Tunis, les deux sens de la racine **غش** apparaissent côte à côte dans *γāššāš* «faiseur de dupes» (STUMME, *T.G.*, p. 55, § 64), *γušš* «dépit» (*ibid.*, § 44), *γāššēš* «causer du dépit» (*ibid.*, p. 24 *in fine*, § 26); comp. aussi la formation secondaire de Tripoli: *tmaγšēš* «ressentir de l'irritation», ap. STUMME, *M.G.T.*, p. 49, l. 35.

غدر *γdār*, fut. *iγdār*, «tromper, trahir»; *γdār* «trahison», *γāddār* «traître»; le *d* de classique **غدر** est toujours devenu *d* emphatique à Tanger.

غلب *γlōb* «vaincre»; à la 1^{re} forme se construit avec un complément direct. — *γollōb* à la 1^{re} forme se construit avec *ʿlā* et marque une nuance un peu différente: «prendre complètement l'avantage sur quelqu'un plus faible que soi»; peut-être faut-il l'expliquer par un ancien passif **غلب**; peut-être plutôt par une 1^{re} forme dialectale employée dans le sens de la 5^e (**غلب على**, cf. *Ulād Byāhīm*, p. 92; p. 93, note 1); mais la 5^e forme *γollōb* est aussi usitée à Tanger, construite avec *ʿlā* dans le sens de «chercher à prendre l'avantage sur quelqu'un».

γulḥa غلبة; *γolḥa* de la chanson, p. 113, l. 16, avec la vocalisation *o* de la voyelle de la première syllabe, constitue une imitation ironique de la prononciation juive. Le mot combine au Maroc comme en Algérie les deux sens de «victoire, avantage» et de «défaite, accablement» (comp. BEAUSSIER, p. 478), c'est-à-dire «un triomphe gagné» et «un

triomphe subi» : *ʕllāh-ep-dǧīna m-n-γūlbēd-zzmañ uγūlbēt-ʕr-zāl* «Que Dieu nous préserve du triomphe gagné sur nous par les hommes, et du triomphe gagné par le sort». La *γūlḥa* est attribuée aux hommes et au temps, et pour eux c'est une victoire; pour ceux qui prient Dieu de les en préserver, c'est une défaite.

غلق *γloq*, fut. *ʕǧloq*, à côté du sens de «fermer, boucher», a le sens de «manger beaucoup» c'est-à-dire «se boucher le ventre»; *γālqā*, pl. *γālqāʕ* «une bonne ventrée» (synonyme *ḥʕ-nāia*). — *γāllāq* *غلاق* et *γlǧiqe* *غلاقق* «goinfre»; comp. DOUTTÉ, ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 215, note 3. — On emploie dans ce sens à Tlemcen et à Alger au lieu de *γloq* la 11^e forme *γālloq*.

غيش *γambēš* «se voiler, se couvrir du ḥāik» en parlant des femmes; on peut songer à un développement quadrilitère avec insertion de la nasale *u* (*γambēš* < *γanḥēš*) de $\sqrt{\text{غيش}}$, comme *uγāubēš* «renfrogné» en est un autre développement avec insertion de la semi-voyelle *u*. Mais il est également admissible de chercher au mot une origine étrangère, et de le considérer comme un dénominatif provenant d'un substantif roman inconnu aujourd'hui au dialecte. Ce nom roman peut être, soit l'ancien castillan *gambax*, soit l'ancien castillan *gambux*. C'est au premier qu'on rapporte généralement l'arabe *غنباز*, connu aujourd'hui encore de divers parlers orientaux, et attesté chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. DOZY, *Suppl.*, II, 228; *Noms de Vêtements*, p. 324; SIMONET, *Glosario*, p. 250, 251; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 616). Le mot, là où il a été signalé jusqu'ici, désigne toujours un vêtement d'homme; mais il semble difficile de ne pas considérer comme une variante phonétique de *غنباز* le *γāmbūz* qui apparaît dans le Sud algérois, dans le Sud constantinois, dans le Nord tunisien (et probablement ailleurs) avec le sens de «voile de femme»; verbe dénominatif, *γāmbez* «se voiler». Quant à *gambux*, il ne semble pas avoir été emprunté par les parlers arabes occidentaux; mais la variante *cambux* était passée en andalou et dans les parlers maghribins dès le moyen âge sous la forme *كندبوش* (cf. DOZY, II, p. 491, 492; *Noms de Vêtements*, p. 390; DOZY et ENGELMANN, p. 245, 246; SIMONET, *Glosario*, p. 80, 81); *kembūš* se trouve aujourd'hui encore dans divers parlers algériens avec le sens de «pièce de mousseline dont les hommes s'entourent le cou et la tête, et se voilent au besoin le bas de la face» (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 480); mais à Tanger et ailleurs au Maroc, le

kembūs est un vêtement de femme; c'est le «voile de la mariée» comme en Andalousie (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 813, sub *velo*; Pedro DE ALCALA, p. 102, l. 35, sub *antifaz*; *Arch. Mar.*, II, p. 71, donnent *kambuž* pour el-Qsar el-Kbir).

𐤎𐤓 *γāmd* «fourreau» est moins employé à Tanger que *γ'lāf* (sur les autres mots pour «fourreau», au Maroc, cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 224). Très souvent, le mot sonne avec *d* final réduit *γām^d*, ou même *γām*, *d* final étant complètement tombé. Je n'ai jamais entendu le pluriel, et ce n'est que sur interrogation qu'on m'a donné pêle-mêle *γmāda*, *γmād*, *γmādāt*.

غنى *γānēn* غانى construit avec un complément direct «contredire quelqu'un, ergoter avec quelqu'un»; participe actif *mγānēn*; nom d'action *mγānna* (مغانة). Cette III^e forme dialectale de غنى a le même schème dans la plupart des dialectes algériens; déjà elle apparaissait en andalou avec le dédoublement de la deuxième radicale (cf. *Voc.*, p. 313, sub *contendere de pari*). — A la VI^e forme, *ḡyānēn* «se contredire réciproquement»; aussi, construit avec *mā* «s'entêter dans la contradiction vis-à-vis de quelqu'un».

غنیش Cf. غنیش.

غانچو *γančɔ*, pl. *γnāčɔ*, «crochet». Le mot est inconnu à Tlemcen et dans la plus grande partie du Tell oranais; on n'y emploie dans le sens de «crochet» que *mūḥūf*; à Alger on a *γančɔ* «crochet», pl. *γančɔḡūf*; à Constantine *γānčɔ*, pl. *γūānčɔḡ*; à Tunis *γānču* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 175); dans quelques localités du Sud oranais, *gānšɔ* «crochet de boucherie»; espagnol *gancho*, italien *gancio*.

غنص *γunšū*, pl. *γnoš*, *γnāšɔ* et *γunšāt* غنصة, غنص, غنصی, غنصی «trémie de moulin». LERCHUNDI, *Voc.*, p. 789, sub *tolva*, donne غنسة, pl. غوانس. Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; chez les bédouins d'Oranie, *γansa*, pl. *γnāis*, est «un vieux morceau d'étoffe de tente».

غنى *γnā* غناء «chant», tandis que *γunja*, pl. *γunjāt*, dimin. *γniya*, est «chanson»; de même à Alger et en maltais (*γana* [ana] et *γanja* [anja]; cf. ILG-STUMME, n° 4; FALZON, p. 527); tandis qu'à Tlemcen «chant» est *γ^ena*, mais «chanson» *γūmmāja* qui se retrouve dans divers parlers ruraux du Tell oranais, algérois, constantinois. Dans les dialectes orientaux,

ce sont des formes à troisième radicale *y*, et non *ḡ*, qui semblent prédominer; cf. SPIRO, *Voc.*, غنوة «chanson»; غناوة «chanson», ap. SOGIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 297; aussi en Libye *yeunāye* «chanson», ap. HARTMANN, *Lieder aus Libyschen Wüste*; *yunnāyīe* ap. DALMAN, *Paläst. Diwān*, p. XXII, note 2; *yināyīe* ap. BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 54 *in medio*.

غوث *ḡūṭ* est le mot habituel à Tanger pour «crier»; *ḡout* et *ḡūā* «action de crier»; *ḡouta*, pl. *ḡoutāt*, «cri». Le mot est peu usité en Oranie (cf. sur la métathèse possible *touḡoḡ* < غوث, *Dialecte de Tlemcen*, p. 74). A Alger et à Constantine, il est connu dans le sens de «appeler au secours».

غیر Cf. عیر.

غیص *ḡēs* ou *ḡēs*, pl. emphatique *ḡēsāt* «boue»; *ḡēsā*, pl. *ḡēsāt* «bourbier»; comp. DOZY, II, p. 231; *ḡēs* «s'enfoncer dans la boue». Le mot est inconnu à Alger; il est peu employé à Tlemcen, mais courant à Nedroma et chez certains ruraux et bédouins d'Oranie: *ḡēs* (avec *s*; chez les *ḡmūr*, *ḡēs* avec *q* = *ḡ* suivant la phonétique du parler de cette tribu).

غیط *ḡītā*, pl. *ḡītāt* rarement *ḡīt* ou *ḡīte* «sorte de clarinette» cf. *supra*, p. 152, note 3. Ce mot appartenait à la langue d'Andalousie et se rencontre déjà chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. DOZY, II, p. 235). Mais l'origine romane qu'on lui assigne généralement (cf. DOZY, *loc. cit.*; SIMONET, *Glosario*, p. 138) est contestable, en présence du turc *غیدا* (cf. BARBIER DE MEYNARD, *Dictionnaire*, II, p. 392) qui a le même sens. Au reste, le mot apparaît aussi avec le sens de «cornemuse» sur toute une partie du domaine slave (polonais, petit russe, bulgare, serbe). Pour décider s'il y a emprunt et dans quel sens, ou si la ressemblance de *غیطة* et *غیدا* est fortuite, il faudrait d'abord connaître l'histoire du mot dans chacune des langues où il se trouve. Quelle est l'époque la plus ancienne à laquelle *غیدا* est attesté en turc? Je l'ignore. — Le mot est aujourd'hui connu dans presque tout le Maghreb: avec réduction de la diphtongue à Tunis *ḡētā* (STUMME, *Neue Tunisische Sammlungen*, p. 120, n° 30), comme à Constantine, à Rabāt *ḡēta* (FISCHER, *Z. Wortton*, p. 284); avec un *a* long *ḡāitā*, pl. *ḡāitāt*, en Oranie et dans la province d'Alger. Dans cer-

tains parlars du Sud constantinois, on emploie pour désigner l'instrument non pas *ḡēlā* mais *zūrna*, pl. *zūrūn* (cf. Dozy, I, p. 589 et 831, *صرنا*); dans le Tell constantinois, les deux mots sont usuels.

De là à Tanger *ḡēlāt* «jouer de la clarinette»; *ḡēlāt*, pl. *ḡēlātā* غَيْطَات «joueur de clarinette» (en Oranie plutôt *ḡūlāt*); et *ṭāḡēlāt* طَاعِيَات «métier de joueur de clarinette» (formation berbère qui ne prend jamais l'article).

ف

فأل Cf. فآل et فول.

فت *f̣ṭa*, pl. *f̣ṭūṭa*, فتّة فتاوت «miette de pain» est moins usité à Tanger que le diminutif *f̣ṭūṭa*, pl. *f̣ṭūṭāṭ*. En Algérie on emploie *f̣ṭāta*, collectif *f̣ṭāt*; à Alger, pl. *f̣ṭāṭ*, diminutif *f̣ṭūṭa*; à Tlemcen, pl. *f̣ṭāṭ*, diminutif *f̣ṭūṭa*. — Dans le langage des femmes, le pluriel du diminutif, *f̣ṭūṭāṭ*, désigne à Tanger «les petits orphelins de père restés à la charge de leur mère»; à Tlemcen dans le même sens *f̣ṭūṭāṭ*.

فتش *f̣ṭš* : 1° construit avec *lā* «chercher»; 2° construit avec un complément direct «fouiller quelqu'un ou quelque chose» (comp. *Houwāra*, p. 72, l. 20). — La 1^{re} forme n'est employée à ma connaissance en Algérie que dans les dialectes juifs de Tlemcen et d'Alger; dans le premier, فتش apparaît généralement sous la forme *f̣ḷš* avec un changement de sourde *ṭ* > sonore *d* dont je ne vois pas la cause; dans le deuxième de ces dialectes (Alger-juif), le verbe a subi une autre altération; le groupe *tš* dans les formes de la conjugaison où il y a contact immédiat de ces deux consonnes ayant donné *čč* (*tč*) (de même en maltais, cf. STUMME, *M. St.*, p. 19, l. 20; ILG-STUMME, n° 120), une formation secondaire *f̣čč* (*f̣čč*) s'est généralisée, avec une conjugaison normale de verbe sourd *f̣ččṭ*, *f̣ččṭina*, etc. (étudié dans le détail par M. COHEN, p. 187). — Partout ailleurs en Algérie, c'est la 1^{re} forme *f̣ṭš* (aussi employée à Tanger) qui est seule usitée.

فدل *f̣ḍl* est à Tanger comme dans toute l'Algérie le terme consacré pour «rouler le coussouss» (comp. MAQQARĪ, II, p. 204, l. 19); aussi «rouler la ficelle de chanvre».

f̣ṭla, pl. *f̣ṭlāṭ* ou *f̣ṭālī* فتلّة فتالي «une aiguillée (par exemple de fil poissé de savetier)»: «un bout de corde» (*f̣ṭla-d-ṭq̣onnēh*); cf. BEAUS-

SIER, p. 490; et pour Tunis, CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 244, note 4; aussi pour l'Égypte, SPIRO, *Voc.*, p. 444.

فدى *fdā*, fut. *ʿifdi*, avec complément direct «délivrer quelqu'un en payant sa rançon»; 2° «remplacer quelque chose à quelqu'un, l'indemniser de sa perte»; le mot désignant l'objet remplacé est complément direct, et le mot désignant le bénéficiaire de l'indemnité, complément indirect précédé de *l*: *nəfdiḥa-lek* «Je te la remplacerai»; 3° «revaloir à quelqu'un quelque chose», soit en bien (dans ce cas le mot désignant la personne est complément indirect précédé de *l*), soit en mal (dans ce cas le mot désignant la personne est complément indirect précédé de *mən*): *nəfdilek ʾlḥēir ʾlḡ-qqēti frʾa* «Je te revaudrai le bien que tu m'as fait»; *nəfdi-mʾnnek ʾlḥāil udḡdid* «Je te revaudrai tes méchancetés présentes et passées»; connu aussi à Tlemcen avec la même construction. — *ʿifda* à la VIII^e forme dialectale «être racheté, être remplacé».

fēdiya فدية «rachat des châtiments de l'au-delà»; ce mot désigne la curieuse cérémonie, dans laquelle l'individu vivant simule ses propres funérailles; il est lavé, enseveli dans le linceul qu'il s'est préparé; des ṭolbas l'entourent, récitant les passages du Coran qu'on récite auprès des morts; la *fēdiya* se termine par une distribution d'aumônes. Cette cérémonie est connue aussi dans certaines régions de l'Algérie où on la nomme *fēduya*.

فرج *fārrūž*, pl. *frārūž* فَرَج, فرارج «coq». Le mot avait déjà ce sens en andalou (PEDRO DE ALCALA, p. 259, *farrūch*, l. 34, à côté de *dīq*, l. 35; *Hadāiq*, cah. 28, p. 8, l. 3; cah. 29, p. 8, l. 3). Il existe dans ce sens à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 87), à Rabāt (cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 282), et, en Algérie, à Tlemcen, à Nedroma, dans le Sud algérois, sur les hauts plateaux constantinois. Chez les ruraux du Tell, «coq» est suivant les régions *dik* ou *sērdūk*; et à Tunis, Alger, Constantine et Malte, «coq» est *serdūk*, et *farrūž* (*farrūğ*) est «cochet».

فرج *fʾrčāḥ* «écraser, assommer, rompre»; de même à Alger *ferčāḥ* «écraser, bossuer»; à Tlemcen *fērtoḥ* «assommer; battre le linge à tour de bras» (avec *t* non emphatique; mais écrit فَرَج ap. *Bustan*, p. 232 *in fine*); ailleurs en Algérie فَرَج (aussi libyque «frapper à la tête», ap. HARTMANN, *L.W.*, p. 203, l. 6, 9), فَج (aussi palestinien, ap. LITTMANN,

Ar. tales, p. 245, l. 22; p. 246, l. 2), فرج, فرخ; cf. BEAUSSIER, p. 491, 506, 495, 497; comp. Pedro DE ALCALA, *mufardah*, sub *quebrantado*, p. 363, l. 4; *Vocabulista*, فرخ, p. 237, sub *alidere*. — Je crois à une copénétration des racines فدخ, فدخ, فدخ.

فرح *fāḥ* : 1° «joie»; 2° «fête de famille»; pl. *frāḥ*; c'est une fête pour une circoncision, pour une naissance et aussi pour un mariage; de même aujourd'hui en Algérie, en Tunisie, en Égypte et en Syrie (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 17, l. 14; NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 17, note 10; p. 18, note 21; LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 29). Ce sens est déjà attesté chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. DOZY, II, p. 249). — Dans le Sud de l'Arabie, le mot désigne spécialement une fête autre qu'un mariage (cf. LANDBERG, *Dabina*, p. 860, note 4). Sur la forme maghribine du mot *fāḥ* en regard de classique فَرَح (déjà andalou; cf. Pedro DE ALCALA, p. 263, l. 24; aussi maltais; cf. FALZON, p. 72), cf. *Ulād Brāhīm*, p. 62, 63.

فرخ 1° : *farḥ*, pl. *frāḥ*, «petit d'oiseau»; et surtout «pigeonneau» (comp. DOZY, II, p. 249); de même à Alger et à Tlemcen. Chez les Jbāla le mot s'appliquerait aussi aux petits des quadrupèdes comme il est courant dans divers parlars modernes (Malte, Palestine, Mésopotamie, Iraq); mais il n'en est pas ainsi à Tanger, non plus qu'en Algérie. Le diminutif est *frīḥ*, pl. *frīḥāt*; *frīḥ-ṭ-ṣṣbāḥ* «le point du jour» (mot à mot «le jeune oiseau du matin»; comp. *supra*, *čučo*, sub *چوچو*). 2° *fāḥ*, pl. *frāḥ* ou *frōḥa*, avec *r* emphatique, «jeune garçon solide et turbulent»; aussi «jeune mulet solide»; l'emphase du *r*, quand le mot a ce sens, a probablement un principe psychologique. La distinction des sens suivant la prononciation de *r* se retrouve en Algérie, à Tlemcen : *ferḥ* «petit d'oiseau, pigeonneau», pl. *frāḥ*; *fāḥ* «bâtard, polisson», pl. *frōḥa*. Elle existe vraisemblablement ailleurs, quoique non signalée encore. Généralement le mot apparaît avec *r* non emphatique (cependant il a *r* emphatique dans certains parlars ruraux d'Oranie); il a chez les citadins le pluriel *frāḥ*, chez les ruraux et bédouins le pluriel *frōḥa*; parfois les deux pluriels coexistent, mais marquent une distinction de sens : ainsi dans la plaine du Cheliff *frāḥ* «oisillons», *frōḥa* «bâtards, polissons». — Quant au sens de «bâtard» pour فرخ, il est inconnu à Tanger. Il se rencontre un peu partout en Algérie et dans le Nord tunisien. Au Souf *forḥ*, pl. *frōḥa*, signifie «pédéraste passif». On comparera pour ces sens défavorables l'andalou فرخ زنا

(DOZY, II, p. 249), l'omāni *fr̥ḥa* « femme de mauvaise vie » (REINHARDT, § 386) et فرخ « enfant trouvé » ap. KREMER, *Beiträge z. arab. Lexicographie*, II, p. 26; HARTMANN, *L.W.*, p. 125, l. 8 et suiv.

فردى *fēr̥di*, pl. *fr̥āda* فردى « un objet dans une paire ou dans une collection » s'emploie avec les substantifs dont le nom d'unité est masculin : *fēr̥di d'hlā'ōl* « un bracelet de pied d'une paire »; *f'r̥di dd̥bālēž* (ذالديج) « un bracelet de poignet d'une paire »; *f'r̥di dlūṭār* « une corde d'instrument à cordes » (noms d'unité *hālḥāl*, *dēblēž*, *ūṭār*); mais avec les substantifs dont le nom d'unité est féminin, on emploie *f'r̥dīa* : *f'r̥dīa f'sšōbbāt* « un des deux souliers de la paire »; *fēr̥dīa dēṭqāšār* « une des deux chaussettes de la paire »; *f'r̥dīa d'lqūāqōḥ* « une des deux galoches de la paire » (nom d'unité : *f'sbāṭā*, *f'qšēra*, *qāuqāḥa*). Cette distinction est inconnue en Algérie où l'on emploie indistinctement dans tous les cas *fēr̥da*; cf. *supra*, p. 352, sub *صبا*.

فروز *fēr̥z* : 1° « différence » : *qqā-lfēr̥z* « Il a fait la différence »; 2° pl. *fr̥ūz* فروز « levée de terre qui sépare les bassins des salines »; cf. *Arch. Mar.*, V, p. 278; 3° pl. *id.* « couture qui réunit dans la babouche le quartier d'arrière à l'empeigne » (en Algérie *udēn*, *udēn* = اذن); 4° « lisière de drap »; dans ce sens le mot est connu (peu employé) à Tlemcen (à Constantine et à Alger on dit *fēs̥ša*, pl. *fēs̥š*, sur lequel cf. SIMONET, *Glossario*, p. 199, 200). Dans ce sens, le mot *fēr̥z* semble bien identique avec le *šellā lferuzan* « franges » (STUMME, *Taz.*, p. 198) que SCHUCHARDT propose de rapporter au vieil espagnol *freso* (*W.Z.K.M.*, XXII, p. 357, note 1). Mais le classique $\sqrt{\text{فروز}}$ dans sa double origine doit être pris en considération (فروز sémitique et فروز dénomiatif de فروز = persan *پروز*; remarquer surtout le classique *ثوب مفروز* ou *ثوب مفروز*; cf. *Tāğ*, IV, p. 66 *in fine*; KREMER, *Beiträge z. ar. Lexic.*, II, p. 28). Il faut rapprocher aussi *ferz* « raie sur le canon du fusil », ap. SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 298.

فرش *fār̥r̥š* : 1° « étendre un tapis à terre » se construit de deux façons : *fār̥r̥š-lbūt hētīlāl's* et *fār̥r̥š-tīlālēs f'lbūt* « Il a étendu les tapis sur le sol de la chambre »; de même à Tlemcen; 2° « paver un sol de carreaux de tuiles, de briques; l'enduire d'une couche de mortier »; connu dans ce sens à Alger, Constantine, Tunis (*ferr̥r̥š* avec *r* non emphatique); à Tlemcen on emploie *dfor* *ضفر*.

fār̥ša, pl. *fār̥šāt* فرشة « couche de briques; lit de mortier ».

فرشك *frišk* «fraicheur», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 365, sub *fresco*; connu aussi dans les villes d'Algérie; espagnol *fresco*.

فراصطيرو *fōṛāṣṭīro*; ce nom de «étranger» (espagnol *forastero*) est donné au Maroc aux Juifs indigènes de langue arabe, par les Juifs d'origine et de langue espagnoles (*Arch. Mar.*, II, p. 240; VI, p. 144).

فرطص *fōṛṭās*, pl. *fōṛāṣ* فرطاص «teigneux» (plus teigneux que le *qirū*; cf. *infra*, p. 424). C'est un des mots caractéristiques du Maghreb, connu dans toute l'Algérie et aussi à Tunis et à Tripoli (cf. STUMME, *T.G.*, p. 175; *M.G.T.*, p. 255, § 99); aussi en mallais *fortās* «chauve» (cf. FALZON, p. 68); cf. sur ce mot *Observations sur Beaussier*, p. 462.

فرطط *fōṛṭṭ* «agiter convulsivement les ailes ou les pattes (animal éborgné)»; à Tlemcen «remuer sans cesse (enfant turbulent)»; probablement dénomiatif de فرططو, فرطيطو «papillon», mot d'origine berbère dont des équivalents variés se retrouvent dans tout le Maghreb, à Malte et au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 322; REYNIER, p. 146); mais à Tanger, le nom du papillon est *fōṛṭṭ* (avec *r* et *t* non emphatiques; peut-être par influence de *ī*; comp. *supra*, *stīto*, p. 328).

فرح *fōṛāḥ* فراح «pieds sales, ou difformes, ou démesurément grands». Je n'ai jamais entendu le mot qu'avec cette forme de pluriel. Il ne m'est connu en Algérie qu'à Nedroma; mais à Tlemcen on a avec le même sens *krāṣāḥ*, avec un singulier *kōṛfū^aḥ*, employé dans l'expression *dōṛb elkōṛfū^aḥ* «marcher vite et beaucoup».

فرن *fōṛrān*, pl. *fōṛārēn* فران, فرارن «four banal à cuire le pain»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 410, sub *horno*; FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 30, note 2; aussi employé à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 7); et à el-Qṣar (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 110). En Algérie, le mot n'est employé qu'à Tlemcen et à Nedroma. Dans l'Est de l'Oranie, à Alger, à Cherchel, à Constantine on n'emploie que *kūša* comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 52; *Observations sur Beaussier*, p. 480) qui à Tanger, comme à Tlemcen et Nedroma, est spécialement «four à chaux, four à poterie» (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 160, 161, sub *calera*; à Tripoli, *kūša* est «fournaise»; cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 251, l. 2) et aussi «charbonnière» (chez les ruraux du Tell oranais et algérois *fōṛēna*). A Tetouan *fōṛrān* est aussi bien «four à poterie» que «four à pain», et *kūša* est «fournée de poterie» (JOLY, *Arch. Mar.*,

VIII, p. 269, 270). — Le mot *فَرَان* est passé dans la langue écrite des auteurs marocains modernes avec la signification de four (cf. *Salwat el-'anfās*, II, 59, l. 10 et 11 qui emploie pêle-mêle *فَرَان* avec la signification de «four», avec celle de «patron de-four» et le pluriel *افران* du *فُر* de la vieille langue). — Dans le Sud marocain, c'est le curieux équivalent *ḥabbāz* qui est employé dans le sens de «four»; cf. *Houwāra*, p. 17, y. — «Patron de four» est à Tanger *m'allēm d'lf'f'f'ān* et non *frāni* comme à Rabāt (cf. FISCHER, *loc. cit.*). — *تَفْرَانْت* *tāf'f'f'ānt* «métier de patron de four» est une formation berbère qui ne prend jamais l'article.

فِرْنَاچِي *fīrnāci* «chaufferie du bain maure»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 131, sub *baño*. Le mot reporte à l'andalou *فرنّاج* ou mieux au vieux castillan *fornax* (cf. SIMONET, *Glosario*, p. 228); mais la terminaison *i* fait quelque difficulté. Peut-être y a-t-il eu combinaison avec l'ethnique turc *ği* (*çi*) qui, quoique beaucoup moins fréquent en marocain qu'en algérien et en tunisien, apparaît cependant sporadiquement à Tanger (*tābzi* «artilleur»; *qāḥyāzi* «cafetier»); puis le «nom de métier» serait devenu «nom de local» comme cela s'est passé peut-être pour *فَرَان* (cf. le mot précédent). De fait, à el-Qsar, on a *furnāzi* «chauffeur de bain maure» (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 110); mais, à Tanger, on emploie dans ce sens *tēiāḥ*. — A Tlemcen, on a *fernāq* «chaufferie» et *fernāqği* ou *čaḥḥāḥ* «chauffeur»; à Alger *furnāq* et *furnāqği*; à Constantine *fernāq* et *frānqe*; à Tunis *furnāq*, *frānqe* ou *furnāqzi* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 175); à Nedroma, on a *fernak* «chaufferie», mais *ḥouyūš* «chauffeur».

فَرْتِي *fzēg* «être mouillé»; *fzāg* «humidité d'une chose mouillée»; à la n^e forme, *fēzzēg* «mouiller»; *mfēzzēg* «mouillé»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 332, sub *mojar*. Le mot, complètement inconnu dans ce sens en Algérie (*fezzeg* est «érailler une étoffe» à Tlemcen et à Alger), est sûrement d'origine berbère; il faut le rapporter au *ebzeg* «être mouillé» qui apparaît un peu partout dans les parlers berbères (BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 345; DESTAING, I, *Beni Snous*, p. 169, *ēbzī*; BIARNAY, *Ouargla*, p. 310, *bzeg*; MOTYLINSKI, *Redamès*, p. 134, *ibzeğ*, *ibzeg*; BASSET, *Loqnān berbère*, p. 229).

فَسَح *fsāḥ* «déliier, détacher, disjoindre»; passif *'f'f'sāḥ*. Le mot se retrouve avec ce sens chez les ruraux du Tell constantinois, tandis qu'à Alger

il ne s'emploie qu'au sens figuré : « rompre une association, un marché, un mariage » et aussi : « briser un enchantement » (à l'aide du *fāsūh* ou *fsūh*; cf. SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, II, 122). A Tlemcen *fsoh* est « dégager une chose d'une autre qui la recouvre » et aussi « passer (en parlant d'une couleur) »; ce dernier sens, inconnu à Tanger, se rencontre dans beaucoup de parlers algériens et dans le Nord tunisien, comme dans divers dialectes orientaux (cf. SPINO, *Voc.*, p. 455; STACE, *Voc.*, p. 61, sub *faded*). A Alger juif, *fsoh* est le mot habituel pour « effacer ».

فشفش *fššfšš* « pétiller » (en parlant d'un liquide chargé d'acide carbonique); j'ai rapporté à cette racine quadrilitère (*supra*, p. 22, l. 7) l'expression *nād fšh fššfšš* (toujours sans l'article) « Il a été pris d'une activité fébrile »; mais il est très possible qu'il faille lui assigner une tout autre origine; peut-être est-ce فاش فاش « Dans quoi donc ? Dans quoi donc ? » interrogation réciproque de gens surpris, se hâtant en désordre de rassembler leur bagage et de l'empaqueter; dans tous les cas, le mot n'a vraisemblablement rien à voir avec l'énigmatique *fšš* de SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 299.

فصل *fšāla* فصالة : 1° « coupe d'un habit »; ainsi dans toute l'Algérie; 2° « manière d'être; type » : *fšāla yāhda* « du même acabit ». — *fšāl-fšāla* ou *fšāl-ādūq-d'fšāla* « comme...; sur le même modèle que... » (cf. *supra* p. 272 et p. 299, *hāl, doqq*). Ces expressions pléonastiques sont inconnues en Algérie.

فضى *fšā*, fut. *ifšā*, « être tirée au clair, recevoir une solution définitive » (en parlant d'une affaire); *fšāq*, pl. *fšā'in* (*fšā'in*), « de loisir ». — A la 11^e forme, *fšādā* construit avec *mēn* « en avoir fini avec »; construit avec *b* « avoir fini de se servir d'une chose » (*fšādētī b'lhūdmī diālī* « As-tu fini de te servir de mon couteau ? »); construit avec un complément direct, « finir quelque chose ». Ces sens de *fšādā* se retrouvent à Fez où le verbe se construit avec la préposition *b* (cf. KAMPPMEYER, *Texte*, p. 9, l. 8; p. 15, l. 6), et sont aussi courants à Tlemcen où *fšādā* (ou *fšā* dans le même sens) se construit comme à Tanger, et avec les mêmes distinctions; ne m'est pas connu dans les départements d'Alger et de Constantine et BEAUSSIER ne l'enregistre pas.

فطر *fšera*, pl. *fšā'ir* فطيرة فطائر « espèce de gâteau sans levain, sorte de fouasse ». En Algérie, le mot désigne, à Alger, « les pains azymes » des

Juifs et une «tourte feuilletée»; à Tunis «les pains azymes» et aussi, comme à Constantine, «un beignet de pâte plus grand que le *sfenž*».

— En Orient فطيرة est aussi le nom de diverses pâtisseries; cf. Dozy, II, 268; LANDBERG, *Prov. et Dictons*, p. 125; BAUER, *Das paläst. Arab.*, p. 254; aussi pour Malte, FALZON, p. 82.

فقس *fāqqōšā*, pl. *fqāqqōš*, «sorte de brioche ronde»; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 145, sub *bollo*, en donne la composition, mais écrit فقاصة qui est, je crois, une forme inusitée à Tanger; le mot est inconnu en Algérie dans ce sens.

فقي *fqē*, pl. *fūqiān* : 1° «lettré» (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 4, note 3); 2° «maître d'école coranique (ainsi en Égypte, ap. LANE, *Modern Egyptians*, I, 74); dans ce sens, *fqēh* est usité, en Algérie, à Nedroma; mais dans le reste de l'Oranie on dit surtout *ṭālob* ou chez les ruraux *ḍerrār* (cf. sur ce mot : *Observations sur Beaussier*, p. 433, 434; il doit être usité dans certaines régions du Maroc, car les auteurs marocains modernes l'emploient; cf. *Dauhat en-Nāšir*, p. 99, l. 15). A Alger-ville, on dit aussi *ḍerrār*; dans les départements d'Alger et de Constantine, *ṭālob* ou, surtout, *šēḥ*; à Bône, on retrouve *meddeb* (مؤدّب) connu en Tunisie (cf. STUMME, *T.G.*, p. 180). Au Sénégal, le seul mot employé semble être *mrābot* (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 306; REYNIER, p. 151). — *fqē* est bien entendu le classique فقيه (cf. KAMPFMEYER, *Untersuchung. über den Ton*, I, p. 51) pour lequel la perte du *š* final est fréquente dans les dialectes arabes, égyptien, tripolitain (*fqī*, cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 309) et déjà andalou (IEN GUZMĀN, p. 37^b, l. 11; 79^b, l. 7; 51^b, l. 11 a à la fois فقيه et فقى). La forme *fqē* avec son pluriel analogique *fūqiān* et son féminin analogique *fqēia* «maîtresse d'école pour les fillettes» est inconnue en Algérie.

فأل *fāl* «augure bon ou mauvais» et «influence favorable ou défavorable sur la destinée» (sur la confusion de ces deux concepts et leur expression par un même mot, cf. DOUTTÉ, *Magie et religion*, chap. VII). La prononciation du représentant dialectal de classique فأل oscille à Tanger entre *fāl*, *fāl'* et *fall*; comp. en andalou فآل, ap. *Vocab.*, p. 263, sub *augurium*; *fill* ap. PEDRO DE ALCALA, p. 94, l. 35; en maltais *fell* ap. FALZON, p. 70. Toutefois, le mot construit avec les affixes personnels, n'apparaît que sous la forme *fāl*, notamment dans un certain nombre de dictons : *fālēk fā-arqūbēk* «Que ton mauvais augure soit pour

tes talons»; *fālo mēflūl uqāro m'hlūl* «Que son augure soit brisé et son derrière ouvert», etc. — Le redoublement dialectal de la consonne finale apparaît dans les formations verbales dénominales : *fēllēl* فَلَئَل à la 1^{re} forme construit avec *lā* «donner un augure (bon ou mauvais) à quelqu'un» et «influencer (favorablement ou défavorablement) par actes ou surtout par paroles la destinée de quelqu'un» (comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 118, sub *augurar*). — *ssfāl* (stfāl) à la x^e forme, construit avec *mēn* «considérer comme de bon augure» ou «rechercher comme d'influence favorable» des propos ou des actes d'autrui; 3^e pers. fém. sing. *ssfāllet*, 1^{re} pers. sing. *ssfāllit*, etc. La gémination de la dernière radicale, que la flexion fait apparaître dans ces formes, n'est pas, du reste, particulière au représentant dialectal de استغَالَ; elle peut affecter en tangérois d'autres x^e formes de verbes concaves (ainsi *ssqāttēt* = استقتت; *ssfāddit* = استفدت). — La 1^{re} forme *fēllēl* qui existait en andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 80, l. 4) se retrouve en Algérie, à Tlemcen, avec le même sens qu'à Tanger; le tlemcenien connaît en outre *fouuol* qui signifie : 1^o construit avec *l*, «porter chance à quelqu'un»; 2^o construit avec *lā*, «prendre bon augure de, s'assurer l'influence favorable de»; synonyme *ssfāl* (stfāl, x^e forme) construit avec *lā*. Dans la plupart des parlars algériens, on a *fouuol* (construit avec *l* ou avec *lā*) «donner un augure à» et «porter chance ou malchance à»; et *stfāl* (construit avec *mēn* ou avec *lā*) «considérer comme de bon augure» et «rechercher comme d'influence favorable»; dans le Sud algérois, on trouve *stefuol* au lieu de *stfāl*; comp. pour le passage de $\sqrt{\text{فَال}}$ à $\sqrt{\text{فَوْل}}$ aux formes dérivées du verbe, dans les dialectes orientaux, SPIRO, *Voc.*, p. 468; CUCHE, *Dict.*, p. 469, 470; REINHARDT, S. 441; LANDBERG, *Hadr.*, p. 679, 680. — Dans le Nord-Est constantinois, on retrouve pour x^e forme *stfāl* comme en tunisien (cf. STUMME, *T.B.L.*, p. 147, 148),

فلس *fēls* (grec Φόλλις; cf. FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 192) «un sixième de *mōzūna* (centime)»; cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 695; le diminutif *flēs* est le nom du douzième de la *mōzūna*; *zū-flūs* (zū-d-flūs = زوج الفلوس) «deux *fēls*» est le tiers de la *mōzūna*. — Le pluriel *flūs* est comme à Tunis et à Tripoli le mot habituel pour «monnaie»; il a au reste gardé dans la langue la valeur syntaxique d'un pluriel et n'est pas devenu pour la conscience populaire un singulier comme en Égypte (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 311, note 1).

dṛāham, habituel en Algérie (aussi dans les textes; cf. *Bustān*, p. 25, l. 11; p. 81, l. 15; comp. pour La Mecque SNOUCK HURGRONJE, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 102; pour l'Oman, REINHARDT, p. 100, l. 11; p. 105 *in fine*), est peu usité à Tanger dans ce sens.

fļēs «faire faillite, être ruiné»; participe actif *fālēs* «qui a fait faillite»; la 1^{re} forme *fēllēs* signifie non pas «ruiner» mais «frapper d'une malédiction qui cause l'ignominie»; de même à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 53, l. 7; p. 54, l. 5); *mfēllēs* «misérable descendu au dernier degré de l'ignominie»; *ʿf. lisa*, pl. *ʿf. līs* تغليسة «état de dégradation résultant de la malédiction de Dieu, des Saints ou des parents»; *fēllēs* dans la langue familière de Tanger signifie aussi «farfouiller».

fēllūs, pl. *fālēs* فلولس, فلالس; féminin *fēllūsa*, pl. *fēllūsāt*. Ce mot identifié depuis longtemps comme latin *pullus* (cf. Dozy, II, p. 278; SIMONET, *Glosario*, p. 234) était andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 352, l. 14, 16, sub *pollo*, *polla*; *Vocabulista*, p. 156; IBN GUZMĀN, 42^b, l. 9, et 44^b, l. 22, فلالس pour فلولس non compris du copiste); c'est aujourd'hui un des mots caractéristiques du Maghreb (STUMME, *M.G.T.*, § 87; *T.G.*, § 66; FISCHER, *Zum Wortton*, p. 282; aussi dans toute l'Algérie; aussi berbère; cf. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 379).

فلك *fālāk* = فلك avec deux voyelles longues dans *ʿelm-ʿf. fālāk* «l'astronomie»; le mot est visiblement un emprunt à la langue littéraire; la forme populaire est *fēlk* «sphère céleste» qui apparaît dans le proverbe rapporté ap. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 25 *in fine* (à Rabât *fulk*); de même, dans le Sud algérois, une forme *fēl'k* apparaît dans le nom même de l'astronomie *ʿlem ʿf. fēl'k* (cf. sur ce passage dialectal de فَعَل à فَعَلَ *Ulād Bṛāhīm*, p. 63, note 1).

فم *fūm*^m «bouche» avec les affixes personnels *fūmī*, *fūmīq*, etc., a, à Tanger, le diminutif *fūqīʿm* et le pluriel *fūām* (f^mām). A Rabât, le mot fait comme à Tlemcen un pluriel *f^mnām* (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 25).

فن *fenn* n'est usité dans le sens de «toupie» que dans le dicton donné *supra*, p. 81, l. 6, 7; ce sont les formes *fūnū*, *fūnūn* qui sont courantes chez les enfants dans le sens de «bonne toupie légère»; encore que morphologiquement ils semblent des pluriels, ces mots sont employés indistinctement comme singulier (féminin) et comme pluriel; diini-

nutif *fūyūna*, pl. *fūyūnāṭ*. Ces mots de vocabulaire spécial, dont je ne vois pas bien l'origine, sont inconnus en Algérie.

فنيجلو *fūyūlū*, nom de la «trainasse» (herbe des saints Innocents); inconnu en Algérie.

فنتط *fānṭāṭiyya* «grands airs, embarras», espagnol *fantasia*; en Algérie toujours *fānṭāṭiyya* (italiens *fantasia*) comme en turc et dans les dialectes arabes orientaux (cf. BARBIER DE MEYnard, *Dictionnaire turc*, II, 399).

فنتطر *fānṭṭar* «au nez épaté»; aussi *mfānṭṭar*, épithète qu'on applique aux nègres; inconnu en Algérie; comp. classique فنتطس et فنتطس; il est remarquable que $\sqrt{\text{فنتطس}}$ a dans la langue ancienne une variante $\sqrt{\text{فنتطر}}$; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 462, 463.

فوح *fūh*, fut. *ifūh*, «répandre une bonne odeur» est peu usité à Tanger dans la langue courante (on emploie surtout *uḡssēm*); le mot par contre est fréquent dans la poésie vulgaire. — La deuxième forme *fūyūh* «répandre une odeur quelconque (plutôt mauvaise)» n'est pas non plus usuelle; dans la chansonnette donnée plus haut, p. 115, l. 6, le sens tlemcenien, mais non tangérois, de *fūyūh*, «dégager de la vapeur» en parlant des aliments qui cuisent, semblerait bien convenir.

fēha, pl. *fūyūh* ou *fēhāt* فيحة «odeur bonne ou mauvaise»; le mot était aussi andalou; de là à Tanger l'expression *l'fēha d'l'fēha* «l'odeur de l'odeur» dans le sens de «les parents même les plus éloignés» (l'odeur de la parenté la plus légère); on dit dans le même sens chez les ruraux d'Oranie *sihātēk urihātēk* «toute ta famille jusqu'à tes arrière-cousins». Le mot *fēha* ne se retrouve en Algérie, à ma connaissance, qu'à Nedroma où il s'emploie surtout dans le sens de «rien du tout» (dans une phrase négative) : *mā-r'ṭāni fēha* «Il ne m'a rien donné du tout»; aussi *ma ṣōbnālu lā-žērra lā-fēha* «Il a complètement disparu» (nous n'avons trouvé de lui ni trace, ni odeur). Dans le département d'Alger c'est *fōha* qui est usité, et surtout dans le sens de «odeur forte et désagréable» (opposé à *riha* qui signifie plutôt «bonne odeur»). — $\sqrt{\text{فوح}}$ et $\sqrt{\text{فوح}}$ se rencontrent déjà à côté l'un de l'autre dans la langue ancienne.

فور *fōyār* فور «dégager de la vapeur»; aussi à Tlemcen et à Nedroma. Ce n'est jamais «faire cuire à la vapeur» (le coussouss), comme chez les

ruraux d'Oranie et dans les départements d'Alger et de Constantine. — Dans la pièce n° III, p. 115, où il apparaît dans ce sens, le mot est un emprunt à un autre dialecte; «faire cuire à la vapeur» est à Tanger *baḥḥâr*, cf. *supra*, p. 227.

فَوَاحٍ *fūiāḥ* (*fūiāḥ*) à côté de *fūiāq* «quand» = *قَى وقت*. Dans le parler des Jbâla on a *fūiāḥ*, *fūiāq*. La chute du *t* final et l'altération du *ق* de *وقت* sont fréquentes dans les équivalents de cette locution adverbiale connus des divers dialectes maghribins (Tlemcen *fāiūoq*, *fāūoq*; Alger *fēiūoq*, *uēiūoq*; Alger-juif *alūok*; Sud oranais *uēiūok*; Fez *fūqāš*; cf. J.A., nov.-déc. 1905, p. 469; Cherchel *dūqāš* provenant de *dērūoq* > *dūq* + *āš*, proprement «quel maintenant», etc.). Quant à la métathèse *iya* (*aiya*) > *ūiā*, il est possible qu'elle soit le résultat d'une dissimilation, succédant à une assimilation : ainsi *fūiāḥ* > *fūūāḥ* > *fūiāḥ*. — *fūiāḥ* (*fūiāq*) qui n'avait primitivement que le sens interrogatif (quand?) est passé couramment dans le dialecte au sens conjonctif (au moment où).

فَيَقِ *fāq*, fut. *ifēq*, «s'éveiller»; aussi «se rendre compte d'une chose» : *fēq* *m^aā-rāse* *راسى مع* *وقت* «Je m'en suis rendu compte»; c'est la 1^{re} forme *افاق* avec chute du *f* initial. Elle est de tout point devenue une 1^{re} forme dialectale avec un participe actif *fāiāq* «éveillé», une 1^{re} forme *fēiāq* «éveiller» (فَيَقِ), un «nom de métier» *fēiāq* «réveille-matin»; de même dans ceux des parlers algériens où le mot est usité, à Tunis, en Syrie et en Palestine et déjà en andalou (cf. BEAUSSIER, p. 522; Dozy, II, p. 289-290).

ق

قَبَّ *qābb*, pl. *qābḥ* قَبَّ قَبُوب «capuchon», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 170. BUDGETT MEAKIN, donne *qubb* (*An introduction*, p. 75, n° 47) et cette vocalisation, inconnue à Tanger, est celle que j'ai entendue chez les Duī Mīr du Sud oranais, où le mot est usité (*qobb*, pl. *qūba*); comp. *Salḡat el-'anfās*, III, 170, l. 15; 235, l. 9 (قَبَّ). Le mot, en dehors du Sud oranais, est inconnu aux parlers algériens; et reproduit dans la biographie du šeiḥ es-Senūsi, par un hagiographe algérien, il a été souvent non compris et altéré par les copistes (cf. *Bustān fi ḡikr 'auliā' tilimsān*, édit. d'Alger, p. 244, note 1, reproduisant *Nail el-ibtihāḡ*, édit. de Fez, 1317, p. 351, l. 25). Le

mot est vraisemblablement d'origine romane (cf. SIMONET, *Glosario*, 94, sub *capel*); il y a difficulté à l'expliquer par قُبِع (cf. Dozy, *Supplément*, II, 303; *Noms de vêtements*, p. 347, note 3) avec chute de ع final.

qubb, pl. *qbāb*, «seau» en général; diminutif *qbīḡeb* (قُبَّيْب, قُبَاب, قُبُّ). Le mot est connu à Tlemcen dans le sens de «baquet» et de «seau en bois du bain maure». Dans le parler de cette ville, outre le diminutif *qbīḡeb*, il existe un diminutif à terminaison féminine *q°biba* qui désigne «un petit vase en bois cerclé de cuivre dans lequel on apporte à boire». A Alger-musulman (pluriels *qbūb* et *qbāb*), le mot désigne le «seau du bain maure». A Alger-juif, c'est le vase en cuivre dans lequel la femme transporte ses accessoires de bain (ailleurs *tās*, *maḥbēs*). Le mot ne m'est pas connu dans les autres parlers algériens. Il était déjà andalou et a probablement une origine romane (cf. Dozy, *Supplément*, II, 297; SIMONET, *Glosario*, p. 142). — قَبَاب «fabricant de seaux et de tonneaux» est attesté pour Fez dans l'inscription de 1639, publiée par BEL, ap. *R.A.*, 1905, p. 232.

قبض Cf. le suivant.

قبض *qbḡḡ* «saisir» (قبض pour قبط); le mot est généralement prononcé avec *ḡ* pour ض classique; il n'y a que les lettrés qui restituent parfois ض : *qbḡḡ* (comp. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 278). — A la 11^e forme, *qābbḡḡ* est employé dans l'expression *qābbḡḡllo-llklām* «Il lui a lancé des allusions malignes». — La v^e forme *tqābbḡḡ* construite avec la préposition *b* signifie «mettre la main sur...; arriver à trouver quelqu'un ou quelque chose»; chez les ruraux d'Oranie *tḡobbāḡ* avec la même construction est «s'attacher aux pas de quelqu'un qu'on est parvenu à rencontrer; ne plus le lâcher»; dans le Tell algérois «s'attacher à quelqu'un comme à une planche de salut». BEAUSSIER, p. 523 donne d'autres sens algériens.

قبان *qubbān*, pl. *qbābēn* قَبَائِن, قَبَائِن «illettré, philistin», comp. LEROUUNDI, *Voc.*, p. 607, *homme sin letras*; p. 430, *indocto*. Le mot est très connu dans la province d'Oran, et paraît entièrement inconnu dans le reste de l'Algérie. Il semble bien ne se rattacher à aucune origine dans la langue ancienne (*contra*, DELPHIN, *Fez, son université*, p. 12; et une autre étymologie, *Textes*, p. 269). Je ne lui crois non plus aucun rapport avec le persan کویان «berger» passé dans les dialectes

de Palestine avec la signification de «propre à rien» (cf. DALMAN, *Paläst. Diwān*, p. 32). Le mot, qui appartient à l'origine au langage des étudiants, doit être venu dans les dialectes de l'Oranie, du Maroc, où les *tolbas* de l'Ouest algérien vont souvent faire leurs études. Peut-être le petit détail mentionné dans le texte n° IV de ce recueil (p. 195, 196) permet-il de proposer une étymologie : le *qubbān* serait primitivement, dans l'argot scolaire, l'étudiant peu avancé dans ses études qui ne peut paraître dans l'assemblée des *tolbas* que le capuchon *qābb* (cf. *supra*, p. 419, 420) rabattu sur le visage, proprement «l'encapuchonné».

قبو *qbō* (sans pluriel) «voûte»; cf. Dozy, II, 307; à Tlemcen *qbō* est un «réduit ménagé dans le mur de l'étuve du bain pour ceux qui veulent procéder à l'épilage rituel»; et aussi, comme à Alger et à Constantine, c'est «un petit renforcement pratiqué dans le mur de fond d'une chambre, en face de la porte d'entrée, et muni d'une banquette»; comp. pour Tunis, CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 223, note 4.

قُدْغَا *quḍḡa*, pl. *qzḡz* قَزْجُ، قَزْجُ «chevelure épaisse, tignasse»; synonyme *ruffa*. — Le mot est complètement inconnu en Algérie. — *ḥū-quḍḡa* a été le surnom de plusieurs personnages marocains; c'est encore celui du célèbre er-Reisūli. — بوكوجة de *Arch. Mar.*, II, p. 125 est une erreur.

قَجْر *qāḡr*, pl. *qzāḡāt* ou *qzūḡa* قَجْرَة، قَجْرَة «boîte»; diminutif *qzūḡar* قَجْرِي. D'après LERCHUNDI, *Voc.*, p. 159, sub *cajón de mesa*, il semble que dans certains parlars marocains le mot a le sens de « tiroir » comme ses représentants algériens et tunisiens : Alger-musulman *qḡḡr*, pl. *qḡḡar*; Alger-juif et Tunis *qḡḡr* (*qzar'*), pl. *qḡḡrāt*; Tlemcen *qḡḡr*, pl. *qḡḡar*; Laghouat *qzḡr*, pl. *qozḡrāt*; Ngaous *tḡḡr*, pl. *tqāḡḡr*. Mais à Tanger, il n'a jamais ce sens; « tiroir » est *mzār* (cf. *infra*, p. 463). — Sur une étymologie possible de ce mot spécialement-maghribin, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 467.

قَجْم *qzēm* قَجْم construit avec *ʿlā* «se moquer de quelqu'un»; de même à Tunis «plaisanter avec quelqu'un»; à Nedroma, à Tlemcen et Constantine «plaisanter, blaguer, bavarder», tandis qu'à Alger *qḡḡm* est le mot habituel pour «parler, causer». Cf. sur ce mot Dozy, II, 309; il faut vraisemblablement lui chercher une origine étrangère, قَجْم qui apparaît avec le même sens à Mardin (cf. *Z.D.M.G.* 1882, p. 264, l. 3;

p. 270, l. 10; p. 273, l. 5) doit, selon toute apparence, être rapproché de *قَدَم* maghribin.

قَدَمٌ **qodd'-mā-mēil* *قَدَمٌ مَا مَيْلٌ* avec les affixes : *qódd'* - *mā-mēilo* «Combien il est grand!»; *qódd'* - *mā-mēila* (*mēilha*) «Combien elle est grande!» L'origine de cette expression ne m'est pas claire, et les équivalents algériens ne sont pas faits pour donner la solution de cette petite énigme : Tlemcen *qódd mā-ilu bēlqódd*; Laghouat *géd'd'-mālu bēlgéd'd*; Alger *qódd' mināin - qódd*; Constantine *qódd' - māšēn - qódd* et *qódd' - mā - tēnqódd*. *قَدَمٌ* «mesure, taille» de tous les dialectes maghribins paraît être, pour la conscience des sujets parlants, un des éléments composants de ces expressions, et je n'ose guère rappeler le *قُدَامِهَا مَيْلٌ* de *Bānat Surād* (cf. *Ibn Hišām*, éd. GUIDI, p. 128, 129).

qaddid *قَدِيدٌ* «viande de conserve coupée et salée»; *qaddida* «un morceau de *qaddid*». Le redoublement de la consonne médiane dans ce mot est largement répandu dans les dialectes maghribins (dans toute l'Algérie; aussi à Tunis, STUMME, *T.G.*, p. 176; et à Fez, KAMPFMEYER, *Texte aus Fes*, p. 9). Je crois que l'influence analogique du redoublement de *قَدَدٌ* (1^e forme), qui, depuis l'époque ancienne jusqu'à nos jours, est le terme consacré pour «préparer la viande de conserve» n'est pas étrangère à ce passage de *قَدِيدٌ* à *قَدِيدٌ*.

قَدَحٌ *qoddah* *قَدَحٌ* «donner un coup violent sur le sommet de la tête»; *qādh*, pl. *qādhēiāt* *قَدَحِيٌّ* «coup violent sur la tête». Très généralement, on entend *qādh* ou *qāth* avec assimilation de sourdité de *dh* > *th*. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 606, sub *pescozada*, écrit *قَطِيَّة* et *قَطَحٌ*. — *قَدَحٌ* est connu dans ce sens à Tlemcen *qoddah*, à Nedroma *qoddah* et *qoddūh*, et aussi dans la province de Constantine *qdah*. Les ruraux d'Oranie et de la province d'Alger ne l'emploient pas. A Alger on dit dans ce sens *čēppoh* et *čēppāiha* dont le représentant tangérois *čēbbāha* a un autre sens : «coup qu'on se frappe sur la joue gonflée en signe de dérision» (de même à Alger-juif *čēppūha*, Tunis *šubbiha*, andalou *čuppāha*, cf. DOZY, I, 168; SIMONET, *Glosario*, p. 168, 169). A Tunis on emploie dans le sens de «coup sur la tête» *štāka* (STUMME, *T.G.*, p. 171).

قَدْرٌ *qōdra*, pl. *qdūr* *قَدْرَةٌ*, *قَدُورٌ* «marmite»; de même avec *q* initial dans les dialectes citadins d'Algérie, avec *g* dans les parlers ruraux et bédouins. Le classique *قَدْرٌ*, féminin dans la langue ancienne,

a fréquemment pris dans les dialectes modernes le signe morphologique du féminin (ainsi en Égypte, Syrie, Palestine; cf. NÖLDEKE, *Beiträge zur Semit. Sprachwiss.*, p. 70, note 9). Dans le Maghreb, قد sans ة final apparaît encore à Tripoli (cf. STUMME, *M.T.G.*, § 72, 2) et au Souf avec le sens de «grand chaudron»; et il est intéressant que dans ce dernier dialecte *ged'r* soit masculin, et se distingue de *gedra* féminin, qui signifie «marmite»; un processus analogue se retrouve dans l'Iraq où l'on a aujourd'hui قدر (*ǧīdir*) «grand chaudron» (masc.) et قدرية (*ǧīdirīe*) «petite marmite» (cf. WEISSBACH, *I. A.*, p. 128. l. 1, 10; MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, p. 138).

قرشل *qāršāla*, pl. *qāršālāt*; قرشالة «tribade»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 745, *sodomita*; vraisemblablement de *qāršāl* «peigne à carder», *qāršēl* «carder» (cf. LERCHUNDI, p. 172, *carda*; *Arch. Mar.*, II, n° 2, p. 98-99; SIMONET, *Glos.*, p. 101); on comparera en Oranie *qārdāša* avec ce sens, de *qārdāš* (cf. BEAUSSIER, I, 536), et à Ouargla حلاج «pédéraste» (cf. BIARNAY, *Ouargla*, p. 355). A Alger on dit *ħakkāka*; et LÉON L'AFRICAIN et HÖEST donnent pour Fez le حقاقة de la langue ancienne (*Description de l'Afrique*, éd. SCHEFER, II, p. 137; *Nachrichten von Marokos*, p. 176). Les Telliens d'Alger emploient une autre expression (cf. BEAUSSIER, p. 311, sub مستمن).

qāršūla, pl. *qrāšēl* قرشولة, قرشلة «sorte de gâteau en couronne». Le mot existe aussi à Fez, et désigne une espèce de biscuit différente des *qāršāla* tangéroises (cf. KAMPFMEYER, *Texte aus Fes*, p. 7). LERCHUNDI (*Voc.*, p. 706, sub *rosca*) écrit قرشلة et قرشولة, et DOZY enregistre à côté de قرشلة (d'après LERCHUNDI) le pluriel قراجل (sub *بشمات*, I, p. 90). Ces formes sont toutes inconnues à Tanger. — Le mot n'existe, à ma connaissance, dans aucun parler algérien. Il est peut-être à rapprocher de *qrāšbil* «galettes de pain azyme» dans le parler juif de Constantine.

قرص *qārš*, pl. *qrāš* ou *qrāša* قرص, قروس «détente de fusil»; de même en Algérie (à Nedroma *qārřāš* قرصا); cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 290, sub *disparador*. Il est possible que l'épigramme *carç* de PEDRO DE ALCALA, sub *dexo*, *lexo de ballesta* (comp. DOZY, I, XXI) soit à expliquer par «détente d'arbalète». Il est vraisemblable aussi que le *γars* «gâchette» du Sénégal (REYNIER, p. 115) est une altération de قرص.

qorša قرصة, connu des dialectes bédouins d'Algérie avec son vieux sens de «galette de pain» sous la forme *gurša*, n'est employé à Tanger

que dans l'expression *qorša d'ḥlāya* «un gâteau»; par contre le diminutif *qrēša* (à Tlemcen *g°qrēša* avec *g*, ce qui dénote un emprunt bédouin) y est connu avec le sens de «petit pain». — D'autre part le verbe *قرص qārroš* est très courant à Tanger dans le sens de «façonner et aplatir la galette de pain» ou «aplatir un objet comme une galette de pain»; comp. pour Fez, KAMPFMEYER, *Texte*, p. 7, l. 5 et 6; pour l'Algérie, BEAUSSIER, p. 537; aussi en Égypte et en Syrie (cf. CUCHE, *Voc.*, p. 524; SPITTA, *Gram.*, p. 210 *in medio*).

قرطاص qārṭāsa ou *qorṭāša*, collectif *qārṭāš* ou *qorṭāš*, pl. *qārṭōš* (قرطاصة) «cartouche». — En Oranie et chez les bédouins et ruraux du département d'Alger *qorṭāš* est «cartouche» (pas collectif); à Alger «cartouche» est *fšāk* (تفشك) et *qorṭāš* est «paquet roulé» et «cornet», sens connu aussi de la plupart des parlers algériens, du tunisien (STUMME, *T.G.*, § 78) et du maltais (cf. FALZON, p. 338); à Laghouat on distingue *qārṭāš* «paquet» de *qorṭāš* «cartouche». Cf. sur *قرطاس* FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 245.

qārṭōša : 1° collectif *qārṭōš*, pl. *qārṭōš* (قرطوصة), synonyme de *qorṭāša* «cartouche», mais moins fréquent que lui et considéré dans la ville de Tanger comme un mot du Falš; *qārṭōš* se retrouve avec ce sens dans certains parlers algériens (cf. BEAUSSIER, p. 538); 2° *qārṭōš* (nom d'unité, pas collectif), pl. *qārṭōš*, «paquet»; on n'emploie jamais *qorṭāš* dans ce sens.

قرع qraʿ, fém. *qarʿa*, pl. *qōraʿ*, «teigneux» représente les classiques *أقرع*, *قرعاء*, *قرع*. En Algérie je ne connais le mot, même dans les dialectes citadins, qu'avec *ق > g*, tandis qu'au contraire même dans les dialectes ruraux du Maroc le mot semble avoir *q = ق* (*Hou-wāra*, p. 42, *passim*). — *qarʿa* «teigne» *قرعة*; de même à Tlemcen, Nedroma et Alger *gorʿa*, tandis que dans les dialectes bédouins et ruraux *grāʿ = قرع*. — *qarrōʿe قرودي* «bête sans cornes»; comp. algérien *قرطاس* ap. *Observations sur Beaussier*, p. 462 et le classique *أجرع*.

qarʿa, pl. *qarʿāt*, collectif *qraʿ* (قرع, قرعة), «courge»; *qarʿa d'ḥslāyi* (قرعة ذالسلوي) «courge longue et de couleur vert pâle» (cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 30; et *supra*, p. 159, note 3). Le mot est inconnu à Tanger avec le sens de «bouteille» qu'il a dans la plupart des parlers algériens (chez les bédouins et ruraux *qarʿa* «bouteille» est souvent distingué de *gorʿa* «courge»). En Algérie, exceptionnellement on a pour «bouteille» *debbūza* au Souf comme à Tunis, *bōttā* à Nedroma

(ailleurs en Algérie «cruchon»; cf. BEAUSSIER, p. 38; SIMONET, *Glos.*, p. 56; *albbittâ* ap. STUMME, *Taz.*, p. 163), *sgāḡa* ou *zḡāḡa* *جاجة*; dans certains parlars du Tell algérois; à Tanger «bouteille» est toujours *ḡdōma* (cf. SIMONET, *Glos.*, p. 23); mais *qarḡa* apparaît avec le sens de «bouteille» dans le Sud marocain (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 52, l. 3).

Cf. *قرع*.

qarfāda, *قرفادة* «grosse nuque découverte»; inconnu en Algérie; vraisemblablement développement quadrilittère de $\sqrt{\text{قند}}$ qui n'est pas représenté à Tanger, à ma connaissance, mais a donné dans les dialectes sahariens d'Algérie l'intéressant *gufda* «derrière de la tête du chameau»; aussi *قندة* «nuque» dans le Nord tunisien ap. *Dalil* n° 4, p. 88.

qarāq: 1° «vouloir couvrir en parlant d'une poule»; *qorqoḡ* «Elle a voulu couvrir»; de même dans les dialectes citadins d'Algérie; chez les ruraux *gorqot*. Dans le Maghreb oriental et à Constantine, l'équivalent de ce mot a deux *k* comme dans divers dialectes orientaux (cf. STUMME, *T.G.*, p. 178; SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 306 et les références); 2° construit avec la *ʾlā*, «prendre quelqu'un à la gorge pour l'étrangler»; le mot m'est inconnu avec ce sens en Algérie. — A la 11° forme, *qārḡoḡ* construit avec *ʾlā* signifie «monter une scie à»; et à la 11° forme, *ḡqārḡoḡ* «se monter réciproquement des scies», ou, construit avec *ʾlā*, «se mettre à plusieurs pour monter une scie à quelqu'un»; ce mot appartient essentiellement au langage spécial des *ḡolbas*; le nom d'action est *ḡqārḡoḡ*, sur un paradigme *تفاعيل* des *maḡdars* de la 11° forme, dû à l'influence analogique du *maḡdar* *تفعيل* de la 11° forme. — Les sens des 11° et 11° formes me sont inconnus en Algérie; on comparera au sens de *قرق* en égyptien «plaisanter à mots couverts» (cf. SPIRO, *Voc.*, p. 484); en maltais *qarraq* «tromper quelqu'un; lui jouer un tour» construit avec *b* (cf. STUMME, *Malt. Studien*, p. 12, l. 32; FALZON, p. 337).

qārḡn, pl. *qārḡn*, «corne»; *ḡqārḡn usḡḡfārḡn* «un débordement d'injures» mot à mot «la corne et le sifflet»; *qārḡn* a probablement eu à l'origine dans cette expression le sens andalou de «corne d'appel, trompe» (cf. Pedro DE ALCALA, p. 118, l. 30, sub *bozina*); cette expression est inconnue en Algérie. D'autre part, à Tanger, *قرن*, avec *ḡ* initial pour *q* *ḡārḡn*, signifie «mèche de cheveux que les Rifains se laissent pousser sur le

côté droit de la tête»; avec cette prononciation le mot est assurément un emprunt aux parlers marocains ruraux, l'usage du *gār̄n* n'étant pas répandu du reste parmi les Tangérois citadins; comp. Doutré, *Merrakech*, p. 350.

qr̄en قرين «compagnon, pair», surtout «individu du même âge»; le mot, dans ce sens, à Tanger, apparaît généralement avec les affixes personnels, *qr̄eni*, *qr̄enek*, etc. Le pluriel est *qr̄ān* (قران ou peut-être اقران, pluriel singulier قرن, qui n'a pas de représentant dans le dialecte) qui est employé aussi surtout avec les affixes personnels : *qr̄āni*, *qr̄ānek*, etc. «ceux, celles de mon (ton) âge; mes (tes) pairs»; de même à Alger. A Tlemcen ce pluriel n'apparaît à ma connaissance que dans l'expression *ia-sórrōt q'ránek* «Ô honte de tes semblables» (comp. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 47, l. 8); c'est un autre pluriel *qr̄āin* (peut-être pluriel de قرينة qui apparaît anciennement employé comme masculin, cf. Dozy, II, p. 339) qui est employé, à Alger à côté de *qr̄ān* (cf. notamment le proverbe donné ap. BEN CHENEZ, *Proverbes*, I, n° 609), et à Tlemcen à l'exclusion de *qr̄ān*. — *qr̄en* est passé, à Tanger, au rôle d'adverbe signifiant «comme par exemple». Cette évolution du mot a son point de départ dans l'emploi de *qr̄en*, ayant gardé sa valeur de nom, à l'état construit avec un autre nom ou avec *mā* : *uila-sāb-sī-hāza-mzērrfa*, *qr̄en-sūkkār* «S'il trouve quelque chose qui traîne, du sucre par exemple. . .»; *uqr̄en-ma-ībās dik-sī* «Et toute chose qui est de la même espèce que cela»; puis *qr̄en*, détaché de tout complément, a pris une valeur proprement adverbiale; par ex. : *qr̄en dāba ila-ddābzozū-dēnnās* «Comme par exemple si deux individus se sont disputés». — A Tlemcen et Nedroma, c'est le pluriel *qr̄āin* qui, dans le même sens, a subi la même évolution; on le trouve employé aussi bien avec les affixes personnels, ou à l'état construit avec un substantif, qu'isolément avec une valeur nettement adverbiale. Dans le premier cas, il est remarquable que le langage hésite sur le traitement syntaxique de *qr̄āin*; ainsi on entendra très bien à côté l'un de l'autre et exactement dans le même sens : *qr̄āinu mā-ī'amlūsi hād-ēssi*, et *qr̄āinu mā-ī' mēl̄si hād-ēssi* «Un homme comme lui ne peut agir ainsi». Dans la première construction *qr̄āinu* est encore senti comme un substantif pluriel (mot à mot «ses semblables») sujet du verbe qui le suit, et le verbe est en conséquence au pluriel; dans la deuxième, *qr̄āin* n'est plus senti que comme un adverbe ([quelqu'un] comme lui) et le verbe, ayant pour sujet logique le nom (ou pronom) singulier en relation d'appartenance avec *qr̄āin*,

reste au singulier. Cet emploi de *q̄rāin* se retrouve chez les auteurs tlemcenienis modernes (cf. déjà dans le *Bustān*, ذلك قرائن ذلك, p. 37). Je ne l'ai pas constaté personnellement ailleurs en Algérie.

قَرْنَب *q̄rṇābi* ou *q̄rṇābi* « bavardage futile »; connu à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 53, l. 6); aussi dans la Mitidja et probablement ailleurs en Algérie. Il faut vraisemblablement chercher l'origine de ce vocable dans *q̄rṇ-ḥnāb* (cf. *infra*, sur ce sens de *nāb*, p. 483).

قَرَب *q̄azēb* « couper les ailes d'un oiseau »; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *podar*, p. 522; naturellement قَصَب avec *ṣ* > *z* par assimilation de sonorité (*ṣb* > *zb*; comp. *zḥoq* < سَبِق).

قَسَح Cf. قَمَح.

قَسَّ *q̄s̄s̄* désigne à Tanger, parmi les objets mobiliers, spécialement « la vaisselle de poterie »; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 54, sub *alfaveria*. Le mot est connu dans la plupart des parlers algériens avec le sens de « ensemble des hardes et du menu mobilier »; à Constantine spécialement « effets d'habillement »; dans le Tell algérois, on emploie parfois le mot dans un sens obscène : « parties sexuelles »; à Tlemcen, *q̄s̄s̄ boḥṭa* « les hardes de Baḥṭa » désigne ironiquement un « fouillis d'objets en désordre ». Le mot est encore employé souvent en Algérie dans le sens de « bagage » qui ne lui est pas couramment attribué à Tanger. Ces sens algériens, inconnus en Égypte et en Syrie, se retrouvent dans les dialectes d'Arabie; cf. LANDBERG, *Hadramout*, I, 690; SOCIN, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 303; RHODOKANAKIS, II, p. 48. — D'autre part, *geṣṣ*, au Souf, *guṣṣ*, à Bou-Saâda, apparaissent dans un sens voisin de قَشَّ classique, « détritrus à balayer », et sont distingués de *q̄s̄s̄* « menu mobilier ». — Dans le Nord-Est constantinois et dans le Nord tunisien, on trouve *geṣṣ* avec le sens de « paille » que lui connaissent certains parlers orientaux (cf. FRAENKEL, *Aram. Fremdw.*, p. 137); et on le distingue de *q̄s̄s̄* « hardes, menu mobilier ».

q̄ṣ̄aṣ قَشَاوَش est un pluriel péjoratif du précédent « vieux objets domestiques, vaisselle ébréchée »; d'où *q̄ṣ̄aṣṣiṭa* « marché du bric à brac ». *q̄ṣ̄aṣ* est connu à Alger dans le même sens (synonyme *grēbbeḡ*); à Tlemcen, le mot désigne « les hardes de la mariée ».

قَشَب *q̄ṣ̄āb* ou *q̄ṣ̄āba*, pl. *q̄ṣ̄āṣḥ* ou *q̄ṣ̄āḥāṭ* (قَشَاب, قَشَابَة, قَشَابَة), est à Tanger la gandoura algérienne « longue blouse de coton ou de

laine fine qu'on porte d'ordinaire par-dessus le gilet et sous le bur-nous ou la jellāba»; cf. sur la *qāššāba* des Jbāla, *Arch. Mar.*, XVII, p. 121. — Le mot est connu avec le même sens dans le Sud oranais. Mais dans la province de Constantine et d'Alger, *qōššābiya* désigne un vêtement de dessus, assez semblable à la jellāba marocaine, tantôt avec, tantôt sans capuchon. A Tunis, le mot apparaît sous la forme *qāššābiya* avec le sens de «blouse»; cf. STUMME, *T.G.*, p. 177.

قشر *qšra*, pl. *qšūr*, «écorce; enveloppe». Le mot désigne l'enveloppe de beaucoup de corps différents; ainsi: l'écorce des arbres; toute peau épaisse ou coque de fruits; la coquille de l'œuf; la croûte du pain; la carapace de la langouste et du crabe (*qāmṣūna* et *koṣṣiā*; tandis que l'écaille des poissons est *ḥšer*, nom d'unité *ḥšra*); toute coquille réellement ou apparemment d'une seule pièce, aussi bien celle du colimaçon (*aylāl*) que de l'oursin (*qdīra*; par contre toute coquille à deux valves est *māḥḥār*, nom d'unité *māḥḥāra*). Il en est de même dans les parlers algériens (ruraux et bédouins *gšra*, pl. *gšūr*; à Tlemcen *qšra* «écorce, enveloppe» distingué de *gšra* «pain de figues sèches ouvertes», emprunt rural); cependant dans divers parlers ruraux et bédouins, l'emploi de قشرة est limité par celui de *zēlfa*, pl. *zēluf*. — *qšra* signifie encore à Tanger «morceau de liège» et «bouchon de liège»; il a alors un pluriel *qšrāt* qui s'emploie dans le comput: *tlātā-llqšrāt* (ثلاث قشرات) «trois bouchons»; le pluriel *qšūr* est employé dans le sens de «liège» (terme générique) et syntaxiquement traité aussi bien comme sing. que comme pluriel: *lqšūr yālī* ou *yālīen* (غاليين) «Le liège est cher». — Enfin *qšra* est aussi chez les Jbāla le nom du disque de liège avec lequel on joue à un jeu très semblable au *lab elḡūra* ou *lab eddūḥal* de l'Orient (cf. ALMKVIST, *Kl. Beiträge*, p. 168).

قشع *qša*, «voir mal, en faisant effort»; le mot a toujours un sens péjoratif comme à Tlemcen et à Nedroma. Il est inconnu à Alger musulman et par contre est très employé à Alger-juif comme à Tlemcen-juif (*kša*, avec ق = k) dans le sens de «voir, regarder» sans nuance péjorative; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 472 et les références; LANDBERG, *Dafina*, p. 1197 et les références. Le mot dans le sens de «regarder, apercevoir» est très fréquent dans les textes mésopotamiens de SOCIN ap. *Z.D.M.G.*, 1882 (Mosoul, *gišō*, p. 13, l. 7, 8, 9, *Mar-din*, *qaša*, p. 254, l. 6 etc.).

qšša, pl. *qšūš* (قشوع قشعة), «objet de vaisselle», comp. LERCHUNDI,

Voc., p. 54, sub *alfareria*. Il existe un pluriel péjoratif *qšāyā*; et un diminutif *q°šē'a*, pl. *q°šē'āṭ*; *lq°šē'ād-d'aššāya* *قشاعات ذعشاًوة* désigne les petits objets de vaisselle dans lesquels les enfants font et mangent leur dinette le jour de la fête des Sacrifices. — Tous ces mots sont complètement inconnus en Algérie.

قشان qšān قش «malédiction, mauvaise chance»: *āš-mēn-qšīšū-dārḥo* «Quel malheur l'a atteint»; *lqšīšūn ulāmār-zzḥīḥi* «le malheur et la perte». Le mot est complètement inconnu en Algérie. Son origine est obscure; peut-être faut-il songer au classique *قشور*, qui est connu sur les hauts plateaux et dans le Sahara algérois: *gāšōr* «homme de mauvais augure» (cf. sur $\sqrt{\text{قشر}}$ en Orient, LANDBERG, *Dabīna* p. 1116, 1117). On peut aussi songer à le rapprocher du palestinien *qašal* qui a à peu près le même sens (cf. BAUER, *Das paläst. Arab.*, p. 204, note 3; p. 288) et se retrouve en Égypte et en Libye avec le sens de «misère» (cf. DOZY, II, p. 351; SPIRO, *Voc.*, p. 488; HARTMANN, *L.W.*, p. 196, n° 85).

^w
قص Cf. مقص.

قصح qāšāh, pl. *qāšḥēn قاصح* «dur» a toujours un *š* au lieu de *s* (قصح) à Tanger comme à Tlemcen et à Alger; au contraire chez les ruraux et bédouins d'Algérie *gāšoh*.

قصد qāšod قاصد «directement».

قصر qšēšār, fém. *qšēšara*, pl. *qšēšārēn* (فصيصر), «tout court»; ce diminutif de *qšēr* suivant le paradigme *فصيعل* est employé aussi à Alger (dialecte musulman et dialecte juif) et parfois à Tlemcen (moins que *qšēuor*); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 99-100.

قصم qšom «partager, diviser» a toujours à Tanger comme à Alger, à Tlemcen et à Tunis, *š* pour classique *s*, *قسم* (cf. STUMME *T.M.G.*, p. 29, l. 17; p. 81, l. 8, 11); au contraire chez les ruraux et bédouins d'Algérie *gsem* (*ksem*).

qšom «cinq minutes», duel *qšmāin* «dix minutes», pl. *qšām*: *ḥānḡ-ḡšām* «vingt-cinq minutes»; ce représentant de classique *قشم* est inconnu dans ce sens en Algérie. LERCHUNDI donne pour «cinq minutes» à côté de *قسم*, *درج* (*Voc.*, p. 517). Ce dernier doit appartenir à un autre parler marocain; il se retrouve dans l'Est de l'Algérie et en

Tunisie (STUMME, *T.B.L.*, p. 139; *T.G.*, p. 165), mais n'est pas usité à Tanger.

قضى *qdā*, fut. *ʿeqde* : 1° «décider» en parlant de Dieu; *qdā* «décision divine» قضاء; *ḥ̣smellāh-ālqđā* «Au nom de Dieu, quelle destinée!» se dit quand on constate une chose imprévue et désagréable (cf. *Textes*, n° I, p. 7, l. 17). Les témoins d'un tour de force remarquable diront, si l'auteur en est un musulman : *ṭḥārk-āllā-ʿlēh* عليه تبارك الله (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 86); mais si l'auteur en est un infidèle : *ḥ̣smʿllāh-ālqđā*. A Alger on dit dans le même sens : *ḅsmellāh-ālqđā yūlkūffāra*; — 2° «pouvoir à un besoin» surtout à un besoin de la vie domestique (comp. SPITTA, *Contes*, p. 204). Le maşdar est alors *qđđān* qui apparaît dans tout le Maghreb (à Alger, Tlemcen *qđđān*; Constantine *qđđān*; Nord constantinois, Tnnis *qđđān*), et aussi en Orient (cf. SALHANI, *Contes*, p. 58, l. 4) : *qđđān ḥāza* ou simplement *qđđān* «action de faire le marché pour la maison»; comp. *Arch. Mar.*, I, p. 471 *in princ.*; à Tlemcen «tenue du ménage». — *qđē ʿmdē* «Fais bien et complètement» = اقض وأمض (comp. à Tlemcen *mā-ʾōqde mā-ʾēnte* «Il est incapable de rien faire» expliqué ap. *Ulād Brāhīm*, p. 204). — A la III^e forme *qāđā* قاضى construit avec l'accusatif «terminer quelque chose»; construit avec *b* ou *mēn* «en avoir fini avec une chose». Le mot est courant avec ces sens aussi à Nedroma et dans le dialecte juif de Tlemcen (*kāđā*), mais il est inusité dans le reste de l'Algérie. — A la VI^e forme *ṭqāđā* تَقاضى «se terminer» apparaît aussi dans le Sud marocain (SOCIN, *Marok.*, p. 16, l. 6; 50, l. 1). LERCHUNDI (*Voc.*, p. 11, sub *acabarise*) donne dans ce sens la V^e forme *ṭqāđā* qui m'est inconnue à Tanger.

قطع *mqāṭṭa*, pl. *mqāṭṭʿen* متقطع «en haillons, déguenillé» et de là «vaurien»; *mqāṭṭʿen ṣṣṣāʿūl* «aux pantalons en lambeaux» est une expression injurieuse pour désigner les Espagnols pauvres.

قطن *qḩṭān* قيطان «cordon» est un nom générique sans nom d'unité et sans pluriel : «un cordon» *ṭarf-dʿlqḩṭān*; «des cordons» *ṭraf dʿlqḩṭān*; cf. DOZY, I, 378; FLEISCHER, *Kl. Schriften*, II, p. 719; VOLLERS, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 306.

qḩṭān, pl. *qāṭṭōn* قباطون «petite tente rectangulaire avec un toit à deux croupes» et spécialement «échoppe de toile de savetier au grand Socco de Tanger»; diminutif *qḩṭōn*, pl. *qḩṭnāṭ*. — Le mot قباطون apparaît déjà anciennement dans des textes maghribins avec

le sens de «tente»; cf. Dozy, II, 378. Il désigne en Algérie et en Tunisie toujours une «tente de toile», par opposition à *ḥeima* ou *beit* «tente en poil tissé». C'est, par exemple en Algérie, le nom de la tente militaire en toile blanche, qui à Tanger n'est jamais *q̄ḥīṭūn* mais *ḥzāna* (cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 781, sub *tienda*). D'autre part le mot est aussi connu (rarement employé) à Tanger sous la forme *ḡḥīṭūn* (avec *g* = ق) qui décèle un emprunt bédouin, et est la seule connue en Algérie et en Tunisie (dans ces dialectes souvent avec un pluriel *ḡḥāṭūn* [ou *ḡḥāṭīn*]; cf. STUMME, *T.G.*, p. 85 *in fine*).

قعد *qā'ida* «habitude, règle établie par l'usage»; le mot qui est visiblement emprunté à la langue littéraire (قَاعِدَة) est aujourd'hui très courant à Tanger et dans les villes algériennes. En Algérie, il est, par contre, très peu usité chez les ruraux et bédouins. Il a, à Tanger, à côté des pluriels *qā'īdāt* et *qū'ād* qu'on peut tenir pour des formations dialectales vraiment populaires, un pluriel *qayā'īd*, connu surtout des demi-lettrés, et qui représente قَوَاعِد emprunté à la langue littéraire.

قح *qāḥḥ*, pl. *qāḥāḥ* قفوح, قفاح «burdaud, propre à rien»; injure que les citadins adressent aux Ibāla; aussi *mqāḥḥ* : *uāḥ^a-dī'īhī* *mqāḥḥ*; le mot ne m'est connu en Algérie qu'à Tlemcen.

قفل *qāḥḥa*, pl. *qāḥḥāt* et *qāḥḥāt* قافلة, قفول «bande de pèlerins» surtout employé au plur. dans l'expression *ḥ'ḥ'qāḥḥāt* : *ḥ'ḥ'qāḥḥāt* «des bandes de femmes en pèlerinage»; de même à Alger. — Avec la prononciation ق = *g*, *gāḥḥa*, pl. *gāḥḥāt* et *gāḥḥāt*, le mot signifie à Tanger «caravane» et est un emprunt bédouin.

qāḥḥūla, pl. *qāḥḥūlāt* et *qāḥḥūlāt* قفولة, قفائل «sorte de gâteau en couronne» semblable comme forme à la *qārḥūla* (cf. *supra*, p. 423), mais dont la pâte est plus grossière et moins sucrée; m'est inconnu en Algérie.

قنو *qā'na*, قني *qā'ni* «tourner en dérision, couvrir de ridicule»; *qā'niya*, pl. *qā'niya* قافية et *qā'niya*, pl. *qā'niya* قافية «plaisanterie mordante». Ce sens m'est complètement inconnu en Algérie. Un rapprochement s'impose naturellement avec l'explication proposée par GOLDBLUM du classique قافية (cf. *Abhandlungen z. arab. Philologie*, I, p. 83 et suiv.; *contra*, LANDBERG, *Dabīna*, p. 1276 et suiv.).

قلب *qālāḥa* قلبة «tumulte, désordre»; aussi à Nedroma et à Tlemcen : *āsem hād-əlqālāba* «Qu'est-ce que ce tumulte?» et au pluriel *qālābāt kbār* «un tumulte effroyable»; aussi «des embarras». C'est قَلْبَة emprunté à la langue littéraire; ce mot savant a pris dialectalement un sens assez différent de son sens ancien (cf. BUḤĀRĪ. *Iḡāra*, n° 16); il est possible que le قلابا turc (aussi قلابعلق, emprunté par le dialecte arabe de l'Iraq, *galabāliyy* ap. WEISSBACH, *I.A.*, p. 200, l. 27; p. 202, l. 32) représente aussi قَلْبَة avec une évolution sémantique analogue, et il n'est peut-être pas nécessaire de l'expliquer par عَمَلَبَة (cf. BARBIER DE MEYNARD, *Dict.*, II, 387).

قالبوط *qālāḥḥūṭāl* قلابوطال «tapage, tumulte». Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie, mais il est sans doute à rapprocher de قارابوطل de BEAUSSIER «pillage» qui, disparu aujourd'hui de la langue d'Alger dans ce sens, appartenait vraisemblablement à l'argot des corsaires turcs (attesté par VENTURE DE PARADIS, ap. *Revue africaine*, 1895, p. 312, *cara porta* «pillage»); c'est à ces derniers qu'avaient dû l'emprunter les corsaires marocains (*karabata* ap. HÖEST, *Nachrichten von Marokos*, p. 191). DOZY, II, 323 *in fine*, propose de le rapprocher de l'espagnol *garabatear* «harponner». — Aujourd'hui, à Alger, *qārāḥḥūṭān* signifie «viscères de mouton ou de bœuf qu'on donne à manger au chat»; cf. BEAUSSIER, p. 522; à Alger juif *kārāḥḥūṭā*.

قادة *qādda*, pl. *qāddāṭ* قادة : 1° «taille» généralement pris en mauvaise part : *qādda-d-lbḡēl* «de la taille d'un mulet»; 2° «souche de bois à brûler destinée au four public». — Le mot est inconnu en Algérie.

قلش *qāllēš* «dresser en l'air» par exemple la tête (*qāllēš rāšō*), ou les oreilles (*qāllēš 'udno*), en parlant d'un âne ou d'un cheval; comp. *Houwāra*, p. 78, note gh; — *mqāllēš* «assis sans bouger, dans une inactivité stupide». — A la v° forme, *ṭqāllēš* en parlant des yeux «se retourner de telle sorte que la prunelle disparaisse et que le blanc de la cornée reste seul visible». — La racine $\sqrt{\text{قلش}}$ est employée avec diverses significations dans certains parlers algériens; mais dans aucun à ma connaissance, avec les sens particuliers au tangérois; à Mardin, en Mésopotamie, on trouve *qalaš* «renverser» (cf. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 259, l. 7).

قمار *qmāri* قمارى، قمارى *qmāri*، قمارى *qmāri* «aloès pour les fumigations»; cf. DOZY, II, 164. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 69, donne عود الكمارى et عود

إلكماری et aussi BUDGETT MEAKIN, *An introduction*, p. 68, n° 33 (dōl *elkmāri*). A Tanger jamais on n'entend, à ma connaissance, le mot avec *k* pour ق. Quant à la mise à l'état construit du nom avec l'adjectif, elle s'entend parfois : *ād-ʿlqmāri*, comme aussi en Algérie (cf. BRAUSSIER, p. 563).

قل *qāmla* قلة «pou» a le pluriel *qāmlāṭ* qui s'emploie dans le comput avec les noms de nombre. Il existe d'autre part un pluriel *qmāl* (aussi andalou et maltais, cf. DOZY, II, p. 407; FALZON, p. 333) qui s'emploie en dehors du comput. Ce pluriel n'est pas connu en Algérie. Par contre, le collectif *qmāl* (*gmāl*) des dialectes algériens est inusité à Tanger.

قنب *qōnnēb* قنب «de la corde en chanvre», *qah^a-ttārf d'ḡqōnnēb* «un bout de corde en chanvre»; *qōnn^aḥa*, pl. *qānnēb*, «une corde (des cordes) en chanvre». Dans le Maghreb, la forme non différenciée de ce mot étranger depuis longtemps identifié (*κάνναβις*) ne se trouve, à ma connaissance, qu'au Maroc (aussi dans le Sud, cf. *Houwāra*, p. 60, l. 14) et dans les parlars sahariens d'Algérie (Laghouat, Géryville, Souf *gēnnēb*; cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 248, note 2); elle apparait aussi en maltais (*'annep*, *qannep*; cf. FALZON, p. 334; STUMME, *Malt. St.*, p. 45, l. 12). Dans toute l'Algérie du Nord on a, avec différenciation de *nn* > *rn*, *qārneb*, comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 88 *in princ.*); exceptionnellement chez les Trāra de Nedroma (et peut-être ailleurs) *qēineb*. La forme قَم de l'andalou (DOZY, II, p. 414; PEDRO DE ALCALA, p. 138, l. 21) n'existe à ma connaissance nulle part dans le Maghreb.

قنت *qānt*, pl. *qūnt* et *qūnt* قنوت, subst. masc., «coin, angle», aussi bien «coin intérieur» que «saillant extérieur»; cf. LEBRUNDI, *Voc.*, p. 333, sub *esquna*; de même à Nedroma et à Tlemcen, tandis qu'à Alger, *qānt* est «saillant extérieur» et *qūnta* «coin intérieur». Le mot est inconnu dans l'Est algérien et en Tunisie. Est-ce vraiment l'espagnol *canto* comme le propose DOZY, II, 409? — *mqānnēt* مقنت «aux arêtes vives, aux angles saillants.»

قنجع *qānzū'a*, pl. *qanzā'* قنجوعة, قناجع «huppe de plumes ou de poils»; le mot est inconnu en Algérie; il est vraisemblablement à rapprocher de قَنْزَعَة classique (sur قَنْزَع andalou «grand chapeau» cf. DOZY, II, 111, et ajouter Ibn GUZMĀN, 5^b, l. 26).

قور *qāuyār* «amasser peu à peu une grande quantité d'une chose»; exactement de même à Tlemcen. A Alger, le sens est un peu différent : «dénicher, trouver à force d'efforts une chose presque introuvable» (par exemple *bāḡe-m-āhūm hātṭa-qāuyārhum* «Il n'a pas cessé de s'en occuper jusqu'à ce qu'il les eut dénichés»). BEAUSSIER, p. 568, donne dans ce sens قور; mais *gouyōr* avec *g* n'a, à ma connaissance, là où il existe (Tell oranais et algérois), que le sens de «arrondir, creuser en rond, mettre en cercle».

Cf. قور.

قول *lqāl*, *ulqāla* والقول والقالة «les on dit, les propos divers»; de même à Alger *elqōl ulqāla*, à Nedroma *elqel ulqāla*, à Tlemcen *elqāla yulqel* (ou *elmqāil*). Ce sont les équivalents maghribins des classiques *قال وقال*. Peut-être faut-il y rattacher le *qālqāl* algérien, nom d'action *ṭqālqel* «parler à tort et à travers, colporter des racontars»; cf. BEAUSSIER, p. 362; et comp. LANDBERG, *Hadramout*, p. 86, note 2.

Cf. قول.

قوم *qām*, *iqūm* «se lever» a pour 11^e forme à Tanger comme dans toute l'Afrique du Nord *qēiem* قيم «faire lever» (déjà ainsi ap. *Ma'ālim*, IV, p. 254, l. 4); il en était ainsi en andalou (cf. DOZY, II, p. 423) et قيم apparaît aussi en maltais (cf. STUMME, *M. St.*, p. 9, l. 29; ILL-STUMME, n° 41) et dans certains parlers orientaux (cf. SOGIN, *Diwān aius Centralarabien*, III, p. 305; STAGE, *Voc.*, p. 135, sub *raise*). Au reste le sémitique septentrional ancien connaissait déjà cette forme. — D'autre part, *qōyūm* قوم existe aussi à Tanger avec les sens de «pourvoir quelqu'un, le mettre en état de faire quelque chose» et aussi «évaluer».

ḡāma إقامة «matériel nécessaire pour l'exercice d'un métier», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 91, sub *opero*. Le mot se retrouve avec ce sens à Tlemcen; tandis qu'à Alger et à Constantine, on emploie plutôt *dūzān* دوزان. — *leqāma dluṭṭar* الإقامة ذالوتار «les accessoires d'instruments à cordes»; *leqāma dāṭai* الإقامة ذاتاي «les objets et ingrédients nécessaires à la préparation du thé marocain» (cf. MOULIÉBAS, *Maroc inconnu*, II, 481); mais très souvent, cette expression désigne plus spécialement la «menthe» avec laquelle on parfume le thé.

Cf. قوم.

قوى *qōya* قوة «force»; *men-qōyūṭ* . . . من قوة, construit avec un substantif, ou *men-qōyūṭ-lli* ou *mēn-qōyūṭ-mā*, suivi d'un verbe à un temps

personnel, adjectif ou participe, «tant est grand...» : *mən-qō^ud-^vzōr* «tant est grand l'accablement»; — *mən-qō^uūt-^uli-^lāila* ou *mən-qō^uūt mā-^lāila*, ou *mən-qō^uūt mā-hēia ^lāila*, ou *mən-qō^uūt-^uli-^lālēt* «tant elle est demeurée longtemps».

في *qā*, fut. *iqē*, ou plus fréquemment *qqā*, fut. ^leqqe في (يَقِي) «faire»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 394, sub *hacer* في; aussi «placer, poser, mettre» dans l'emploi le plus général. Le mot est courant dans la langue de Tanger (comp. MEISSNER, *Neuar. Gesch. aus Tanger, passim*) et très fréquent aussi à Tétouan. Il faut vraisemblablement y voir ألقى avec une assimilation *lq > qq*, exceptionnelle dans le dialecte et qui n'a pu apparaître que dans un verbe d'un usage extrêmement fréquent (comp. la conjugaison de ^lcp^l en hébreu). De fait le représentant non défiguré de ألقى, يلقى à savoir *lqā*, ^lilqe est courant dans le sens de «faire» dans les parlers de certaines tribus jebaliennes (*āš-lē^lelqe* «Qu'est-ce que tu fais?»: *lā* au lieu de *ka* est le préfixe du présent actuel dans ces parlers), comme aussi dans les dialectes du massif algérien des Trāra (*lkā* avec *q > k*, conformément à la phonétique de ces dialectes); et ألقى «faire» se trouve aussi dans l'Arabie du Sud, LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 61. — A Tanger même, *lqā* réapparaît dans le passif ^lēlqā (viii^e forme dialectale), à côté de ^lqā : *!āy^hūš ke^lē^lqā-^lōy^hāš* «Le tarbouch se place sur la tête».

قيص *qās*, fut. *iqēs* قاص يقيص (classique قاس يقيس) : 1° «juger par comparaison». *uqēs uqēs* «Et juge du reste par ce que tu sais»; de là avec un sens affaibli «et cætera»; 2° «atteindre quelqu'un ou quelque chose» avec une arme à feu, une pierre ou simplement par un choc, etc. Ce sens qui apparaît aussi dans le Sud marocain (cf. SOCIⁿ, *Marok.*, p. 46, note 113) se trouve dans le parler d'Alger (*qās*) et dans les dialectes du Sahara algérois et de la province de Constantine (*gās*, *igīs*). En Oranie et dans l'Ouest algérois, *qās* n'est pas «atteindre» mais «lancer, jeter quelque chose» (aussi dans l'Arabie du Sud, cf. LANDBERG, *Dabīna*, p. 634, 635), et à la iii^e forme *qāis* est «atteindre quelqu'un ou quelque chose en lançant».

qaiēs = قيص à la ii^e forme «prendre mesure; essayer; goûter»: *ža-^liqāi^lē^lle* «Il est venu me prendre mesure d'un costume». Ce sens du tangérois se retrouve à Tlemcen (*qaiēs* à côté de *qās* «essayer», mais toutefois jamais «goûter»). Ailleurs en Algérie, à ma connaissance, on n'emploie dans ce sens que la i^{re} forme : ainsi dans le Tell constantinois

qās «essayer, prendre mesure», tandis que *gās* «atteindre»; et à l'inverse en Oranie et dans l'Ouest algérois, *gās* «essayer, prendre mesure», tandis que *qās* «jeter, lancer» (cf. قاص).

qēās = قياس «mesure»; *h'ššš'—γēr—'lfās ulqēās* «Il ne manque plus pour lui que la pioche (pour creuser son tombeau) et la mesure (de ce tombeau)» c'est à-dire : «Il est mort» (on prend la mesure du tombeau sur le mort avec un roseau vert). *qēās* a le sens de «comparaison» dans : *qēās—'lhéir* «Que cette comparaison n'amène que le bien!» l'une des nombreuses formules prophylactiques contre le mauvais augure. Cette formule est connue aussi à Tlemcen, Nedroma, Alger. Elle s'emploie lorsque, dans le récit que l'on fait d'un événement fâcheux, on est amené, pour se faire entendre de ses interlocuteurs, à prendre l'un d'eux comme exemple ou comme terme de comparaison. Ainsi je raconte à *qāddūr* que *'li* a reçu une balle dans le bras et pour bien montrer l'endroit atteint, je l'indique du doigt sur le bras de *qāddūr*; je dois m'empresser d'ajouter : *qēās—'lhéir*. — Quand la comparaison est inconvenante au point de vue religieux, presque sacrilège, on n'emploie pas *qēās—'lhéir* mais *uā-lā—'imēttēl*; cf. *infra*, p. 463, sub مثل.

قيل *qāiīl* قيل «passer toute la journée»; de même à Tlemcen, où on le distingue de *gēiīl* «passer à l'ombre le moment de la forte chaleur de midi» (*ngil* = *mgil* = مقيل) qui est un emprunt aux dialectes ruraux. Le verbe apparaît avec ce sens en Orient, à Aden (cf. STACE, *Voc.*, p. 119, sub *pass*). A Alger-juif, *qēiīl* est «passer toute l'après-midi quelque part»; de même au Sénégal (cf. REYNIER, p. 204, l. 14; BASSET, *Mission*, I, p. 286). Ailleurs en Algérie, *qāiīl* (Alger), *gēiīl* (ruraux et bédouins) est «faire la sieste»; et «passer à l'ombre le moment de la forte chaleur» (comp. LANDBERG, *Hadr.*, p. 375; RHODOKANAKIS, II, p. 50. Il est remarquable qu'en omāni, le mot ait pris le sens de «bavarder»; cf. REINHARDT, p. 216 *in fine*; p. 227 *in fine*; il y a là un développement sémantique comparable à celui de *سمر* étudié par LANDBERG, *Dabīna*, p. 993 et suiv.). Dans la plaine du Cheliff et peut-être ailleurs, à côté de *gēiīl* «se mettre à l'ombre au moment de la grosse chaleur» on emploie *qāiīl* dans le sens de «donner une gifle». — Le nom de métier *qāiīāl*, pl. *qāiīālīn* قِيَال sert à Tanger de participe présent : *uāna qāiīāl—kānḥdēm* وانا قِيَال كَانْحَدَم «tandis que moi je passe la journée à travailler» (comp. *supra*, *ḥeddām*, *assas*); de même à Tlemcen.

qaiyūli «fête de femmes qui a lieu pendant la journée»; aussi «séance de jour d'une confrérie religieuse» (opposé à *lila* «séance de nuit»); cf. *Arch. Mar.*, t. II, p. 105; à Tlemcen, on nomme *ṭōqīl* une fête de femmes qui a lieu pendant la journée, surtout à l'occasion des mariages; cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 57, l. 9.

qāila قَائِلَة «soleil» synonyme de *šems* et même plus fréquemment employé; *ṭqāila-katšrōq f'ḥāmsa-t'ššbāh* «Le soleil se lève à cinq heures du matin»; *ṭqāila yōrbēṭ* «Le soleil s'est incliné vers le couchant»; *ṭqāila yōrbēṭ* «Le soleil est couché»; de même à Tlemcen où on prononce *gāila*: *ḗlgāila nōqroṭ* «Le soleil est levé»; *ḗlgāila tāḥaṭ* «Le soleil est couché»; comp. aussi KAMPFMEYER, *Studien der arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 154, n° 128, et p. 213. Par contre, *gāila* chez la plupart des ruraux et bédouins d'Algérie, et *qāila* à Alger désignent seulement «l'ardeur du soleil» dans toute sa force, de 10 heures à 2 heures de l'après-midi (tout à fait la *gāiāla* des fellāḥ égyptiens). — Au Sénégal, *gāila* signifie «temps de la journée de dix heures à midi»; cf. REYNIER, p. 99; BASSET, *Mission*, I, p. 286.

ق

qābəl قَابِل «faire face à» est toujours prononcé à Tanger avec *g* = ق initial (قَابِل), tandis que *qābəl* avec *q* est «ester en justice contre quelqu'un»; cette distinction se retrouve dans certains parlars ruraux du Tell oranais et algérois; mais à Alger et à Tlemcen le verbe n'apparaît dans les deux sens qu'avec *q*.

qēzdēr قَعْدَر : 1° «s'écrocher le visage en signe de deuil». A Tanger, ce sont surtout les juives qui ont cet usage. Il faut sûrement en rapprocher l'andalou قَعْدَر, قَعْدَر «plangere» de *Vocabulista*, p. 159, p. 525. Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; mais il faut signaler un certain nombre d'expressions, où il figure, et où, quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui aucune signification nette pour le sujet parlant, il a dû primitivement avoir le même sens qu'en tangerois: malédiction des femmes d'Alger: *ṭqēzdēr yuṭḥādēb*; malédiction des femmes de Tlemcen: *arṭēk ṭqēzdēr yuṭḥādōr*; *arṭēk ṭqēzdēr yuṭḥāḥē* «Puissé-je te voir gémissante plongée dans le malheur»; ruraux du Tell algérois *ḥdēnt*, *qēzdērt*, *ēlkāt* «J'ai fait de vains efforts». —

2° «abimer, mal faire»; aussi «faire» dans un sens péjoratif : *g'ẓḍēr* *ḷo-sāḍo* «Il a démoli sa chance». — 3° En argot «avoir des rapports avec une femme» construit avec *l*; connu aussi dans ce sens à Alger et à Tlemcen.

g'ẓḍūr *قجدور* «malheur, disgrâce accablante»; *i'dd-ig'ẓḍūr* *sḷēh* «Puisse-t-il lui arriver malheur». Aussi à Alger et à Tlemcen; aussi au pluriel *g'g̣āḍēr*, à Tlemcen, «chose embarrassante et sale» : *sḷēb* *sḷiā hād-ēl-g'g̣āḍēr!* «Débarrasse-moi de ces sales nippes!» — D'autre part à Alger apparaît une forme énigmatique (vraisemblablement berbérisée) *aṭāgēẓdurt* dans l'expression *hāqq-ēlḥēr aṭāgēẓdurt* «En récompense du bien, de mauvais procédés!» par laquelle on reproche à quelqu'un son ingratitude.

g̣ḍūr *قذور*, pl. *gḍā'ūr* *قداور*, *قداور* «chiffon, haillon»; la forme féminine *g̣ḍūāra* est aussi employée. — BEAUSSIER ne donne pas le mot pour l'Algérie. Or, s'il est complètement inconnu dans les départements d'Alger et d'Oran, il existe dans le département de Constantine : à Constantine *gedyār*, pl. *gḍāyōr* «chiffon» (surtout chiffon que l'on met dans les langes de l'enfant); de même à Guelma *gedyāra*. D'autre part, dans certains parlers de l'Est algérien (par exemple Djidjelli, Tebessa), *gedyār*, et, au Souf et dans le Nord tunisien *gedyāra* désignent la «gandoura» (*gendūra* est inconnu dans les parlers de ces régions) comme déjà dans Idṛsī (cf. Dozy, II, p. 410, sub *قندورة*); et on comparera chez les Jbāla *agedyār* «haik de femmes» ap. *Arch. Mar.*, XVII, p. 125.

g̣errāb *قرب*, pl. *g̣errāba* *قرباب* «porteur d'eau qui vend l'eau dans les rues et approvisionne les maisons»; cf. le proverbe qui concerne les *gerrāba* ap. FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 29; naturellement nom de métier tiré de *g̣ērba*, pl. *g̣rēb*, «outre» qui, à Tanger, a toujours *g* pour *ق* (*قربة*) et se révèle par là comme un emprunt aux parlers ruraux. — Le «porteur d'eau» est désigné en Algérie, là où il existe, par d'autres noms. A Constantine on le nomme *sāqqā* *سقاء* (*sic*, non *sāqqāi* comme il serait normal d'après la forme habituelle des noms de métier tirés de racines défectueuses dans le dialecte), pl. *sāqqāiā*; de même à Tunis (auprès de *gerbāzi*; cf. STUMME, *T.G.*, p. 177; BEAUSSIER, p. 301) et au Souf *segga*; au contraire à Bou-Saāda et à Laghouat *seggāi*. A Alger, les porteurs d'eau étant généralement originaires de Biskra, on les désigne très couramment par l'ethnique *bēskri*, pl. *bsā-*

kra. Dans le Tell algérois les porteurs d'eau des marchés sont appelés *šorrāb*.

qerḅūz *qerḅūz*, pl. *grāḅēz* *قربوز*, pl. *قرايز* «vilain nègre»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 323, sub *esclavo* *قربوس*, qui ajoute que le mot signifie proprement «figue noire et sèche»; dans ce dernier sens le mot n'est pas courant dans la langue de Tanger; mais certains dialectes berbères connaissent *agurbiz* «mauvaise figue» (CID KAOUI, *Dictionnaire français tachelh'it*, p. 109); dans certains parlers algériens, *gerbūz* est «outre usée et ratatinée» et *tgērbēz* signifie «se racornir; se ratatiner et se flétrir» (cf. BEAUSSIER, p. 535; DOZY, II, p. 324). — Dans la signification de «vilain nègre» il se peut que *gērbūz* soit *قربيز*, *جرېيز* «fripon, coquin» connu de la langue classique et considéré par les lexicographes comme d'origine étrangère (cf. ĠAULĪLĪQĪ, *Muṣarrab*, p. 117, 118); c'est bien dans un sens voisin de *قربيز* classique qu'il faut entendre *gērbūz* dans le dicton populaire rapporté ap. *Salwat el-'anfās*, I, 30, l. 7 : *كم من كرايز تحت الدرابيز* «Combien de propres à rien reposent sous les balustrades des tombeaux des saints» (cf. *supra*, p. 364, *قربوز*). Ce dicton est l'équivalent d'un autre plus littéraire rapporté ap. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 628 : *كم من يزار مقامه في النار*; comp. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 2818.

qurziān ou *gērziān* *قرزيان* : 1° «aloès du Mexique»; nom d'unité *gurziāna* «un pied d'aloès»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 616, sub *pita*; BUDGETT MEAKIN, *An introduction*, p. 133, n° 131 (DOMBAY, p. 74 a *gerziāno* qui n'est pas usité à Tanger); dans ce sens le mot n'est pas connu en Algérie; — 2° «gros fil à coudre»; comp. BUDGETT MEAKIN, *An introduction*, p. 72, n° 40, sub *thread*. Le mot dans ce sens est connu à Tlemcen, et en Oranie, sous les formes *gurziān* et *gurziāno*; de même sur les hauts plateaux et dans le Sud algérois *gurziān* «fil blanc». Très vraisemblablement, il a désigné d'une façon spéciale à l'origine le fil fabriqué avec la fibre solide de l'*aloe mexicana*; de même on appelle à Alger la corde à mèche de fouet *šōbbāra* (ou *šōppāra*) du nom de l'agave américaine dont la fibre sert à fabriquer de la corde.

qurṭṭ *qurṭṭ* «couper très court»; employé surtout au participe *mqurṭṭ* «coupé court» (cheveux, queue du chien, etc.). LERCHUNDI, *Voc.*, p. 664, sub *rabūn*, donne *قُرطط* «couper la queue». — *qurṭṭeṭ* «homme de très petite taille; nabot» ne prend jamais l'article. — *qurṭṭeṭā* dans

l'expression *laḥēs g̃rītētā* «vêtu très court d'un habit qui arrive au-dessus du genou». — *g̃rītōt* est très vraisemblablement un développement quadrilittère de $\sqrt{\text{قرط}}$, et SIMONET, *Glosario*, p. 108, n'est guère à prendre en considération. — En Algérie ce sont les quadrilittères *gōrgōt* ou *gōrmōt* qui sont généralement employés (comp. pour la Syrie LANDBERG, *Proverbes et dictons*, قرطوطة p. 127, قرط p. 133; et cf. RŮŽIČKA, *Kons. Dissimilation*, p. 167).

قَرَع *gra* «faire jaillir le feu, battre le briquet, craquer une allumette».

Le mot est connu à Tanger, mais considéré comme étranger. En Algérie, je le connais avec *g* initial dans le Sud oranais; mais dans le Tell oranais et algérois, il apparaît, même chez les ruraux, avec *q* initial, *qra*; cf. BEAUSSIER, p. 338. — On a encore à Tanger la forme réfléchie à préfixe 't (correspondant dialectal de la VIII^e forme) : 't̃*gra* «jaillir» en parlant du feu. — A la v^e forme, t̃*gerra* : 1^o «s'allumer par déflagration, faire explosion»; ce sens se retrouve dans les départements d'Alger et d'Oran; ainsi à Alger au sens figuré, en parlant d'une chaleur torride : ḡ^h*hānnēm-t̃gerrāt-ēl'īm* «Aujourd'hui l'enfer a crépité!»; 2^o «roter»; le mot dans ce sens se trouve aujourd'hui dans tous les parlers maghribins; nom d'action t̃*ggrī*; «un rot» t̃*ggrī'a* (comp. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 7; le تَغْرِيعَة de LERCHUNDI, *Voc.*, p. 678, est faux pour Tanger et pour les parlers algériens). Le mot ne semble pas avoir été andalou dans cette acception; le *Vocabulista* et PEDRO DE ALCALA ne connaissent que le تَشَا < تَشَا des dialectes orientaux. — En Algérie comme à Tanger, t̃*gerra* «roter» et t̃*ggrī* «rot» ont toujours, même dans les dialectes citadins *g* initial. Il est vraisemblable qu'ils sont à rapprocher de تَكَرَع «avoir des hauts de cœur; roter», تَكْرِيع «haut de cœur; rot» de l'égyptien (cf. SPIRO, *Voc.*, p. 516; NALLINO, *L'Arabo parlato in Egitto*, p. 319).

قَرْن *gurna* «abattoir», comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 501, sub *matadero*; aujourd'hui aussi «la fourrière aux bêtes de somme»; enfin on emploie aussi *gurna* par dérision pour désigner la synagogue. Un quartier de Tanger porte le nom de quartier d'*elgurna*, cf. *supra*, p. 132, note 2. — Le mot est inusité en Algérie, sauf à Nedroma, et passe pour un des mots caractéristiques des parlers marocains; cf. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 348, note 108.

قَرَو *garro*, pl. *grāro* et *garrēuāt*, «cigarette» a des équivalents très voisins de forme dans tout le Maghreb : Tiemcen *gā'ro*, Alger *gā'ro*,

Tunis *garrō*, Constantine *gāro* (pl. *gūāra*). Sud algérois *gārō* (pl. *gūārō*), etc. Cf. STUMME, *T.G.*, p. 177; FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 232.

قَزَى *gzāja* جزاية «rétribution» est naturellement جزاية avec dissimilation de $\check{g}z > gz$; dans les dialectes algériens, on a *dzāja*, avec une autre dissimilation $\check{g}z > dz$. — جزاية n'apparaît pas au reste dans la langue ancienne, qui ne connaît que جزاء de جزى et جزاء de جازى.

قَصْر *gk̄ššār* «gâter, rendre familier, laisser prendre de la liberté»; — à la x^e forme, *gk̄ššār s̄lā* «prendre de la liberté avec»; — *gk̄šāra* «effronterie, hardiesse»; *gk̄šōre* قَصْرِي «effronté». La racine dialectale $\sqrt{\text{قصر}}$ à laquelle se rattachent ces mots représente le classique جسر avec dissimilation de $\check{g}s > gs$, et emphatisation de *s* en *š* au voisinage de *r*. — Dans les dialectes algériens le \check{g} initial a subi une autre dissimilation; il est passé à *d*; d'où *dser*, *dsāra*, cf. BEAUSSIER, p. 200; là où *r* final était emphatique, le *s* médial est passé à *š*, et même le *d* initial est passé à *d*: *dsār* ou *dsār* (Oranie, Tell algérois).

قَصْع *gk̄šāa*, pl. *kšāre* (*gk̄šāre*) قَصْعِي «large plat peu profond généralement en poterie, parfois en métal ou en bois» (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 107; VIII, p. 279). Le mot a toujours à Tanger *g* initial pour ق classique, ce qui dénote un emprunt aux dialectes ruraux; il en est de même dans tous ceux des dialectes algériens, citadins ou ruraux, qui connaissent le mot (inconnu à Alger, où on emploie pour désigner ce vase, *šahfa*); la *gōšāa* algérienne est généralement un plat à bords larges creusé dans une pièce de bois.

قَطْع *tšḡk̄tar* (*ššḡk̄tar*) قَطْعِي «franchir d'un bond»; c'est naturellement une x^e forme dialectale à préfixe *ts* au lieu de *st* de la langue classique; la prononciation *g* de ق initial ($\sqrt{\text{قطع}}$) dénote vraisemblablement un emprunt aux parlers ruraux. Ce verbe (c'est-à-dire des représentants de $\sqrt{\text{استقطع}}$) n'est pas employé en Algérie à ma connaissance. — Le nom d'action est *tšḡk̄le* (nom d'unité *tšḡk̄leia* «un bond pour franchir»), sur un paradigme $\sqrt{\text{تسغعل}}$ assez fréquent en tangérois pour les mašdars de la x^e forme, et qui a son principe dans une influence analogique de $\sqrt{\text{تفغعل}}$, mašdar de la n^e forme (formation très fréquente aussi en mallais).

قَطْيِي *gōttāja*, pl. *gōttājāt* قَطْيَات «longue mèche de cheveux qu'on laisse pousser au sommet de la tête». C'est un des mots caractéris-

tiques du Maghreb; il se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 52, l. 11), dans toute l'Algérie (généralement sous la forme *gūtāiā*, pl. *gātā*), aussi à Tunis (avec le sens de «huppe» et de «pompon de la selle») et à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 86). Il est vraisemblablement aussi à identifier avec le *gātī* du libyque «poils du cou du chameau» (HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 86 *in fine*). — LERCHUNDI (*Voc.*, p. 387) donne comme synonyme *غداجة*, inconnu à Tanger, qui représente vraisemblablement l'emprunt du castillan *guedeja* (cf. SIMONET, *Glos.*, p. 255). Mais l'étymologie *guedeja* proposée par Dozy (II, p. 378) pour *gūtāiā* lui-même, semble, aussi bien au point de vue phonétique qu'en raison de l'aire d'emploi du mot, peu admissible.

قط *gəffət* «retrousser le bas d'un vêtement» (pantalons, *qaššāba*, etc.); à Alger *qālfət*; chez les ruraux du Tell algérois et oranais *golfət* (قلنط «réunir les bagages» dans le Sud oranais, cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 373); à Tlemcen *qārfət*, cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 313 et les références. Dans l'Est et le Sud constantinois et dans le Nord tunisien, on a dans le même sens *geffāḍ* et à Bou-Saāda *gelfāḍ*.

قلت *gəlṭa*, pl. *gləṭ*, *gəlṭāṭ*, *glāṭi* قلتة قلت «mare large et peu profonde». Le mot a toujours un *g* pour ق classique à Tanger, ce qui dénote un emprunt aux parlers ruraux; il en est de même dans les parlers citadins d'Algérie; à Tunis, par contre, il a un *q* (cf. STUMME, *T.G.*, p. 177; et *Z.D.M.G.*, 1896, p. 234). A Alger on emploie le mot pour désigner une flaqué d'eau dans la rue. A Tlemcen, il a un sens un peu différent; c'est un trou profond et peu large, généralement dans le cours d'un oued; chez les Sahariens le mot désigne aussi un trou profond, soit dans le cours d'un oued, soit dans le roc, où l'eau s'amasse et demeure, même pendant les chaleurs de l'été. C'est pour des nuances de signification tout à fait semblables, que les lexicographes classiques ont classé le mot قلت parmi les اضداد (cf. EL-ANBARĪ, *addād*, p. 270). D'autre part, le mot, féminin dans la langue ancienne sans être morphologiquement caractérisé comme tel (cf. ABŪ-ZĀID, *Nayādir*, p. 57, ligne 2, *a. f.*), a pris la terminaison du féminin dans les dialectes maghribins et dans les dialectes de l'Arabie (cf. HUBER, *Journal d'un voyage*, p. 142; LANDREBERG, *Dafina*, p. 694, 695).

جلس *glēs* = **جلس**, avec dissimilation $ġ - s > g - s$, est le mot habituel pour «s'asseoir» à Tanger, tandis que **جلس** est à peu près complètement inusité en Algérie, comme dans le Maghreb oriental; par contre le *ġad* (Alger et Constantine *qad* comme Tunis) de tous les parlers algériens n'est pas employé à Tanger; comp. pour la répartition des deux verbes en Arabie, LANDBERG, *Dabīna*, p. 1292. — *glēs* a aussi comme *ġad* algérien le sens de «rester»; il s'entend encore dans le sens de «faire la *gulsa* (جُلْسَة) c'est-à-dire la «séance de beuverie avec les femmes»; *kei^{ra} rāf-iglēs* «Il sait comment se comporter à la *gulsa*», c'est-à-dire : «Il sait observer tout le code de politesse et de galanterie qui régit une *gulsa* bien ordonnée».

جلف *glēf* «brûler un aliment en dessus sans le cuire à l'intérieur»; passif (VIII^e forme dialectale) *'lēglēf*; *mēglūf* «brûlé et non cuit». Ce mot n'est pas très courant à Tanger. Beaucoup de Tangérois semblent l'ignorer. En Algérie, je connais le mot avec un sens voisin dans certains parlers du Sud algérois; par exemple à Ain-Madhi *mēglūf* «morceau de viande très desséché par la cuisson»; aussi dans divers parlers ruraux et bédouins dans un sens ironique *mēglūfa*, pl. *mġālīf*, «des pieds larges et maigres». A Tlemcen, *glōf* avec *!* emphatique «être éreinté», *gālōf* «éreinté». Le mot se retrouve sans doute ailleurs avec ces sens ou des sens voisins. A Alger on emploie, dans le sens du tangérois *glēf*, *ēḡqlēf*, participe passif *mčḡqlēf*. — On ne peut songer pour le tangérois *glēf*, *mēglūf* au classique **جلف**, **جَلْفُون**, qui a le même sens, le passage de *ج* à *g* dans ce mot étant inadmissible d'après la phonétique générale du dialecte.

قنن *gunnēt-ḡrās* قنن الرأس «occiput»; le mot, encore qu'il ne soit pas donné par BEAUSSIER, est connu dans divers parlers du département d'Alger et du département de Constantine. Il ne semble pas connu par contre en Oranie; cf. LANDBERG, *Dabīna*, p. 887.

قنبر *gēmbri*, pl. *gnāḡēr* قنبرى قنابر «petite guitare», cf. *supra*, p. 152, note 3. — Ce mot semble appartenir à tout le Maghreb. Le pluriel قنابر est déjà attesté dans IEN BATTŪTA (cf. DOZY, II, p. 408); l'instrument et le mot se retrouvent à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 178); dans le Sud constantinois, *gūmbri*. A Alger on distingue : le *gūmbri* (pl. *gūmbriāt*) «grande guitare à deux ou trois cordes, et à caisse de bois trapézoïdale»; le *gāmbār* «guitare à deux cordes, en écaille de tortue

ou en bois», dont jouent les nègres; et le *gnibri*, instrument des fumeurs de *kif*, semblable au précédent, mais plus petit, fait parfois d'une noix de coco. A Tlemcen on connaît aussi le *gumbri* «guitare des nègres» et le *g'nibri* plus petit, instrument de jeunes gens et d'enfants.

قنّف *gəngəf* «fureter en flairant comme un chien». Ce mot m'est inconnu en Algérie; il est probablement à rapprocher de **قنّف** «faire la moue» de BEAUSSIER, p. 566; à Tlemcen *gənnəf əlā* «faire un mauvais accueil à quelqu'un et lui tourner le dos».

قور *gāra*, pl. *gārāt* قارات, قارة «grand espace uni et libre, placis». En Algérie, le mot avec ce sens est usité à Tlemcen et à Nedroma; ailleurs dans le Tell le mot semble inconnu, et il ne se retrouve que dans les dialectes sahariens, avec une autre signification «colline isolée en forme de tronc de cône» (cf. MERCIER ap. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 373; GAUTIER, *Le Sahara Algérien*, p. 8, 9); de même en Libye (cf. FALLS, *Beduinlieder*, pièce 63, v. 1; HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 65, n. 1; p. 90, n^o 29, str. 1; p. 150, n^o 77, str. 6); c'est là un sens très voisin de celui du قارة de la langue classique, et des dialectes arabiques; cf. HUBER, *Journal d'un voyage en Arabie*, p. 311; SOCIN, *Diwān*, III, p. 300; LANDBERG, *Dabīna*, p. 1105.

قوز *gāz*, fut. *igūz*, «passer» = جاز avec dissimilation de *ǧ - z > g - z*; ailleurs au Maroc on a *dāz*, fut. *idūz*, avec une autre dissimilation; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 6.

gūāz «tout ce qu'on mange avec le pain pour le faire passer»; ailleurs au Maroc *dūāz*, Algérie *ǧūāz*; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304.

قول *gōūl* : 1^o «jouer du *aguāl* (cf. *supra*, p. 222) ou de tout tambour qu'on frappe avec la main : *keḡgōūl-ḡh^amād,ša* «Il joue du tambour aux Hamādcha»; — 2^o «gueuler; vociférer des insultes» (en parlant des femmes); et aussi «frapper de la paume de la main droite le dessus de la main gauche fermée»; ce geste de signification primitivement obscène (dénommé par le maṣdar *ḡgūil*) accompagne les insultes dans les disputes de femmes. Le verbe se construit avec la préposition *l*, *gōūl^lḡla* **قوتلت لها** «Elle lui a vociféré des insultes». — *gōūāla*, pl. *gōūāl^lḡt* et *gōūālīn*, «femme grossière et qui a l'habitude du *ḡgūil*». — Le verbe *gōūl* dans le sens de «gueuler des insultes» et les substantifs qui s'y rattachent doivent peut-être être ramenés à **قال**, **يقول**; l'apparition de *g* pour *q* dans ce mot s'expliquerait soit par un emprunt aux dialectes

ruraux, soit par la tendance observable dans les dialectes maghribins à donner aux mots de signification grossière un traitement phonétique anormal. C'est sûrement à **قال** qu'il faut rapporter *gouuol* «réciter l'éloge funèbre d'un mort» à Constantine, et «rimer» dans certains parlers bédouins d'Algérie (cf. BEAUSSIER, p. 570). Mais il se peut qu'à Tanger, le sens primitif du verbe soit «jouer du tambour»; dans cette acception, connue aussi à Tlemcen et Nedroma, *gōuūl* est sûrement dénomiatif de *aguāl* «tambour long». Le geste injurieux du *ḡuūl* aurait été comparé à la percussion du *aguāl*; sur les n^{es} formes dénomiatives exprimant l'action de jouer d'un instrument (*tobbèl* «jouer du *ḡal*»; *ḡēiōt* «jouer de la *ḡaita*», etc.), cf. DOUTTÉ, *Texte oranais*, p. 21.

قوم *gām* **قام**, aussi *gam^m* «but» au jeu de la toupie seulement, cf. *supra*, p. 177, note 1; le mot est inconnu en Algérie; à Tunis, on appelle *gāb* (pl. *gībān*) «une cible tracée à terre», également au jeu de la toupie.

gāīm «membres du corps, bras et jambes»; le singulier semble inutilité à Tanger comme aussi à Alger, tandis qu'il est connu des ruraux, des bédouins d'Algérie (*gāima* aussi «un gigot» chez les Sabariens; comp. au Sénégal *gaïma* «cuisse», *elgūāim* «les «membres» ap. REYNIER, p. 118), et aussi dans les parlers de Tlemcen et de Constantine *gāima*. A Tanger, comme dans toute l'Algérie, ce représentant du classique **قائمة**, pl. **قوام**, a toujours *g* pour **ق** initial; à Tunis, il a *q* (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 34, l. 31). Dans les parlers de l'intérieur de l'Afrique à côté de la forme féminine **قائمة**, apparaît une forme masculine **قائم** (**قائ**), cf. KAMPFMEYER, *Studium der arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 219.

ك

كار *kāra* **كارة**; *ḥ̣ḥ̣etā d'lkāra* (*-llkāra*) «pièce espagnole d'une peseta». C'est proprement la monnaie à «effigie» (espagnol *carra*). Comp. LERCHUNDI, *Vocab.*, p. 855, sub *peseta*.

كما *kāma* «comme» (conjonction suivie d'un verbe) de la page 29, l. 5. est un emprunt à la langue littéraire (**كَمَا**). A Tanger le mot n'est pas courant dans le langage populaire. Les formes *kī* et *kīma* «comme» des dialectes algériens (à Tlemcen aussi *kemma*) ne sont pas non plus usitées; c'est *kif* et *kifma* qui sont employés.

كبير *kḥībār*, fém. *kḥībrā*, pl. *kḥībrēn*, «grandelet» كبيير; diminutif de *kḥīr* = كبير, suivant un paradigme فعيل fréquent à Tanger surtout pour les adjectifs de couleurs, et qui se retrouve à Tlemcen et à Alger *k^hbībor*, et en andalou (*cubaybar* ap. Pedro DE ALCALA, p. 64, l.7).

كبط *kēbbōt*, pl. *kḥāḥōt* كباط, كبطو. Le mot désigne aujourd'hui à Tanger un vieux paletot européen; mais à Tlemcen c'est un vêtement indigène en drap bleu, ou en drap brun, orné sur le devant de dessins multicolores, de la taille et de la forme d'un veston, et muni d'un capuchon. A Alger-juif *keppōt* désigne un «caban». Cf. sur ce mot, Dozy, II, 436. *Noms de vêtements*, p. 380; ALMKVIST, *Kleine Beiträge*, p. 318; VOLLERS, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 316 : كبات, كبتوت; STUMME, *T.G.*, § 66, *kabbōt* «Joppe».

كتف *kṭef* «épaule», substantif masculin, a les pluriels *kṭfīn* (ancien duel) et *kṭāf*. Ce dernier est le seul employé avec les affixes personnels : *kṭāfi*, *kṭāfo*, jamais **kṭfīya*, **kṭfēh*. — *kṭāf* «épaules» a, à Tanger comme en Algérie, le sens de «appui, soutien, protection»; cf. BEAUSSIER, p. 579.

كچن *kēčīna* كچينة «cuisine»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 194, sub *cocina*. Ailleurs au Maroc, le mot a la forme *k^hšīna* ou *k^hzīna* (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 10, note 1; SOCIN, *Mar.*, p. 28, l. 6). A Alger on a *kūzīna* (à côté de *ḥīāna*); à Tunis *kūzīna* (STUMME, *T.G.*, p. 179) et dans l'Est tunisien *kšīna* (STUMME, *T.B.L.*, p. 149). Le mot est inconnu à Tlemcen; on dit *ḥ^hzāna*. — Le mot, est bien entendu, un emprunt aux langues romanes : espagnol *cocina*; italien *cucina*.

كحز *kḥāz* «se pousser de côté»; à la 11^e forme, *kahḥāz* «pousser de côté». Le mot est connu dans toute l'Algérie. Dans le Tell, la prononciation *kḥāz* est, je crois, générale; au contraire, les parlers sahariens ont *ghāz*, à la 11^e forme *gahḥāz*, qui est étymologiquement justifié; le mot doit être identifié en effet avec le classique تحز dont un représentant *ghāz* est normal dans les parlers bédouins; le *kḥāz* du Tell offre vraisemblablement *ghāz* avec assimilation de sourdité *gh* > *kḥ*; apparue d'abord dans les formes grammaticales où *g* et *ḥ* étaient en contact, cette assimilation s'est étendue ensuite à toutes les autres. Cf. *Observations sur Beaussier*, p. 478; LANDBERG, *Dašīna*, p. 1256.

كحك *kāḥkāḥ* «rire aux éclats»; pour imiter les éclats de rire, on fait *kah kah kah kah*; comp. BEAUSSIER, p. 581. A Tlemcen on dit *kahkah*.

كَهَكْ; comp. classique قَهَكْ, andalou تخَع. et le passage de MAQQARĪ cité ap. Dozy, II, p. 310.

كَلْ *kōhḥāila*, pl. *kōhḥāilāt* كَحَيْلَة «vieille toupie» (*kōhḥāila-di-ššmāim* ou *kōhḥāilēt-ššmāim*); cf. *supra*, p. 180.

كَرَّرْ *kary:r* كَرَّرْ «répéter une leçon»; surtout «repasser le Coran de temps en temps dans une récitation ininterrompue (*sūlka*) de tout le livre»; connu aussi avec ce sens en Algérie.

كِرْبَلْ *kerballō* كِرْبَلْو «crible» fait d'un morceau de cuir percé de trous, qui sert à passer le coussouss pour qu'il soit roulé en grains égaux. Le mot est inconnu en Algérie. LERCHUNDI, *Voc.*, donne, p. 236, sub *cribra*, le pluriel كِرَابِلْو que personnellement je ne connais pas à Tanger; sur interrogation j'ai obtenu un pluriel *krāblīyūš* que donne aussi BUDGETT MEAKIN (*An Introduction*, p. 89) et qui serait jebalien (on attribue aux Jbāla beaucoup d'autres pluriels analogues). Le mot ne prend jamais l'article. Il reporte vraisemblablement à l'espagnol *cribello* (peut-être passé par le berbère) et n'a qu'une ressemblance fortuite avec le *kerbāl* (*kurbāl*) de la Syrie et de l'Arabie du Nord (cf. WETZSTEIN, ap. *Z.D.P.V.*, XIII, p. 2; MUSIL, *Arabia Petraea*, III, p. 304; كِرْبَال qui est probablement d'origine persane a un autre sens dans la langue ancienne; mais كِرْبَل y signifie «cribler»). A Tanger *kērballo* se distingue de *bō-šēiāy* qui est aussi en cuir, mais a des trous plus grands, et de *šātto* «tamis en crin» sur lequel cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 181; SIMONET, *Glosario*, p. 599. — Un représentant de كِرْبَال n'est pas usuel à Tanger.

كَرْزَا *kōrzāzā*, pl. *kōrzāzāt* كِرْزَاة «coussinet qu'on place sur la tête pour porter dessus des corps pesants»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 703, sub *rodete*. Le mot est inconnu en Algérie; à Alger on appelle le même objet *kāka ntā-ātčēllēq* «rond en chiffons».

كَرْسْ *kērs*, pl. *krūs*, est resté féminin à Tanger comme dans toute l'Algérie; le mot signifie «ventre» d'une façon générale. — Une formation nouvelle, morphologiquement caractérisée comme féminin, *kērša*, désigne la «panse des ruminants» (à Tunis on distingue aussi *kirš* «ventre» de *kirša* «estomac», cf. STUMME, *T.G.*, p. 40 et 45). Enfin le diminutif *krīša* كِرِيْشَة désigne spécialement le «bas-ventre». — Ces distinctions se retrouvent dans les dialectes algériens.

kērsāyi, pl. *kērsāyūñen* كرشاوي «gourmand» inconnu en Algérie; c'est une formation analogique d'un ethnique *āyi*, tirée de *kērs* «ventre»; proprement «qui se préoccupe de remplir son ventre».

كرط *karṭat* «racler, gratter»; comp. LEUCHUNDI, *Voc.*, p. 321, sub *escarbar*. Le mot est connu de la plupart des dialectes algériens (cf. BEAUSIER, p. 585). Je crois qu'il faut le rapprocher de *karrad* «gratter, râtelier» du Sud-arabique (cf. LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 702, note 2) qui apparaît lui-même dans le Maghreb avec le sens de «se gratter» (par exemple Laghoutat *kerrəd*, Tlemcen *krəd*). A Djidjelli «racler» est *kerveš* (comp. كرش Sud-arabique «gratter, démanger» ap. *Ḥadr.*, p. 702, note 1). Mais *krəd* *kord* qui apparaît un peu partout en berbère, avec les mêmes sens, doit aussi être pris en considération (cf. STUMME, *Taz.*, p. 193; BOULIFA, p. 347).

karṭātā كراتة «raclotte à nettoyer le sol»; à Tlemcen *kōrṭāt*, synonyme *kessūla* chez les ruraux oranais (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 166, note 45).— Cf. aussi, pour Tétouan, *mkīrta* «blanchard», *Arch. Mar.*, VIII, p. 249.

kārtā «cartes à jouer»; *la^ab-ḥkārtā* «jeu de cartes»; ainsi dans toute l'Algérie; c'est l'espagnol *carta*. D'autre part, le mot n'est pas employé à Tanger comme il l'est en Algérie pour désigner «tout écrit officiel».

كرع *krā* «ensemble de la jambe et du pied» pour l'homme, et aussi pour les animaux; cependant pour les bestiaux, on dit plutôt à Tanger *frāqūs*, pl. *frāqūs*. Ce représentant de كراع est masculin à Tanger et a la même forme à voyelle brève qu'à Tlemcen, et dans la plupart des parlers algériens (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 64), et le même pluriel analogique *k'ṭān* (cf. *ibid.*, p. 288; aussi à Tripoli, cf. STUMME, *M.G.T.*, § 125). Mais on trouve, à côté, un autre pluriel *kuāra*, qui existait déjà en andalou (cf. DOZY, II, p. 457) et qui se retrouve dans les provinces d'Alger et de Constantine (à Constantine même, *krāra*). C'est un exemple isolé en tangérois d'une formation فواعل, fréquente dans les dialectes pour les noms de parties du corps (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 143; STUMME, *T.G.*, § 110 c). A mon sens, فواعل, paradigme de pluriel caractérisé, a été appliqué d'abord aux فاعل, فاعيل non caractérisés dialectalement comme pluriels, qui provenaient de divers افاعل افاعيل anciens, ayant subi l'aphérèse de *f* initial (اصابع, اكارع, اظافير, etc.); puis l'analogie a étendu ce paradigme à

d'autres noms de parties du corps (tunisien *šūānah*, *šūāfer*, etc.). Il est vraisemblable enfin, qu'en maltais, des singuliers comme *gēunah* «aile», *deul'a* «côte», sont à considérer comme des reformatives dialectales tirées des pluriels *gūīgnah* (جوانح), *duīēla* (ضوالع), etc. — D'autre part à Tanger, le pluriel *kuāra* est seul possible avec les affixes personnels: *kuāra* «mes jambes», jamais **k'ra*. — Le diminutif est à Tanger *krīā*, pl. *krīāt*, et *kūrā*, pl. *kūrāt*; ce dernier semble être dû à l'influence du pluriel *kuāra*. — A Tlemcen, je connais aussi le diminutif *krīōāt*, employé seulement au pluriel.

kērra كرع «donner un croc-en-jambe simple»; nom d'action *k'krī*; nom d'unité *k'krīa*, pl. *k'krīāt* «un croc-en-jambe»; aussi à Nedroma.

kārḳōr, pl. *krākōr* كراكر «tas de pierres» (surtout tas de pierres sacré). Le mot est bien connu depuis les études de DOUTRÉ (*Les tas de pierres sacrés dans le Sud du Maroc*, Alger, 1903; *Merrakech*, p. 58 et suiv.; *Magie et religion*, p. 420 et suiv.). En Algérie, le mot est connu dans tout l'Ouest oranais (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 215, *karḳōr* ou *kūrkār*; le nom du plus célèbre des tas de pierres sacrés de Tlemcen, celui de Ain el-Hūt, a gardé le nom berbère de *akōrkōr*; comp. aussi JACQUOT, *Expédition du général Cavaignac dans le Sahara Algérien*, p. 62, pour les hauts plateaux de l'Ouest oranais). Il existe aussi en šelha (cf. STUMME, *Taz.*, p. 162, *akerkur*). En Algérie, les provinces de Constantine et d'Alger ignorent ce mot.

karmōš كرموص «figues», collectif, nom d'unité *karmōšā*, est commun maghribin (aussi tunisien. STUMME, *T.G.*, § 79, 80, *karmūs*); il apparaît aussi en maltais avec le sens de «petite figue non mûre» (FALZON, p. 176). Le mot est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Mazouna, Alger; il est masculin chez les bédouins et ruraux d'Algérie. Sporadiquement, sur divers points de la province de Constantine, le mot est remplacé par *karḳōš* كرتوص (كرتوص; féminin à Constantine; masculin chez les ruraux). — Un rapprochement s'impose entre *karmōš* et *karma* (كرمة) qui appartient aussi avec le sens de «figuier» à la généralité des dialectes de l'Afrique du Nord (aussi Sud marocain, cf. *Houwāra*, p. 50, l. 22, 28 et 30: *karmōš*, *karmūs* et *karma*); mais l'origine de la terminaison *ōš* (*ōš*) n'est pas claire; cf. SCHUCHARDT, ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 375, 376.

كسد *kḥssēd* construit avec *ʾlā* «empêcher quelqu'un de vendre; détourner de lui les clients»; aussi algérien et bien connu des parlers orientaux.

كسر *kḥsar*, ou *kḥṣār* avec *ṣ*, comme dans certains parlers algériens et à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 38, l. 24), كسر, est uniquement employé à Tanger dans le sens de «rompre le pain» (cf. *infra*, *kḥsra*); «rompre, briser» dans les autres sens est seulement *ḥarrḥs* هرس. — A la 1^{re} forme *kḥār* avec *ṣ* signifie «mettre en déroute»; employé aussi dans l'expression *kḥār-ḥḥh* (*ḥiā*, *ḥik*, etc.) -*ālḥal* «avoir une rechute dans une maladie».

kḥsra, pl. *ksūr* كسرة, كسور, diminutif *ksīra*, «morceau de pain que l'on donne au mitron»; cf. *supra*, p. 147, 148. Dans les villes d'Algérie, *kḥsra* est «morceau de pain» en général (comp. pour les bédouins d'Aden, STACE, *Voc.*, p. 123, sub *piece*). Mais chez les ruraux et bédouins, *kḥsra* est le mot habituel pour désigner «le pain» (en galettes) fabriqué et cuit à la maison ou dans la tente (comp. STUMME, *T.B.L.*, p. 149; comp. pour le Sénégal, BASSET, *Mission*, I, p. 288, 299, 311 «pain; biscuit; galette»; pour l'Égypte, SPITTA, *Gram.*, p. 277, note 1 «pain de conserve»). Dans divers parlers du Tell oranais et algérois, et dans les parlers sahariens, on trouve une curieuse distinction secondaire entre *kaṣrā* (avec *ṣ* et *r*) «morceau» et *kḥsra* «pain»: ainsi à Laghouat *kaṣrā kḥsra* «un morceau de pain». — A Tanger la distinction de *kḥsra* et *kaṣrā* (*kḥṣrā*) se retrouve; mais *kḥṣrā* a un tout autre sens, celui de «déroute d'une armée».

كسوة *kḥṣwa*, pl. *ksāwi* كسوة, كساوى «étoffe qui recouvre le cénotaphe d'un marabout». Le mot se retrouve avec ce sens en Orient (cf. DOZY, II, p. 469) et en Algérie dans le département de Constantine (probablement souvenir de la كسوة de la Ka'ba). A Alger-ville, on dit pour l'étoffe d'un marabout *rdā*, pl. *rdāwāt*; à Tlemcen *rdā* ou *mlahfa*; à Laghouat *izār*; à Bou-Saâda *šlil*.

كشف *kḥšf*: 1° «découvrir»; 2° «enlever sa protection» en parlant de Dieu (c'est-à-dire l'exact opposé de *ṣṭḥr* «couvrir de sa protection» en parlant de Dieu, suivant une opposition qui apparaît déjà dans la langue ancienne de l'éthique; cf. BUḤĀRĪ, *'adab*, n° 60); de là *nkḥšf* «être frappé par l'adversité après avoir connu le bonheur»; *mḥkḥšf* «frappé par le malheur»; — 3° «passer complètement» en parlant d'une

couleur; ce sens ne m'est connu en Algérie, jusqu'à nouvel ordre, qu'à Nedroma; il apparaît d'autre part aussi, en Orient, dans le parler de l'Iraq (cf. WEISSBACH, *I.A.*, p. 205, l. 23, *ḡiṣif*, *česef*).

k'šfa كسفة «malheur, misère noire»; de même en Oranie; à Alger c'est aussi «scandale»: par exemple *bā-ālḥ'īd usrā-lk'šfa* «Il a perdu toute pudeur» (mot à mot: il a vendu la pudeur et acheté le scandale); comp. BEAUSSIER, p. 592; l'exclamation *واكشفتاه* «malheur à moi» ap. *Ma'ālim*, III, p. 96, l. 14; le mot apparaît aussi en andalou avec un sens analogue ap. *Hadāiq*, cah. 29, p. 2, l. 7. — Le pluriel *kšāif* est employé à Tanger dans l'expression *illā-b'lkšāif* «avec toutes les peines du monde»; connu aussi à Tlemcen, où l'on emploie encore dans ce sens *illā-bs'ṭtā-us'ṭtān-k'šfa* (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 52, l. 11).

kab كعب, pl. *kāḥa*, pl. *kāḥ* كعبة «cheville du pied», de même aujourd'hui dans tout le Maghreb avec cette terminaison féminine (dans toute l'Algérie; cf. pour Tunis, STUMME, *T.G.*, p. 45; pour Tripoli, *M.G.T.*, § 74, l. a). — La langue ancienne connaît déjà كعبة, mais pas précisément dans le sens de «os de la cheville».

kāḥ-ḡnḥās كعوب النحاس, cf. *supra*, p. 185, note 3; peut-être pourrait-on comprendre cette expression énigmatique comme «des chevilles de malheur»; comp. *supra*, p. 185, note 3 et les références; mais le pluriel كعوب de la langue ancienne et des dialectes orientaux n'est pas usité aujourd'hui à Tanger, non plus que son singulier كعب; comp. aussi *kaḡḡi* «malheureux; pauvre hère atteint de déveine» (LERCHUNDI, *Voc.*, p. 274, sub *desgraciado*; LÜDERITZ, *Sprüchw.*, n° LI) avec lequel, malgré VAN VLOTEN, il est à croire que le كعبى d'EL-GĀBĪḏ, *Buḥalā'*, p. 56 n'a rien à faire (cf. *ibid.*, XI in fine).

karḡār كعور «faire rouler à terre»; *ṭkarḡār* «rouler à terre»; le mot est connu aussi dans certains parlars algériens; à Nedroma, dans la chanson d'enfants donnée ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 297, et dans cette chanson seulement, on a *ṭkarḡār* au lieu de *ṭkarḡār*. — *karḡār* semble au reste un développement quadrilitère de كور comme aussi *tkarbar* de Tunis et de Malte (STUMME, *Neue tun. Samml.*, p. 143 FALZON, p. 175, 176) qui est connu à Constantine.

kāyēt كايط «papier»; cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 278. La forme tangéroise du mot se retrouve à Alger-juif et à Tlemcen-juif; en Algérie, on a généralement *kāyot*, isolément *kāyod* comme à Tripoli (STUMME,

M.G.T., § 83) tandis qu'à Tunis *kāḍaḥ*, *kāḍāy* (*STUMME, T.G.*, § 61). En andalou le mot semble avoir été كَادَعٌ et كَعْدٌ (cf. P. DE ALCALA, p. 342, l. 25; IBN GUZMĀN, 52^b, l. 16). Cf. sur l'étymologie du mot. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 652.

كس *kēṣṣēs* «souiller, noircir»; *mkēṣṣēs* «souillé au physique et au moral»; ainsi, d'une jeune fille que son mari ne trouve pas vierge, on dira : *ṣ'bhāṭ-mkēṣṣa*. C'est un dénomiatif de *kēṣṣūs*, employé à Tanger dans le sens de «suie» (mais moins que *nkās*); et surtout au sens figuré de «vilenie, action malpropre» : *ṣḥād-ḥk'fūs ṣ'mēlṭi* «Quelle vilenie tu as commise!» — Le mot est aussi connu en Algérie à Tlemcen : *kēṣṣesu yūzḥo* «Il lui a meurtri le visage»; *mkēṣṣēs ṣ'lā-sādu uijāmu* «ayant perdu tout bonheur et toute considération dans la vie» (وايآء); *hād-ḥmkēṣṣēs* «ce misérable» (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 51, l. 13). — Dans cette acception, je crois qu'il faut chercher au mot une origine berbère (*ekfuaṣ* «enduire de suie, noircir», *akufas* «noir de fumée, suie» ap. BOULIFA, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 347, 336). — A Alger et chez les ruraux du Tell algérois et oranais, le mot est connu dans un tout autre sens : «mutiler la main» (cf. BEAUSSIER, p. 494, et comp. le tunisien *kāṣēs*, tripolitain *kāṣef* ap. *STUMME, T.G.*, p. 179; *M.G.T.*, § 83). Ce sens n'est pas sans rapport avec celui de كفس de la langue ancienne.

كفي *kfā* «suffire» a beaucoup plus fréquemment le futur *ḥikfa* que le futur *ḥikfi*; de même à Mogador (cf. SOGIN, *Mar.*, p. 24, l. 15) et en Algérie dans le dialecte juif de Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 70). Les auteurs marocains modernes emploient aussi le futur *يكفا* (cf. *Salwat el-'anfās*, II, 284, l. 1) qu'on retrouve dans la poésie citadine de l'Algérie (cf. de fréquents exemples ap. YAFIL, *Maḡmūr el-'ayūiṣa, passim*). C'est aussi cette forme qui semble avoir prédominé en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 597, sub *suficere*; IBN GUZMĀN, p. 18^a, l. 8; p. 31^a, l. 1; p. 80^b, l. 11; p. 88^a, l. 10, etc.); et elle se trouve en Orient chez les auteurs du moyen âge et des temps modernes (cf. FLEISCHER, *Klein. Schriften*, III, p. 438; comp. SALHANI, *Contes arabes*, p. 31, l. 6; p. 52, l. 14; PRÜFER, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 110, l. 17).

كلم *ḥkēllēm*; l'emploi tangérois de ce mot dans le sens de «retentir» (en parlant de l'appel à la prière) n'est pas possible, à ma connaissance, en Algérie.

كل *klā* (*k'lā*) «manger», qui apparaît seul dans les dialectes algériens, dans ceux de Tunis et de Tripoli, est à Tanger le représentant de *أكل* le plus employé. Abstraction faite des particularités relevant de la phonétique et de la morphologie générales du dialecte, la conjugaison de *klā* est, à Tanger, analogue à celle que lui connaissent les parlers précités (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 71; *Ulād Brāhim*, p. 87; STUMME, *T.G.*, § 23; *M.G.T.*, § 53^a). D'autre part on entend aussi à Tanger employer la conjugaison suivante : *kēl*; *kēlēt* (*k'lēt*); *kēlēt* (*kulēt*); *kēlēt* (*kulēt*); *klō* (*k'lō*); *kēlō* (*kulō*); *kēlna* (*kenna*; *kulna*, *kūna*), d'après un type qui se retrouve dans le Sud du Maroc (cf. SOCIN, *Mar.*, p. 28, l. 6; *Houwāra*, p. 40, l. 31), dans certains parlers orientaux (cf. SPITTA, *Gram.*, p. 219; LANDBERG, *Hadr.*, I, p. 392) et était peut-être connu de l'andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 18, l. 13, *colt*). Il est remarquable que certains parlers sud-arabiques mélangent les deux séries, la première apparaissant lorsque la flexion comporte des désinences à initiale consonantique (cf. LANDBERG, *Daḥina*, p. 1207; REINHARDT, § 315). Enfin à côté des deux séries *klā*, *klāt*, etc., et *kēl*, *kēlēt*, etc., LERCHUNDI donne encore une troisième série *kal*, *kalel* (cf. *Rudimentos*, 3^e éd., p. 233) qui est peut-être à interpréter comme *kāl*, *kālel*, et à rapprocher des formes maltaise (*kālel*) et hassania (*kāl* كَال; cf. REYNIER, p. 93; à côté de *klā*, p. 235 *in fine*). Cf. sur l'origine possible de *klā*, BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 91; LANDBERG, *Daḥina*, p. 1206. — Le futur est *iākul*, *iāklō* (*iāk'lō*); l'impératif est *kūl*, *kūlō*; le participe actif est *uākēl* «ayant mangé et satisfait sa faim» comme à Tlemcen, Tunis, Tripoli et au Sénégal. Le participe passif est *mōkūl* «entamé, dont on a déjà mangé» comme à Tlemcen (*mōkūl*), à Alger, Constantine (*mōkūl*), à Tripoli, au Sénégal, et aussi en andalou (cf. REYNIER, p. 93; *Vocabulista*, p. 301, sub *comedere* مَوَكُول). Il faut vraisemblablement attribuer *mōkūl* à l'influence analogique des participes passifs de verbes à prima *u*; à côté de *mōkūl*, formation dialectale, on trouve, à Tanger comme à Tlemcen, *mākūl*, emprunté à la langue littéraire, et employé dans le sens de «nourriture»: *ʿlmākūl* *ʿuṣṣārāb* «le boire et le manger» = المأكول والشراب.

كمر *kēmmāra*, pl. *kmāmēr* كَمَارَة «vilaine figure, gueule»; et de là «coup de gueule, bagou, insolence dans la répartie». Le mot est connu dans la plupart des régions de l'Algérie avec les sens de «grouin de cochon» et de «vilaine figure».

كَمَش *mkemmēš* مَكْمَش «ridés»; كَمِش *ʿkmiš* «des rides» (collectif); nom d'unité *ʿkmiša*; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 107, sub *arruja*; connu dans toute l'Algérie et déjà andalou dans ce sens.

كَنْس *kēnās*, pl. *knānās* كَنَاس, كَنَاس «écouvillon du four» (cf. *supra*, p. 137), comme à Alger et en andalou (cf. Dozy, II, 493); en maltais, dans le même sens, *kenniēsa* = كَنْسَا (cf. FALZON, p. 180). A Tlemcen *kennās* est «balai à long manche», par opposition à *m^hkūnsa* «balai à petit manche». Ailleurs en Algérie le mot est inconnu avec ces sens et ne signifie que «balayeur».

كُور *kōra*, pl. *kōrāt*, collectif *kōr*, «balle; boule; boulet» = classique كُرَّة; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 69; déjà andalou (cf. Dozy, II, p. 462, 499) et se trouve ap. *Mawālim*, IV, p. 54, l. 2.

kōuār كُور «rouler en boule»; aussi andalou et connu dans toute l'Algérie. C'est, je crois, un dénominatif dialectal de *kōra* dialectal, bien plutôt que le représentant de كُور ancien.

كُومُوضَة *kōmūḍā*, pl. *kōmūḍāt*, «commode»; espagnol *cómoda*, inconnu en Algérie.

كُون *ūkhān*, cf. *وكان*.

kōuūn كُون «garder le silence», *mkōuūn* «qui reste coi, ne soufflant mot»; à l'impératif: *kōuūn!* «Bouche close!»; construit avec *lā*, «garder le silence au sujet de quelque chose; faire le mort» par exemple au sujet d'une dette qu'on ne tient pas à acquitter. — Ce mot avec ce sens m'est inconnu dans le Tell algérien; mais il se retrouve au Souf; et, dans le Sud algérois et dans certains parlers du Sud constantinois, *tkouūn* est «se tapir en embuscade»; *tkouūl-lu* «Il s'est mis en embuscade pour le guetter».

كُوي *kēja* كَيْتَة: 1° «cautérisation»; 2° «douleur morale». Le mot est fréquent dans des interjections et malédictions appartenant surtout au langage des femmes: *īd-īek-kēja* «Que Dieu t'envoie la souffrance!»; *ā-kēto*; *ā-kēti* «Ah! Malheur pour lui! malheur pour moi!», etc.

كَيْف *kīf* «chanvre indien préparé pour être fumé»; cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, et les références, p. 231, note 1.

kūāfi كَيْفِي «fumeur de *kīf*» emploie comme pluriel *kūāfa* (comp. FISCHER, *loc. cit.*; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 368, sub *fumador*). Au moment où Mouléy el-Ḥasan prit des mesures contre la consommation du *kīf*

(cf. *Arch. Mar.*, IV, p. 152 et suiv.) les enfants de Tanger chantaient aux fumeurs : *ʿlkūāfa rʿfdo-lyāhlyum yḥōrzo-iblād* « Fumeurs de kif, enlevez vos planches à hacher le kif et sortez du pays ».

ḥkūief تكيف est à Tanger « fumer du kif ». — A Alger c'est « se reposer à son aise en fumant » : *ieḥkūief fi-qāhhāuto* « Il prend tranquillement son café en fumant une cigarette »; comp. LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 137, 138; tandis qu'à la 11^e forme *kūief* est « griser » et « se griser ». — A Constantine *ḥkūief* est « faire des manières, faire le renchéri ».

ل

lāžōr لاجر « briques » (collectif); *lāžōra* « une brique », pl. *lāžōrāt*; déterminé avec l'article, *ʿllāžōr*; c'est le classique لاجر d'origine araméenne (cf. FRAENKEL, *Aram. Fremdwörter*, p. 5), avec agglutination de l'article de la forme déterminée comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Rabāt (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 32) et déjà en andalou (cf. DOZY, II, p. 517). C'est aussi sous cette forme que le mot est passé en zouaoua *ḥālāžūr*, pl. *ḥilāžūr*. Au contraire, à Constantine et dans les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie comme à Tunis, on a *iažōr* (iažūr) déjà connu des lexicographes classiques ياجر.

lētīn لطين « oranges » (collectif); *lētīna* « une orange », pl. *lētīnāt*; avec l'article, *ʿllētīn*; ainsi à Tlemcen et dans une partie de l'Oranie. Dans l'autre, comme chez les ruraux et les bédouins des départements d'Alger et de Constantine, on a *čīn*, nom d'unité *čīna*, pl. *čīnāt*. — A Alger et à Constantine *čīna* est à la fois collectif et nom d'unité; « trois oranges » *čel-ḥabbāt-čīna*. — Ce nom de l'orange n'apparaît qu'au Maroc et en Algérie; en Tunisie, on a *burdēgāna*, *burgēdāna*, équivalents du برتقال de la Méditerranée orientale (cf. STUMME, *T.G.*, p. 160). Il faut sûrement voir dans le *čīna*, *letīna* algéro-marocain le nom de la Chine (espagnol *la China*) d'où l'orange douce a été importée dans le bassin de la Méditerranée, dans les temps modernes. On a dû avoir d'abord ترنج چينه, ou ارزنج چينه, ou لم چينه; puis, très naturellement, le second terme de ce complexe a seul été conservé pour désigner couramment le fruit. Par là s'expliquerait qu'à Alger et à Constantine *čīna* (*china*) soit à la fois collectif et nom d'unité. Quant au collectif *čīn* (*lētīn*), au pluriel *čīnāt* (*lētīnāt*), connus

d'autres parlars, ce sont des formations analogiques dialectales tirées de *čina* (*lētčina*). — La forme *lētčina* du Maroc et de l'Oranie est assez énigmatique; la chose la plus probable, à mon sens, est que le *l* initial y représente l'article espagnol de la *China* : *lim lačina* (ainsi chez les *ʿmūr lačina* et *lačin*) > *lim lētčina*; il est vraisemblable que le mot a été réemprunté par l'espagnol moderne à l'arabe marocain sous la forme *lechina* (cf. EGUILAZ Y YANGUAS, *Glos.*, p. 437).

لحم *lham* «viande» est féminin à Tanger; de même pour le représentant de لحم dans certains parlars syriens (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 201, l. 4). Le mot, en Algérie, à ma connaissance, est toujours masculin.

لشق *lʿšqâ*, pl. *lâšq* et *lʿšqâ* لشفقة «éclat de bois; fragment de roseau»; aussi «morceau de pain coupé en sifflet»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, sub *astilla*, p. 113. En Algérie, la forme لشفقة m'est inconnue. Mais dans le Nord-Est constantinois, on trouve, avec les mêmes sens que le *lʿšqâ* tangérois, *lâqša* (*legša*) qui apparaissait déjà en andalou (cf. DOZY, II, 544); dans le Nord tunisien, on distingue *lâqša* «fragment de roseau» de *leqša* «éclat de bois; éclat de pierre; bout de rocher qui se désagrège; morceau de pain». Le maltais connaît aussi, avec des sens voisins, *laqxa*, collectif *laqx*, verbe dénom. *laqqax* (cf. FALZON, p. 197). Peut-être faut-il en rapprocher *rešqâ* «fragment de roseau pour faire une plume» qui est courant dans toute l'Oranie. Ce mot, donné par DOMBAY pour le Maroc (cf. *Grammatica linguae mauro-arabicae*, p. 78), n'est pas, à ma connaissance, usité à Tanger, où «fragment de roseau» est *lêšqâ* (لشيفة); mais le verbe dénom. *rʿššog* «fendre un roseau» y est connu. Il est difficile de considérer *rešqâ* dans ce sens comme un dérivé de $\sqrt{\text{رشق}}$; d'autre part la fréquence des permutations de liquides en arabe moderne autorise à y voir une variante phonétique de لشفقة. — Suivant SIMONET, *Glos.*, p. 313, *lʿšqâ* et *leqša* auraient une origine romane (cast. *lasca*, valenc. *lesca*, ital. *lisca*); il serait possible que le doublet tunisien s'expliquât par deux emprunts romans différents; *lâqša* serait, par l'andalou لشفقة, l'espagnol *lasca*; *leqša* serait l'italien *lisca*; il serait notable, dans ce cas, que la même métathèse (*šq* > *qš*) se fût produite dans les deux mots à deux époques différentes de la vie du parler. — Il n'y a guère à songer à persan لشكه, لشكه.

lêššog «déchiqeter du bois, lui arracher des éclats», verbe dénom. tiré du mot précédent.

لَطَحَ *lāḥ* «pousser avec force en lançant»; nom d'action *lāḥ*; de même à Tlemcen et à Nedroma. Ce sens est tout voisin de celui du tunisien, «jeter à terre» (cf. STUMME. *T.M.G.*, p. 68, l. 8; p. 75, l. 6) qui appartient dans la langue ancienne non pas à لَطَحَ mais à لَطَح. Ailleurs en Algérie, à ma connaissance, le verbe n'est employé qu'à la 1^{re} forme *lāḥ* et avec le sens connu des lexicographes classiques de «couvrir d'ordures» (au physique et au moral).

لَعِقَ *laḥqa* لَعِقَةٌ «infortune persistante; influence mauvaise qui s'attache à un individu et fait que tout tourne mal pour lui»; *m^lāḥq*, pl. *māḥiq* ملعوق, ملاءق «misérable atteint de la *laḥqa*»; et de là «vaurien, triste sire»; comp. ملعوق synonyme de منحوس, ap. LÜDERITZ, *Sprüchwörter*, n° LXXIV. — Ces mots sont inconnus aux dialectes algériens. Il me paraît probable que *laḥqa* représente, avec la métathèse du *r* fréquente dans les parlers arabes (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 10), لَعِقَة «atteinte du mauvais œil», connu dans la langue ancienne et, aujourd'hui encore, dans certains parlers orientaux (cf. REINHARDT, p. 312 *in fine*).

لَاغِدَا *lāḡidda*, cf. *supra*, p. 401, sub غَدَا.

لَغِيَ *lāḡi*, fut. *lāḡi*: 1° construit avec la préposition *l*, «appeler quelqu'un; l'interpeller»; 2° dans le sens général de «chanter, faire entendre sa voix» n'apparaît à Tanger que dans le dicton donné plus haut (p. 65, l. 20); de même à Alger. — Dans la plupart des parlers ruraux et bédouins d'Algérie, *lāḡi* est très courant dans le sens de «appeler quelqu'un» (construit avec la préposition *l* ou avec la préposition *lā*); mais il a toujours un futur *lāḡi*; dans ce sens il est connu aussi à Tlemcen, où, en outre, construit avec *lā*, il a le sens de «injurier». — Dans le Nord tunisien, le verbe est aussi courant avec un fut. *lāḡi* dans le sens de «appeler quelqu'un»; exceptionnellement, dans le dicton cité plus haut, qui est très connu, c'est le futur *lāḡi* qui apparaît.

لَقَطَ *lāqqat*, pl. *lāqqat* لَقَاطٌ «pincées, tenailles»; le mot existe aussi dans tous les parlers citadins d'Algérie; et déjà en andalou d'où il est passé en espagnol, *alicates* (cf. DOZY et ENGELMANN, p. 140).

لَقَفَ *lāqaf*: 1° «attraper au vol»; de même en Algérie; jamais «cueillir» comme en andalou; 2° au jeu de la toupie «ramasser la toupie à terre dans le creux de la main, sans en interrompre la rotation».

لتم *lâqqōm* «préparer le thé». A Tlemcen et à Nedroma, *lâqqōm* est plus spécialement «rajouter un peu de thé dans la théière pour redonner de la force au breuvage, après qu'on en a bu déjà deux tournées». Dans les départements d'Alger et de Constantine, c'est, seulement pour le café, «mettre le compte de cuillerées (*têlqēma*) du mélange café et sucre dans la cafetière et transvaser pour bien mêler» (cf. BEAUSSIER, p. 619; à distinguer dans le Sud de *leggem* «faire la boulette de COUSSOUSS [*lugma*]»). Le mot apparaît avec un sens analogue dans les dialectes orientaux; cf. SOCIN, *Diwān*, III, p. 309 et les références; OPPENHEIM, *Vom Mittelmeer*, II, 89, *lugme* «petite cafetière»; SPIRO, *Voc.*, p. 544.

لقوى *lâqua*, fut. *ilâqūi*, «couper la parole à quelqu'un, lui fermer la bouche» est vraisemblablement un dénominatif de *lâqua* (class. لِقْوَة) «paralysie buccale» qui est surtout employé à Tanger comme malédiction de femmes : *ʿIlâqua* «Que Dieu te ferme le bec!» — Le mot لِقْوَة apparaît aussi à Tlemcen dans la malédiction *jaʿtêk-êllôqua* «Que Dieu t'envoie la *lôqua*», qui est courante, sans qu'au reste on attache au mot aucun sens précis; quant au verbe dénominatif *lâqua*, il ne m'est pas connu dans les parlers algériens.

لقي *lqā* «rencontrer»; dans le Sud algérois et dans la plupart des parlers du département de Constantine, c'est le mot habituel (*lgā*) pour «trouver»; de même dans le Sud marocain (*Houwāra*, *passim*). — La II^e forme n'est pas courante à Tanger; c'est la III^e forme *lāqā*, *ilāqe* qui a le sens de «faire se rencontrer; réunir deux personnes ou deux choses»: *ṛōbbi-lāqēna* (رَبِّي يَلْقِينَا) «Puisse Dieu nous faire nous rencontrer!»; *lāqāni-bēh* «Il me l'a fait rencontrer»; *lāqā-lfūdm d'lhūmāsi* «Il réunit les ouvertures des deux sacs»; de même en Oranie; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 94. — La V^e forme *lloqqā* construit avec *b* ou avec un complément direct signifie : «trouver sur sa route, tomber sur»; inusitée en Oranie. La VI^e forme *lāqā* «se rencontrer avec» se construit avec l'accusatif, ou avec *b* ou avec *mā* (مع); courante aussi dans les dialectes algériens, où, suivant les régions, on la construit de préférence avec l'accusatif ou avec *b*.

mlāqia ملاقية «rencontre», maṣdar analogique de la III^e forme, connu aussi en Oranie et à Alger; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 122; à Tlemcen, on emploie aussi un maṣdar de la VI^e forme, formé d'après l'analogie des maṣdars de la III^e, *mēlāqia*.

لكن *lak̄k̄en* ou *lak̄kin* (influence littéraire) «mais»; souvent avec *u* ou *ya* préfixe ·*yalak̄k̄en*, *ulak̄k̄en*. — D'autre part, à côté de *lak̄k̄en*, *ulak̄k̄en*, *yalak̄k̄en*, on trouve à Tanger diverses amplifications ou déformations : *yalak̄k̄enni*, où l'on peut discerner la particule *ni* sur laquelle cf. *infra*, p. 483; et d'autre part : *lak̄k̄enni*, *lainni*, *lak̄k̄enni*, ou, le plus souvent, *yalak̄k̄enni* (*ulak̄k̄enni*), *yalainni* (*ulainni*) *yalak̄k̄enni* (*ulak̄k̄enni*). Leur origine est obscure. Il est douteux que le *ni* final y représente l'affixe de la première personne du singulier, de ce fait que l'annexion d'autres affixes personnels à *lak̄k̄en* (*yalak̄k̄en*) est, sinon inusitée, du moins très rare : jamais je n'ai entendu *lak̄k̄ennek*, ou *yalak̄k̄ennek*, etc.; cependant je dois dire que, *sur interrogation*, on m'a affirmé que *lak̄k̄ennek* était possible. Il est plus probable que nous avons affaire, dans *lak̄k̄enni*, etc., au suffixe dialectal maghribin *n*, *ni*, dont la provenance est douteuse (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 184). Ces amplifications n'ont pas du reste, à Tanger, autant qu'il me semble, le même emploi que *lak̄k̄en*, *ulak̄k̄en*, *yalak̄k̄en*. Ces derniers marquent une opposition absolue entre la proposition qu'ils introduisent, et les énonciations précédentes : *ukā-zbār-ʾl-ard ukān-sōqqa . . . lak̄k̄en mā-āndō qādāra* «S'il avait pu, il aurait fendu la terre . . ., mais il n'y avait pas moyen pour lui . . .»; *ulak̄k̄enni*, *ulak̄k̄enni*, *ulainni* introduisent simplement une restriction aux énonciations précédentes : *hdāu-k̄ilā-ʾhō ulak̄k̄enni hlā-gam* «Ils commencèrent à jouer, toutefois sans fixer de but dans leur jeu». Dans le dernier exemple *ulak̄k̄enni* peut être remplacé par *ulak̄k̄enni*, *ulainni*, mais non par *lak̄k̄en*; et dans le premier, *lak̄k̄en* ne peut être remplacé par aucune des trois particules amplifiées. — Certaines de ces trois particules ou des équivalents (par exemple, à Alger, *yalak̄k̄enni*, *yalainni*) sont employées dans divers dialectes algériens. On ne pourra en proposer avec certitude une explication qu'après les avoir réunies et comparées quant à leur forme et à leur emploi.

لنغاس *lingās* لنغاس «poires» collectif; *lingāsa* «une poire», pl. *lingāsūt*. La forme différenciée انجاص du mot انجاص d'origine araméenne était déjà ancienne; elle se trouvait en andalou, et se rencontre dans toute l'Afrique du Nord avec le sens de «poire»; d'autre part, l'agglutination de l'article de la forme déterminée, qui caractérise le *lingās* tangerois, se retrouve au Maroc à Babāt (cf. FISCHER, *Mar. Sprich.*, p. 32); en Algérie, à Tlemcen, à Alger, à Constantine (*lengās*), et en maltais (*lanğās*). Mais elle n'apparaît ni dans le Sud algérois (Laghouat *uzās*,

avec l'article *ʔnnzās*, Ain-Madhi *anzās*, avec l'article *lanzās*; cf. KAMPF-MEYER, *Südalger. Studien*, p. 236, note 3), ni dans le dialecte juif d'Alger (*nəđgās*), ni dans le Maghreb oriental (cf. FISCHER, *loc. cit.*), ni dans les parlers de Syrie (cf. ALMKVIST, *Kleine Beiträge zur Lexicographie*, p. 157, 158). En Égypte, le mot, qui n'est plus employé aujourd'hui, apparaît encore dans les textes vulgaires du XVII^e siècle avec le sens de «prune» (cf. KAHLE, *Z. Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 35, note 1; par contre avec le sens de «poire», ap. PRÜFFER, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 54). On entend parfois à Tanger, surtout dans la bouche des enfants, *nīngās*, avec *l > n* sous l'influence de la nasalisation de *i*, ou même *nīggās* avec assimilation complète de *n* à *g*, le souvenir de la nasale primitive n'étant plus conservé que dans la forte nasalisation de la voyelle précédente (ainsi ap. DOMBAY, *Grammatica linguae mauro-arabicae*, p. 70, *neggās* «pyrum», distingué de *idgās* «pyrum sylvestre» qui ne m'est pas connu pour Tanger). — Le mot n'est pas employé dans certains parlers du Tell algérien; notamment dans l'Ouest les ruraux appellent la poire *bū-ʔūʔida* بوجو عويضة (c'est-à-dire «ayant un bâtonnet comme queue»).

الله *llāh* (*lah*, *ʔlah*) reporte, je crois, plutôt à الله qu'à الله dans les nombreuses formules où il vient en tête de phrase, immédiatement suivi de la négation *lā*, et d'un verbe au futur : *llāh-lā-iyūrrik-šārʔ* «Que Dieu ne te fasse pas voir l'adversité!» (réponse à des compliments de condoléance); *llāh-lā-iyūrrik-bās* «Que Dieu ne te fasse pas voir de mal!» (réponse du malade à ceux qui lui souhaitent le rétablissement); *llāh-lā-išqēk* «Que Dieu t'épargne ta peine!» (cf. *supra*, p. 317); et aussi *lah-lā-ʔbbhāk* «Que Dieu ne te fasse pas gagner!»; *ʔlah-lā-ilā-ʔbēk* «Que Dieu ne te fasse pas jouer!», etc. Il est remarquable en effet que *llāh* n'a jamais dans ces locutions la prononciation emphatique, caractéristique de الله = الله. Il en est de même en Algérie; et même à Nedroma et parfois aussi à Tlemcen, *llāh* passe à *ʔlah* (probablement souvenir du *i* disparu de الله). — Le *ʔlah-la* «peu importe après tout» que j'ai signalé chez les ruraux d'Oranie (cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 200) est connu à Tanger; dans le Sud algérois on prononce الله-لأ.

له *lhā*, fut. *ʔlhet*, «occuper l'attention; distraire d'un souci en occupant d'autre chose» représente la 1^{re} forme ancienne الله (en Algérie, on emploie dans ce sens la 1^{re} forme *lahha*). Le complément exprimant la

chose dont on distrait se construit avec *s'la*; celui qui exprime la chose par laquelle on distrait se construit avec *b*. Par contre *lhā ielha* des parlers sahariens d'Algérie «s'occuper de» (construit avec *b*) et «être de loisir», qui est inconnu à Tanger, représente *لهى*, *يلهى* ou *يلهوها*, dont le participe actif *لاهى* est devenu au Sénégal l'instrument d'expression du futur immédiat (cf. REYNIER, p. 172). — La VIII^e forme dialectale *'t'lhā* construite avec les prépositions *b* ou *fī* (*f*) signifie à Tanger «s'occuper d'une chose, y prêter attention». — Dans plusieurs parlers algériens, son équivalent *eltha a*, outre ce sens, celui de «être de loisir»; cf. BEAUSSIER, p. 622; la différence entre *لهى* et *يلهى عن*, *التهى ب* et *التهى عن* dans la langue ancienne contenait en germe l'opposition de sens qui a abouti à ce véritable *ض* dialectal.

لوح *lūḥ* (*lōh*): 1° nom générique du «bois» lorsqu'il a été débité, raboté, réduit en planches; la palette de la pelle du boulanger, une porte, un coffre, un seau fait de planchettes assemblées, sont en *lūḥ*; au contraire la cuiller, la toupie, le billot (*qârîâ*), le grand plat creux (*gk's'a*), taillés à même dans une pièce de bois plus ou moins massive, ne sont pas en *lūḥ* mais en *s'ūd* (cf. *supra*, p. 393). Il en est sensiblement de même à Tlemcen; mais à Alger et à Constantine, le nom de *lūḥ* s'étend à tout bois travaillé, qu'il ait été ou non réduit en planches, du moment que sa forme de tronc ou de branche n'est plus discernable; et la cuiller, la toupie, le billot, le grand plat creux (*shafa*) sont dits être en *lūḥ*. Par contre chez les ruraux et les bédouins, *s'ūd* est le nom générique pour désigner le bois sous n'importe quelle forme, et *lūḥ* (*lōh*, *lōuh*) est seulement «planches» collectif. — Il existe d'autre part à Tanger un «nom d'unité» dialectal *lūha*, pl. *lūhāt*, qui signifie «planche»; de même dans toute l'Algérie, en Tunisie, en Syrie et en Palestine (cf. DOZY, II, p. 556; BAUER, *Pal. Arab.*, p. 12; mais, en Égypte, *lōh* «planche»; SPITTA, *Gram.*, p. 143; aussi en maltais). *lūḥ* *لوح* comme nom d'unité n'apparaît à Tanger que dans le nom de «la planchette à écrire le Coran», pl. *lūāḥ* *الواح*, diminutif *lūiāḥ* (cf. *Oumāra du Yémen*, II, p. 36, n. 2; EL-ĞAÛÛÛ, *Ḥaiyān*, II, p. 5, l. 15). Il en est de même au Sénégal (cf. FR. MARIE-BERNARD, p. 70 *in fine*) et, en Algérie, au Souf. Ailleurs en Algérie, «planchette à Coran» est *lūha*, pl. *lūhāt* ou *lūah*; et *lūḥ*, nom d'unité, n'apparaît plus que comme dénomination de certaines «planches» servant à un usage déterminé: Algérien et certains parlers de l'Est algérien «planche à laver les morts»; un

peu partout chez les ruraux du Tell «pelle en bois à vanner» (aussi en maltais; cf. FALZON, p. 205): Alger *lūh-dlħubz*, Tlemcen *lūh dħlħubz*, «planche à porter le pain au four». — 2° ce qu'on peut tenir de grain, de substance en poudre, dans la paume de la main étendue» ducl *lūhāin*, pl. *lūāh*; avec ce sens, le mot se retrouve dans l'Ouest oranais (à Tlemcen simplement «une petite quantité»; probablement à y rapporter aussi le sens technique tlemcénien de «nappe mince de laine couvrant la carde dans le cardage»); aussi dans le Sud algérois, dans la plupart des parlers du département de Constantine, dans le Nord tunisien; mais ce sens est inconnu dans la majorité des parlers ruraux d'Oranie et du Tell algérois; cf. BEAUSSIER, p. 623.

م

ماريو *māriyo* «armoire». C'est naturellement l'espagnol *armario* avec suppression de *ar* initial tenu pour l'article, et probablement par l'intermédiaire d'une forme à dissimilation *almario* ($r - r > l - r$). J'ai entendu le pluriel *māriyūs*; sur interrogation, on m'a fourni *māriⁿuāt*. A Tlemcen *māriyo* est spécialement «armoire à glace»; à Nedroma «étagère à rayons». Le mot est inconnu ailleurs en Algérie.

مازوزي *māzōze* «tardif» (en parlant des fruits et des récoltes); «dernier né» (en parlant des enfants). Le mot se retrouve dans tout l'arabe *maghribin* jusqu'à Tunis. Il provient vraisemblablement du berbère; en zouaoua *amāzōz* a le même sens; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 201.

ماموني *māmūni*, pl. (rare) *māmūniⁿuāt*, «tonnelle faite de roseaux entrelacés». Ce mot est connu avec le même sens à Nedroma et à Tlemcen et inconnu ailleurs en Algérie. Son origine est pour moi obscure. Il semble hasardeux de le rapprocher de *pabellon*. Il est bien invraisemblable d'autre part que, dans le nom du rustique *māmūni* marocain, se perpétue le souvenir du célèbre et somptueux pavillon d'agrément élevé par El-Māmūn b. dī-n-Nūn (cf. Ibn Badroun, p. 277; MAQQARĪ, I, p. 347; II, p. 673). Peut-être faut-il simplement entendre *māmūni*, conformément à l'étymologie arabe, comme «endroit sûr» et songer à la description de la tonnelle de jardin idéale faite par Ibn Loyon: «au cœur du jardin, ayant la vue de toutes les directions, placée de façon qu'un intrus n'entende pas ce qu'on y dit et n'y puisse accéder sans

être signalé» (cf. LERCHUNDI et SIMONET, *Crestomatia arábigo-española*, p. 136 in fine).

متع *mṭā-āllāh-ellāh* est مع الله الله avec disparition par dissimilation de l'initial de *lillāh*. C'est la formule habituelle d'entrée au tombeau des saints dans la visite pieuse; c'est aussi fréquemment la formule de demande d'aumône : « chose de Dieu, pour l'amour de Dieu ». Cette formule, avec les mêmes emplois, est connue en Algérie; comp. aussi pour Fez, AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 384; pour Tunis, STUMME, *T.M.G.*, p. 66, l. 7; pour Tripoli, STUMME, *M.G.T.*, p. 56, l. 19; p. 57, l. 6.

مثل *mṭīl*, pl. *mṭāl*, « exemple; proverbe »; le pluriel *ممثل*, inconnu en Algérie où l'on n'a que *mṭāl*, *mṭāl* (امثال), existait déjà en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 375, sub *exemplum*); *f. qdār-ḥmṭīl* « simplement à titre d'exemple; par supposition pure ».

mṭīl, pl. *mṭīlāt*, « exemple; proverbe » est مثال emprunté à la langue littéraire, la voyelle brève étant conservée par allongement; mais aujourd'hui le mot est courant à Tanger dans la langue la plus vulgaire; aussi employé adverbiallement : « par exemple » (synonyme *mabāleḡn* = مثلاً dans la langue des demi-lettrés); *kadālika ḡamiṭāl* « exactement de même » est naturellement aussi une expression empruntée à la langue pédante des *ṭolbas*.

mṭṭīl مثل, à la 1^{re} forme, construit avec la préposition *b* « prendre comme exemple typique; faire passer en proverbe ». — *ḥmṭīl*, à la 2^{de} forme, « être pris comme exemple, comme point de comparaison » apparaît dans l'expression *ḡā-lā-ḥmṭīl* ولا يتمثل qu'on emploie pour s'excuser d'avoir recours à une comparaison inconvenante au point de vue religieux et presque sacrilège; par exemple, si en décrivant un livre européen, on dit qu'il a le format d'un *mōshāf* (sic) du Coran, il faut ajouter aussitôt : *ḡā-lā-ḥmṭīl* « Il n'y a pas au reste de comparaison possible »; des équivalents de cette formule, employés dans le même cas, existent un peu partout en Algérie : Nedroma, Constantine, Alger *ḡā-lā-ḥmṭīl* (ولا يتمثل). Laghouat et Tunis *lā-ḥmṭīl*, Tlemcen *ḡālu-mṭīl* et *mā-īlu-mṭīl*.

مزر *mzār*, pl. *mzūra* et *mzārāt* مزرعة « tiroir »; diminutif *mzīār*. Dans d'autres dialectes marocains, le mot a gardé sa forme étymologique *mzār* = مزر ($\sqrt{\text{مزر}}$; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 11, note 1). Le mot

est inconnu en Algérie où « tiroir » est généralement قُرْف. A Tanger, comme il a été dit plus haut (cf. p. 421), *qzār* est « boîte »; au reste les deux mots ont subi l'influence l'un de l'autre; et si la forme *qzōr* du parler juif d'Alger est vraisemblablement due à la contamination par قُرْف (cf. *supra*, p. 421), il est vraisemblable aussi qu'à Tanger le passage de *mzār* à *mzār* est dû à l'influence de *qzār*. — Il faut néanmoins envisager une autre hypothèse : *mzār* serait un pluriel de *mzār* (*mzār* مَجْر, cf. *Ulād Brāhīm*, p. 111) employé dialectalement comme singulier; comp. aussi *miḡār* « commode » dans l'Iraq ap. WEISSBACH, *I. A.*, p. 201, l. 8.

مَوْجَانِيْق *mūzānēq* « vacarme, tumulte » reporte vraisemblablement à مَتَجْنِيْق « catapulte ». *n*¹ a disparu avec allongement compensatoire de la voyelle qui le suivait, sous l'influence dissimilatrice de *n*²; ce processus, dont on peut citer quelques exemples en arabe maghribin, est particulièrement fréquent, dans le domaine sémitique, en araméen (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 247). A Tanger cette voyelle longue a été *ū*, après la labiale *m*. A Tlemcen elle est *ā* : *māḡānēq* dans le parler de cette ville a le même sens que *mūzānēq* à Tanger : *blā-māḡānēq* *ʾlīja* « Ça n'est pas la peine de me faire tout ce scandale ! » Le mot ou des équivalents du mot n'apparaissent pas ailleurs en Algérie, à ma connaissance.

مُد *mudd*, duel *muddāin*, pl. *mdūd*, est encore aujourd'hui, à Tanger, une mesure de capacité en usage pour les légumes secs et les céréales; le *mudd* tangérois vaut 64 litres (cf. GILLES, *Le dialecte marocain*, p. 6); comp. pour sa valeur très variable, et aussi instable, dans diverses régions du Nord marocain, *Arch. Mar.*, II, p. 240; VI, p. 253-254; XVII, p. 280, 331, 353; sur le *mudd* à Fez, R. LECLERC, *Le commerce et l'industrie de Fez*, p. 124. — En Algérie, le مُد (Oranie *mudd*, provinces d'Alger et de Constantine *medd*) n'est plus une mesure de capacité courante que dans quelques régions (ainsi, à Laghouat, un litre; à Nedroma, cent dix litres); mais l'usage du *mudd-ḡnabi* مُد النَّبِي s'est conservé dans certains milieux rigoristes pour le mesurage de la *fātra* « aumône de la fin de ramadān »; sur la capacité et la forme du مُد النَّبِي (appelé à Tanger *sunni*, pl. *sunniyyāt*, « le sounnite »), cf. BEL, *Djāzya*, p. 78, 79; *R.A.*, 1905, p. 231 et suiv.; DELPHIN, *Recueil de textes*, traduction FAURE-BIGUET, p. 53; G. MARÇAIS, *L'exposition d'art*

musulman d'Alger, pl. XX; comp. SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, II, p. 98, note 2.

مدح *mdaḥ* «jouer du tambourin»; et de là «frapper dans ses mains pour applaudir». En Algérie *mdaḥ* est «chanter une *qaṣīda* du genre *medḥ*», consacrée à l'éloge du Prophète, des Compagnons et des Saints (comp. DELPHIN, *Textes*, p. 240, traduction FAURE-BIGUET, p. 68). Comme le *mēddāḥ* «chanteur ou conteur populaire (à Tanger, pl. *mdāāḥ*) s'accompagne généralement sur un tambourin (en Algérie souvent aussi sur un tambour long, *gollāl*), le mot مدح qui désignait originairement la récitation de la poésie elle-même, en est venu à désigner la percussion de l'instrument d'accompagnement. — *mēddāḥa*, pl. *mēddāḥāt* مَدَاحَة «accompagnatrice de la chanteuse des noces appelée *fqēra*» (cf. *Arch. Mar.*, I, p. 280). — Le *mēddāḥ* «chanteur mendiant», ou «mendiant», de la Syrie et de l'Arabie a obtenu son nom pour de tout autres motifs : ce n'est pas au Prophète ou aux Saints qu'il adresse ses louanges, mais à ceux dont il sollicite la générosité (cf. *Z.D.M.G.*, 1857, p. 482; *Arabica*, III, p. 71; SNOUCK HURGRONJE, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 49).

مرح *merṛāḥ* مَرَّاح «vil, espiègle» ne s'emploie à Tanger que dans le dicton sur le mitron rapporté plus haut, p. 35, l. 3. Le mot est inconnu en Algérie. — Chez les Ibāla *mēṛraḥ* signifie «aller vite».

مرصطان *morṣṭān* «hôpital» et spécialement «hôpital des fous». La forme مرستان pour ما رستان se rencontre déjà dans d'anciens textes (cf. DOZY, II, p. 582). La voyelle *o* à Tanger est vraisemblablement due à l'influence de la labiale précédente. — LERCHUNDI, *Voc.*, p. 411 *hospital*, p. 492 *manicomio*, donne une forme مرصطران qui n'est inconnue pour Tanger. — Le mot n'est guère connu en Algérie, sauf à Alger où *morṣṭān* est «asile d'aliénés»; on le trouve aussi avec le même sens à Tunis (cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 89, note 6) et en Orient (cf. *murustān*, ap. SPIRO, *Voc.*, p. 561; *mūristān* et *buristān* ap. SPITTA, *Contes*, p. 6; *mūristān* ap. *Z.D.P.V.*, 1881, p. 6).

مرض. Cf. le suivant.

مرط *māṛṭ* «maladie»; *mūṛṭ*, pl. *māṛṭ*, «malade», avec *و* > *t*, sont les prononciations les plus fréquentes à Tanger de مرض; مريض; aussi à Tlemcen, surtout dans le langage des femmes.

مس *mʿssūs*, fém. *mʿssūsa*, pl. *mʿssūsīn* = class. مَسُوس, apparaît avec le redoublement de *s* à Tanger comme dans toute l'Algérie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 113). Le mot qui, en Algérie, signifie essentiellement « pas assez salé », s'emploie à Tanger exactement dans le sens de « fade, insipide » : du thé sans sucre, de l'eau sans saveur (en Algérie *šāmōt*), seront qualifiés de *mʿssūs* aussi bien qu'une soupe insuffisamment salée. Il en était probablement de même en andalou (cf. *Hadāiq*, ms. Paris, 89^a, l. 18 : *عنب الغروس ابيض مسوس*; *Vocabulista*, p. 435 « insipidum [de omnibus] »). — L'antiphrase *mʿssūs* pour désigner le *mēllāh*, quartier juif, connue ailleurs au Maroc (cf. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 426; *Jewish Encyclopedia*, IX, 28), n'est pas usuelle à Tanger.

مسح *msāh* « métamorphoser » (dans ce sens classique, peu connu en Algérie); et de là « affliger d'une difformité, d'une laideur morale ou physique » (en parlant de Dieu); nom d'action *mēsh*. Ce deuxième sens se retrouve à Alger (cf. aussi DOZY, II, 590; CUCHE, p. 626; RHODOKANAKIS, *Dofār*, II, p. 56; et *supra*, *حخط*). — D'autre part, *msāh* est « salir matériellement » à Tlemcen, Nedroma, dans le Sud oranais et algérois; aussi « salir moralement » en Oranie (*mēshō bessēbb* « il l'a couvert d'injures »); à Constantine *messōh* à la 11^e forme est aussi « salir ». Ce sens du verbe ne se montre pas à Tanger; mais c'est par lui qu'il faut cependant expliquer les expressions allitérées *lusāh ulmsāh*, *lusāh ulmsāsāh* « la saleté repoussante ». — A Tlemcen également, il existe un substantif *msāh* « saleté » : *hād-essrāxūl iqrʿfēd-ēlmsāh* « Ce pantalon n'est pas salissant, les taches n'y paraissent pas »; synonymes *usōh* et *usāsōh* (formation comparable au *msāsāh* tangérois). — A Alger, une expression allitérée toute voisine existe aussi : *lūsāh yunnasāh* « la saleté repoussante ». — *māššāh* « salir » se trouve aussi en tunisien. STUMME (*T.G.*, p. 180) admet une formation secondaire tirée du participe مَوَّج (à Tunis *māššāh*, à Tanger généralement *mōššāh*). Au moins est-il vraisemblable qu'il y a eu dans la plupart des dialectes maghrébins, des contaminations de مسح et مَوَّج.

مسك *mēska* مسكة « gomme mastic »; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 64, sub *māciga*; et *Arch. Mar.*, VIII, p. 48, note 3. Cette forme du mot se retrouve à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 7, l. 3), à Tlemcen et à Nedroma. A Constantine on a *messka*, à Alger on dit *mesška*, et chez les ruraux et bédouins *mestka*, comme à Tunis, *mēska*; à Sfax *mūstqā*

(NARBESHUBER, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 21); en maltais, avec métathèse, *miskta*. C'est naturellement مصطكا. Il est remarquable que l'emphase des consonnes médianes a disparu dans les parlers maghribins (comp. pour l'Égypte, SPIRO, *Voc.*, p. 571; SPITTA, *Gram.*, p. 512; BEN CHENEB, *Prov.*, n° 1564); en outre au Maroc et à Tlemcen et Constantine le groupe *st* s'est réduit à *s* (*ss*) suivant un processus fréquent en arabe maghribin, et aussi dès la langue ancienne (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 65 *in fine*; p. 178, 179; l'espagnol *almáciga* s'explique peut-être par une réduction analogue dans certains parlers arabes d'Andalousie; cf. DOZY et ENGELMANN, p. 147). Peut-être y a-t-il aussi contamination du mot par مسك «musc»; le nom de la *m'ska*, qu'on mâche pour se parfumer la bouche, aurait naturellement subi l'influence du nom du parfum le plus employé, le *m'sk*.

مشى *mšā*, fut. *šimši* : 1° c'est le verbe généralement employé comme à Tlemcen et à Alger pour «partir» et «aller». *γdā*, qui en Algérie appartient exclusivement à certains parlers ruraux ou bédouins, apparaît au Maroc dans des parlers citadins, mais non à Tanger (cf. *supra*, p. 401); quant à *rāḥ irḥ* رح, qui est le verbe habituel pour «aller» et «partir» dans la plupart des parlers algériens (aussi courant à Alger, à côté de *mšā*), il est inusité à Tanger; la 11^e forme *rḥāh* y a un sens voisin de son sens ancien : «arriver le soir» (comp. MERCIER, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 21, 22 et 70). — 2° *ila-mšā* (*īla-mšā*) suivi de *h'tta* et d'un verbe au parfait, exact équivalent de «s'il vient à»; le verbe de l'apodose peut être au futur ou au parfait : *ila-mšāt h'ttā-zāḥqūt thūrr' sēt* «Si elle vient à glisser, elle se cassera»; *ila-mšāt h'ttā-šūfték n'fdi-m'nnék ḥhail-'udḡdīd* «Si je viens jamais à te revoir, je te réglerai ton compte pour ta conduite passée et présente!» — Le participe présent *māšī*, fém. *māšīa* ou *māša*, pl. *māšīn* ou *māšīn*, sert à Tanger comme à Tunis, à Tripoli, à Alger et à Tlemcen, à exprimer le futur immédiat : *āna-māšī-mmšī* «je vais partir» (cf. FLEISCHER, *Kl. Schr.*, III, p. 436 *in fine*). Très fréquemment, il apparaît aussi, à Tanger comme à Tunis, sous la forme abrégée et invariable (sans distinction de genre ou de sexe) *māš*; cf. *supra*, p. 95, l. 4, et comp. STUMME, *T.G.*, p. 142.

مصرا *m'srāna*, pl. *m'sārān* مصراة, مصارن «boyau»; le mot est, à Tanger comme à Tlemcen, un féminin morphologiquement caractérisé. Dans

la plupart des dialectes algériens on emploie le masculin *mošrān*; et chez les ruraux et hédouins du département d'Alger, dans le Sud oranais et dans le Sud constantinois, on lui donne généralement un pluriel *mšōr*, dont un équivalent apparaît en Arabie comme singulier (cf. LANDBERG, *Hadr.*, p. 389; RUODOKANAKIS, *Došār*, II, p. 56); cf. sur l'origine du mot *Dialecte de Tlemcen*, p. 108.

مضغ *mdāy* «mâcher» a pour mašdar *mdēy*. Un autre mašdar *mōdγān* n'apparaît que dans l'expression *šr̥tām-blā-mdγān* «valer sans mâcher».

مضى *mdā* «faire complètement» = class. مضى n'est guère employé à Tanger que dans l'expression *qdā-ymdā*; cf. *supra*, p. 37, l. 8; et comp. à Tlemcen *mā-īēqde mā-īēntē*, ap. *Ulād Byāhim*, p. 204. — Le participe présent *mādē* ماضي est courant dans le sens de «coupant» en parlant d'un couteau ou d'un sabre, comme à Tunis (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 91, l. 2), dans le Sud algérois, dans la province de Constantine, et aussi dans certains parlars d'Oranie (comp. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 235, note 5). *ʾImādē* est aussi à Tanger «le tranchant d'une lame» (opposé à *thar* «dos»). — Il existe aussi une 1^{re} forme dénomminative du verbe : *mōddā* «afilé». — *mdāya* «afilage d'une lame»; *ʾandi wāḥa-lmūs fēh šī-mdāya kāṭēbrī-zzuʾāl* «J'ai un couteau dont le tranchant est si affilé qu'il couperait l'alpiste».

مطش *mōtēša* ou *māteša* مطيشة, ماطيشة «balançoire», cf. *supra*, p. 267, note 1. Le mot ne prend jamais l'article, non plus que l'équivalent cherchelois *mteša*.

māttāš مطش «se balancer», dénominatif de *mōtēša*, est usité à côté de *tējēš*; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 503, sub *mecer*.

مطو *ṣmāḥ* تماطى construit avec *ʾlā* «se pencher sur quelque chose ou quelqu'un» (pour le saisir, le frapper, etc.); aussi dans ce sens dans les départements d'Alger et d'Oran.

معن *māʿūn* ماعون est à Tanger «ustensiles ou outils professionnels» comme en andalou (cf. DOZY, II, p. 603), à Tétouan (*Arch. Mar.*, VIII, p. 211, note 2; p. 268, note 1), et à Tunis (cf. CLERMONT, *L'arabe tunisien*, p. 201, note 1; *Mawālim*, III, p. 153, l. 12). Le mot s'applique aussi spécialement dans le Nord marocain au «tour à potier» (cf. *Arch. Mar.*, *loc. cit.*, et II, p. 106) comme en Tunisie

(cf. R. LECLERC, *Les arts et industries d'ornementation en Tunisie*, p. 5), et dans diverses régions de l'Algérie (à Nedroma *mē'ān* ou *mā'ān*). A Constantine le mot désigne spécialement les «outils du cordonnier». Enfin il est passé en zouaoua avec le sens de «charrue» : *ʿImān*, pl. *lēm̄b'āṣn*. — Dans la plupart des dialectes algériens *mā'ān* a le sens de «objet de vaisselle» comme à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 50, l. 32), en Égypte (cf. SPIRO, *Voc.*, p. 552), dans l'Iraq (cf. MEISSNER, *Neuarab. Geschichten*, p. 143; WEISSBACH, *I.A.*, p. 190, n° 229) et dans divers dialectes arabiques (cf. REINHARDT, p. 343; p. 397 *in fine*; p. 323, l. 11; RHODOKANAKIS, *Dofār*, II, p. 42; STACE, *Voc.*, p. 181, sub *vessel*). Il est remarquable que certains des plus vieux exégètes du Coran aient glossé *الماعون* de Soura CVII, 7, par *القدر والدلو والنأس*; le sens de «ustensiles domestiques» a dû être courant dès l'époque ancienne (cf. TABARI, *Tafsūr*, XXX, 176-178; NÖLDEKE, *Neue Beiträge*, p. 29; RHODOKANAKIS ap. *W.Z.K.M.*, 1911, p. 67 et suiv.). Dans le sens de «objet de vaisselle» le mot apparaît aussi dans le Sud du Maroc (cf. *Houwāra* p. 30, l. 19, 20) et est, du reste, sinon courant, du moins compris à Tanger (le mot habituel pour «vaisselle» est *qšū'*). Le mot fait alors à Tanger comme dans les parlers citadins d'Algérie un pluriel *muā'an*, qui en argot désigne aussi «les testicules» (synonyme *buāqāl* *بواقل*). Chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le mot fait le pluriel *muā'ən* (*mmā'ən*). Le pluriel *mā'in* du Sud marocain (cf. *Houwāra*, *loc. cit.*) se retrouve à Tétouan (cf. *Arch. Mar.*, VIII, *loc. cit.*).

مقَص *mqāṣ*, pl. *mqōṣâ*, «ciseaux» = *مقَص*; cf. STUMME, *T.G.*, § 49; *Ulād Brāhīm*, p. 111. — La forme *maqqāṣ* donnée par FISCHER, pour Rabāt (*Mar. Sprichw.*, p. 11, note 1), et qui reporte à une forme *مقاص* avec recul de l'accent et abrégement de la voyelle longue non accentuée, ne se rencontre à Tanger que dans le nom du «perce-oreille» *bu-māqqāṣ* (à Tlemcen *bu-mqāṣṣ*). Il est très naturel que dans certains dialectes marocains *mqāṣṣ* ait pris la forme *مقال* qui est fréquente pour les noms d'instruments; comp. *Ulād Brāhīm*, p. 112.

māqqoṣ *مقَص* «couper avec des ciseaux»; aussi à Tlemcen; dénomminatif du mot précédent; Sud algérois *māggōṣ*.

مكل *mēkkēl* «tendre, mettre en main» = *مكن* (comp. BEAUSSIER, p. 644). Le passage de *n > l* s'est effectué d'abord par assimilation régressive dans les formes où le radical verbal était suivi des suffixes mé-

diats *li, lek, lo*, etc. Le sens même du verbe fait qu'il n'apparaît le plus souvent dans le langage que construit avec ces suffixes. La forme *mëkkël* des très fréquents *mëkkël-li, mëmëkkël-lëk, imëkkël-lo, tmëkkël-la*, etc. a été ensuite étendue à toute la conjugaison du verbe; comp. le *زَيَّل*, *يزيّل* de LERCHUNDI, *Voc.*, p. 580, 581, sub *parecer* (inconnu à Tanger), qui doit bien être *ازيان* «paraître beau» (par *izjäl-li izjäl-lek*) et le syriaque **נתל* «donner» (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 291). — RŪŽIČKA considère *mëkkël*, aussi bien que **נתל* comme de simples dissimilations de nasales (cf. *Kous. Dissim.*, p. 106; p. 72).

ملح *mëlläh* *مَلَح* «ghetto» est connu uniquement au Maroc; on l'emploie déjà à Oujda; mais il n'apparaît à ma connaissance nulle part en Algérie. A Constantine, on appelle le quartier juif *šāra*; à Tunis *hāra* (*T.G.*, p. 163); à Tlemcen et à Nedroma, on dit simplement *dërb-lihūd* (ainsi déjà, ap. *Bustān*, p. 269 *in fine*). — Je trouve peu admissible l'explication de DOZY, I, 313 (corruption de *محلّة*). Celle de BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 426, 427, suivi par MERCIER, *Arch. Mar.*, VIII, p. 167, note 2, «quartier des Juifs forcés de saler les têtes des rebelles pour l'exposition publique» me semble de beaucoup la plus vraisemblable (cf. *contra*, SOGIN, *Mar.*, p. 12, note 7).

ملح *mëlha*, pl. *mëlhät* et *mlähe* *ملحة* «morceau de cuir pour la semelle». Le mot est commun maghribin, avec un verbe *melläh* «mettre un morceau de cuir à la semelle» (cf. STUMME, *T.G.*, p. 181, *mälläh* «savetier» comme à Constantine; *Neue tun. Sammlungen*, p. 144; et *Observations sur Beaussier*, p. 488).

ملع *mläya* *ملاع* «plaisanterie»; *ملوح* *mlūḡ* «qui aime à plaisanter»; le verbe à la v^e forme, *تملغ* *tmëllāḡ*, signifie «plaisanter»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 249, sub *chanza*, *chancearse*; le mot en Algérie ne m'est connu qu'à Tlemcen et Nedroma; comp. BEAUSSIER, p. 646.

ملف *mëlf* «drap» est un des mots caractéristiques des dialectes maghribins; il apparaît jusque dans le désert de Libye d'une part (cf. HARTMANN, *Libyische Wüste*, n° 56, p. 130) et jusqu'au Sénégal de l'autre (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 354; REYNIER, p. 132). Il était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, *ملف* *pannus*; PEDRO DE ALCALA, p. 47, l. 30). La forme tangéroise du mot est celle de la plupart des dialectes algériens et du Maghreb oriental (cf. STUMME, *T.G.*, p. 40; *M.G.T.*, p. 52, l. 17). Mais à Alger, Nedroma et Tlemcen, on trouve la forme

mlef, plus proche du *ملت* dont provient vraisemblablement le mot maghribin (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 489 et les références, *Ulād Bṛāhīm*, p. 159).

مزمير *māmzēr* «bâtard», injure que les musulmans adressent aux juifs, seulement pour avoir entendu ceux-ci se l'adresser entre eux; c'est l'hébreu *מזמור*.

منادم *mnādēm* «homme» au sens générique; aussi en arabe du Sénégal (cf. FAIDHERBE, *Langues sénégalaises*, p. 251, n° 286; REYNIER, p. 183, l. 7; BASSET, *Mission*, I, p. 394, vers 4), et en palestinien (cf. BAUER, *Das paläst. Arab.*, p. 168, n. 9; LITTMANN, *Arab. tales*, p. 257, l. 2). Sur les hauts plateaux algérois, on trouve le pluriel *mnā-ādem* avec le sens de «femmes» (euphémisme; comp. *Th. Nöldeke Or. Studien*, I, p. 427). Le *مودمانى*, *ميدمانى* «humain» de certains parlers d'Arabie doit aussi être rapproché (cf. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 119; SOGIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 240). — Naturellement, le mot reporte à *ابن ادم*, avec une assimilation de nasalisation *bn > mn* dont le tangerois offre d'autres exemples (ainsi *mnēfzīž* = *بنفسنج*), et qui est connue dans tout le domaine de la dialectologie arabe. — Le mot apparaît dans toute l'Afrique du Nord avec des variantes (*bnā-dem*, *būnādem*, cf. STUMME, *T.M.G.*, XXIV, n. 3). A Tanger, on ne lui donne pas de pluriel et il ne prend pas l'article. Il en va autrement dans d'autres parlers maghrébins (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 481; avec l'article, cf. DELPHIN, *Textes*, p. 131, l. 1; STUMME, *T.G.*, p. 94, l. 1).

منع *māna*, pl. *mān'ēn* *مناع* «difficile; pénible»: *لأرقبا مانءا* «La côte est pénible à gravir»; *hadṛaṭṭa māna* «Son langage est difficile à comprendre»; inconnu dans ce sens en Algérie, se retrouve dans le Sud marocain (cf. SOGIN, *Marok.*, p. 38, l. 20).

منى *mēnna*, fut. *imēnni*, «exaucer les vœux» (en parlant de Dieu); le mot est connu dans ce sens à Alger; il ne m'est pas connu en Oranie.

موت *mūt* «mort» est féminin aujourd'hui à Tanger comme ses équivalents, en Algérie, à Tunis (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 88, n° 11) et en maltais (*meut*; cf. ILG-STUMME, n° 251; FALZON, p. 230); la finale *t* a probablement aidé à ce changement de genre des représentants dialectaux de classique *موت* (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I,

p. 415 in *fine*; et comp. pour le *selha* où *lmūt* est aussi féminin, STUMME, *Taz.*, § 35).

مور *mūr* «derrière» (prép.). Cette corruption de من وراء (SOCIN, *Diwān*, III, 82, propose pour l'équivalent arabe *mūḡarā* une étymologie ما وراء) se retrouve dans certains parlers oranais (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 45). Elle n'apparaît, ni à Alger où l'on a toujours *mūra*, ni à Constantine où l'on a *mmūra* comme dans le Maghreb oriental; *mūra* est au reste employé à Tanger à côté de *mūr*, et il est seul possible avec la série des pronoms affixes: *mūrāḡa*, *mūrāk*, etc. — *urā* n'est pas usité à Tanger, *mūr* et *mūra* l'ont complètement remplacé; et le sentiment de l'étymologie من وراء étant effacé, une nouvelle composition avec *mēn* est intervenue, *m'mūr* (*m'mūra*), inconnue en Algérie, mais qui se retrouve à Fez (cf. KAMPFMEYER, *Texte*, p. 9, l. 2). On comparera à l'omāni *mīn maud* (REINHARDT, § 177 g) où *m* de *maud* semble bien une abréviation de *mīn* (REINHARDT y voit *ma*, § 205), et au *men mīn* «d'où» du Sénégal (cf. REYNIER, p. 180, l. 1). — Le mot signifie à Tanger: 1° «derrière» (sens localif); 2° «après» (sens temporel) (comp. *Ulād Brāhīm*, p. 173); 3° «à la recherche de»; *kēiḡiḡ-mūr-ḡādḡā* «Ils viennent chercher du feu» (comp. «après» dans le français populaire). Ce dernier sens n'apparaît pas chez les ruraux et bédouins algériens. Il existe à Fez (cf. KAMPFMEYER, *loc. cit.*), et aussi à Alger et à Tlemcen pour *mūra*: *ḡiḡ mūra-dḡāhmi* «Je suis venu chercher mon argent»; comp. pour *ḡarā* en andalou PEDRO DE ALCALA, 279, l. 22.

موس *mūs* ou *mūss* (*mūs*^s), pl. *mūās* et *mās*, diminutif *mḡiḡēs*, «canif; couteau de poche pliant»; *mūs-d'ḡsāna* «rasoir»; *mūs-d'ḡlḡlīm* «canif à tailler les plumes». La chute du *ā* final dans ce représentant de موسى est générale dans les dialectes arabes, du Sénégal à l'Arabie du Sud. — Le mot, masculin en principe (l'étymologie de VOLLERS, *Volkssprache und Schriftsprache*, p. 95, me semble avoir beaucoup pour elle), n'est passé accessoirement au genre féminin dans la langue ancienne qu'à cause de sa finale *ā*. Mais, demeuré masculin dans la plupart des dialectes (notamment dans le Maghreb), il y a perdu cette finale, caractéristique morphologique du genre féminin (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 663). — Quant à la forme à voyelle brève et à consonne finale géminée, elle existait en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 493, *novacula*, مَس, pl. امساس; *Hadāiq*, cahier 29, p. 2, l. 7, مَس; ms. Paris, 82, l. 7, مَس; mais IBN GUZMĀN a toujours موسى, par exemple 17^b, l. 18;

19^b, l. 3). Elle se rencontre dans les parlars d'autres villes marocaines, et, en Algérie, à Tlemcen (cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 229; *Dialecte de Tlemcen*, p. 172).

موطع *mōtaʿ*, pl. *mūātaʿ*, «endroit, place»; ce représentant de موطع a généralement en tangérois *t* pour *ض*; *mōdaʿ* est aussi connu à Tanger, mais beaucoup moins que *mōtaʿ*. — Le mot dans le dialecte est féminin (aussi à Fez, cf. KAMPFFMEYER, p. 19, l. 13; jamais, à ma connaissance, en Algérie), avec un diminutif morphologiquement caractérisé comme féminin *mūḩḩa* مويطعة; et une forme **mōḩḩaḩ* (**mōtaʿaḩ*) apparaît en annexion avec les affixes personnels: *mōtaʿti*, *mōḩḩāḩḩna* موطعتنا, موطعتنى. — Le mot a encore à Tanger le sens particulier de «petite chambre louée par un célibataire pour ses plaisirs, garçonnière» (synonyme *mānga*, pl. *mⁿnāgi*).

موى الحسن *mūi-lhsèn* «rossignol», subst. fém. Ce mot, sans pluriel, apparaît avec la même forme, qu'il soit déterminé ou indéterminé. Des équivalents variés existent dans les autres dialectes maghribins: à Tlemcen *mlāhsen*, à Nedroma *mūa-lāhsen*, à Alger *mmⁿ-ēlh^asén*, à Tunis *ūmm-ēlh^asén* أم الحسن qui est probablement la forme primitive (cf. aussi LERCHUNDI, *Voc.*, sub *ruiseñor*, p. 709) et qui apparaît déjà en andalou (cf. DOZY, I, p. 35; IBN GUZMĀN, 37^b, l. 7). Dans une poésie du x^e siècle, ap. *Ġaduat el-Iqtibās* (Fez, 1309), p. 83, l. 24, je relève la forme أم الحسين. Le mot est inconnu à Constantine où l'on ne dit que *belbel*.

ن

نبت *nēbbēt*: 1° «produire» (en parlant d'un terrain); 2° «pousser des branches, des bourgeons» (en parlant d'un arbre); 3° «garnir de pierres précieuses». Ces divers sens existent en Algérie; cf. BEAUSSIER, p. 656.

نبح *nḩḩh*, pl. *nḩḩha* et *nḩḩhāt* نبحه, نباح «galerie couverte qui court devant les chambres autour de la cour intérieure d'une maison». Le mot est connu à Fez (cf. KAMPFFMEYER, *Texte*, p. 9, l. 7). On le trouve aussi en Oranie, où il désigne plus spécialement le préau peu profond qui fréquemment dans les maisons arabes occupe un des quatre côtés de la cour, tandis que la galerie couverte sur laquelle s'ouvrent les chambres

est *doṛbūz* (Bougie *shan* [صحن]; Alger, Cherchel *shēn*, pl. *shāin*; Constantine *mqaḍḍ'ma*, pl. *mqaḍḍēm*). Je ne puis l'expliquer que par مباح «endroit où il est permis aux étrangers de pénétrer» (au contraire des chambres où se tiennent les femmes); et c'est ainsi que semble l'entendre l'auteur de *Salūat el-'anfās*, III, 237, l. 5, qui écrit مباح. Cf. sur la dissimilation de labiales *mb* > *nb* dans les dialectes maghribins, *Dialecte de Tlemcen*, p. 22, 23; *Ulād Brāhīm*, p. 26.

نبخرة *nḥīḥra* نبيخرة «brûle-parfums»; telle est la forme que prend par dissimilation, surtout dans le langage des femmes et des enfants, مبخرة diminutif de مبخرة; cf. sur les cas de dissimilation *mb* > *nb*, *supra* نبح. — D'autre part comme la tendance à assimilation *nb* > *mb* réapparaît aujourd'hui dans le dialecte, la forme dissimilée ancienne n'est nettement maintenue que quand le *n* initial est géminé, c'est-à-dire quand le mot est pourvu de l'article. — Cf. une reproduction de brûle-parfums marocain ap. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 82.

نبري *nēbbūri* نبروي «faible clarté de la première aurore». Le mot est entièrement inconnu en Algérie. Peut-être faut-il le rapprocher de *nemri* du Tell oranais «réflexion lumineuse qui précède le lever et suit le coucher de la lune»; cf. DELPHIN, *Textes*, p. 255 *in princ.* (dissimilation de nasales *n-m* > *n-b*).

نبل *nēbbēl* : 1° «coudre à grands points; fauliler»; de même à Tlemcen, Alger et Constantine; 2° «faire une entaille (*nēbbāl*, pl. *nḥāḥēl*)»; dans ce sens, le verbe *nēbbēl* (ainsi que le substantif *nēbbāl*) est surtout employé au jeu de la toupie (cf. *supra*, p. 85, l. 6, 9). Peut-être soutient-il quelque rapport avec l'énigmatique نبتالي «couteau» de l'andalou (cf. DOZY, II, 637; SIMONET, *Glosario de voces ibéricas*, p. 395).

نخر *mōḥḥār*, pl. *mnāḥār* منخار, منخار, est le mot habituel à Tanger pour «nez». Le singulier *mōḥḥār* est très bien employé dans ce sens : *ḡskē'iri kē'imsāḥ-ḥānūs-dī'ālo ḥkēffo ukē'iqūl sūḥāl-le-ḥlōq luḏāḥ-ḥla-m'ḥār* «L'ivrogne passe sa main sur sa trogne et dit (n'y trouvant pas son nez, tant il a perdu la raison) : «Gloire à Celui qui a créé le visage sans nez!» Mais le plus généralement, c'est le pluriel *mnāḥār* qui est usité : *ḥākk'lo mnāḥro f'l'ārd* «Il lui a rabattu son caquet» = classique انغم. — *mnāḥor* dans le sens de «nez» est connu à Neddroma, et usuel dans les parlers musulman et juif d'Alger (*mnāḥor* avec *r* non emphatique). Le pluriel *manāḥir* est aussi le mot habituel pour

«nez» en Égypte (traité comme un masculin singulier au Caire); de même *mīḥḥer* en maltais (aussi traité comme un singulier; cf. LUGSTUMME, n^o 299, 301; FALZON, p. 264); dans le même sens, le singulier *munhār* ou le pluriel *manāḥir* sont indistinctement employés en Syrie (cf. LANDBERG, *Prov. et Dictons*, p. 59). En Algérie *monhār* ou plus fréquemment *monhara* est «narine» (*mōh̄ra* «nez» de l'omāni = منخرة; cf. Z.D.M.G., 1895, p. 497; comp. pour le centre de l'Afrique, KAMPFMEYER, *Beduinendialekte*, p. 150, note 46; à Dofār, *nhōr* «nez», ap. RHODOKANAKIS, I, p. 12, l. 6); et «nez» est dans les départements d'Alger (Alger-ville mis à part) et d'Oran *nīf* (bédouins et ruraux souvent *nēif*, *nēf*) et à Constantine et dans le Sud constantinois *hsem* comme à Tripoli et à Tunis (*hšam*, ap. T.G., p. 164; *hš'm*, ap. M.G.T., § 72, 2), et au Sénégal (cf. REYSIER, p. 116).

نخال *nūḥḥāl* «son». La forme *نخال* apparaît en andalou (cf. Dozy, II, 650; mais aussi *نخاله* ap. *Hadāiq*, cah. 29, p. 7, l. 7). En Algérie, on a comme représentant de *نخاله* classique, soit *nūḥḥāla* dans les villes (Tlemcen, Alger, Constantine, comme à Tunis, cf. STUMME, T.G., § 65; aussi en maltais *nūḥḥāla*; aussi dans l'Omān, *nūḥḥālē*, «Siebspreu» ap. REINHARDT, § 52), soit *nḥāla* (*n^uḥāla*) sans redoublement de *ḥ* dans les parlers bédouins (aussi Alger-juif *nḥāla*; à Bou-Saāda j'ai entendu *nḥāla* avec la dissimilation *nḥ* > *mḥ* qui s'oppose à l'assimilation *mḥ* > *nḥ* étudiée ap. *Ulūd Brāhīm*, p. 26). La forme *nūḥḥāl* n'apparaît, à ma connaissance, que dans le Nord constantinois (ainsi à Djidjelli *nūḥḥāl*) et dans la poésie vulgaire (ainsi dans une qaṣida du barde oranais Berrah̄o, on cite *mšū-ssmīl ubqā-nūḥḥālāh* (نخاله) «La farine fine est partie et le son qui y était mêlé reste seul»). Dans le Sud marocain *nūḥḥāl* et *nūḥḥāla* apparaissent conjointement (cf. *Houwāra*, p. 14, l. 5; 22, l. 14; 22, l. 20; 50, l. 15); aussi *نخال* en Libye ap. FALLS, *Beduinlieder*, n^o 63, vers 15.

ندف *mēndēf* *مندف* dans l'expression *qāiēm-ḥmēndēf* ou *ḥmnādēf* (construit avec la préposition *l*) «faire lever le (ou les) *mēndēf* (contre)» c'est-à-dire «jouer un mauvais tour à quelqu'un; lui amener une affaire désagréable avec d'autres personnes». Le mot est vraisemblablement à rapprocher de *mēndāf* «piège» des dialectes algériens et tunisiens, qui est inconnu à Tanger mais doit être employé ailleurs au Maroc car LERCHUNDI le donne, *Voc.*, p. 466, sub *lazo*. — A Bou-Saāda *neddef* est «faire jouer un piège, rabattre un filet».

mnādīfi, pl. *mnādīfiya* منادى «celui qui cherche à jouer un mauvais tour» (surtout en excitant les gens les uns contre les autres); inconnu en Algérie.

nēdya ندوة est usité dans quelques expressions : *h'tta-nēdya* «rien, si peu que ce soit»; *utqun-nēdya* (وتقول الندوة) «pas même la plus petite quantité», synonyme *utqul-lfēha* (cf. *supra*, p. 61, l. 15). Il est probable que le mot avait d'abord dans ces expressions le sens de «goutte d'eau» (comp. ندبة, ap. Dozy, II, p. 654), que le tangérois ne connaît pas aujourd'hui, mais qui se trouve dans certains dialectes ruraux d'Oranie : *tebqālī γēr-nēdya figérbti* «Il ne me reste qu'une goutte d'eau dans mon outre»; *ēnnou rāhe-ttēh bēnnēdya* «Il tombe des gouttes de pluie», etc.

n'zzoz نَزَز «rendre (le pain) dur par une bonne cuisson»; *mn'zzoz* «consistant et bien cuit»; aussi *dāqq-mn'zzoz* «un coup vigoureux qui claque sur le dos de la main» au jeu des osselets.

n'zzēl نَزَلَ «poser (un objet)»; *hātī* habituel dans ce sens dans tous les parlers algériens est inusité à Tanger; *n'zzēl* est seul employé, aussi bien pour «poser un objet au-dessus qu'au-dessous de soi» : *n'zzēl-hattāsa fōq-hād-īmōrfā* «Pose ce bol sur cette étagère».

nēss نَسَس; ce mot apparaît avec les affixes personnels, comme complément des verbes *qqā* et *mel* «faire», dans les expressions *qqā* ou *mel nēss*, ou *bnēss* (*qqāt*, *amlēt nēssa*, ou *bnēssa*; *qqēt*, *mel nēssi*, ou *bnēssi*, etc.) «il a fait (elle a fait, j'ai fait, etc.) semblant». *nēss* nous offre, je crois, une réduction de *nafs*, qui était connue de l'andalou (cf. Pedro de Alcalá, p. 311, l. 23, *eneçu* «lui-même»; *Vocabulista*, p. 362, *انسى* «egomet»). Une semblable réduction de *nafs* n'apparaît en Algérie, à ma connaissance, que dans le dialecte juif d'Alger où l'on emploie comme formule prophylactique, après mention d'un individu mort d'une façon tragique ou atteint d'un mal terrible : *nōssō uāhdu* «Que sa personne (نفسه) reste seule (à avoir ce sort)!»

nēssār نَسَّر «faire la *tēnšēra* (تنشيرة)» c'est-à-dire onction au front et aux articulations avec le sang de victimes sacrifiées au tombeau d'un saint, ou avec l'eau d'une source miraculeuse ou encore avec l'huile de la lampe d'un sanctuaire. Il semble bien que dans la *nšra* antéislamique vis-à-vis de laquelle les traditionnistes prêtent au Prophète

une attitude douteuse, les aspersions et les onctions de liquide sanctifié aient joué un certain rôle (les textes les plus explicites, à ma connaissance, sur ce sujet sont لَبَن مَلَّحَا, éd. 1313 avec glose d'ES-SINDĪ, II, p. 118, 119; *Madḥal*, I, p. 307). En Algérie aujourd'hui, *nešra* désigne le sacrifice (et la victime sacrifiée) aux djinns ou à un marabout au culte duquel est associé le culte des djinns, pour obtenir la guérison d'un malade, généralement d'un possédé. Mais dans la *nešra* algérienne, il n'y a jamais, à ma connaissance, onction avec le sang de la victime (cf. GAUDEFROY-DEMOMBYNES ap. *J.A.*, juillet 1904, p. 11, l. 2; DESPARMET, *Arabe dialectal*, 2^e période, p. 164).

نَصَّ *nuṣṣ*, pl. *nuṣṣ* : 1^o «moitié» comme dans la plupart des dialectes (نصف); 2^o «milieu du corps, des reins au ventre» (comp. à Tripoli *nufṣ* [*nusf*], ap. STUMME, *M.G.T.*, p. 38, l. 10); et de là, «prise à la ceinture d'un adversaire pour le tomber».

نَصَبَ *naṣḥ* «placer, disposer» ne s'emploie, à ma connaissance, à Tanger, que dans un nombre limité de cas; ainsi pour : «placer la marmite sur le feu»; «tendre un piège» (*foḥḥ* «piège à oiseaux à ressort»; *mōḍuṣ* ou *mōḍuṣ* «reginglette»; *ḥašba* «piège à lapins»; aussi «disposer une branche taillée et munie de gluaux» *fūrka* ou *fūlka*; comp. DOZY, II, p. 615; déjà fort ancien dans cet emploi; cf. ZUHĀIR, X, vers 15); aussi au sens figuré «tendre un piège à quelqu'un» (construit avec la proposition *l*); «mettre en batterie une pièce de canon»; «dresser une échelle». Dans beaucoup de parlers algériens et à Tunis, le verbe connaît un emploi plus étendu (cf. BEAUSSIER, p. 672; STUMME, *T.M.G.*, p. 62, l. 4, l. 34).

nṣḥa نصبة : 1^o «poste de chasse au piège»; 2^o «mauvais tour joué à quelqu'un».

نَعَسَ *nas* «dormir»; de même à Nedroma; partout ailleurs en Algérie, *nas* n'est jamais «dormir», mais «avoir envie de dormir, somnoler» et «dormir» est seulement *rqod* (*rged* chez les ruraux et bédouins). Dans le Sud marocain *rgid* et *nas* semblent également usités (cf. *Houwāra*, p. 76, l. 10; p. 58, l. 20; SOGIN, *Mar.*, p. 36, l. 7, l. 9, l. 14).

نَعَلَ *nal* «maudire», *naḥa* «malédiction». Cette métathèse de classique لعن se retrouve dans tout le domaine de l'arabe vulgaire; peut-être a-t-elle son principe dans une altération expresse (cf. BROCKELMANN,

Grundriss, I, p. 296; DE CASTRIES, *Gnomes de Sidi Abderrhaman*, p. 75; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 677). Mais la métathèse entre liquides et nasales est si fréquente dans les dialectes arabes qu'il est aussi légitime de considérer لعن > *nal* comme un fait proprement phonétique; même certains dialectes offrent avec نعن (LANDBERG, *Dabina*, p. 371; HARTMANN, *L.W.*, p. 201 *in fine*) la forme intermédiaire qu'on peut au moins supposer dans les métathèses de cet ordre (comp. *infra*, p. 483, *noul* < لون).

نعم *na'ma* « toute nourriture à base de céréales », surtout le « pain ». Dans les parlars maghribins il semble que نعمة « bienfait » et نعمة « bien-être » se soient confondus. A Tlemcen et à Nedroma, on dit *no'ma*, et dans le Sud algérois et oranais, *na'ma*, dans le même sens qu'à Tanger *na'ma*. A Constantine *no'ma* est le nom le plus courant du couscous. On comparera BEAUSSIER, p. 678, نعمة « céréales » et « bonne récolte » pour les ruraux du Tell. — A Tunis, *na'ma* a le sens de « nourriture » en général (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 38, l. 35; p. 40, l. 1; p. 54, l. 17); mais chez les ruraux du Nord tunisien, *na'ma* est proprement « céréales ». — En Syrie *na'ma*, dans certains dialectes, est synonyme de *duqāq* « farine avec laquelle on fait le pain de qualité ordinaire » (cf. *Z.D.P.V.*, XIV, p. 4; comp. aussi pour Mosoul, *Z.D.M.G.*, 1882, p. 21, l. 9). — Le sens primitif de « bienfait divin » (ainsi نعمة) me semble certain; le texte I, p. 3, l. 2, du présent recueil l'atteste. Les précédents sont fréquents dans la langue des auteurs de traités d'éthique : cf. SIDI ALI ZĀDEH, *Šarh širrat el-islām*, p. 173 : تعظيما لله نعمة الله; *Madhal*, I, p. 335 *in fine* : كل من عظم نعمة الله; *ibid.*, III, p. 203, l. 15. — Dans le même ordre d'idées, Doutré signale dans le Sud marocain *tna'am* تنعم pour « manger » c'est-à-dire « profiter des faveurs divines » (*Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 209, l. 2). A Tanger, ce verbe est inconnu avec cette acception; il signifie « avoir une vie large » (synonyme à Tlemcen *tmetta'*); dans le Sud algérois *tna'am* ةلا « se montrer généreux envers quelqu'un ».

نعنع *na'ma'* « vert comme la menthe » (*na'mā'*; Tétouan *ni'mā'*); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 229 *in fine*.

نغم *noym* « son des instruments à cordes » (*noym luṭār*); on n'emploie guère *noym* en parlant du son d'un instrument à vent, et pas du tout pour un instrument percutant, ou pour la voix humaine; de même à Nedroma et à Alger. — منغوم *moym* « qui a un beau son », en par-

lant d'un instrument à cordes. — *noyama* «mélodie»; *ʿanoyma d'l'ʾoššāq* «mélodie des amoureux» (pour العشاق? cf. Dozy, II, p. 131) est une mélodie qu'on chante le matin quand on a fini la *gulsā* (جلسة «séance de beuverie nocturne»); synonyme *šabbūhe* صبوح ou *šāḥḥzi*.

نخ *nfaḥ* «manger le hachich»; cf. *supra*, p. 263; *nēšha* نشة «absorption d'une dose de hachich»; *nēšhān* نجان «qui est sous l'influence enivrante du hachich». Dans ce sens *nfaḥ* est inconnu aux dialectes algériens. Peut-être est-ce un euphémisme. — La 11^e forme *nēffah* signifie «priser du tabac» (comp. LERCHUNDI, p. 624, sub *polvo*; p. 761, sub *tobaco*; FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 232); *ʿnfeha* «prise de tabac»; *ufaihe* «priseur». Le mot est connu à Tlemcen dans ce sens, mais moins employé que *šem*. A Alger *neffah* est «prendre une prise en passant, quand un ami vous en offre une», tandis que *šem* est «priser habituellement».

نخ *nēšha* نشة «orgueil»; ainsi dans la plupart des parlers algériens (à Nedroma *nfāha*); employé aussi comme épithète invariable: *ʾāzēl nēšha* «homme orgueilleux»; *uās nēšha* «des gens orgueilleux».

نقد *tēnfida* = classique تنفيذة «acte de mise en possession émanant du sultan»; cf. *Arch. Mar.*, t. I, p. 33 et suiv.

نفس *ʿnfisa*, pl. *ʿnāf*; تنفيسة, تنافس: 1^o nom d'unité du maṣdar de *ʿnēffēs* «respirer, prendre haleine» (le maṣdar de la 5^e forme a, à Tanger, quand il est usité, la même forme تفعيل que celui de la 11^e forme): *ḥāllini-nʿnēffēs uāḥ^a-tʿnʿnfisa* «Laisse-moi un peu reprendre haleine»; 2^o «trou pour laisser entrer l'air», par exemple «trou du soufflet; orifice du conduit de la vapeur au bain maure»; de même à Tlemcen et à Alger; de là «tout orifice du corps humain»; *ʾāqlq-ʿnʿnāfēs* «Ils ont mangé au point de se boucher tous les orifices du corps»; *tēnfisa* a naturellement dans l'argot de Tanger comme à Tlemcen le sens de «anus».

نفع *nfa* «utilité» = نفع; *mʿnfia*, *mʿnfia*, aussi *mūnfia* (mū^mʿfia), avec le même sens, est courant dans la langue la plus vulgaire. La première radicale liquide empêchait مَنعَة de passer à la forme dialectale *mfa* habituelle dans le dialecte pour les mots de ce schème (cf. *Ulūd Brāhim*, p. 61). Le mot, offrant un type exceptionnel en tangérois, **manf^aia*, a été faussement senti par la conscience populaire comme mot d'origine

littéraire et «littérisé» le plus possible par une vocalisation barbare; il y a d'autres exemples de ce fait dans le parler de Tanger; le *musā-miḥa* = *مَسَاحِة* de *Houwāra*, p. 46, l. 8 est un exemple pour le Sud marocain.

نقر *noqra* نُقْرَة «argent» est presque seul employé à Tanger à l'exclusion de *foḍḍa* (فَضَّة) qui est à peine connu. — Le mot est usité à Tlemcen et à Nedroma mais non chez les ruraux d'Oranie (DELPHIN, *Textes*, p. 186, le cite comme mot marocain); et à Alger et Constantine, il n'est pas compris.

نقر *nāqqoz* «sauter», toujours à la forme intensive à Tanger comme dans toute l'Afrique du Nord (à Tunis avec *g*: *naggez*, comme naturellement à Tripoli et chez les bédouins et ruraux d'Algérie; cf. STUMME, *T.G.*, p. 181 *in fine*).

نقش *noqša* نَقْشَة «ressort»; *mus'-ḥy-noqša* est le nom du couteau à cran d'arrêt de fabrication européenne. Le mot est probablement à identifier avec *loqša* de LERCHUNDI, *Voc.*, p. 530, sub *muelle*, qui ne m'est pas connu à Tanger. *نقشة* désignait en andalou une pièce du mécanisme de l'arbalète qu'il n'est pas facile d'identifier (cf. DOZY, II, p. 544). *noqša* et *loqša* me sont inconnus en Algérie avec le sens de ressort; *noqša*, à Tlemcen et à Alger, signifie «couture à point croisé» (dans ce sens, on vocalise à Tanger *nāqša*). Cependant à Tlemcen, c'est peut-être par le sens de «ressort» qu'il faut expliquer le nom de *noqša* (pl. *'nqāši*), donné dans le métier à tisser à la «longue baguette qui reçoit le mouvement des marches»; ce sens est peut-être conservé encore dans l'expression familière, bien connue aussi à Tanger : *fəltəltu-nnoqša* فلتت له النقشة «Il est devenu fou» proprement : «Son ressort usé s'échappe» (Tanger *fəltəlo-nnoqša* = فالتت له).

نكر *munkār* مُنْكَر : *γēiār-!munkār* (Alger-musulman *ēlmunkār*, Alger-juif *ēlmēnkār*, Tlemcen et Nedroma *ēlmunkār*) «chercher à nuire à quelqu'un, à le contrister de propos délibéré». Les explications de Dozy, II, p. 234, éclairent l'origine de cette expression. — A Tanger «un mal-intentionné qui cherche à nuire» est *myēiār-!munkār* tandis qu'à Tlemcen et Alger on dit *γēiār-ēlmunkār* (comp. *J.A.*, 1904, p. 59, l. 13).

نهر *nhār*, pl. *nhārāt*, *nhōra* et *nhōrāt* نَهَارَات، نَهَارَة، diminutif *nhēuār* نِهْيُور «jour» : 1° le mot apparaît encore dans l'emploi que lui

connait la vieille langue : « nom générique de la portion des 24 heures pendant laquelle le soleil éclaire »; ainsi : *ʿIlil unnhār* « nuit et jour » (toujours avec cet ordre des mots dans cette expression à Tanger, comme le plus souvent encore dans le reste du Maghreb et ailleurs; cf. FISCHER, *Tag und Nacht* ap. *Abhand. der philol. Klasse der kön. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, XXVII, n° XXI, p. 741 et suiv.); *h̄ʿtā-ellā-ānnhār* « jusqu'à ce que vienne le jour »; 2° *nhār* tend à remplacer complètement *يوم* « jour » unité de temps, au singulier : ainsi toujours *nhār* ou *nhār-ūāhed* « un (seul) jour » dans le comput; *ūāhd-ūnnhār* (comp. déjà pour l'andalou, IBN GUZMĀN, 39^a, l. 18, 20) « un certain jour »; *nhār-ʿlhādd*, *nhār-ʿlʿīn*, etc., dans les noms des jours de la semaine; *dik-ūnnhār* (aussi *dik-ūnnhāīār*, *dik-ūnnhērāī*, *dik-ūnnhāīāī*) « l'autre jour »; *kunⁿ-nhār* « chaque jour », *يوم*, prononcé suivant les cas *īāum* ou *īām*, n'apparaît plus au singulier que dans quelques expressions; ainsi *ʿīūma* « aujourd'hui » (cf. *infra*, p. 504, sub *يوم*); *īāum-mēl-liām* « un jour d'entre les jours » dans la langue des conteurs, à côté de *nhār-mēl-liām*; *īāum-ʿlqāāma* « le jour de la résurrection », mais fréquemment complété par *nhār-ʿlḥsāb* « ul-^aqāb » « jour de la reddition des comptes et du châtiment »; aussi *kūlla-īāum* chez les demi-lettrés (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 182) à côté de *kunⁿ-nhār*. Dans le comput avec les nombres de onze à quatre-vingt-dix-neuf, c'est *īāum* qui est employé à l'exclusion de *nhār*; *twāšār-īāum* « douze jours »; *twān-īen-īāum* « quatre-vingts jours »; avec *miā* « cent » et *ūʿf* « mille », par contre, on emploie *nhār* : *miāt-^anhār* « cent jours »; *ṭēlṭ-miāt-^anhār* « trois cents jours »; *ūʿf-^anhār* « mille jours »; avec les nombres composés de cent ou mille et d'un nombre supérieur à dix, on emploie *nhār* ou *īāum*, mais de préférence *īāum* : *miāt-ūḥāmsin-^anhār* ou *īāum* « cent cinquante jours ». — Au duel on emploie exclusivement *īūmēm* « deux jours » et non **nhārāin*. — Au pluriel on emploie exclusivement *īām* (demi-lettrés *ʿīūām*) ou *īāmāt* : *ḥad-īūām* « ces jours-ci »; *dik-liām* (*dik-liāmāt*) « les jours passés »; *šī-īāmāt* « quelques jours ». Dans le comput, avec les noms de nombre de trois à dix, on a *ṭēlṭ-īūām* « trois jours », etc.; et avec les noms de nombre de cent trois à cent dix, *miā-ūʿm-īūām* « cent huit jours », *īām* (non *īāmāt*) étant seul employé. — C'est encore *īām* qui apparaît exclusivement avec les sens de « époque; vie; destinée » : *šīūām dmulēi-ḥāsān* « à l'époque de Mouléy el-Ḥasan »; **ūʿīāmō qot-šfūt* « et ses jours furent terminés » (cf. *supra*, p. 109, l. 16); *sāulo uīāmō* « sa part de bonheur en ce monde »; comp. sur tout ceci FISCHER, *op. cit.*,

p. 747, note 1, et p. 748; et *infra*, يوم. — Les pluriels *nhārāt*, *nhōra*, *nhōrāt* ne sont employés à Tanger, à ma connaissance, que quand on veut spécifier qu'il s'agit de «portions des 24 heures éclairées par le soleil» : ainsi *fʿssēif katṣēblēk-ši-nhārāt tuḍl qōdd-ššrēt* «*uf* ššʿtʿta *kāin-ši-nhēurāt qšēsrēn sha*¹-l^uudn-dʿlʿfār «En été on a des journées longues comme une corde, et en hiver on a de pauvres petites journées, courtes comme des oreilles de souris». L'emploi respectif de *iḥm* et de *nhār* à Tlemcen est tout à fait identique à celui que connaît le dialecte de Tanger. Avec quelques différences de détail cet emploi se retrouve dans la plupart des parlers algériens. Cependant chez les ruraux et bédouins, l'usage de يوم pour désigner le «jour», unité de temps, semble fréquemment mieux conservé.

نوح *nāh*, fut. *inūh* (*ināh*) نوح «gémir» est très peu employé à Tanger; on ne l'entend guère que dans l'expression *kēibki uināh* «Il pleure et gémit»; c'est la 11^e forme *nāūdh* qui est généralement usitée; de même à Tlemcen. — Par contre, le participe de la 1^{re} forme *nāīdh* نائح est très courant à Tanger dans le sens de «mauvais, de basse qualité» en parlant des choses; «incapable, propre à rien» en parlant des personnes. En Algérie, je ne connais le mot qu'à Tlemcen, où *nāīdh* en parlant des personnes est «mou, maladif, sans énergie».

نوض *nād*, fut. *inād* ناض «se lever». Ce mot qui ne semble pas avoir été andalou et qui n'est pas maltais apparaît d'un bout à l'autre du Maghreb: dans toute l'Algérie (mais moins usité dans divers parlers de l'Est constantinois que *thār*, *iḥūr*), au Maroc, à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, p. 311, sub قام) dans le désert de Libye (cf. FALLS, *Beduinlieder*, pièce 18, v. 5, 18, etc.; HARTMANN, *L.W.*, p. 90, l. 2; p. 141 *in princ.*, etc.). A Tunis seulement, on semble employer exclusivement *qām* et non *nād* pour «se lever». L'opinion de LANDBERG (*Dafina*, 1281) qu'il faut y voir une forme dialectale parallèle de نهض a beaucoup pour elle; d'autre part, les représentants dialectaux de نهض sont aussi connus au Maghreb: chez les bédouins et ruraux d'Alger *nhād*, à Tanger *nhāt*, à Tlemcen *nthād* (انتهد), construits avec *fi* (*f*), «rabrouer quelqu'un»; au Sahara «partir en razzia». — La 11^e forme est à Tanger *nāīdh* «faire lever, éveiller», à côté de *nōūdh*; de même à Alger-juif. C'est un exemple de l'extension, dans les formes dérivées de verbes concaves, du domaine de فيل aux dépens de فول, qui était fréquente en andalou et déjà connue du sémitique ancien (araméen);

cf. *Ulād Brāhim*, p. 29, 30. Il faut aussi songer, dans le cas particulier de *n̄īōd* (*nāīōd*) provenant de $\sqrt{\text{نوض}}$, à l'influence analogique possible du quasi-synonyme *fēīāq* «éveiller».

نول *noul*, pl. *nūāl*, «couleur, espèce»; métathèse de *لون* inconnue aux dialectes algériens. Le libyque offre la forme *lōl* (cf. HARTMANN, *Libysche Wüste*, p. 85, note 3).

نيب *nāḥ* «des blagues»; *ḥāddāmīn-l-ḥnāḥ* «occupés à dire des blagues»; le plus généralement, *ḥnāḥ ulqarnābi* avec le même sens (cf. *supra*, p. 123, l. 10). — Le mot est connu en Algérie dans cette acception (cf. BEAUSSIER, p. 699, *ضرب الناب*). D'autre part *nāḥ* n'est pas courant à Tanger avec le sens propre de «dent canine» qu'il a chez les ruraux et bédouins d'Oranie (pl. *nībān*) et ailleurs au Maroc (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 25 *in medio*). «Dent canine» et «défense de sanglier» est *nīḥ* (pl. *nīāḥ*) comme à Tunis (cf. STUMME, *T.G.*, p. 41); et *nīḥa* (cf. FISCHER, *loc. cit.*) est, à Tanger, spécialement la «défense de sanglier ou le morceau d'os poli avec lequel les femmes lissent ou aplatissent la couture nouvellement faite».

نيت *īnīt*, placé immédiatement après un nom ou un pronom, «précisément; même»: *fdik-ḥsā'a-nnīt* «à ce moment-là précisément»; *fdik-ḥmōta-ānnīt* «précisément à cet endroit-là»; *ḥōua-nnīt* «lui-même»; *ḥlō-nnīt* «à lui-même»; *ḥ'tta unīt* (avec un nom ou un pronom intercalé entre les deux particules) «aussi, également»; comp. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 766, sub *tambien*, *tampoco*. Cette particule se combine avec diverses autres pour les renforcer: avec *āud* «aussi» en *āuunnīt* (cf. *supra*, p. 394); avec *ḡālaktēn* en *ḡālaktēnnīt* «mais» (cf. *supra*, p. 459); avec *ḥarda* «au surplus» en *ḥardānīt* (cf. *supra*, p. 232); avec *tēm*, *tēmma*, en *tēm-ḡnīt* «juste à cet instant-là», et *tēmḡ-nnīt* «juste à cet endroit-là». — Ce mot est d'origine berbère; cf. STUMME, *Tazerw.*, p. 212; *Houwāra*, p. 27 ax. Il n'est pas usité à Tlemcen; mais à Nedroma il se rencontre dans l'expression *kif-ḡnīt* «comme de juste». A Alger, combiné avec *ḥātta* il est connu dans le sens de «aussi»: *ḥāttennīt ḡnīt māḥum* «Toi aussi tu es avec eux!»; et chez les Beni-Moussa de Larba (Tell algérois) c'est lui qui apparaît vraisemblablement dans *ḥānīt* «aussi», courant au lieu de *ḥāni* (نيت + فاني). — On le retrouve encore avec le sens de «même», ou devenu particule explétive, dans le Sud oranais (cf. MERCIER ap. *Actes du XIV^e Congrès*,

III, p. 296, 332); et dans certains parlers du Tell oranais, il a un sens temporel : *dik-ḡnūt* «à ce moment-là même» (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 67, note 11; p. 248, l. 10; traité comme un féminin à cause de sa finale *t*; cf. *supra*, p. 240, 241, sub *بيت*).

نيمش *nīs* «abricots» (collectif); *nīša*, nom d'unité, «un abricot» et aussi «un abricotier», pl. *nīšāṭ*; ainsi dans tout le Nord marocain. Le mot est inconnu en Algérie où l'on ne dit que *mēšmāš* (aussi dans le Sud marocain et en šellḥa, cf. STUMME, *Taz.*, p. 203) et dans quelques parlers *bērgūg* (cf. *supra*, p. 229, sub *برقق*). DOZY, II, p. 743, assigne à ce mot une origine persane.

8

هذا *hāda* a, comme pronom démonstratif, un féminin *hādi* et un pluriel *hādō* «celui-ci, celle-ci, ceux-ci». Comme adjectif démonstratif «ce... ci, cette... ci, ceux... ci», le mot prend toujours, sans distinction de nombre et de genre, la forme *hād*; il en est d'abord ainsi devant les noms pourvus de l'article, comme dans les dialectes algériens : *hād-ḡrāzīl* «cet homme-ci»; *hād-ḡmrā* «cette femme-ci»; *hād-ḡnuās* «ces gens-ci»; mais la même élision de la finale a été étendue, à Tanger, aux cas, très nombreux dans le dialecte, où le démonstratif reçoit après lui un nom déterminé par autre chose que l'article (nom propre, nom à l'état construit, nom pourvu d'affixe personnel) : *hād-ḡnāwa* «ces Gnāwa-ci»; *hād-fālmā* «cette Fālma-ci»; *hād-ḡḡina* «ce frère à nous que voici». Cette construction, parfaitement connue de la langue ancienne et interprétée par les grammairiens indigènes comme une «apposition explicative» (cf. NÖLDEKE, *Zur Gramm.*, p. 49, 50; FISCHER, ap. *Z.D.M.G.*, 1906, p. 850, 851), devient fréquente chez les auteurs postérieurs (cf. FLEISCHER, *Klein. Schriften*, I, p. 749, 750; nombreux exemples ap. USĀMA, p. ۳۳, dernière ligne; p. ۸۷, l. 5, etc.; ap. *Ma-ālim*, IV, p. 182, l. 2, 3; p. 292, l. 14, etc.). Elle est très répandue aujourd'hui dans la plupart des dialectes (extrêmement fréquente ap. LITTMANN, *Arab. tales*, p. 15, l. 5; p. 91, l. 8, 9; p. 196, l. 4, etc.; ap. WEISSBACH, *I.A.*, p. 13, l. 7; ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 252, l. 9; p. 261, l. 5, etc.; ap. STUMME, *Malt. St.*, p. 11, l. 38, 39; p. 23, l. 36; p. 33, l. 25, 26, etc.) et notamment courante dans toute l'Algérie. Mais les parlers algériens ne connaissent pas avec cette

construction la perte de la voyelle finale du démonstratif *hāda*, *hādi*, *hādu*, et à Tlemcen comme à Alger et Constantine, par exemple, on aura dans les exemples donnés ci-dessus : *hādu-gnāya*, *hādi-fātma*, *hāda-hēina*. — Enfin il faut noter qu'à Tanger la perte de la voyelle finale est encore possible pour *hāda* pronom démonstratif «celui» suivi du relatif *lli* : *hād-lli-gālēs h^enāia*; *hād-lli gālsa' h^enāia*; *hād-lli gālsin h^enāia* (à côté de *hāda-lli*, *hādi-lli*, *hādo-lli*) «celui (celle, ceux) qui est (sont) assis ci-près».

Sur *hādāk*, *hādik*, *hādūk*, cf. *supra*, p. 290, sub *dāk*, *dik*, *dūk*.

harza, pl. *h^erēz* هرزة «bouchée d'une chose âcre et brûlante, par exemple de piment rouge» (une bouchée d'une chose trop salée est *dēgga*). Le mot m'est inconnu en Algérie. — Le verbe *h^erēz* auquel se rattache le mot *harza* n'est employé à Tanger que dans le sens de «châtrer» (comp. LERCHENDI, *Voc.*, p. 170, sub *capar*), et non dans celui de «défoncer» qu'il a dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 29 ba).

hars هارس est le mot habituel à Tanger pour «casser, briser»; *k^essār* n'est employé que dans un sens très spécial (cf. *supra*, p. 450). — Ce mot était aussi courant en andalou (cf. Dozy, II, p. 754; *Hadāiq*, cah. 28, p. 8, l. 9 : إذا كنت ميجم هارس [rectifié d'après ms. Paris]). En Algérie, il est aussi très répandu. A Tlemcen et dans la plupart des parlers d'Oranie, il est employé dans le sens de «casser» concurremment avec *kessār*; néanmoins, quand on voudra exprimer l'idée de «briser en nombreux morceaux», on l'emploiera seul à l'exclusion de *kessār*, et c'est dans ce dernier sens seulement, jamais dans celui de «casser» simplement qu'il est employé à Alger et dans le Tell algérois; à Alger-juif, il est à peu près inconnu. Dans le Sud algérois et dans le département de Constantine, c'est non pas «casser» mais «broyer, mettre en miettes», comme au Sénégal (cf. REYNIER, p. 62) et en Syrie (cf. CUCHE, p. 708).

h^erāq هرق a toujours un sens passif «être renversé» (en parlant d'un liquide ou d'une substance en grains); à Alger, le sens actif apparaît dans la locution *hrāq-ǧlmā* «uriner». — A Tanger, c'est la 11^e forme *hārāq* qui a le sens de «renverser, répandre».

h^ezāta هزاة «grands airs, embarras»; *hāzṣat* «faire des embarras»; *hāzṣāt* «faiscur d'embarras». Ces mots sont inconnus de la plupart des

parlers algériens; cependant, à Alger, on emploie couramment *hāzzot* dans le sens de «se vanter faussement et maladroitement»; et *hāzzāt* dans le sens de «vantard»; cf. BEAUSSIER, p. 709. — A Constantine, *h^azzot* est «être effrayé».

هط *hāmāyōt* هامايروت «tapage, démonstration solennelle et bruyante»; le mot existe aussi dans la langue espagnole des Juifs tangérois, et c'est vraisemblablement à leur parler que l'arabe tangérois a emprunté ce mot; il me paraît certain qu'il est l'hébreu הַמַּיִוֶה de *Proverbes*, I, 21. Il est inconnu en Algérie, même dans le dialecte juif d'Alger.

هند *hand* «acier»; aussi à Tlemcen à côté de *tkir* ذكير; connu aussi des ruraux d'Oranie, mais beaucoup moins employé que *dkir*; le mot semble inusité dans le reste de l'Algérie, mais il apparaît d'une part dans le Maghreb oriental et de l'autre au Sénégal; il était andalou; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 316; DOZY, II, p. 765, 766; STUMME, *T.B.L.*, p. 152, 153; REYNIER, p. 113.

handi هندی «figues de Barbarie» (collectif) est féminin à Tanger; nom d'unité *handiā* «une figue de Barbarie», pl. *handiāt*; il y a aussi un pluriel d'abondance *h^anūd* «des tas de figues», employé par exemple dans le cri du vendeur de figues de Barbarie : *ḥ^anūd ḥ^ah-ḥn-āl-ḥūd* «Figues de Barbarie! Que Dieu maudisse les Juifs!» Le nom de *handi* est aussi celui par lequel on désigne couramment la figue de Barbarie dans la plupart des parlers du département de Constantine (féminin à Constantine) et dans le Maghreb oriental (cf. STUMME, *T.G.*, § 82; *T.B.L.*, p. 153). Dans les départements d'Alger et d'Oran ce nom est connu, mais assez peu employé. Cependant, à Nedroma et dans la région, *handiā* est courant, à la fois comme collectif et nom d'unité. A Tlemcen et à Alger, *handi* n'apparaît guère que dans le cri du vendeur de figues de Barbarie : *ḡhāndi ḡhāndi ḡulmās mēn-āndi* «Figues de Barbarie! Et c'est moi qui donne le coup de couteau pour fendre l'enveloppe!» (comp. DESPARMET, *Arabe dialectal*, 1^{re} période, p. 173, l. 4). C'est, comme on l'a reconnu depuis longtemps, la «figue d'Inde» (c'est-à-dire des Indes occidentales; comp. le nom de ce fruit en maltais, *ilbaitar ta gindia*; ILG-STUMME, n° 285); cf. à titre de curiosité l'étymologie indigène rapportée ap. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 190, note 22. — Dans la généralité des parlers des départements d'Alger et d'Oran, le nom courant du fruit est *karḡōs-ḡnūsāra* «figues des Chrétiens»; dans le Sud

algérois *k'ram-ənnšāra* (cf. KAMPFFMEYER, *Sūdālgērische Studien*, p. 236, l. 16); dans la plaine du Chelif *karṃūš-šāra* (aussi Alger-juif *kōrṃuš-šāra*); à Alger et dans la Mitidja, on a *karṃoš-šāra* (comp. DESPARMET, *op. cit.*, p. 97, l. 18; p. 60, l. 14); enfin, dans d'autres régions (Médéa, Mazouna), on entend *kṛum*, ou *kṛm*, ou *kṛm-ššāra*. Toutes ces déformations du mot sont issues de dissimilations diverses : disparition de *š*¹ par l'action de *š*²; de *n*² par l'action de *m*¹; de *r*¹ par l'action de *r*². Le fruit est aussi appelé *nāšrānīja* dans le Tell algérois et oranais.

هندازة *handāza* «souquenille en haillons» et spécialement «souquenille des Haddāwa»; comp. *J.A.*, nov.-déc. 1905, p. 460, l. 16. Le mot est complètement inconnu en Algérie.

هود *hōūd* (11^e forme) «descendre» et plus spécialement «descendre une côte, un chemin en pente», tandis que *h^abōt* (هبط) est «descendre un escalier; descendre le long d'une échelle; s'abattre (en parlant d'un oiseau)». Ce mot semble ignoré du Maghreb oriental; il est employé à peu près partout en Algérie (*hāuūd*, *hōuūd*) quoiqu'on lui préfère *hadder* dans le Sud constantinois, et *rāb* dans quelques régions du Tell algérois (p. ex. Teniet el-hadd); à Alger-ville *hōūd* est complètement inusité; *hōt* (*sic*) est seul courant pour «descendre». *h^abāt*, qui est très employé à Tunis, se rencontre en Algérie à Tlemcen et dans le Nord-Est constantinois; il est généralement peu usité dans les dialectes ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran. — Dans divers parlars algériens, *hōuūd*, ayant la 11^e forme qui exprime d'ordinaire l'idée factitive, signifie, en plus de «descendre» (v. neutre), «faire descendre» (verbe transitif factitif). Mais, à Tanger, *hōuūd* ne connaît pas ce sens. A Tanger le nom de métier, *hōūd*, pl. *hōūdīn* هوداء, sert constamment de participe présent à *hōuūd*, suivant un processus qui apparaît fréquemment dans le dialecte (cf. وقى, قىل, خدم), qui semble avoir été andalou (cf. *Vocabulista*, *passim*), et dont le maltais et certains parlars algériens (juif d'Alger, tlemcénien) offrent quelques exemples.

hāūd (*hā^aūd*) هأود, 11^e forme, nom d'action *mhāuda*, «conseiller quelque chose à quelqu'un». Ce verbe a deux constructions différentes : ou bien le nom de la chose conseillée est régime direct, tandis que le nom ou pronom désignant la personne conseillée est précédé de *r^alā*; ou bien le nom de la chose conseillée est précédé de la préposition *l* (*n*) ou de la préposition *alā*, et le nom ou pronom désignant la personne est

régime direct : ainsi indifféremment : *škūn hāyūd ʿalik ha^d-ddūā* (ou *ṭāmēl ha^d-ddūā*), ou *škūn hāūdēk nḥa^d-ddūā* (ou *ʿlā-ha^d-ddūā*; ou *ṭāmēl ha^d-ddūā*) « Qui t'a conseillé ce remède ? »

Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie où *hāyūd* signifie seulement « marchander à quelqu'un » (construit avec le nom de la personne, complément direct, et *fi* devant le nom de l'objet marchandé), ou « réconcilier » (avec *بيني*), ou à Tlemcen « chercher à se réconcilier avec quelqu'un » (avec un complément direct); comp. DOZY, II, p. 768; СУСНЕ, p. 716, 717. — La 6^e forme *thāyūd* (*thā^uud*) signifie à Tanger « se concerter, s'accorder »; le nom d'action, comme beaucoup de ceux de la 6^e forme, a un schème *تفاعيل* *thāyūd*, par extension analogique à toutes les formes dérivées du *تفعيل* de la 11^e forme. Le mot a à Tlemcen le même sens qu'à Tanger; à Alger il signifie spécialement « s'accorder au sujet d'un prix débattu ».

هيدا *hāida* « comme ceci » (à côté de *hākda*); *hāidāk* « comme cela » (à côté de *hākdaḥ*); ces adverbess n'apparaissent à ma connaissance, en Algérie, que dans les dialectes juifs d'Alger, Constantine et Tlemcen; cf. sur la particule démonstrative *هـ* qui est le premier de leurs éléments composants, BARTH, *Sprachw. Untersuchungen*, I, p. 19 et suiv. — On emploie *hāida* (*hākda*) pour caractériser une action ou un état personnels et actuels; *hāidāk* (*hākdaḥ*) pour caractériser une action ou un état d'autrui et non actuels: Ahmed montrant à Maḥboūb comment on roule une cigarette lui dit en en roulant une : *ṭāmēl hākda* « Tu devras faire comme ceci »; Maḥboūb répond : *nōqdār-nammēl-hāidāk* « Je suis capable de faire comme cela (comme tu fais, toi) ». Il essaie et interroge : *hāida?* « Est-ce bien comme ceci ? » Ahmed répond : *hākdaḥ* « C'est bien comme cela (comme tu fais, toi) ».

هينون *hēinūn* « la fleur de l'âge; le beau temps de la jeunesse »; tout à fait l'équivalent du classique *عنفوان*. Le mot ne m'est pas connu en Algérie, sauf à Laghouat dans la seule expression *zā-lhēinūn* « Voilà le *hēinūn* arrivé ! » qu'on emploie en parlant d'un accès d'extravagance dont est pris un individu jusque-là calme. L'origine du mot est obscure; peut-être est-ce une déformation du nom du mois de *أيلول*, inconnu aujourd'hui dans le Maghreb, mais qui était employé en Andalousie (cf. *IBN GUZMĀN*, 91^e, l. 1 et 2); peut-être est-ce un emprunt déformé de l'hébreu *הַיָּלּוּל* ou de l'hébreu *הַיָּלּוּל*, venu de l'andalou.

و

وَاد *wād*, pl. *wādān* : 1° «cours d'eau naturel»; 2° «conduit; égout». Ce deuxième sens se trouve aussi, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma. — La perte du *i* final de وَادِي est déjà attestée dans la langue ancienne (cf. *Lisān*, XX, p. 262 *in fine*); l'andalou la connaissait (cf. Pedro DE ALCALA, p. 381, l. 27, 29; *Voc.*, p. 563, sub *rivus*; *Hadāiq*, cahier 30, p. 7, l. 8; cah. 31, p. 2, l. 4; et comp. l'onomastique géographique de l'Espagne); on la retrouve en maltais *wiēt* (cf. FALZON, p. 475; STUMME, *M. St.*, p. 45, l. 26), au Sénégal (cf. REYNIER, p. 107), chez les fellāh de Palestine (cf. BAUER, *Paläst. Arab.*, p. 113, l. 7; p. 208 *in fine*; p. 221, b, n° 13; *Z.D.P.V.*, XV, p. 110, 111), dans tous les parlers de l'Algérie et en Tunisie. A Tripoli et en Libye par contre, on a *wādi* comme dans la plupart des dialectes arabes orientaux (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 139; HARTMANN, *L.W.*, p. 65, 66 et *passim*).

وَأَل Cf. أول.

وَالُو *wālū*, cf. وُلُو.

وَأْتَارَنِي *wāṭārnī* «évidemment; je m'aperçois que...». Sous cette forme invariable, et toujours suivie de *fik* «à ton sujet», cette locution sert à marquer à un interlocuteur une surprise ironique à la constatation d'un acte ou à l'audition d'une parole qu'on n'attendait pas de lui (cf. *supra*, p. 91, l. 9). Au reste cette locution doit être d'un emploi assez rare à Tanger, car l'ayant entendue dans la bouche de certains informateurs, j'ai, au cours d'une enquête ultérieure, rencontré d'autres informateurs auxquels elle était inconnue. Il faut évidemment la rapprocher des locutions de forme voisine et de même sens qu'on rencontre, non seulement dans les dialectes algériens et marocains (*wōṭren*, *wōṭrān*, *ṭānni*, *uṭōrnīk*, *wāṭīrik*) et au Sénégal (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 397, l. 10, ائترعم), mais dans beaucoup de dialectes orientaux, et sur lesquelles cf. *Observations sur Beaussier*, p. 419, 420; SOGIN, *Mogador*, p. 30, note 39; *Dialecte de Tlemcen*, p. 186; et LANDBERG, *Dabīna*, p. 492 et suiv.

وَتَر *wṭār* «cordes des instruments à cordes»; *lūṭār* «l'ensemble des instruments à cordes»; c'est vraisemblablement le pluriel اوتار devenu collectif (comp. Dozy, II, p. 778, الاوتار «la musique instrumentale»); «une

corde d'instrument» est à Tanger aussi *uṭār* ou *f'rđi dlūṭār*, pl. *uṭārāt* ou *frāda dlūṭār*; «trois cordes d'instruments» est *ṭlāṭā-dlūṭāraṭ* ou plus fréquemment *ṭlāṭā-llfrāda (d'ṭfrāda) dlūṭār*. *lḡāma dlūṭār* désigne l'ensemble des accessoires d'instruments à cordes (résine, cordes de rechange, etc.). — A Alger et à Nedroma, on a de même, à la fois comme collectif et comme singulier, *uṭār* avec un pluriel *uṭārāt*. A Tlemcen comme à Tunis, des représentants distincts de *وَتْر*, singulier, et de *اوتار*, pluriel, se sont maintenus : Tlemcen *uṭor*, pl. *uṭār* (déterminé *leutār*) «corde d'instrument»; aussi «corde qui réunit les deux traverses du battant dans le métier à tisser»; Tunis, *uṭār* (*t > ṭ*), pl. *uṭār* (cf. STUMME, *T.G.*, § 100, p. 81). A Rabât «corde d'instrument» est **uṭra*, pl. *uṭār* (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 20), qui, à Tanger, signifie «cordelette de la ligne à pêcher».

وَجِب *uāzēḥ* «répondre»; cette métathèse de *جواب* se retrouve dans le Sud marocain (SOCIN, *Mar.*, p. 38, note 76), dans toute l'Algérie et aussi en tunisien et en maltais (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 272).

وَجْه *ūzāh*, pl. *uṣūh* (*uṣūh*); la perte du *h* final dans ce mot, si fréquente dans les dialectes arabes, que l'Andalousie connaissait, et que certains parlars maghribins connaissent encore (Tlemcen, Alger, Malte), ne se produit jamais à Tanger. Le mot signifie dans le parler de cette ville : 1° «visage»; 2° «le dessus de toute chose : dessus du pied; empeigne du soulier; côté extérieur du jellāb, etc.»; 3° «la garniture de légumes qu'on place sur le dessus du coussouss»; 4° «centime»; dans ce sens, le mot n'apparaît pas au singulier, mais bien son synonyme *mōzūna*; en revanche *mōzūna* n'est pas employé au duel et on dit seulement **uṣhāin* «deux centimes»; le pluriel *uṣūh* (*ṭlṭ-uṣūh* «trois centimes», etc.) est aussi employé, à côté de *mōzūnāt* (*ṭlṭā-llmōzūnāt*, jamais *ṭlṭ*), pl. de *mōzūna*; cf. HOEST, *Nachrichten v. Marókos*, p. 280, note; et MOULIÉBAS, *Maroc inconnu*, II, p. 698.

Cf. *جيب*.

وَحْد *uāḥēd* «un, unique, un seul»; *rāzēḥ uāḥēd* «un homme, un seul homme»; la vocalisation, de quantité très instable, n'est pas facilement explicable; elle décele peut-être un emprunt ancien à la langue littéraire (soit *واحد*, soit *وحيد*, avec la voyelle brève conservée et allongée); *uāḥēd* est très employé dans la langue la plus courante, à côté de *uāḥād* qui est le représentant normal dans le dialecte de *واحد* ancien. — Le

fémnin est *uāḥda* représentant, soit un ancien *وَجْدَة*, soit simplement *وَجْدَة*, avec abréviation de *ā* suivi d'une spirante laryngale en syllabe fermée (ainsi dans la plupart des dialectes). — *ši-uāḥd* «quelqu'un»; *ši-uāḥda* (*ši-u'ḥda*) «quelqu'une». — Il existe à Tanger comme à Tlemcen et à Alger un diminutif *uḥḥād*, fém. *uḥḥda* (cf. sur les diminutifs *فَعِيْعَل*, *Dialecte de Tlemcen*, p. 99, 100), employé pour marquer la commisération ou la tendresse; *uūḥḥād* «un unique petit enfant»; *marrā-uḥḥda* «une seule malheureuse fois».

uāḥd, précédant un mot déterminé, sert à rendre l'idée de l'article indéfini. La voyelle *a* n'y est jamais longue; elle est toujours, ou brève (*uāḥd*), ou de longueur moyenne (*uāḥd*); mais son timbre est nettement *a*; et de ce fait, il faut considérer ce *uāḥd* comme procédant de *uāḥād* = *وَأَحَاد*, qui apparaît, dans les dialectes algériens, dans le même emploi que *uāḥd* tangerois, avec la quantité de la voyelle longue *ā* généralement conservée. La diminution de longueur *ā* > *a* devant la spirante laryngale *ḥ* n'est pas surprenante (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 11) et l'altération de la quantité ancienne dans un mot très employé est au surplus très naturelle; il semble d'après la graphie d'IBN GUZMĀN que, dans le même emploi, en andalou, *uāḥid* était aussi passé à *uāḥd* (fol. 37^a, l. 20; 39^a, l. 18 et 20). D'autre part, à Tanger, *uāḥd* article indéfini perd fréquemment son *d* final; il en est de même dans le parler des Houāra, mais seulement, semble-t-il, devant un nom dont l'initiale est une occlusive dentale ou sifflante. A Tlemcen *uāḥad*, article indéfini, se réduit couramment à *ḥa* (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 118). A Alger-juif, «un, unique» est *uāḥe* < *وَأَحَاد* avec chute du *d* final comme en omāni (cf. REINHARDT, p. 10, l. 6 et § 47). — *uāḥd* (*uāḥ*), article indéfini invariable, précède généralement un substantif masculin ou féminin déterminé par l'article : *uāḥd-ḥrāzīl* «un homme»; *uāḥ^a-lmarā* «une femme». Il est aussi très courant devant un nom composé (ou d'origine berbère) n'admettant pas l'article, ou devant un nom déterminé par un affixe personnel : *uāḥ-šōqq-ḥḥāra* «une prise d'air»; *ānulo-uāḥd-iḥmūḥ kāf ššō ḥzzāf* «Il a une mère qui le gâte beaucoup» (comp. à Tlemcen *لَا أَحَادِي لِأَحَادِي* *lā ḥa-bb^aá* «pas un père à moi»; *لَا أَحَادِي لِأَحَادِي* *lā ḥa-mm^aá* «pas une mère à moi» ap. J.A., juillet-août 1904, p. 62, l. 18). Mais contrairement à ce qui existe dans les dialectes oranais, *uāḥd* (*uāḥ*) ne peut pas, à Tanger, être employé avec un pluriel : «des gens» est *ši-uās*, jamais *uāḥd-uās*. — Enfin devant un nom de nombre, *uāḥd* suivi de l'article (*uāḥd-l*, *uāḥ^a-l*) exprime

l'idée de «une affaire de, environ» ou, par affaiblissement de sens, devient simplement explétif : *uāh^a-l-wāšrin-tāloḥ* «environ vingt ṭolbas»; *uāh^a-z-zūz-d-r-rāsāt* «deux bouts de plume»; de même en Algérie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 148) et dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 58, l. 25, *uāh-tlāta d-r-rzāla* = trois hommes).

uāhd* ou **uāhdīt* : avec les affixes personnels *uāhdi*, *uāhdo*, *uāhdək*, etc. ou *uāhdīti*, *uāhdīto*, *uāhdītek* «moi seul, lui seul, toi seul»; le plus souvent précédé de la préposition *ḥ* : *ḥuāhdi*, *ḥuāhdīto*, etc. **uāhd* dans cet emploi représente le classique وَحْدٌ; **uāhdīt* qui est entièrement inconnu aux parlers algériens, doit vraisemblablement être rapproché de **ḥaslet* (ḥaslet*) sur lequel cf. *supra*, p. 233; mais il faut aussi tenir compte de l'infixe *t* qui apparaît en berbère entre certaines particules et certains des affixes personnels; et précisément en šelḥa, *uāhdu* (*uāhdut*) est du nombre (cf. STUMME, *Taz.*, § 124, 129^a, 221).

وَأُحَا *uāḥḥa* (*uāḥḥa*) : 1° «Bien! C'est entendu!» connu aussi dans le Sud marocain et en šelḥa (cf. *Houwāra*, p. 41; STUMME, *Taz.*, p. 240); 2° «même si»; équivalent du français «bien que». Ce sens, courant à Tanger, s'est développé du précédent; *uāḥḥa*, particule adverbiale d'affirmation, lorsqu'elle venait entre deux propositions, soulignait et détruisait à la fois une incompatibilité apparente entre l'idée exprimée par la première et l'idée exprimée par la deuxième; elle subordonnait ainsi l'une à l'autre, au point de vue logique, et est naturellement devenue agent de subordination grammaticale : *ukēiqfi-zim^r-mēn-ū-dōm-e-lēh uāḥḥa-ikun skū-mā-kān* «Et il rive leur clou à tous ceux qui font les malins avec lui; oui bien! Ce serait n'importe qui!» c'est-à-dire «quand bien même ce serait n'importe qui». *uāḥḥa* est complètement inconnu en Algérie; son origine est obscure; BUDGETT MEAKIN (*An introduction*, n° 277) a proposé وَخَيْرٌ qui est discutabile.

وَأُحَا *uāḥt* «temps» à côté de *uāqt* = وَقْتٌ; dans ce mot, le groupe *qt* a été diversement altéré dans la plupart des dialectes; d'une façon générale, l'arabe moderne a fait disparaître la succession, à la finale, de l'explosion formidable de ق et de l'implosion de ت. Mais le procédé du tangérois, spirantisation de *q > ḥ* est rare dans le domaine de l'arabe vulgaire; j'ai toutefois entendu en Égypte, chez les fellāḥ de Saqqāra, *deḥuāḥt* «maintenant»; on a aussi *uohḥt* < وَقْتٌ en Zenaga et en berbère du Sud tunisien (cf. BASSET, *Mission*, I, p. 279; PROVOTELLE, *Sened*, p. 88, 91, 94). — Ailleurs *q* est passé à *k* dont l'ex-

plosion est moins forte : Tell oranais *ḡāk-ḡluākt* «à ce moment-là»; Sa'id égyptien *deluakt* «maintenant» (LANDBERG, *Dabīna*, p. 415, note) et aussi *deluakti*; iraqois *uak't* = وقت; Sud algérois *uḡik't* et *uḡikta* «quand?». — Enfin dans les locutions adverbiales et conjonctives d'un usage très fréquent, «maintenant» et «quand», وقت, entré en composition avec d'autres éléments, perd généralement son *t* final : c'est le cas du *deruq* tlemcénien, *ḡaruq* rural oranais «maintenant», dont des équivalents variés se retrouvent dans presque toute l'Algérie (cf. DOUTTÉ, *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 25, note 70), dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 28, note az) et aussi en Syrie (*hallaq*); c'est aussi le cas du *fūiāq*, *fūiāh* tangérois et de ses équivalents maghribins variés; cf. *supra*, p. 419, فويح.

ورأ Cf. مور.

ورى *ūrra*, fut. *iūrrī*, «montrer», se retrouve à Tanger comme dans tout le Maghreb et dans la plupart des dialectes arabes orientaux. On a proposé d'expliquer ce verbe par une métathèse du روى (= رأى; cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 593) qui se rencontre avec le même sens dans les dialectes du Sud de l'Arabie (cf. LANDBERG, *Hadr.*, p. 594; STACE, *Voc.*, p. 155, sub *show*; en omāni, à la III^e forme, *rāuḡ* ap. REINHARDT, § 375) et de la Mésopotamie (à Mardin *rāuḡa* ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 243, l. 10; à Mossoul le futur *iēruī* ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 13, l. 11; p. 23, l. 19). De fait les métathèses entre semi-voyelles et consonnes sont fréquentes dans tout le domaine des dialectes arabes (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 272) et on a voulu précisément expliquer par une métathèse, de sens contraire il est vrai, à l'intérieur du sémitique ancien, l'existence de l'arabe روى en face de l'hébreu הורה et de l'amharique *ḡarē* (cf. BARTH, *Etym. Studien*, p. 13, 14; une autre hypothèse sur l'origine de הורה ap. *Z.D.M.G.*, 1887, p. 396 *in fine*). — D'autre part on peut supposer que, au futur de la IV^e forme يري, la voyelle brève du préfixe a été allongée *iūri*; la tendance à reprendre une trilitarité que deux «infirmités» faisaient perdre à ce verbe, expliquerait suffisamment cet allongement qui se retrouve en maltais pour le futur de la I^e forme (*iura* «il voit») et qui a fait passer le participe actif مري à *mūri* dans la langue des auteurs du moyen âge (cf. EL-BATTĀNĪ, *Glos.*; comp. DOZY, I, p. 498; aujourd'hui encore au Maroc *mūri*, pl. *muāra*, «aiguille de montre»). De ce futur *iūri* aurait été reformé un parfait *aura* (أورى) qui appa-

rait précisément dans divers dialectes (arabique, andalou, égyptien, libyque, maltais; chez les ruraux d'Oranie le futur *īuri* dans la seule formule *lā-īurik mā-īūz'ak* «Que Dieu ne te montre pas ce qui pourrait te causer de la douleur»). VOLLERS, qui voit aussi dans *aura* une reformation secondaire d'après le futur *īuri*, suppose pour le passage de *يُرى* > *īuri* un intermédiaire *īu'ri*, que rien ne justifie à mon sens (cf. *Volkssprache und Schriftsprache*, p. 94). Puis, comme dans la plupart des dialectes, et notamment dans les dialectes maghribins, la 1^{re} forme s'est complètement substituée pour exprimer l'idée factitive à la 1^{re} forme éteinte, *aura* serait passé à *urra*. — Enfin l'existence dans toute l'Oranie d'un participe actif *ūri* avec le sens de «évident» (je ne connais personnellement ni parfait ni futur employés) permet de formuler une troisième hypothèse, celle de l'existence pour *رى* du sens de «être clair», négligé par les lexicographes (cf. cependant *Kaššāf* sur *Coran*, VII, 142; *Asās el-balāḡa*, II, p. 330, l. 4; et les dictionnaires sub *وَرَى*), mais conservé dans les dialectes: dans la plupart d'entre eux, aux thèmes dérivés; sporadiquement dans le Maghreb, au participe actif du thème fondamental: à diverses formes la racine $\sqrt{\text{ورى}}$ a le sens de «cacher» ou, plus exactement, de «cacher une chose en montrant une autre»; elle serait à compter parmi les *addād*, exactement comme $\sqrt{\text{خفى}}$ et $\sqrt{\text{أج}}$ (cf. EL-ANBĀRĪ, *Addād*, p. 261, 262).

وسط *uṣṣ-ḍḍār* «cour intérieure d'une maison» (sans pluriel) = *وسط الدار*. La réduction de *ṣṭ* (*st*) > *ss* > *s* apparaît fréquemment dans les dialectes arabes. Elle est naturelle, tout particulièrement, dans un mot composé, d'un usage très courant, comme *uṣṣ-ḍḍār*; il faut ajouter que la présence d'une dentale subséquente (*d*) pouvait faciliter la disparition du *t* par dissimilation. Le mot est à Tanger féminin; c'est le genre du deuxième élément composant (*ḍḍār*) qui a dominé comme dans *ḥit-ṣṣnār* et *ṣoqq-ḥḥāra* (cf. *supra*, p. 240 et 346). — Le mot se retrouve avec la même signification à Alger (le plus souvent *uṣṣ-ḍḍār* avec réduction de *ṣṭ*), à Constantine et à Tunis (sans réduction; cf. CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 223, l. 4); mais il est, dans le parler de ces villes, du genre masculin. A Tlemcen on a dans le même sens *fṣṣ-ḍḍār* où *f* initiale représente la préposition ف agglutinée; le mot est aussi féminin: *ānd'na ḥā-fṣṣ-ḍḍār uṣṣa kelḡrāra* «Nous avons dans notre maison une cour intérieure large comme une

plaine. Comp. l'identité sémantique en berbère à Ouargla, Sened, Ghadamès («cour intérieure» = «moitié de la maison») ap. BIARNAY, *Ouargla*, p. 263; PROVOTELLE, *Sened*, p. 107; MOTYLINSKI, *R'edamès*, p. 114.

وصل *uṣṣlā*, pl. *uṣṣlā* وصلة وصانى «tablette rectangulaire sur laquelle on porte le pain au four»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 87, sub *ānācal*; p. 860, sub *tabla de pan*. Le mot était andalou (cf. DOZY, II, 813). Il est inconnu aux dialectes algériens. A Tlemcen et à Nedroma, la longue planche à porter le pain s'appelle *lṣḥ dēḥubz*; et à Alger, la tablette de même forme et de mêmes dimensions que la *uṣṣlā* tangéroise est dénommée *lṣḥ-ālḥubz*. Mais à Tlemcen, le terme consacré pour porter le pain au four est encore aujourd'hui *uṣṣol*; cf. J.A., juillet 1904, p. 54, l. 16.

**uṣṣol* : 1° «faire parvenir, conduire»; 2° «parvenir, arriver à» employé dans ce sens concurremment avec la 1^{re} forme *uṣol*; comp. *žḡrra* et *žra* «courir», *supra*, p. 249.

ttāṣol اتّصل construit avec *b* «rejoindre, se réunir à»; aussi chez les ruraux d'Oranie, mais avec un sens un peu différent «être lié à; s'attacher à». Ce représentant dialectal de اتّصل (VIII^e forme de وصل) est un exemple caractéristique : 1° de l'allongement de la voyelle brève qui suit le *tt* initial de la VIII^e forme des verbes assimilés, phénomène apparaissant sporadiquement dans les dialectes maghribins (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104); 2° de l'emphatisation du *t* formatif de la VIII^e forme en *t*, phénomène dont il existe aussi des manifestations isolées dans tout le domaine de l'arabe maghribin (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 21). En l'espèce, l'emphatisation peut ne pas être une modification d'articulation, entièrement spontanée; il faut envisager l'hypothèse d'une assimilation d'emphase à *s* subséquent.

وضع Cf. موطع.

وعد *uar^ad* «malheur (fixé par Dieu)»; le mot est aussi employé dans ce sens dans toute l'Oranie et à Alger. Selon toute apparence, c'est un euphémisme; comp. *Arch. Mar.*, XI, p. 471, 472.

وفق *ttāfoq* اتّفاق «convenir de, s'accorder sur» construit avec **tā*. Ce représentant dialectal de اتّفق (VIII^e forme de وفق), avec allongement de la voyelle brève qui suit le *tt* initial, se retrouve dans les parlers algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104).

وغل *uḡl* «être enfoncé profondément et à frottement dur» : *ʿlqʿrā-uḡlēt-fʿrdōma* «Le bouchon (s'étant cassé) ne peut plus être extrait du goulot de la bouteille». Le mot s'emploie aussi au sens figuré «être engagé dans des difficultés dont on ne peut se déprendre». Je ne connais pas le mot dans les parlers algériens.

وقر *ūqār* «deuil» وقار; *muāqqār* موقر «qui est en deuil»; comp. BUDGET MEAKIN, *The Moors*, p. 378, *ūqār*. — En Algérie ces mots ne sont employés avec ce sens particulier qu'à Tlemcen; partout ailleurs, *muāqqār* est seulement «respecté»; d'autre part وقر apparaît en Égypte avec un sens tout voisin (cf. SPIRO, *Voc.*, p. 648). — *ūqār* a toute l'apparence d'un euphémisme; il est à noter qu'on ne l'emploie qu'en parlant du deuil des musulmans; pour les juifs et les chrétiens, on ne dit jamais *ūqār* et *muāqqār*, mais *ħzēn* et *ħāznān* qui sont en Algérie, dans la plupart des parlers, les mots habituels pour «deuil» et «en deuil».

وقف *mōqōf* موقف «endroit où stationnent les bêtes de louage (surtout les ânes), ou les manœuvres qui désirent s'embaucher à la journée»; cf. LERCHUNDI, *Voc.*, p. 452, sub *jornalero*; *Arch. Mar.*, II, p. 117. Il y a des موقوف dans la plupart des villes d'Algérie : à Tlemcen, les journaliers agricoles se réunissent dès l'aube au *meuqof* de la place de la Sikak; à Constantine, le *mōqof* était rue Cahoreau; il y en avait aussi et il y en a encore dans les villes d'Orient (cf. MAQRIZI, I, p. 346 *in fine*; SPIRO, *Voc.*, p. 649; *Z.D.P.V.*, t. VI, p. 47). D'autre part, le mot apparaît, à la fois à Mogador et à Tripoli, dans un emploi tout à fait analogue (Mogador *krā lilmūqf* «louer au *mōqof*»; Tripoli *ħaddām elmōqof* «ouvrier du *mōqof*»), mais avec le sens particulier de «travail du maçon»; cf. SOCIN, *Mar.*, p. 18, l. 68; STUMME, *M.G.T.*, p. 316. Peut-être le mot a-t-il pris dans ces deux parlers ce sens particulier, parce que les ânes du *mōqof* étaient surtout loués pour le transport des matériaux de construction, et les journaliers du *mōqof* surtout embauchés comme goujats; mais la glose de SOCIN, *Mar.*, loc. cit., à savoir qu'à Mogador et en šellħa *mōqof* est un terme technique de maçonnerie, fait difficulté. — BLANC donne pour Tanger l'intéressant *mōqofzi* «journalier», qui serait tiré de *mōqof* par l'adjonction de l'ethnique turc ق (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 439). Le mot ne m'est personnellement pas connu.

وق *ḡq̄ḡia*, وقية, وقية *ḡq̄ḡia* «once»; duel *ḡq̄ḡiḡin*, pluriel *āḡḡ* et *ḡq̄ḡiḡt*; sur la valeur de l'*ḡq̄ḡia* comme monnaie et comme mesure de poids, cf. BUDGETT MEAKIN, *An introduction*, p. 58, 59; aussi MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 695, 697 (mais la forme singulier *ḡḡ* signalée par cet auteur est inconnue à Tanger). Le pluriel *āḡḡ* reporte à un ancien *اواق* (اواق) dont le *ī* final est tombé. Il est déjà attesté ap. EL-BEKRI (*Description de l'Afrique*, p. 117, l. 16 *الواق*); l'andalou le connaissait (cf. *Vocabulista*, p. 635, *اواق* sub *uncia*; mais Pedro DE ALCALA, p. 329, l. 10, 14, *aváqui*); et le maltais en offre un équivalent *quieq* (cf. FALZON, p. 476); il se trouve aujourd'hui en Palestine (cf. BAUER, *Paläst. Arabisch*, p. 190, l. 10) et dans tout le Maghreb (dans tous les parlers algériens, et à Tunis; cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 78, l. 2). — A Tanger *āḡḡ* s'emploie exclusivement dans le comput; il suit directement les noms de nombre, qui prennent leur flexion particulière d'état construit : *ḡḡ-āḡḡ*, *ḡams-āḡḡ*, etc. Le pluriel *ḡq̄ḡiḡt* s'emploie en dehors du comput; de plus, lorsqu'une confusion est à redouter dans l'esprit d'un interlocuteur entre l'once-monnaie et l'once mesure de poids, on peut avoir recours pour nombrer des unités de cette dernière au pluriel *ḡq̄ḡiḡt* précédé de l'article et de la préposition *d* (jamais construit directement avec les noms de nombre) : ainsi *ḡḡ-āḡḡ*, *āḡḡ-āḡḡ* «trois onces, quatre onces en poids» (trois onces, quatre onces en monnaie ne sont plus en usage à Tanger aujourd'hui), mais *ḡams-dḡq̄ḡiḡt* «cinq onces en poids» à côté de *ḡams-āḡḡ* qui est à la fois «cinq onces-poids» et «cinq onces-monnaie, quatre sous». — *ḡḡ-āḡḡ-ḡḡ-āḡḡ-ḡḡ-āḡḡ* «jusqu'à six sous» (sept onces et demie) s'emploie en argot à Tanger dans le sens de «à fond, d'une façon complète»; j'ignore l'origine de cette expression.

وكان *ūkān* : 1° «seulement; voilà tout», toujours placé à la fin de la proposition : *ḡams-uḡḡh ūkān* «seulement cinq centimes»; *kāl-ūkān* «Occupe-toi seulement de manger»; en réponse : *ūkān* «Oui, voilà tout!» En Algérie, cette expression est particulière aux parlers d'Oranie; dans les départements d'Alger et de Constantine, on emploie dans ce sens *uḡḡlās*, *ubar̄ka* (*uber̄k*). Elle se retrouve à La Mecque et dans l'Arabie du Sud (cf. LANDBERG, *Dahina*, p. 402 et suiv.; SNOUCK HURGRONJE, *Mekkan. Sprichw.*, p. 38). — 2° «si», synonyme de *lūkān* لوكان qui est commun maghribin; souvent aussi sous la forme *ūkā* (comp. la chute

du *n* final dans des expressions courantes : *mākāš* «il n'y a pas»; *kāš* «y a-t-il?»; Sud algérois *hādā-mekkā'* «et voilà tout» هذا ما كان (etc.). Cette expression se retrouve dans le Sud algérois (cf. KAMPFFMEYER, *Sūd-alger. Studien*, p. 234, l. 4); il est vraisemblable que c'est le *kān* «si» des ruraux oranais et du Maghreb oriental, précédé de la copule وَ; mais il ne faut pas perdre de vue que *au* et *u* apparaissent dans le Sud marocain avec le sens de «si»; cf. *Houwāru*, p. 49, note df; p. 16, note s.

وَالِد *uālīd* dans le sens de «père» et *uālīda* *الدة* dans le sens de «mère» appartiennent à la langue des demi-lettrés, comme en Algérie; par contre, *uāldīn* *والدين* «père et mère», avec les affixes personnels : *uāldīja*, *uāldīk*, *uāldīh*, appartiennent à la langue courante; les demi-lettrés prononcent volontiers *uālīdīn*.

وَلَع *mālū'* (*mūlū'*), pl. *mūālā'* *مولوع*, *مولوع*, «amateur passionné (surtout de musique)»; de même à Tlemcen *meulū'*. A Alger, on emploie de préférence le participe passif de la 1^{re} forme *mūullā'*. Chez les ruraux d'Oranie, on a indifféremment le participe passif *mā'ūlū'* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 49) et le participe actif *uālo'* (cf. DOUTTÉ, *Texte oranais*, p. 11, l. 1), surtout dans le sens de «amateur passionné de chasse»; comp. SOUÏX, *Mar.*, p. 14, note 45; et STUMME, *Taz.*, p. 204; *المولع بالصيد* ap. EZ-ZEROĀNĪ sur le *Muḡaṭṭa'* (Le Caire, 1310), III, p. 128, l. 20.

وَلَوْ *uālo* «rien»; cette particule se retrouve en Oranie et dans le département d'Alger; par contre, elle est inusitée dans le département de Constantine; «rien» y est exprimé par *hatta-ši* (*hat'-ši*). Elle semble employée dans tout le Maroc. — D'autre part la construction avec un substantif subséquent (*mā-sāndī uālo-šūis* «Je n'ai pas du tout d'argent»; *uālo-ḥbār* «pas du tout de nouvelles») très courante à Tanger, et ailleurs au Maroc (cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 27 *in fine*), est impossible en Oranie; *uālu* y est toujours employé seul dans le sens négatif absolu de «rien»; et ne peut être suivi d'un nom dans le sens de «rien en fait de...; pas du tout de...». L'explication par *ولو* «quand bien même; et même» est la plus plausible (comp. l'emploi ancien de *وان* non suivi d'une proposition, par exemple *بعضان*, *Bad' el-ḥalq*, n° 5 avant-dernier ḥadīts); la conservation, par allongement, de la voyelle brève ancienne de *و*, s'expliquerait par un accent initial d'emphase:

il est remarquable que quand le sujet parlant veut insister sur l'idée de négation absolue exprimée par *uālō*, cette voyelle, par un processus oratoire très naturel, devient fréquemment ultra-longue *uā^{~~~~}lō* (cf. Socin, *Mar.*, p. 28, note 33). On comparera à l'accent initial du *uālā* mecquois qui a à peu près le même sens et le même emploi que le *uālō* tangérois (cf. SNOECK HURGRONJE, *Mekkan. Sprichw.*, p. 28, note 2).

ولول *wulūul* : 1° «siffler en parlant des balles»; 2° au figuré, s'emploie en parlant d'un fer rouge, d'un feu de braise qui jette un éclat sombre; aussi d'un mets très épicé qui brûle la bouche (moins que *zḥēr*), etc. — Le sens de «pousser des youyou de joie» que j'ai signalé à Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 230) est inconnu à Tanger; on ne dit que *zeyrēt*. En Algérie, ce sens particulier de **ولول** ne se retrouve, à ma connaissance, qu'à Tlemcen et Alger. Il était andalou dès le XII^e siècle (cf. Ibn Guzmān, 52^b, l. 19, **ولول**; p. 45^b, l. 16; Dozy, II, p. 482).

ولى *uāli* «saint musulman» représente **ولى** à Tanger comme dans les dialectes algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 70); il a un pluriel *'āulī'a* emprunté à la langue classique (اولياء). Dans le sens de «parent, protecteur», le mot n'apparaît que dans quelques expressions : *'lā-qōllēt uālī'a* «à cause de mon manque de protecteur»; *lā uāli uālā-tāli* «ni protecteur ni client», c'est-à-dire «aucun parent»; pour exprimer la même idée d'isolement absolu, on dit à Constantine *lā-uāli lā-ḥāmi*; comp. aussi le *lā ualad ualā talad* syrien, ap. Landberg, *Prov. et dictons*, p. 215; Dozy, II, p. 150.

'ulla, fut. *i'ulli* **ولى** «s'en retourner» et «devenir» est moins usité à Tanger dans ces deux sens que *rā'a* (رجع). Le nom de métier *'ullā'i*, pl. *'ullā'īn* (*'ullā'in*), sert de participe présent; cf. *supra*, **عتّاس**, **خدم**, **عتّاس**, **هواد**, **قتيال**.

mūla **مولى** «maître, seigneur». Pourvu de l'article ou du pronom affixe de la première personne du pluriel, le mot désigne «Dieu (le Seigneur, Notre-Seigneur)»; et généralement, dans ce cas, la diptongue classique de la première syllabe est prononcée : *'mōula*, *mōulāna* (à côté de *mūlāna*). Avec le pronom affixe de la première personne du singulier, le mot sonne *mūlā'ia* ou *mūlā'i*; sous cette dernière forme, il précède le nom des sultans marocains, de certains chérifs, et de certains saints

musulmans particulièrement vénérés. D'autre part, *mūlāi* ou *mūlāia* est une appellation familière, par laquelle on apostrophe dans la conversation, avec une nuance d'ironie, un ami intime; on se sert encore de ces mots comme qualificatifs emphatiques et comiques, avant ou après mention de choses remarquables à quelque égard : *mūlāi-l'árq-š'ūfūr* «mon Seigneur le [puissant] nerf de bœuf»; *ḡahd-l'āud mūlāia qódd-mā-s'lá qódd-mā-mlá* «un maître cheval aussi gras (mot à mot plein) que haut»; *ḡāhd-mūlāi-lhāt! tqul-kḡāb-š-d'lqūt* «une écriture magnifique qu'on jurerait des griffures de chat!» (ironique). — *mūla*, construit avec un complément déterminatif, sert, à Tanger, comme dans les dialectes algériens, à marquer la relation d'appartenance, l'attribution d'une qualité, etc.; il s'est complètement substitué à صاحب, qui, dans cet emploi, est encore connu des parlers ruraux et bédouins d'Algérie (cf. BEAUSSIER, p. 362). Dans ce cas, *mūla* mis à l'état construit avec un complément pourvu de l'article perd, en Algérie, à Tunis, à Tripoli et au Sénégal sa voyelle finale devant l'initiale de l'article et sonne *mūl* (*mōl*) (cf. STUMME, *T.G.*, p. 92; *M.G.T.*, § 151, d; p. 52, l. 21; REYNIER, p. 124). A Tanger, cette perte de la voyelle finale est généralisée; quelle que soit l'initiale du second terme du complexe, *mūla*, à l'état construit, sonne *mūl* : *mūl-ḡḡār* «le maître de la maison»; *mūl-had-ḡḡār* «le maître de cette maison»; *mūl-ḡah-ḡḡār* «propriétaire d'une maison»; *mūl-š'tt-ḡnín* «âgé de six ans»; *mūl-b'ḡūn* «valant un vellon»; il semble qu'il en est de même en libyque (cf. HARTMANN, *L.W.*, n° 18 : *mōl mūn debāil*). Exceptionnellement, à Tanger, مولى à l'état construit sonne encore *mūla* dans le souhait que s'adressent les femmes à l'occasion des fêtes : *ḡlāh-ḡḡāllilēk mūlā-ḡḡār-k* «Que Dieu te conserve le maître de ta maison (ton mari)!» — En andalou, le mot avait perdu sa finale vocalique même à l'état isolé (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 207, l. 32, *meul*, pl. *meḡuel*, sub *dueño*; *Vocabulista*, p. 356, مولى, pl. مَوَالٍ, sub *dominus*; comp. le vocatif *īā-mūl*, dans le dialecte juif de Tlemcen, ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 44). — Le féminin مولاة n'apparaît qu'à l'état construit (*mūlāḡ*) ou encore avec les affixes personnels *mūlāḡi*, *mūlāḡo*, etc.; *mūlāḡ-ḡḡār* «la maîtresse de la maison»; *mūlāḡ-š'tt-ḡnín* «âgée de six ans». La finale *ā(t)* (آ) de ce mot reste longue à Tanger comme en Algérie. En andalou, il semble bien qu'elle était analogiquement passée à *a = ă* (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 207, l. 35, *meve*; p. 57, l. 37, *mauletna*; *Vocabulista*, p. 356, مولة); et au Sénégal, c'est aussi à مولة que reporte l'état cons-

truit *mult* (cf. REYNIER, p. 124). *mālātī* «ma maîtresse» est employé comme qualificatif emphatique et comique : *lālla-mālātī-lōtā* «notre bonne maîtresse la large plaine»; *uāh-d-lyōrṣa mālātī tm-nūīṭa-mūlki* «un jardin superbe que je souhaiterais m'appartenir». — Le pluriel *muālīn* موالين est commun à *māla* et à *mālātī*; il offre une combinaison du pluriel externe dialectal en *īn* et du pluriel ancien موالى (comp. aussi le pluriel مواليات ap. TABARĪ, *Glos.*), connue ailleurs au Maroc, dans les dialectes algériens et au Sénégal (cf. *Ulād Byāhīm*, p. 142; FR. MARIE BERNARD, p. 64 *in fine*; au Souf comme en Tunisie et en Tripolitaine, un représentant exact du classique موالى s'est maintenu : *muālī*). A l'état construit l'*n* final du mot se maintient; mais il n'apparaît pas avec l'annexion des affixes possessifs : *muālīya*, *muālīh*, etc. *muālīya* «mes maîtres» est employé de la même façon que *mālāya* et *mālātī*, comme qualificatif emphatique et comique : *šī-ḥe'ul muālīya!* *dğrā keityāmzo-ʿliḥum* (كايتهغامزوا) «Des chevaux superbes! Les chiens se font signe en les voyant (pour être prêts à manger leurs cadavres)».

ويل *uīl* «calamité» s'emploie dans des injures ou dans des malédictions : *kmāmēr-luḡīl* «des gueules de malheur»; *ʾllāh-in-zzīl-ʾlḥ-ūluḡīl* «Que Dieu le frappe de calamités!» — Dans le langage des femmes, les vieilles exclamations ويلي وبيك, etc. sont fréquentes : *ā-uīli*, *ā-uīlēk*, etc.; dans ce cas, la diphtongue *ai* est toujours réduite à *i*. En Algérie, elles sont surtout rurales ou bédouines et provoquent parfois les railleries des citadins. — Les rapports de وى وى et de وى وى dans la langue ancienne ne sont pas nettement établis. De même en tangérois dans *uāi-li ʾlik* (ʾlḥ) «Hein! Te voilà enfoncé!» (pour triompher d'un succès remporté sur quelqu'un d'autre), il est douteux qu'il faille expliquer *uāi-li*... par وى وى plutôt que par وى وى. En faveur de la première explication, on peut invoquer les exemples anciens de وى وى على (cf. le vers célèbre d'EL-AŠŠĀ ap. LYALL, *Ten Arabic poems*, p. 146, l. 12; *Ayānī*, IX, 123, 27; XX, 155, 17; HAMAŠĀNĪ, *Maqāmāt*, p. 7; en prose moderne, cf. SALHANI, *Contes*, p. 10, l. 15, 16). En faveur de la deuxième, il y a la conservation de la diphtongue de *uāi* (et son allongement) en regard de la réduction qu'on trouve dans *ā-uīli*, *ā-uīlēk*, etc.; il y a aussi l'analogie de l'exclamation *uāh-li ʾlik* (ʾlḥ) واه لى عليك qui a exactement le même sens et le même emploi. — وى وى et وى وى étaient également andalous (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 28).

س

يبر *ibra*, pl. *ibār* يبرة, بيباري «aiguille»; dans le comput, on emploie, précédé de l'article et de la préposition *al*, le pluriel *al-ibārāt*; diminutif *ib̄ira*, pl. *ib̄erāt*. Cette forme du mot (class. أبرة) se retrouve en Algérie à Alger-juif; à Tlemcen et Nedroma on a *ib̄bra*, avec *r* non emphatique, pl. *ib̄ari*. A Alger-musulman et à Constantine, on a *bra* (comme en omāni, cf. REINHARDT, § 88), avec l'article *lebra*, pl. *ab̄ari*, diminutif *būira* (^b*b̄ira*) et aussi, à Constantine, *br̄iya*! Chez les ruraux et bédouins d'Algérie la forme dominante est *bra* (ou *ḡbra*), pl. *ib̄ari*, diminutif *ib̄ira*; à Mazouna le pluriel est *b̄ari* et le diminutif *b̄ira*, avec perte complète du *r* initial; à Tunis *ubra*, pl. *ub̄ari*, et à Tripoli *ib̄ra*, pl. *ib̄ari* (cf. STUMME, T.G., p. 90; M.G.T., § 142); le maltais connaît dans ce mot une agglutination de l'article de la forme déterminée, *labra*, pl. *labar*, d'où un verbe dénominal *labbar* (cf. FALZON, p. 194, 195). Le pluriel ancien أجر, qui était encore représenté en andalou (cf. PEDRO DE ALCALA, p. 95, l. 1; *Vocabulista*, p. 230) et qui se trouve aujourd'hui en Orient et à Malte, semble bien perdu dans l'Afrique du Nord.

يد *idd* «main», pl. *iddin*, avec le redoublement de la consonne finale qui apparaît dans de nombreux dialectes, est masculin à Tanger. Lorsqu'on emploie *idd* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux mains», excepté si l'on spécifie qu'il s'agit de la «main droite» ou de la «main gauche»; *iddo* «ses mains»; *iddék mošshēn* «tes mains sont sales» (موتخين au pluriel); *iddi-dlimin* «ma main droite»; *iddi l-ḡsmāl* «ma main gauche». Cet emploi du mot se retrouve à Nedroma. — D'autre part, à Tanger, l'ancien duel *iddin* = يدك est employé : 1° dans le sens de «les deux mains» d'un individu; mais il ne prend jamais les affixes personnels : «ses deux mains», *iddin-diālo* et non **iddēh*; 2° comme pluriel : *iqūllēk kēḡhdēm-b̄r̄b̄ā-l-iddin* «On dirait qu'il travaille avec quatre mains». — Le diminutif est *idd̄ed*, pl. *idd̄āt*. — Le mot a encore divers autres sens à Tanger : «poignée d'un instrument, d'un sabre» (surtout dans le langage des femmes, les hommes disent plutôt *qābtā*; cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 224); «anse d'un vase; manche d'un outil; main de papier; aiguière qui contient l'eau avec laquelle, à la fin d'un repas, on se lave les mains dans le *tās* (*idd-^dūt-tās*)»; l'ensemble du bassin (*tās*) et de l'ai-

guière s'appelle *tāš w'iddo* (cf. BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 85, qui a *bu-iddu* inconnu à Tanger).

يدم *idām* = إدام de la langue ancienne, « tout corps gras », et spécialement « tout condiment gras pour la cuisine »; dans ce dernier sens *idām* connaît un pluriel emphatique *iddāmāt* يدومات. Le mot, avec la même forme et la même signification, se retrouve dans toute l'Afrique du Nord; la notion de « nature grasse » y est essentielle; et, à l'inverse du إدام de la langue ancienne, le *idām* maghribin ne désigne jamais des condiments non gras (p. ex. le vinaigre). — *mīdūm*, avec la forme du part. pass. منعول, signifie « gras par nature »; *līh̄ma mīdūma* « un morceau de viande très gras et qui donne à la cuisson une sauce grasse ». — *'iddēm*, à la 11^e forme, signifie « enduire d'un corps gras » (p. ex. « graisser une arme; souiller une étoffe de graisse »), et aussi « accommoder les mets avec des condiments gras »; part. passif *mīddēm* (*m'iddēm*, *mēddēm*); nom d'action *īddīma*. — En Oranie, on retrouve, avec les mêmes distinctions de sens, *mīdūm* (ruraux et bédouins, généralement *mēddūm*) et *mīddēm*, *īddēm* (*mīddēm*, *īddēm*). A Alger, *īddēm*, *mīddēm* sont connus, mais *mīdūm* est inconnu. A Constantine *mīdūm* et *mīddēm* (*īddēm*) sont tous deux inusités; c'est *mīddēm* qui est employé dans les sens de « gras » et de « accommodé au gras ».

الله *ialla*^h (*ialla*), parfois aussi *īāllā*^h (*īāllā*), « Allons! Vite! Allons viens! »; sur cette exclamation connue de nombreux dialectes arabes (aussi du maltais), cf. LANDBERG, *Prov. et dict.*, p. 75. — A Tanger, comme à Tlemcen, cette interjection de valeur impérative est traitée comme un verbe à l'impératif, et a un pluriel *īāllāho*, *īāllāho*, employé quand on s'adresse à plusieurs individus (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 2; NÖLDEKE ap. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 261, note 1; STUMME, *Taz.*, § 103 a).

يما *imma* « ma mère »; *immāk* « ta mère »; *immūh* « sa mère »; etc. La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté sans acception particulière des individus entre lesquels elle existe. L'idée de la « mère » en soi reste à peu près inexprimée; j'ai entendu dans la conversation *'l̄b̄ 'ulm̄* « le père et la mère », où le second terme a sûrement son origine dans une influence analogique du premier; mais beaucoup de Tangérois m'ont déclaré d'autre part qu'ils n'employaient pas *m̄* pour « mère ». Par ailleurs *'l̄umm*, ou *'l̄umm* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent guère

dans la langue courante; on ne connaît guère à Tanger «la mère» d'une façon abstraite, mais «ma mère», ou «ta mère», ou «sa mère», etc. : «Tu as une mère qui te gâte beaucoup» *ándèk uahd-ⁱimmâk kâif-ššk bē-zâf* (mot à mot : une ta mère); «L'homme n'a jamais qu'une mère» *ʔrâzêl ma-ⁱando ʔér-ⁱimmâh-uðhdâ* (mot à mot : sa mère unique), etc. — Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la troisième personne, suivant la construction étudiée par FISCHER ap. *Z.D.M.G.*, LI, p. 178 et suiv. : «la mère de Mahboub» *immâh d'm^hhūb*. Comp. *supra*, p. 226, جابا. — Le mot est complètement inusité au pluriel à Tanger et n'a par conséquent pas de pluriel.

يوم *iāum*, pl. *ḡiam* (ⁱ*ḡiām*), *ḡiamāt*, «jour»; cf. sur l'emploi de ces différentes formes dans le dialecte, *supra*, p. 481, sub نهار. La réduction de la diptongue, يوم > *iūm*, n'apparaît, à Tanger, que dans le duel *iūmīn* et dans *ḡiūma* «aujourd'hui». — *ḡiūma* (à côté de *ḡiūm*) «aujourd'hui», avec *a* final, se trouve aussi dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 48, l. 25); cette forme ne m'est pas connue en Algérie. BROCKELMANN (*Grundriss*, I, p. 462) y voit un cas de conservation sporadique de l'*rāb*, classique اليوم. Personnellement, je crois à une formation analogique : ou bien *ḡiūm* a été pourvu de la terminaison *a* sous l'influence de la série des adverbes de temps qui ont cette terminaison (d'origine diverse, *a* féminin, *a* adverbial) : *sā'a* «tout à l'heure», *dāḡa* «maintenant», *ʔodda* «demain» (comp. يوم passé à يومَة à Jérusalem sous l'influence de ليلة ap. BAUER, *Pal. Arab.*, p. 83 *in fine*; et *iōmāti* «de jour» sous l'influence de *lēlāti* «de nuit» ap. SPITTA, *Gram.*, p. 118); ou bien nous avons affaire à un يومًا «aujourd'hui» qui apparaît peut-être chez les auteurs classiques (cf. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 467) et semble exister dans le dialecte de l'Adrar sous la forme *iāuma* (cf. KAMFFMEYER, *Arab. Beduinendialekte*, p. 206); puis l'article aurait été donné à ce vieil accusatif adverbial, figé en *a* final, sous l'influence de son synonyme *ḡiūm*, connu aussi du dialecte.

TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|--|--------|
| AVANT-PROPOS | VII |
| SYSTÈME DE TRANSCRIPTION | XIII |
| TEXTES ARABES : | |
| I. <i>ʿlhkâiâ-dʿlfârrân</i> | 2 |
| II. <i>ʿlʿansra fʿẓbêl-lʿkbîr</i> | 40 |
| III. <i>tṭrômba</i> | 78 |
| IV. <i>ʿlhkâiâ-dʿttôlba</i> | 90 |
| V. <i>ʿlỵnâ-dʿêlʿiâl</i> | 110 |
| TRADUCTION : | |
| I. Le Four | 127 |
| II. La 'Anṣra au Jebel elkebir | 152 |
| III. La Toupie | 177 |
| IV. Les ʿTolbas | 184 |
| V. Chansons des enfants | 199 |
| BIBLIOGRAPHIE | 207 |
| GLOSSAIRE | 215 |



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TEXTES ARABES
DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE

PAR

W. MARÇAIS



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCXI



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

COLLECTION

DE GRAMMAIRES, CHRESTOMATHIES, VOCABULAIRES ET MANUELS

À L'USAGE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES LANGUES.

- Tome I. Manuel de la langue tamoule. Grammaire, textes, vocabulaire, par Julien VINSON. In-8° écu. 7 fr.
Tome II. La langue wolof, par J.-B. RAMBAUD. In-8° écu. 2 fr. 50
Tome III. Morceaux choisis en grec savant du XIV^e siècle réunis et publiés par Emile LEGRAND. Textes en prose. In-8° écu. 7 fr. 50
Tome IV. Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire, par W. MARÇAIS. In-8° écu. 12 fr.
Tome V. Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli), par J. DENY. (*Sous presse.*)
Tome VI. Contes arabes de Syrie, par Ad. BARTHÉLEMY. (*En préparation.*)

Ousâma ibn Mounkidh (1095-1188). Un émir syrien au premier siècle des Croisades, par HARTWIG DERENBOURG. Avec le texte arabe de l'autobiographie d'Ousâma, publié d'après le manuscrit de l'Escurial.

Première partie. — Vie d'Ousâma. In-8° 20 fr.

Deuxième partie. — Texte arabe. In-8° 15 fr.

Le Maroc de 1631 à 1812. Extrait de l'ouvrage intitulé *Ettordjemân elmo'arib 'an douel elmachriq ou 'lmaghrib*, de Aboulqâsem ben Ahmed Ezzîani. Texte arabe et traduction, par O. HOUDAS. In-8° 15 fr.

Nozhet-Elhâdi. Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), par Mohammed Esseghir ben Elhadj ben Abdallah Eloufrâni. Texte arabe, publié par O. HOUDAS. In-8° 15 fr.

— Le même ouvrage. Traduction française, par O. HOUDAS. In-8° 15 fr.

Histoire du sultan Djelal Ed-din Mankobirti, par EN-NESAWI (VII^e siècle de l'Hégire).

Tome I. Texte arabe, publié par O. HOUDAS. In-8° 15 fr.

Tome II. Traduction française et notes, par O. HOUDAS. In-8° 15 fr.

El-Bokhâri. Les traditions islamiques, traduites de l'arabe, avec notes et index, par O. HOUDAS et W. MARÇAIS. Tomes I, II, III. In-8°.

Chacun 16 fr.

Le livre de la création et de l'histoire, de Motahhar ben Tâhir el-Maqdisi. Texte arabe publié et traduit par Cl. HUART. 4 volumes in-8°.

Chacun 20 fr.

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan.

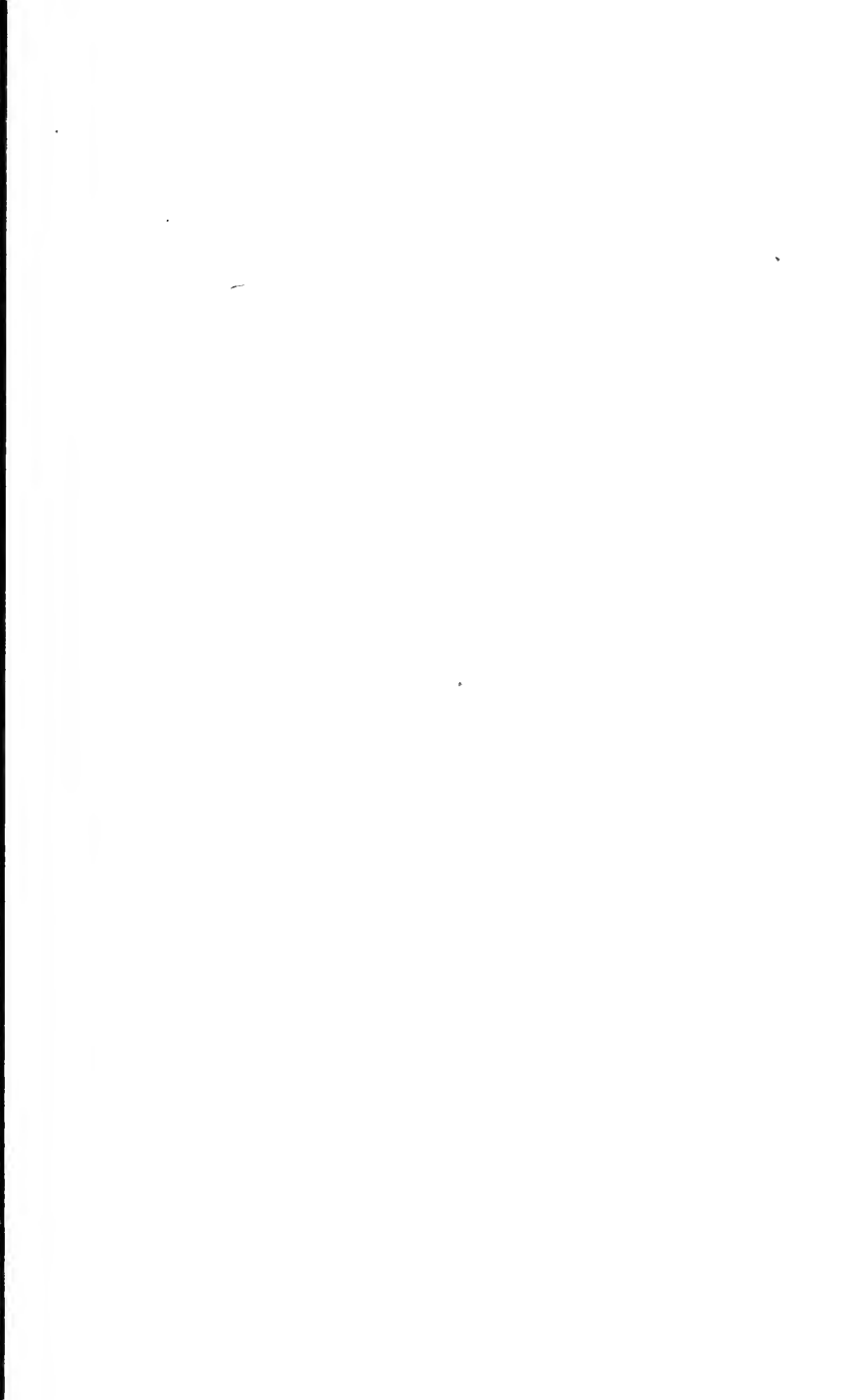
I. **Tarikh es-Soudan.** Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah ben 'Imrân ben 'Amir Es-Sa'di. Texte arabe et traduction française, par O. HOUDAS, avec la collaboration de E. BENOIST. Texte arabe. In-8° 16 fr.

— Le même. Traduction française. In-8° 16 fr.

II. **Tedzkiret en-Nisiân fi Akhbâr Molouk es-Soudân.** Texte arabe édité par O. HOUDAS, avec la collaboration de E. BENOIST. In-8° 15 fr.

— Le même. Traduction française. In-8° 15 fr.

244









**University of Toronto
Library**

33

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

**Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED**

